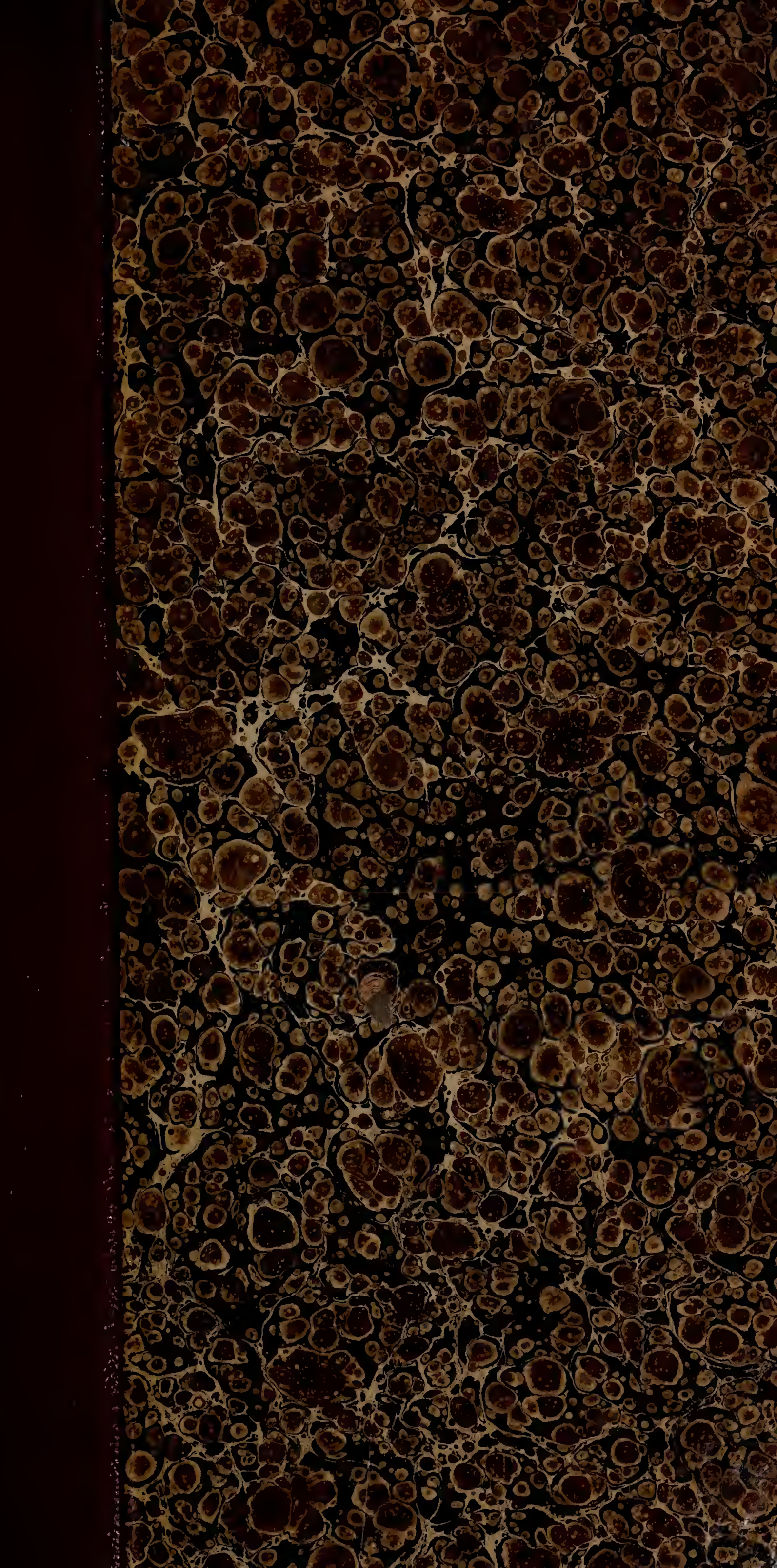


671

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Paris. — Typographie de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> MATTHIEU, XXIV, 14.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE.



PARIS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

A LA LBRAIRE PROTESTANTE,

RUE TRONCHET, 2.

1850

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHESDA.

Rapport de M. SCHRUMPF *sur l'année* 1848-1849.

Epreuves des missionnaires. — Chute de deux membres de l'Eglise. — Réveil dans un village. — Deux nouvelles chrétiennes. — Fidélité de plusieurs. — Progrès de l'école. — Visites à Hébron. — Travaux matériels. — Résumé général.

Béthesda, le 8 juin 1849.

Messieurs et très honorés directeurs,

En vous transmettant aujourd'hui un aperçu de nos travaux de cette année, nous avons besoin de nous rappeler avant tout que l'Eglise de Christ est fondée sur le rocher des siècles, que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*, et que toutes choses, même les plus affligeantes, doivent contribuer au bien de ceux qui aiment Dieu. Autrefois nous n'avions à vous entretenir que des combats qu'il nous fallait soutenir contre l'ennemi du dehors; aujourd'hui nous trouvons l'adversaire partout, même jusque sur le seuil du sanctuaire, et nous sommes appelés à parler avec l'apôtre, en pleurant, *de ceux qui marchent comme les ennemis de la croix de Christ; desquels la fin est la perdition, desquels le Dieu est le ventre, et dont la gloire est dans la confusion, n'ayant d'affection que pour les choses de la terre* (Phil., III, 18).

— Ici, nous voyons avec douleur deux anciens membres de l'Eglise, qui nous paraissaient devoir être un jour *des colonnes de la maison de Dieu* (Apoc., III, 12) parmi les Baputis, *donner lieu au démon de les perdre* (Eph., IV, 28.) Paul Tsegoa et Mathias Ntabanyané nous ont abandonnés, ayant, avec Demas, *aimé le présent siècle* (Tim., IV, 10). *Les soucis de ce monde, la tromperie des richesses et les convoitises des autres choses, étant entrées dans leurs esprits* (Marc, IV, 19), paraissent, du moins pour le moment, avoir étouffé complètement la parole dans leurs cœurs. Ces pauvres gens sont allés tout d'abord chercher de gras pâturages pour leur bétail dans les Maloutis, puis ils ont, en dépit de nos pressantes exhortations, abandonné leurs demeures auprès du presbytère pour se retirer au milieu des païens les plus corrompus du voisinage, et voici *que l'arbre mauvais* (Math., XII, 33) a déjà porté *son mauvais fruit* avec une incroyable rapidité. Ils reviennent d'un vol fait à main armée parmi les Cafres, qui habitent paisiblement les alentours de la station. Prenant pour prétexte une querelle que ces derniers avaient eue entre eux, ils les ont dépouillés, conjointement avec quelques païens, de leurs troupeaux, qui sont très considérables. Heureusement nous sommes parvenus, en demandant l'intervention du chef, à faire restituer en grande partie ce vol; mais les cœurs des coupables sont entièrement endurcis et refusent de se soumettre à la discipline de l'Eglise. Aussi nous avons dû les suspendre immédiatement de l'usage de la sainte Cène et des autres priviléges dont ils jouissaient comme chrétiens, et probablement serons-nous obligés bientôt de les considérer *comme des païens et des péagers* (Math., XVIII, 17). Il est facile de comprendre quel mal immense la conduite de ces pécheurs impénitents a déjà produit et produira encore parmi les enfants de ce monde et les faibles qui en sont les témoins. Le Seigneur n'a pas dit en vain : *Malheur au monde à cause des scandales!* (Math., XVIII, 17.) De notre côté, nous crions du

fond de cette nouvelle détresse, avec les disciples angoissés dans la nacelle couverte de flots : *Sauvez-nous, Seigneur, car nous périssons !* (Math., VIII, 24.) Mais il est là aussi près de nous, Celui qui commande à la mer et aux vents, et ils lui obéissent ; c'est pourquoi nous ne perdons pas courage ; *nous n'abandonnons pas la fermeté qui doit être bien récompensée.* (Héb., X, 35.) La parole de Dieu nous dit constamment : « *Vous avez besoin de patience, afin qu'après avoir fait la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de sa promesse !* » Dieu, qui est riche en bontés, nous donne l'assurance, même au milieu des plus pénibles circonstances, que sa parole n'est pas tout-à-fait prêchée en vain, mais qu'elle est accompagnée, ici et là, de la puissance et du témoignage du Saint-Esprit.

C'est ainsi qu'il lui a plu de faire tomber une étincelle de son feu divin dans le village de Sepère, où l'inimitié contre l'Evangile avait été si obstinée et si générale depuis six ans. La sœur du chef, femme dans la fleur de l'âge, a été récemment réveillée de son long sommeil de péché, et vient depuis quelques semaines, avec une grande candeur, assister à nos services divins. Des tribulations domestiques, un mari paralysé qui ne peut se remuer sur sa couche, et d'autres afflictions de ce genre, paraissent devoir être, dans les mains de Dieu, autant de moyens pour retirer du feu ce tison embrâsé. — Une jeune enfant, fille d'une mère païenne, qui visite avec régularité l'école, et apprend avec plaisir ses leçons, a commencé aussi à chercher *les choses qui appartiennent à la paix.* (Luc, XIX, 42). Souvent déjà la mère idolâtre est venue la retirer de l'école, en employant des menaces pour l'en dégoûter ; mais la persévérance de l'enfant a toujours fait échouer ses plans. Enfin nous avons eu l'humble bonheur de recevoir, à la dernière fête de Pâques, deux femmes qui manifestaient un ardent désir d'être incorporées, par le baptême, à l'Eglise de Christ. L'une d'elles, Loïs Matsi,

a fait chaque semaine, depuis quatre à cinq ans, un chemin de deux heures, pour venir assister au culte public et aux instructions particulières. La faiblesse de son corps courbé sous le poids des années, et une infirmité qu'elle a à la jambe, ne l'ont que rarement arrêtée dans l'accomplissement de ce devoir, cher à son cœur. — « *Christ est ma vie*, » — nous dit-elle au jour de son baptême, il est l'époux de mon âme ; je veux me consacrer à lui et annoncer à toujours ses vertus et sa louange ; car il m'a rachetée. » — Sa compagne, Sara Motsané, plus jeune qu'elle, se tenait à ses côtés et confessait qu'il n'y a de guérison, pour l'âme et pour le corps tout ensemble, qu'en Celui qui a dit : «*Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai* (Math., XI, 28). Elle était venue chez nous, il y a deux ans, dans un état voisin de la folie ; mais elle a trouvé, depuis, sa paix en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. — Six femmes fréquentent, depuis plus ou moins longtemps, le catéchisme; elles sont sous de sérieuses impressions ; ce n'est cependant que le temps et l'expérience qui nous montreront si la parole de Dieu, semée dans leurs cœurs, y a trouvé *une bonne terre* (Math., XIII, 23) où elle puisse porter des fruits.

Les membres de l'Eglise, à l'exception des deux ci-dessus mentionnés, se sont conduits , durant l'année qui vient de s'écouler, d'une manière honnête. Dans les épreuves personnelles que le Seigneur a trouvé bon de nous envoyer, tous nous ont témoigné une sympathie qui nous a fait du bien. Les hommes, particulièrement dans ces derniers temps si riches en tentations et si abondants en scandales, ont rendu un bon témoignage à l'Evangile de Jésus-Christ. Ils ne voulaient en aucune manière avoir communion avec *les œuvres infructueuses des ténèbres* (Eph., V, 2). Il est seulement dommage que leur nombre soit si petit. Depuis la conversion d'Esaü Linaké, qui eut lieu il y a près de quatre ans, il n'a été donné à aucun *homme la repentance pour avoir la vie.*

(Act., XI, 18). Ce ne sont que des femmes, ces êtres si peu honorés dans ces contrées païennes, qui s'approchent de nous pour se laisser réconcilier avec Dieu, par le sang de la nouvelle alliance. Ce fait nous rappelle constamment la déclaration du Saint-Esprit dans I, Cor., I, 27 : « *Dieu a choisi les choses folles de ce monde pour rendre confuses les sages, et Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour rendre confuses les fortes, et afin que nulle chair ne se glorifie devant lui.*

L'école que ma chère épouse tient tous les jours de la semaine durant quelques heures, commence à prendre quelque consistance. La plupart des enfants de nos chrétiens sont en âge de profiter des instructions qui leur sont données. Quelques autres du dehors se joignent à eux, en sorte que le petit nombre atteint le chiffre de vingt. Grâce aux soins qui leur sont prodigués, ils lisent presque tous dans nos livres d'école et dans les Evangiles. Les jeunes filles qui ne fréquentent plus la classe des enfants ont leurs leçons de couture trois fois par semaine. Samuel Tsegoa a continué ses études; nous espérions en faire un maître d'école docile et intelligent ; mais hélas ! il est plus que probable que le triste retour de son père vers les coutumes païennes entraînera anssi la perte de cet intéressant jeune homme.

Sur les recommandations de notre frère Cochet, nous avons visité à réitérées fois le Khoesberg. Hélas ! que l'aspect d'une station abandonnée excite dans l'âme de sentiments de tristesse et de mélancolie ! C'est surtout Hébron qui a fait sur nous cette impression, car nous pensions y trouver un jour une auxiliaire utile dans la sainte guerre qui nous est commise dans les quartiers ténébreux que nous habitons. — En visitant cette localité, nous y trouvons une petite réunion d'une vingtaine d'adultes et d'un nombre à peu près égal de jeunes enfants qui nous écoutent assez bien. Une école y prospérerait, je crois, si l'on pouvait s'en occuper d'une manière suivie. Les mon-

dains ne retiennent pas tant leurs enfants qu'ils le font à Béthesda et dans d'autres endroits. Quant aux adultes, il est vrai qu'on trouve auprès d'eux peu d'accès, et, ce qu'il y a de plus décourageant, c'est que les soi-disant membres de l'Eglise, qui sortent pour la plupart des communautés wesleyennes de la colonie, sont semblables *à des arbres sans fruits, deux fois morts et déracinés.* (Jude, 12.) Quelques-uns sont retournés à la polygamie; tous profanent sans scrupule de conscience les saints jours consacrés à l'Eternel; aucun d'entre eux, depuis six mois qu'ils sont abandonnés, n'est allé chercher des secours spirituels dans une station voisine. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que la présence d'un missionnaire dans cet endroit y ferait du bien, et que son absence laisse une triste et déplorable lacune entre Béerséba et Béthesda.

Quant aux travaux matériels de la station, nous avons continué à nous en occuper, avec notre cher frère Gosselin, autant que les circonstances difficiles du temps présent nous l'ont permis. La réparation seule et l'entretien des anciennes constructions, dans un pays comme celui-ci, prend déjà un temps considérable et donne beaucoup de peine. Nous avons, en outre, posé un toit de paille sur notre étable, continué la construction du mur servant d'enclos au champ de la mission, brûlé de la chaux, réparé les wagons, et le frère Gosselin a consacré quelques semaines à assister les frères Cochet et Keck dans la construction de leurs maisons.

Vous verrez, chers et bien-aimés directeurs, par ce compte-rendu ainsi que par les rapports de la plupart de nos frères des autres stations, qu'une puissance ténébreuse se fait jour partout dans les jeunes Eglises du Lessouto. Un esprit de révolte et d'apostasie, qui fait jeter des cris de joie aux partisans du paganisme, s'est emparé, plus ou moins ouvertement, d'un nombre considérable de ceux que l'on considérait comme gagnés à la cause de Christ. Toutefois il n'y a rien, ce me

semble, dans cette apparition, qui doive nous surprendre. Ne nous est-il pas dit, dans la parole prophétique, qu'*aux derniers jours il viendra des temps fâcheux* (II, Tim., III, 1); *que plusieurs, en abandonnant la foi, deviendront idolâtres d'eux-mêmes, avares, vains, orgueilleux, blasphémateurs, désobéissants, ingrats, profanes, etc.* En outre, il faut bien se dire que la plupart de nos néophytes commencent seulement aujourd'hui à entrevoir le but vers lequel tend le christianisme, et plusieurs d'entre eux, qui n'ont subi qu'une réforme extérieure, le rejettent. Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et personne ne les ravira de ses mains. (Jean, X, 28.) *Le froment, il le recueillera dans ses greniers, mais la balle, il la brûlera au feu qni ne s'éteint pas.* (Math., III, 12.) Levons donc nos têtes en haut, et regardons vers ces *magnifiques montagnes d'où nous viendra le secours.* (Ps. CXXI, 1.)

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Membres de l'Eglise..................	26
Enfants baptisés....................	20
Cathéchumènes	6
Ecoliers...........................	20
Auditeurs du dimanche...............	60 à 70

Recevez, chers et bien aimés frères, avec ce simple rapport que je vous adresse, les salutations chrétiennes de ma chère épouse, du frère Gosselin et de votre tout dévoué,

En Notre Seigneur Jésus-Christ,

Chr. Schrumpf, *v. d. m.*

Quelques jours après l'expédition du rapport qu'on vient de lire, le 12 juin, M. Schrumpf écrivait à M. le Directeur des Missions une lettre particulière où se lit le passage suivant :

« Aujourd'hui, j'ai la satisfaction de pouvoir vous annoncer

que, depuis hier, l'un des deux coupables dont il est parlé dans mon rapport, et qui nous fuyait depuis trois semaines, est revenu chez moi, manifestant des sentiments de contrition et déclarant qu'il était prêt à réparer sa faute. — Les temps sont bien sérieux; toutes les épreuves que le Seigneur nous a envoyées dans ces derniers temps, doivent nous apprendre avant tout à ne pas regarder à l'homme, mais à Dieu, à ne jamais nous appuyer sur la chair, mais à donner toute gloire à Celui à qui appartient la gloire.

« Nous nous trouvons quelquefois dans des situations bien embarrassantes. Nous voudrions ne nous occuper que de la prédication et de l'évangélisation, mais l'état d'anarchie dans lequel se trouve au fond toujours le Lessouto nous force, malgré nous, à nous occuper de beaucoup d'autres choses épineuses, désagréables, et souvent même angoissantes. En voici un exemple, parmi bien d'autres, que je pourrais vous citer. Quelques petits chefs, et parmi eux le fils de Morosi, Letuka, s'en vont un jour dévaliser les Caffres qui habitent les environs de la station. Ils reviennent ensuite ici faire un épouvantable vacarme et distribuer le bétail qu'ils sont parvenus à voler. On tue, on mange, on se réjouit. Ceux qui ne participent pas à la fête et qui n'ont rien eu du butin, désapprouvent et appellent, en cachette, les bœufs ainsi volés, *les bœufs du sang*; mais personne n'ose élever la voix ponr plaider la cause des opprimés et condamner hautement l'interdit. — Que fera le serviteur de Dieu en présence de ces désordres? Se taira-t-il? Peut-il se taire? Non, sans doute. Il exhortera fortement, au contraire, ceux qui se sont rendus coupables de ces criantes injustices, à abandonner leurs mauvaises voies et à restituer les produits du vol. Mais si on ne l'écoute pas, et si les déprédations continuent, il devra nécessairement en informer le chef supérieur, de qui relèvent les pillards, et provoquer contre eux un équitable jugement. Voilà ce que j'ai eu à faire ces jours derniers. Morosi s'est rendu à mes représentations, et a

ordonné que le butin fût restitué. Mais des démarches de cette nature exposent le missionnaire à la haine des méchans, et lui font passer bien des heures d'angoisse. Quoi qu'il en soit, nous devons nous consoler avec les chrétiens de tous les âges, qui, en s'opposant à la dépravation de leur siècle, se sont attiré son courroux. Le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui marchent devant lui avec un cœur droit. »

« Dans le mois de février dernier, dit encore M. Schrumpf, j'ai eu une seconde attaque de la fièvre typhoïde. Quoique beaucoup moins grave que la première , elle m'a cependant retenu au lit pendant trois semaines. Notre frère Lautré a eu la bonté de venir à mon secours aussitôt que la nouvelle de mon état lui est parvenue; depuis cette maladie, mon mal de gorge a, grâces à Dieu, sensiblement diminué.

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Frédoux, *en date du* 7 *août* 1849.

Excursion missionnaire à Sétlagolé. — Asservissement des femmes. — Indifférence.—Visite dans un village entièrement païen.—Un Barolong intéressant. — Une chasse au lion.— Voyage à travers le désert. — Une scène solennelle. — Arrivée à Friedau.— Réception touchante. — Baptêmes et communion. — Rencontre d'un lion.— Retour à Motito.

Messieurs et très honorés frères ,

Pendant qu'aux pays de leurs pères les trônes s'écroulent, les peuples s'agitent et les sociétés cherchent, au milieu des cris de liberté trop souvent accompagnés de luttes sanglantes, de nouvelles organisations, vos missionnaires continuent à poursuivre dans ces régions lointaines, tantôt avec larmes, tantôt avec joie, mais toujours avec le doux sentiment qu'ils sont engagés dans la plus sainte des causes, le cours de leurs travaux à la fois obscurs et glorieux. Je viens aujourd'hui, Messieurs, vous offrir le récit d'une tournée missionnaire que

je terminai il n'y a que quelques jours, et pendant laquelle j'ai parcouru de 130 à 140 lieues. Assez ordinairement le sentier du devoir et celui du plaisir courent dans des sens opposés ; en prenant la plume pour vous écrire, je suis heureux d'entreprendre une tâche que me commandent également ces deux grands mobiles de nos actions.

Accompagné de quatre Béchuanas, je me mis en route, le 12 juin dernier, pour Sétlagolé, dont la distance de Motito est d'environ 35 lieues (nord-est). Notre marche jusque-là ne présenta aucun incident remarquable ; la monotonie en fut le principal caractère. Une autruche femelle (1), que l'un de mes gens abattit en voulant tuer son mâle à côté d'elle, un petit hameau dont le chef m'assura qu'il avait l'intention de venir s'établir à Motito prochainement, deux salines qui ne fournissent pas de sel, et un petit lac alors sans eau, sont presque les seuls objets qui attirèrent mes regards pendant le voyage (2). Cinq jours après notre départ, le 16, ma voiture s'arrêta devant le palais de Mochuara, ou, pour parler plus proprement, devant la hutte du chef des Barolongs. Ceux-ci vous sont bien connus depuis longtemps, et malheureusement vous savez que ce qui les distingue, ce n'est pas leur promptitude à recevoir l'Evangile. Mon arrivée dans leur nouvelle ville fut néanmoins accueillie avec joie par eux tous, et j'éprouvai moi-même un plaisir réel à revoir les ex-habitants de Motito. Les femmes, en très grand nombre, étaient alors occupées à remplacer les huttes provisoires construites l'an dernier, par des habitations plus vastes et d'une meilleure architecture : ici, on les voyait planter des pieux destinés à soutenir leur édifice en ruches d'abeilles ; là, creuser tout autour un étroit fossé et y fixer l'épaisse haie d'enceinte ; plus loin, grimpées

---

(1) Elle avait à peu près neuf pieds de long, entre pieds et tête.

(2) MM. Lemue et Rolland ont décrit autrefois cette contrée : *Journal des Missions*, année 1832, pages 13 à 15 ; et année 1835, pages 18 et suivantes.

sur le faîte, travailler à la toiture. Oh ! quand donc leurs paresseux maris comprendront-ils le devoir, et sentiront-ils le besoin d'ôter de dessus les épaules du sexe le moins fort, les travaux les plus pénibles ? Quel beau jour que celui où ils leur tiendront ce langage : « O vous que Dieu a faites pour embellir notre existence, et non afin que nous rendions la vôtre malheureuse, cédez-nous cette houe et cette hache trop pesantes pour vos mains ; à nous la tâche la plus dure, à vous la plus douce ; à nous de remuer la terre et de manier le bois, à vous de saisir l'aiguille et de traire la vache au lait écumant. » Mais hélas ! que ce jour semble encore éloigné !

J'espérais avoir, le dimanche 17, un nombreux quoique peut-être peu docile auditoire de Barolongs, mais mes espérances ne se réalisèrent malheureusement pas. Les architectes, plus préoccupés de leurs passagères habitations que des éternelles demeures qui auraient dû avoir leurs premières pensées, ne daignèrent pas interrompre leurs travaux. De plus, une chasse lointaine, entreprise quelques jours avant mon arrivée, venait d'entraîner vers le nord plusieurs habitants de Sétlagolé que j'eusse comptés parmi mes auditeurs. Toutefois, cinquante ou soixante personnes le matin, et un peu moins l'après-midi, y compris les enfants, se réunirent dans le *Khotla* (1) du vieux chef pour entendre le céleste message dont j'étais porteur. Puisse-t-il ne leur avoir pas été vainement annoncé !

A quelques milles de la ville de Mochuara, sur une colline d'où la superstition prétendait jadis que sortaient des voix mystérieuses, s'élève un village habité par une partie des débris de la tribu Wanketsienne échappés à la sagaie sanglante de Mousélékatsi. Mes deux services chez les Barolongs terminés, et comme les ombres commençaient à s'alonger vers l'orient, je me transportai à pied, accompagné de deux hommes, dans un village encore tout païen. Là, une rue étroite, tortueuse,

(1) C'est le forum béchuana.

et pour ainsi dire barricadée par d'énormes pierres, me conduisit auprès du chef Segoétsana, fils de Mokabu, que je trouvai entouré de quelques courtisans. Après l'avoir salué, je pris place à côté de lui, et lorsque nous eûmes échangé quelques mots au sujet d'un guide dont j'avais besoin pour me conduire chez les Koranas, je lui communiquai mon désir d'annoncer la parole de Dieu à ses gens. Aussitôt, il donna l'ordre de les convoquer, le héraut se hâta d'obéir, et comme l'on n'était pas aussi prompt à se rassembler que l'eût souhaité celui-ci : « Que tardez-vous donc? s'écria-t-il; voyons, que l'on se dépêche; que les femmes et les enfants viennent aussi. » Le moment de la prédication arrivé, je lus à mon auditoire ces touchantes paroles prononcées par notre Sauveur dans son entretien nocturne avec un docteur israélite : *Dieu a tant aimé le monde*, etc.; et mon discours fut le développement de ce passage si souvent cité par les prédicateurs chrétiens, mais qui n'était peut-être pas aussi familier aux Bauanketsi qu'il nous l'est à nous-mêmes. Vous vous rappelez, Messieurs, qu'en 1831 et 1832, il était question, pour M. Pellissier, de devenir leur missionnaire, et voilà que *dix-huit* ans après cette époque, les restes de cette malheureuse tribu sont encore privés de la lumière de l'Evangile ! C'est un fait bien triste et bien propre à nous humilier....

J'avais formé le projet de partir de Sétlagolé dès le lundi, pour diriger ma marche vers Friedau ; mais les retards sont assez ordinaires dans ce pays. Ni Mochuara, ni Segoétsana ne purent me procurer un guide , et comment me serais-je lancé seul avec mes gens, dans des régions inconnues, inhabitées, et surtout n'offrant presque jamais qu'à d'énormes distances un peu d'eau, souvent infecte, au voyageur altéré et à ses animaux haletants? c'eût été nous exposer à laisser notre vie dans le désert, à y servir de pâture aux chacals et aux vautours. Heureusement, un Borolong nommé Tohoung, et gendre du chef Gontsi, devait, sous peu de temps, accompagné

de plusieurs autres Béchuanas, rendre une visite à son beau-père, dont le village n'est séparé de celui de Mosheu que par une journée de chemin. Je consentis à l'attendre, et lui, de son côté, voulut bien, en ma faveur, hâter de quelques jours son départ. Tohoung est un homme à la fois fort riche et fort respectable, et l'un des membres les plus civilisés et les plus intelligents de sa tribu. Nous n'avons malheureusement pas encore la joie de le voir figurer parmi les conquêtes de l'Evangile; mais on est sûr de le trouver toujours, très proprement vêtu, assis parmi les assistants au service divin. Il paraît aussi lire avec assiduité la parole de Dieu, et j'aime à penser qu'une œuvre de renouvellement moral se fait peu à peu dans les invisibles profondeurs de son cœur. Je l'ai vu prendre un air très sérieux après avoir entendu de sérieuses paroles. S'il se donne un jour entièrement à Dieu, il sera l'une de nos gloires dans ce pays, un soldat d'élite dans l'armée de Jésus-Christ, un chrétien ferme et inébranlable dans les voies de la vérité et de l'obéissance évangéliques.

Naguère cet homme intéressant faillit être la victime de son intrépidité. Des lions ayant commis quelque nocturne larcin parmi le bétail des Barolongs, une troupe de chasseurs, au nombre desquels il était, se hâtèrent de les poursuivre, et ne tardèrent pas à atteindre l'un de ces redoutables ennemis de l'homme. Tohoung décharge d'abord son arme sur le quadrupède-roi, qui s'en va aussitôt terrasser l'infortuné Shuping. La peur s'emparant alors, dit-on, des autres chasseurs, ils n'osent approcher; Tohoung seul, posant son arme devenue inutile, vole au secours de son ami. Souvent, dans des cas pareils, un hardi mochuana saisit la queue de l'animal aussi près que possible de sa naissance; celui-ci, étonné, lâche sa proie, se retourne avec une inutile fureur pour mordre son audacieux adversaire, qui tourne avec lui, et il finit par succomber, percé par la sagaie aiguë. Mais, outre qu'alors Tohoung s'avance tout seul et sans armes, le lion ne l'a pas plutôt

aperçu que, laissant Shuping blessé et étendu sur la terre, il marche vers lui, terrible et plein de rage. Tohoung l'attend, immobile, et se voit bientôt face à face avec ce brigand des déserts; celui-ci allonge d'effroyables griffes et ouvre une gueule plus effroyable encore, tandis que le Morolong, de son côté, cherche à le saisir par les oreilles ou par sa longue crinière; mais il faut à l'homme autre chose que ses fragiles membres pour lutter avec avantage contre les puissantes armes naturelles du fier lion africain. Tohoung sent bientôt son faible bras pressé par les fortes mâchoires de son féroce ennemi, et son corps tremblant serré entre les deux pattes antérieures de cette bête habituée au carnage, — position horrible, s'il en est une au monde; cependant Dieu ne permit pas que cet homme trouvât là le terme de ses jours : au bout d'un instant, l'animal se retire de lui-même; les autres chasseurs, enhardis, le poursuivent, et sa fureur s'évapore avec sa vie (1). Puisse cette grande délivrance être pour le gendre de Gontsi comme l'image et le prélude d'une délivrance plus grande encore!

Le vendredi 22 juin, nous quittâmes la ville des Barolongs, séjour de gaîté légère et d'une misère profonde, empire à la fois de l'immobile indifférence et des turbulentes passions, où j'avais vu ma personne reçue avec affection, il est vrai, mais mon message généralement dédaigné, où j'avais bien entendu ces mots : « Combien notre missionnaire nous aime! » mais où pas un pécheur alarmé n'avait poussé ce cri: « Que faut-il que je fasse pour être aimé de Christ? » Toutefois, « de ces pierres même, Dieu peut susciter des enfants à Abraham. » Déjà nous comptons deux ou trois chrétiens au milieu de cette tribu africaine : oh! puisse bientôt « la petite famille y croître jusqu'à mille personnes! » En me faisant ses adieux, la reine

(1) La peau de ce lion vient d'être achetée à Motito par un Anglais du comté de Surrey.

m'exprima ce vœu, tout-à-fait béchuana par la forme, mais de tous les pays par le sens : « *Ou bolayé pohou wo tseleng*, Puisses-tu abattre un élan en route » (1). Prenant la direction E.-S.-E., dans laquelle à peu près était située, à 35 ou 40 lieues de Sétlagolé, le village de Gontsi, nous allâmes dresser notre camp du premier soir non loin du lieu où ce chef fut autrefois visité par MM. Rolland et Lemue. A notre gauche, nous avions le Kounowana, torrent aux bords escarpés, au lit profond, mais alors entièrement desséché, pendant qu'à notre droite s'élevaient, couronnées de bois, les collines du même nom, hautes et belles, mais infestées de tigres, d'hyènes, de lions, de buffles et de rhinocéros. Ces animaux nous laissèrent néanmoins généreusement reposer en paix, et le lendemain nous commençâmes à entrer dans un pays où jamais Français, jamais Européen peut-être, n'avait imprimé avant moi la trace de son pied. Comme le soleil de ce jour approchait du terme de sa course, nous trouvâmes de l'eau, précieux liquide, d'abord dans une mare, ensuite dans un étroit réservoir, sur le bord d'un petit lac à sec, dans le genre de ceux que j'ai mentionnés plus haut. Deux ou trois milles plus loin, l'entrée d'un bois fut le caravansérail naturel où nous nous arrêtâmes pour prendre le repos de la nuit et célébrer celui du saint jour qu'elle précédait. Notre caravane se composant d'une trentaine de personnes, je pus prêcher l'Evangile dans le désert. Le chant des louanges divines frappant l'air et montant vers les cieux, là où le rugissement du lion, le hurlement de l'hyène, le glapissement du chacal, troublent presque seuls d'ordinaire le silence universel ; l'Evangile de notre Dieu sauveur proclamé dans des lieux tout étonnés de l'entendre, devant un auditoire de voyageurs africains, assis dans le vaste temple de la nature, sous la voûte d'azur, au-

(1) Cette phrase proverbiale signifie : Je vous souhaite un heureux voyage.

tour des arbres de la forêt, par un homme d'une autre race et né sous un autre ciel ; enfin la voix de la prière se frayant un chemin vers le trône de Dieu, là où jamais l'assistance céleste n'avait été implorée, si ce n'est peut-être par l'innocente antilope se débattant sous la dent meurtrière de l'implacable tyran de ces contrées, — telle est la scène que contemplèrent les anges dans ce jour, scène solennelle et sublime, je l'ose dire, scène délicieuse et qui rappelle involontairement ces prophétiques paroles : *Le désert et le lieu aride se réjouiront, le lieu solitaire s'égaiera et fleurira comme la rose!* Chaque soir, au reste, lorsque tous les voyageurs étaient réunis autour des feux allumés dans le camp et destinés à la fois à cuire nos aliments, à réchauffer nos membres et à éloigner les bêtes féroces, nous avions un court service religieux, où la Parole sainte était lue et expliquée, une hymne chantée et la bénédiction du Seigneur implorée.

Au milieu de la nuit du dimanche au lundi, pendant que je me préparais, par un doux repos, à être durement cahoté la journée suivante, je fus tout-à-coup réveillé par l'aboiement de nos chiens, le trépignement des bœufs et les voix confuses et animées de nos gens. A peine ai-je besoin de vous indiquer la cause de ce tumulte nocturne, dont le bruit s'augmentait encore du silence général de la nature endormie : c'était la visite de deux lions, dont, lorsque l'astre du jour eut dissipé les ténèbres, nous vîmes les traces à quinze pas de ma voiture et à la même distance de nos pauvres animaux qu'ils étaient venus épier.

Après une assez bonne traite pour un jour d'hiver, nous dételâmes le lundi soir dans un lieu dépourvu tout ensemble de bois et d'eau, sur le bord du Kolong, ou rivière Hart, qui passe par Mamousa, et après un cours d'environ 80 lieues, se jette dans la rivière Jaune, au-dessous de Likatlong, station missionnaire de la Société de Londres. Cette rivière, assez considérable près de son embouchure, n'est qu'un

petit ruisseau à Mamousa, et un torrent presque sans lit et ordinairement sec à l'endroit où nous la vîmes alors. A quelques heures de là, le lendemain, nous traversâmes le Mogoriri, qui, moins insignifiant que ne l'est le Kolong avant qu'ils aient confondu leurs eaux, devrait peut-être être considéré comme le Kolong lui-même. Notre marche du mercredi nous conduisit dans une contrée montagneuse où nous nous endormîmes sur le penchant d'une colline, ignorant de quel côté nous devions diriger nos pas après notre réveil. Le matin venu, des bergers nous apprirent que nous avions considérablement dérivé au sud, et que nous n'étions pas fort éloignés de la résidence des Koranas. J'eusse pu, après avoir reçu ces informations, me séparer de mon compagnon de voyage, Tohoung, et arriver le même jour à Jackalsfontein ; mais je préférai renoncer à ce plan, désireux que j'étais de faire la connaissance de Gontsi et d'annoncer l'Evangile aux Barolongs dont il est le chef. Ce dernier, autant que j'en pus juger par le peu d'instants que je passai dans son village, le 28 et le 29, est un homme d'un naturel doux, paisible et bienveillant ; mais la fermeté, la vivacité, l'énergie, qualités bien précieuses aussi, ne semblent pas faire partie de son caractère. Les Barolongs attachés à son autorité et à celle de Tauané (1) ne laissent pas d'être nombreux, et il est bien à regretter qu'un fidèle serviteur de Christ ne soit pas établi au milieu d'eux, pour les instruire dans les vérités de la foi, d'autant plus que parmi eux se trouvent plusieurs personnes baptisées à Thaba-Entchou, et tout-à-fait privées de secours spirituels. Le vendredi matin, de très bonne

---

(1) Tauané habitait à quelque distance de Gontsi, du côté du Nord, lors de ma visite chez ce dernier. Persécuté par les Boers, il devait, dit-on, se chercher une autre résidence, et en attendant qu'il pût se fixer définitivement dans quelque contrée paisible, venir demeurer à côté du beau-père de Tohoung, que tourmentent aussi les fermiers hollandais. D'autres assurent avec plus de vraisemblance qu'il va directement s'établir sur le Molopo.

heure, je prêchai, chez Gontsi, à une congrégation fort nombreuse, convoquée par le cri de *Sékakon!* plusieurs fois et lentement répété. Il est assez probable que ce jour-là la curiosité m'amena plus d'auditeurs que la piété; mais qui sait si plus d'un pécheur, même indifférent à l'égard de la vérité divine, ne s'en retourna pas sérieusement impressionné par elle? D'ailleurs, la parole d'un étranger se grave aisément dans la mémoire, surtout dans celle de la jeunesse, et ne s'en efface quelquefois jamais. Peut-être dans dix, vingt, trente ou quarante ans, d'autres recueilleront des fruits dont la semence fut alors déposée en terre.

Je trouvai à *Moutchui-oa-pétlouana* (c'est le nom du village Barolong) plusieurs membres du troupeau de Jackalsfontein, qui en me voyant s'écrièrent avec l'accent de la joie et de la reconnaissance : « *Ana Morimo o molémo yang! Ana Morimo o molémo yo ré khatlanya monoulé moronti oo tchona!* « Oh! que Dieu est bon! Que Dieu est bon de nous faire rencontrer ici notre missionnaire! » Vous reconnaissez à ces mots, Messieurs, les fidèles de l'Eglise Koranase, âmes à la piété vivante, autant que naïve, et remplies d'un amour toujours fervent pour leur Sauveur, et pour ceux qu'il honore du glorieux titre de ses ministres. Ces chères et intéressantes ouailles ne voulurent point me laisser partir sans elles de Moutchui-ou-pétlouana, mais, se séparant de leurs hôtes, elles s'empressèrent de regagner avec moi leurs paisibles demeures. En arrivant à Friedau, le samedi, dernier jour de juin, en revoyant une annexe si aimée et si digne de l'être, où à peine les roues de ma pesante voiture avaient-elles cessé de tourner, qu'une foule de gens de tout âge et de tout sexe m'entoura toute joyeuse, j'éprouvai quelque chose de semblable à ce qu'on ressent lorsque, après une longue et pénible absence, on a le bonheur de revoir une famille chérie. Eh! n'êtes-vous pas en effet, ô bien-aimés Koranas, nos frères, nos enfants selon Dieu? Ah! ce qui nous unit à vous, ce sont

des nœuds plus forts que ceux de la chair et du sang, ce sont de doux, de purs, de saints, d'éternels liens qui subsisteront dans les cieux alors que tous ceux de l'humanité, de la patrie, de la famille, seront à jamais brisés sur la terre.

Je n'entrerai point ici, Messieurs, dans de longs détails au sujet de cette annexe, que vous connaissez déjà. L'œuvre de l'Evangile et celle de la civilisation continuent à y marcher d'un pas égal, et à s'y affermir journellement. Là, tout est encourageant : conduite édifiante des chrétiens, zèle et dévouement du catéchiste, salutaire influence exercée par le chef, services publics bien suivis, école nombreuse, candidats au baptême persévérants, amour de la lecture, désir d'instruction, efforts incessants pour s'élever à la hauteur des peuples civilisés. Et tout cela est d'autant plus réjouissant, que les Korannas ont toujours passé pour être un peuple vicieux, dépravé au dernier point, ne se plaisant que dans les rapines et les brigandages. Mosheu lui-même m'avoua un soir que, toujours enclins à troubler la paix de leurs voisins, ils étaient presque aussi dangereux et détestés naguère que le sont les Matébélés, et il ajouta : « C'est l'Evangile qui nous a changés. »

Je consacrai à l'Eglise de Jackalsfontein toute une semaine et deux dimanches, dont le second fut particulièrement propre à produire des impressions saintes. Quatre néophytes, préalablement examinés avec soin, reçurent ce jour-là le baptême chrétien et participèrent pour la première fois, avec une soixantaine d'autres croyants, au pain et au vin sacrés de l'eucharistie. Combien touchantes et douces sont des scènes de ce genre, et pour le troupeau et pour le pasteur! Permettez-moi d'exprimer ici, Messieurs, le regret que vous ne puissiez jamais y prendre part autrement que par la pensée, ainsi que tant de nos compatriotes et coreligionnaires qui s'intéressent d'une manière si vive et si profonde à tous nos travaux.—Le soir du même jour, six enfants furent aussi reçus dans l'Eglise du Seigneur par le baptême. Je crus devoir pro-

longer davantage la candidature de plusieurs adultes réveillés, depuis longtemps, et dont la vie est tout-à-fait chrétienne mais qui me parurent manquer encore d'instruction.

Après m'être séparé de nos amis de Friedau, le 9 juillet, je fis, à peine éloigné de quatre ou cinq lieues de leur résidence, une rencontre peu extraordinaire dans ce pays, mais qui aurait pu me devenir funeste. Mon cocher et moi ayant couru au-devant de la voiture pour tirer sur des quaggas qui défilaient le long du torrent Pogolé, nous nous trouvâmes tout-à-coup en présence de deux lions à la taille énorme, à la crinière longue et noire, que notre vue remplit de fureur. Entre eux et nous, il n'y avait que la distance d'une petite portée de fusil; les yeux fixés sur nous, et paraissant disposés à nous livrer une attaque, ils font entendre leur cri de colère, beaucoup moins fort que le rugissement, mais bien plus propre à inspirer de la terreur. Nous conservons toutefois assez bien notre sang-froid, et loin de fuir, nous nous préparons à les combattre vigoureusement. Cependant, au bout de quelques minutes, et comme je chargeais encore l'un des canons de mon fusil que je venais de vider sur les quaggas vis-à-vis et non loin de ces terribles animaux, ils commencent à gagner le large, et en se retirant entendent siffler autour de leurs oreilles deux balles qui leur sont envoyées par mon cocher et un autre de mes gens accouru à notre secours. S'ils eussent eu un peu plus de courage, les rives du Pogolé fussent peut-être devenues le théâtre d'une scène semblable à celle que je vous ai décrite plus haut; mais, dans sa bonté, Dieu éloigna de nous ces puissants ennemis.

J'arrivai le surlendemain à Mamousa, passai le dimanche suivant à Linokaneng, et rentrai, le lundi 16 juillet, à Motito, où mon retour était vivement souhaité par mes paroissiens.

Veuillez agréer, Messieurs et très honorés frères, l'assurance de mes sentiments tout dévoues en Jésus-Christ.

J. Frédoux.

Dans une lettre particulière adressée par le même missionnaire à M. le Directeur des Missions, on lit le passage suivant :

« Vous aurez appris avec douleur, Monsieur et cher Directeur, les épreuves qui ont fondu sur notre belle mission du Lessouto, et sous lesquelles elle gémit peut-être encore. Quant à Motito et à ses annexes, ils continuent, grâce à Dieu, à jouir d'une profonde paix ; mais je regrette toujours infiniment de n'avoir aucun missionnaire pour m'aider à évangéliser un champ aussi vaste et aussi important. Dieu veuille éclairer la Conférence sur la nécessité de venir à mon secours ! Plus loin, dans les environs de Mosiga, nos frères anglais sont fort inquiétés par les Boers, et nous ignorons quel sera l'avenir de leur entreprise. L'un de ces missionnaires, M. Livingston, est parti, il y a quelques semaines, pour aller visiter le fameux lac de l'intérieur, sur les bords duquel habite une partie de la tribu des Bamanguata. Son voyage peut, si le Seigneur lui permet de l'accomplir heureusement, avoir une grande importance pour la science et pour l'œuvre des Missions. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE.

Travaux de la Société de Londres.— Les Ecoles.— Les Maisons d Orphelins.— Les Eglises.— Conversion de deux amis.— Un missionnaire et une Eglise inconnus.— Obstacles au progrès de l'Evangile. — Peur de la persécution. — Histoire d'un Brahmine. — Un prédicateur indou. — Signes encourageants.— Une Société de Missions indigène.— Une mort chrétienne.

Les chrétiens d'Angleterre, persuadés que l'Inde a été donnée à leur pays, moins comme une source de richesses et de prospérité à épuiser, que comme un champ spirituel à exploiter

dans les intérêts du règne de Dieu, ont agi en conséquence de cette conviction; ils ont couvert l'Inde de leurs missionnaires, et font, sans se lasser, des efforts aussi énergiques que persévérants pour amener à la connaissance de Christ ces immenses populations que Satan a jusqu'ici tenues captives dans les liens de l'ignorance et du péché. Nous avons souvent entretenu nos lecteurs des bénédictions qui ont déjà répondu à ces efforts. Quelques nouveaux détails, empruntés au dernier rapport de la Société des Missions de Londres, leur montreront encore une fois, que là comme partout le Seigneur donne force à la prédication de sa parole, et se plait à réjouir les cœurs que dévore le zèle de sa maison.

L'œuvre des écoles est la première que mentionne le rapport. Celles que la société de Londres a fondées et entretient dans l'Inde sont au nombre de 337. Plus de 12,500 enfants des deux sexes y reçoivent l'instruction élémentaire, et sont, en même temps, initiés à la connaissance des saintes lettres. La plupart de ces établissements sont florissants et ont produit déjà des résultats excellents, mais dont on ne connaîtra bien toute la valeur que lorsque les enfants qu'ils ont rendus à la population, après les avoir formés, auront eu le temps d'exercer autour d'eux une influence directe et quelque peu générale. Après l'expérience qu'en ont faite les missionnaires eux-mêmes, rien ne prouve mieux peut-être la haute importance des écoles, que la terreur avec laquelle les voient se multiplier les Indous des castes intéressées au maintien du paganisme. Les brahmines, entre autres, leur ont voué une haine profonde, mais sans pouvoir en arrêter l'essor. Les populations commencent à comprendre qu'il est bon de savoir quelque chose, et à échapper, par ce désir d'instruction même, à la tyrannie spirituelle de leurs prêtres. Un jour, M. Drew, missionnaire à Madras, se trouvait à visiter une école récemment fondée dans un village des environs de cette ville. Il interrogeait les élèves en présence de leurs parents, et reconnaissait

avec joie qu'ils avaient déjà fait de remarquables progrès, quand tout à coup deux hommes entrèrent en vociférant. Ils venaient se plaindre du maître d'école, lancèrent contre lui une foule de reproches absurdes, et finirent par faire un tel bruit, que M. Drew prit le parti de se retirer. Aussitôt, plusieurs des personnes présentes le suivirent et le supplièrent d'excuser ce qui venait de se passer et de n'en pas prendre occasion de suspendre l'école. Quelques jours après, une députation du village arriva chez lui de très grand matin. Elle venait lui donner de nouvelles explications, et lui répéter que les deux brahmines qu'il avait dû fuir pour mettre un terme au tumulte, étaient les seuls ennemis qu'eût l'école; tous les habitants du village, au contraire, en désiraient vivement la continuation; chacun offrait sa maison pour la tenir, et si aucun de ces locaux ne convenait, ils étaient décidés à se réunir pour en construire un autre. Chargés d'apporter ce message au missionnaire, les députés n'avaient pu, disaient-ils, prendre aucun repos avant de s'en être acquittés, et ils étaient partis longtemps avant le jour pour être plus sûrs de trouver le missionnaire chez lui. Celui-ci les encouragea fort à persévérer dans ces sentiments, et depuis lors, l'école, qui n'était d'abord que provisoire, a reçu une existence permanente; le petit bâtiment qu'il fallait a été bâti par les habitants du village, et les brahmines ont pu reconnaître à un signe de plus l'affaiblissement du pouvoir qu'ils exerçaient autrefois sans contrôle sur des masses ignorantes et superstitieuses.

A côté des écoles s'élèvent, du moins dans les stations missionnaires les plus importantes, des asiles ou maisons d'orphelins. Là, on recueille une classe d'enfants que diverses circonstances locales et les mœurs relâchées des indigènes rendent très nombreuses dans l'Inde, les orphelins, et ceux que les vices ou la misère portent leurs parents à abandonner. Ces enfants, nourris et entretenus entièrement grâce aux secours de

la charité chrétienne, sont, plus directement encore que ceux des écoles, placés sous l'influence sanctifiante de l'Evangile. Aussi est-ce de là que sortent le plus souvent les agents pieux et dévoués que les missionnaires emploient ensuite à titre de colporteurs, maîtres d'école, lecteurs ou évangélistes. Des séminaires destinés à les former à ces fonctions existent sur plusieurs points du pays, et ont déjà rendu d'immenses services à la cause chrétienne. Tous les journaux des missionnaires employés dans l'Inde sont remplis de récits qui démontrent l'heureuse influence de ces nombreuses institutions.

Après les écoles, ou si l'on veut, au-dessous d'elles, sont les églises. Celles qui doivent, dans l'Inde, leur naissance aux travaux de la Société de Londres, sont au nombre de vingt-cinq, ayant presque toutes plusieurs annexes. Quarante-quatre missionnaires, assistés d'un bon nombre d'ouvriers indigènes, les nourrissent de la Parole de vie. Le chiffre des membres réels et vivants de ces églises, s'élève à plus de mille. A peu près sur tous les points, dit le rapport, nos congrégations se sont, dans le courant de l'année dernière, enrichies de quelques âmes converties au Seigneur, et, si nos frères ont eu à supporter beaucoup d'épreuves, ils ont reçu aussi de nombreux témoignages de la présence de Celui au service duquel ils se sont dévoués, y travaillant de jour et de nuit, et jetant à pleines mains sur la surface des eaux, le pain spirituel dont la distribution leur a été confiée. Les faits suivants, choisis entre beaucoup d'autres dans la volumineuse correspondance des missionnaires, sont encourageants. On ne manquera pas, en les lisant, d'être frappés des prodigieux effets que la grâce divine fait quelquefois produire à la simple lecture des livres saints, ou de quelques-uns des écrits religieux qui en représentent l'esprit et en répètent les leçons sous d'autres formes. Cette semence, déposée le long des grands chemins, met souvent beaucoup de temps à lever, et les oiseaux en enlèveut

sans doute une bonne partie, mais comment s'en souvenir ou regretter ce qui s'est perdu, quand il se présente tout à coup, là où l'on n'avait d'abord rien aperçu, de riches épis ou de belles gerbes ?

« Le 1er octobre dernier, écrivent les missionnaires de Bengalore, nous avons eu le bonheur d'administrer le baptême à deux hommes très-intéressants, que le Seigneur a fait récemment passer du sein des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Ils habitent Cavery-Putna, ville considérable à vingt lieues d'ici, et sont l'un et l'autre d'une caste élevée et de la secte de Schiva. Le plus âgé se nomme Chinnapa-Chetty, et a cinquante-sept ans ; le second, Busappa, n'a guère qu'une trentaine d'années. L'histoire de leur conversion peut se dire en quelques mots. Il y a dix ou onze ans qu'un missionnaire vint dans leur ville et y distribua des livres chrétiens. Busappa reçut, pour sa part, l'évangile selon Luc et quelques traités. Il attacha d'abord, et même pendant longtemps, assez peu d'importance à ces livres, qui, cependant, avaient éveillé en lui une certaine curiosité. Mais, il y a trois ans, un gourou (prêtre indou) vint s'établir dans la ville, apportant avec lui un grand nombre de publications chrétiennes, dont il paraissait parfaitement connaître le contenu. Busappa eut avec cet homme de nombreuses conversations qui l'intéressèrent profondément et dont il fit part à son ami. Une étude plus sérieuse du christianisme s'ensuivit, et ils éprouvèrent bientôt l'un et l'autre le besoin de venir auprès de nous chercher de nouvelles lumières et affermir leurs impressions premières.

« La foi décidée et les sentiments vraiment pieux de ces deux hommes, nous ont singulièrement réjouis. Lire la Parole de Dieu, écouter nos instructions et prier, telle a été leur unique occupation pendant tout le séjour qu'ils ont fait auprès de nous. Très souvent ils se retiraient pour se livrer à des exercices de dévotion particuliers, et plus d'une fois, on les a entendus, le matin de très bonne heure, et même durant la

nuit, prier ensemble et répandre avec larmes leur cœur devant le trône de grâce. Le rang qu'ils occupent parmi leurs compatriotes est élevé, et le plus jeune possède même une fortune assez considérable, que sa conversion lui fera probablement perdre, il le prévoit du moins, mais sans que cette perspective lui semble digne de l'arrêter un seul instant; il ne nous en a pas même ouvert une seule fois la bouche. Sa seule et grande préoccupation est maintenant de savoir s'il lui sera donné d'amener sa femme et ses enfants à partager sa nouvelle foi. Devant tant de sincérité, et après un temps suffisant d'épreuves, nous n'avons pas cru devoir refuser à ces deux prosélytes, le sceau extérieur de Christ; nous leur avons conféré le baptême. Ils viennent de nous quitter pour retourner chez eux, accompagnés par deux de nos évangélistes indigènes, et bien décidés à supporter patiemment, sous le regard de Dieu, les persécutions auxquelles ils s'attendent.»

M. Lacroix, missionnaire de la Société à Calcutta, raconte un fait qui a quelque ressemblance avec celui qu'on vient de lire, au moins quant au moyen dont Dieu s'est servi pour éclairer plusieurs âmes.

« Quelques prédicateurs, natifs de Sérampore, dit M. Lacroix, parcouraient dernièrement l'intérieur, en annonçant la bonne nouvelle. Une foire devait se tenir dans une ville considérable du pays. Ils s'y rendirent, entrèrent dans le bazar, et y exposaient depuis quelques moments les principes de la foi chrétienne, quand tout à coup une femme qui les avait écoutés avec la plus profonde attention, les interrompit en s'écriant : « Eh mais! voilà précisément les doctrines que m'enseigne mon gourou. »

« Surpris de cette révélation inattendue, les évangélistes demandèrent la demeure du gourou et s'empressèrent d'aller le trouver. Cet homme leur apprit qu'il n'avait jamais entendu de missionnaire, qu'il n'en avait même jamais vu aucun, mais que quelques traités chrétiens et un exemplaire du

Nouveau-Testament étaient indirectement parvenus jusqu'à lui. Il avait, ajouta-t-il, lu ces livres avec attention, et en avait tiré bientôt cette conviction, que l'idolâtrie était une erreur et un crime, et que le christianisme seul était la véritable religion. Là-dessus il avait renoncé à ses idoles et commencé sur-le-champ à entretenir ses voisins du nouveau moyen de salut qu'il venait de découvrir. Vingt-cinq personnes s'étaient depuis lors successivement jointes à lui. Elles avaient toutes, à son exemple, abandonné le culte des faux dieux pour s'attacher à celui que révèle l'Evangile. Chaque jour, lorsque le gourou était chez lui, il allait de maison en maison leur répéter quelques passages de ses traités ; le dimanche, enfin, tous se réunissaient ; il leur lisait une portion du « grand Livre », comme il appelle les Evangiles, et complétait cet exercice par une prière prononcée à haute voix, au nom de tous.

« Le nombre de ces serviteurs de Christ, ignorés jusqu'à ce jour, s'augmente de temps en temps, bien que la peur des zemindars païens les empêche d'agir autant qu'ils le voudraient pour la diffusion de leurs croyances. Le gourou qui les a le premier mis sur la voie du salut, paraît lui-même connaître à fond toute la portion du Nouveau-Testament qu'il avait eue entre les mains. La visite des évangélistes parut être pour lui un vif sujet de joie. Il leur témoigna les plus grands égards, les invita sur-le-champ, sans tenir le moindre compte des préjugés de caste, à prendre un repas avec lui, et leur exprima, dans les termes les plus affectueux, le bonheur qu'il éprouvait à se rencontrer, d'une manière si inattendue, avec des hommes dont les croyances et les sentiments étaient si parfaitement en harmonie avec ceux qu'il devait lui-même à la lecture de ses livres chéris. »

Les disciples de ce gourou, arrêtés dans la manifestation de leur foi par la crainte que leur inspirent les zemindars, puissants seigneurs du pays, peuvent sembler des chrétiens bien indécis encore. Mais, outre la manière incomplète dont ces

gens avaient été amenés à la connaissance de l'Evangile, il faut se rappeler que nous sommes ici dans l'Inde, c'est-à-dire dans un pays où le système des castes, chancelant mais encore debout, remplit d'un orgueil effréné ceux qu'il place au sommet de l'échelle sociale, et fait contracter aux autres des habitudes de soumission et de servilité à la force desquelles ils ne sauraient se soustraire en un jour. Il est rare, d'ailleurs, que la profession courageuse du christianisme n'attire pas, sur ceux qui la font, des persécutions souvent longues, violentes, et qui compromettent ou détruisent même complétement leur existence terrestre. C'est là, chez un peuple naturellement doux, timide et indolent comme celui-ci, un puissant obstacle au progrès du règne de Dieu. Le courage moral et l'énergie de la volonté manquent aux Indous plus que l'intelligence ou que la faculté de sentir. Un missionnaire rencontra un jour, dans l'une de ses excursions, quelques jeunes gens qui avaient autrefois fréquenté une école chrétienne. Il leur demanda amicalement ce qu'étaient devenues les impressions religieuses que l'on s'était efforcé de leur donner. Leur réponse fut qu'ils se souvenaient de tout ce qu'on leur avait enseigné à l'école, mais qu'ils n'avaient pas osé renoncer ouvertement à l'idolâtrie, par la crainte de s'exposer à l'inimitié de leurs compatriotes ou de leurs propres familles. « Nous savons, disaient-ils, que l'Evangile est vrai, mais que faire ? Il nous faut, ou suivre la foule, ou nous attendre à être persécutés. — Oui, ajouta l'un d'eux, ma conscience me dit que je fais mal en rendant un culte aux faux dieux, car qui pourrait décrire la gloire du Très-Haut ou s'opposer à ses desseins ? Il n'y a point d'autre Dieu que lui. Notre Rama ne saurait être un dieu véritable; ce n'était qu'une créature comme nous, un roi puissant et capable peut-être, mais vicieux, dont la crédulité de nos pères seule a fait une divinité. Comment nous sauverait-il, lui qui, d'après nos livres sacrés eux-mêmes, ne put se préserver lui-même de tomber, avec sa femme Scethai, entre les

mains de son ennemi Ravanum? Le Dieu de l'Evangile est le seul Dieu; mais que puis-je faire? Si je confessais la vérité, à l'instant même mes parents et mes amis me renieraient, je deviendrais pour tous un objet de réprobation et de colère ; je n'ai pas assez de foi et de courage pour m'exposer à cela. — Oui, s'écriait ailleurs, à la suite d'une conversation qui avait paru le remuer profondément, un jeune brahmine très-intéressant; oui, tout cela est vrai, tout cela est excellent, mais si j'embrasse l'Evangile, tout le monde se tournera contre moi, je serai retranché de ma caste, et, à ma mort, personne ne consentira même à toucher mon corps pour l'ensevelir ; il pourrira misérablement à l'endroit qui l'aura vu tomber. »

Et, au fait, si des réponses comme celles-là dénotent des convictions bien insuffisantes, il est certain qu'il faut à l'Indou, pour se déclarer chrétien, surtout lorsqu'il appartient aux castes élevées, un courage et une abnégation dont on ne peut se faire une idée exacte que lorsqu'on connaît à fond les mœurs du pays. S'il est jeune, sa famille, ou l'enferme et lui fait subir les traitements les plus rudes, ou l'abandonne et le déshérite; s'il est marié, sa femme se sépare de lui et le voue à la vengeance de ses proches; s'il est pauvre, on lui enlève ses moyens d'existence; s'il est riche, on cherche à le dépouiller de ses biens; s'il appartient à la caste des brahmines, non-seulement il en perd les priviléges, mais il tombe, dans l'opinion du monde, au-dessous même de la caste méprisée des parias, et, comme le disait ce jeune homme mentionné plus haut, il ne trouve pas même, après sa mort, une main compatissante qui veuille rendre à sa dépouille inanimée le service d'une furtive sépulture. Dernièrement, raconte un missionnaire, quelques personnes qui, après avoir suivi nos instructions, avaient voulu faire part à leurs voisins des choses qni leur avaient été enseignées, furent aussitôt séquestrées par leurs familles, et soumises, sans doute à l'instigation des prêtres, à un traitement médical, comme de pau-

vres malheureux dont la tête s'était égarée, ou dont un poison subtil avait mis la vie en danger.

Malgré ces obstacles, l'Evangile fait souvent de précieuses conquêtes dans toutes les classes et même jusqu'au sein de l'orgueilleuse caste des brahmines. Le rapport que nous avons sous les yeux en cite plusieurs exemples, et entre autres celui qu'on va lire. C'est un missionnaire de Mysore, M. Campbell, qui le raconte dans une de ses dernières lettres.

« En septembre 1847, dit-il, un brahmine d'une quarantaine d'années vint me trouver. Il était de Tulcand, ville située à 20 milles de Mysore, et m'apportait une lettre de recommandation qu'un autre missionnaire lui avait remise pour moi. Cet homme, après avoir eu à souffrir, de la part de quelques-uns de ses plus proches parents, des traitements aussi odieux que cruels, s'était vu obligé de quitter sa maison et avait erré de côté et d'autre durant plus de deux ans. Ce fut ainsi qu'il arriva à Mangalore, où travaillent quelques-uns de nos frères allemands. Là, il entendit un jour un païen faire à haute voix la lecture d'un traité religieux. Il en fut frappé et conçut la pensée que ce petit livre pourrait bien indiquer la vraie voie qui conduit au salut. Il s'empressa, en conséquence, de demander où il pourrait se procurer un traité semblable, et quand on lui eût appris qu'il venait des missionnaires, il exprima l'intention d'aller les trouver à cet effet. Là-dessus, le personnage qui venait de faire la lecture et qui était au fond très hostile au christianisme, lui dit des injures, et fit tout son possible pour l'empêcher de réaliser son dessein. Il n'y réussit pas, mais quand le pauvre brahmine approcha de la maison missionnaire, des païens qui se trouvaient là, comme pour en défendre l'entrée, parvinrent à l'effrayer, et il s'en retourna sans avoir osé braver leur colère.

« Il se rendit de là à Kassan, où il se mit en rapport avec le missionnaire du lieu, M. Regel. Celui-ci eut avec lui quelques conversations, puis lui donna plusieurs de nos publications,

et l'engagea à venir nous trouver. Le seul but de son voyage, nous dit-il, était de s'instruire d'une religion qn'il croyait déjà la seule véritable, mais sans en avoir encore une connaissance suffisante. Il se sentait convaincu de péché et aspirait vivement à participer au salut que Dieu a révélé dans sa Parole. Les brahmines, ajoutait-il, sont une race méchante, corrompue, véritablement diabolique ; tous les Indous sont victimes de leurs artifices, et il ne peut y avoir, dans leurs croyances, ni bonheur ni purification véritable. Voilà pourquoi il voulait, quoiqu'il lui en pût coûter, devenir un chrétien, c'est-à-dire un disciple de ce Jésus qu'il croyait le seul sauveur des hommes, parce que lui seul pouvait leur assurer le pardon des péchés et le don de la sainteté qu'on cherche inutilement dans la religion de son pays.

« Que répondre à une demande aussi bien motivée que l'était celle de cet homme ? Nous l'invitâmes à rester auprès de nous, et il y est demeuré l'espace de neuf mois, durant lesquels nous avons mis tous nos soins d'abord à l'instruire, puis à nous assurer, par des épreuves réitérées, de la sincérité de ses intentions. Plusieurs fois nous l'avons engagé à retourner dans sa famille et à profiter des avantages temporels qu'il y trouverait ; mais ce conseil est le seul qu'il n'ait pas reçu de nous avec une parfaite docilité. La pensée seule de ce retour suffisait pour l'affecter péniblement. Il irait, disait-il, où l'on voudrait, et ferait tout ce qui lui serait commandé, même les fonctions les plus viles et les plus opposées à l'esprit de sa caste, pourvu qu'il lui fût permis de rester auprès des hommes qui pourraient le diriger dans les voies du salut. En même temps, il lisait les Ecritures et s'adonnait avec une grande ardeur à l'emploi de tous les moyens de grâce que nous lui fournissions. Aussi son intelligence s'est-elle développée à un haut degré. Il connaît maintenant les Ecritures mieux que nous n'aurions osé l'attendre de lui. Cependant il fallait l'occuper, lui fournir les moyens de pourvoir à son existence, et cela

nous était difficile. Aussi avons-nous accepté avec joie la proposition d'un de nos frères de la Mission wesleyenne, qui nous offrait de s'en charger et de lui procurer du travail. Nous avons, depuis, appris que l'intéressant brahmine a, sous cette nouvelle direction, continué à faire des progrès, qu'il a reçu enfin le baptême, et qu'il avance dans la vie chrétienne avec une ferveur qui réjouit le cœur de nos frères. Dieu veuille le soutenir jusqu'au bout dans cette voie salutaire ! »

Un autre jeune brahmine, nommé Jaganuatham et converti à la foi depuis deux ans à Vizagapatam, commence à se rendre très utile dans le champ de l'évangélisation. Les missionnaires parlent avec bonheur de son intelligence, de sa piété et de ses travaux. « Rien de plus réjouissant, disent-ils, que d'entendre avec quelle affection, pleine à la fois de sérieux et de simplicité, il sollicite ses compatriotes de recevoir la bonne nouvelle du salut. Aussi manque-t-il rarement d'attirer leur attention et de faire sur eux une impression, qui a déjà, sous la bénédiction d'en haut, été salutaire pour plusieurs. Mais ce en quoi il excelle surtout, c'est à lutter contre ceux de sa caste qui osent en face de lui prendre la défense de leurs superstitions ou de l'incrédulité si commune parmi eux. Il réfute alors les objections et met à nu le vice de tous les arguments brahminiques avec un talent vraiment remarquable. Dernièrement, après une discussion de ce genre, plusieurs Indous, qui y avaient assisté, vinrent le soir trouver Jaganuatham dans la tente où il s'était retiré, et le supplièrent de les entretenir encore de cette religion dont il avait si vaillamment établi la supériorité en réduisant à néant les attaques de son adversaire. »

En somme, il ressort de tous les détails où entrent les missionnaires que l'œuvre est en voie de progrès dans la presque totalité des stations de la Société. Si, dans quelques-unes, ses développements ont été moins sensibles, il faut l'attribuer à des causes locales ou temporaires qui ne sauraient ébranler en

rien la foi des ouvriers aux promesses de leur Maître. Sur beaucoup de points, l'empire de la superstition commence à chanceler; un grand nombre d'esprits cherchent à secouer son joug, et si ce n'était l'indolence naturelle au peuple indou, l'on pourrait s'attendre à voir éclater bientôt des mouvements religieux plus considérables. Les prêtres eux-mêmes le sentent et redoublent d'activité dans leurs efforts pour s'opposer à l'influence de l'Evangile. On remarque, comme un indice significatif des progrès lents, mais certains, de cette influence qu'elle rejaillit jusque sur les cérémonies du paganisme. Ainsi, et pour n'en citer qu'un exemple, l'une des choses qui mettaient le plus clairement au jour la profonde immoralité du culte indou, tend de plus en plus à disparaître. Dans tous les temples qui se construisent ou sont remis à neuf, on ne voit plus ces figures obscènes qui en faisaient jadis le principal ornement. Les statues des dieux sont aujourd'hui couvertes de vêtements décents, et on n'ose plus faire devant elles ces abominables processions où hommes et femmes se présentaient à leurs divinités dans un état de complète nudité. De cette réforme à l'extinction radicale de l'idolâtrie, il y a sans doute encore bien loin; mais elle n'en prouve pas moins que la lumière évangélique commence à luire sur ces ténèbres. Aux temps marqués par le Seigneur, elle les dissipera, on peut en être sûr, et un grand nombre d'Indous, même parmi ceux qui résistent à son évidence, en ont le sentiment ou en expriment la crainte.

Un fait des plus intéressants a dernièrement réjoui l'Eglise de Bénarès. En juillet 1848, il s'est formé dans cette ville, l'un des boulevards de l'idolâtrie dans l'Inde, une Société de Missions, auxiliaire de celle de Londres, mais entièrement composée d'indigènes. Ce sont eux qui en ont eu l'idée et qui l'ont exécutée en inscrivant leurs noms sur des listes de souscriptions, et en nommant l'un d'entre eux trésorier de l'œuvre. Ils ont ensuite décidé d'envoyer un ou deux évangélistes faire,

aux frais de la Société, des tournées d'évangélisation. A leur retour, ces agents rendront compte de leurs travaux. La plupart des membres de la Société sont pauvres et ne pourront donner que fort peu de chose; mais le fait même d'une association de ce genre prouve la sincérité de leur attachement à l'Evangile et la pitié qu'ils ressentent pour les âmes de leurs compatriotes. Cela aussi semble pour l'Inde un signe des temps, et pour ceux qui s'intéressent à ses progrès spirituels, un nouveau sujet d'encouragement.

Nous terminerons ces récits par celui d'une mort chrétienne. « Une de nos sœurs indigènes, écrit M. Drew, missionnaire à Madras, vient d'être retirée auprès de son Sauveur. Le matin même de sa mort, deux de nos instituteurs et quelques-uns de nos élèves les plus âgés allèrent la voir. « Je ne m'attendais pas à votre visite dans un pareil moment, leur dit-elle, mais je vous suis très reconnaissante de cette marque d'affection. » Ils lui répondirent en quelques mots, puis, craignant de la fatiguer, ils ne s'adressèrent plus qu'aux autres personnes qui entouraient son lit. Mais elle, surmontant les douleurs de l'agonie, s'écria à diverses reprises : « O Jésus ! ô Emmanuel ! ô agneau de Dieu, qui ôtes les péchés du monde, je remets mon esprit entre tes mains. Prends soin de mon mari et des enfants que tu m'as donnés. » Quelques instants après, elle demanda à voir ces objets de son affection, que l'on avait cru devoir éloigner un instant de sa vue. Et comme toutes les personnes présentes se mirent à verser des larmes, « Pourquoi pleurez-vous, leur dit-elle ? Vous vous réjouissez quand un pécheur fait son entrée dans le monde, pourquoi vous affliger lorsque Dieu ouvre son royaume céleste à ceux que son fils est venu racheter ? Ce n'est pas le moment de mener deuil, c'est bien plutôt celui de se réjouir. »

« Quand ses enfants et son mari furent revenus, elle leur fit ses adieux dans les termes les plus touchants et exhorta affectueusement ce dernier à élever ses enfants dans la crainte du

Seigneur et à y marcher constamment lui-même. S'adressant ensuite à un maître d'école qui se trouvait là, elle lui exprima le désir de voir encore une fois les ministres du Seigneur, et le pria d'aller les chercher. L'un d'eux, Indou lui-même, arriva bientôt; il se mit à l'exhorter à la confiance. Ne craignez point, lui dit-il, le Seigneur peut encore vous rendre à la santé, et s'il en décide autrement, vous savez que votre Rédempteur est vivant. — Oh oui! je le sais, répondit la mourante, et je ne crains rien, monsieur. Ce sont les enfants du diable qui doivent craindre; mais les enfants de Dieu, de quoi auraient-ils peur? Je n'ai aucune crainte; je suis heureuse. » Quelques instants après, elle reprit : « Je ne croyais pas que la mort viendrait si vite pour moi. Ce n'est qu'aujourd'hui, ce matin, que je l'ai vue arriver. Cette parole est bien vraie, qui dit : *Le jour du Seigneur vient comme un larron durant la nuit.* Lorsque votre chère femme fut appelée, elle mourut pleine de confiance. C'est de la même manière que je demande à Dieu de mourir moi-même. »

« Et ce vœu de la mourante fut exaucé. Sa fin fut rapide, mais paisible et pleine d'espérance. Absent de chez moi au moment où l'on était venu me prévenir, j'arrivai trop tard pour lui parler, mais assez tôt pour recueillir dans toute leur fraîcheur les détails que je viens de raconter. Ce lit de mort a singulièrement fortifié ma confiance en la sincérité de quelques-unes de ces personnes « de peu de paroles » sur lesquelles on ne sait quelquefois quel jugement porter. Qui sait jamais combien il peut y avoir de communion étroite avec le Seigneur cachée sous des dehors tranquilles et silencieux, et combien se poussent au fond de certains cœurs de ces « soupirs intérieurs et qui ne peuvent s'exprimer, » que l'Esprit inspire et que le Seigneur entend. On trouve trop souvent peu de foi et beaucoup de démonstrations, mais quelquefois aussi peu de démonstrations et une grande foi. Oui, Jésus a dit vrai : *Les premiers seront les derniers*. Le souvenir de cette parole m'a

vivement frappé devant les restes inanimés de cette humble chrétienne, si ferme et si joyeuse en présence de la mort, et que pourtant nous n'étions pas accoutumés à regarder comme l'un des membres les plus avancés de notre petite Eglise indigène. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Décisions du comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Dans sa séance du 7 novembre dernier, le comité, prenant en considération l'état des finances de la Société, qui s'est sensiblement amélioré par un effet de la bonté du Seigneur, a décidé de reprendre et de continuer les trois stations de Cana, d'Hébron et d'Hermon, qui avaient été suspendues il y a un an et demi environ.

Dans sa séance du 11 janvier 1850, et par le même motif, il a pris la résolution d'autoriser les missionnaires français à achever et à ouvrir le séminaire de Carmel, qui avait été interrompu à la même époque que les trois stations ci-dessus désignées. Une somme de 10,000 fr. a été mise à cet effet à leur disposition, et ils pourront, dès le début, recevoir dans l'établissement une douzaine d'élèves.

Le comité vient aussi de nommer une commission, composée de cinq membres, chargée d'examiner la question de la réouverture de la maison des Missions, et de lui faire un rapport à ce sujet dans le plus bref délai possible.

Mort de M. le docteur Liaudet.

Nous avons la douleur d'annoncer aux amis de la Société la mort de M. le docteur Liaudet, qui a succombé à Tubingue, le 15 janvier, aux atteintes d'une maladie de poitrine. On se rappelle que ce jeune frère avait étudié pendant cinq ans, à

Tubingue, aux frais de la Société des Missions, et qu'après d'honorables examens il y avait obtenu le diplôme de docteur en médecine. L'été dernier, le comité avait pris à son égard la résolution de l'envoyer en Afrique; mais au moment où la nouvelle de cette décision impatiemment attendue lui parvenait, M. Liaudet se sentait atteint de la maladie qui l'a emporté. Notre frère pouvait rendre à l'œuvre des Missions les plus grands services, par ses talents, ses connaissances, sa piété et son zèle vraiment missionnaire. Il s'était fait aimer de tous ceux qui avaient eu des relations avec lui. Nous ne pouvons donc que déplorer vivement la grande perte que nous venons de faire; mais nous nous consolons par la pensée qu'en le retirant à lui, le Seigneur lui a donné une meilleure part encore qu'en l'employant à l'avancement de son règne sur la terre.

Voyage de M. Casalis en France.

Ce cher frère est attendu à Paris à la fin de ce mois. De Castres, où nous l'avions laissé la dernière fois que nous avons donné de ses nouvelles, il a continué son voyage à travers le Languedoc, en visitant autant d'Eglises que le temps et ses forces le lui ont permis. Puis, après une excursion à Marseille et à Toulon, il est venu prendre à Mens (Isère), auprès de M. le pasteur Nogaret, son compatriote et son ami d'enfance, un repos de quelques jours, que son voyage et le grand nombre de réunions dont il avait eu à faire les frais, lui rendaient absolument indispensable. C'est de là qu'il se dirige, à l'heure qu'il est, vers la capitale, en visitant encore sur son passage quelques Eglises de la Drôme et de l'Ardêche. — Il est superflu sans doute de dire à nos lecteurs que les mêmes sympathies qui avaient, dès le début de son voyage, accueilli le missionnaire, se sont soutenues jusqu'au bout, et lui ont assuré l'accueil le plus empressé dans tous les lieux où il lui a été possible de s'arrêter. Partout on s'estime heureux de le voir

et surtout de l'entendre raconter quelque chose de ces Eglises si intéressantes que lui et ses dévoués collègues ont, à la gloire du Seigneur et à l'honneur de nos propres Eglises de France, fondées sur le sol africain, au prix de tant de dévouement et de fatigues. Nous sommes pleins d'espoir quant aux heureux effets que produiront ces nouveaux travaux de notre bien aimé frère. Ils donneront, nous en sommes sûrs, sous la bénédiction de Dieu, une nouvelle impulsion au zèle déjà si remarquable que nos Eglises ont, depuis près d'un quart de siècle, déployé en faveur de l'œuvre des Missions. Dieu veuille, nous en exprimons de nouveau le vœu, soutenir et continuer à protéger le missionnaire dans la suite des voyages, encore si longs et si fatigants, qu'il lui reste à faire en Europe!

Le Missionnaire Gutzlaff.

Dans les derniers jours de novembre ce missionnaire a débarqué à Southampton (Angleterre), venant de la Chine, par Calcutta. Il paraît qu'il a obtenu un congé, de la compagnie des Indes, dont il est l'interprête en Chine, dans le but de visiter ses amis d'Europe. On se rappelle peut-être que M. Gutzlaff a été l'un des premiers hôtes de la maison des Missions de Paris, et qu'en 1825 il y a passé quelques mois, avec les premiers élèves de la Société de Paris, MM. Lemue, Bisseux, Pellissier et leurs condisciples. Nous espérons bien que M. Gutzlaff n'oubliera pas ses anciens amis de Paris, et que pendant la durée de son séjour sur le continent, il trouvera quelques instants pour venir renouer les liens formés entre eux et lui, il y a bientôt un quart de siècle.

Iles Sandwich.

Il vient de se passer dans ces îles des faits que nous ne connaissons encore qu'imparfaitement, mais qui nous font craindre la répétition de ceux qui affligèrent, il y a quelques années, l'île

de Taïti et en même temps tous les amis des Missions protestantes. Un officier supérieur de la marine française a, sur les réclamations du consul de France, fait une descente à Honolulu, capitale du royaume, pris le fort, remplacé le drapeau sandwichien par celui de la France, puis s'est ensuite retiré en emmenant avec lui le yacht royal. Le but de cette aggression aurait été de punir le gouvernement des Sandwich de l'inobservation de quelques clauses d'un traité relatif à l'introduction des liqueurs spiritueuses. L'amiral français en a pris occasion de réclamer des avantages pour les missionnaires catholiques romains, qui depuis quelques années étaient venus s'établir aux îles, mais n'y avaient obtenu que de très contestables succès. Le roi des îles a énergiquement protesté contre cette prétention des Français à s'immiscer dans les affaires religieuses de ses états. Dieu veuille empêcher la France de se montrer injuste à l'égard de ce peuple, conquête si précieuse de l'Evangile, et au sein duquel nous comptons, nos lecteurs le savent, un si grand nombre de frères en la foi!

Quelques nouveaux détails sur la vie religieuse de ce peuple, ajoutés à ceux que nous avons naguères publiés, appelleront de plus en plus sur lui notre sympathie et nos prières.

Dans un numéro récent d'un journal qui se publie à Honolulu, un missionnaire, le révérend M. Dwight, rend compte des contributions volontaires que se sont imposées, pour différents objets religieux, les habitants de l'île de Molokai. Il faut remarquer que cette île n'est pas une des plus considérables, et ne contient guère qu'environ 3,000 âmes. Or, on y a donné dans le courant de l'année 1848 :

Pour la propagation de l'Evangile............	2,065 fr.
Pour l'entretien des missionnaires de l'île......	1,400
Pour construire ou réparer divers lieux de culte.	4,500
Pour les pauvres (fort peu nombreux dans l'île).	75

Soit, au total, plus de 8,000 fr. pour une population de 3000 âmes. Qu'on calcule ce qui se ferait chez nous si les protes-

tants de France, en n'en évaluant le nombre qu'à 1,500,000, se montraient aussi généreux que les chrétiens de Molokai.

Durant cette même année 1848, il n'a pas été admis dans les églises des îles Sandwich, moins de 1,594 nouveaux membres. Les dernières nouvelles annonçaient que le choléra venait d'y exercer d'affreux ravages. On évaluait le nombre des victimes à 10,000, ce qui est à peu près le dixième de la population. Sur ce chiffre, 2,300 appartenaient à l'Eglise.

Voici un autre trait qui montre que les Sandwichiens, même éloignés de leur pays et placés dans des circonstances peu favorables à la piété, n'en conservent pas moins leurs habitudes chrétiennes. On lit dans une lettre écrite de Californie par un chrétien d'Amérique :

« Dimanche dernier, je suis allé visiter un camp de Sandwichiens. Ils sont là une trentaine. A mon arrivée, l'un d'eux faisait à haute voix et dans leur langue, une prière dont j'attendis la fin pour prendre la parole. J'appris ensuite qu'ils étaient tous membres de l'Eglise, et qu'ils avaient soigneusement apporté avec eux leurs Bibles et leurs livres de cantiques. Sur ma demande, ils me lurent à tour de rôle quelques versets de l'Evangile, et je pus me convaincre ainsi que tous savaient fort bien lire.

« Je passai quelque temps à m'entretenir avec eux au moyen d'un interprète. Ils chantèrent ensuite un de leurs cantiques, nous fîmes ensemble une prière, et nous nous séparâmes. J'avais, pour regagner mon domicile, environ plus de trois milles à franchir, et rencontrai sur ma route un bon nombre de camps pleins de chrétiens ou du moins de gens qui se nomment ainsi. Mais ce n'étaient plus ici que gens occupés, soit à jouer aux cartes, soit à trier de la poudre d'or ou à réparer leurs instruments de travail. Ce rapprochement ou plutôt ce contraste me frappa. Quel argument en faveur de l'œuvre des Missions évangéliques!

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE.

Lettre de M. Pellissier, *sous la date du* 1er *octobre* 1849.

Bonnes nouvelles de France. — Situation politique. — Mécontentement des indigènes. — Baptême de sept adultes. — Trois nouveaux catéchumènes. — Collecte pour la Société des Missions. — Emploi du dimanche. — L'école.

Messieurs et très honorés frères,

Les nouvelles récentes qui viennent de nous parvenir sont d'une nature très réjouissante. Nous avons appris avec plaisir et reconnaissance que notre Société est sortie triomphante de la crise financière où elle s'est trouvée enveloppée pendant l'année qui vient de s'écouler. Le Seigneur, qui semblait nous avoir caché sa face pour un temps, sans doute afin de fortifier notre foi, s'est plu à venir à notre secours : ce n'est jamais en vain qu'on se confie en lui.

Nos frères de France, qui un moment paraissaient nous avoir oubliés, nous ont donné de nouvelles preuves de leur sympathie chrétienne, en s'intéressant à nous comme par le passé. Et, au fait, comment pourraient-ils, sans abandonner le Seigneur lui-même, délaisser ces Eglises naissantes qu'ils nous ont envoyé fonder à des milliers de lieues de la mère-patrie ?

Votre Mission du Calédon vient de passer par une crise politique dont quelqu'un de mes chers collègues vous aura

sans doute donné connaissance. Le protectorat britannique a été étendu sur tout le pays situé entre l'Orange et la rivière Fal. Pour ne pas trop alarmer les chefs indigènes, S. E. Harry Smith a déclaré qu'il n'apporterait aucun changement à leur gouvernement et que leur pouvoir resterait héréditaire. En même temps, il accordait aux colons que les indigènes avaient commis la faute de recevoir sur leurs terres, la possession à perpétuité des fermes qu'ils occupent, en ayant la précaution de dire que les indigènes auraient le même privilége. Plus tard, le gouvernement a fixé des limites tout-à-fait désavantageuses aux indigènes. Ceux qui avaient des fermes hors de la ligne tracée, ont eu la permission de les vendre, mais non de les occuper. Le mécontentement est général; mais que faire contre une force irrésistible? La plupart s'y soumettent. Il n'y a que Moshesh qui, jusqu'à ce jour, n'a pas voulu donner son consentement. Son refus le place dans une position très critique; il faut qu'il se déclare pour la guerre ou pour la paix. S'il se prononce pour la guerre, il a tout à perdre, et s'il se déclare pour la paix, il sera obligé d'approuver tout ce que le gouvernement a fait.

Lepui a, comme les autres chefs, perdu à peu près la moitié du terrain qu'il avait toujours considéré comme lui appartenant depuis son émigration à Béthulie. Il est maintenant enfermé dans un circuit d'environ douze lieues carrées. Cet espace sera suffisant pour lui et son peuple dans des années de pluie, mais dans des années de sécheresse comme celle-ci, il y aura une grande mortalité parmi le bétail. De ce côté-là, je n'ai rien à me reprocher; j'ai, d'une manière très forte, plaidé la cause des natifs auprès du gouverneur pour qu'une meilleure part leur fût faite, mais en vain. Son excellence m'a dit « qu'évidemment Lepui avait trop de terrain, puisqu'il en avait tant loué aux fermiers. » Il n'a pas voulu comprendre que son peuple étant maintenant plus nombreux, il a besoin d'une plus grande étendue de pays. Tout en désapprouvant la

conduite du gouvernement envers les indigènes, je dois dire que ceux-ci se sont attiré en partie les maux qui les accablent; car obéissant à des vues intéressées, ils n'ont jamais voulu écouter les conseils que les missionnaires leur ont donnés. Telle est la dépravation de la nature humaine, que, même aujourd'hui, ils ne veulent pas reconnaître leurs torts; malgré toutes les peines que les missionnaires se sont données pour intercéder en leur faveur, ils ne laissent pas de leur attribuer en partie leur infortune.

Notre cher frère Casalis, qui sans doute est maintenant au milieu de vous, vous aura dit la funeste influence que les changements politiques survenus dans ce pays ont exercée et exercent encore sur les indigènes. Les païens, qui de tout temps ont été opposés à l'Evangile, paraissent l'être maintenant plus que jamais. Ils ne veulent pas faire de distinction entre les missionnaires et les blancs en général. Le protectorat britannique n'a pas peu contribué à éloigner de l'Evangile même des gens bien disposés, surtout dans le Lessouto, où plusieurs de mes collègues ont fait des pertes considérables dans leurs Eglises. Béthulie est peut-être une des stations qui, sous ce rapport, a le moins souffert. Cependant l'œuvre laisse beaucoup à désirer; elle n'est plus en progrès comme elle l'était les années précédentes. Tous les esprits sont plus ou moins préoccupés de la politique du pays. Elle est le thème journalier de la conversation. Il n'y avait pas autrefois beaucoup de sympathie entre les noirs et les blancs, mais aujourd'hui il y en a encore moins. Les Béchuanas ne se lassent pas de parler de l'injustice du gouvernement. La compensation qu'on leur avait promise pour les terres qu'ils ont perdues ne leur a pas été accordée. Cette conduite trompeuse a détruit toute l'estime que les indigènes avaient pour les blancs.

Au milieu de ce chaos politique où les meilleures gens peuvent se perdre, nous sommes confus devant le Seigneur en voyant la petite œuvre qu'il continue à faire. Le

1er avril dernier, j'ai eu la joie de baptiser sept adultes et de les recevoir au nombre des communiants, qui maintenant seraient plus de deux cents, si plusieurs n'avaient quitté Béthulie pour aller se fixer sur d'autres stations. La cérémonie de réception de ces candidats a été édifiante comme d'ordinaire. C'est au milieu d'une congrégation nombreuse et attentive qu'elle a eu lieu. Cette parole du prophète s'accomplit de plus en plus : *Toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline sera abaissée ; les chemins tortueux seront redressés et les chemins raboteux seront aplanis*, *et toute chair verra le salut de Dieu.* Ces pauvres enfants de Cam, qui paraissent condamnés à être les serviteurs de Japhet, recevront bientôt en plus grand nombre les bienfaits de l'Evangile. Que, s'ils ne jouissent pas de la liberté comme nation, ils apprennent du moins à connaître et à goûter la liberté que Jésus-Christ accorde à ceux qui croient en lui, et dont il a dit : *Si le Fils vous affranchit*, *vous serez véritablement libres.* L'esclavage du péché est bien plus effrayant que celui des hommes ; nous prions le Seigneur de vouloir en délivrer ces pauvres Africains, dont la plupart y croupissent encore. Mais Satan, l'ennemi déclaré de l'humanité, fait tout ce qu'il peut pour les éloigner de l'Evangile et les retenir dans ses liens.

Quoique les conversions soient de nos jours très rares, il en arrive pourtant de temps de temps une pour nous dédommager des épreuves continuelles auxquelles nous sommes sujets. Depuis les derniers baptêmes ci-dessus mentionnés, trois de nos Béchuanas ont donné des preuves de repentance et d'amendement. Je les ai reçus au nombre de mes catéchumènes, convaincu en moi-même de leur sincérité, autant qu'on peut l'être quand on ne peut juger les individus que d'après leur conduite ; le Seigneur seul connaît les cœurs et voit si la bonne semence est tombée dans une terre bien préparée. Le nombre de mes catéchumènes s'élève maintenant à vingt-trois, dont quelques-uns ont suivi mes instructions pendant plus de

deux ans. Je me fais un cas de conscience de recevoir quelqu'un dans l'Eglise, avant d'être moralement assuré qu'il est un membre vivant du corps de Christ. Malgré toutes les précautions qu'on prend, il arrive encore très souvent qu'on reçoit de l'ivraie au lieu de bon grain. La parabole du semeur se vérifie tous les jours, surtout parmi nos Béchuanas. Il est bien difficile de dire quand un pécheur est converti à salut. Quelquefois ceux qu'on croit être les premiers dans le royaume des cieux, sont par le fait les derniers. La seule consolation qui nous reste, dans notre incertitude, c'est que le Seigneur connaît ceux qui sont siens.

Généralement parlant, je n'ai pas de trop grands sujets de me plaindre de la conduite des membres de l'Eglise. A l'exception de deux personnes que j'ai été obligé d'excommunier pour inconduite, tous marchent bien et font honneur à l'Evangile. La collecte que je viens de faire pour la Société des Missions s'est élevée à £ 40, 1. 6. (plus de 1,000 francs). Ce chiffre est moindre que celui de l'année passée ; mais si on considère la pénurie dans laquelle la plupart de nos gens se trouvent, c'est beaucoup. La moitié des donateurs ne fait pas plus d'un repas toutes les vingt-quatre heures. Il y a deux ans qu'ils n'ont pas récolté de millet, à cause de la sécheresse ; et cette année encore, ils n'ont pas la moindre espérance de pouvoir ensemencer leurs champs. Voilà sept mois qu'il n'a pas plu, et alors même qu'il pleuvrait bientôt, la saison est déjà trop avancée pour la culture du millet. Ceux de nos Béchuanas qui ont des fontaines ont semé du froment, qu'ils arrosent ; mais le blé est si court et si rabougri que, si le Seigneur ne nous envoie pas bientôt de la pluie, il paiera à peine le laboureur de sa peine. Enfin, et par la même raison, le bétail est si maigre, qu'il ne donne pas de lait. Il n'y a pas un des habitants de la station qui n'ait perdu quelques-unes de ses bêtes à cornes pendant le mois qui vient de s'écouler. — Veuillez donc, messieurs, accepter la petite

collecte que je vous envoie ; c'est en réalité la pite de la veuve et un des fruits que l'Evangile porte chez ceux qui l'ont reçu à salut.

Eu égard au temps difficile dans lequel nous vivons, les assemblées religieuses sont assez bien fréquentées. Le nombre des auditeurs varie de trois à six cents. Cette irrégularité provient de ce que beaucoup d'entre eux sont occupés à soigner leurs bestiaux dans les champs. Il leur est impossible d'assister tous les dimanches au service divin, vu la distance qui les sépare de la maison de Dieu. Le jour du repos est ordinairement bien rempli : à huit heures du matin, il y a une école pour les enfants, où ils apprennent à lire, à chanter et où ils récitent le catéchisme ; à dix heures, la cloche sonne pour appeler les gens au temple ; à une heure de l'après-midi, il y a, pour les adultes, une autre école où l'on se borne à lire, chanter et prier ; à trois heures, enfin, seconde prédication généralement aussi bien suivie que celle du matin. L'attention et le bon ordre qui règnent dans la maison de Dieu pourraient faire croire à un étranger qu'il se trouve au milieu d'une congrégation européenne. Si la prédication de l'Evangile ne porte pas autant de fruit que vous et moi pourrions le désirer, nous devons toutefois nous réjouir d'une chose, c'est que la bonne semence, dont Dieu a dit qu'elle ne retournerait pas à lui sans effet, est semée. Le Seigneur saura lui donner son accroissement quand bon lui semblera. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de planter et d'arroser, heureux encore si nous nous acquittons de ce ministère avec fidélité.

L'instruction de la jeunesse attire toujours mon attention d'une manière toute particulière. Malheureusement ma santé et mes occupations nombreuses ne me permettent pas de tenir l'école journalière. Ma chère compagne, qui depuis plusieurs années m'en décharge, l'a encore sous sa direction, malgré les soins variés qu'elle doit donner à son ménage et à ses enfants, et le peu de santé dont elle jouit depuis quelque temps. Je voudrais

avoir un indigène, ne fût-ce que pour nous assister, comme sous-maître, dans l'école; mais je n'ai pas encore pu réussir à en trouver un. Tel qui aurait vocation pour cette œuvre n'en a pas les capacités, et tel autre, qui en aurait les moyens, manque de la volonté et des dispositions nécessaires pour ce genre de travail.

L'école nous donne toujours quelque sujet d'encouragement. Le nombre des lecteurs et de ceux qui savent écrire s'accroît de jour en jour. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les enfants béchuanas sont très irréguliers. Le fait est que les écoliers varient de quarante à deux cents. Il sera difficile de les réformer à cet égard, aussi longtemps que les Béchuanas seront un peuple pasteur.

Voilà, en résumé, l'état de l'œuvre à Béthulie. Il y a peu de fait et il reste beaucoup à faire. Je vous ai raconté les sujets de joie que le Seigneur me donne, et quelques-unes des épreuves et des nombreuses difficultés que nous rencontrons dans l'exercice de notre ministère.

Continuez, messieurs et très honorés frères, à vous souvenir dans vos prières de votre faible et dévoué serviteur

J.-P. Pellissier.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

COLONIE DE SIERRA-LEONE.

Les nègres affranchis.— Travaux de la Société des Missions épiscopales. — Statistique. — Missionnaires indigènes. — Le fétichisme. — Visites à des idolâtres. — Les loups changés en agneaux. — Nombreux baptêmes. — Ce qui vaut mieux que tout le reste. — Un chrétien mourant.

Tous les amis de l'humanité connaissent la destination que le gouvernement anglais a donnée à la colonie de Sierra-Leone.

C'est là qu'il fait déposer par ses croiseurs les malheureux nègres qu'ils ont pu capturer sur les navires surpris à faire l'infâme trafic de la traite. Rendues ainsi à la liberté, ces tristes victimes de la barbare avidité des blancs cherchent généralement à regagner les lieux de leur naissance, à se réunir de nouveau aux amis ou aux familles dont la violence les avait séparées. Mais elles n'y parviennent pas toujours, du moins sur-le-champ. Le défaut de moyens ou d'occasions favorables en forcent un grand nombre à passer des mois ou des années sur le point même où on les a débarqués. D'autres, trouvant dans la colonie des ressources que l'intérieur ne leur offrirait pas, ou y contractant des mariages, finissent par s'y fixer entièrement. De là, à côté de la population flottante, que renouvelle chaque année l'arrivée de quelques cargaisons enlevées aux négriers, une population fixe dont les individus appartiennent par leur naissance à une foule de tribus diverses, mais sont unis par les liens d'une infortune et d'une délivrance communes. On en évalue déjà le chiffre à près de 50,000, et la prospérité croissante de la colonie fait prévoir qu'il ne tardera pas à devenir beaucoup plus considérable.

La position de ces pauvres Africains ne pouvait manquer d'éveiller la sollicitude des chrétiens. Aussi y a-t-il plus de trente ans que la Société des Missions épiscopales, touchée de leurs misères, leur a envoyé des missionnaires. Nous avons plusieurs fois parlé de cette œuvre. Elle continue à se montrer sous un aspect très réjouissant et a été en bénédiction à un grand nombre d'âmes. Toute la colonie, qui a environ dix lieues de long sur six de large, a été, pour mieux assurer le service de la Mission, divisée en districts et en paroisses, et aujourd'hui partout où s'est formé un village de quelque importance, on voit s'élever, à côté des humbles cabanes de l'indigène, le toit de la maison du Seigneur et la demeure du missionnaire ou du catéchiste indigène. Pendant bien des années, le développement de cette Mission a été cruellement en-

travé par l'insalubrité du climat. Missionnaires après missionnaires y tombaient, payant de leur vie la consécration qu'ils avaient faite d'eux-mêmes à la cause de Christ. Mais que ne peut l'amour qui naît d'une foi sincère? Les places laissées vides par ceux que Dieu appelait à ce genre de martyre, se sont constamment remplies, et le champ n'a point été abandonné faute d'ouvriers. Aujourd'hui l'accroissement de la population et d'habiles travaux d'assainissement ont fait disparaître en grande partie ce terrible obstacle. Un seul missionnaire a succombé à l'influence du climat, dans le courant des deux dernières années. Cependant la santé des serviteurs de Christ s'use là plus vite que partout ailleurs, et on les voit souvent contraints de quitter momentanément leurs troupeaux pour venir redemander à leur pays natal, ou à d'autres contrées plus hnmaines, le rétablissement de leurs forces épuisées.

Le nombre des stations s'élève dans toute la colonie à 17, dont plusieurs ont des annexes; elles sont desservies par 95 agents, dont 25 seulement sont Européens; les autres sont des nègres occupés à divers titres à l'évangélisation de leurs compatriotes. On porte à près de 8,000 le chiffre des noirs qui fréquentent les services divins. Celui des communiants s'élève à 2,070. Il y a enfin deux séminaires destinés à former des catéchistes et des instituteurs, et 47 écoles renfermant plus de 3,000 enfants, et donnant en outre l'instruction à près de 2,600 adultes.

Ces chiffres attestent les progrès et la stabilité de l'œuvre. Celui des agents indigènes qu'y emploie la Société est un indice des plus réjouissants. — Dans ce nombre, cinq ou six sont des prédicateurs aussi remarquables par leur capacité que par leur vive et sincère piété. Trois ont déjà reçu les ordres dans l'Eglise anglicane et se montrent dignes de cette haute vocation. Multiplier ces précieux instruments est un des grands buts que se proposent les missionnaires. L'un

des deux séminaires mentionnés plus haut, celui de Free-Town, capitale de la colonie, renferme cinquante-six étudiants choisis parmi les élèves les plus distingués des écoles élémentaires. Leurs progrès sont en général satisfaisants. Ils font toutes les études théologiques nécessaires au prédicateur de l'Evangile, et s'appliquent en particulier à l'étude du grec, de l'hébreu, de l'arabe et des divers idiomes africains. « Ce système d'éducation, dit le directeur de l'établissement, ne doit pas être jugé uniquement au point de vue local. S'il ne s'agissait pour nous que de pourvoir aux besoins de la colonie, le niveau des études serait certainement trop élevé ; mais ce qui donne une haute importance à la Mission de Sierra-Leone et à nos séminaires, c'est que nous avons l'espoir de parvenir à faire pénétrer d'ici la Parole du salut dans l'intérieur de l'Afrique. Éveiller sur ce point un esprit missionnaire énergique et former des ouvriers dont l'intelligence ait été élargie et affermie par des études solides, telle nous semble être notre tâche. Il y a presque partout en Afrique des tribus mahométanes avec lesquelles il importe de pouvoir lutter : de là la nécessité de l'arabe; d'un autre côté, le centre de l'Afrique renferme évidemment des populations plus civilisées que celles des côtes; il faut que nos futurs missionnaires se présentent à elles avec la supériorité qu'assure toujours à ceux qui l'ont reçue une éducation forte et vraiment libérale. Rien du reste ne contribuera mieux que les succès déjà obtenus par nous à démontrer combien sont mal fondées les préventions intéressées qui ont si souvent et si longtemps fait regarder nos pauvres Africains comme des êtres d'une nature rebelle, incapables de s'élever, en fait de développement intellectuel, beaucoup au-dessus du niveau de la brute. »

En attendant que ces résultats si désirables soient réalisés, les missionnaires de Sierra-Leone luttent avec énergie contre les habitudes idolâtres du pays. Chacun sait combien ces habitudes sont grossières. Les nègres de l'ouest sont, sous ce rapport,

au dernier rang de l'échelle humaine. Une pierre conique, un fragment de vaisselle, quelques plumes d'oiseaux, la corne d'un animal, un morceau d'étoffe, une statue de bois grossièrement taillée, telles sont, avec mille autres objets sans forme et sans nom, les divinités auxquelles on les voit par milliers offrir leurs sacrifices, soit en public, soit au fond de leurs misérables huttes. Le cœur humain se retrouve d'ailleurs tout aussi subtil sous ce dégoûtant fétichisme qu'il a pu l'être jadis au milieu des fables élégantes et poétiques de l'ancienne Grèce. Si le pauvre enfant de Cam s'attache au culte de son fétiche et s'il résiste avec obstination aux efforts tentés pour l'en séparer, c'est parce qu'il lui prête, en l'animant, ses passions et ses convoitises. Les vices les plus chers à la nature corrompue de l'homme sont personnifiés ici dans un pot de terre ou dans une pierre informe comme ils pouvaient l'être sous la figure brillante d'un Jupiter ou d'une Vénus. Tel est l'empire du péché. Partout, toujours, dans toutes les situations, l'homme laissé à lui-même se fait un dieu à son image, puis il s'en sert ensuite pour tranquilliser sa conscience et s'enfoncer toujours davantage dans les voies du péché.

Les missionnaires de Sierra-Leone donnent sur l'idolâtrie de ce pays de curieux détails.

« Ce matin, écrit celui de la station de Waterloo, je suis allé avec ma femme faire des visites dans le quartier du village qu'habitent les païens, dans l'intention d'en inviter quelques-uns à venir au service divin. Dans la première maison où nous entrâmes, une vieille femme se tenait accroupie dans un coin; elle parut surprise de notre arrivée et voulut à peine m'écouter. En jetant les yeux autour de la hutte, j'aperçus contre le mur une image en bois d'environ un pied de long. C'était un objet affreux, représentant une vieille femme, mais splendidement orné de grains de différentes couleurs. Je le pris et demandai à la maîtresse du logis ce qu'elle pouvait faire de cette abominable figure. Elle ne me fit aucune

réponse, et resta complétement insensible à toutes les exhortations que je lui adressai. — Dans une autre maison, les premiers objets qui frappèrent mes regards furent deux idoles suspendues à l'une des poutres du plafond. Elles avaient une forme humaine, mais avec une longue queue au-dessus de la tête. Leurs bouches avaient été fraîchement enduites de sang et des plumes d'oiseaux y étaient encore attachées; on venait évidemment de leur faire le sacrifice de quelque volatile. Un homme se trouvait là; je lui demandai à qui appartenaient ces idoles; il me répondit qu'il n'en savait rien. Là-dessus je m'en emparai et me mis en devoir de les emporter sans éprouver la moindre opposition. C'est ainsi que nous sommes forcés de nous y prendre avec ces pauvres esclaves de la superstition. Raisonner avec eux est, la plupart du temps, perdre sa peine, tant qu'on leur laisse leurs idoles. Si on les leur enlève, sans violence, bien entendu, ils s'en font souvent d'autres, sans doute, mais quelquefois ils s'en passent et finissent par se rapprocher de nous, sinon par conviction d'abord, du moins parce qu'ils ont besoin d'adorer quelque chose.»

Quelquefois aussi le néant de leurs dieux de mensonge se révèle de lui-même à leurs esprits. Un autre missionnaire du même district se rendit un jour chez une femme qui l'avait fait prier d'aller la voir par un des membres de l'Eglise. Il lui demanda ce qu'elle désirait de lui. « Depuis bien des années, répondit-elle, je me suis adonnée au culte de *Schango* (idole consacrée au dieu du tonnerre), dans l'espoir qu'il me ferait du bien. Mais c'est tout le contraire; il ne m'a jamais fait que du mal. Je gagnais autrefois quelque argent, et le dépensais presque tout entier au service de l'idole. Quand je n'ai plus gagné suffisamment pour suffire à ses besoins, j'ai vendu mes meubles, ma vaisselle et mes habits. Il me coûtait plus à lui seul que mes trois enfants. Aujourd'hui je suis pauvre, et malgré toutes mes prières à Schango, il ne m'a jamais ni procuré le moindre soulagement, ni ôté le moindre souci, ou

donné la moindre consolation. Pourquoi le servirais-je encore? Je vous ai prié de venir chez moi pour que vous l'emportiez et en fassiez ce qu'il vous plaira. Quant à moi, j'ai besoin à présent de servir un Dieu plus puissant. » Après une conversation religieuse, le missionnaire quitta cette femme en emportant son Schango. C'étaient dix morceaux de bois d'environ six pouces de long, aplatis par un bout et mêlés à quelques coquillages et à quelques fruits secs, le tout renfermé dans un pot en terre, placé lui-même dans la chambre à coucher de la pauvre Africaine. Depuis qu'elle s'est débarrassée de son idole, cette femme suit régulièrement les services religieux et paraît faire quelques progrès dans la connaissance de la vérité.

Au mois de mai dernier (1849), le missionnaire de Waterloo administrait le baptême à 15 néophytes, qui tous avaient, depuis plusieurs années, été régulièrement instruits et soumis d'ailleurs à une surveillance sévère. Huit d'entre eux savaient lire couramment dans la Bible; les autres, trop âgés pour apprendre cet art, avaient cependant paru assez éclairés sur la nature de la foi chrétienne et surtout avaient donné par leur conduite des preuves suffisantes de leur sincérité. Parmi ces derniers se trouvait un homme d'environ soixante ans, mais très vigoureux encore et d'une figure aussi intelligente qu'agréable. Voici comment ce nouveau serviteur de Dieu, appelé à la dixième heure, racontait son histoire :

« Je suis né dans le pays d'Yoruba; c'est là que je devins un homme fort et un guerrier redoutable. Je ne marchais jamais qu'armé d'un couteau, d'un arc et de flèches empoisonnées. Mon seul plaisir était le combat et le pillage. Un jour les Foulahs vinrent fondre sur ma tribu. Nous marchâmes vaillamment à leur rencontre. Ils étaient à cheval et nous à pied. Cependant nous en tuâmes un grand nombre; mais, vers la fin du combat, je reçus sur la tête un coup de massue qui m'abattit. Aussitôt plusieurs Foulahs se précipitèrent sur moi, me

garrottèrent et m'emportèrent dans leur ville. Là je fus vendu; puis, après avoir passé par les mains de plusieurs maîtres, embarqué sur un navire portugais. Mais nous fûmes capturés, et on m'amena à Sierra-Leone : il y a de cela trente ans. Pendant longtemps j'habitai l'île de Banana. Ce fut là que j'entendis pour la première fois parler de l'Evangile, mais sans y prêter grande attention, parce que je suivais alors la *mode du pays* (expression usitée parmi les nègres de Sierra-Leone pour désigner l'idolâtrie). Plus tard, étant venu me fixer à Waterloo, j'eus souvent l'envie d'aller à l'Eglise chrétienne, mais ma femme, très dévote à Schango, m'en détournait toujours. Nous avions chez nous une idole d'environ six pieds de haut, faite en terre et revêtue de plumes et de vieux haillons. Ma femme tomba malade. Pour essayer de la guérir, nous fîmes à ce dieu une immense quantité de sacrifices : c'était tantôt une poule, tantôt une chèvre, tantôt une brebis. Tout cela nous appauvrit sans sauver ma femme. Quand elle fut morte, mon ancienne envie de fréquenter vos services religieux me revint. Je la satisfis cette fois, et ne tardai pas à être convaincu dans mon cœur que j'étais un pauvre pécheur, et que Jésus-Christ seul pouvait me sauver. Un beau matin, je chargeai mon idole sur ma tête et allai la jeter dans la mer. Depuis ce moment, mon cœur s'est entièrement séparé de la *mode du pays*. J'ai trouvé Jésus et je suis heureux. Enfin, je me suis remarié, mais cette fois à une femme chrétienne, avec laquelle je vis très heureux. »

Ainsi, la grâce d'en-haut change, à Sierra-Leone comme partout où elle est proclamée, les loups dévorants en agneaux pleins de douceur. En voici un autre exemple : L'Eglise de Free-Town compte parmi ses membres un couple encore dans toute la force de l'âge. La femme avait suivi le culte pendant longtemps sans que son cœur en eût été touché. Elle restait sourde à toutes les exhortations, et vivait avec obstination dans les liens du péché, esclavage plus dur encore que celui auquel

la main de l'homme l'avait jadis soumise. Enfin pourtant, le marteau de la Parole brisa un jour ce cœur de pierre, et la femme endurcie est devenue une humble et sainte servante du Seigneur. La conversion de son mari a suivi de près la sienne. Cet homme avait autrefois été dans son pays un maraudeur intrépide, ne vivant que de déprédations et de violence. Pris enfin par quelques-uns de ses compatriotes, il avait été vendu comme esclave, mais repris par un croiseur anglais et ramené libre à Sierra-Leone. C'était un homme très fort, excessivement hardi, mais plein de vanité et de jactance. Un trait donnera l'idée de son caractère. Lorsqu'il fut réduit en esclavage, le maître qui venait de l'acheter lui ordonna, comme à ses compagnons de captivité, de se charger d'un panier. Il refusa d'obéir, en disant que de sa vie il n'avait porté de panier et qu'il ne commencerait pas à le faire. Le maître lui mit alors le panier sur la tête ; mais il le jeta sur-le-champ à terre. Là-dessus il fut garrotté et cruellement battu, mais sans que cette violence rompît sa volonté ; le panier placé de nouveau sur sa tête fut de nouveau jeté par terre. Furieux, le maître le fit frapper encore à coups redoublés, et le menaça de le tuer. « Comme il vous plaira, s'écria l'inflexible Africain ; battez-moi, coupez-moi la tête, je suis votre propriété ; mais pour me forcer à porter un panier, jamais ! » et il fallut en passer par là. On le priva de nourriture pendant tout le trajet jusqu'au port d'embarquement ; mais il résista jusqu'au bout. Voilà, d'après son propre récit, quel était le naturel de cet homme, et on peut l'en croire, car toute sa conduite, avant sa conversion, avait parfaitement répondu à cette description. Mais aujourd'hui c'est un homme plein de douceur et de bonté, soumis comme un enfant à tout ce qui lui est enseigné de la part du Seigneur. Nous le citons avec bonheur, disent les missionnaires, comme un exemple vivant des merveilleux changements que peut opérer dans une âme la puissance régénératrice du Saint-Esprit.

En février 1849, cette même Eglise de Free-Town s'est accrue en un seul jour de soixante nouveaux membres, dont plusieurs, habitant la colonie depuis longtemps ou y étant même nés, jouissaient parmi leurs compatriotes d'une grande considération. Ce fut une cérémonie très intéressante, et qui a produit sur la population, même païenne, des impressions salutaires. L'Eglise tout entière y assistait. La veille, le missionnaire en avait déjà réuni les membres, et leur lisant la liste des candidats, il avait demandé que si quelqu'un connaissait à ces hommes quelque péché public ou caché qui parût un obstacle légitime à leur admission dans le troupeau du Seigneur, il eût à en faire part au pasteur, afin que personne n'entrât d'une manière indigne dans l'héritage de Christ. Une seule réclamation, reconnue du reste parfaitement fondée, résulta de cet appel. L'individu qui en était l'objet vit, en conséquence, son baptême ajourné. Tous les autres furent approuvés de l'Eglise entière, qui connaissait leur conduite morale et exemplaire. A la suite de ces baptêmes, 180 communiants s'approchèrent de la sainte Cène avec leurs nouveaux frères. Plusieurs de ceux-ci avaient publiquement raconté, à l'édification de tous, la manière dont ils avaient été amenés à la connaissance de l'Evangile, et exposé les raisons pour lesquelles ils étaient résolus à embrasser le service de Jésus-Christ. Beaucoup d'âmes, dit le missionnaire qui raconte ce fait, paraissent avoir été ranimées dans leur vie spirituelle par cette imposante et délicieuse journée.

L'Eglise nègre de Free-Town a sa Société biblique, affiliée à la grande Société-mère d'Angleterre. L'année dernière, le président de cette association en a transmis le rapport au comité de Londres. Le chiffre des ventes de Livres saints s'était, pour l'année, élevé à 3,000 exemplaires, et avait rapporté près de 150 £. Celui des souscriptions volontaires avait été d'environ 30 £. Une somme à peu près égale avait été aussi, durant la même année, souscrite en faveur de l'œuvre des

Missions parmi les païens. Voilà donc 60 £ (plus de 1,500 fr.) recueillis dans une seule Eglise de Sierra-Leone, pour l'avancement du règne de Dieu. Ce fait montre que ces pauvres Africains convertis savent charitablement se souvenir des misères de leurs anciens compagnons d'esclavage spirituel. Beaucoup d'entre eux, pour n'avoir jamais revu leur pays natal, n'en ont pas moins tendrement conservé la mémoire. Un missionnaire, M. Haastrup, celui-là même que Dieu a rappelé à lui l'année dernière, se rendait un jour dans une annexe assez éloignée de sa station. Il était accompagné de trois nègres, qui s'étaient offerts, vu l'affaiblissement de sa santé, pour le porter sur leurs épaules dans des passages très escarpés où il était impossible de voyager à cheval. Chemin faisant, ces hommes, tous trois natifs d'Yoruba, se mirent à causer dans leur langue maternelle. Le missionnaire leur demanda de quoi ils s'entretenaient. « De notre pays, » lui répondit l'un d'entre eux, un communiant de Free-Town. Puis, continuant leur conversation, mais cette fois en anglais, ils s'étendirent en éloges sur l'excellence de leur patrie ; c'était le meilleur des pays, la terre y était des plus fertiles, le bétail abondant, etc., etc. « Mais, dit M. Haastrup, n'avez-vous rien à Sierra-Leone qui puisse compenser un peu ces avantages ? — Oh ! oui, répondit aussitôt le membre de l'Eglise ; oui, nous avons ici ce qui vaut mieux que tout le reste : l'Evangile. Dieu est le plus grand des biens ; il nous a donné une âme ; il a envoyé sur la terre Jésus pour mourir pour nous ; il a envoyé ici des missionnaires pour nous instruire et nous admettre dans l'Eglise de Christ. Dieu soit loué pour tous ces bienfaits ! Ils valent mieux encore que toutes les beautés de notre pays. Que je serais heureux de pouvoir aller, avec un missionnaire, raconter ces bonnes choses à mes pauvres compatriotes ! »

Parmi tous les témoignages que le chrétien rend à l'excellence de sa foi, ou plutôt que la grâce d'en-haut se rend à elle-même dans ses enfants, ceux qui se recueillent auprès des lits

de mort ont tout particulièrement le pouvoir de nous toucher. Ce genre d'encouragement est souvent accordé aux serviteurs qui prêchent Christ aux nègres de Sierra-Leone. Leurs journaux en racontent un grand nombre d'exemples. Nous n'en citerons qu'un, emprunté au journal du révérend Beale, de Free-Town.

« Ce matin, dit le missionnaire, sous la date du 3 octobre 1848, je suis allé voir Samuël, l'un des membres de notre Eglise, qui demeure à plus d'une lieue de nous. Cette visite m'a profondément affecté. Ce frère est malade de consomption, et sa femme paraît atteinte du même mal, quoique moins gravement. Je les ai trouvés tous les deux très faibles de corps, mais dans des dispositions d'esprit qui indiquent évidemment que le Prince de la paix a établi son empire dans leur cœur. Tout dans leurs discours et même autour d'eux révèle sa présence. Leur petite maison, faite de boue comme toutes celles de nos pauvres Africains, est parfaitement bien tenue et meublée avec un soin que l'amour de l'ordre et du travail seuls peuvent inspirer. Des meubles en bois, mais brillants de propreté, un assortiment d'ustensiles et de vaisselle sans élégance, mais bien rangés, un sol minutieusement balayé, un jardin cultivé avec goût, voilà bien ce que doit être la demeure du nègre affranchi qui, sous l'influence civilisatrice de l'Evangile, a pu s'élever au-dessus de la barbarie et refléter, pour ainsi dire, autour de lui l'ordre que la grâce a fait régner dans son âme. — Samuël a paru très aise de me voir. Je me suis assis à côté de lui, et nous avons eu un long entretien que, pour ma part, j'ai trouvé délicieux. Convaincu que ce digne frère ne restera pas longtemps parmi nous, je lui ai demandé ce qu'il pensait lui-même de sa maladie. « Je ne sais pas, m'a-t-il répondu, si j'en mourrai ; mais, quoi qu'il arrive, ne craignez rien pour moi : j'irai vers Jésus. Non, cher monsieur, non, ne craignez rien pour moi ; je ne saurais dire que j'éprouve de la joie, mais je crois et j'espère en Christ. » Je lui répondis

que je n'avais pas d'appréhension à son sujet et que je rendais de tout mon cœur grâce à Dieu du bien qu'il avait fait à son âme. Dans le courant de la conversation, je fis allusion à la perte que ferait en lui sa famille dont il est le seul soutien. « Oui, répondit-il, cette perte sera grande, mais quand je fus amené ici, j'étais sans père et sans mère, et cependant Dieu a pris soin de moi. Il est toujours le même, et n'abandonnera pas plus les miens qu'il ne m'a abandonné, moi, qui à cette époque ne le connaissais pas. »

Huit jours après cette visite, le 11 octobre, M. Beale écrivait dans son journal :

« On m'a apporté hier au soir la nouvelle de la mort de Samuël. J'ai regretté de n'avoir pas pu le voir encore une fois sur cette terre ; mais un de ses voisins, chrétien vivant et qui l'a vu dans ses derniers moments, m'en a rapporté les détails. La fin de ce cher disciple du Seigneur a été remarquablement paisible. La veille de sa mort, il semblait mieux portant, et s'en alla le soir, au clair de la lune, visiter, à un demi-mille de sa demeure, la nouvelle Eglise que nous faisons construire dans ce quartier. Sa femme l'y avait accompagné. Il lui exprima à diverses reprises le plaisir qu'il éprouvait à voir s'élever cette maison sainte, et lui recommanda de venir adorer Dieu dans ses murs, dès qu'elle serait achevée et lorsque lui-même ne serait plus. Il prit de là occasion d'adresser à sa compagne les exhortations les plus sérieuses à rester ferme dans la foi et à ne jamais prêter l'oreille à quiconque voudrait l'en détourner. Revenus chez eux, ils se couchèrent; mais quelques heures après, sa femme s'étant réveillée, fut surprise de se trouver seule. Elle se leva, et, passant dans une autre chambre, aperçut son mari sur ses genoux, absorbé dans la prière. A sa demande, il vint se recoucher ; mais, peu après, il se releva et sortit de nouveau de la chambre. Sa femme, de plus en plus inquiète, alla le retrouver. Il priait encore, mais sans quitter sa posture de supplication il lui demanda de le laisser.

« Le temps est court, dit-il; il faut que j'en profite pour m'entretenir avec mon Maître. » Ce fut ainsi qu'il passa la nuit jusqu'au point du jour. De très bonne heure, quelques amis chrétiens, au nombre desquels celui qui m'a rapporté ces faits, vinrent lui faire visite. Il leur parla avec la plus grande liberté d'esprit et les édifia profondément par ses exhortations et par les assurances qu'il leur donna que son âme était parfaitement heureuse en Jésus. Eux partis, il se reposa sur un sopha du pays; sa femme jeta sur lui une couverture, et bientôt il parut s'être endormi; mais c'était pour ne plus s'éveiller sur la terre. Quand sa femme, surprise d'un sommeil si prolongé, lui adressa la parole, elle s'aperçut qu'il ne restait plus auprès d'elle qu'une enveloppe inanimée; l'âme de Samuël avait doucement pris son vol vers ces célestes régions dont sa foi au Sauveur lui avait ouvert l'accès.

« Ainsi a vécu et vient de mourir un pauvre nègre, monument remarquable des miséricordes divines. C'était une de ces âmes privilégiées que le Seigneur jette sur le chemin de ses serviteurs pour les encourager et leur ouvrir une source précieuse de joies et de consolations. Fidèle adorateur du Dieu vivant, Samuël était l'un des auditeurs les plus assidus de sa Parole. La maladie était le seul obstacle qui pût l'empêcher de franchir chaque dimanche la distance de trois ou quatre milles qui le séparait de nous. Et chez lui cet amour du sanctuaire n'était pas un vain formalisme. Zélé pour tout ce qui était bien, et d'une conduite vraiment chrétienne sous tous les rapports, il laisse après lui un exemple qui, je l'espère, justifiera une fois de plus cette parole, que *la mémoire du juste est en bénédiction*.

« Ce matin, nous avons rendu les derniers devoirs à ce digne ami. Une grande foule de gens y a pris part. Sa femme y assistait aussi, et elle a, suivant l'usage du pays, jeté une poignée de terre dans la fosse ouverte pour recevoir le tendre et dévoué compagnon de sa vie. Pendant qu'elle s'acquittait

de cette pieuse fonction, j'ai remarqué sa faiblesse et la maigreur de ses mains. Elle aussi va, selon toute apparence, être bientôt appelée à quitter la terre des vivants; mais, grâces en soient rendues à Dieu, elle aussi a cru, et j'ai la ferme espérance qu'elle est du nombre de ceux que le Seigneur aime, et qu'il appellera à la glorieuse résurrection de vie et d'immortalité. Elle semble en avoir reçu un nouveau gage dans cette triste circonstance même, car elle a été puissamment soutenue et a pu supporter l'épreuve avec une résignation et une douceur qui ont édifié tous ses amis. »

ASIE.

ILE DE CEYLAN.

Les Veddahs. — Tentatives de civilisation. — Mécomptes. — Excursion missionnaire. — Les villages abandonnés. — Misère et superstition. — La danse du diable. — Un point lumineux.

Il y a certainement plus de plaisir à raconter des succès qu'à enregistrer des revers, à faire briller des espérances qu'à signaler des mécomptes; mais, dans une œuvre comme celle des Missions, la vérité doit être dite tout entière. Sachant tous combien le cœur de l'homme est désespérément malin, nous nous défierions avec raison du missionnaire qui n'aurait jamais à nous parler que de triomphes et de prospérité. La franchise qui expose à la fois le bien et le mal établit au contraire la confiance et sert à fortifier notre affection pour l'œuvre. Jamais peut-être nous n'aimons efficacement les hommes et les choses que lorsque nous nous sommes affligés avec eux ou sur leur compte. Et c'est là sans doute pourquoi l'Evangile ne nous recommande pas seulement de nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, mais veut aussi que nous pleurions avec ceux qui pleurent.

Nos lecteurs connaissent déjà les Veddahs de l'île de Ceylan (1). De toutes les races déchues que l'ignorance spirituelle, cette mère féconde de péché et de misère, a courbées sous son joug de fer, il n'en est peut-être aucune qu'elle ait plus cruellement abattue et dégradée que celle-ci. Débris des peuples aborigènes et, selon toute probabilité, les premiers maîtres de l'île, les Veddahs ont été, par suite d'immigrations successives qui se perdent dans la nuit des temps, non seulement dépossédés, mais refoulés au fond des bois, et réduits à un état de misère morale et physique qui semble dépasser l'imagination humaine. On les divise en deux classes, ceux des villages et ceux des forêts. Les premiers ont encore conservé quelques vestiges de sociabilité ; mais les seconds ne sont presque plus qu'une espèce de brutes, vivant dans les retraites les plus inaccessibles, sans cabanes, sans vêtements, sans industrie aucune, et n'ayant pour nourriture que des fruits sauvages, des racines, du miel et quelquefois, mais rarement, de la chair des animaux les plus faciles à prendre ou à tuer.

Touchés de tant de misère, quelques magistrats anglais formèrent, il y a cinq ou six ans, le projet d'arracher ces populations à leur triste sort. Les missionnaires wesleyens, plus rapprochés que ceux des autres Sociétés des lieux habités par les Veddahs, offrirent de s'associer à cette œuvre de haute philanthropie. Elle fut immédiatement commencée sous les auspices et avec l'aide du gouvernement anglais. La première chose à tenter était de faire sortir les indigènes du fond de leurs impénétrables forêts. Quelques centaines d'individus se laissèrent gagner par l'appât de quelques petits présents et par l'espoir d'une condition plus heureuse. On leur donna des vivres, des vêtements, et on les installa dans des villages construits tout exprès pour eux. A chaque maison se trouvait attaché un petit jardin, qu'on leur apprit à cultiver, en leur

(1) Voir notre XXIIIe année, page 37.

fournissant les instruments nécessaires et en leur permettant de l'agrandir ou de l'arranger comme ils le jugeraient bon. Les missionnaires, de leur côté, visitèrent les familles ainsi installées, fondèrent des écoles et placèrent dans les villages des instituteurs ou catéchistes cingalais sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. Rien, en un mot, ne fut négligé de tout ce qu'on crut propre à assurer dans un temps plus ou moins long la réussite et l'agrandissement de cette entreprise; et, en effet, tout alla bien d'abord. Reconnaissants, en apparence du moins, de ce que l'on faisait pour eux, les Veddahs semblèrent prendre goût à leur demeure et à leur nouveau genre de vie. L'Evangile fut écouté par eux avec une certaine docilité, et les missionnaires qui, de leurs stations diverses, les visitaient de temps à autre, crurent pouvoir se féliciter du champ nouveau que ces établissements ouvraient devant les efforts du zèle chrétien. Un certain nombre de Veddahs renoncèrent formellement à leurs pratiques idolâtres. Quelques-uns firent profession ouverte de christianisme et reçurent le baptême. Ce fut à cette époque que l'évêque anglican de Colombo, visitant la contrée, rendit à cette œuvre un témoignage des plus honorables, que nous avons eu dans le temps occasion de citer.

Bientôt après cependant, des mécomptes de plus d'un genre commencèrent à surgir. Aussi longtemps que les premières largesses du gouvernement avaient épargné aux Veddahs les inquiétudes et les labeurs d'un travail régulier, leur indolence naturelle y avait trouvé son compte. Mais quand on voulut essayer de les laisser à eux-mêmes, quand il leur fallut penser à renouveler leurs vêtements, à réparer leurs demeures ou leurs ustensiles, à vivre enfin du produit de la terre en attendant avec patience les fruits de leur travail, ce fut tout autre chose. Les souvenirs de leurs vastes forêts, de leur vie vagabonde et insoucieuse, reprirent force sur leur esprit; ils commencèrent par faire quelques excursions dans les bois, puis, négligeant

peu à peu leurs jardins et devenant en conséquence toujours plus misérables, la plupart finirent par se disperser et par retourner à la vie sauvage. Les progrès que l'Evangile semblait avoir faits parmi eux ne se trouvèrent pas assez solides pour empêcher ce résultat, — preuve nouvelle et remarquable de ce fait, que le christianisme ne saurait avec avantage s'appuyer sur le bras de la chair. — Quelques-uns des catéchistes indigènes, placés dans les villages, n'avaient pas répondu à la confiance que les missionnaires avaient mise en eux ; d'autres s'étaient laissés décourager par les obstacles ou avaient dû s'éloigner faute de moyens de subsistance. Les missionnaires, enfin, absorbés par d'autres soins ou dépourvus de ressources suffisantes, n'avaient pu eux-mêmes suivre l'œuvre avec assez de régularité, et n'avaient pas même eu le temps d'apprendre la langue des Veddads. Tant de causes réunies ne pouvaient manquer d'exercer une influence funeste sur l'œuvre entière, et les nouvelles reçues de Ceylan la représentent en effet comme tombée dans un triste état de langueur.

Elle n'est cependant pas entièrement abandonnée. Un missionnaire wesleyen, M. Gillings, de Batticaloa, a, l'automne dernier, visité les établissements où se trouvent encore des Veddahs. Malgré ce qu'on vient de voir, on ne lira pas sans intérêt quelques extraits de son journal. Ils donnent de curieux détails sur les mœurs de ce singulier peuple, et montrent une fois de plus combien il est à désirer que le Soleil de justice perce de ses rayons salutaires les ténèbres où vivent encore tant de ces âmes que Dieu s'était créées pour sa gloire.

« Le 15 octobre 1849, dit M. Gillings, nous entrâmes de grand matin dans la forêt, et atteignîmes dans l'après-midi le village veddah de Larvaney. Nous n'y trouvâmes plus qu'une seule maison debout. Trois hommes, trois femmes et cinq enfants y étaient réunis. Aucun d'eux n'avait été baptisé ; ils font tous profession de paganisme, mais sans pratiquer aucune cérémonie. Ils nous apprirent que, de toutes les personnes qui

avaient reçu le baptême en cet endroit, six étaient mortes, et que le reste s'était dispersé. Après nous être entretenus quelques instants avec ces gens, nous nous remîmes en route et arrivâmes bientôt à Arvetleyarvele, autre village veddah qui se compose de quatre ou cinq maisons de pierres. Ici nous trouvâmes quatre hommes, six femmes et huit enfants, couchés sur les pierres où ils font cuire leurs aliments. L'hiver, ils se retirent dans les fentes des rochers voisins et y cherchent un abri que leurs maisons, dépourvues de toit, ne sauraient leur fournir. Ils se nourrissent de racines et de la chair des singes, lorsqu'ils parviennent à s'en emparer. Un de ces hommes, élevé dans la maison d'un riche habitant de l'île, y avait passé sa jeunesse, mais sans que les avantages d'une vie plus civilisée eussent pu lui faire oublier ses forêts natives; il avait saisi la première occasion de revenir à la vie misérable qu'on y mène. Je fis à ces gens plusieurs questions sur leurs vues religieuses. Quand je leur demandai s'ils croyaient à l'existence d'un Dieu, ils me répondirent qu'ils ne savaient qu'en dire; « car, ajoutèrent-ils, qui a jamais vu Dieu? On nous a bien dit autrefois qu'il y en a un, et que c'est lui qui nous donne de quoi manger ou qui nous en prive. Mais pourquoi nous en inquiéter, puisqu'on ne le voit pas? S'il nous donne de la nourriture, nous en sommes bien aises, et nous l'invitons à venir s'asseoir à côté de nous, sur nos pierres; s'il nous en refuse au contraire, nous lui disons des injures. » — Quant à Jésus-Christ, leur ignorance était encore plus profonde. Ils avaient bien entendu, il y a quelques années, parler d'une religion nouvelle où ce nom se trouvait mêlé, mais ils ne l'avaient pas comprise et avaient depuis oublié tout ce qu'on leur en avait dit. — Enfin, à mes questions sur leur âme et sur leurs espérances pour l'avenir, ils répondirent qu'à la mort leurs âmes s'en iraient dans l'air comme le vent, mais que quant à savoir si elles existeraient encore ou non, et si elles éprouveraient du plaisir ou de la peine, ils n'en savaient

rien et ne s'en mettaient pas en peine. — Je leur demandai ensuite s'ils ne voudraient pas recevoir de nouveau quelque instruction et en faire donner à leurs enfants, mais ils me dirent nettement que non, puisqu'il ne pouvait rien leur en revenir de bon. Voilà tout ce que je pus tirer d'eux. Ces gens avaient pourtant autrefois eu part aux bienfaits du gouvernement, mais ils sont évidemment retombés entièrement dans les habitudes de leur vie primitive. Je viens de reproduire leurs réponses aussi exactement que possible dans les termes mêmes où elles me furent faites.

« Après une nuit passée en ce lieu sur les bords d'un ruisseau, nous gagnâmes le lendemain un autre village, du nom d'Ikkarkalla, situé à seize milles du précédent. Notre voyage de cette journée s'était fait péniblement par un sentier entravé de troncs d'arbres, de plantes de toute espèce, de ronces, de rochers, et offrant presque à chaque pas les traces du passage de bêtes féroces, le tout accompagné d'un violent orage qui dura fort longtemps et nous réduisit à l'état le plus déplorable. Nous arrivâmes cependant sans accident et nous réfugiâmes dans une maison abandonnée. Le village contenait neuf maisons, douze hommes, douze femmes et neuf enfants. Presque tous les adultes avaient autrefois reçu le baptême. Ils nous assurèrent qu'ils avaient renoncé aux *danses du diable*, mais qu'ils ne savaient pas prier. Toute leur dévotion se bornait à penser à Dieu le matin en se levant et le soir en se couchant. Cependant ils se reconnaissaient pécheurs, et se disaient persuadés qu'en commettant le péché l'on ne se rend pas agréable à Dieu. Quant à une autre vie, ils en avaient bien quelque idée, mais sans pouvoir l'affirmer avec quelque certitude. Et quant à Jésus-Christ, ils se rappelaient, comme les précédents, en avoir entendu parler plusieurs fois, mais ils avaient complétement oublié tout ce qu'on leur avait pu dire. Ils ne font, du reste, plus aucun usage des cendres sacrées, si chères aux Indous, et ne rendent aucun culte aux idoles. Quand nous

nous fûmes un peu reposés des fatigues du voyage, nous réunîmes autour de nous cette chétive population et lui prêchâmes la Parole de vie. Ils parurent l'écouter attentivement et nous promirent de vivre conformément aux exhortations qu'ils venaient d'entendre. Du reste, leur état paraissait moins misérable que celui des premiers que nous avions visités. Les femmes avaient autour du cou, à leurs bras et à leurs doigts, un nombre prodigieux de bagues et de colliers de graines; les enfants, parés de la même manière, portaient en outre plusieurs petites sonnettes aux bras ou aux jambes. Leurs terres sont passablement cultivées; mais ils sont tristement dépourvus de vêtements. Une de leurs ressources les plus précieuses est le miel qu'ils trouvent dans les rochers qui avoisinent leur village. La manière dont les Veddahs se livrent à cette espèce de chasse n'est pas sans quelque danger. Armés de longs bâtons qu'ils accrochent aux buissons ou enfoncent dans les fissures du rocher, ils se hissent jusqu'aux trous où les abeilles ont amassé le fruit de leurs labeurs, chassent les habitants en brûlant à l'ouverture quelques morceaux de bois préparés à dessein, s'emparent de leur proie et redescendent de la même manière qu'ils sont montés, au risque d'effroyables chutes qui quelquefois leur coûtent la vie. »

Continuant son voyage, M. Gillings visita plusieurs autres établissements de Veddahs, trouvant partout la même misère et la même ignorance. Quelques-uns avaient encore plus complétement que les premiers laissé s'effacer tout vestige des efforts tentés pour améliorer leur position. Dans une localité, ils étaient retournés à toutes les pratiques de leur grossier paganisme, et rendaient au diable ces honneurs qui consistent surtout en danses sauvages et hideuses. Quand le missionnaire leur en fit des reproches, ils lui répondirent qu'ils avaient abandonné autrefois ces danses, mais qu'alors leurs enfants étaient tombés malades, leurs arbres avaient refusé de croître, leurs champs n'avaient plus rien produit. Voyant cela, ils avaient

compris que les mauvais esprits étaient irrités et que le seul moyen de les apaiser était de reprendre les anciennes coutumes du pays. Un de ces hommes, connu dans la contrée pour se livrer avec une sorte de fureur à ces danses, assura le missionnaire qu'il avait souvent vu le diable et que son corps s'étendait de la terre au ciel. Il prétendait aussi parfaitement distinguer dans un malade les signes qui annonçaient la possession des mauvais esprits et connaître le secret de les chasser. Ce fut en vain que M. Gillings voulut entretenir les habitants de ce lieu des choses qui regardent le salut ; l'indifférence la plus brutale répondit seule à ses exhortations, et il s'éloigna le cœur déchiré sans pouvoir faire autre chose que de recommander ces pauvres gens à la miséricorde divine.

Voilà le misérable état où sont retombés la plupart des Veddahs que l'on avait eu un instant l'espoir d'amener à l'Evangile et de soulager dans leurs maux temporels. Sur quelques points cependant, plus rapprochés des stations missionnaires, le résultat de ces tentatives a été plus encourageant. En terminant sa tournée, M. Gillings arriva dans le village de Narsivanteevo. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie par les habitants qu'ils le connaissaient mieux et recevaient plus souvent ses visites. La population entière se rassembla autour de lui et parut écouter avec le plus profond recueillement ses instructions et ses conseils. On lui présenta plusieurs enfants pour qu'il les baptisât. « Ici, dit-il, le christianisme est sinon adopté par tous, au moins compris et respecté. Ces gens sont en outre beaucoup plus intelligents et plus industrieux que leurs compatriotes. Aussi y a-t-il parmi eux beaucoup plus d'aisance. Ces résultats sont dus, après Dieu, à un agent natif placé auprès d'eux par le gouvernement pour les diriger dans leurs travaux, et qui paraît y avoir déployé autant de dévouement que de capacité. Nos visites plus fréquentes peuvent y avoir aussi contribué. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est en progrès sur ce point, mais, hélas! c'est presque le seul, au moins

dans le rayon que je suis appelé à visiter. Sur tous les autres, elle présente évidemment des difficultés beaucoup plus grandes qu'on ne l'avait cru d'abord. Il faudrait, pour la reprendre avec quelques chances de succès, beaucoup plus de ressources, en hommes et en argent, que nous n'en avons à notre disposition. Puissent le grand chef de l'Eglise et les chrétiens qui aiment sa Parole venir efficacement à notre secours!

VARIÉTÉS.

Conversion d'un Chef africain.

Nos lecteurs connaissent le nom de M. Livingston ; il a paru quelquefois dans les récits de nos frères d'Afrique, et a tout récemment acquis une certaine célébrité dans le monde. C'est ce missionnaire qui vient de faire, dans l'intérieur de l'Afrique, un voyage d'exploration dont divers journaux ont parlé, et qui a eu pour résultat la découverte d'un lac immense, sur les bords duquel vivent des populations indigènes nombreuses et plus civilisées que toutes celles qu'on avait connues jusqu'à ce jour. Cette découverte, si intéressante pour les progrès des sciences géographiques, ne le sera pas moins, ou plutôt le sera davantage encore au point de vue missionnaire. Il ne saurait manquer d'ouvrir un nouveau et vaste champ à l'évangélisation des enfants de l'Afrique. Nous en parlerons avec plus de détails lorsque les rapports de M. Livingston seront arrivés entre nos mains. Aujourd'hui nous empruntons à ce missionnaire un récit moins important peut-être aux yeux de la chair, mais qui sera, pour les chrétiens qui connaissent le prix des âmes devant Dieu, une occasion nouvelle d'admirer la puissance de la parole du Seigneur pour toucher les cœurs.

Il s'agit de la conversion à la foi chrétienne du chef de la tribu des Bakuines, établie sur les bords de la rivière Kolobeng, et au sein de laquelle M. Livingston est chargé d'annoncer la Parole de vie. Voici comment le missionnaire raconte ce fait :

« *Sechele* (c'est le nom de ce chef) est un homme intelligent, mais dont l'esprit était profondément imbu des superstitions ordinaires de ce pays. Il était le principal *faiseur de pluie* de sa tribu, et plusieurs traits de son histoire prouvent qu'il avait fort peu de respect pour la vie de ses semblables. Il avait, parmi les autres tribus, la réputation de s'adonner à la sorcellerie, ce qui ne l'empêchait pas pourtant de regarder comme une œuvre très méritoire la punition de mort infligée à tous ceux qui passaient pour sorciers.

« Depuis le premier jour de notre arrivée parmi les Bakuines, le chef fréquenta, avec une invariable régularité, notre école et tous nos services religieux. Un jour, nous étions assis ensemble, durant les heures les plus chaudes, à l'ombre de notre waggon ; je me mis à lui décrire le grand jour du jugement, tel qu'il nous est représenté dans l'Apocalypse. Ce tableau fit sur lui une profonde impression. « Ces paroles, me dit-il, ébranlent mes os ; toute ma force s'en est allée. » Je lui parlai ensuite de l'existence de Jésus-Christ avant son apparition parmi les hommes et de sa nature divine ; il en fut très surpris et le laissa voir. Ce furent là les premières impressions sérieuses que je remarquai en lui. Depuis lors, ses progrès furent rapides, et, comme il arrive toujours, une plus grande connaissance de la Parole divine éleva son intelligence et développa en lui la faculté de sentir. Il devint bientôt hardi à confesser sa foi nouvelle et à proclamer hautement qu'il bénissait Dieu de lui avoir envoyé l'Evangile, pendant que tant d'autres restaient encore plongés dans l'ignorance. Cependant il avait un grand sacrifice à faire, celui de renoncer à la polygamie. Sous tout autre rapport, nous réussissons générale-

ment assez bien à convaincre nos gens de péché; mais la pluralité des femmes leur paraît un fait des plus simples; il est difficile de leur en faire comprendre la turpitude. D'un autre côté, les femmes illégitimes de Sechele étaient bien les femmes les plus aimables de toute la tribu, nos meilleures élèves, et dans la pensée que leurs âmes pourraient aussi être conquises pour Christ, l'idée de les voir s'éloigner de la station nous était pénible; cependant il fallait bien que nous annonçassions, à cet égard comme aux autres, tout le conseil de notre Maître céleste. Peu de temps après, Sechele prit de lui-même son parti. Il renvoya deux de ses femmes à leurs parents, en mandant à ceux-ci : « qu'il ne pouvait garder plus longtemps leurs filles, parce que la Parole de Dieu était venue se placer entre elles et lui. » Une troisième, n'ayant pas de parents parmi les Bakuines, fut renvoyée dans sa tribu, et nous quitta en répandant des torrents de larmes. Une quatrième, enfin, se trouvait dans la même position; mais, comme elle avait une petite fille, nous pensâmes qu'elle pouvait, sans inconvénient, rester sur la station. Chacune de ces femmes emporta avec elle tout ce qui lui appartenait, et reçut, en outre, de la main du chef une provision de vêtements neufs.

Ce sacrifice une fois accompli, un changement plus rapide et plus heureux encore que les précédents s'opéra dans les sentiments du chef. Sa foi s'affermit comme à vue d'œil et sa conduite devint de plus en plus exemplaire. Et cependant le renvoi de ses femmes avait profondément étonné sa tribu. Le jour où on l'apprit, ce fut une consternation générale. Vieux et jeunes, tous en parurent stupéfaits; le village entier resta silencieux comme si c'eût été un dimanche; on ne vit pas une seule femme se rendre à son jardin, et, durant la nuit, il se tint plusieurs *pechos* (conseils) pour chercher à intimider le chef et à le détourner de son dessein; mais tout fut inutile. Deux mois après ce grand événement, Sechele, que nous avions encore, durant ce laps de temps, éprouvé de diverses manières, reçut de nos mains

le sceau du baptême. Durant la cérémonie, presque tous les spectateurs étaient en larmes, mais la plupart, il faut le dire, parce qu'ils regrettaient la perte de leur grand *faiseur de pluie*, ou parce que le renvoi des femmes avait rompu leurs liens de parenté avec le chef. — Cette réjouissante conversion a excité dans l'esprit de plusieurs une sourde hostilité contre nous. Mais que toute gloire en soit rendue à notre grand Dieu et Sauveur! Nous recommandons vivement ce nouveau frère à vos sympathies chrétiennes et à vos prières. »

Amérique du Nord.

Dans la cruelle visite que le choléra vient de faire en Amérique, il n'a pas épargné les Indiens du Nord. Quelques-unes de leurs tribus ont été misérablement décimées. Au mois d'août dernier, un missionnaire, employé parmi les Ottawas, racontait le fait suivant. Il venait de lui être raconté à lui-même par l'un des chefs de cette tribu, qui est encore toute païenne, à l'exception de quelques rares individus. Quelques semaines auparavant, environ deux mille d'entre eux étaient partis pour une grande chasse au buffle. Arrivés à cinquante lieues de l'endroit où la tribu séjourne, le choléra se déclara tout-à-coup dans la troupe. En deux jours, il en mourut une trentaine, et il en tomba malade un beaucoup plus grand nombre. A cette vue, une indicible terreur s'empara des autres. Non seulement ils renoncèrent à la chasse, mais ils se hâtèrent de reprendre le chemin de la tribu, en laissant leurs morts sans sépulture et en abandonnant impitoyablement ceux que le mal avait attaqués. Dans cette fuite précipitée, lorsqu'un malheureux, saisi de crampes, se sentait incapable de suivre la troupe, tout ce que ses compagnons faisaient pour lui, était de déposer à côté de lui quelque nourriture, en ayant bien soin de ne pas l'approcher assez pour respirer son haleine. On atta-

chait ensuite un cheval à un arbre, en disant au malade que, s'il guérissait, il pourrait délier son cheval et rejoindre la tribu; mais que si, au contraire, il mourait, le cheval périrait d'inanition à ses côtés, et servirait à son âme de monture pour parcourir le monde des esprits. Puis l'on s'éloignait sans jeter un seul regard de plus sur le misérable. « Ainsi, disait le chef, des guerriers ont abandonné et laissé mourir dans le désert leurs amis, leurs frères, leurs pères! » — Voilà ce que l'ignorance et le péché font des hommes; ils sont devenus, dit la Parole sainte, *sans affection naturelle et sans miséricorde.* Que quelqu'un, ayant lui-même quelque miséricorde et quelque affection naturelle, ose dire encore qu'il n'est pas bon d'annoncer Christ à des âmes si tristement endurcies !

NOUVELLES RÉCENTES.

Derniers moments de M. le docteur Liaudet.

Nous avons annoncé sommairement dans notre dernier numéro la mort de cet excellent ami et serviteur de l'œuvre des Missions. Quelques détails sur les derniers jours de sa vie terrestre ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs. Pour ceux qui, connaissant M. Liaudet, auront pu apprécier la vivacité de sa foi, la droiture et la simplicité affectueuse de son caractère, ces détails seront un souvenir et une consolation; pour tous, ils seront un sujet d'édification et une nouvelle occasion de bénir Celui qui, en faisant son œuvre de grâce dans le cœur des siens, brise en leur faveur *l'aiguillon de la mort et la victoire du sépulcre.*

Voici la lettre qui a été écrite, de Tubingue, à une dame de Paris, par une jeune sœur en la foi, qui, avec sa mère, a donné à notre frère, durant sa longue et douloureuse maladie, tous

les soins que peut dicter l'affection la plus sincère et la plus dévouée.

« Chère et honorée amie dans le Seigneur,

« Je me vois malheureusement obligée d'affliger de nouveau votre cœur par une triste nouvelle. Cependant je suis certaine que les sentiments qu'elle éveillera en vous ne seront pas seulement ceux de la tristesse, mais aussi ceux de la reconnaissance et de la paix.

« Notre Dieu a exaucé vos vœux et votre prière ; il a délivré de ses maux notre cher et bien aimé frère, M. Liaudet ; il a consolé son âme et l'a doucement retiré vers sa céleste patrie. Notre ami s'est endormi hier matin, à quatre heures et demie, et c'est dans le sommeil qu'il s'est séparé de nous pour échanger cette pauvre terre contre une éternité de bonheur.

« Dès samedi dernier, son médecin nous avait prévenues que chaque heure nouvelle pourrait devenir la dernière de sa vie. Notre ami conservait cependant quelque espoir, non pas de guérison, mais d'une amélioration sensible dans l'état de sa santé. Il me pria même de vous écrire qu'il espérait pouvoir se lever bientôt une bonne partie de la journée, tandis que, depuis cette époque, il ne quitta plus son lit que deux ou trois fois. Il se plaignait peu, n'était point abattu, et disait encore dimanche dernier : « Je suis content. » Pendant un certain temps, il n'avait pas pu se réjouir dans une pleine assurance du pardon de ses péchés, mais bientôt il se tranquillisa à cet égard. La seule chose qui l'attristât ensuite, c'était la crainte que, dans ses dernières et pénibles luttes, il ne pût rester fidèle à son Sauveur et que la souffrance n'amenât quelques murmures sur ses lèvres. Il éprouvait aussi quelque anxiété à l'idée du moment même de sa mort, tout en se réjouissant pourtant beaucoup d'être avec son Sauveur. « Oh ! si j'étais « déjà là-haut ! s'écriait-il de temps à autre ; oh ! si j'avais « déjà vaincu ! » Une fièvre ardente le dévorait, et pendant

les huit derniers jours, le libre usage de ses facultés lui manquait quelquefois. Mais les nuits, grâce à Dieu, étaient d'ordinaire assez bonnes; malgré les accès d'une toux pénible, supportés avec patience, il finissait par s'endormir, et jouissait paisiblement de ce repos durant une partie des matinées.

« Cependant il s'affaiblissait de jour en jour. Votre lettre, qui le réjouit beaucoup, fut la dernière qu'il put encore lire lui-même. Ma chère mère et moi étions ordinairement seules à le veiller durant la nuit. Une fois l'un de ses amis avait voulu rester quelques heures auprès de lui, mais il s'aperçut que sa présence l'avait agité, et dès lors il nous laissa reprendre à nous seules cette chère occupation.

« Dans les derniers jours, sa voix était complétement altérée; il ne parvenait plus à exprimer ses pensées qu'avec peine et d'une manière indistincte. Cependant, le lundi matin, il dit, d'une voix pleine d'expression : « Je désire mourir pour être « avec Christ, car cela m'est beaucoup meilleur. » Ayant ensuite éprouvé une espèce de faiblesse, il souhaita vivement de mourir, et dit une fois : « Oh! je ne mourrai pas encore au« jourd'hui; c'est dommage! » L'après-midi se passa très tranquillement, et le soir il put encore manger seul; mais ensuite la toux reprit avec force et le tourmenta d'autant plus qu'il ne pouvait plus se mettre sur son séant. En outre, des rêves continuels l'agitaient. Enfin, vers minuit, il tomba dans un sommeil que n'interrompit plus aucun mouvement; la toux se calma peu à peu; sa respiration devint de plus en plus faible et lente, jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrêta doucement. — Les traits de notre ami conservèrent, après sa mort, l'expression paisible du sommeil. Les médecins ont trouvé, à l'autopsie, que le poumon entier était malade. — Jeudi prochain (17 janvier), sa dépouille mortelle sera placée dans le champ du repos, mais avec l'espérance vive d'une résurrection pour la vie éternelle. En attendant, les soins de l'affection veilleront encore pour un peu de temps sur ces restes chéris. »

Ainsi est mort ce serviteur de Christ, dont le cœur s'était ému de la misère des pauvres païens et qui désirait avec tant d'ardeur pouvoir un jour se consacrer tout entier à leur venir en aide. Ce vœu de toute sa vie n'a pu être réalisé, mais Dieu, qui le lui avait inspiré, l'aura eu pour agréable, et lui aura déjà, nous en avons la consolante assurance, donné la couronne de gloire réservée à tous ceux qui, comme lui, auront voulu se dévouer pour travailler à l'avancement du règne de Christ sur la terre.

M. Casalis à Paris.

A son premier passage à Paris, M. Casalis n'avait pu se faire entendre que devant un auditoire peu nombreux, à la réunion de prières qui se tient tous les premiers lundis du mois à l'Oratoire. Aussi les amis que les Missions comptent dans cette ville attendaient-ils avec impatience le moment où son itinéraire le ramènerait parmi eux. Cette attente vient d'être satisfaite. M. Casalis a consacré quatre séances à nous entretenir de l'Afrique et de l'œuvre si richement bénie qui s'y fait au nom et avec l'aide de la France protestante. Les trois premières de ces séances ont eu lieu dans trois temples différents : le lundi 11 février, dans le temple de l'Oratoire; le jeudi 14, à la chapelle Taitbout, et le lundi 18, dans l'Eglise de la Rédemption. Le premier jour, M. Casalis a retracé à grands traits l'histoire de l'établissement et du développement successif de la Mission française. Dans la seconde séance, il a dépeint les mœurs des populations indigènes, et signalé quelques-uns des heureux changements que l'introduction de la foi chrétienne a déjà opérés dans l'état moral du pays. La troisième a été remplie par des détails spéciaux sur chacune des stations maintenant occupées par nos missionnaires. — Tous ces récits ont vivement intéressé les nombreux auditeurs accourus pour les en-

tendre. Nous regrettons de ne pouvoir les reproduire, du moins en partie; mais quelques-uns de nos lecteurs ont déjà entendu M. Casalis; d'autres vont l'entendre bientôt: nous étendre davantage serait nous exposer à répéter ce que les premiers savent déjà, et peut-être affaiblir pour les seconds, par une analyse imparfaite, le plaisir qu'ils se promettent. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que toutes ces séances ont été délicieusement intéressantes et, nous l'espérons, bénies pour l'affermissement de la cause en faveur de laquelle M. Casalis est revenu du fond de l'Afrique. Les auditeurs étaient avides d'entendre, et le missionnaire s'est montré ici, comme on s'accorde à dire qu'il a été partout, simple, vrai, mais éloquent de cette éloquence qui vient d'un cœur plein de foi et de dévouement. Un appel touchant à ne jamais abandonner l'œuvre de la Mission française en Afrique a dignement terminé la troisième soirée. Cet appel ne saurait être vain; les chaleureuses paroles du serviteur de Christ l'auront porté au fond des cœurs, et plus d'un chrétien, nous aimons à le croire, y aura répondu dans sa conscience, en prenant devant Dieu l'engagement de soutenir cette œuvre plus efficacement encore que par le passé. D'abondantes collectes recueillies chaque fois ont montré que la curiosité seule n'avait pas été éveillée par les récits du missionnaire.

Mais nous avons parlé de quatre séances : la dernière a eu un caractère particulier, sans être pour cela la moins intéressante. Elle avait pour but d'exciter l'amour des Missions chez ceux qui seront, dans quelques années, les membres de l'Église, les soutiens de nos œuvres religieuses. Le jeudi 21 février, plus de 1,500 enfants, conduits par leurs parents ou leurs instituteurs, se pressaient dans la vaste enceinte de l'Oratoire, que remplissait une foule plus considérable encore que celle des premières réunions. Toutes les écoles protestantes de Paris assistaient à cette fête. A cet auditoire, il fallait d'autres récits et une autre diction qu'aux auditoires des jours précé-

dents. Mais le missionnaire, se faisant, s'il est possible, plus simple encore qu'à l'ordinaire, a complétement réussi à captiver l'attention de ses jeunes auditeurs. Pendant plus d'une heure, il a fait passer sous leurs yeux des récits variés et des tableaux pleins de vie, qui ont évidemment produit une vive impression sur leurs cœurs. Puissent ces impressions être durables, et en éveillant dans cette jeune génération le zèle pour l'avancement du règne de Christ, avoir déposé dans le cœur de quelques-uns le germe d'une vocation missionnaire qu'il plaise à Dieu de développer comme il le jugera bon!

A l'heure où cette feuille sera sous les yeux de nos lecteurs, M. Casalis aura repris le cours de ses voyages. Il va, si Dieu le permet, visiter les Eglises du nord, quelques villes de la Belgique et de la Hollande; puis passant, à son retour, par la Normandie et l'ouest de la France, revenir à Paris pour les assemblées générales du mois d'avril. Il se dirigera ensuite vers nos Eglises de l'est, et terminera par une excursion dans la Suisse occidentale, où la Société de Paris compte depuis si longtemps de nombreux et dévoués amis. Dieu veuille aider ce bien aimé frère à remplir cet itinéraire heureusement et sans trop de fatigue!

Iles Sandwich.

On se rappelle que les chrétiens de ces îles envoyèrent, il y a quelques mois, un don de plus de 1,000 fr. à la Société des Missions de Paris, dont ils avaient appris la détresse. Ce premier effort n'a pas épuisé leur charité. Le comité vient de recevoir d'eux une nouvelle offrande. La somme est, cette fois, de 1,679 fr. — Admirables effets de la foi chrétienne : que de pauvres insulaires, à peine connus du monde et à peine sortis des ténèbres du paganisme, viennent ainsi au secours d'une œuvre française, d'une institution dont le siége est à Paris!

Dernières Nouvelles de Taïti.

Les missionnaires de ces îles remercient Dieu de leur avoir rendu la paix. Les Eglises et les écoles se réorganisent, et quoique quelques-uns des troupeaux aient diminué, sous l'influence des troubles civils ou des mauvais exemples, les services religieux sont bien suivis et le dimanche observé généralement avec assez de respect.

Dans les deux îles principales, Taïti et Eiméo, la population est d'environ 9,500 âmes. Le chiffre des membres vivants de l'Eglise s'élève à plus de 800, celui des enfants qui suivent les écoles à 1,000.— Les îles moins importantes renferment environ 5,000 habitants, que les missionnaires visitent de temps en temps, et parmi lesquels ils ont distribué beaucoup de Bibles et placé des évangélistes indigènes. En somme, l'aspect de la Mission est, grâce à Dieu, plus satisfaisant qu'on ne pouvait s'y attendre après les tristes épreuves par lesquelles il lui a fallu passer.

Il se trouve actuellement à Taïti cinq prêtres catholiques romains; trois d'entre eux sont établis à Païptî, siége du gouvernement français. Ils y ont une chapelle et une école dirigée par des sœurs; « mais jusqu'à présent, écrit un missionnaire, je ne sache pas *qu'un seul natif* ait embrassé la foi catholique romaine, et il n'y a dans leur école que trois ou quatre enfants indigènes; tous les autres sont des enfants nés de parents français. » Les deux autres prêtres ont fondé sur un point moins central une autre école où ils réunissent une dizaine d'enfants. Aucun adulte ne s'est uni à eux. Quelques-uns cependant assistent quelquefois par curiosité aux cérémonies de leur culte, où le chant surtout les attire. Les prêtres nouveaux-venus n'épargnent cependant rien pour gagner l'affection des natifs, et s'attachent surtout à leur faire comprendre l'avantage qu'ils pourront trouver à apprendre la langue française. Il est à craindre qu'à la longue cette considération n'en séduise quelques-uns.

Iles Fidji.

Nos lecteurs se rappellent sans doute ce que nous leur avons, il y a quelques mois, raconté de ces îles, du cannibalisme de leurs habitants et des travaux, entremêlés d'épreuves, mais généralement bénis, qu'y poursuivent les missionnaires anglais de la Société wesleyenne. Une lettre, récemment reçue de l'un de ces derniers, annonce que l'aspect de la Mission devient de plus en plus encourageant. La vérité se répand et semble remporter presque chaque jour quelque nouveau triomphe. Une station nouvelle a été fondée dans l'île de Kandavoo, qui compte de huit à dix mille habitants, et qui est encore l'une de celles que la guerre et le cannibalisme ravagent de la manière la plus effroyable. Sept chefs, indépendants les uns des autres et rivaux irréconciliables, s'y livrent des combats perpétuels, qui ont pour résultat constant le pillage, le massacre et les repas de chair humaine. Des évangélistes, venus des autres îles de la Polynésie, n'en sont pas moins allés s'établir au milieu de ces populations farouches, et leur Maître a déjà récompensé cet admirable dévouement. Les insulaires écoutent avec empressement leur prédication, et l'Eglise naissante qu'ils ont fondée, se compose déjà de vingt-deux membres, qu'on a tout lieu de croire sincèrement convertis.

Le même missionnaire cite un fait qui renferme une confirmation terrible de tout ce qu'on a dit du cannibalisme des îles Fidji. Un jour, dans une des stations, neuf enfants furent en même temps présentés au baptême. Sur ce nombre, huit étaient des orphelins, et presque tous l'étaient devenus d'une manière violente. Le père et la mère de l'un d'eux, et les mères de quatre autres avaient été massacrés pour assouvir les appétits désordonnés de quelques-uns de leurs compatriotes.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Les nouvelles que MM. Schrumpf et Gosselin nous donnent de Béthesda sont loin d'être réjouissantes. Nous ne croyons pas pour cela devoir les soustraire à la connaissance de nos lecteurs. Il nous paraît utile que les diverses phases de l'œuvre missionnaire passent sous leurs yeux les unes après les autres, à mesure qu'elles se déroulent. Les épreuves des missionnaires et les chutes des membres de l'Eglise appartiennent à l'histoire de la Mission, aussi bien que les succès et les conversions.

Il ne faut pas, toutefois, que ces tristes nouvelles nous découragent : elles doivent exciter notre sympathie, provoquer de notre part de nouvelles prières, mais non pas nous abattre.

Prenons garde d'ailleurs de ne pas trop généraliser les faits contenus dans les deux lettres suivantes. Ce qui se passe dans une station ne se passe pas au même degré dans l'autre ; et comme l'observent nos frères eux-mêmes, les épreuves de Béthesda sont d'autant plus sensibles qu'elles se sont manifestées dans une Eglise moins considérable.

Quel est le réveil religieux, même en Europe, qui n'ait pas eu ses refroidissements et ses apostasies ? Voudrions-nous exiger qu'il en fût autrement au milieu d'Eglises sorties du sein des plus épaisses ténèbres du paganisme ?

Les détails que nous donnons ci - après d'une excursion

de M. Arbousset dans les environs de Morija, tout en fournissant à nos lecteurs le moyen de se familiariser avec les détails de la vie missionnaire, fixeront leur attention sur une autre partie du champ du sud de l'Afrique, et serviront, nous l'espérons, à consoler leurs cœurs. Ces détails sont empruntés à une lettre particulière que M. Casalis vient de recevoir de son ami, M. Arbousset. Cette circonstance en explique le caractère intime et le style familier. C'est la lettre d'un ami à un ami, d'un collègue à un collègue.

STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. Schrumpf, *en date du* 28 *novembre* 1849.

Epreuves douloureuses — Chute et apostasie de cinq membres de l'Eglise. — Réflexions sur ce triste événement — Violences et injustices. — Besoin d'encouragement.

« Messieurs et très honorés frères en J.-C.,

« Nous avons aujourd'hui un douloureux devoir à remplir, celui de vous faire participer à la coupe amère dont il a plu au Seigneur de nous abreuver durant ces six derniers mois. Vous le savez, chers frères, il n'y a pas d'épreuve plus poignante pour le ministre de la parole de Dieu, que celle de voir, après de longues années de labeurs et de prières, une âme qu'il croyait enfantée à une vie nouvelle en Jésus retourner aux souillures du monde. Eh bien! nous avons eu la douleur de voir ici, dans l'espace de quelques mois, retomber dans la nuit du paganisme, non pas une seule personne, mais cinq de celles qui nous donnaient pour la plupart les meilleures espérances ! »

[Ici notre frère cède la plume à madame Schrumpf, qui raconte comment deux chefs de Béthesda, *Tsegoa* et *'Ntha-*

banyané, après s'être éloignés de la station, sous prétexte d'aller chercher de meilleurs pâturages, se sont livrés au vol, au libertinage, et ont fini par sacrifier aux faux dieux et par faire des sortiléges. Leur influence et leurs efforts ont entraîné dans leur révolte *Hélène 'Nthatisi*, femme de Tsegoa, *Elisabeth Maning*, femme de 'Nthabanyane, et *Séphora Mamosale*, veuve d'un homme mort l'année dernière en déplorant de ne pas avoir à temps connu et servi le Seigneur. Les deux premières de ces trois pauvres femmes avaient lutté longtemps contre les efforts impies de leurs maris, mais elles ont fini par succomber. A la suite de ces tristes événements, Tsegoa a donné aux païens des environs une grande fête où l'on a dansé, bu de la bière et sacrifié aux faux dieux.]

« Comment s'expliquer, continue M. Schrumpf, l'apostasie de ces deux chefs et le relâchement de quelques autres dans nos différentes stations? L'observation suivante me paraît ici à sa place : la puissance temporelle est, dans un pays idolâtre comme celui-ci, basée entièrement sur un fondement que le christianisme condamne. On n'est Moréna (chef), chez les Bassoutos, qu'à condition d'avoir un grand nombre de concubines, de savoir s'approprier du bétail, n'importe par quel moyen, de pouvoir enfin conduire ses partisans au pillage et les convier à des orgies où ils s'abrutissent dans les plus grossiers plaisirs. De cette manière, il n'est personne qui ne puisse devenir petit chef ou capitaine. Les enfants même des chefs actuels n'ont pas d'autre moyen que celui-là de se faire reconnaître et écouter par ce peuple vagabond et jaloux de sa liberté sauvage. Or, il est évident qu'un homme, issu d'une famille de petits chefs, qui se déclare chrétien, ne peut en aucune façon recourir à ce genre d'expédients pour faire reconnaître son rang; de là pour lui un délaissement, un abandon presque complet de la part des païens. Presque personne, à l'exception de quelques fidèles, qui encore ne le considèrent plus que comme un frère, ne se soucie plus de lui. Voilà donc une

grande humiliation pour cet orgueil de bas-étage, qui se rencontre surtout parmi des esprits grossiers et bornés. Evidemment il n'y aurait qu'une âme profondément chrétienne et pénétrée d'une foi vivante, qu'une âme entièrement dévouée à ce Sauveur *qui s'est fait pauvre pour nous enrichir*, qui pourrait en tout temps faire abnégation d'elle-même, et rejeter derrière elle toutes les prétentions de *cet orgueil de la vie qui n'est point du Père, mais du monde*. Et malheureusement, cette piété réelle, ce renoncement à soi-même, cette foi qui a vaincu le monde sont rares parmi les chrétiens du Lessouto. C'est ce que ne prouvent que trop les tristes expériences du temps présent. Ces *bengaris* qui s'étaient empressés d'entrer dans nos différentes Eglises, y avaient été amenés surtout par les terreurs d'une conscience bourrelée. Ils entrevoyaient bien des sacrifices à faire, mais ils espéraient en secret que leur exemple entraînerait à leur suite un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels ils pourraient se faire un parti. Aujourd'hui leur conscience peu délicate s'est endormie de nouveau. La crainte de l'enfer est passée et le véritable amour de Dieu n'existe pas chez eux. Puis, l'opposition des païens à l'Evangile est générale et opiniâtre. Dès lors, on ne voit plus dans l'Eglise que des sacrifices importuns à accomplir, et l'on s'afflige d'une tristesse toute mondaine qui conduit à la mort. Voulant à toute force parvenir à l'exercice d'une autorité convoitée depuis longtemps, on ne voit plus dans le christianisme qu'un obstacle continuel à ces désirs charnels; on s'aigrit, on murmure et l'on finit par renier le Saint d'Israël. — Hélas! que de combats infructueux n'avons-nous pas dû livrer, durant quatre années, à cet esprit d'orgueil, à cette avarice du cœur chez *Tsegoa* et '*Nthabanyané*. Ils ne voulaient pas recevoir les avertissements de la parole de Dieu; mais ils ont préféré prêter l'oreille aux paroles séductrices du diable, qui leur a montré, non *les royaumes du monde et leur gloire*, mais un petit coin de terre dont il leur a dit : *Je vous donnerai cela*, *si en vous*

prosternant vous m'adorez! et ils sont tombés! Leur apostasie est devenue un nouvel exemple à citer à l'appui de cette parole inspirée, que *ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, dans le piége, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans le malheur et dans la perdition.*

« Chers frères et bien aimés directeurs, au milieu de ces déplorables scandales donnés par cinq membres de notre Eglise que nous avons dû retrancher du milieu de nous, *nous nous sommes levés et nous sommes sortis hors du camp, au-devant du Seigneur Jésus, pour porter son opprobre.* Nous avons aujourd'hui des difficultés plus grandes et plus nombreuses que jamais; notre seule arme, dans cette lutte acharnée où nous sommes engagés, c'est la parole du Seigneur et la prière. Ah! qu'il plaise à Dieu de nous soutenir et de nous consoler par sa sainte présence!

« ..... Ceux qui ne nous quittent pas de gaîté de cœur et séduits par le diable, nous sont à la lettre *arrachés* par la force brutale. Encore aujourd'hui une femme, l'une de nos catéchumènes, nous a été enlevée, malgré une vive résistance de sa part, par des hommes armés de la *sagaie* et du *molamo.* Où la mène-t-on? dans le concubinage et à l'adultère! Nous ne la reverrons plus jamais..... après l'avoir suivie, soignée, instruite durant trois ans! D'autres ne manqueront pas de tomber victimes de la même brutalité. En outre, le fils de Morosi, très mauvais sujet, qui remplace son père à Béthesda, s'efforce tous les jours de pousser à bout la patience des membres de l'Eglise par des tracasseries sans nombre. C'est ainsi qu'il vient de leur ordonner d'abandonner leurs champs ensemencés, parce qu'ils se sont opposés aux mauvais traitements qu'on a fait endurer à la femme dont je viens de parler. Je sais bien que Morosi, que je fais appeler, confondra sous peu son indigne fils, et rendra un jugement en notre faveur. Mais, en attendant, il est probable que ce dernier va, dans sa

méchanceté, faire dévaster ces champs par son bétail. Et voilà une moisson détruite et quatre ou cinq familles privées pour une année de leurs moyens de subsistance !...

« Ma santé n'est toujours pas des meilleures ; j'ai continuellement à craindre le retour de cette fièvre à laquelle j'ai déjà deux fois manqué de succomber. Néanmoins, j'espère que le Seigneur me fortifiera. Vous voyez combien nous avons besoin de vos conseils, de vos encouragements et de vos prières.

Recevez, etc., etc.

Chr. SCHRUMPF.

Lettre de M. GOSSELIN, *en date du* 4 *décembre* 1849.

« Messieurs et chers frères en Jésus-Christ,

« Depuis que je ne vous ai écrit, bien des choses se sont passées par rapport à notre sainte œuvre. Notre Société s'est trouvée dans de graves embarras, mais après l'avoir éprouvée, et presque réduite à rien, le Seigneur l'a relevée par sa grâce toute puissante. Aujourd'hui elle a des fonds, elle peut subvenir aux besoins des stations, et nous encourager dans l'espoir d'un avenir plus heureux. Votre crise est donc passée ; nous avons été bien en souci sur ce sujet ; nous avons en quelque sorte pleuré, nous avons prié et Dieu nous est venu en aide. Il nous fait toujours au-delà de nos espérances.

« Mais en même temps que cette crise financière vous affligeait, il s'en manifestait une d'un autre genre dans l'œuvre elle-même, je veux dire dans les Eglises mêmes du sud de l'Afrique. On vous avait déjà dit que le paganisme avait relevé la tête, on peut ajouter qu'il a repris une grande partie de sa force. L'homme fort a voulu reprendre sa maison d'où il avait été chassé, et il a employé, pour y parvenir, tous ses artifices sataniques, et en particulier la perversité de l'orgueil

qui va toujours devant l'écrasement. Ceux qui étaient entrés dans l'Eglise avec de beaux dehors de simplicité et d'humilité, mais dont le cœur n'avait pas été changé ni régénéré par l'influence toute puissante du Saint-Esprit, ont prêté une oreille attentive aux suggestions du diable. Alors des projets d'émigration se sont ourdis sans que les missionnaires s'en aperçussent. Les chefs avaient séduit ceux de leurs sujets qui étaient entrés avec eux dans l'Eglise, et, pour les entraîner, ils leur avaient fait entendre qu'un missionnaire irait les rejoindre quand ils seraient établis dans leurs nouveaux domaines. Rien ne put les détourner de leurs orgueilleux projets. Mais une fois hors des stations, l'homme fort les tenait entièrement sous sa puissance ; il leur fit regretter les jours anciens de leur paganisme, en les encourageant avec force à y retourner, et à regagner en quelque sorte le temps perdu. Alors on s'est adonné à la polygamie et à toutes sortes d'abominations.

« Ceux-là partis, tout n'était malheureusement pas fini. Ils avaient donné de leur lèpre à beaucoup de gens, chez lesquels la maladie se montrait de temps en temps, de sorte qu'il fallait retrancher tantôt un membre, tantôt deux ou trois. Alors le diable riait, le paganisme triomphait, et le saint nom de Dieu était blasphémé.

« Dans les Eglises nombreuses, cela ne paraît pas beaucoup, mais dans les petites congrégations, il en est autrement. Ainsi, à Béthesda, où il n'y avait que vingt-cinq membres de l'Eglise, cinq sont retournés au paganisme, plusieurs sont sans vie intérieure, et les auditeurs sont peu nombreux.

« Voilà, chers messieurs et frères en Jésus-Christ, où nous en sommes. Notre détresse est grande. Toutefois, le bras de Dieu n'est pas raccourci pour ne pouvoir plus sauver. Notre cœur saigne, notre douleur est profonde ; nous prions, nous crions à Dieu notre Sauveur, qu'il fasse triompher son œuvre pour la gloire de son saint nom. Quelle sera la fin

de tout cela ? *Lui* seul le sait. O Dieu, aie pitié de nous et de ton peuple ! Montre-nous le chemin et donne-nous d'y marcher, afin que nous fassions, ô Dieu, ta volonté !

« Malgré toutes ces épreuves, nous tâchons de faire marcher l'œuvre matérielle. Nous entretenons les constructions déjà faites, et continuons à entourer un champ destiné à nos semailles, d'un mur en pierres d'à peu près 650 mètres de longueur ; 500 mètres sont déjà faits.

« Voilà à peu près notre position. Oh ! bien chers frères, aidez-nous par vos prières et vos conseils.

Je demeure, etc., etc.

C. Gosselin, *Aide-Missionnaire.*

Extrait d'une lettre particulière de M. Arbousset, *sous la date du* 6 *octobre* 1849.

« Le 27 avril, vendredi, nous nous dirigeâmes donc vers Boleka. Je visitai et encourageai, snr ma route la vieille Mara et les siens, tins un court service à Seneté, adressai, monté sur Major (1), quelques exhortations aux gens (*banna ba lekhotla*) de Tsepe et vins au soir desseller chez Nikanore, qui nous reçut avec le plus grand bonheur. Le pauvre homme nous avait attendus deux jours plus tôt, cuit du pain, fait bouillir deux poules, etc.; mais aujourd'hui, se trouvant pris au dépourvu, il nous dit que ses vivres sont finis.—« N'importe, n'importe ! » lui répondons-nous. Bientôt je le vois courir après un coq, il le prend par la tête, le fait brusquement tourner sur lui-même, et le voilà étranglé. Machéquane fait l'éloge des pêches qu'il a mangées l'été passé à Morija, et m'apporte une autre vola-

(1) Nom du cheval que M. Arbousset monte ordinairement dans ses excursions missionnaires et dont le chef Moshesh lui a fait autrefois présent.

tile, en me disant : « le voilà; je ne suis pas vos services, mais, certes, vous êtes mon missionnaire. » Enfin Matibéli m'amène un chevreau, et tout cela est dûment reçu, apprêté, servi devant ma petite bande, nos hôtes, leurs voisins...

« On est toujours bien accueilli ici, par la raison qu'il s'y trouve une petite œuvre de commencée, ce qui dédommage de mille autres cas où tout va si différemment. Après le souper, nous chantâmes beaucoup, et j'expliquai à un petit auditoire le sacrifice d'Abel. Ensuite, je pris à part Moko et Peiki pour les exhorter à se donner entièrement au Seigneur, car elles hésitent encore.

« Le lendemain, 28, j'eus à réprimander Mofuyane et Seleloane, parce qu'elles ont cessé depuis longtemps de se rendre à la prière, et n'y paraissent plus que de loin en loin. —En attendant, nos jeunes gens arrivèrent des environs, où je les avais envoyés appeler les habitants de chez Tsepe et de Ralitabo. On s'assembla au nombre d'environ cent trente, et je tins un service béni sur Jean X : *(J.-C. le bon berger).*

« A Ramoeti, nous fûmes également bien reçus et je prêchai à une centaine de personnes.

« Chez Sémouri, je consolai le pauvre Nkuka (aveugle), et priai avec lui.

« Machosa se trouvait à Morija, où j'ai pansé, pendant quatre à cinq semaines, sa jambe toujours fort malade. Une trentaine de ses gens, en nous voyant arriver chez eux, se réunirent, et je leur racontai l'histoire du mauvais riche et de Lazare. Ils sont toujours froids et indifférents à l'excès.

« De là, nous vînmes coucher chez Ramotlokuane, frère de Nguana Puli. Bon gîte pour le pays, bonne réception ; le soir, chants de cantiques et exhortations autour du foyer. Notre hôte est grand admirateur de Waterboer, et me paraît bien apprécier le caractère chrétien de ce chef.

« Le 29, dimanche, mes jeunes gens se rendent de bonne heure dans les villages voisins et en reviennent avec quelques

Bassoutos. L'auditoire s'élève à environ soixante personnes, en apparence attentives, mais bien ignorantes, si l'on en excepte deux à trois femmes, membres de notre Eglise. Je leur expliquai 2 Pierre III. *(La venue de Jésus-Christ pour juger le monde.)*

« Après ce service, dix ou douze de mes auditeurs, le chef à leur tête, m'accompagnèrent chez les tristes Bastards de Jammerberg, et de là chez Jacob Makhéta, un membre de mon troupeau non moins triste qu'eux. Je les pris tous et nous nous rendîmes ensemble dans le village de Makhelepo, où eut lieu un second service à l'entrée même de la hutte de Lorah. Là, l'auditoire s'élevait à environ cent personnes. Je parlai au long sur la mort du Sauveur, d'abord en sessouto, puis en hollandais. Six humbles chrétiennes avaient, à force de peine, mis une robe d'indienne à la paralytique. Une botte de paille avait aussi été apportée, et un linge blanc placé sur cette botte, ainsi que du pain et du vin. Je donnai la Cène à la malade et à ses sœurs ; Cène bien frappante pour tous, mais plus particulièrement peut-être pour les Bastards. Ce dimanche, en somme, fut bien occupé et bien béni.

« Dès le lundi matin, 30, le mari de Lorah me fit tuer une chèvre, en signe de reconnaissance, ou tout au moins de satisfaction. J'arrangeai un fâcheux différend survenu entre July et Jacob Makhita. Ensuite je tins un autre service, fis une dernière visite pastorale à la pieuse et patiente Lorah, et repartis.

« Dans le village de Lintsa, nous nous assîmes à terre au milieu d'un petit groupe de gens auxquels j'expliquai un cantique et annonçai le salut. Fort saisi de cette parole : « et voyant la multitude de peuple, il fut ému de compassion envers eux, de ce qu'ils étaient dispersés et errants, comme des brebis qui n'ont point de berger. » (Matth. IX, 36.)

« Chez Motanyana, père de votre Onesyme, je paraphrasai le Psaume I. — Grande ignorance partout dans ces quartiers-ci ;

indifférence alarmante! Dans quatre autres villages où furent envoyés nos jeunes gens ce jour-là, on écouta avec peu d'attention. Là où j'en obtins le plus, ce fut à Rapoto. Une soixantaine de personnes se réunirent autour de moi, plus par curiosité que pour autre chose. Pour faire plus d'effet, je restai à cheval, et leur racontai en détail l'histoire de la création de l'homme et de sa chute. Ensuite, je descendis, pour offrir une prière, et, comme il se faisait tard, nous nous hâtâmes de nous rendre chez Sefari, l'ancien cannibale.

« Ici, nous eûmes faim, nous eûmes froid, nous couchâmes mal; il ne faut pas se plaindre de tout cela. Je parlai beaucoup de religion au chef, lui montrai à lire, et tins deux services pour une soixantaine de gens.

« Après le second, 1er mai, nous nous rendîmes chez Mikael où j'examinai la petite école qu'y tient sa femme Louise. Elle ne compte, hélas! que neuf enfants, encore bien arriérés et bien sauvages. Un prophète nous exhorte à « ne pas mépriser le temps des petits commencements. »

« Mossoutouane me reçut bien; chose extraordinaire! il consentit à ce que je l'exhortasse et priasse pour lui dans sa hutte; c'est qu'il se trouvait malade. Je lui donnai une dose de calomel et une de séné et de sel d'epsom, dont il s'est beaucoup félicité depuis.

« Le chef Nakalèbe, te le rappelles-tu? il est grand, gros, robuste; sa tête à la dimension de deux, sa bouche et ses yeux sont en proportion; les Bassoutos parlent beaucoup de ses formes extraordinaires, faites pour rappeler celles d'un petit Hanakin. Mikaela le voit souvent et le croit bien près du royaume des cieux. Il m'emmena chez lui. Nakalèbe m'écouta avec le plus grand bonheur, me parla d'une manière touchante de Jésus-Christ, qu'il considère comme son Sauveur. Je tins là un service très court, mais des plus intéressants. J'eus le sentiment que Dieu avait commencé son œuvre dans cet homme remarquable. Dans un autre village, celui de Ntilane, je fus

également reçu avec joie par le chef. Comme il était malade et qu'il se faisait tard, je priai simplement pour lui dans sa hutte, l'exhortai un moment, lui conseillai de boire quelques bonnes tasses de menthe sauvage, et repartis pour venir passer la nuit chez Josué Maboé. Figure-toi la joie de tout ce petit village en nous voyant arriver. On nous prépara un mouton, on nous fit du pain frais, on nous offrit du lait. La pauvre Anne, quoique toujours bien souffrante, fit tout son possible pour nous recevoir convenablement; un test plein de gras, avec un charbon allumé dans le milieu, nous servit de lampe. On se réunit pour chanter des cantiques, pour prier et entendre une explication de Luc VIII *(Le semeur)*.

« Le lendemain, 2 mai, je sortis de bonne heure pour examiner les quelques maisons des habitants et leurs petits vergers de pêchers; celle de Lemec est la plus grande et la mieux finie; mais celle de Maboc n'est pas non plus à mépriser. Te souviens-tu que c'est toi et moi qui fîmes le plan de la première et en traçâmes le carré sur le terrain ? C'est là que je reçus les membres de l'Eglise, l'un après l'autre, pour examiner leur état spirituel; ensuite des nattes de jonc furent étendues par terre. Les hommes dressèrent une petite table au moyen de briques crues; les femmes la couvrirent d'un ou deux mouchoirs blancs : chacun mit ses habits du dimanche; on se réunit et j'expliquai la touchante histoire des disciples allant à Emmaüs; après quoi je donnai la sainte Cène à dix-huit membres de mon troupeau.—Une petite Eglise dans le désert! Tout fut à la fois solennel et propre à édifier. Atilane était présent au service et une quinzaine d'autres personnes. Il était venu faire arracher une dent à sa compagne et entendre plus au long ce que j'avais à lui dire du Sauveur, dont il aime évidemment à entendre parler. Les *inquirers* (gens qui cherchent le salut) furent exhortés à part, ainsi qu'une sœur du chef de l'endroit, Manchana. Cette pauvre femme est à ce qu'il me paraît convertie, mais boiteuse. J'ai prié ses proches de me l'amener à

Morija, afin que nous puissions faire son éducation religieuse. Tu sais peut-être l'origine de ses malheurs, et aussi de ses pieux sentiments. Son mari ayant autrefois pris une concubine, Manchuana en eut tant de déplaisir qu'elle courut tout effrénée se jeter dans un précipice : elle s'y cassa la jambe. Un nourrisson qu'elle portait sur le dos supporta l'affreuse chute sans recevoir du mal, « parce qu'il n'avait, me disait sa mère en soupirant, commis aucun péché ; mais moi, ajoute-t-elle, j'avais agi follement, et pourtant Dieu préserva ma vie... je la lui consacre, qu'elle soit à lui ; recevez-moi en son nom parmi ceux qui cherchent à lui plaire. »

« De chez Maboe, nous allâmes à Mapeanen, où la neige et un vent très froid me retinrent près de deux jours. Ainsi, j'eus le temps de voir un à un tous les membres de mon Eglise établis dans cet endroit. Je les trouvai encore humbles, unis, désireux de persévérer dans la bonne voie, mais un peu relâchés. Ils furent tous réchauffés et encouragés en particulier, comme dans deux ou trois prédications que je fis là. Le pauvre David Ragatla aurait pu venir me voir, puisque je l'avais fait appeler afin d'arranger ses tristes affaires ; mais il préféra me promettre de nous les apporter à Morija. Vaines promesses ! Que ces gens-ci savent mal se relever d'une chute !

« Le vendredi, 4 mai, après la prière du matin, nous nous rendîmes chez Kali, où j'encourageai la pauvre Tabitha, seule lumière encore dans cet endroit. — De là, nous vînmes à Thabacheu, chez Raclitaoane, où je tins un dernier service, et le soir Dieu nous ramena à la maison, bien fatigués, mais heureux d'avoir ainsi pu encore une fois annoncer la vérité dans plusieurs villages, où, généralement parlant, comme tu le vois toi-même, nous avons été bien reçus, bien soignés. Presque partout j'ai pu me procurer un peu de paille sèche pour gîte, et tu sais que, *moyennant* cela et ma selle pour chevet, je puis presque aussi bien dormir que toi dans ces huttes bassoutoses. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

DÉCOUVERTES DE M. LIVINGSTON.

Traversée du désert. — Découverte d'une grande rivière. — Arrivée sur les bords du lac Ngami. — Détails sur le pays et sur les habitants. — Retour.

La relation qu'on va lire est empruntée au Journal de la Société des missions de Londres. C'est celle que nous avons promise à nos lecteurs dans notre dernier nnméro. Il serait superflu de leur faire remarquer de nouveau combien les découvertes qu'elle raconte sont intéressantes pour l'œuvre des Missions en général, et peuvent en particulier le devenir pour l'avenir de notre Mission française dans ces parages. Voilà un champ qui s'étend, une voie nouvelle qui s'ouvre devant les messagers de la Parole sainte. Qui sait si la position déjà prise dans ce pays par nos missionnaires ne nous appellera point à suivre un jour leurs traces sur ce sol que viennent de fouler pour la première fois des pieds européens? Quoi qu'il en puisse être, les résultats de ce voyage d'exploration sont dès aujourd'hui importants pour les progrès de la géographie, et ils font honneur au zèle du missionnaire qui les a obtenus. Nous allons reproduire à peu près littéralement la lettre de M. Livingston, avec les explications préliminaires dont le Journal l'a fait précéder. Commençons par celles-ci.

« Lorsqu'en 1820 le révérend John Campbell pénétra jusqu'à la ville de Lattakou, ce fait fut regardé comme l'inaugu-

ration d'une ère nouvelle pour les tribus natives de l'intérieur; et, en effet, l'une de ses premières conséquences fut l'établissement de la station, aujourd'hui si florissante, du Kuruman. Depuis, plusieurs autres missions importantes ont été fondées parmi ces peuples nouvellement découverts : c'est en particulier à l'heureuse entreprise de ce voyageur missionnaire que durent leur naissance les travaux de la Mission française protestante, œuvre que Dieu a honorée d'une si grande prospérité.

« La station du Kuruman, si bien dirigée par notre cher M. Moffat et ses collaborateurs, resta néanmoins longtemps le *poste le plus avancé des Missions* au sud de l'Afrique. Ce ne fut guère qu'après le voyage de ce missionnaire en Angleterre, que quelques autres frères poussèrent plus avant, et que M. Livingston alla fonder la station de Kolobeng, à plus de 200 milles au nord-est du Kuruman. Son intention était, dès lors, comme on le verra par sa lettre, de saisir la première occasion qui se présenterait à lui pour pénétrer de là jusqu'aux populations plus nombreuses qu'on savait exister au nord.

« Cette occasion, si longtemps désirée, s'est présentée au mois de juillet de l'année dernière. Elle a été saisie avec empressement, malgré les fatigues et les dangers qu'elle faisait pressentir, et il en est résulté la découverte des rivières, du lac et des populations qu'on va voir décrites dans la lettre du missionnaire.

« Le point où il est parvenu est situé à 300 milles de Kolobeng, et, par conséquent, à près de 600 milles (200 lieues) du Kuruman. Tout ce que l'on a pu voir du caractère des indigènes qui l'habitent fait espérer qu'ils seront accessibles aux efforts des missionnaires. Mais ce qu'il y a surtout d'important, c'est la découverte de plusieurs larges cours d'eau, descendant du nord, et ouvrant, pour ainsi dire, une route large et toute tracée vers ces régions centrales si complétement inexplorées jusqu'ici. Laissons parler M. Livingston.

A M. le secrétaire de la Société des Missions de Londres.

Rives du Zonga, 3 septembre 1849.

« Le 1er juin, j'ai quitté ma station de Kolobeng pour mettre à exécution un plan que, comme vous le savez, j'avais depuis longtemps conçu, celui d'ouvrir du côté du nord un nouveau champ à la prédication de la Parole sainte. Il s'agissait de franchir l'immense désert qui nous borne à l'ouest, au nord-ouest et au nord, grand obstacle à nos progrès, et devant lequel les Européens s'étaient jusqu'à ce jour arrêtés comme devant une barrière insurmontable.

« L'année dernière, deux troupes de Griquas, avec une trentaine de waggons, avaient tenté d'opérer ce passage, et avaient fait pour cela, sur deux points différents, de nombreux et persévérants efforts. Mais, quoique leur habitude du climat fût pour eux un immense avantage, et malgré l'appât du gain qui les stimulait, la disette d'eau les avait toujours forcés à revenir sur leurs pas.

« Deux de nos compatriotes, MM. Murray et Oswell, à qui j'avais communiqué mon désir de pénétrer jusqu'au grand lac qu'on savait exister au-delà du désert, étaient venus d'Angleterre tout exprès dans le but de prendre part à ce voyage d'exploration. C'est à leur libérale et courageuse coopération que nous devons surtout le succès de cette entreprise. Au moment même où j'attendais leur arrivée, quelques hommes de la tribu des Batavanas, qui habite sur les bords de ce lac, étaient venus me voir et m'avaient apporté une pressante invitation de leur chef à lui faire une visite. Ils s'offraient pour me servir de guides, mais le chemin par lequel ils étaient venus à Kolobeng étant évidemment impraticable pour des waggons, je les remerciai de leur bonne volonté, et résolus de prendre une route plus longue, connue pour être fréquentée par les *Bamangueatos*. Il me fallait pourtant des guides; je pris quelques Bakuines et les intéressai au succès de notre en-

treprise en leur promettant de rapporter dans mon waggon tout l'ivoire qu'ils pourraient se procurer pour leurs chefs. Je leur dois cette justice de dire qu'ils se sont fidèlement acquittés de leur tâche.

« Lorsque *Sekhomi*, chef des Bamangueatos, apprit que nous allions pénétrer au-delà du territoire qu'il occupe, il en fut vivement contrarié, et avec cette inhumanité qui distingue les natifs, il envoya ses gens chasser, des endroits par où nous devions passer, tous les Bushmen et les Bakaligaris. Il espérait ainsi nous empêcher de nous servir d'eux pour trouver de l'eau, et nous forcer de rétrograder, comme les Griquas avaient été contraints de le faire. Cette mesure perfide m'inspira un autre genre de regrets. Elle m'a mis dans l'impossibilité d'établir des rapports avec ces pauvres tribus éparses et rejetées de tous. Mais, quant à l'eau, grâce à la bonne providence de notre Dieu, après avoir fait environ trois cents milles, nous arrivâmes, le 4 juillet, sur les bords d'une magnifique rivière à laquelle les naturels donnent le nom de Zonga. Une fois là, toute difficulté relative à l'eau se trouvait levée. Nous fîmes, en suivant les sinuosités du courant, près de trois cents autres milles et arrivâmes enfin, dans les premiers jours d'août, sur les rives du lac *Ngami*, où nous fûmes reçus par les Batavanas.

« Avant de quitter ces lieux, pour reprendre le chemin du désert et regagner Kolobeng, je sens le besoin de vous communiquer les impressions qu'ils ont produites sur moi, ainsi que les peuples qui les habitent. Ceux-ci sont une race entièrement distincte des Béchuanas. On les appelle Bakobas ou Bayeiyes; mais le premier de ces noms, qui signifie *esclaves*, est celui par lequel les Béchuanas les désignent. Ils prennent eux-mêmes celui de Bayeiyes, qui veut dire *hommes*. Leur teint est plus foncé que celui des Béchuanas, et sur trois cents mots de leur langue, que j'ai pu comparer, je n'en ai trouvé que vingt et un qui expriment la même idée en séchuana.

Ils naviguent sur les rivières et sur le lac dans des canots creusés dans le tronc d'un arbre, prennent le poisson dans des filets faits avec les roseaux qui croissent en abondance sur les rives, et tuent les hippopotames avec des harpons attachés à des cordes. Nous avons beaucoup admiré les manières franches et mâles de ces marins de l'intérieur. Bon nombre d'entre eux parlent couramment le séchuana. Pendant que notre waggon roulait le long de la rive, je me suis embarqué dans leurs frêles nacelles et j'ai pu ainsi, avec le plus grand plaisir, visiter les petits villages qu'ils se sont contruits parmi les roseaux. Ces bords du Zonga sont beaux au-delà de tout ceux que j'ai vus, à l'exception peut-être de ceux de la Clyde *(en Ecosse)*. Ils sont en général couverts d'arbres gigantesques, dont quelques-uns portaient des fruits et nous étaient complétement inconnus. J'en ai mesuré deux, de l'espèce du boabob, dont la circonférence était de 70 et de 76 pieds (anglais).

« Plus nous remontions le cours de la rivière, plus nous la voyions s'élargir devant nous. Sur plusieurs points, elle se développe sur une largeur de plus de cent verges, entre la double ceinture de roseaux qui en couronne les rives, partout où elles sont basses. L'eau en est claire comme le cristal et très froide, surtout dans les endroits où d'autres grandes rivières, qui descendent du nord, viennent se jeter dans celle-ci.

« Ce fait, bien constaté désormais, que le Zonga communique avec de larges rivières venant du nord, éveille dans mon esprit des sensations qui le transportent déjà bien loin du lac que nous venons de découvrir. Voilà devant nous une grande route tout ouverte, et qui, pouvant selon toute apparence être facilement franchie par des bateaux, va nous faire pénétrer dans ces régions immenses de l'intérieur que nous avons lieu de croire très peuplées. La pensée du bien qui pourra en résulter pour ces populations ignorantes fait battre mon cœur. Ces espérances vont me faire taxer d'enthousiasme; mais

qu'importe ? S'est-il jamais, soit en religion, soit en politique, soit en science, fait quelque chose de bon ou de grand sans enthousiasme; non pas sans doute sans cet enthousiasme qui consiste à s'enflammer d'abord pour un but qu'on abandonne bientôt après, mais sans cette ardeur qui persévère et marche à ses fins avec une énergie que ne lasse aucun obstacle ? Mon ambition n'est pas de faire de grandes choses, mais seulement d'aller jeter la semence de l'Evangile là où personne ne l'a encore portée. Les excursions qu'il me faudra faire dans ce but auront pour effet de me tenir pendant de longs mois éloigné de ma famille et de mon troupeau. Mais, pendant ces absences, la station de Kolobeng sera desservie par des évangélistes natifs, et j'espère que l'œuvre n'en souffrira pas.

« Mais je reviens au Zonga. Une des particularités qui distinguent cette rivière, c'est que son niveau s'élève et s'abaisse périodiquement. Depuis notre arrivée, elle a crû de près de trois pieds, et cependant nous sommes dans la saison sèche. Que cette élévation ne soit pas le produit des pluies, c'est ce que démontre suffisamment la pureté des eaux. Cette pureté et leur fraîcheur allaient toujours en s'augmentant à mesure que nous approchions de l'endroit où le Zonga reçoit les eaux du Tamunakle, rivière coulant du nord et d'où provenait évidemment la crue. Au point de jonction, l'air était assez vif pour nous donner un appétit extraordinaire, bien que nous ne fussions guère qu'à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Tous ces faits me conduisent à penser que cet accroissement, au commencement et durant les mois de la saison sèche, ne peut provenir que de la fonte des neiges, et que, par conséquent, ces rivières prennent leur source dans une région montagneuse. Quelques-uns des rapports faits par les Bayeiyes m'ont confirmé dans cette pensée. Mais si on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent, la seule raison qu'ils sachent donner, est qu'un grand chef nommé *Mazzekiva*, qui vit dans les régions du nord, tue chaque année un homme,

dont le corps est ensuite jeté dans le Tamunakle, après quoi l'eau commence à s'élever. Qu'on juge par là des notions qui ont cours parmi eux. Oh ! quand ces pauvres gens connaîtront-ils celui qui a été mis à mort pour ouvrir la source des eaux vives à quiconque en voudra boire ?

« Tous les natifs s'accordent à dire que les bords des rivières du nord sont habités par des Bayeiyes et par d'autres tribus. Après avoir visité les Batavanas et exploré la partie la plus large du lac, nous essayâmes de nous diriger vers l'une de ces tribus ; mais tous les chefs africains s'accordent pour voir avec répugnance des étrangers pénétrer au-delà des régions qu'ils habitent eux-mêmes. Quand le chef des Batavanas s'aperçut de notre intention, il donna des ordres en vertu desquels tous ses sujets se trouvèrent de l'autre côté du Zonga, à l'endroit où nous aurions dû le traverser. Nous avions pourtant une excellente raison à faire valoir. Un chef, nommé *Sebitoane*, qui vit à dix journées de marche au nord des Batavanas, avait autrefois sauvé la vie à *Sechele*, notre chef de Kolobeng (1). Celui-ci avait profité de l'occasion que notre voyage lui offrait pour envoyer, en signe de reconnaissance, un présent à son libérateur. J'essayai de construire un radeau pour traverser la rivière dans un endroit où elle n'a guère que 50 à 60 verges de largeur ; mais, quoique j'y eusse employé du bois desséché au soleil, il se trouva si pesant qu'il coula immédiatement à fond. Un second essai, fait avec une autre espèce de bois, ne fut pas plus heureux ; mon radeau ne put soutenir le poids de mon corps, bien que je fusse à moitié dans l'eau. L'idée me vint alors de me jeter à la nage. J'aurais pu facilement traverser ainsi le courant, mais prendre terre de l'autre côté, sans vêtements, pour demander aux Bakobas de me prêter un de leurs canots, ne me sembla guère conve-

(1) Celui-là même dont nous avons raconté la conversion dans notre dernière livraison.

nable pour un messager de la Parole sainte, à supposer même que quelque alligator ne m'eût pas saisi au passage. Je n'en restai pas moins quelque temps dans l'eau, incertain sur le parti que je devais prendre, car je n'aime pas à renoncer à un dessein une fois bien arrêté dans mon esprit. Mais mon généreux compagnon, M. Oswell, avec lequel seul il était décidé que je ferais visite à Sebitoane, me consola en me promettant de faire venir du Cap, à ses frais, un bateau qui, après avoir servi à cette excursion, deviendrait la propriété de la Mission. Cela donne une idée de la générosité de cet excellent ami et de son collègue, M. Murray. La plus grande partie des frais du voyage a été supportée par eux. Ils n'auraient sans doute pas pu, sans moi, parvenir jusqu'ici, mais l'aide qu'ils nous ont apportée pour nous ouvrir ce nouveau champ de travail, n'en a pas moins droit à toute notre reconnaissance.

« Les Bayeiyes ou Bakobas ont écouté avec une grande attention les expositions que je leur ai faites de la Parole divine. Jamais je n'avais prêché, *pour la première fois*, à des populations qui me semblassent comprendre aussi bien le Message de la grâce. Dans tous leurs villages, dispersés parmi les roseaux, sur les rives du lac, et, à ce qu'il paraît, sur le bord des fleuves du nord, il se trouve un grand nombre d'objets consacrés ou qui servent de charmes. Quand je leur ai demandé le nom qu'ils donnent à Dieu dans leur langue, tous ont, sans hésitation, prononcé le mot d'*Orecja*. Ils m'ont aussi cité le nom du premier homme et de la première femme, et y ont ajouté quelques notions traditionnelles du déluge. Je n'oserai cependant affirmer ce dernier point que lorsque j'aurai acquis une connaissance plus certaine de leur langue.

« Le nom du lac que nous avons découvert est *Ngami*, mot dont la première lettre se prononce comme le *N* espagnol; il signifie *grande eau*. Cette belle nappe d'eau est située, autant du moins que nous avons pu l'établir, par le 20° 20′ de latitude sud et par le 24° de longitude est. Nous n'avons pu

en parcourir les rives que sur une longueur d'environ 6 milles. On dit qu'il a environ 70 milles de long, et qu'à l'autre extrémité il reçoit les eaux d'une seconde rivière pareille au Zonga. Le Zonga court vers le nord-est. Ses bords sont tellement encombrés de roseaux et d'épines, qu'à la distance d'environ 180 milles du lac, nous avions été obligés de laisser nos waggons, à l'exception de celui de M. Oswell, dans lequel nous achevâmes le trajet. Sans cette précaution, nos bœufs auraient, selon toute apparence, été incapables d'effectuer le retour.

« La principale maladie qui règne dans le pays n'est pas la fièvre, mais bien, autant qu'il nous a été possible d'en juger d'après les symptômes que nous ont décrits les naturels, une sorte de pneumonie. Dès que le vent souffle avec quelque force, il s'élève du fond de plusieurs petits lacs ou étangs desséchés, de tels tourbillons de poussière que l'atmosphère paraît complétement jaune et qu'il devient impossible de distinguer les objets à la distance de 2 milles. Cette poussière cause une vive irritation dans les yeux, et, comme dans certaines saisons le vent souffle presque continuellement, il doit y avoir là un germe puissant de maladies. Nous avons remarqué chez les naturels une toux assez fréquente, espèce d'infirmité presque entièrement ignorée à Kolobeng. En été, l'air est infecté par des essaims de moustiques. Sur plusieurs points, les banyans et les palmiers donnent au paysage un aspect qui rappelle l'Inde. En somme ce pays nous semble excellent. Qui pourra maintenant aller en prendre possession au nom de Celui qui a le droit de régner partout?...

David LIVINGSTON.

Par un *post-scriptum* daté de Kolobeng, le 14 octobre 1849, M. Livingston a annoncé qu'il était heureusement arrivé à Kolobeng, le 10 du même mois.

AMÉRIQUE DU NORD.

POSSESSIONS ANGLAISES.

Le pays et ses habitants. — Arrivée du nouvel évêque. — Premiers travaux. — Quelques candidats au baptême. — Etablissements missionnaires de l'intérieur. — Progrès spirituels et temporels. — Un digne vieillard. — Le sorcier converti et son frère. — Un massacre.

Il existe, au nord de l'Amérique, un immense territoire connu des Anglais sous le nom de *Pays du Prince Rupert* (Prince Rupert's Land). Il s'étend depuis la baie d'Hudson, dont il embrasse presque tout le pourtour, jusqu'au lac Winnipeg, sur une longueur de plus de 400 lieues. Concédé par Charles II à une compagnie qui s'était formée pour y faire le commerce des fourrures et des peaux, ce pays reçut, en mémoire de cette concession, le nom de l'un des cousins du monarque. Il contient aujourd'hui plusieurs établissements anglais; mais sa population principale se compose encore de quelques-unes des anciennes tribus qui l'habitaient primitivement ou de celles que les envahissements de la civilisation ont refoulées du midi vers le nord. C'est une région très froide, d'un niveau généralement peu élevé, entrecoupée d'un grand nombre de rivières et de lacs. Ses vastes prairies couvertes d'herbes élevées, sont traversées en tous sens par d'innombrables troupeaux de buffles, auxquels les naturels font annuellement une chasse meurtrière sans parvenir à en détruire l'espèce. Quant aux Indiens eux-mêmes, on les voit là se livrer sans réserve à la vie de leur goût, vie de paresse, de pillage et d'insouciance, mais aussi vie de souffrance et de misère, car à peu près chaque année, durant les longues saisons d'hiver, lorsque la neige couvre leurs prairies et que leurs rivières sont glacées, ils ont à endurer toutes les privations et les douleurs de la faim. L'ivrognerie, ce funeste résultat de leurs rapports avec les blancs, ajoute encore à ces

causes d'affaiblissement. Ce sont des populations qui se dégradent, et qui, si quelque grand changement religieux et moral ne vient les arracher à leurs voies pernicieuses, seront nécessairement, dans un espace de temps plus ou moins long, balayées de ce sol qu'elles foulaient jadis d'un pied puissant. Voilà les fruits de cette vie sauvage dont on a quelquefois osé vanter la supériorité, de cette idolâtrie qu'il serait sage, au dire de quelques-uns, de laisser régner partout où il faudrait pour la détruire se donner quelques peines ou s'imposer quelques sacrifices !

Plusieurs Sociétés de Missions ont entrepris d'amener ces tribus à la connaissance de l'Evangile et de travailler en même temps à l'amélioration de leur condition terrestre, en cherchant à leur faire prendre des habitudes sédentaires. Les travaux de ce genre les plus importants sont ceux de la Société épiscopale d'Angleterre et ceux de la Société des Missions wesleyennes. L'année dernière, le gouvernement anglais, prenant en considération les besoins spirituels de cette partie de ses possessions coloniales, a érigé le Pays du Prince Rupert en diocèse. L'évêque nommé à ce poste est parti d'Angleterre au mois de juin, et doit, à l'heure qu'il est, avoir atteint les bords du lac Winnipeg et la rivière Rouge, où est fixé le lieu de sa résidence.

Quelques détails sur les commencements de son voyage ont récemment été publiés par les journaux de la Société épiscopale. On ne les lira pas sans intérêt. Ils donnent l'idée de quelques-unes des difficultés que ces contrées boréales opposent au zèle des serviteurs de Dieu, mais montrent en même temps que l'Evangile produit, partout où il pénètre, ses fruits de sanctification et de paix.

On sait que la baie d'Hudson n'est, à cause des glaces qui s'y accumulent en hiver, navigable que durant quelques mois de l'été. Le navire qui portait l'évêque de Rupert-Land, arriva dans ces parages vers le milieu du mois d'août, ce qui ne l'em-

pêcha pas de courir quelques dangers. Il se trouva un jour tellement engagé dans les glaces que sa marche en fut complétement arrêtée, et que l'équipage entrevit un instant la possibilité d'un séjour forcé dans cette infranchissable enceinte. Après une nuit d'anxiété, cependant, le bâtiment se remit en mouvement et put continuer sa route. « Impossible de décrire, dit l'évêque lui-même, dans une lettre adressée à quelques amis, le spectacle que nous offraient ces montagnes de glaces au moment où elles menaçaient de se changer pour nous en prison. Ce qu'on en lit dans les récits des voyageurs est étrange, mais bien plus étrange encore l'impression qu'on éprouve en les voyant soi-même. Ce sont les formes les plus variées, les teintes et les dimensions les plus diverses. Ici des châteaux ou d'immenses tours, là des cathédrales ou des arches de ponts au-dessous desquels l'eau s'écoule; plus loin des formes agrandies d'animaux ou des blocs prodigieux qui ne ressemblent à rien. Leur couleur est généralement d'un blanc mat à la surface, mais qui s'éclaircit et brille des teintes les plus éclatantes en se rapprochant de la mer. Beaucoup de ces montagnes s'élevaient au-dessus des mâts du navire. Nous en avons vu dont la hauteur n'était pas au-dessous de 150 pieds. Tout cela est prodigieux, et lorsque les rayons du soleil viennent éclairer la scène et que ces masses si diverses se reflètent sur la surface de l'onde, on se demande à soi-même si l'on n'est pas sous l'illusion d'un rêve. »

Arrivé au fort d'York, le principal établissement fondé par le gouvernement anglais au fond de la baie d'Hudson, l'évêque et son chapelain, le révérend M. Hunt, commencèrent immédiatement leurs travaux missionnaires. Ils avaient débarqué le 16 août, et dès le 18 ils se mirent en rapport avec les Indiens du voisinage. Leur première visite fut dans un wigwam où on ne les attendait pas. Voici comment M. Hunt raconte cette rencontre inopinée et les réunions qui la suivirent.

« Quelques instants après notre entrée, une vingtaine d'In-

diens, hommes ou femmes, avec quelques enfants, se trouvèrent réunis autour de nous. Nous nous mîmes à leur parler au moyen d'un interprète, et ce fut avec bonheur que nous vîmes tout l'intérêt que leur inspire la Parole de paix et de salut. Plusieurs d'entre eux paraissaient très émus. Ils nous dirent qu'il était fort à regretter que leurs aïeuls ne leur eussent pas pu enseigner à servir le seul vrai Dieu, et qu'ils n'eussent pas eux-mêmes un ministre de la Parole sainte pour les instruire eux et leurs enfants. Nous leur annonçâmes que le seul but de notre arrivée dans ces contrées était d'enseigner la vérité à leurs compatriotes, que nous allions nous mettre sans délai à étudier leur langue et à traduire pour eux les Saintes-Ecritures. Cette nouvelle parut les intéresser vivement.

« Le lendemain, qui était un dimanche, nous eûmes un service régulier dans l'une des salles du fort. Le chef de l'établissement, M. Hargreaves, sa famille, tous les agents de la Compagnie et un grand nombre d'Indiens étaient présents. L'évêque, sachant qu'un certain nombre de ces derniers comprenaient l'anglais et ne manqueraient pas de répéter à leurs compatriotes ce qui leur aurait été dit, leur adressa une partie de son discours dont le texte était cette parole de saint Paul, si bien appropriée à la circonstance : *Nous sommes parvenus jusqu'à vous en prêchant l'Evangile de Christ.* (II Cor. X, 14.) Cette allocution sembla faire sur leur esprit une impression d'autant plus vive que, dans la chaleur du discours et comme pour serrer de plus près cette portion de son auditoire, l'orateur avait, sans s'en apercevoir, quitté la chaire improvisée sur laquelle était posée la Bible, et s'était avancé du côté des Indiens, en leur parlant d'une voix pleine d'affection et de vigueur. L'après-midi, une quarantaine d'entre eux se réunit une seconde fois sous une tente dressée à cet effet, et parurent recevoir le message de la grâce avec le même empressement. Il est évident que, bien qu'aucun effort missionnaire ne se soit accompli sur ce point, les travaux spirituels entrepris en d'autres lieux

y ont exercé déjà une influence salutaire. Plusieurs de ces naturels ont une idée plus ou moins exacte des grands faits et des portions les plus importantes de la révélation. Ils connaissent personnellement quelques-uns de nos missionnaires établis dans le pays. Ils ont même l'habitude de s'entretenir les uns les autres de sujets religieux et de consacrer, le matin et le soir, quelques moments à prier et à chanter des cantiques.

« Ces habitudes ont déjà produit quelques excellents fruits. En voici une preuve qui vaut la peine d'être citée. Plusieurs Indiens de la tribu des Crees sont venus nous demander le baptême. Parmi eux se trouvent deux demi-frères, connus sous le nom de John et de Joseph. Nous les avons, l'évêque et moi, instruits et examinés attentivement et avec des résultats très satisfaisants. Dès l'abord leur connaissance des saints Livres nous avait paru se borner à celle de quelques-uns des points fondamentaux de la doctrine chrétienne, mais nous avons bientôt reconnu que leur expérience de la vie chrétienne était beaucoup plus étendue. Tout nous donne lieu de croire que leurs cœurs et leurs consciences ont reçu l'enseignement efficace de l'Esprit saint. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il s'est produit en eux presque indépendamment de tout secours extérieur. Voici comment. L'un d'eux, John, avait eu, il y a environ quatre ans, occasion d'entendre un ministre wesleyen de l'intérieur, et avait reçu un exemplaire de l'alphabet Cree, publié par M. Evans. Avec ce seul auxiliaire, John s'est mis à l'œuvre, a appris les lettres ; puis, ayant acheté un catéchisme imprimé dans la même langue, il l'a étudié en s'aidant des rares occasions où quelques Européens ont bien voulu lui donner des explications. De cette manière il a, à force d'application, acquis quelques connaissances dont il s'est hâté de faire part à ses compatriotes. C'est ainsi qu'il en a amené à la foi quelques-uns, entre autres un de ses demi-frères, celui-là même qui est venu nous demander le baptême en même temps que lui. Ces deux frères sont de beaux jeunes hommes, d'une

taille athlétique, mais humbles et dociles comme des enfants; on se sent attiré vers eux rien qu'à voir l'expression douce et modeste de leur figure. L'un d'eux s'est fait l'instituteur chrétien de sa femme et de ses trois enfants, en faveur desquels il réclame aussi le baptême. C'est moi qui l'ai examiné le premier, et voici les réponses qu'il a faites à quelques-unes de mes questions. « Pourquoi, lui ai-je d'abord demandé, désirez-vous recevoir le baptême? — Parce que je veux être disciple de Christ, et souhaite que Dieu m'accorde tout ce qui est bon; je le lui demande chaque matin et chaque soir, et c'est le vœu le plus ardent de mon cœur. — Quelle est la nature de votre cœur? — Il est mauvais. — Qui est Jésus? — Le Fils de Dieu, qui est descendu du ciel, est mort pour nos péchés et est de nouveau remonté au ciel. Voilà ce que je crois bien sincèrement. Je n'aurai aucune honte de me faire connaître comme chrétien, et m'efforcerai de plaire en toutes choses au Dieu qui m'a tant aimé que de donner son Fils pour moi, » etc., etc.

« Le jeudi suivant, continue M. Hunt, notre congrégation s'était accrue jusqu'au chiffre de cinquante-sept. Pendant que l'évêque l'exhortait, toujours à l'aide d'un interprète, je procédai de mon côté à l'examen des candidats, leur expliquant le symbole des apôtres, les dix commandements, et plus particulièrement les engagements du baptême. Tous me parurent en comprendre la portée, et se déclarèrent disposés à les contracter de la manière la plus sérieuse. Quand l'évêque eut fini ses exhortations il vint me rejoindre, et ne fut pas moins satisfait que moi des réponses faites à ses questions. Ce qui nous toucha le plus ce fut l'humilité avec laquelle tous nous parlèrent d'eux-mêmes et la reconnaissance dont ils paraissaient animés envers le Seigneur pour les priviléges qu'ils en ont reçus. Durant le service que nous célébrâmes ensuite tous ensemble, bien des larmes d'attendrissement furent versées. Une prière fervente, prononcée par l'évêque, et traduite

à mesure par l'interprète, parut surtout émouvoir profondément tout l'auditoire, qu'acheva d'édifier l'Oraison dominicale répétée en langue Cree par l'un des assistants. J'ai rarement vu d'auditoire plus recueilli. Il fit les réponses du service avec plus d'ensemble et d'une manière plus sentie que ne le font la plupart de nos congrégations anglaises.

« Dans ce nombre de cinquante-sept Indiens, il s'en trouvait une quinzaine arrivés le matin même de Norway-House (Haut-Canada). Ils appartiennent à l'Eglise fondée dans ce lieu par les missionnaires wesleyens. C'étaient ce qu'on appelle ici des Canadiens voyageurs, c'est-à-dire faisant un petit commerce de cabotage sur les côtes de la baie. Cinq ou six marins anglais, venus dans leur petit navire, leur ont rendu spontanément, à eux et à leur piété, le plus honorable témoignage. « Il est impossible, nous ont-ils dit, de voir des hommes mieux élevés que ces Indiens. Ils n'ont pas laissé passer un matin ou un soir sans prier et sans chanter des hymnes, et font, par leurs discours comme par toute leur conduite, un contraste tout à leur avantage avec les voyageurs ordinaires du Canada, race généralement si brutale et dont la bouche ne cesse de prononcer les plus horribles imprécations. » D'après tout ce que nous avons vu nous-mêmes, ces éloges sont mérités. Ils confirment pleinement ce qu'on raconte des merveilleux effets produits par l'Evangile sur les tribus auxquelles appartiennent ces Indiens. Je suis sûr aussi que si l'on avait pu, de la plate-forme d'Exeter-Hall (1), assister à quelques-uns de nos entretiens avec cinq ou six de ceux qui se pressaient ainsi autour de nous pour entendre parler des choses du salut, l'impression générale aurait été excellente, et que des centaines et des milliers de guinées, jetées à une œuvre qui produit de tels résultats, auraient permis à la Société de multiplier le nombre de ses ouvriers.

(1) Local où se tiennent à Londres la plupart des grandes assemblées des Sociétés missionnaires.

« Le vendredi, 24, nouvelle réunion où n'assistent pas moins de soixante-cinq Indiens. Après le service, dix-huit d'entre eux, gens déjà baptisés en divers lieux, demandent à rester quelques instants pour s'entretenir avec nous de choses religieuses. L'un d'eux nous réjouit singulièrement en nous exprimant, en son nom et au nom de ses « chers frères, » les sentiments chrétiens les plus avancés. Un autre demande le baptême avec beaucoup d'instance, attendu, dit-il, qu'il va retourner à Churchill, où il demeure, et que peut-être il n'aura de sa vie l'occasion de se retrouver en présence d'un ministre du saint Evangile. L'évêque l'examine et l'admet au nombre des candidats. Plusieurs femmes se présentent aussi. Mais, après examen, nous jugeons convenable de les renvoyer à une autre fois. Nous exhortons leurs maris et ils s'engagent à leur enseigner tout ce qu'ils ont eux-mêmes appris.

« Le dimanche, 26, enfin, nous avons, en présence d'un nombreux auditoire, administré le saint baptême à quatre des Indiens qui nous l'avaient demandé. Ils l'ont reçu avec tous les signes d'une dévotion sincère autant que modeste. J'ai déjà raconté l'histoire religieuse de deux d'entre eux; les autres étaient aussi deux frères, et la manière dont ils ont été amenés à la connaissance du Sauveur n'est pas moins remarquable. Ils sont de Churchill et ont reçu leurs premières impressions en assistant à des lectures de la Bible que faisait à ce fort un officier de la compagnie. Cet homme pieux ayant ensuite quitté le fort, il y a près de quatre ans, les deux frères sont restés privés de ce moyen de grâce, mais chaque année ils sont venus une fois à York et s'y sont mis en rapport avec cet équipage chrétien de Norway-House dont il a été question plus haut. Trois ou quatre jours passés dans la société de ces disciples de Christ ont été pendant quatre ans le seul genre de ministère que Dieu leur ait fait avoir. Mais ils lisaient, s'entretenaient et priaient ensemble, et l'œuvre de grâce s'est ainsi accomplie en eux. Jamais, avant notre ar-

rivée, ces deux hommes n'avaient vu le visage d'un ministre de l'Evangile. N'est-ce pas le cas de s'écrier avec le prophète : *Comme la terre pousse son germe et comme un jardin fait pousser les choses qui y sont semées, ainsi le Seigneur fera germer la justice et la louange pour être glorifié en elles ?*

Ici s'arrête la relation de M. Hunt. Trois jours après, le 29 août, l'évêque et ses compagnons partaient pour leur destination, l'établissement de la rivière Rouge, près du lac Winnipeg. Ils avaient à franchir une distance d'environ 600 milles (200 lieues), et devaient, Dieu aidant, arriver au commencement d'octobre. Ils y étaient attendus avec impatience par les missionnaires et par les Eglises indigènes réunies autour d'eux. Disons, en les y devançant, quelque chose de ces Eglises.

Nos lecteurs connaissent déjà les travaux d'évangélisation et de civilisation qui leur ont donné naissance (1). Les dernières nouvelles reçues des missionnaires de la Société épiscopale continuent à être excellentes. Les missions des *Grands courants*, de *l'Etablissement indien*, de *Cumberland* sont surtout l'objet des plus encourageantes bénédictions. Quelques traits empruntés aux rapports qui les concernent en donneront une idée.

L'Eglise des Grands courants se compose d'environ cent trente familles et d'un certain nombre d'individus isolés. Tous suivent régulièrement le culte, et il est parmi eux des âmes véritablement vivantes en Christ. Sous la date du 1er avril 1849, le révérend M. James, de cette Mission, écrit dans son journal : « Une journée chaude ! grand dégel dans la rivière. En plusieurs endroits la glace a été brisée par la force du courant. En me rendant ce matin à l'Eglise du Centre, j'ai couru quelques dangers. Bien des fois j'ai senti la glace craquer sous le poids de ma carriole, et une fois le pied de mon

---

(1) Voir entr'autres, XXIVe année, page 19 et suivantes.

cheval a passé tout à travers. Dans un endroit difficile, l'un de mes paroissiens, venu de la rive à mon secours, est tombé à l'eau, mais heureusement a pu s'en retirer sans autre inconvénient que la peur.

« Au retour j'ai dépassé un digne vieillard qui s'en revenait du service. Nous avons échangé quelques observations sur la rapidité peu ordinaire du dégel. « Eh bien! Pierre, ai-je ensuite ajouté, j'espère qu'au moment où je vous ai rejoint vous éleviez silencieusement votre âme à Dieu pour lui demander aussi un dégel spirituel. — Nous en avons grand besoin, monsieur, m'a-t-il répondu ; mais je vous avoue que je pensais à autre chose. —A quoi donc? — Je me disais à moi-même qu'il était étrange que je fusse encore épargné, moi si vieux, tandis que tant d'hommes jeunes et forts sont enlevés du milieu de nous. —Et quelle pensez-vous qu'en soit la cause?— Monsieur, ce ne peut être que pour l'une de ces deux raisons : ou bien je n'ai pas encore comblé la mesure de mes iniquités, ou bien je n'ai pas encore été rendu parfait dans l'amour de mon Sauveur. » Il ne me fut pas difficile de faire comprendre à cet excellent homme que la dernière alternative était la seule admissible. Il répondit de bon cœur : *Amen*, et nous nous séparâmes. Vieillard digne d'envie ! C'est l'un des ornements les plus purs de notre Eglise. Il peut bien, comme son glorieux homonyme, dire à son maître : *Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime.*

L'*Etablissement indien* se distingue des autres stations par sa prospérité matérielle. C'est le premier point sur lequel on ait réussi à fixer les indigènes et à leur faire prendre goût à la vie agricole. Ils y ont maintenant leurs maisons, leurs champs, leurs jardins et vivent pour la plupart du produit d'un travail régulier. Tout dans ce lieu révèle une civilisation qui se développe à grands pas. Sous le rapport spirituel, les progrès sont également encourageants. Les deux tiers au moins des habitants comprennent et parlent l'anglais, ce qui

facilite beaucoup la prédication de la Parole et la cure des âmes. Les services du dimanche réunissent trois cent cinquante auditeurs; les écoles soixante-treize enfants des deux sexes. L'année dernière, le baptême a été administré à trente et un enfants et à deux adultes de la tribu des Crees. « Le jour de Pâques (1849), écrit le missionnaire Smithurst, j'ai donné le pain de l'eucharistie à quatre-vingt-quatre personnes. C'est le chiffre de communiants le plus élevé que nous ayons encore atteint. Sept d'entre eux étaient pour la première fois admis au sacrement. Le service s'est fait avec solennité et m'a profondément réjoui. Un grand nombre d'assistants versaient des larmes et j'ai eu moi-même, à plusieurs reprises, quelque peine à maîtriser mon émotion, surtout au moment où j'ai donné les symboles sacrés à ceux qui les recevaient pour la première fois. Ces jeunes gens étaient tous sortis de notre école; je les avais vus grandir et se développer là, sous mes yeux. Qu'il m'était doux de les voir contracter avec leur Sauveur cette sainte et solennelle alliance! Puisse-t-il maintenant les garder, les affermir et les sanctifier pour les recueillir un jour dans ses tabernacles éternels ! »

La station de Cumberland est à cent cinquante lieues environ des précédentes, et dans l'une des régions les plus froides du pays. L'hiver y commence avec le mois d'octobre et ne finit guère qu'avec celui de mai. Pendant sept mois, une couche épaisse de glace ou de neige y couvre les rivières et le sol, et il n'est pas rare d'y voir le thermomètre tomber à 45 ou 50 degrés (de Fahrenheit) au-dessous de zéro. La grande tranquillité de l'atmosphère seule adoucit un peu cette rigueur de l'hiver.

La station, fondée en 1840, est dirigée par un missionnaire et un catéchiste indigène, nommé Henri Budd, qui a rendu déjà les plus excellents services à la cause de Christ. Le chiffre des Indiens qui se rattachent à cette Mission est de quatre cent soixante-quatorze, dont cinquante ont reçu le baptême

dans le courant de l'année dernière. Cet établissement est, comme le précédent, en pleine voie de prospérité.

« Nos Indiens, écrit son missionnaire, M. Hunter, font, au temporel comme au spirituel, des progrès lents mais sensibles. Ils ne sont pas encore fixés auprès de nous, mais ils commencent à y faire des séjours plus prolongés, et profitent avec plus de régularité des moyens de grâce que la Mission leur offre. La prière en famille est un acte qui fait maintenant partie de leurs habitudes; ils s'en acquittent généralement dans leurs maisons ou dans leurs tentes, et tout aussi bien quand ils sont à leurs grandes chasses, que dans les jours plus paisibles qu'ils passent sur la station. Bien des fois je me sens tout rafraîchi et encouragé quand, passant le soir devant leurs demeures, j'y entends retentir les accents de l'oraison ou le chant des cantiques. Leurs prières sont très simples, de vraies prières d'enfants, mais faites avec un grand recueillement et beaucoup de ferveur. Ils observent le dimanche avec une exactitude louable. Au temps des chasses, ils se réunissent ce jour-là sous la direction des plus âgés ou des plus capables, et « réjouissent le désert, » en faisant ensemble monter vers le trône de la grâce leurs invocations et leurs louanges.

« L'année dernière, ils ont beaucoup souffert de la disette, ce qui leur a fait sentir la nécessité de s'adonner avec plus de suite aux travaux de l'agriculture. Aussi ont-ils, cet été, planté beaucoup plus de pommes de terre et soigné leurs champs mieux qu'ils ne l'avaient encore fait. Ils prennent aussi goût à remplacer leurs tentes par des maisons, et, grâce à ce changement, notre station acquiert peu à peu l'apparence d'un village. Dès le point du jour, on peut entendre le bruit de leurs haches, pendant que les femmes et les enfants sont occupés aux travaux du jardinage. C'est un symptôme des plus réjouissants pour quiconque a vu ces gens dans leur état primitif et sait combien ils sont naturellement indolents. Nous remarquons aussi avec bonheur qu'ils attachent plus de prix à la propreté

et tiennent surtout à paraître aux assemblées du dimanche vêtus avec décence. Ainsi, grâces en soient rendues à Dieu! la civilisation donne ici la main à l'Evangile; c'est un moyen puissant d'assurer le succès de l'œuvre que nous avons entreprise.

« Une Eglise nouvelle et une maison d'école sont en voie de construction, et seront, s'il plaît à Dieu, terminées dans le courant de l'été prochain. Les Indiens nous ont prêté pour ces travaux un secours très efficace et qui a d'autant plus de prix à nos yeux, qu'il montre leur zèle pour l'affermissement de la Mission, et qu'il a contribué en même temps à leur faire prendre de plus en plus l'habitude d'un travail manuel poursuivi avec régularité. Notre école renferme actuellement quarante-deux garçons et trente-trois filles. Outre ces enfants, une quinzaine d'adultes fréquentent habituellement l'école du dimanche. Quinze de nos élèves lisent couramment la Bible, en savent par cœur des portions entières et peuvent aussi répéter le catéchisme de l'Eglise. Presque tous savent quelques-uns de nos cantiques. »

Voilà l'aspect général de l'œuvre. Quelques faits particuliers, racontés par le missionnaire, prouvent que les progrès accomplis dans l'intérieur des âmes par l'action du Saint-Esprit correspondent aux progrès extérieurs que l'œil de la chair peut apprécier. Voici deux beaux triomphes remportés par l'Evangile au sein de la même famille.

Les Indiens sont les esclaves de la superstition. Tous les imposteurs qui savent se prévaloir de leur faiblesse à cet égard, sont sûrs de parvenir à les dominer ou à vivre à leur dépens. Aussi ces hommes, qu'ils appellent devins, sorciers ou médecins, sont-ils en général très hostiles au christianisme et rebelles à tous les appels de l'Esprit; mais que ne peut la force de cette foi à laquelle la victoire sur le monde a été promise? On lit dans le journal de M. Hunter :

« *Le* 11 *septembre* 1848. Aujourd'hui le chef Louis Constance

m'a apporté un objet qu'au temps de son aveuglement spirituel, lorsqu'il jouait un si grand role dans les pratiques superstitieuses du pays, il regardait comme son trésor le plus précieux. C'est un long rouleau d'écorce de bouleau, sur lequel sont représentés le chemin qui conduit au bonheur sur la terre, les sentiers pernicieux que suivent les méchants, les divers dieux qu'il est important d'apaiser par des offrandes, la manière dont ces offrandes doivent être remises entre les mains des chefs, etc., etc. Il y a dans cet étrange document des choses manifestement empruntées à l'Evangile, mais affreusement dénaturées par le mélange des anciennes superstitions du pays. Les Indiens encore païens le regardent comme l'un de leurs plus grands mystères. En me le remettant, le chef m'a dit qu'autrefois il le traitait avec autant de respect qu'il en ressent maintenant pour la Bible, mais que, depuis qu'il est devenu chrétien, sa vue seule lui causait de l'horreur et qu'il me permettait d'en faire ce que je voudrais. Je l'ai remercié de cette nouvelle preuve de sa sincérité et lui ai dit que j'enverrais ce dernier débris de son ignorance passée au Comité de notre Société. » (1)

Quelques mois plus tard, en mars 1849, ce même chef, arrivant d'une longue chasse, revint trouver le missionnaire et l'entretenir de l'état de son âme. Le souvenir de ses anciennes erreurs et de la part qu'il avait prise aux rites idolâtres de sa nation, pesaient encore sur sa conscience. « Non seulement, disait-il, j'ai personnellement beaucoup de péchés à déplorer, mais encore j'ai été un artisan de mensonge, et j'ai entraîné les autres dans l'iniquité. » Et ce ne fut qu'en lui rappelant toutes les assurances de pardon qui se trouvent dans l'Evangile, que le missionnaire put rendre à son cœur le calme que lui enlevait ce retour vers les choses passées.

---

(1) Ce très curieux rouleau est en effet arrivé à Londres, où on le conserve dans le musée de la Société des Missions épiscopales.

Une conversion qui se manifeste par de tels signes peut être regardée comme sincère. Celle du frère de Louis Constance ne l'est pas moins. Cet homme, nommé Antoine, s'était, dès le commencement de la Mission, rangé parmi les adversaires les plus violents de la foi chrétienne. « Bien des fois, dit le missionnaire, il venait, au moment où ses compatriotes convertis étaient réunis pour prier ou adorer en commun, troubler leurs dévotions en vomissant contre eux les plus grossières injures, en les défiant au combat ou en couvrant leur voix de ses bruyantes clameurs. J'en avais eu souvent à souffrir moi-même depuis mon arrivée sur la station. C'était le meneur principal dans tous les mouvements hostiles qui nous ont jadis tant affligés. Mais Dieu a aussi fait son œuvre de régénération dans cette âme. Depuis sa conversion, elle a subi le changement le plus radical. Antoine Constance est aujourd'hui l'un de nos auditeurs les plus assidus et l'un de nos communiants les plus fervents d'esprit. Le souvenir de son ancienne obstination contre la vérité, lui inspire une grande humilité, mais n'empêche pas ses progrès. Il faut dire aussi que cette obstination prenait en grande partie sa source dans l'influence de son père, catholique romain de nom, mais homme immoral et violent qui, depuis que nous sommes ici, n'a cessé de manifester contre nous une haine perfide. Mais n'est-ce pas une chose bien encourageante que de voir maintenant soumis à l'Evangile deux frères issus d'un tel père et exposés à l'influence hostile d'un tel exemple ? Gloire en soit rendue au Seigneur, comme de tout ce qu'il fait ici ou ailleurs, pour le salut de ces pauvres païens ! »

Tels sont quelques-uns des résultats obtenus par la prédication de l'Evangile dans les contrées où le nouvel évêque de Rupert's-Land va s'établir. Son arrivée ne peut qu'affermir cette œuvre déjà bénie, mais pour laquelle il reste encore beaucoup à faire. Les Indiens idolâtres sont encore en grand nombre, et l'on peut juger de leur état moral par le fait suivant, ra-

conté par le missionnaire de Cumberland. « Dernièrement, dit-il, environ quarante Indiens ont été tués par des bandes guerrières non loin de la rivière Saskatchawan. Cela me fait souvenir de vous raconter ce qui s'est passé dans le courant de l'été dernier, à quelque distance de nous, et sur les bords mêmes de la rivière qui baigne notre établissement. Dix-neuf Indiens de la tribu des Pieds-Noirs s'étaient, on ne sait dans quel but, approchés d'un endroit occupé par un camp de Crees. Dès que ceux-ci les eurent aperçus, ils saisirent leurs armes, sautèrent sur leurs chevaux, poussèrent leur cri de guerre et se précipitèrent sur les Pieds-Noirs. En moins d'une heure, ces dix-neuf misérables furent massacrés, sans qu'il en échappât un seul. Leurs chevelures, scalpées à la mode indienne, furent ensuite mises au bout de longues perches, leurs mains et leurs pieds suspendus à la crinière ou à la queue des chevaux, et, pour surcroît d'horreur, les femmes, se mêlant à l'œuvre de sang, mutilèrent leurs corps de la manière la plus effroyable. Voilà l'homme de la nature ! Oh ! quand nous sera-t-il donné de voir cesser enfin, sous la douce influence de l'Evangile, ces scènes de violence et d'atroce cruauté ? »

VARIÉTÉS.

Réveil dans l'Eglise arménienne.

Un missionnaire américain, qui travaille en Turquie à ranimer la vie spirituelle dans l'Eglise arménienne, donne sur cette œuvre des détails très réjouissants. Il y a parmi les Arméniens, dit-il, un travail de l'esprit de Dieu silencieux, mais puissant et qui se manifeste d'une manière plus ou moins sensible dans toutes les grandes villes de l'empire turc. Sur quelques points, comme à Nicomédie , ce sont des livres qui ont servi d'instrument à ce réveil. Ailleurs, et entre autres à Aintab,

le mouvement s'est opéré sans livres et sans missionnaires d'aucune espèce. Encouragés par le succès des écoles fondées sous leurs yeux, les Arméniens ont perfectionné les leurs et sont parvenus à faire de leurs enfants des élèves supérieurs à tous ceux des autres écoles du pays. Ils ont une littérature qui leur est propre, mais où malheureusement l'élément religieux tient fort peu de place. C'est donc aux presses de la Mission qu'il appartient de fournir à ces gens, qui ont évidemment soif d'instruction, les lumières évangéliques, sous laforme de Bibles et d'autres publications religieuses. Un grand nombre de prédicateurs arméniens sont des hommes éloquents et qui exposent avec beaucoup de force la vérité telle qu'elle se trouve en Jésus. Nulle part peut-être il ne se présente, dans le moment actuel, un champ de mission qui soit plus digne d'intérêt et propre à inspirer de plus belles espérances.

Progrès de l'Evangile à Constantinople.

On sait que des missionnaires américains travaillent depuis longtemps dans cette vaste capitale de l'islamisme. Voici comment l'un d'eux résumait dernièrement l'histoire de cette œuvre.

« En 1839, une grande persécution vint fondre sur la Mission. Les protestants furent condamnés à un exil perpétuel ; toutes les congrégations dissoutes, et la terreur telle que les missionnaires n'étaient plus salués dans les rues par ceux-là même qu'ils avaient convertis. Cependant la parole de Dieu ne cessa pas d'être prêchée, mais de nuit et par des ministres qui se rendaient seuls et déguisés dans les lieux où l'on s'était donné rendez-vous.

« En 1843, un jeune Grec, nommé Himinal, avait embrassé la foi mahométane, puis l'avait ensuite abandonnée. C'est un crime que la loi turque punissait alors de mort. Himinal s'enfuit, mais revint ensuite sous un déguisement. Il fut arrêté,

A la requête de sa mère, l'ambassadeur anglais fit au gouvernement des représentations contre la barbarie de la loi en vertu de laquelle ce jeune homme devait périr. On lui promit qu'il ne serait pas exécuté; mais, malgré cette promesse, sa tête tomba sous la hache. Le gouvernement anglais se regardant comme offensé par cet acte de duplicité, demanda l'abolition de la loi. La France et la Russie parlèrent dans le même sens. Le sultan, après quelque résistance, finit par accéder à cette demande, et alla même plus loin, car il promulgua une nouvelle loi qui défendait à l'avenir toute espèce de persécution religieuse dans l'empire turc. Maintenant l'œuvre de Dieu peut s'y poursuivre en paix et y fait tranquillement son chemin. Les fruits qu'elle y a portés sont déjà nombreux et en promettent de plus précieux encore. Là aussi s'ouvre devant notre Société des Missions un beau et vaste champ de travail. »

Témoignage honorable rendu à un Missionnaire protestant.

En 1848, un missionnaire américain, le docteur Parker, établi à Canton, avait témoigné beaucoup de bienveillance à quelques missionnaires catholiques romains. Bannis de Pékin par ordre de l'empereur, ces prêtres étaient, après de nombreuses souffrances, arrivés à Canton. Le docteur Parker, touché de leur état, les avait réclamés des autorités chinoises, en s'engageant, sous sa responsabilité personnelle, à leur faire quitter le pays. Il les avait ensuite recueillis dans sa maison, où les soins les plus empressés leur avaient été donnés et où l'un d'eux était mort. *L'Œuvre de la Propagande*, dont le siége est à Rome, n'a pas été insensible à ces actes charitables, bien que l'auteur en fût un missionnaire protestant. Au mois de juin dernier, le docteur Parker a reçu de sa part une lettre de remercîments, accompagnée d'une médaille d'une valeur considérable.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, *en date du* 28 *décembre* 1849.

Les fêtes de Noël à Morija. — Aspect réjouissant. — Baptême de trente-quatre néophytes.— Moshesh et les renégats. — Deux brebis retrouvées. — Autres baptêmes et communion. — Discours de quelques néophytes.

Messieurs et très honorés frères,

Aux divers sujets d'encouragement que vous avez reçus, d'année en année, dans l'œuvre de foi et de charité chrétienne que vous avez entreprise parmi les païens, je me fais un vrai plaisir d'en ajouter un nouveau, en venant vous offrir quelques détails sur la manière pleine et bénie dont se sont passées, cette fois encore, les solennités de Noël à Morija. La semaine de préparation s'était écoulée en encouragements, en censures ecclésiastiques, en prières avec le troupeau, et celle d'avant dans un examen consciencieux des néophytes mis à part pour le baptême. Du jeudi au samedi soir, vous auriez vu arriver dans la station des groupes d'indigènes de tout âge, la plupart à pied, d'autres à cheval ou sur des bœufs, menant des bêtes de somme chargées d'habits de fête ou de provisions de bouche. Parmi ces adorateurs, les uns venaient d'une journée de distance, les autres de deux. Bon nombre de femmes portaient un nourrisson derrière le dos et un fardeau sur la tête, tandis que les enfants d'un certain âge suivaient leurs

mères à pas courts et pressés... Ce spectacle ne saurait vieillir pour nous : il touche, il encourage toujours au-delà de ce qu'on peut dire.

Les services commencèrent dès le samedi soir, 22 du courant, par une bonne méditation du frère Maeder, sur ces paroles de Jésus-Christ : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres. » L'auditoire était très nombreux ; l'ouïe des chants chrétiens, la vue des chandelles allumées produisirent chez ceux des assistants qui n'avaient jamais mis le pied dans une église, une sensation que plusieurs ont remarquée.

Le dimanche, on se réunit en plein air. Nos auditeurs ordinaires étaient décemment vêtus; les autres vinrent dans leur vieux costume, c'est-à-dire couverts d'une peau de bête bien assouplie, mais généralement peu propre. Comme pour avertir les fidèles qu'ils doivent se tenir séparés du monde, ils se mirent d'eux-mêmes à part des premiers, et se rangèrent en un vaste demi-cercle derrière eux. Sur le devant était une table blanche, et sur la table un pupitre pour le prédicateur. Un humble dais en nattes avait été élevé au-dessus de ce point-là... Au dernier coup de cloche, trente-quatre néophytes, conduits par mon compagnon d'œuvre, arrivent et viennent s'asseoir sur des bancs préparés pour eux devant la *chaire*. Je commence alors par implorer la bénédiction de Dieu, et indique une hymne de circonstance, qu'un groupe de plus de cent jeunes gens, tant garçons que filles, entonnent avec beaucoup de feu. Le sujet du discours était pris de Malachie, IV : *L'alarme jetée par l'Eternel*. On écouta avec attention et intérêt. Quand les néophytes se levèrent, chacun les dévora des yeux et fut tout oreilles pour les entendre. Je leur lus le décalogue, et ils promirent solennellement de le suivre, moyennant le secours d'en-haut. Ensuite, quatorze d'entre eux, hommes de tout rang et de tout âge, rendirent, l'un après l'autre, raison de leur foi. Les néophytes femmes se joignirent à eux pour

réciter ensemble le vœu du baptême, après quoi ils tombèrent tous à genoux ; l'assemblée se leva, offrit au Seigneur une prière de consécration en leur faveur, et ils lui furent en effet consacrés par le baptême.

Dans l'après-midi, même auditoire. Je prêchai sur Nombres, XIII, 28. « Ils firent donc leur rapport à Moïse et lui dirent : Nous avons été au pays où tu nous avais envoyés, et véritablement c'est un pays où coulent le lait et le miel, et voici de son fruit. Il y a une chose seulement, etc. » Ce discours dirigé contre l'apostasie produisit une grande impression. Plusieurs renégats qui se trouvaient présents cachaient leur face dans leurs deux mains ; Moshesh couvrait la sienne avec son foulard. L'assemblée dispersée, ce chef se mit à tout répéter à ceux de sa suite, demandant à plusieurs reprises : « En effet, quelle place faire aux renégats ? Ils ont une fois quitté le monde pour se donner à Dieu ; puis ils abandonnent Dieu pour revenir au monde ; le monde peut bien leur dire avec pleine raison : non, non, vous n'êtes ni des nôtres, ni des leurs ; quelle position peut-on vous faire? vous ne valez ni pour l'un ni pour l'autre parti, car certainement vous devez tous être de tristes sujets. » Il y eut encore ce jour-là un intéressant service en hollandais, tenu par M. Maeder, pour une vingtaine de Bastaards du voisinage.

Le lendemain, lundi, je baptisai douze enfants, et bénis aussi cinq mariages, dont la célébration nous avait attiré une grande affluence de curieux qui profitèrent de la prédication.

Dans la soirée, le troupeau se réunit dans le temple pour se préparer au sacrement de la Cène. L'exhortation pastorale roula sur I Cor. XIII, l'importance de maintenir allumé dans nos cœurs et parmi nous le feu de l'amour pour Dieu et pour le prochain, surtout pour les frères. Je mentionne trois fâcheuses querelles qui s'étaient récemment élevées parmi certains membres de l'Eglise, et qui, par la grâce du Seigneur, venaient d'être terminées. Les trente-quatre néophytes baptisés

la veille sont présentés au troupeau et recommandés à son affection. Un communiant, qui depuis douze mois s'était vu suspendu du sacrement de la cène pour cause d'adultère, rend publiquement compte de son repentir, assure qu'il est allé devant un témoin désigné par le pasteur demander pardon à la personne qu'il avait séduite, et lui promettre de ne plus tendre un tel piége à son âme : il est, en conséquence, exhorté et réadmis à la communion des fidèles. Alors un nommé *Pouti* est invité à rendre également compte de sa conduite passée, avant que je puisse l'admettre au nombre des membres du troupeau. Son discours produit une très forte impression. « Je suis un nouvel enfant prodigue, dit-il entre autres choses, avec une confusion mêlée de beaucoup de sentiment. J'ai été baptisé à Griquastadt. J'étais même fort considéré là et mis en avant pour bien des choses. Je passai ensuite à Philippolis, où je me vis encore regardé pour un temps comme un des premiers parmi les croyants. Mais le péché est resté comme le serpent, il se glissa dans mon cœur, j'épousai une seconde femme, puis une troisième, puis une autre encore, à la grande mortification des Eglises..... et ne pouvant plus souffrir la vue de mes proches, je vins à Jammerberg, de là à Morija, où, par la compassion du Sauveur, j'ai de nouveau trouvé le chemin de la repentance. J'ai renvoyé mes concubines, renoncé aux boissons spiritueuses. Aujourd'hui, acceptez-moi, je me repens et veux renouveler mon alliance avec Dieu. Une chose me pèse, c'est le scandale que j'ai donné. Hélas ! au grand jour des rétributions, que de sang amassé sur ma tête, le sang de ces âmes que j'ai offensées, et que le Seignenr redemandera peut-être de mes mains ! » — J'ajoute qu'une lettre va être écrite au nom de ce pauvre pénitent à l'Eglise d'où il est sorti.

Ensuite, ceux du troupeau qui ont manqué d'assiduité aux services sont publiquement censurés, et le plus relâché d'entre eux invité à se condamner lui-même et à promettre de mieux faire à l'avenir. Trois membres sortis des Eglises wesleyennes

de la colonie sont également présentés au troupeau et admis dans son sein. Je rends compte du peu qui a été fait par les convertis d'entre les hommes depuis la dernière cène, pour l'évangélisation des villages voisins, et termine la réunion par le chant d'un cantique et une prière.

Le mardi, jour de Noël, une immense assemblée se réunit de nouveau en plein air. Je lui explique l'annonciation des anges aux bergers. « N'ayez point de peur, car je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple, c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, le Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, vous est né. » Une longue table avait été dressée devant le pupitre : plus de trois cents communiants s'en approchèrent avec dévotion, et, le service fini, chacun se retira plein de bonnes impressions. Mon compagnon d'œuvre réunit de nouveau les Bastaards pour les édifier dans l'après-dinée, tandis que de mon côté, je bénis un nouveau couple, quoique ce ne soit pas notre habitude de célébrer aucun mariage les jours de communion; mais, dans ce cas particulier, je déviai de cette règle, faute de pouvoir mieux faire.

Ces solennités ont donné un peu plus de ton à notre Eglise. Cette augmentation de trente-sept nouveaux membres l'a beaucoup encouragée. Elle s'est encore vue touchée par le repentir et les confessions publiques de deux hommes depuis si longtemps en état de chute. Un renégat s'est hâté depuis de venir me faire une première ouverture. Les païens s'étonnent des progrès croissants que nous faisons, de nos joies si douces et si paisibles : « Evidemment, dit Moshesh, il y a dans la religion chrétienne des beautés cachées et des émotions toujours nouvelles ! »

Son peuple a été agité depuis quinze mois par des guerres sans cesse renaissantes. On n'a vu dans la contrée que sang répandu, que déprédations et que dégats. Le cri d'alarme a constamment retenti du haut des montagnes; jour et nuit chacun a été en alerte. Naturellement notre mission a beau-

coup souffert de tous ces troubles. Les préoccupations politiques ont fait un grand ravage dans les esprits. La recrudescence des mœurs anciennes, s'étant jointe à l'agitation générale, les tentations et les chutes n'ont pas manqué. Le monde s'est fort réjoui en voyant plusieurs de nos prosélytes retourner vers lui, les Eglises au contraire en ont été humiliées et affligées ; peut-être la nôtre avait-elle plus besoin que jamais de l'encouragement remarquable que vient de lui accorder la bonté divine.

Quant aux néophytes dernièrement baptisés, voici, avant de terminer, de courts détails sur quelques-uns d'entre eux. Ils sont tirés de leur confession publique.

Rufus Lévatle. — Je ne suis pas venu ici avec les yeux éclairés, c'est la curiosité qui m'y amena, qui me fit entrer dans l'Eglise. J'y entendis cette parole qui me frappa : « Le péché est la transgression de la loi. » De quelle loi ? demandai-je ; vous me répondîtes : la loi de Jéhovah. — Qui est-il ? repris-je.—Vous me parlâtes de lui, et je fus pris comme dans un rets. La conduite de Pilate envers Jésus-Christ me frappa aussi beaucoup. Je me récriai en la méditant. N'était-il pas là pour faire justice ? me demandais-je... Mais bientôt une voix intérieure me dit : Laisse là Pilate ; c'est l'amour de Jésus-Christ qui l'a conduit au prétoire ; son amour seul et tes propres fautes qu'il était venu expier. Alors je me donnai à lui ; je jette au loin le vieux kross et lui en demande un nouveau.

Sophonie Rannoï. — Je suis un grand pécheur qui ai grandi dans le mal. Mon chef me donna jadis un bouclier ; je le pris, j'allai ravager les provinces, je fus en honneur et l'orgueil s'empara de moi. Je ravis aux uns leurs troupeaux, aux autres leurs femmes ; les boissons enivrantes firent mes délices. L'adversité m'atteignit à la fin : Mon père tomba dans un combat ; je perdis tous mes biens, jusqu'à mes habits. Dans les champs, je cueillis et entrelaçai de l'herbe pour m'en couvrir ; on me cria : Oh ! le gnou !... Un maître cruel me

recueillit; ses mauvais traitements m'éloignèrent de lui. A la fin, je vins à Morija. Tout ce que j'y entendis me frappa et j'y restai. La première parole qui fit impression sur moi dans mon extrême ignorance fut celle-ci : « Il y a un Dieu qui était avant toutes choses, et qui est encore, qui doit être éternellement. Je m'enquis de ce Dieu-là pour me donner à lui, et cela pour tous les jours de ma vie. Comment pourrais-je retourner à la condition de la bête des champs et au manteau d'herbe verte?

Timothée Motloai. — J'avais des enfants; la mort me les a ravis. J'avais une femme aimée; une longue maladie s'empara d'elle, je la soignai nuit et jour; elle était pieuse; sa résignation, son calme, ses exhortations, tout fit impression sur moi. Dieu l'a ramenée des portes du tombeau pour me la rendre, comme il rendit à Job tous ses biens et ses amis. J'ai donc désiré de le servir fidèlement avec elle. S'il m'est donné de persévérer jusqu'à la fin, j'aurai pour partage la félicité des cieux, seule récompense désirable.

Salathiel Robosheane. — Pendant des années, de petites compagnies de gens ont passé le samedi par notre kraal, se rendant à la prière à Morija. En les voyant je disais : ils se fatigueront de ce chemin-là. Plus tard, leur conduite me fit honte. Je me demandai : Où en es-tu? où finiras-tu? ceux-là viennent de loin, tu demeures près; pourquoi ne pas te rendre aussi à l'église?... Je me joignis à leurs bandes, je viens à présent avec eux et je désire toujours le faire. Ceux qui tournent le dos à Jésus-Christ, il leur tourne aussi le dos. Mon désir serait de déloger dans ce sentiment de Siméon : « Seigneur, tu laisses maintenant ton serviteur aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut. »

Azor Ntsane.—Vous voyez tous que je suis ici et demandez qui m'a amené; ne dites pas que je me suis amené moi-même, la puissance de Dieu m'a amené. Bien des choses frappantes me sont arrivées, à moi qui me moquais du Seigneur, qui me

confiais en ma propre force, qui insultais aux gens pieux, qui gisais dans tous les péchés imaginables. Je paissais un jour des bœufs, je m'assis à terre, sur les bords d'une fosse d'eau ; elle était profonde; je ne sais comment j'y tombai, je ne sais comment j'en sortis : saisi de frayeur, je m'agenouillai pour prier. La pensée de la mort s'empara de moi ; je me rappelai combien de fois j'avais repoussé d'excellentes exhortations, je me demandai tout tremblant : En quoi as-tu mis ta confiance?... Un remords intérieur me répondit : Ce n'est pas en celui qui t'a donné des yeux pour voir, deux mains pour travailler, deux pieds pour marcher, des oreilles pour entendre. Malheureux ! malheureux !... Une autre fois, comme j'étais en prière, une épaisse obscurité m'enveloppa; ensuite, je vis une éclatante lumière; m'étendant par terre, je pleurai de joie et de frayeur. Je suis Ntsane, un vrai transgresseur des lois de Dieu. Jésus, lui, est venu me chercher; eh bien, qu'il m'emmène avec lui. Le mal est en moi, pesant comme un lourd fardeau de pierres, que Jésus l'enlève et l'emporte au loin. Je veux m'étayer de lui comme d'un long bâton ; je ne veux plus toujours courir après l'adultère. Jésus est réellement mort à cause de moi, et moi, pauvre enfant prodigue, je veux retourner à lui, être sa rançon... Je perdis autrefois un frère que je chérissais beaucoup, mon cœur s'en abattit, je me lamentai : demain, m'écriai-je avec effroi, tu mourras aussi : ce demain arrivera ; encore s'il me trouvait bien préparé ! — Je réside loin d'ici (1) mais j'ai deux bons pieds pour me rendre assidûment à la prière. A quoi devront-ils servir un jour ? à me faire honte, à me condamner, à moins que je n'en mette un devant l'autre, pour venir par leur moyen adorer ici le Dieu qui me les donna tous deux. — J'allai un jour chez mon oncle; il me demanda: Sot que tu es, tu pries le Dieu des blancs, qu'as-tu vu ? Je répondis : Doucement, vous autres

(1) A huit ou dix lieues de distance.

ici, vous ne sauriez me comprendre ; vous n'avez pas vu ce que j'ai vu ; vous n'avez rien éprouvé de ce que j'éprouve. Noé bâtit l'arche et y vécut, tandis que tous ses contemporains périrent. On se moquait sans doute de lui : Ah ! le fou, comme il se fatigue, qu'a-t-il vu ? Personne sans doute qui voulût avancer son bras et lui aider. Les fleuves fondent des cieux ; ces gens-là, tremblants, courent aux montagnes, les eaux les y suivent. Ils grimpent aux plus hauts arbres; les torrents, les grêles, les tonnerres, tout les y atteint, les frappe ; ils périssent dans leur incrédulité. Où sont-ils ? quel est le pays qui les recèle?... Un fleuve de flammes doit fondre un jour des cieux sur la terre. Vous riez tous là, autour de vos pots de bière, tandis que je vous exhorte : ces boissons qui vous séduisent vous suffiront-elles pour éteindre le feu dévorant ? « Voici : un jour vient, embrasé comme une fournaise, et tous les orgueilleux et tous ceux qui commettent la méchanceté seront comme du chaume, » a dit Malachie. Vous serez comme de la cendre sous la plante des pieds des croyants au jour des vengeances de Jéhovah. Non, non, je ne veux pas que ceux du monde me détournent de cette voie où je suis entré ; elle conduit au bonheur sans fin. Ce n'est pas la localité que l'on habite qui se trouve loin de Dieu ; c'est le cœur qui est loin de lui.

Nahason Nkhoaba. — Je suis un fils d'hyène. Mon père dévorait les troupeaux d'autrui. J'appris à son exemple à voler aussi et à dévorer. Il périt enfin dans un combat. Je restai avec ma mère. Une bande de Matébéles nous surprit dans les champs et nous enleva tout, jusqu'à nos kross. C'était en hiver. Ma mère, pendant la nuit, me réchauffait un peu avec ses mains. Pendant un temps, nous vécûmes ensemble de chasse, de racines et de gramen, qu'elle broyait entre deux pierres pour en faire un mauvais gâteau. Plusieurs fois j'ai pensé périr par la main d'hommes méchants, par la dent toujours affamée des cannibales, par celle des bêtes féroces. La

foudre tua un jour deux de mes amis dans une maison où j'étais aussi, et je tremble encore de frayeur en pensant à ce coup-là. Dans ce lieu, aujourd'hui appelé d'un nouveau nom, je passai un jour et n'y vis que des crânes humains, qui me firent frémir d'horreur. Je m'en éloignai. Après quelques années, je voulus par curiosité venir voir une autre fois ces ossements, mais j'y trouvai des baruti! et j'y entendis des chants de cantiques! J'écoutai ce que racontaient ces blancs, j'y pris plaisir, et voilà qu'aujourd'hui ils me baptisent au nom de Jésus, notre Sauveur! Tout cela est beau comme le jour, bon comme l'eau des fontaines : je le serrerai dans mon cœur. A Dieu soit la louange et la prière! »

Agréez, Monsieur le président, Monsieur le directeur et Messieurs, l'assurance de mon affection constante et de mes prières.

TH. ARBOUSSET.

STATION DE WELLINGTON.

Lettre de M. BISSEUX, *en date du* 10 *janvier* 1850.

Agitation dans la colonie. — Baptême de sept néophytes. — Quelques heureux fruits de la Parole. — Funestes effets de l'ivrognerie. — L'Ecole.

Messieurs et très honorés Frères,

La colonie du Cap se trouve dans un état fort critique. Elle s'est levée comme un seul homme pour s'opposer de toutes ses forces aux projets d'un ministre anglais qui voudrait la ruiner (1). L'introduction dans ce pays des criminels que la

---

(1) Le Gouvernement anglais avait décidé que la colonie du Cap serait désormais un lieu de déportation et avait déjà envoyé sur ce point un navire chargé d'hommes condamnés à cette peine; mais les colons se sont opposés à l'exécution de ce projet avec une telle énergie qu'il a fallu l'abandonner. Ordre a été donné de diriger sur un autre point les criminels destinés au Cap. Notre frère ne pouvait, à la date de sa lettre, connaître cette nouvelle

Grande-Bretagne rejette de son sein est plus redoutée qu'une invasion des Cafres. Tout est en émoi, et il n'y a sorte de moyens auxquels on n'ait recours pour résister par la force morale du moins, aux mesures d'un Gouvernement qui dans ce cas se montre despotique.

Quoiqu'habitant la campagne, nous sommes aussi sur le qui vive. Nous protestons et nous pétitionnons auprès de la reine et du parlement, tout en nous humiliant devant le Roi des rois pour que ce fléau n'approche pas de nous. Hélas! des caractères comme ceux de ces déportés, nous n'en avons déjà que trop! et si le nombre en était doublé ou quadruplé, qui pourrait tenir ici? Aussi un grand nombre d'habitants se proposent-ils de quitter la colonie si l'on nous force à recevoir des forçats. Espérons que Dieu aura pitié de nous.

Ces réflexions vous feront comprendre, Messieurs, que le Seigneur nous éprouve de plusieurs manières. L'année dernière, c'étaient les embarras de la Société qui mettaient l'existence de ma station en question, aujourd'hui c'est l'état politique du pays. Mais nous nous confions en Dieu, car sa gratuité ne s'est point départie de nous. Les paroles de Jésus-Christ ne passeront point. Malgré les passions des hommes et tous les bouleversements de la politique, son Evangile achèvera ses triomphes. Les succès peuvent être lents, les mécomptes nombreux, mais il bénira l'œuvre de nos mains : il l'a déjà bénie.

L'année 1849 ne s'est pas terminée sans que j'ai eu la joie de voir mon Eglise s'augmenter de quelques membres. Comme l'année précédente, j'ai, quelques jours avant Noël, conféré le sceau du baptême à sept néophytes. Ils ont fait ce jour-là leur première communion. Ce sont deux hommes et cinq femmes

---

décision. Le commencement de sa lettre n'en est pas moins intéressant pour peindre la situation des esprits et comme se rattachant à l'histoire de la mission. C'est pourquoi nous l'avons conservé. (*Rédacteur.*)

qui avaient toujours fréquenté le culte et fait un bon usage du catéchisme. Je les ai fait longtemps attendre pour éprouver leur foi, mais rien ne les a découragés. Puissent-ils glorifier le Sauveur par une vie toujours en harmonie avec les préceptes de son saint Evangile !

J'ai la douce espérance que plusieurs autres personnes sont bien disposées pour le royaume des cieux. Ici c'est une femme qui me prie de la recevoir comme catéchumène, parce qu'une prédication sur l'eau qui jaillit en vie éternelle lui a montré qu'elle ne serait jamais heureuse sans la foi au Sauveur. Là c'en est une autre qui va entrer dans l'éternité, mais avec une joie indicible, qu'elle dit avoir trouvée dans la parole de Dieu et les divers entretiens que j'ai eus avec elle. Là c'est encore un vieillard, à l'article de la mort, qui exhorte sans cesse ceux qui le visitent à profiter des moyens de grâce, parce que c'est là qu'il a trouvé, dit-il, la perle de grand prix. Un jeune homme a été convaincu de la nécessité de servir Dieu dans une maladie grave qu'il vient de faire. Les instructions que je donne au catéchisme ont été particulièrement bénies pour une personne qui déclare avoir senti son état de péché en entendant expliquer le décalogue. Elle a reconnu qu'elle n'aimait pas Dieu de tout son cœur, qu'elle avait d'autres dieux, cette pensée l'a troublée et a été le commencement de son réveil.

Voilà, Messieurs, quelques-uns des fruits que porte l'Evangile au milieu de plusieurs centaines d'individus dont la plupart ne montrent qu'une déplorable insouciance pour ce qui regarde leur salut. En effet je ne sais si la moitié fait usage, même à de certains intervalles, des instructions religieuses mises à leur portée. La fin de l'année 1849 et le commencement de celle-ci m'ont surtout navré le cœur. Ce n'étaient partout que divertissements mondains, danses et débauches. Il y a des cabarets dans tous les endroits, et comme la boisson est à vil prix, l'on ne rencontre que des hommes ivres. Ces malheureux dépensent tout leur argent au cabaret tandis que

leurs femmes et leurs enfants sont presque sans pain et sans vêtements. Puis si vous leur demandez pourquoi ils ne viennent pas à l'Eglise, leur réponse est qu'ils n'ont pas d'habits pour le dimanche. C'est aussi l'excuse qu'ils allèguent pour se justifier quand ils ne viennent pas à l'école.—Parlant de l'école, je dois vous dire, Messieurs, que je la tiens trois fois par semaine et seulement le soir, et que ceux qui la fréquentent sont pour la plupart des adultes qui n'y apprennent que la lecture et le chant sacré.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Total des adultes baptisés depuis la fondation de la station	58
Enfants baptisés	48
Mariages bénis	153

Recevez, Messieurs, l'assurance de mon affection cordiale et sincère, et croyez-moi toujours votre dévoué serviteur,

J. Bisseux.

STATION DE MOTITO.

Dans une lettre, écrite le 25 novembre, à M. le directeur des Missions, M. Frédoux parle de nouveau du besoin qu'il aurait d'un collégue pour l'aider à desservir l'immense circonscription du champ missionnaire qu'il cultive. On sait que sa principale annexe, Jackals-Fountain, est à soixante lieues de Motito et les trois autres à trois, huit et trente-cinq lieues du même point. — Notre frère dit ensuite :

« Je fis récemment une visite à Morokœng. La pluie, chose d'ailleurs bien plus agréable aux Barolong que l'Evangile, ne me permît de leur annoncer celui-ci qu'une fois, le dimanche. Le nombre de ceux qui vinrent l'entendre fut moindre que je ne l'avais espéré ; mais il est probable que les passages les plus frappants de mon discours parvinrent à la connaissance de beaucoup de personnes qui ne faisaient pas partie de

mon auditoire, car, ainsi que les Athéniens d'autrefois, les Béchuanas sont sans cesse occupés à raconter ou à écouter des nouvelles : tout Mochuana est une gazette en action. C'est ainsi qu'après le service, m'étant rendu dans l'un des quartiers les plus éloignés de la ville, comme je me plaignais au chef de ce quartier de ce qu'il n'était pas venu, non plus que ses gens, écouter mon message, je fus agréablement surpris d'entendre un Mochuana que je n'avais pas remarqué parmi mes auditeurs, entreprendre une analyse de mon sermon.

« Le lundi matin, un grand nombre de Barolong se rassemblèrent au *khotla* de Maikecho, le principal chef, pour s'y entretenir de la pluie avec quelques-uns de ces faux prophètes qui se vantent de l'avoir à leur commandement. C'était une belle occasion fournie par la superstition pour élever la voix contre elle et la combattre. Avant de partir pour Motito, je prêchai au milieu de cette assemblée, qui m'écouta très silencieusement pendant que j'attaquais ses croyances et lui en proposais de nouvelles ; elle se dispersa dès que j'eus terminé. Quant aux faiseurs de pluie, ils restèrent muets, se consolant sans doute par la pensée que bientôt je ne serais plus là pour les troubler. »

M. Frédoux parle ensuite de la grande découverte du lac Ngami, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, et dit à ce sujet que le voyage du docteur Livingston est, sous le rapport géographique, le plus important qni ait depuis longtemps été entrepris au sud de l'Afrique. Il a vu à leur retour les deux compagnons de M. Livingston, qui ont passé par Motito.

Un *post-scriptum* daté du Kuruman, le 5 décembre, annonce que M. Frédoux s'était rendu dans cette station pour y assister à une conférence de missionnaires anglais. Il y a trouvé M. Freeman, délégué par la Société de Londres pour parcourir les stations de la Société dans le sud de l'Afrique. M. Freemann avait fraternellement visité déjà trois de nos stations françaises, celles de Béthulie, de Carmel et de Béerséba. Il se proposait de visiter également les autres à son retour.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE.

VISITE AU TEMPLE DE JAGGERNATH.

Relation de M. Lacroix. — Occasion du voyage. — Puri et ses environs. — Histoire de l'idole. — Service du temple. — La chasse aux pèlerins. — Les moines. — La grande fête. — La fête en 1849. — Les adorateurs. — Travaux missionnaires.

Le nom de Jaggernath est célèbre dans les fastes de l'idolâtrie. Qui n'a entendu parler de cette affreuse idole de l'Inde, de son fameux temple de Puri et de ces milliers de fanatiques qui, depuis un temps immémorial, se précipitent sous les roues de son char pour y chercher une mort réputée à la fois glorieuse et méritoire? Il en a été plusieurs fois question dans cette feuille. Mais jamais, peut-être, ces monstrueuses aberrations de l'esprit humain n'avaient été décrites d'une manière plus complète et plus saisissante que dans la relation qu'on va lire. Ces récits, venus d'un homme bien connu par ses talents et sa piété, le missionnaire Lacroix de Calcutta. sont intéressants à plus d'un titre. Le nom de leur auteur est une garantie contre tout soupçon d'inexactitude ou d'exagération, et ils ont le mérite de dépeindre, non pas ce qu'a pu être jadis, mais ce qu'est aujourd'hui même, le crédit dont jouit encore le culte de Jaggernath. C'est au mois d'août de l'année dernière, deux mois après être revenu de la grande fête annuelle des chars, que le missionnaire a raconté, dans une réunion tenue à Calcutta, les étranges scènes dont il avait été témoin.

La visite de M. Lacroix à Jaggernath avait eu lieu sur l'invitation des missionnaires baptistes qui évangélisent la côte d'Orissa. Deux raisons puissantes avaient motivé cette invita-

tion. D'abord, la fête dont il s'agit attire toujours à Puri un nombre prodigieux de pélerins Bengalais, qu'à cause de la diversité des langues, les missionnaires d'Orissa ne peuvent que fort imparfaitement entretenir des choses du salut. Ensuite, la sanction donnée au culte de Jaggernath par le gouvernement anglais, qui va jusqu'à allouer une somme pour l'entretien du temple, excite depuis longtemps les réclamations de tous les amis de l'Evangile. Les missionnaires d'Orissa désiraient que d'autres voix que la leur pussent redire au loin les désastreux effets de cette honteuse politique, et concourir ainsi à soulever de plus en plus contre elle l'opinion du public chrétien. Il y a lieu d'espérer qu'à cet égard leur attente ne sera pas déçue.

Malgré sa longueur, nous donnerons la relation de M. Lacroix à peu près toute entière. Nous ne saurions trop qu'en retrancher, et il est bon qu'elle reste comme monument d'un état de choses qui subsiste encore, mais qui devra nécessairement tomber bientôt devant les triomphes toujours croissants de la vérité chrétienne. La voici.

PURI ET SES ENVIRONS.

Cette ville est située sur la côte d'Orissa, à 300 milles environ (100 lieues) de Calcutta. Elle diffère sous plusieurs rapports des autres villes de l'Indoustan. Une seule grande route, droite et large de 140 pieds, la traverse; c'est celle que parcourt, quand il sort, le fameux char sacré. Toutes les autres rues sont étroites, irrégulièrement bâties et d'une dégoûtante malpropreté. On y compte environ 5,000 maisons et 30,000 habitants. Le nombre des boutiques, toutes situées dans le voisinage du temple, est très peu considérable; le reste de la ville paraît évidemment n'avoir été bâti qu'en vue d'héberger les pélerins qui accourent de toutes les parties de l'Inde aux grandes fêtes du dieu. Le nom même qu'on donne aux maisons (*shâlâs*), indique cette destination; il signifie *abri pour la commodité des étrangers*. Elles sont, en général, divisées en plusieurs

appartements. Cependant la plupart sont des *Moths*, c'est-à-dire des monastères bien dotés et affectés à la résidence des *dévots* ou gens consacrés au service de l'idole.

Dans l'opinion des Indous, Puri est l'un des endroits les plus sacrés de la terre. Tout le pays d'alentour, dans un rayon de cinq kros (environ trois lieues et demie), participe à cette sainteté, quoiqu'à un degré inférieur. La ville possède cinq vastes étangs, où l'on descend par des escaliers en pierre qui en font tout le tour. C'est là que les pèlerins procèdent à leurs ablutions. L'un de ces étangs s'appelle le *Gange-Blanc*. Les prêtres de l'endroit font croire au peuple que les eaux qui le remplissent sont celles-mêmes du Gange, amenées jusque-là par des canaux souterrains et possédant, en conséquence, toute la vertu du fleuve lui-même pour assurer à qui s'y baigne le pardon de ses péchés. Mais le lieu le plus sacré de tous, est le temple. Il se trouve au centre de la ville, dans un enclos carré, d'environ six cents pieds en tous sens, et qu'entoure un mur de pierre de vingt pieds de haut. De chaque côté de cette enceinte se trouvent quatre portes dont la plus célèbre est celle qui s'ouvre à l'orient. Elle est ornée de figures colossales représentant des lions, et s'appelle, pour cette raison, la *Porte des Lions*. L'enceinte entière renferme plus de cinquante temples consacrés aux divinités principales du Panthéon indou. Le plus remarquable, celui de Jaggernath, consiste en une tour bâtie en pierre et s'élevant à une hauteur de deux cents pieds sur quarante-deux pieds carrés de largeur ; on l'appelle le *Boro-Dewàl*, c'est-à-dire *le temple par excellence*. C'est là que, sur une vaste estrade de marbre, nommée le *trône des joyaux*, se voient les idoles de Jaggernath, de son frère et de sa sœur, continuellement exposées à la vénération des croyants. A l'extérieur, le toit et les murs de l'édifice sont ornés de sculptures représentant des éléphants, des griffons et autres monstres à proportions énormes. Les parois de l'intérieur sont décorées à peu près de même, mais d'une manière plus licen-

cieuse; les objets obscènes y abondent. Sous ce triste rapport, les temples situés le long de la côte d'Orissa l'emportent sur tous ceux qui se trouvent dans le reste de l'Indoustan.

ORIGINE DE L'IDOLE.

Voici les puériles extravagances dont se repaît la crédulité des Indous sur l'origine de Jaggernath.

Aux temps de l'*âge d'or*, disent les prêtres, le dieu Vishnou était adoré à Orissa sous la forme d'une idole nommée *Nil-Madhob*. Indrodomon, Rajah (*prince*) d'Abonti, ayant entendu parler de la célébrité de ce dieu, forma le dessein d'aller lui rendre ses hommages et partit à cet effet pour Orissa. Arrivé là, il apprit que la fameuse image venait justement d'en disparaître. Son désappointement fut grand; mais, pour le consoler, Vishnou lui apparut en songe et lui promit qu'il reparaîtrait bientôt sous une forme plus sacrée, qui se nommerait le *Daru*, ou la poutre incarnée, et qui subsisterait à toujours. Peu de temps après, en effet, continue la légende, on vint un jour rapporter au Rajah qu'une poutre, d'une forme vraiment divine, et parée de coquillages et de fleurs, flottait en vue des rivages de Purush. Transporté de joie à cette annonce, Indrodomon courut en personne sur le bord de la mer, et, reconnaissant à des marques certaines que cette poutre était bien la nouvelle incarnation de Vishnou, il la fit respectueusement enlever et transporter dans un enclos consacré. Il ordonna ensuite aux plus habiles charpentiers du pays de la façonner en une noble et imposante statue. Les ouvriers se mirent à l'œuvre, mais en vain; leurs instruments les mieux affilés rebondissaient sur le bois sacré sans en détacher la moindre parcelle. Après beaucoup de tentatives inutiles, le Rajah commençait à désespérer du succès, quand un homme fort âgé, tout couvert d'éléphantiasis, vint lui demander la permission de reprendre l'ouvrage abandonné. La cour se railla fort de cette prétention, mais le Rajah l'accueillit et conduisit lui-même

dans l'enclos sacré le vieillard qui, du premier coup de sa hache, fit voler au loin les éclats du bois resté jusque-là impénétrable. Le Rajah, reconnaissant à ce signe la volonté du dieu, confia la poutre au nouveau venu. Celui-ci promit d'avoir fini son ouvrage en vingt et un jours, mais à condition que la porte de l'enceinte serait scellée, et que personne n'y entrerait avant ce temps révolu. Le Rajah accepta cette condition; mais malheureusement sa femme, poussée par la curiosité, se moqua de sa patience,et il n'eut pas la force de résister à ses sarcasmes. Le quinzième jour, il brisa les sceaux mis sur la porte et entra dans l'enceinte réservée. Il n'y trouva personne: le vieux charpentier s'était évanoui, et le Rajah, regrettant amèrement sa faute, resta convaincu que cet homme n'était autre chose que *Vishwokorma* (l'architecte des dieux), qui avait voulu lui faire du bien, mais s'était enfui sans achever son œuvre, afin de le punir de son impatience. A la place de la poutre, on trouva les trois images de *Jaggernath*, de *Bolobhodro* son frère et de *Subhodra* sa sœur. Le divin architecte en aurait sans doute fait quelque chose de beau s'il n'avait pas été dérangé, mais il ne les avait qu'ébauchées ; elles n'avaient point encore de jambes et leurs bras n'étaient que d'informes moignons. C'est cependant sous cette forme que les dieux ont voulu demeurer jusqu'à ce jour.

SERVICE DE L'IDOLE.

La maison, c'est-à-dire le personnel attaché au service de Jaggernath est immense. On n'y compte pas moins de trente-six emplois principaux, subdivisés encore en plusieurs fonctions inférieures. Environ 640 personnes y sont attachées. Quelques-unes de ces charges donneront une idée du reste. Il y a l'officier qui met Jaggernath au lit, celui qui l'habille, celui qui lui présente l'eau et le cure-dents pour se nettoyer le visage et la bouche, un officier pour lui peindre les yeux, d'autres pour lui donner son riz,pour laver son linge, pour porter

son parasol, pour compter ses robes, pour lui rappeler les heures de l'adoration, etc., etc. Il y a de plus 400 familles de cuisiniers, 120 jeunes danseuses, et enfin un nombre de prêtres proprement dits, qu'on n'estime pas à moins de 3,000, et qui ont aussi chacun leurs fonctions particulières.

Ces derniers sont pour la plupart fort riches. Ils se divisent en deux classes : les *Pandharis*, qui font le service intérieur du temple et présentent l'idole aux adorateurs, et les *Pandas*, ou *chasseurs aux pèlerins*, dont l'office est d'aller de côté et d'autre pour attirer les visiteurs à Puri. Au-dessus de tous est un Rajah qui exerce l'autorité souveraine, au nom et en vertu d'une délégation du gouvernement anglais. C'est lui qui, chaque soir, ferme la porte du temple et qui la rouvre chaque matin. Il lui est interdit de rien prendre de ce qui est offert au temple. Cependant l'opinion générale est qu'il s'approprie au contraire tous les présents consacrés, toutes les fois du moins qu'ils ont quelque valeur. Ce soupçon lui a fait donner le surnom de *frère aîné de Jaggernath*, et, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a amassé à ce métier une fortune très considérable. Tout Indou riche qui vient visiter le temple paie d'abord pour cela, paie ensuite pour voir l'idole, et ne manque jamais de faire d'autres libéralités. Il y a quelques années, une vieille femme, très opulente, avait fait fabriquer trois globes d'argent massif, dont elle fit hommage au temple, à condition qu'ils figureraient au sommet des trois chars sacrés lors de la procession annuelle. Il lui fallut payer pour obtenir la permission d'offrir ce présent. Trois ans plus tard, elle envoya un messager pour s'assurer si les trois riches ornements brillaient à l'endroit convenu ; mais ce fut en vain que cet homme les chercha du regard. Ils avaient disparu, et nul ne doute qu'ils n'eussent passé dans le trésor particulier du Rajah.

Du reste, ce haut fonctionnaire n'est pas seul à faire marchandise de l'idole et du temple. Tous les prêtres suivent à

qui mieux mieux son exemple. On les reconnaît dans la ville à l'expression d'orgueil, de ruse et de rapacité qui caractérise leur figure. Armés, pendant les jours de la fête, d'une énorme canne en rotin, ils fendent la foule souvent en la frappant et en se faisant, sous mille prétextes divers, donner quelques pièces d'argent. Mais leur grande ressource est le trafic des aliments que préparent dans le temple même les cuisiniers dont il a été question plus haut. Ces aliments, qui consistent en riz, légumes, fruits et mets épicés, sont placés un instant devant l'idole et vendus ensuite comme chose sacrée par les prêtres qui ont soin de persuader aux pèlerins qu'ils commettraient un grand péché en préparant eux-mêmes leurs aliments aussi longtemps qu'ils séjournent à Puri. Or, ces vivres prétendus saints se vendent au moins huit fois au-delà de leur valeur réelle, et aux grandes fêtes du lieu, il se trouve en moyenne plus de cent mille pèlerins autour du temple; qu'on juge des énormes bénéfices que ce monopole peut rapporter à ses astucieux possesseurs.

Tout cela est l'affaire des Pandharis. L'industrie des Pandas est d'un autre genre, mais non moins lucrative. En allant, comme nous l'avons dit, de lieu en lieu pour exhorter leurs ignorants compatriotes à se rendre aux fêtes de Jaggernath, ils trouvent le moyen de leur extorquer immensément d'argent. De toutes les castes de l'Inde, il n'en est probablement pas de plus immorale et de plus éhontée que celle-ci : « Où allez-vous? demandait un missionnaire à l'un de ces hommes qu'il rencontrait dans le bazar de Berampore? — De côté et d'autre trompant le peuple, » fut sa réponse, et il s'en faisait hautement gloire. — Vous me parlez de votre Jésus, disait un autre de ces misérables à quelques-uns de nos catéchistes indigènes; mais que pouvez-vous gagner à cela? peut-être six roupies par mois? Mon *métier* vaut mieux que cela. Je n'ai qu'à exalter les gloires de Jaggernath, et il m'arrive autant d'argent que je veux. — Oui, reprit l'un des

nôtres, mais avez-vous quelque respect pour votre Dieu? — Moi! oh! vraiment non. C'est une bête brute dont l'histoire dit qu'il a déshonoré sa sœur. Mais que m'importe, pourvu que j'en retire de l'argent?»

Il a été dit que Puri contenait beaucoup de *Moths* ou monastères. Ces établissements ont été fondés autrefois et largement dotés par des Rajahs ou par de riches particuliers, dans le but d'y recevoir et d'y entretenir les pèlerins indigents. L'administration en avait été primitivement confiée à un ordre de religieux mendiants qui, comme ceux de l'Eglise romaine, font vœu de chasteté perpétuelle et de pauvreté absolue. On n'estime pas à moins de 210,000 roupies le revenu affecté à ces fondations. Mais il s'en faut bien que les intentions des donateurs, quant à l'usage de ces trésors, soient fidèlement suivies. Tout en faisant profession de pauvreté, les moines sont parvenus à tout accaparer à leur profit. Plusieurs d'entre eux sont comptés parmi les plus riches particuliers de l'Inde et vivent habituellement au milieu des jouissances du luxe. Nous avons vu un jour, dans la principale rue de Puri, une troupe de ces moines bien nourris; ils étaient richement vêtus et paradaient sur le dos des éléphants de l'idole avec toute la pompe vaniteuse que peuvent déployer de hauts dignitaires ecclésiastiques. C'est du sommet de cette espèce de trône qu'ils reçoivent, avec une condescendance hypocrite, les hommages obséquieux des pèlerins, à un grand nombre desquels ils volent, par le fait, les sommes destinées à leur soulagement.

LA GRANDE FÊTE DES CHARS.

Le nombre des fêtes célébrées à Puri est de douze, et toutes attirent dans cette ville un nombre immense de pèlerins. Mais la plus renommée est le *Roth Jattra*, fête des chars, durant laquelle les idoles font une excursion jusqu'au temple de Gondicha, situé à deux milles de distance, au bout de la grande route qui traverse Puri. Cette fête commence toujours

le second jour du mois indou d'*Asar*, qui répond au 13 ou au 14 de juin, et se trouve ainsi dans la saison des plus grandes chaleurs. Chaque année il se construit, quelques jours à l'avance et en dehors du temple, trois immenses chars. Leur largeur et leur élévation sont remarquables et leur donnent un aspect imposant. Mais les ornements en sont misérables, à l'exception pourtant des espèces de pavillons à dômes qui les couronnent. Ceux-ci, formés d'étoffes rayées, aux couleurs les plus éclatantes et couvertes de paillettes, ont quelque chose qui égaie la vue, surtout quand on les voit à quelque distance. Le char de Jaggernath a 45 pieds de haut; 16 roues massives, d'environ 7 pieds de diamètre, supportent l'estrade sur laquelle est installée la statue informe du dieu et le dôme qui la recouvre. Tout autour règne de plus une galerie qui n'a pas moins de huit pieds de large et qu'entoure une barrière d'environ deux pieds de haut. Les deux autres chars, destinés au frère et à la sœur de Jaggernath, ont la même forme, mais sont un peu moins élevés. Les trois galeries sont couvertes de prêtres occupés à recevoir les offrandes et à exciter, du geste et de la voix, les frénétiques démonstrations auxquelles se livre la foule des pèlerins.

Le grand jour de la fête s'ouvre par diverses cérémonies pratiquées à l'intérieur du temple. On procède ensuite à l'installation des statues sur leurs chars respectifs. Cette opération se fait sans la moindre décence. L'idole femelle *Subhodra* est à la vérité portée à force de bras; mais pour les deux autres on ne fait pas tant de façons. Des prêtres, chargés spécialement de cet office, leur passent des cordes au cou et les tirent ainsi au bas de l'escalier et au milieu de la boue, tandis que d'autres les poussent par derrière, sans plus de cérémonie que s'il s'agissait de quelque grossière plaisanterie. Ainsi cahotées, les idoles arrivent jusqu'aux chars, où on les hisse à l'aide d'un plan incliné préparé à cet effet. C'est à ce moment qu'éclatent les assourdissantes acclamations de la

foule, et que l'on peut apercevoir les proportions et la forme des trois célèbres idoles.

Elles ne sont autre chose que trois hideux bustes en bois d'environ six pieds de haut, avec une énorme tête, et posés debout sur un piédestal. Les yeux de Jaggernath sont énormes et tout ronds, ce qui, avec son nez recourbé, le fait ressembler à un hibou plus qu'à tout autre chose imaginable. Rien de plus horriblement laid et dégoûtant que ces trois figures. Les affreux moignons qui figurent les bras des deux frères semblent sortir de leurs oreilles, et, quant à la sœur, elle est tout d'une pièce et n'a pas même cette informe ressemblance avec le corps humain.

Dès que les statues sont à leur place, on couvre le corps de Jaggernath d'une sorte d'écharpe de couleur écarlate ; après quoi le Rajah qui exerce la surintendance du temple vient lui rendre solennellement ses hommages. Ce fonctionnaire exerce ensuite devant lui la fonction de balayeur, en faisant mine de nettoyer le sol avec un balai magnifiquement orné. Cela fait, arrivent les *kolabétias*, villageois des environs, attachés au service des chars et recevant en échange, à titre gratuit, quelques terres qu'ils cultivent. Leurs fonctions consistent à s'atteler les premiers aux chars pour les traîner en avant. Quand le signal est donné, ils saisissent les cordes et invitent, par leur exemple, la multitude à en faire autant. Ces cordes sont longues d'environ 50 verges (mètres), et ont à peu près 6 pouces de diamètre. Aussitôt des milliers de mains s'y attachent, et la marche commence. Elle se fait très lentement et avec de nombreuses poses. Rien de plus tristement curieux. Ces immenses multitudes, amassées de toutes parts et remplissant l'air de leurs cris de *Hori-bol*, *Hori-bol*, le bruit de mille tam-tams, le craquement des lourdes roues, le riche palanquin de cérémonie qui porte le Rajah, les parasols sacrés, les éventails aux longues plumes, les dix éléphants de l'idole avec leurs caparaçons d'écarlate entremêlés de broderies

d'or, le balancement d'innombrables *chouries* (queues de vache de Tartarie), les troupes de prêtres serrés sur les chars, les gestes frénétiques des orateurs, tout se réunit pour rendre la scène très animée et très pittoresque, mais profondément pénible à voir. C'est véritablement, comme le disait un missionnaire d'Orissa, un divertissement infernal et qui semble destiné à célébrer le triomphe de l'enfer sur les âmes humaines.

A chaque pause que font les chars, des orateurs, s'avançant sur le bord de la galerie qui les entoure, et prenant les postures les plus bizarres, font entendre à la multitude des chants ou des discours de la grossièreté la plus révoltante. M. Lacroix a eu entre les mains la traduction écrite de l'un de ces chants, adouci encore par le traducteur. Je n'aurais jamais cru, dit-il, qu'un fatras à la fois si stupide et si licencieux pût entrer dans l'esprit d'un homme, et surtout être récité publiquement, comme discours religieux, devant une foule immense, composée principalement de femmes. Cela dépasse, je crois, en fait de dépravation, tout ce qui se voit sur cette terre de péché. Comment s'étonner de la profonde démoralisation qui règne dans un pays où de telles choses sont non seulement permises, mais aimées et applaudies avec fureur?

LA FÊTE EN 1849.

Cette année, la fête a commencé le 22 de juin. De bonne heure les chars furent amenés à la *Porte des Lions*, mais ils n'étaient pas encore achevés et ne le furent que fort tard dans la journée. Pour comble de disgrâce, un effroyable orage, accompagné d'un vent violent et suivi d'une pluie torrentielle, vint fondre sur les apprêts de la fête et la couvrir en quelque sorte d'un voile de désolation, qui formait avec l'agitation de la foule le plus étrange des contrastes.

Cependant cette foule ne se dissipe point. De tous côtés, dans l'enceinte du temple, sur les terrasses, sur les toits des autres

temples, sur les murs, sur les bazars, sur les maisons, sur les arbres, à l'entrée de toutes les rues ou passages qui aboutissent à la route principale, partout on voit des flots pressés d'êtres humains, résolus à voir aujourd'hui la face de leur dieu. Impossible de trouver nulle part un point quelconque, une poutre renversée ou une pierre formant éminence qui ne soit chargée de spectateurs. L'attente est universelle, pleine d'anxiété, mais infatigable. En vain les retards se succèdent, en vain le vent fraîchit, en vain l'eau des cieux tombe, en vain les premières ombres de la nuit viennent assombrir encore la scène, en vain le froid et la faim se font sentir, ces milliers d'êtres humains restent là, l'œil fixe et l'esprit plein de cette seule pensée : *Le dieu va paraître*. Personne ne remue ni ne cherche à s'en aller ; aussi bien ne le pourrait-on faire, tant les flots sont compacts, tant la multitude semble ne faire plus qu'une seule masse à peu près impénétrable. De temps en temps un immense cri d'impatience part du sein de la foule. On s'inquiète, on s'effraie. Voilà la saison des pluies arrivée ; l'horrible choléra a recommencé son œuvre de destruction,—et il est de fait que beaucoup d'individus entrés dans cette foule en ressortiront avec les germes d'une mort prochaine ; mais n'importe, il faut voir le dieu. Des torches s'allument çà et là et viennent éclairer lugubrement une foule de visages sur lesquels la souffrance se fait lire en caractères frappants. Huit heures, neuf heures arrivent et l'on attend toujours. A la fin pourtant la porte s'ouvre et des acclamations assourdissantes saluent, d'abord la statue du frère, puis celle de la sœur de Jaggernath, qui sont successivement apportées et élevées sur leurs chars. A ce moment l'agitation redouble, tous les regards sont tendus, de nouvelles torches brillent, et à la fin paraît, au milieu d'une lumière éclatante et comme entourée d'un nuage de *chouries* flottantes, la lourde et noire idole aux yeux de chat-huant et à l'immense bouche. Une corde est passée à son cou et les prêtres la font avancer, comme j'ai dit plus haut,

vers le char qui l'attend. A cette vue éclate de toutes parts, de la bouche des hommes, ce cri frénétique : *Hori Bol! hori Bol!* et de celles des femmes le refrain plaintif de *Hululu! hululu!* Des milliers et des milliers de mains s'agitent dans l'air pour saluer l'horrible masse; partout, devant, derrière, sur les côtés, ce sont des mouvements, des transports, des acclamations qui surpassent tout ce que l'imagination peut se figurer. Pendant ce temps l'idole est promenée sept fois autour de son char, puis à la fin hissée à son tour et solidement attachée sur son trône, mais non sans que, malgré tous les efforts des prêtres, la pluie ait fait disparaître complétement la peinture rouge qui figurait sa bouche et endommagé considérablement ses yeux. A ce dénoûment du premier acte de la fête, le cœur des pèlerins est comme déchargé d'un poids d'angoisse, et, toujours sous le coup du vent, de la pluie et du froid, ils reprennent, au moment où les premières lueurs du matin apparaissent, le chemin du gîte où ils vont essayer de goûter quelques heures de repos.

Le lendemain, la pluie tomba avec une telle abondance qu'il fut impossible aux chars d'avancer d'un seul pas. Des milliers de pèlerins ne s'étaient pas moins réunis aux environs pour jeter un regard sur leur dieu. Nous profitâmes de la circonstance pour leur faire remarquer l'absurdité de l'accident qui avait privé l'idole de sa bouche et presque de ses yeux, et nous eûmes le plaisir de voir quelques-uns des plus sensés comprendre la force de cette démonstration contre la vanité du pouvoir attribué à Jaggernath.

Plus tard les chars purent enfin se mettre en route; mais ils n'atteignirent qu'au bout de cinq jours le temple de Gondicha et non sans quelques accidents; deux d'entre eux étaient, entre autres, allés, au risque de se briser, se heurter contre deux des principaux couvents situés sur la route.

Cette année, aucun pèlerin ne s'est précipité sous les roues des pesantes machines. Au fait, le fanatisme violent des jours

d'autrefois commence à se refroidir, et d'ailleurs les prêtres eux-mêmes n'oseraient plus encourager cette espèce de pratique, sachant que les magistrats européens leur en demanderaient compte. Mais quelque affreux que puissent avoir été ces sacrifices volontaires, il faut se rappeler qu'ils ne faisaient jamais que quelques victimes, tandis que les privations, les fatigues et les maladies continuent à enlever chaque année des milliers de pèlerins.

Que tout cela est triste et bien propre à remplir de douleur le cœur des chrétiens! Voilà chaque année 150,000 êtres doués d'âmes immortelles qui accourent, la plupart de fort loin, pour adorer un hideux et informe bloc de bois, au prix de mille souffrances et en exposant souvent leur vie. Quelle ignorance! quelle dégradation! quelle ruine éternelle et sans remède! Qui ne se sentirait, à cette vue, saisi de pitié et appelé à redoubler d'efforts et de prières pour concourir à faire disparaître de si coupables folies de la surface de la terre?

LES PÈLERINS.

J'ai déjà dit par quels moyens les Pandàs, pourvoyeurs du temple de Puri, travaillent à recruter la foule qui se presse aux fêtes de l'idole. Rien de plus absurde que les contes qu'ils font pour arriver à leur but. Suivant eux, un pèlerinage à ce lieu saint rachète de tous les péchés; puis on y voit toutes sortes de merveilles: le sol y est d'or pur, bien qu'à cause de la malice du siècle présent il semble n'être qu'un terrain vulgaire; Jaggernath dévore chaque jour mille livres pesant de nourriture; les gens qui s'attellent aux chars sacrés ne les traînent en réalité pas, c'est le pouvoir seul du dieu qui les fait avancer; le temple ne jette pas d'ombre; dans ses cuisines il y a neuf vases placés les uns sur les autres, et dont le plus élevé seul ressent l'effet de la chaleur, tandis que les aliments contenus dans les plus rapprochés du feu restent à l'état de crudité, etc., etc. Toutes ces belles histoires, débitées avec

une emphase ridicule, en imposent aux simples, et surtout aux femmes dont elles piquent la curiosité. Aussi voit-on ce sexe composer ordinairement au moins les deux tiers des adorateurs qui accourent aux fêtes annuelles de Puri. Les veuves surtout y abondent. Elles saisissent avec empressement cette occasion d'échapper au dur esclavage qu'elles ont à subir dans les familles de leurs époux décédés, et sont souvent aussi encouragées à ces pèlerinages par ces familles elles-mêmes, dans l'espoir secret qu'elles périront en route, comme cela arrive fréquemment, et que cette mort les débarrassera du fardeau de leur entretien.

Il n'est pas rare non plus de voir des femmes mariées se soustraire, pour se rendre à Puri, à la surveillance de leurs maris. Prêchant un jour dans la grande rue, je fus fort surpris d'apercevoir un jeune homme des environs de Calcutta, que j'avais eu quelque temps à mon service et que je savais être tout autre chose qu'un Indou dévot. Je l'abordai et lui témoignai ma surprise de le rencontrer là. « C'est la nécessité qui m'y a conduit, me répondit-il. Ma tante et deux autres femmes de mon village sont, en l'absence de mon oncle et de moi, parties en cachette pour venir ici. A notre retour, mon oncle m'a dépêché après elles pour tâcher de les faire renoncer à leur projet, ou tout au moins pour leur servir d'escorte durant le voyage, et me voici. C'est à cause de cette folle équipée que vous me voyez dans cet abominable lieu. »

Les pèlerins qui fréquentent les fêtes de Jaggernath appartiennent à toutes les nations et à toutes les langues de l'Inde : Sicks, Mahrattas, Hindoustanis, Telingas, Malabars, Orijas, tous y sont représentés, mais ce sont surtout les Bengalais qui affluent. En général, le nombre total de ces stupides adorateurs varie beaucoup. Il a quelquefois dépassé le chiffre de 200,000, et s'est, d'autres fois, à peine élevé à 80,000. Cette année nous l'avons estimé à environ 150,000.

(*La fin au prochain numéro.*)

NOUVELLES RÉCENTES.

VINGT-SIXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Cet anniversaire, célébré dans le temple de l'Oratoire, le 18 avril, a encore été pour les amis de l'œuvre des Missions une de ces journées bénies qui raniment leur confiance et pénètrent leur cœur d'une douce joie. L'assemblée était très nombreuse et pleine de recueillement et de sympathie. La présence, au bureau, de M. Casalis, ce digne et bien aimé représentant de notre Mission du sud de l'Afrique, ajoutait à l'intérêt de la séance. Tous les assistants se réjouissaient à l'avance d'entendre encore de sa bouche quelques-unes de ces simples et touchantes communications qui lui ont gagné les cœurs et ont acquis tant d'amis nouveaux à la cause qu'il s'est chargé de plaider.

Le président de la Société, M. *Jules Delaborde*, occupait le fauteuil.

Après le chant d'un cantique et une prière prononcée par M. le pasteur Meyer, de Paris, le président a pris la parole.

Dans un discours profondément senti, il a annoncé les nouvelles grâces dont la Société a été l'objet, payé un juste tribut de regrets à la mémoire de l'un des membres du Comité, M. *Bernus*, enlevé par le choléra, et à celle de M. *Liaudet*, cet excellent élève de la Société dont nous avons raconté la mort chrétienne, puis enfin adressé à M. Casalis l'expression affectueuse des remercîments, des félicitations et des vœux de la Société.

La parole a ensuite été donnée à M. le pasteur GrandPierre, chargé comme à l'ordinaire, en sa qualité de directeur de l'œu-

vre, de présenter le rapport des événements et des travaux de l'année.

Ses premiers mots ont été une invitation à la reconnaissance. « Ce qui doit l'exciter, a-t-il dit, c'est que non seulement notre œuvre n'a pas péri, mais encore qu'elle est en progrès, malgré la crise financière que nous avons traversée, malgré les années 1848 et 1849, qui ont été fatales à tant d'établissements en apparence solidement fondés. Réfléchissez, messieurs, qu'il n'y a pas plus de deux ans, nos embarras étaient si grands que votre comité décidait d'abandonner trois stations missionnaires qui naissaient à peine, d'ajourner l'ouverture du séminaire de Carmel, sur lequel il avait fait reposer de douces espérances, de fermer la maison des Missions de Paris, qui avait fourni jusque-là les ouvriers à la moisson, incertain même s'il pourrait à l'avenir pourvoir à l'entretien de l'œuvre ainsi réduite. Aujourd'hui ce même comité vous annonce qu'il a écrit en Afrique de reprendre les stations abandonnées, d'achever et d'ouvrir sans délai le collége pour les instituteurs indigènes; il s'occupe en outre de la question de préparer de nouveaux missionnaires; et, de plus, il se présente devant vous, en ce jour solennel, avec un avoir en caisse de 144,700 francs, c'est-à-dire plus considérable que celui d'aucune de nos sociétés religieuses, depuis trente ans qu'elles existent. Comment, assistés et bénis, relevés et fortifiés d'une manière si visible, ne pas adorer la bonté du Seigneur, qui ne se laisse jamais sans témoignage envers ses enfants dans la détresse? Comment ne pas admirer aussi l'inépuisable fonds de la charité chrétienne, qui demeure féconde et sait se multiplier malgré les obstacles ? »

Comme exemples frappants de cette charité, M. le directeur a cité particulièrement la libéralité des chrétiens du Cap et de Calcutta qui ont recueilli pour la Société une somme de 52,000 f., et celle plus extraordinaire peut-être encore, des Eglises des îles Sandwich, qui ont envoyé en deux fois un subside de

2,724 fr. Partout en France le zèle s'est aussi montré généreux, et c'est ainsi que s'est rétabli l'état prospère où se trouve aujourd'hui la Société.

Une autre bénédiction a encore été accordée aux amis de l'œuvre. Pour la première fois, ils ont revu parmi eux l'un de ces dévoués missionnaires dont ils ont, depuis si long-temps et avec tant de sollicitude, suivi les pas et les travaux au sud de l'Afrique. Le voyage de M. Casalis en France a produit un bien immense. Partout où ce missionnaire a pu se rendre, l'intérêt s'est ranimé, les préjugés encore debout ont été dissipés, les cœurs déjà dévoués réjouis et une foule de salutaires impressions produites. Le missionnaire lui-même en a ressenti les heureux effets. « Messieurs, a-t-il dit, dans son rapport au Comité, ces voyages m'ont rafraîchi et m'ont retrempé moralement dans l'esprit de ma vocation évangélique. »

N'oublions pas de signaler, avec le rapport, comme l'un des heureux fruits de ce voyage, le réveil de plusieurs vocations missionnaires. Depuis le voyage de M. Casalis, trois jeunes chrétiens se sont offerts au Comité et trois des anciens élèves de la maison des Missions, aujourd'hui consacrés, ont sollicité la faveur d'être envoyés en Afrique ou ailleurs.

Après ce coup d'œil jeté sur la situation de l'œuvre en France, M. le rapporteur, nous transportant en Afrique, a retracé à grands traits le tableau de la Mission. Des difficultés nouvelles lui ont été créées par les complications politiques, nées des empiétements des Boers sur les indigènes, et par l'intervention du gouvernement anglais pour régler les affaires du pays. Mais en dépit de ces circonstances, connues déjà de nos lecteurs, et dont l'avenir seul révèlera toute la portée, l'œuvre de nos missionnaires n'a pas déchu ; elle a, au contraire, malgré quelques épreuves douloureuses, continué sa marche progressive, et présente à ses amis de nouveaux sujets de bénir l'auteur de toute grâce.

Ici, M. le rapporteur a parcouru rapidement chacune des

stations, cité le nombre des conversions nouvelles dont elles se sont enrichies durant l'année et donné quelques extraits des lettres et des journaux de leurs missionnaires. Ces faits et ces détails ont déjà passé sous les yeux de nos lecteurs, qui les verront d'ailleurs résumés dans le rapport. Ils connaissent aussi la grande découverte faite récemment par le docteur Livingston, du Kuruman. M. GrandPierre en a fait ressortir toute l'importance.

« En présence de ce fait, a-t-il dit, votre station de Motito, vos douze stations du Caledon et de l'Orange, avec celles de nos frères Anglais et Allemands, nous apparaissent comme des avant-postes du christianisme et de la civilisation, voulus par la Providence, fondés par elle, dans la prévision de l'avenir, et destinés à servir de point de départ et de relais pour pousser en avant les limites du règne de Dieu, sur ce vaste continent dont la population indigène gémit encore sous la malédiction de Cam. Nous avions déjà de grands devoirs à remplir envers le sud de l'Afrique, mais aujourd'hui nous en avons de plus grands encore... C'est la voix du chef de l'Eglise qui, par les événements de la Providence, nous crie : En avant ! en avant ! »

Après ces paroles d'encouragement à de nouveaux sacrifices, M. le directeur a senti le besoin de répondre à quelques-unes des objections qu'elles pourraient faire naître et voici dans quels termes il l'a fait. On nous saura gré d'insérer ici ces pressantes exhortations.

« Quelques personnes s'étonneront peut-être de nous entendre plaider, comme nous le faisons, la cause des Missions étrangères, quand toutes choses sont si instables en France et en Europe, et en face d'un horizon voilé et couvert de nuages. Nous ne serions pas surpris de leur entendre dire : Vous nous demandez de nous occuper de la civilisation de l'Afrique et d'autres parties du monde païen, dans un moment où notre vieille civilisation européenne fait défaut et trahit sa

faiblesse. Vous voulez que nous répandions les lumières de la foi, parmi les nations idolâtres, et chez nous le flambeau de l'Evangile pâlit et menace de s'éteindre. Vous nous sollicitez de faire des efforts et d'accomplir des sacrifices pour la propagation du christianisme, et vous ne réfléchissez pas que l'abaissement graduel de la fortune publique et de la diminution de celles des particuliers exigent impérieusement que l'on restreigne ses dépenses. A ces objections, plus spécieuses que sérieuses, nous serions embarrassés de répondre, messieurs, si nous n'avions pas à leur opposer une parole de foi, qui, il y a huit siècles, remua l'Europe et l'emporta vers l'Orient : *Dieu le veut :* une parole de vérité ; *le salut des âmes ne s'ajourne pas ;* une parole du Christ lui-même, *il faut faire ces choses et ne pas négliger les autres : s'occuper des brebis perdues de la maison d'Israël*, et en même temps *aller partout le monde et prêcher l'Evangile à toute créature* ; un fait, c'est que nous avons entrepris cette œuvre, il y a vingt ans, dans la foi aux promesses de Dieu, dans l'obéissance au commandement exprès de sa Parole et dans l'amour pour les âmes qui périssent, et que nous ne pourrions aujourd'hui la déserter sans lâcheté, sans déshonneur et sans crime. Que l'on nous montre dans la Parole sainte, qu'il est des devoirs à l'exécution desquels il est permis de surseoir, ou que l'on puisse ne pas accomplir suivant les nécessités et les circonstances. Qu'on nous fasse voir surtout cette exception pour le commandement sacré, universel, imprescriptible d'*enseigner et de baptiser les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Partir nous-mêmes comme apôtres de la foi, ou envoyer des messagers du salut, telle est l'alternative devant laquelle l'Evangile nous place; et dans ce second cas, vous savez, messieurs, quelle responsabilité entraîne pour l'Eglise le départ de missionnaires évangéliques députés par elle.

« Et dans le fait, messieurs, quand est-ce que les sacrifices que commandent l'œuvre missionnaire et toutes les œuvres

de foi et de charité doivent être plus faciles qu'aux époques, comme la nôtre, où la possession et la jouissance des biens de la terre semblent plus incertaines que jamais? L'histoire rapporte qu'au moyen âge, l'attente de la fin du monde, et de la fin du monde pour une année fixe et déterminée, s'était propagée dans plusieurs contrées de l'Europe. Cette idée s'était tellement emparée des esprits, qu'à mesure que l'année prédite comme devant être la dernière du monde approchait, toutes les affaires demeuraient suspendues; plus de contrats, plus d'achats, plus de ventes; à quoi pouvait-il servir de posséder ou de ne pas posséder? le Seigneur allait paraître. Messieurs, ce n'est ni dans cette stupeur, ni dans cette inaction que nous devons aller au-devant des grandes transformations qui se préparent, quelles qu'elles puissent être; mais il nous semble, au contraire, que s'il est des temps où l'on doit moins hésiter que dans d'autres, de donner sa vie ou de donner ses biens, de se faire missionnaire ou d'aider aux missionnaires, d'aller jeter les fondements du royaume de Dieu ou de travailler à son avancement; ce sont des temps comme ceux-ci, où le Seigneur nous crie par la grande voix des événements: *La fin de toutes choses approche, soyez donc sobres et veillez*, et encore: *Heureux les serviteurs que le maître trouvera faisant son œuvre* et se dépensant pour son service, *quand il viendra.........*

« Pensons-y bien enfin, messieurs, que nous y soyons attentifs ou que nous nous montrions distraits, il y a de nos jours, à l'heure où nous sommes, chez les peuples idolâtres, des misères sans fin et des douleurs sans nom, qui doivent peser sur nos cœurs et nos consciences aussi long-temps que nous n'aurons pas pris notre part, notre bonne part, dans l'œuvre qui a pour but de les faire disparaître. Savez-vous, messieurs, qu'il n'y a pas très-longtemps, des missionnaires ont découvert dans l'Océanie, dans le groupe des îles Fidji, une population indigène de 300,000 âmes, livrée tout entière aux

horreurs d'un cannibalisme demeuré inouï jusqu'à ce jour dans les annales des peuples, une tribu où la chair humaine se mange, comme chez nous, le pain ; où, par un raffinement de délicatesse barbare, les victimes sont dépecées vivantes et assistent à l'horrible spectacle de leurs propres membres rôtis et dévorés sous leurs yeux ; où de jeunes enfants prennent part à ces odieux festins et savants déjà, dans ces incroyables voluptés, demandent à leurs parents les parties les plus succulentes de la victime qui se débat sous leurs yeux. Les mêmes choses, où à peu près, vous ne l'ignorez pas, messieurs, se passaient au sud de l'Afrique, avant l'arrivée de nos missionnaires. Nous sommes hommes, messieurs, nous sommes chrétiens, et nous ne voudrions pas concourir à effacer de dessus la surface du globe jusqu'à la dernière trace de ces abominations ! ! Disons-nous-le bien ; si nous ne le faisions pas, il y aurait du sang sur nos mains, il y en aurait sur nos âmes.

« Mais plutôt, venez et voyez. Ces deux fidèles qui s'approchent ensemble de la table sacrée dans l'église de Bérée, ce sont deux Bassoutos, dont l'un, dans les jours de sa grossière ignorance, a mangé le fils de l'autre, chef puissant et autrefois terrible ; mais ils se sont donné la main de réconciliation au pied de la croix du bon Sauveur, qui de son sang a effacé toutes les souillures et rendu possible le pardon de toutes les offenses. Voyez encore ce chef Varani de l'île de Vewa ; c'était le Fidjien le plus célèbre parmi ses compatriotes, pour ses violences, ses cruautés et son goût effréné pour la chair humaine. Aujourd'hui, c'est un serviteur de Dieu et un prédicateur de la foi, qui emploie à procurer la paix et à pratiquer la charité, le temps et les forces qu'il mettait autrefois au service du démon.

« Messieurs, ces transformations de l'homme de carnage en brebis de la bergerie du bon berger, ces résurrections de morts, ces miracles de la grâce et de l'amour du Sauveur, réjouissent déjà les anges dans le ciel ; ils rempliront d'une sainte allé-

gresse les enfants de Dieu, en la grande journée de Jésus-Christ ; ils sont déjà le sujet de leurs louanges, au milieu de leurs luttes et de leurs douleurs sur la terre. Faisons en sorte de les multiplier, *jusqu'à ce que la terre entière soit couverte de la connaissance de l'Eternel*, *comme le fond de la mer l'est par les eaux qui la couvrent et que toute chair voie le salut de notre Dieu*, et adore l'Agneau qui a été mis à mort et qui est vivant, aux siècles des siècles, à la gloire de Dieu le Père !! »

Le rapport terminé, M. le pasteur *Gauthey* a été invité à prendre la parole.

« Les faits que nous venons d'entendre, a-t-il dit, sont comme un levier qui doit remuer les masses les plus résistantes. Ce rapport me paraît admirablement propre à produire trois impressions des plus salutaires :

« 1° Il nous place en face des grandes et seules réalités, que nous oublions si facilement dans le monde, la Parole de Dieu qui subsiste et les âmes qui périssent. Notre devoir est de faire tout ce que nous pouvons pour répandre celle-là, pour sauver celles-ci. Demandons-nous sérieusement si nous avons assez fait pour concourir à ce but.

« 2° Ce rapport est une preuve éclatante de la fidélité de notre Dieu. Ces succès missionnaires au sud de l'Afrique ne sont pas notre œuvre, mais celle de Dieu, oui, l'œuvre de Dieu dans toute sa force et toute sa magnificence. Cependant il a voulu, pour opérer ces grandes choses, se servir de notre moyen ; il faut en être reconnaissant, et dire au Seigneur : Dispose de nous et de ce que nous avons, car voici tout est à toi, ô notre Dieu.

« 3° Enfin, il y a pour nous dans ces récits un puissant motif d'encouragement. Nous sommes enclins à dire que nos ressources sont trop bornées, que nous sommes trop petits pour de si grandes choses, et trop souvent nous nous dispensons ainsi d'agir. Voici la réponse à ces prétextes de la

paresse : Dieu agit avec nous, et pas un grain jeté dans son champ n'est perdu pour la moisson. Semons donc avec confiance, et, quant au résultat, mettons-nous entièrement sous la main de celui qui donne l'accroissement à la semence. »

M. *de Pressensé*, trésorier de la Société, a présenté le rapport financier. Les recettes de l'année se sont élevées à 136,173 fr. 36 c., dont 58,000 fr. environ ont été recueillis en France. Les dépenses ont été de 79,956, fr. 32 c. Il reste en caisse, y compris le solde de l'année dernière, 145,085 fr. 46 c. Mais il faut se rappeler que sur ce chiffre il est dû aux missionnaires, sur leurs traitements, la somme d'environ 74,000 fr.; d'où il résulte qu'il n'y a en réalité de disponible que 71,085 fr. 46 c. C'est beaucoup; il en faut bénir Dieu, mais sans se croire pour cela dispensé de nouveaux sacrifices.

M. le professeur *Merle d'Aubigné*, de Genève : « Malgré toutes les grandes choses déjà faites dans l'œuvre des Missions, cette œuvre n'en est encore qu'à son commencement. C'est un champ immense à cultiver, et il faut que les travaux se poursuivent avec une nouvelle énergie sur toute la surface du globe. L'œuvre a déjà passé par plusieurs phases. D'abord les efforts avaient été comme égrenés et entrepris sans beaucoup d'ensemble ; on a senti le besoin de les combiner et d'attaquer avec force des contrées tout entières, comme l'Inde, la Chine, le sud de l'Afrique. C'est un grand bonheur pour la Société de Paris que d'avoir été appelée sur l'un de ces points. On a reconnu ensuite qu'un moyen puissant de pénétrer les masses païennes était d'y employer des médecins. Voilà une carrière dans laquelle on peut pousser, avec profit pour l'Evangile, tant de jeunes gens qui ne savent à quelle profession se vouer. On peut sous ce rapport, comme sous tous les autres, servir beaucoup la cause de l'Evangile, en intéressant les enfans à la cause des Missions. N'oublions pas enfin d'être des missionnaires autour de nous, surtout en France. Quel auxi-

liaire pour l'œuvre missionnaire que toutes les ressources de ce pays, s'il devenait véritablement chrétien, et disposé comme tel à se consacrer à l'extension du règne de Dieu ! »

M. *Casalis*. « Le rapport que nous avons entendu s'est terminé par un pressant appel ; l'état des fonds est excellent ; il n'y a donc qu'à rendre gloire à Dieu et à marcher en avant. On dirait que le Seigneur n'a permis la crise par où la Société a passé, que pour nous révéler le nombre et la valeur des sympathies sur lesquelles nous pouvons compter. »

Ici l'orateur a cité quelques-uns des faits qui ont en Afrique même mis au jour ces sympathies, et a rappelé l'accueil si encourageant que lui ont fait les chrétiens de France. « Ainsi, a-t-il continué, du fond de l'Afrique, des bords du Gange, des îles de l'Océanie, du sein de nos Eglises, de toutes parts, on nous crie : à l'œuvre; point d'arrière-pensées, nous vous serons fidèles, et par-dessus toutes ces voix, plane celle du maître lui-même : « Tu m'as invoqué dans ta détresse, je t'ai délivré, « glorifie-moi. »

« C'est à nous surtout, missionnaires, que cette exhortation s'adresse. Dieu continuera à nous éclairer et à nous soutenir. Nous aurons encore des luttes, et quelques sujets de tristesse nous ont déjà douloureusement éprouvés, car quelques-uns de nos convertis se sont refroidis, mais l'œuvre de Dieu ne saurait être compromise. Les succès que sa bonté nous a accordés ne sauraient être vains. Confions-nous en lui et faisons notre devoir avec calme, persévérance et dévouement. Les premiers missionnaires au sud de l'Afrique, ont frayé lentement un chemin que nous n'avons qu'à suivre; d'autres nous y devancent déjà et de nouvelles découvertes l'agrandissent encore. Ayons donc plus de foi, plus de zèle, et ne parlons plus de sacrifices. Je suis missionnaire, mais ai-je pour cela fait des sacrifices? Non; j'ai au contraire reçu une prérogative, un privilége insigne dont je remercie Dieu. Tâchons tous ensemble de comprendre que le chrétien n'est ici-

bas que pour y servir son Maître et pour y travailler au salut du monde. »

En terminant, M Casalis a lu quelques fragments d'une lettre qu'il venait de recevoir de son collègue et ami M. Arbousset, et qui lui annonçait de nouvelles conversions. Ces fragments paraîtront dans notre prochaine livraison.

M. le pasteur *Adolphe Monod.* « Pourquoi ne sommes-nous pas nés Africains ou Fidjiens? pourquoi appartenons-nous aux races qui ont reçu l'Evangile, si ce n'est pour que nous allions porter cette bonne nouvelle de grâce et de salut à toutes les nations de la terre? Heureux qui peut s'acquitter de cette tâche en personne! Oui, cher frère Casalis, vous êtes heureux de retourner en Afrique pour y travailler encore. Laissez-nous discuter ici sur l'Eglise et allez la réaliser là-bas, en lui amenant des âmes éclairées et converties. Ah! que ne pouvons-nous faire ici ce que vous faites au sud de l'Afrique! Mais le dévouement nous manque; nous ne savons pas ce que c'est que l'esprit de sacrifice. Puissions-nous l'apprendre mieux au pied de la croix, et devenir ainsi capables de donner plus libéralement ce que nous avons reçu. »

En terminant, l'orateur a vivement exhorté l'assemblée à se tenir au courant des progrès de l'œuvre missionnaire en s'abonnant au *Journal des Missions*, et en faisant lire aux enfants le *Petit Messager des Missions*, moyens bien simples mais excellents, a-t-il dit, d'entretenir vos impressions et de réchauffer continuellement votre zèle. »

Après ce discours, le chant d'un cantique et une prière prononcée par M. le pasteur Rossier ont clos la séance, et l'assemblée s'est séparée sous la douce influence des réjouissantes impressions qu'elle venait de recevoir.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.

Extraits d'une lettre particulière de M. ARBOUSSET *à M. Casalis, en date du* 12 *janvier* 1850.

Histoire et discours de quelques néophytes.—Chochane, le berger.— Salaï, le vieux guerrier.— Maribanyane. — Mabitsé.— Ramaberikoe. — Puleng, la femme d'Enoc, etc.

(La lettre qu'on va lire est celle dont M. Casalis a lu lui-même quelques fragments à l'assemblée générale de la Société. Ecrite sur le ton familier et avec tout le sans-façon de l'intimité la plus étroite, elle renferme sur les dernières conversions opérées à Morija des détails qui complètent la relation insérée dans notre dernière livraison. Nous n'avons rien voulu changer au style, qui est celui d'un ami causant avec son ami. Il est bon que tout le monde sache qu'en se communiquant les uns aux autres leurs impressions et le succès de leurs travaux, nos missionnaires tiennent, quant au fond, absolument le même langage que lorsqu'ils envoient leurs rapports au comité, ou s'adressent à notre public religieux.)

«Notre vieux Chochane a été baptisé à Noël sous le nom de Zacharie. Cette nouvelle ne peut manquer de te faire bien plaisir. Jusqu'ici cet homme n'a-t-il pas été pour nous un

Elihézer, moins intelligent sans doute, moins soigneux que le serviteur d'Abraham, mais pourtant fidèle, gardant nos troupeaux depuis seize à dix-sept ans, et nullement disposé, tant s'en faut, à les quitter? Il me disait encore hier : N'ai-je pas toujours été, ne suis-je pas pour toujours à votre service? Il a conservé son caractère bon et facile. Tu sais son histoire. Il s'exprimait ainsi quelques jours avant son baptême : « C'est la douleur que je ressens au sujet de mes péchés qui m'a amené à l'Eglise. La conscience m'accuse et me bourrelle. Je me vantais autrefois de ma force; si j'en eusse eu davantage, je n'aurais pas tant tardé à rompre avec le monde, pour me donner à Jésus. J'avais deux enfants, leur mère faisait la troisième : les anthropophages me les ont ravis. Comment échappai-je moi-même à tous leurs piéges? Par la force seule du Seigneur, que je ne connaissais pas encore. Il y a longtemps que vous m'exhortez, que vous avez mis entre mes mains un abécédaire et un livre de cantiques. J'aurais dû me convertir plus tôt; je ne l'ai pas fait. Aujourd'hui, si le lion vient, je veux sortir contre lui, lancer à son front traits et massues, rester un bon berger des brebis de Jésus-Christ. Je buvais beaucoup de bière; on m'appelait partout pour aider à construire une hutte, à bâtir un kraal à bœufs; j'allais; on mettait devant moi cette liqueur et je m'enivrais. Vous me mîtes une fois en prison pour ce méfait-là, châtiment sévère mais utile. La force de Dieu est bien grande, puisqu'il m'a donné de pouvoir renoncer à ce vice-là. Une chose qui m'a aussi confondu, c'est lorsque j'ai vu de petites bandes d'adorateurs, venant régulièrement l'une de là-haut, l'autre de là-bas, l'une de ce quartier-là, l'autre de cet autre coin; je me suis alors demandé : Chochane, où en es-tu, toi? Ces gens-là viennent de loin; tu sers, toi, les maîtres de la Maison-Blanche. Cette réflexion m'a fait du bien en m'humiliant. Et puis la pensée que j'avais échappé à la dent des cannibales m'a toujours poursuivi, me disant : et pourquoi cela?

Le cantique qui dit : « Oh ! que ton joug est léger ! » ce cantique-là, c'est le mien à présent; il m'a aussi un peu aidé à croire. Que le bon berger Jésus-Christ, car il fait toutes choses, me paisse aussi et me donne de rester dans ses pâturages jusqu'à la fin. « Il a dit que celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. »

« Et *Salaï*, dis donc, ce pauvre Salaï est aussi entré dans le bercail, à la fin des fins! *soon ripe, soon roten* (1); si le contraire était vrai dans ce cas-ci, quel sujet de joie après nos longs, longs soins! Il a pris le nom de Sçadrac. Il se connaît mieux qu'avant; la bête féroce que Calvin se plaignait de n'avoir pas pu dompter, il la combat davantage, et depuis plus d'un an il n'a pas eu de querelle. Les doctrines scripturaires sont aussi plus claires dans son esprit ; il parle toujours de la religion comme avant, mais sans jactance, et semble avoir définitivement compris qu'on n'arrive pas au christianisme pratique, s'il comprend bien ce mot, comme on prend une ville d'assaut, ce qui a été toujours sa grande pierre d'achoppement; j'avais presque désespéré qu'il n'y fît pas naufrage. Son discours, à l'interrogatoire des catéchumènes, a été fort original. En voici quelques extraits :

« Cette chose (la religion, bien entendu) m'est apparue il y a longtemps. Il y a longtemps (s'adressant à moi) vous vîntes faire un tour dans le village de Letsié ; c'était un dimanche au soir : nous coupions un bouclier de cuir avec Matebe ; vous nous dites : Que faites-vous là? il y a chose meilleure à faire au jour du Seigneur ; il vous faut prier. Nous rîmes.—En moi la semence n'est pas entrée profondément, elle est d'abord tombée parmi les pierres ; des épines aussi s'y trouvaient.

---

(1) Proverbe anglais qui signifie : *Fruit promptement mûr est promptement pourri.* Le missionnaire entend par là que si Salaï, après avoir été lent à mûrir, c'est-à-dire après avoir longtemps résisté aux effets de la grâce, persévère dans la voie où il vient d'entrer, ce sera une douce récompense des soins qu'on s'est donnés pour lui.

Vous connaissez mon histoire et mes sentiments. J'ai sur mon corps de vieilles blessures qui m'ont toujours prêché de me convertir. Il y a quelques années, je tombai dans la Chuneng; elle m'emporta; mon manteau partit le premier; je voulus le prendre, et je ne pus; je me crus perdu, mais on accourut et l'on me retira des eaux. Je reçus là de sérieuses impressions. Quand j'arrivai chez vous, et que je vous eus tout raconté, vous dîtes d'abord : Donnez un nouveau kross à cet homme; ensuite vous ajoutâtes : Salaï, si tu meurs avant de te convertir, où iras-tu? C'est un messager que la Chuneng, il faut que tu te rappelles son avertissement. Cela me frappa aussi. Les cannibales m'ont plusieurs fois poursuivi; je me suis battu contre eux : qui m'a donc donné d'être le plus fort, si ce n'est Dieu? Ils me surnommaient le *bœuf roux aux cornes perçantes*, parce que j'ai plus d'une fois fondu sur leurs bandes et les ai percés de ma sagaie. Un jour, au-delà de cette montagne de Morija, sur son penchant méridional, ces méchants hommes s'emparèrent de moi, mais je m'échappai de leurs mains. L'un des plus déterminés me cria : Attends-moi, j'arrive; je m'arrête, il approche, je fonds sur lui et le frappe sur la poitrine; il saisit sa sagaie, je ramasse une grosse pierre, il se retire alors en disant avec dépit : *le bœuf roux aux cornes perçantes, aux cornes perçantes!* J'allai me percher au haut d'un rocher, bien fatigué; de là je vis ces anthropophages attaquer une troupe de passants, leur tordre et leur couper le cou comme à des brebis; ensuite, ils les dépecèrent, et prenant chacun un ou deux des membres de ces victimes, ils allèrent les dévorer dans leurs repaires. Le pays était bien noir dans ce temps-là. Une autre fois, je marchai sur une vipère à queue courte sans être mordu par elle, chose étrange! grâce due entièrement à Dieu, comme tant d'autres. Vous-même vous en fûtes étonné et me demandâtes : Comme la vipère est douce cette fois-ci! — Dieu l'a ainsi faite, vous répondis-je.

Une sévère et longue dyssenterie m'a aussi appris quelque chose à Cana. On me disait là : Renonce à ta demi-foi, tu n'es pas un homme de persévérance ; vois et considère un tel et un tel, ils ont commencé à chercher le Dieu des blancs en même temps que toi, et ils ont été baptisés ; depuis ils ont tout abandonné et tu apprends encore et sais encore peu. Je répondis : Non, non, vous me trompez. Un sentiment de découragement m'a aussi dit plus d'une fois : Que fais-tu, que moissonnes-tu, ne te fatigues-tu pas en vain ? Mais toujours j'ai été soutenu. Un jour Letsié me fit appeler, m'offrit du tabac et me dit : Tu es un guerrier ; raconte hautement tes hauts faits, je dirai les miens après toi. Je répondis : Non, tu me tends un piége, tu veux me ramener aux vieilles choses, je veux des nouvelles. Oh ! que Jésus m'aide encore, qu'il me donne de persévérer en lui, de ne pas donner de scandale, de ne pas détourner mes yeux de son sentier !

« *Maribanyane* aussi, que tu estimes beaucoup, je le sais, a été reçu dans l'Eglise. Il a confessé ses déprédations, ses mœurs dissolues, sa lenteur à croire, et a solennellement déclaré renoncer à sa conduite passée, pour suivre Jésus. « Le chemin où j'entre, disait-il lors de son admission, peut être court, il peut être long : quel qu'il soit, je désire en voir le bout et recevoir le prix accordé à celui qui persévère jusqu'à la fin, comme Jésus-Christ a persévéré pour l'amour de nous et est entré ensuite dans la gloire. Maribanyane a pris le nom de Jérémie.

« *Mabitsé* est aussi du nombre des baptisés. Tu sais que c'est un homme tranquille, posé, intelligent, bon lecteur. Il m'a toujours fait bien plaisir, ainsi que *Ramaberikoe*, aujourd'hui Asariel. C'est le plus intelligent de tous, et peut-être aussi le mieux affermi. *Tetele* aussi a été reçu et baptisé sous le nom de Yoanne. Il n'avance pas beaucoup, mais sa conduite est toujours très régulière. Parmi les femmes dernièrement baptisées, tu connais la bonne mère d'Elie, la femme de

Jonas, celle d'Enoc, *Puleng*, etc. Leur histoire serait trop longue à faire. Puleng disait au catéchisme : « Je n'apporte rien ici que des péchés et de la contrition. Mon mari fut dévoré par les Mankuanes. J'étais avec lui, je lui survécus. Merci, Jésus-Christ, pour ta protection ! merci, Père ! Je restai seule au milieu des champs, sans protecteur, sans un gîte ; je ne sais comment je vécus. A la fin, Enoc me prit ; je devins sa femme. Qui ne sait comment il me quitta pour aller à l'est, à l'ouest, toujours courant, dormant dans les champs, ne mettant jamais le pied dans un village, jusqu'à ce qu'un bon sentiment lui dit de se rendre à Morija ; il y vint, et après un temps sa folie le quitta ; il se convertit. N'est-il pas aujourd'hui calme comme l'eau d'un lac ? J'ai vu tout cela ; j'ai ouï les exhortations d'Enoc ; j'ai fermé longtemps l'oreille à ses discours ; je ne voulais pas venir à la prière. Mon petit Isaac me faisait honte ; il me dit un jour : Ma mère, vous êtes si colère, vous n'écoutez pas mon père, vous ne priez pas avant d'aller reposer le soir, on vous craint comme une hyène. Je fondis en larmes, je fus couverte de honte. Je commençai à réformer ma conduite. Je renonçai à tout pour Jésus-Christ. Oh ! que je trouve la joie et l'allégresse dans ton sentier, bon Sauveur, et qu'il me soit donné d'entrer un jour dans cette Sion d'en-haut, où tout sera joie pour jamais ! »

SÉMINAIRE DE CARMEL.

Lettre de M. Lauga, *en date du* 4 *février* 1850.

Travaux matériels. — Produit des récoltes. — Aspect spirituel de la station. — Un souvenir de Mme Keck.

Ce n'est pas volontairement que j'ai, contre mon habitude, laissé passer les premiers jours de l'année sans vous écrire. Quelque peu considérable que soit ma correspondance, mes

occupations, qui semblent s'accroître de jour en jour, ne me laissent pas le loisir d'y subvenir. Si j'écris à un ami, ce n'est que quelques lignes, à la dérobée, et bien plus rarement que je ne le voudrais. Mais c'est bien ainsi, me direz-vous sans doute que se doit passer la vie du missionnaire, et je suis en cela parfaitement de votre avis. C'est le devoir et le privilége du serviteur de Christ d'employer ses jours à servir son Maître. Je dois ajouter, hélas ! qui est suffisant pour ces choses ? et qui ne fait chaque jour l'expérience que, dans le grand nombre de nos efforts et de nos travaux, la moindre part est toujours pour notre Sauveur ? Nous ne pouvons donc nous glorifier que dans nos infirmités.

J'ai à peine besoin de vous dire quelle a été la nature de mes occupations, car ma position vous est connue et n'a point changé. Carmel en est encore à ses commencements, et j'ai plus à vous parler de travaux matériels que de tout autre chose.

Lorsque je vous écrivis l'année dernière, nous nous trouvions sous le coup de la crise financière, et toute opération nécessitant un versement d'argent avait été suspendue. Grâce à Dieu, ces temps de pénurie n'ont pas été trop longs. Le Seigneur s'est souvenu de nous, et les chrétiens de tous les pays ont su nous montrer leur sympathie et nous tirer de nos embarras. Nous leur en sommes profondément reconnaissants. Puissions-nous aussi apprendre toujours davantage à nous confier en Celui qui fait concourir toutes choses au bien de ses enfants et mettre à profit toutes les leçons qu'il nous donne !

La rentrée des fonds nous a mis à même de pouvoir reprendre la bâtisse interrompue. Pendant la dernière moitié de l'année, plusieurs maçons ont été à l'œuvre, et si ce n'eût été que quelques matériaux nous ont manqué, quelques semaines de plus eussent suffi pour achever toute la maçonnerie. Je me suis aussi occupé, autant que j'ai pu, des travaux de

menuiserie, mais il reste encore, dans cette partie, beaucoup à faire pour que tout soit terminé.

Dans l'état où se trouvait la caisse de la Société, il importait de ne pas perdre de vue les quelques ressources pécuniaires que pouvait nous offrir Carmel; aussi avons-nous, tout en vaquant à nos autres devoirs, tâché autant que possible de ne pas négliger celui-là. En voici les résultats :

Dans mon dernier rapport, je vous parlais de la valeur probable d'une récolte qui venait d'être faite dans les champs de Carmel, au profit de la Société. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer aujourd'hui que mes prévisions se sont réalisées; la récolte a produit £ 81, 14, 3, ce qui laisse un revenu net de £ 55, 19, 9 (environ 1,400 fr.). Je vous dois un compte détaillé de l'emploi de cette somme.

Elle a servi: 1° à former les prémices des troupeaux de l'Institut, par l'acquisition de quelques bœufs et d'une couple de belles juments qui ont déjà doublé leur nombre; 2° à l'achat de quelques instruments aratoires et d'un matériel d'agriculture; 3° à couvrir les frais de quelques-uns des travaux pour l'établissement. Une partie du solde en caisse couvrira les frais de la récolte de l'année, et enfin une minime partie nous est encore due.

J'avais beaucoup compté sur la récolte de cette année; mais, à cause de l'extrême sécheresse et de la quantité des sauterelles que nous avons eues, elle est loin de réaliser nos espérances. J'estime cependant qu'elle peut valoir près de 100 £. — Pour faire rapporter à nos champs selon leur capacité, il faudrait y consacrer plus de labeur que nous ne l'avons pu faire jusqu'à présent. Le temps et l'argent nous ont toujours manqué. L'ouvrier africain n'est d'aucune utilité, s'il n'est continuellement sous les regards du maître. Cependant, quand la destinée de Carmel sera une fois bien déterminée, on pourra peut-être en obtenir, sous ce rapport, des résultats satisfaisants.

Notre petite congrégation s'est maintenue comme par le passé. Il y a eu de plus une addition de deux familles. L'assiduité et la bonne conduite aux services divins ne laissent rien à désirer; mais naturellement cela ne suffit pas pour contenter entièrement le messager de la bonne nouvelle, qui aimerait à voir son apparition devant ses auditoires saluée de temps en temps par le retour du pécheur à son Dieu. Cependant le point qui doit nous préoccuper le plus, c'est d'annoncer la Parole en toute fidélité, et, si je puis m'exprimer ainsi, en souci journalier pour le salut des âmes; le reste appartient en définitive à Dieu. Malheureusement, nous sommes menacés de voir notre petit troupeau s'amoindrir. Une grande partie de nos gens ont occupé jusqu'ici un emplacement attenant à Carmel, qui est récemment devenu la propriété d'un fermier. Le temps où ils doivent quitter est sur le point d'expirer, et il ne reste guère d'autre alternative que de les voir s'éloigner, ou de les recevoir sur Carmel même, ce qui est chose bien difficile, à cause de l'étroitesse de nos limites.....

Au commencemet de l'année dernière, dans une visite que je fis à nos amis de Béerséba avec ma famille, je conçus le désir de faire quelque chose pour améliorer la situation de M. et de Mme Keck, qui étaient logés d'une manière très incommode. Le frère Gosselin étant venu bientôt après nous rejoindre, nous mîmes tous la main à l'œuvre et en peu de temps trois chambres, comparativement spacieuses, se trouvèrent achevées. Hélas! notre bienheureuse sœur ne devait les occuper un instant que pour passer de là dans cette maison éternelle qui n'a point été bâtie de la main des hommes! Mme Keck était, depuis plusieurs mois, minée par une maladie qui la conduisit rapidement au tombeau. Je me rappelle avec quelle joie elle voyait chaque jour les progrès de son nouveau domicile. Cette joie n'était peut-être partagée que par elle seule, et cependant nous hâtions les travaux. Elle entra... et quatre mois après, son âme s'envolait vers son Dieu.— Sa carrière a été courte, mais

remplie de travaux et de souffrances..... Ses derniers moments furent marqués par le triomphe de la foi. Oh! que notre fin soit semblable à la sienne!

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE ORIENTALE.

COTE DE ZANGUEBAR.

Travaux missionnaires parmi les Wonicas. — Lenteurs des progrès. — Superstitions et mœurs. — La Muansa. — Le Sadaka. — Coutumes sanguinaires. — Infanticide. — Indifférence et cupidité.— Découragements et tristesse. — Un rayon d'espérance. — Mringe le boiteux.

L'histoire des missions évangéliques modernes cite les noms de plusieurs missionnaires qui, poussés par leur zèle au sein de quelque peuplade idolâtre, y ont travaillé de longues années sans résultat appréciable, sans voir s'ouvrir aux célestes impressions de la grâce une seule de ces âmes au salut desquelles ils s'étaient dévoués. Ces faits, qui se trouvent à l'origine de plus d'une mission aujourd'hui florissante, sont tout à la fois pleins de tristesse et d'édification. Ils sont tristes, car quel chrétien, comprenant quelque chose à la vocation et à la vie du missionnaire, ne se sentirait ému d'une profonde sympathie en se représentant les luttes fatigantes et les douloureuses angoisses d'un long ministère en apparence si peu béni? Mais ils sont édifiants aussi, car qui n'admirerait, en donnant gloire à Dieu, l'indomptable énergie de ces hommes d'amour et de foi qui, privés de tout encouragement et loin des regards du monde civilisé, n'en ont pas moins persévéré dans leurs entreprises, jusqu'à ce qu'enfin leur Père céleste

ait fait lever sous leurs yeux les premiers épis de la moisson spirituelle qu'ils avaient si patiemment et si laborieusement préparée !

Faut-il, d'un autre côté, s'étonner beaucoup de ces lenteurs, qui ont quelquefois dépassé tout ce que l'on avait pu prévoir ? Il est certain que la foi des chrétiens faibles peut en être troublée ; il est certain encore que les adversaires du pur Evangile, hommes du monde ou défenseurs de l'Eglise romaine, les ont souvent reprochées aux Missions protestantes comme un signe d'inefficacité. Mais ni ces défiances ni ces reproches ne sont fondés. Les faits qui les excitent nous semblent au contraire un motif de confiance et un gage de sincérité. Si l'œuvre des Missions évangéliques était quelque chose de moins sérieux ; si les pieux ouvriers qui s'y consacrent connaissaient moins le prix des âmes et traitaient la grande affaire du salut à la légère ; si, comme beaucoup de missionnaires catholiques romains, ils se contentaient de substituer, dans les lieux qu'ils vont évangéliser, des pratiques à des pratiques, en Chine le nom de Marie au nom de la reine des cieux, en Afrique la médaille miraculeuse à quelque fétiche du même genre ; s'ils faisaient, sous le nom de convertis, une grosse liste de tous les païens auxquels ils auraient pu, soit par persuasion, soit par surprise, administrer à la hâte les eaux d'un baptême précipité ; si, disons-nous, nos missionnaires pouvaient se contenter de si peu, leur histoire n'aurait pas à enregistrer de longs travaux sans succès, des dizaines et des vingtaines d'années de leur vie employées tout entières à tendre inutilement leurs mains vers quelque peuple rebelle. Mais bien autre est l'esprit du protestantisme véritablement évangélique, bien autres aussi les procédés de ses missionnaires. Ce qu'il leur faut, à eux, pour l'acquit de leur conscience, et ce qu'ils veulent pouvoir annoncer à leurs frères comme des conquêtes, ce ne sont pas des conversions apparentes et d'un jour, mais des conversions réelles et durables ; non pas des

baptêmes d'eau multipliés à tout prix, mais des baptêmes de l'Esprit se révélant par le renouvellement du cœur et par la sainteté éprouvée de la vie. Or, ces œuvres ne sont pas de celles qui arrivent à jour fixe, au commandement de l'homme. Dieu, qui en est le maître, les fait surgir parfois avec rapidité, mais le plus souvent aussi avec lenteur, quelquefois au moment où l'homme avait cessé de les espérer. Et cette dernière marche n'est pas la moins précieuse, celle du moins qui nous offre le moins de sécurité quant à la valeur et à la durée des résultats. Il en est dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature ; les grandes choses ont de petits commencements ; les arbres qui croissent vite vivent peu, tandis que ceux qui mettent de longues années à grandir, traversent les siècles, et fournissent aux oiseaux du ciel cet épais et sûr feuillage où ils se plaisent à construire leurs nids.

Ces réflexions, un peu longues peut-être, mais que nous ont inspirées des attaques récentes contre nos œuvres missionnaires, ne paraîtront pas déplacées en tête de cet article. Elles auront, tout au moins, cet avantage de faire pressentir à nos lecteurs la nature des communications qui vont suivre. La Mission dont nous avons à les entretenir n'est pas, en effet, de celles où le succès est prompt à récompenser le dévouement des serviteurs de Christ. Jusqu'à présent, au contraire, elle n'a trouvé devant elle qu'un champ stérile, qu'un terrain pierreux sur lequel la semence spirituelle semble être tombée en vain. Mais nous ne la mépriserons pas pour cela. Qui sait quel avenir Dieu peut lui réserver; et quand elle devrait rester longtemps encore stationnaire, ne serait-ce pas toujours justice que d'appeler la sympathie chrétienne sur les humbles mais courageux travaux dont elle est le théâtre?

Nos lecteurs connaissent déjà cette œuvre, dont nous leur avons, il y a deux ans, raconté l'origine (1). Lorsqu'en 1846,

---

(1) Voir XXIV[e] année, pages 233 et suivantes.

M. Krapf, missionnaire de l'Eglise anglicane, employé depuis quelque temps sur la côte de Zanguebar, quitta les bords de la mer pour se fixer au village de Rabbay, qu'habite une portion de l'importante tribu des Wonicas, ce fut dans l'espoir d'y trouver un peuple plus accessible que ses voisins à la prédication de l'Evangile; et tout sembla d'abord favoriser cette attente. Comparativement doux et hospitaliers, les Wonicas le reçurent avec bienveillance, lui cédèrent l'usage d'un terrain et de deux cabanes nécessaires à son projet d'établissement, et parurent même prendre plaisir à l'entendre leur parler des choses spirituelles. Mais ces facilités apparentes se changèrent bientôt en mécomptes. Quand, aidé du collègue qui était venu le rejoindre, M. Rebmann, le missionnaire voulut attaquer et serrer de plus près la conscience des naturels, il ne trouva plus en eux que des esprits distraits et des âmes indifférentes. Une petite chapelle avait été ouverte, mais une fois la première curiosité satisfaite, les prédicateurs restèrent sans auditoire; il fallut se borner à l'évangélisation indirecte des conversations et des relations ordinaires de la vie, et telle est la grandeur des obstacles, qu'aujourd'hui, après trois ou quatre ans de travaux continuels, les missionnaires avouent avec simplicité qu'ils n'ont encore conquis aucune influence religieuse sur l'esprit grossier et charnel de ces populations. Mais laissons M. Krapf raconter lui-même leurs difficultés et leurs efforts. Si ces récits n'annoncent pas de conversions accomplies, ils donnent sur le paganisme et les mœurs de ces contrées, encore si peu connues, des renseignements aussi curieux que nouveaux, et laisseront percer à la fin un rayon d'espérance qui pourra, s'il plaît au Seigneur, inaugurer pour cette œuvre une phase plus lumineuse.

Commençons par quelques détails sur les superstitions et les usages du pays.

Au premier rang brille, sous ce rapport, ce que les Wonicas appellent le jeu ou le cri de la *Muansa*. C'est une pratique

bizarre et à laquelle rien ne ressemble peut-être dans le répertoire si varié des folies ou des déceptions humaines; mais on l'entoure de tant de mystère que les missionnaires n'ont pu encore s'en rendre bien compte. La muansa est tout simplement un tronc de cocotier, long d'environ cinq pieds et creusé à l'intérieur, mais de manière à ce que les deux extrémités restent fermées, à l'exception d'une ouverture par où une corde est introduite dans la cavité. Cette corde, tirée et repoussée avec violence, produit une sorte de mugissement sourd et rauque tout à la fois, qui a quelque chose de véritablement effrayant. L'instrument, si on peut lui donner ce nom, est ordinairement placé dans une cabane construite à dessein dans le fond d'une forêt; mais, à certains jours, les chefs, accompagnés des hommes les plus âgés du village, vont la chercher, la portent en procession et lui font rendre ses sons lugubres. A ce bruit l'effroi s'empare de toute la population, chacun rentre dans sa hutte et en ferme soigneusement la porte; c'est d'ailleurs la loi du pays et de grands châtiments sont dénoncés à quiconque oserait l'enfreindre.

« Un jour, dit M. Krapf, un de nos voisins nous prévint que le lendemain la muansa devait jouer, et que nous ferions bien en conséquence de nous renfermer dans nos demeures. Quelques instants après, le chef principal et quelques autres vieillards vinrent nous répéter cet avis et nous exhorter à la même précaution. Je leur représentai avec force combien il était indigne d'eux de faire croire à leurs femmes, à leurs enfants et à la masse de leurs compatriotes que les gémissements d'un tronc d'arbre étaient les cris d'une bête féroce. Là-dessus, l'un d'eux essaya de s'excuser et me dit entre autres choses que le but de la cérémonie qu'ils devaient célébrer, était de faire périr les souris qui menaçaient de détruire leurs récoltes. Je répondis qu'il était absurde de penser que le son d'un instrument qui pouvait être lui-même rongé par la dent des souris, fût capable de tuer ces animaux. Mais non, ajoutai-je,

tel n'est point votre vrai but. Tout ce que vous voulez, c'est de semer l'effroi parmi vos gens, afin de mieux les tenir sous votre dépendance. Si vous aviez quelque bien en vue, vous ne vous entoureriez pas de tant de mystère; mais, prenez-y garde, l'imposture pourra finir par ne plus effrayer personne, et alors vous n'en retirerez plus que la honte et le mépris. » La hardiesse de ces reproches ne les irrita point; mais, comme d'habitude, elle ne les empêcha pas non plus de persister dans leur dessein.

« Le lendemain de grand matin, toutes les femmes du village étaient à l'œuvre pour nettoyer la route de toute l'herbe et de toute la boue qui pouvaient s'y trouver : c'est un des préparatifs obligés de la fête. Quand elles eurent fini, nous vîmes paraître une longue procession de chefs qui marchaient en faisant retentir de singuliers petits instruments de bois, dont le son ressemblait à celui que fait la navette d'un tisserand. Malgré l'avis que nous avions reçu, notre porte était restée ouverte, car nous avions résolu de saisir cette occasion de témoigner hautement notre mépris pour ces indignes manœuvres; mais quand la procession passa devant notre maison, un homme s'en détacha et vint fermer lui-même la porte. Nous la rouvrîmes aussitôt en protestant contre cette violation de notre domicile, et la chose en resta là pour le moment. Une fois passée, la procession se dirigea vers le *moroni*, ou maison commune, qui sert à la fois de lieu de culte, de salle de conseil et de marché. La muansa y résonnait déjà depuis quelques moments, mais ce ne fut qu'à l'entrée de la nuit qu'on l'en tira pour la porter elle-même en procession. Alors commencèrent les chants, les danses et les cris qui sont l'accompagnement obligé de la cérémonie. Ils durèrent toute la nuit et interrompirent plusieurs fois mon sommeil. C'était un tumulte effroyable, que rendaient à chaque instant plus bruyant encore de fréquentes libations de *tembo* (liqueur enivrante extraite de la noix de coco). Voilà tout ce que nous avons vu

de cette fête véritablement diabolique. La muansa nous paraît être le centre et le boulevard du paganisme de cette tribu, mais nous n'en connaissons pas encore toute la signification et toute la portée. On la fait jouer dans presque toutes les circonstances importantes, et toujours à peu près de la même manière. Il s'en faut de beaucoup que tous les Wonicas eux-mêmes soient initiés à ses mystères. C'est un privilége qu'il faut acheter par le don de quelque riche offrande en riz, en tembo ou en autres objets du même genre. Il faut aussi faire le serment de ne jamais en divulguer le secret. C'est ce qui m'a fait comprendre pourquoi les habitants de la côte m'avaient dit autrefois qu'il existait parmi les Wonicas une société de francs-maçons. Le fait est qu'il y a quelque ressemblance entre les deux institutions, au moins quant à l'obligation du serment et à l'inviolable fidélité avec laquelle on l'observe. On rapporte que l'usage de la muansa est venu des Wonicas du sud, qui l'avaient eux-mêmes reçue de quelques tribus de l'intérieur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne se retrouve chez aucune autre nation du voisinage.

« Quelques jours après cette scène, le chef et quelques-uns des initiés vinrent nous demander pourquoi nous n'avions pas voulu tenir notre porte fermée pendant le passage de la muansa, comme ont soin de le faire les mahométans établis dans le pays. Nous répondîmes que les mahométans, adonnés eux-mêmes (comme ils le sont en effet ici) aux arts sortiléges et à la magie, pouvaient fort bien, et sans scrupule, se conformer à cet égard aux usages du pays, mais que nous, serviteurs du Dieu de vérité, venus dans ce pays pour en arracher les habitants à la puissance du mal, nous commettrions un grave péché en témoignant la moindre déférence pour une cérémonie si évidemment criminelle. Nous pouvons bien, ajoutai-je, ne pas regarder comme notre devoir d'aller à dessein nous poster sur le passage de la muansa, pour la voir de près et courir ainsi le risque d'exciter inutilement votre colère,

mais quant à fermer nos portes ou même à nous abstenir de sortir au moment où elle passe, si nos affaires nous y appellent, c'est à quoi nous ne consentirons jamais. Un peu étonné de la netteté de cette déclaration, le chef nous dit qu'il était pourtant dangereux de se trouver sur le passage de la muansa, et qu'une femme qui la regarderait passer tomberait morte inévitablement et sur-le-champ. Je répondis que c'était là une absurde fable inventée pour effrayer les femmes et le vulgaire, qu'ils devraient être honteux, eux chefs et conducteurs du peuple, de jouer ce rôle d'imposteurs; car, m'écriai-je, vous le savez tout comme moi, votre stupide bloc de bois ne peut tuer personne, pas plus nous que le plus faible de vos enfants. Croyez-moi, vous feriez mieux d'allumer un feu et d'y précipiter ce misérable instrument de mensonge, qui n'aurait pas seulement le pouvoir de s'en garantir. Et je me mis à leur raconter comment les insulaires de la mer du Sud avaient, il y a quelques années, renfermé leurs idoles dans des caisses et les avaient ensuite jetées au fond de l'Océan. Pendant que je parlais ainsi, l'un des assistants s'écria en forme d'exclamation : « Il faut que vous soyez un bien grand *Mzai* (sorcier) pour ne pas avoir plus peur que cela de la muansa! » Le pauvre homme ne s'imaginait pas que l'on pût s'élever au-dessus de la terreur générale autrement qu'en se sentant doué d'un pouvoir supérieur à celui de l'idole. Je rectifiai cette idée; puis, après une longue discussion, les chefs finirent par décider qu'à l'avenir, une exception à la règle serait faite en faveur des *Wasungas*, qui pourraient tenir leur porte ouverte au passage de la muansa, mais sans que cela tirât à conséquence pour le reste de la population. Ainsi la victoire nous restait. Ce triomphe paraîtra bien petit; il a cependant sa valeur; c'est, nous l'espérons, le premier coup porté à une superstition qu'on peut regarder comme la clef de voûte de tout le paganisme du pays. Aussi

remerciâmes-nous sincèrement notre Dieu de nous avoir soutenu dans toute cette affaire. »

La muansa paraît être un instrument de politique autant au moins qu'une pratique superstitieuse. Il n'en est pas de même d'une autre cérémonie appelée par les Wonicas la *Sadaka*. Ce nom désigne toute espèce d'offrandes ou de sacrifices faits pour apaiser ou se rendre propices les êtres supérieurs dont les Wonicas redoutent le pouvoir. Il y a évidemment dans ces actes, qui se renouvellent souvent, une pensée religieuse, mais qui, comme toutes les fêtes en usage dans la tribu, aboutit toujours au sensualisme, et souvent à de dégoûtantes orgies.

« Aujourd'hui (29 avril 1848), écrit M. Krapf, nos Wonicas ont encore célébré une de leurs sadakas. Réunis dans ce qu'ils appellent la maison de *Mulungu* (Dieu), ils ont immolé une brebis et l'ont fait bouillir dans du riz, tout en se livrant, comme d'habitude, pendant ces opérations, aux cris et aux danses les plus désordonnés. Ils ont ensuite mangé et bu abondamment le *tembo;* puis est venu le moment de l'invocation. L'un d'eux a dit : « O Dieu, puisse mon enfant se mieux porter ! — Puisse-t-il se rétablir promptement ! ont répondu les autres. — Puisse-t-il marcher et cultiver la terre! » a ajouté enfin le chef. Cela fait, une autre voix a repris : « O Dieu, puisse-t-il pleuvoir ! et toute l'assemblée de répondre à grands cris : Puisse-t-il pleuvoir bientôt ! » Ainsi se célèbre une sadaka. Comme on le voit, le nom de Dieu y est prononcé ; mais ce que les Wonicas invoquent le plus souvent dans ces sortes de sacrifices d'oraison, c'est le *koma*, c'est-à-dire l'ombre ou l'esprit d'un homme décédé ; c'est un culte rendu surtout aux Mânes. Le mot *Dieu* ne rappelle même généralement à leur esprit que l'idée d'un homme qui, par suite de ses belles actions, de son influence ou de sa richesse est, après sa mort, devenu un *mulungu* : les catholiques romains diraient un *saint*. Il suffit, pour atteindre à cet honneur, d'avoir, durant

sa vie, bâti une maison en l'honneur de quelque *koma*. Les Wonicas vont souvent aussi déposer sur la tombe de leurs ancêtres du tembo, du riz ou du maïs. Cette coutume paraît surtout avoir pour but d'obtenir la fertilité des champs qui appartiennent à la famille, et s'appelle aussi une sadaka. Au fond, il y a dans toutes les cérémonies de ce genre un besoin vague, mais incompris, d'expiation et de prière. Les Wonicas y ont recours toutes les fois qu'ils entreprennent une affaire importante ou qu'ils éprouvent quelque grave sujet de crainte; mais toujours, il faut le dire, avec une ardeur d'autant plus grande, qu'elles sont pour eux des occasions de satisfaire leur goût pour la bonne chère et le tembo. »

Outre les fêtes générales qu'on vient de voir, il en est d'autres qui sont particulières aux différents sexes et aux différents âges. Ainsi chaque année, à un jour marqué, les femmes en célèbrent une qui a quelque ressemblance avec la procession de la muansa. Elles se livrent à cette occasion, durant tout au moins une nuit et sans la moindre retenue, aux courses, aux chants et aux danses les plus désordonnés. Il y a aussi la fête des jeunes gens, celle des jeunes filles, celle des enfants, etc. Que l'on juge des mœurs que peut concourir à former un pareil ensemble de coutumes se transmettant de générations en générations.

Les Wonicas sont loin d'être, comparativement à d'autres tribus d'Afrique, un peuple féroce; mais où la connaissance du Dieu, qui est amour, peut-elle faire défaut sans qu'apparaisse aussitôt la cruauté? A l'époque où le fils d'un chef influent arrive à l'âge nubile, on célèbre en son honneur ce que la langue du pays appelle un *Wagnaro*. Tous les jeunes gens du même âge se retirent dans la forêt la plus voisine, et sont forcés d'y rester, dans un état de complète nudité, jusqu'à ce qu'ils aient tué au moins un homme. Il y a quelques années que la majorité du fils aîné du chef actuel de Rabbay coûta la vie à trois Wakambas surpris par cette troupe de

jeunes forcenés. Le chant de guerre qu'ils répètent dans ces occasions est étrange : « Tuer, disent-ils, tuer n'est pas honteux ; se souvenir que l'on est parent (allusion à leur nudité) n'est pas un crime, c'est notre devoir. Que l'*Emkuafi* (nom d'une tribu ennemie) arrive avec son bâton pointu, c'est ce qu'il nous faut. » On n'a pu expliquer aux missionnaires le sens exact de cette séquestration sanguinaire qui dure quelquefois plusieurs semaines, et pendant laquelle les acteurs se nourrissent d'aliments qu'on leur porte de nuit et comme à la dérobée.

L'infanticide n'est pas non plus étranger aux mœurs du pays. Toutes les fois qu'un enfant a le malheur de venir au monde avec quelque défaut naturel, on le déclare *kizaï*, c'est-à-dire maudit, et il est impitoyablement condamné à périr. L'exécution se fait dans la forêt et avec une certaine solennité. C'est la mère elle-même qui l'y porte dans ses bras, et qui, le présentant aux chefs réunis à cet effet, leur déclare qu'elle ne veut pas garder ce maudit. Sur cela les sons de la redoutable muansa se font entendre, les chefs prennent l'enfant, l'étranglent de leurs mains et l'ensevelissent ensuite en célébrant une sadaka. Une femme, à qui l'un des missionnaires s'efforçait de faire sentir tout ce qu'il y a d'affreux dans cet usage, lui répondit qu'au su de tout le monde, les enfants difformes à leur naissance devenaient tous de très méchants hommes, et que c'était fort bien fait de les tuer.

A tous les obstacles qu'opposent à la prédication de l'Évangile ces déplorables coutumes, il vient s'en joindre un plus terrible encore et qui semble former le trait saillant du caractère des Wonicas. C'est une complète indifférence pour tout ce qui est spirituel, et une sorte de matérialisme pratique et cupide qui contraste singulièrement avec la pauvreté générale de cette peuplade, et avec l'absence de ces besoins factices qu'a créés ailleurs une civilisation plus avancée. Gagner quelque chose et satisfaire leurs appétits charnels, voilà tout le cercle des pensées et des affections de ces gens. Aussi sont-

ils, au dire des missionnaires, un vrai peuple de mendiants, et des plus effrontés qu'on puisse voir. La correspondance de M. Krapf en cite de nombreux exemples.

« Un jour, dit-il, le chef Saha était venu me voir. Dans l'entretien que nous eûmes ensemble, je l'exhortai à penser sérieusement au salut de son âme. « Oh ! me répondit-il, laissez-moi d'abord manger, boire et dormir, puis une autre fois je reviendrai parler avec vous de ces choses. » Et comme je lui représentais qu'il valait mieux en parler tout de suite, puisque la nuit suivante même il pourrait être appelé à comparaître en jugement devant Dieu : « Bah ! Dieu ne me jugera pas, » dit l'Africain, et il s'en alla. Un autre chef, pressé de la même manière, me répondit brutalement : « Une fois pour toutes, je vous déclare que nous n'abandonnerons jamais nos anciennes coutumes. — Et pourquoi donc, lui demandai-je, n'y renonceriez-vous pas pour devenir les enfants d'un Dieu qui vous comblerait de toutes sortes de bénédictions spirituelles ? — Nous n'avons pas besoin de ces bénédictions, répondit l'Emnica (1), il ne nous faut que du *mali* » (terme général qui désigne toute espèce de propriété), et il refusa de m'écouter plus longtemps. Toutes les fois que je vois réunis autour de moi un certain nombre de Wonicas, j'en profite pour leur faire entendre cette prédication de la bonne nouvelle qu'ils n'ont pas voulu venir écouter dans notre petite chapelle. Mais voici ce qui arrive à peu près invariablement. D'abord ils m'écoutent avec tous les signes d'une bienveillante attention ; quelquefois même ils paraissent intéressés, et m'adressent des questions que l'on pourrait croire sérieuses,

---

(1) *Emnica* est le singulier de *Wonicas*. *Kinica*, employé ailleurs, est l'adjectif dont on se sert pour désigner tout ce qui appartient à la nation. Cette manière de modifier les noms de tribus a une affinite frappante avec les usages du sud de l'Afrique. C'est ainsi que nous trouvons dans les récits de nos missionnaires : un *Mossouto*, les *Bassoutos*, le *Lessouto* (pays), la langue *sessouto*, etc.

mais bientôt ils se mettent à parler d'affaires mondaines; puis, si je les ramène à l'Evangile, les uns s'éloignent en me disant qu'ils vont boire ou célébrer une sadaka; les autres restent, mais uniquement pour me demander, quelques instants après, un présent quelconque, une bouteille, une tasse, une hache, ou tel autre objet qu'ils voient chez nous et qu'ils convoitent. Leurs enfants eux-mêmes sont des solliciteurs intrépides. Ceux qui suivent notre école venaient toujours, au commencement, nous demander quelque présent pour les récompenser d'avoir assisté aux leçons. Ce peuple a toujours l'air de penser qu'en nous écoutant, il nous fait autant de plaisir que d'honneur, et qu'il est bien juste que nous l'en payons comme d'un service rendu. Il va sans dire que nous nous refusons obstinément à subir cette sorte de tyrannie cupide, mais cela ne les empêche pas de revenir continuellement à la charge, dans l'espoir, sans doute, de triompher de notre résistance à force d'importunités. »

Ce que les Wonicas sont pour les idées religieuses ils le sont aussi à l'endroit de l'instruction en général. L'école n'a jamais pu réunir que quelques élèves et n'a jamais excité l'intérêt des parents. Outre que le refus de présents les a découragés, ils se sont fait du Christianisme une idée qu'il sera probablement difficile de déraciner de leur esprit. Voyant que les missionnaires ne s'adonnaient ni à l'agriculture ni au commerce, et qu'ils étaient sans cesse occupés à prier (car lire, écrire, enseigner et prêcher, tout est *prier* aux yeux d'un Emnica), ils se sont figuré que si eux ou leurs enfants, embrassaient la nouvelle religion, ou même se mettaient à faire usage de livres, ils deviendraient complétement incapables de s'adonner à aucune autre occupation. « Qui cultiverait nos champs, disent-ils, si nous adorions votre Dieu? Nous avons autre chose à faire que de passer notre vie à prier. »

Que faire pour un tel peuple et qu'attendre de lui? Tout autres que des serviteurs de Christ auraient déjà répondu à

cette question en abandonnant l'espoir de faire pénétrer avec succès quelques salutaires idées dans un milieu si peu favorable; mais la foi chrétienne est persévérante et forte comme le rocher même qui lui sert de base. Les luttes l'affligent, mais sans l'abattre; les barrières la retardent, mais sans la faire reculer. Le journal du missionnaire, envoyé vers ce peuple rebelle à la Parole, présente çà et là des traces touchantes des angoisses par où le fait passer l'insuccès prolongé de ses travaux. « Aujourd'hui, s'écrie-t-il une fois, mon âme a été singulièrement troublée au dedans de moi. La misère de mon propre cœur, mon insuffisance pour la grande tâche qui m'a été confiée, l'endurcissement obstiné de ce peuple, l'absence de mon collègue et mon isolement, tout s'est réuni pour m'enceindre d'une obscure enveloppe de tristesse. J'en ai souffert au point que j'ai plus d'une fois, mais en vain, désiré de pouvoir me soulager en versant des larmes. » Mais ce ne sont là que des épreuves momentanées, dont ne manquent jamais de triompher les ressources mises à la disposition du missionnaire : le recours à son Dieu, le souvenir des promesses évangéliques qui ne sauraient être vaines, et enfin un redoublement d'activité dans la poursuite de ses travaux. « Sortir de chez moi, dit M. Krapf, et m'en aller prêcher ou lire la Parole au premier venu, à une femme, à un enfant, m'a toujours admirablement servi à triompher de ces heures de tristesse. Rien d'efficace pour obtenir quelque nouvelle bénédiction comme de parler aux autres de celles qu'on a déjà reçues; c'est une douce pluie qui raffraîchit le cœur et en ranime toutes les forces.... »

Et c'est souvent aussi le moment même où l'âme de ses serviteurs est le plus disposée à s'abattre, que Dieu choisit pour envoyer à leur aide quelques encouragements inattendus. Peu de jours après celui où le missionnaire écrivait dans son journal les lignes touchantes qu'on vient de lire, un fait tout nouveau pour lui, depuis du moins qu'il vivait parmi les

Wonicas, venait jeter quelque intérêt dans ses travaux et raviver dans son cœur le souvenir consolateur des promesses divines. Laissons de nouveau parler son journal, en l'abrégeant un peu.

« *Le* 31 *mai* 1848. J'ai eu ce matin la visite d'un Emnica de Muihani (village des environs). C'est un jeune homme qu'un accident a rendu boiteux et qui paraît peu robuste, mais qui m'a paru fort intéressant. Il se nomme Mringe. Je lui ai parlé de la connaissance de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Il m'a écouté avec la plus profonde attention, et j'ai eu, pour mon propre compte, à bénir le Seigneur pour la force avec laquelle il m'a donné de rendre témoignage à son nom trois fois saint.

« *Le* 6 *juin*. Le jeune boiteux de Muihani est revenu me voir aujourd'hui. J'ai eu avec lui un long et salutaire entretien sur des sujets religieux. Il a entendu avec un vif intérêt la lecture de la passion de Jésus-Christ. Oh ! que je suis reconnaissant de trouver enfin ici une âme qui veut bien écouter la Parole de vérité ! Jamais je n'avais si bien compris la joie que devait éprouver notre Sauveur quand ce bonheur lui arrivait ; mais je n'en comprends que mieux en même temps l'indignation qui devait remplir son cœur en voyant l'indifférence et l'endurcissement du cœur de ses contemporains. »

Quelques jours après ce second entretien avec le jeune Emnica, M. Krapf entreprit une tournée d'évangélisation qui le retint environ deux mois éloigné de la station. Durant son absence, Mringe se mit en rapport avec l'autre missionnaire, M. Rebmann, et vint le voir à diverses reprises. Celui-ci lui exprimait un jour des doutes sur la sincérité et le désintéressement des vues qui pouvaient l'attirer vers l'Evangile, en ajoutant que, pour chercher efficacement le salut, il fallait avoir un cœur nouveau. « Mais, s'écria aussitôt le jeune homme, je me sens déjà un cœur nouveau ; sans cela je ne viendrais pas vous voir si souvent. » Cette réponse faite avec

chaleur frappa d'autant plus le missionnaire, qu'avec ses jambes impotentes, le jeune Emnica devait en effet avoir beaucoup de peine à franchir la distance qui séparait son village de la station. Il s'en intéressa davantage à lui et l'invita à venir demeurer quelque temps sous son toit, pour apprendre à lire et recevoir une instruction plus suivie. Mringe accepta avec bonheur cette proposition. Il vint donc à Rabbay et y fit dans l'étude de la Bible et dans l'affermissement de ses désirs religieux des progrès qui donnèrent beaucoup d'espoir au missionnaire.

Au mois de septembre, M. Krapf revint, et comme M. Rebmann s'éloignait à son tour, ce fut auprès de son premier maître que Mringe chercha de nouveau des directions spirituelles. Depuis lors M. Krapf en parle toujours avec un nouvel intérêt.

« *Le* 27 *octobre.* Ce matin j'ai lu et prié avec Mringe, qui prie déjà lui-même avec beaucoup de simplicité de cœur. Ce jeune homme me paraît décidément sous l'influence de la grâce qui prépare les cœurs à l'acceptation du salut.

« *Le* 2 *décembre.* Mringe étant retourné dans son village, je suis allé l'y voir et lui ai expliqué la parabole du Riche et du Lazare. Il m'a dit ensuite que la nuit dernière il avait songé qu'il ferait bien de jeter le collier de grains qu'il portait autour du cou, moins comme ornement que parce qu'il y avait attaché dès son enfance des idées superstitieuses. J'ai répondu à cela qu'un songe n'était pas nécessaire pour lui faire rejeter tout ce qu'il pourrait regarder comme interdit par la Parole du vrai Dieu, et que si, par conséquent, il était persuadé dans sa conscience que ces restes de paganisme étaient une chose abominable devant le Seigneur, il devait s'en séparer ; mais qu'autrement ce sacrifice ne pouvait avoir aucune valeur. A peine ai-je eu prononcé ces paroles, que, portant rapidement la main à son cou, le jeune homme a arraché son collier et l'a jeté au loin. J'ai gardé le silence,

mais mon cœur s'est senti inondé d'une douce joie. Ce simple mouvement de Mringe me semblait ouvrir une nouvelle ère dans les destinées de ce pays. « Que les voies de Dieu sont admirables ! me disais-je à moi-même. Voici, dans un coin perdu de l'univers, un Emnica pauvre, mutilé, qui n'appartient ni aux sages, ni aux puissants, ni aux nobles de ce monde, et qui fait pourtant, comme une chose toute simple, une de ces actions qui réjouissent les anges du ciel, car ce n'est rien moins qu'un engagement solennel à renoncer à Satan pour se consacrer au service du vrai Dieu!..... » Cependant je n'ai point communiqué ces pensées au jeune homme, me contentant de l'approuver sans paraître attacher une grande importance à ce qu'il venait de faire, je l'ai exhorté à persévérer dans ces sentiments, et surtout à arracher aussi de son cœur les mauvaises passions et toutes les convoitises qui sont des idoles non moins pernicieuses que les autres. Je lui ai ensuite prédit qu'en suivant les voies de l'Evangile, il aurait à souffrir des persécutions, et que c'est à la manière dont il les supportera qu'on pourra s'assurer, et lui le premier, si l'œuvre de la grâce s'est vraiment accomplie en lui. Nous avons ensuite prié ensemble, et le laissant aux impressions de son cœur, qui étaient visiblement très sérieuses, j'ai repris le chemin de ma demeure tout encouragé et fortifié par ce que je venais de voir et d'entendre. »

Voilà l'histoire de la première victoire remportée par la prédication de l'Evangile parmi les Wonicas de la côte de Zanguebar, victoire bien chétive sans doute aux yeux de la chair, et dont souriraient de pitié les hommes du monde ou les gens d'un christianisme facile, mais qui ne paraîtra point telle à ceux qui connaissent le prix d'une âme et se rappellent que le règne du Seigneur ne vient point avec éclat. Ajoutons que, d'après les dernières nouvelles reçues de Rabbay, les espérances données aux missionnaires par le jeune Mringe vont

toujours en s'affermissant. Un changement sensible s'opère dans sa conduite; il semble mettre sa joie à prendre pour règle les préceptes de la Parole sainte, et tout cela sans qu'on puisse lui attribuer des vues intéressées, car, « chose extraordinaire pour un Emnica, disent les missionnaires, il ne nous a jamais rien demandé. » Comme M. Krapf le lui avait annoncé, ses nouveaux sentiments lui ont déjà attiré les mépris et les reproches de sa famille, mais il supporte avec fermeté ces premières épreuves de sa foi naissante, et parle hardiment à ses compatriotes du changement qui s'est opéré en lui. Quelques chefs lui ont dit qu'il était parfaitement libre de *suivre le chemin des missionnaires*, si cela lui convenait. Cette assurance l'a fort encouragé. Reste à savoir si la suite en démontrera la sincérité, et si la tolérance devra être comptée parmi les bonnes qualités des Wonicas.

La Société des missions épiscopales de Londres, à qui appartient la mission de Rabbay-Empia, lui a dernièrement envoyé un renfort. Deux ouvriers nouveaux, le révérend M. Erhardt et un jeune ouvrier allemand nommé M. Wagner sont allés récemment rejoindre MM. Krapf et Rebmann. Malheureusement M. Wagner, à peine arrivé à son poste, a été saisi d'une violente maladie qui l'a emporté. C'est la seconde victime enlevée par la mission de la côte de Zanguebar; la femme de M. Krapf y était déjà morte en 1844, à Mombas.

M. Rebmann a accompli dans l'intérieur de longs et courageux voyages d'exploration qu'il compte renouveler encore, et qui pourront dans la suite tourner à l'avancement du règne de Dieu. C'est à cause de ses fréquentes absences que son nom a peu figuré dans les récits qu'on vient de lire. M. Krapf a, au milieu de ses travaux d'évangélisation, poussé avec activité sa traduction de la Bible en langue kinica. L'Evangile de saint Jean, l'Epître aux Romains et plusieurs fragments d'autres livres sont déjà achevés. Puissent les âmes pour le salut des-

quelles cette œuvre difficile a été entreprise, apprendre bientôt à en connaître la valeur !

INDE.

VISITE AU TEMPLE DE JAGGERNATH.

(*Suite et fin.*)

(Voir notre dernière livraison, page 149.)

TRAVAUX MISSIONNAIRES DURANT LA FÊTE.

« Mais il est temps de dire quelque chose des efforts que nous avons tentés pour la gloire de Christ au milieu de ces masses si misérablement asservies au prince des ténèbres. Jamais Puri n'avait encore vu tant d'ouvriers chrétiens réunis ensemble à l'une de ses fêtes. Nous étions en tout neuf missionnaires européens et dix prédicateurs indigènes. Ceux-ci nous avaient précédés d'un jour et avaient, dès leur arrivée, commencé à prêcher, mais on les avait bientôt forcés à se taire, non seulement en leur faisant des menaces, mais encore en se livrant sur eux à des voies de fait. Nous ne voulûmes pas pour cela nous priver de leurs utiles services, et la protection dont nous les couvrîmes suffit pour prévenir le retour de toute violence. Notre plan d'opérations était bien simple. Divisés en trois ou quatre petites troupes, qui se composaient par moitié d'Européens et de natifs, nous allions dès le matin, pendant plusieurs jours consécutifs, nous poster dans le Boro-Dando ou grande rue, et là, montés sur quelque point élevé, nous nous mettions à prêcher à tous ceux qui voulaient bien nous écouter. Nos auditoires se montaient ordinairement à 7 ou 800 personnes, rangées en demi-cercle autour de nous; quelquefois ils augmentaient tellement, qu'au milieu du bruit et de l'agitation de la foule, nos voix parvenaient à peine jusqu'aux derniers rangs. Les sujets que nous traitions étaient ceux que les circonstances même recommandaient à l'attention : la corruption de

l'homme, la nécessité du salut, la vanité et le crime de l'idolâtrie, l'impuissance d'un morceau de bois pour délivrer l'homme du châtiment dû à ses péchés, impuissance si hautement démontrée, avions-nous soin de faire observer, par l'immoralité bien connue des prêtres consacrés au service de l'idole. Nous nous étendions ensuite sur la personne et sur l'œuvre de Jésus-Christ, sur son amour pour l'homme déchu, sur son pouvoir pour sauver les pécheurs les plus endurcis, et sur les fruits de régénération et de vie éternelle que produit une foi sincère en ce divin Sauveur.

« Lorsque les pèlerins commencèrent à reprendre le chemin de leurs demeures, nous allâmes nous placer en dehors de la ville, sur un pont que la plupart d'entre eux étaient forcés de traverser, et nous nous mîmes à distribuer des traités à tous ceux qui nous disaient savoir lire. Le plus grand nombre les reçurent avec joie et les serrèrent soigneusement dans leurs vêtements. Nous nous étions, en ville, abstenus de ces distributions, parce que nous savions que les pandàs se seraient fait livrer nos livres et les auraient détruits. Mais ici nous en donnâmes une grande quantité qui n'eut pas à subir ce sort. En somme, nous fûmes très réjouis du succès de nos travaux à Puri, et non moins reconnaissants envers le Dieu qui protégeait et bénissait si évidemment nos efforts. Je crois, en fait, pouvoir affirmer que, cette année, la ville de Jaggernath a été comme saturée de la prédication de l'Evangile, et qu'il y a eu très peu d'assistants, depuis les pandàs jusqu'aux plus humbles pèlerins, qui n'aient pas entendu proclamer que Jésus est le seul vrai Sauveur, et que l'homme ne peut être délivré que par lui de la peine du péché. Et que nous ayons été compris, le témoignage même de nos ennemis nous l'a quelquefois démontré. Un jour qu'un de mes collègues était à prêcher et que je me tenais auprès de lui, un pandàs se précipita tout-à-coup au milieu du cercle qui nous entourait, et s'adressant à ses compatriotes : « Que faites-vous là à écouter ces discours,

s'écria-t-il avec colère; ne voyez-vous pas que tout cela revient à dire que notre Jaggernath n'est pas Dieu, et que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu et Sauveur? » Bien! pensâmes-nous en nous-mêmes, voilà un homme qui donne à la multitude un excellent résumé de toute notre prédication à Puri, et en réalité, cet incident ne pouvait que nous encourager à persévérer dans nos efforts.

« Quant au résultat définitif, les missionnaires ne peuvent pas, dans des occasions de ce genre, s'attendre à voir les hommes se convertir à l'Evangile *sur place*. Les circonstances sont pour cela trop défavorables. Mais la Parole a été prêchée sur une grande échelle et des milliers de personnes ont reçu des traités religieux. Beaucoup de pèlerins auront ainsi remporté chez eux, de Puri, le souvenir de ce qu'ils y ont entendu, et, arrivés dans leur village, ils auront fait part de ce souvenir à leurs voisins ou auront avec eux lu les traités qu'ils rapportaient. Pourquoi le Saint-Esprit ne se servirait-il pas de ces impressions pour en faire la base de quelque œuvre durable et salutaire? Beaucoup d'indigènes sont déjà dans ce pays devenus chrétiens pour avoir entendu l'Evangile dans des fêtes pareilles. La semence avait été répandue et a produit son fruit plus tard. Puisse-t-il en être ainsi pour plusieurs de ces pauvres pèlerins auxquels la parole de vie a été annoncée à Puri, durant les jours de la grande fête païenne de 1849! »

Ici finissent les communications que nous empruntons au discours de M. Lacroix à la réunion de Calcutta; mais, dans sa correspondance avec la Société des Missions de Londres, ce missionnaire s'élève avec force contre l'appui que le gouvernement anglais prête encore à l'idole de Jaggernath, et il cite, pour montrer les déplorables résultats de cette faiblesse, l'anecdote suivante, qui se rattache aux récits qu'on vient de lire :

« Pendant que j'étais à évangéliser l'un des plus nombreux

auditoires que je fusse parvenu à rassembler durant les fêtes de Puri, et cela à quelques pas de l'endroit où se construisaient les chars sacrés, un Indou, âgé et de l'aspect le plus vénérable, s'avança tout-à-coup et me dit : « Monsieur, j'au« rais une question à vous faire. Est-il vrai ou non que votre « gouvernement donne toutes les années une somme d'argent « considérable pour l'entretien du culte de Jaggernath? Si « cela est vrai, il est inutile de dire que ce gouvernement ne « reconnaît pas Jaggernath pour Dieu ; et pourquoi alors ve« nir nous parler contre lui ? » Que répondre à cela ? Je dis que j'étais honteux d'avoir à le confesser, mais que le fait était vrai. A peine eus-je prononcé ces mots, qu'un formidable cri de *Hori-bol* s'éleva du milieu de la foule, et que j'entendis plusieurs voix s'écrier : « Le *padre* est honteux, le *padre* est « honteux. » Je laissai passer ce premier moment de triomphe, et repris ensuite : « Oui, j'ai honte de voir qu'un gouvernement chrétien soutienne encore l'idolâtrie, mais je n'ai pas honte de ce que j'ai prêché ; puis, levant la main vers le ciel : « Celui qui est là-haut, ajoutai-je, est le seul vrai Jagger« nath, le seul vrai Dieu, maître du monde et sauveur des « hommes. »

On annonce du reste que le gouvernement anglais de l'Inde, cédant enfin aux nombreuses réclamations qui se sont élevées de toutes parts contre l'abus de ces allocations à Jaggernath, commence à prendre et a réalisé déjà quelques mesures destinées à le faire cesser très prochainement.

ILES SANDWICH.

Situation actuelle. — Ecoles et séminaires. — Travaux de la presse. — Vie religieuse. — Mort de l'un des premiers missionnaires. — Changements remarquables.

Les Eglises des îles Sandwich sont l'une des plus belles conquêtes que le Christianisme ait faites dans ces derniers

temps. Elles ont, en outre, acquis des droits tout particuliers à notre sympathie, par la généreuse initiative avec laquelle elles sont venues au secours de notre mission française au sud de l'Afrique. Nos lecteurs ne s'étonneront donc pas de voir leur nom revenir souvent dans ce recueil. Voici sur leur situation actuelle quelques nouveaux détails, empruntés au rapport annuel que les missionnaires ont adressé à la Société américaine des Missions pour l'année 1848-1849.

On se rappelle peut-être le projet qu'avaient formé ces Eglises de renoncer à l'appui que leur a jusqu'ici prêté la Société et de subvenir par elles-mêmes à tous leurs besoins religieux. Cette grande mesure, qui montre à quel point l'œuvre s'est développée, n'a pas encore reçu un entier accomplissement, mais on s'en occupe avec activité, et plusieurs arrangements déjà pris pour y arriver font espérer qu'en restant dans les îles à titre de pasteurs, les missionnaires y formeront bientôt un presbytère indépendant. Il y a là tous les éléments d'une organisation ecclésiastique qui pourra, sous la bénédiction de Dieu, assurer à ces Eglises une nouvelle influence et une stabilité définitive.

Depuis quelques années déjà, les écoles ont cessé d'être aux charges de la Mission. C'est le gouvernement qui pourvoit à leur entretien, et le soin qu'il met à les rendre aussi nombreuses et aussi florissantes que possible, est une preuve de l'intérêt qu'elles lui inspirent. Un seul établissement de ce genre, le séminaire de Lahainaluna, destiné à former des instituteurs et des missionnaires indigènes était, jusqu'à cette année, resté une institution missionnaire. Mais le gouvernement vient aussi de les prendre à son compte. La Mission lui a abandonné gratuitement à cet effet ses bâtiments, sa bibliothèque et tout le matériel qu'elle y avait placé. Cette intervention du pouvoir civil n'a, du reste, rien changé au caractère essentiellement chrétien des écoles. Le même esprit préside à leur direction, et c'est un missionnaire, M. Armstrong,

qui remplit dans le gouvernement les fonctions de ministre de l'instruction publique.

Le nombre des écoles existant dans les îles s'élève à 336, renfermant ensemble environ 20,000 enfants des deux sexes. Les élèves placés dans les écoles supérieures, entre autres à Lahainaluna, sont au nombre de 234, y compris 13 enfants de chefs, qui reçoivent dans un établissement spécial une éducation dont le roi lui-même fait les frais. Ces chiffres, rapprochés de celui de la population, qu'on évalue à 130,000 âmes, montrent que presque toute la jeunesse capable de recevoir l'instruction fréquente les écoles; et au fait, tel est le niveau général du développement intellectuel de ces populations, qu'il serait peut-être difficile de trouver dans le pays un enfant âgé de plus de dix ans qui ne sache pas lire plus ou moins couramment.

Durant les deux dernières années, environ 1,600 personnes ont été admises dans le sein des Eglises. Il n'est pas sorti de la presse, en ces deux ans, moins de 80,500 publications, donnant ensemble un chiffre de plus de 11 millions de pages, et suffisant à peine à répondre aux besoins de la population. Dans le même espace de temps, les contributions des Eglises pour l'entretien du culte se sont élevées à 13,782 dollars (environ 70,000 francs), dont la moitié a été employée à la construction de nouvelles maisons de prière.

« En général, dit le rapport américain, la pureté des Eglises s'est conservée, la discipline a été maintenue; les doctrines chrétiennes sont toujours mieux connues, et d'année en année les devoirs évangéliques pratiqués avec plus de fidélité.

« Quelques-unes des Eglises ont même vu s'opérer dans leur sein des réveils religieux remarquables. L'année n'a donc été en rien inférieure à celles qui l'avaient précédée. L'état sanitaire des îles seul a fait exception. De graves maladies, et surtout le choléra, ont éclairci les rangs des croyants et répandu le deuil au sein des congrégations. Mais beaucoup de

ceux qui ont ainsi disparu du milieu de leurs frères leur ont laissé cette douce assurance qu'ils n'avaient fait qu'échanger un monde de misères pour la paix promise dans le ciel à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

« Parmi ces derniers, il faut mentionner le vénérable M. Chamberlain, l'un des pères de la Mission, et qui en était depuis longtemps le surintendant. Ce digne serviteur de Dieu a été rappelé par son Maître, le 29 juillet 1849. Son âge et l'affaiblissement graduel de sa santé avaient fait pressentir cet événement, mais n'ont pu en diminuer l'amertume. Sa mort a été regardée comme une grande perte par ce peuple qu'il avait si longtemps et avec tant de succès nourri de la Parole de vie. »

Voilà où en sont les îles Sandwich, au point de vue religieux. Quels admirables changements que ceux que l'Evangile a opérés dans cette partie du monde! Il y a trente ans à peine, les Sandwichiens n'étaient que des sauvages idolâtres, ignorants, cruels, adonnés à l'intempérance et au libertinage le plus effréné : aujourd'hui, tout ce qui réhabilite les races humaines est devenu leur partage ; ils jouissent des avantages d'un gouvernement constitutionnel bien réglé ; ils obéissent à des lois ; ils connaissent nos sciences, nos arts, nos métiers, et peuvent être comptés au nombre des nations qui marchent à grands pas dans les voies de la civilisation, comme parmi celles qui font le plus d'honneur au nom chrétien. C'est là un de ces résultats que le zèle missionnaire peut montrer, avec une égale confiance, à ses amis et à ses adversaires. Que toute bouche chrétienne en loue le Seigneur et lui demande de conserver pures et brillantes ces belles créations de sa Parole !

VARIÉTÉS.

Sentiments pieux d'une pauvre Cafre.

Le nom de Gnadenthal *(vallée de grâce)* est bien connu dans l'histoire des Missions. Ce fut là qu'en 1737, le premier missionnaire protestant arrivé au sud de l'Afrique, le courageux et dévoué George Schmidt, de la Société des Frères de l'Unité, planta sa tente et prêcha, pour la première fois, aux pauvres Hottentots la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ. Cette station séculaire, longtemps abandonnée après la mort de son vénérable fondateur, mais reprise en 1792, est encore aujourd'hui évangélisée par les Frères Moraves. Le fait suivant, raconté par le missionnaire Suhl, en date du 20 juin 1849, montre que de beaux fruits de conversion croissent et mûrissent encore dans cette *vallée de grâce.*

« Rebecca Jochem, dit M. Suhl, est une femme d'origine cafre, âgée d'environ quarante-cinq ans. Pendant longtemps elle nous a rendu de grands services comme aide-indigène, et avait toujours gagné sa vie par son travail ; mais, l'année dernière, une douloureuse maladie l'a réduite à garder le lit et forcée d'accepter pour vivre l'assistance de ses frères et sœurs en la foi... On peut dire d'elle qu'elle pratique à la lettre ce précepte de l'apôtre : *Soyez joyeux dans l'espérance, patients dans la tribulation et persévérants dans la prière.* Un jour elle disait au frère Teutsch : « Je me sens si heureuse en mon Sauveur, que je ne le serais pas davantage alors même que les forces me reviendraient et que je pourrais voler comme un aigle. » Dans la semaine sainte, j'allai la voir et lui demandai comment elle se trouvait. « La tête et les oreilles, me répondit-elle, me font tellement mal, que je n'ai de repos ni jour ni nuit ; mais, grâces en soient rendues au Seigneur, je trouve

d'abondantes consolations dans le souvenir des souffrances de Jésus. Que sont les miennes au prix des siennes? Moi, je souffre pour mon propre compte, pour des péchés qui auraient mérité un châtiment bien plus sévère, tandis que lui n'a été affligé qu'à cause de moi. Oh! qu'il a dû souffrir lorsque la couronne d'épines a pressé sa tête sacrée! »

« Aux jours de sa force, nous n'allions jamais voir la pauvre Rebecca sans la trouver occupée à tresser de petits paniers cafres ou à lire son Nouveau-Testament. Aujourd'hui sa vue est tellement affaiblie, que la plupart du temps elle ne peut pas lire, même en se servant de lunettes. Cependant son Nouveau-Testament est toujours à côté d'elle, soigneusement renfermé dans une boîte, et dès qu'elle reçoit la visite de quelque chrétien, elle le prie de lui en lire quelques passages. « Mais, disait-elle un jour, jamais je ne suis si heureuse que quand, me sentant un peu plus de force qu'à l'ordinaire, je puis me servir pour cela de mes propres yeux et m'approprier ainsi directemement quelques-unes des leçons de ce divin Maître. » Toutes les exhortations et toutes les paroles consolantes que nous lui adressons sont reçues d'elle avec autant d'humilité que de reconnaissance. « Je me sens toute confuse, me disait-elle un jour, car je ne suis pas digne que mon pasteur, venu de si loin à travers l'Océan, me rende de si fréquentes visites et se donne tant de peine pour me distribuer les consolations de la Parole de vie. Mais pourtant, il n'y a pas de chien affamé qui se jette avec plus d'avidité sur le morceau qu'on lui donne, que je le fais sur les miettes qui tombent de la table de mon Sauveur. »

« Il y a six semaines environ qu'elle me reçut, en disant: « Je suis bien aise de vous voir, monsieur, car depuis quelques jours je sens que c'est mon devoir de vous donner quelque chose, et j'en attendais avec impatience l'occasion. » Puis, se soulevant avec difficulté sur son lit, elle tira d'une boîte un morceau de papier qui enveloppait évidemment de l'argent, et

qu'elle me tendit, en ajoutant : « C'est pour l'avancement du règne de Christ. » Je crus d'abord qu'elle avait en vue une œuvre missionnaire; mais elle m'expliqua ensuite que c'était pour la Société biblique. En ouvrant le paquet, j'y trouvai une demi-couronne et un schelling (près de 14 francs). C'était un présent que lui avaient fait, il y a trois ans, quelques amis chrétiens, désireux de lui procurer quelque soulagement. J'hésitai à recevoir cette somme, et lui fis quelques représentations sur le besoin qu'elle en pouvait avoir elle-même. « Oh ! non, me répondit-elle avec vivacité, non; je n'en ai pas besoin, et je l'ai consacré au Seigneur, avec la permission de ceux qui me secourent dans ma pauvreté. Quand ma mère mourut, elle me laissa cette boîte, mais alors il n'y avait rien dedans. Le Seigneur m'a fait avoir ceci; je suis assurée qu'il ne m'oubliera ni ne m'abandonnera pas dans l'avenir. J'ai, moi si indigne, reçu la Parole de Jésus, tandis que mes compatriotes et mes parents sont encore plongés dans les ténèbres de la plus profonde ignorance; oh! puisse bientôt la Parole sainte être connue d'eux! » Et elle continua quelque temps sur le même ton, jusqu'à ce que des larmes d'attendrissement finirent par étouffer sa voix; j'eus moi-même de la peine à retenir les miennes, et acceptai son offrande en bénissant Dieu de l'amour qui l'avait dictée, et en promettant de la faire passer à la Ville-du-Cap. C'était bien là la pite de la veuve. Puisse ce simple récit exciter une sainte émulation dans le cœur de ceux que Dieu a plus abondamment pourvus des biens de ce monde! »

La Prière au Thibet.

Voici de curieux détails sur la manière dont prient les adorateurs du grand lama. Ils sont extraits d'un ouvrage récemment publié sous le titre de : *Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, par un missionnaire de l'Eglise romaine.

« En général, dit le voyageur, les lamas sont sincères dans l'expression de leurs sentiments religieux; mais la sincérité de ces croyants ne les empêche pas de recourir à de singuliers moyens pour s'épargner les fatigues de la prière. Ils ont un certain moulinet appelé *tchu-kar*, ou prière tournante, sur les ailes duquel sont écrites des sentences pieuses; on imprime à ce moulinet un mouvement des plus rapides, et chaque tour qu'il fait représente une prière dite. Les *tchu-kar* sont de diverses dimensions; les uns se tiennent à la main, et ne prient que quand leurs propriétaires les mettent en mouvement; d'autres sont placés, comme de véritables moulins, le long des rivières, et le courant les fait tourner sans cesse, de telle sorte que leurs fondateurs ont l'avantage de prier nuit et jour. On voit aussi dans les lamaseries de grands mannequins entièrement composés d'innombrables feuilles de papier collées les unes sur les autres et couvertes de prières. Ces mannequins peuvent être facilement mis en mouvement : ils prient pour tout lama qui songe à les pousser en passant. Un autre moyen également simple et ingénieux, c'est de mettre dans une hotte tous les livres de piété que l'on peut trouver, et de faire, avec cette charge sur le dos, une promenade autour de la lamaserie. Quand on rentre, on est censé avoir récité les innombrables prières que l'on vient de porter. Ces divers expédients sont très licites; néanmoins certains lamas, loin d'y avoir recours, s'imposent des prières infinies et de très rudes pénitences. Beaucoup de lamas entendent la charité à peu près comme la prière. Par exemple, quand ils veulent donner une preuve de leur amour pour le prochain, particulièrement pour les voyageurs, ils découpent de petits chevaux dans du papier, et après les avoir portés sur le sommet d'une montagne, par un jour de grand vent, ils prient Boudha de les changer en vrais chevaux. »

Quelles étranges aberrations! quels bizarres jeux d'enfants tranformés en pratiques religieuses, et que l'apôtre a eu raison

de dire qu'en se disant sages, les hommes laissés à eux-mêmes sont devenus de misérables fous !

Sociétés religieuses d'Angleterre.

A entendre les organes du catholicisme romain, l'Angleterre serait sur le point d'abandonner la Réforme pour se replacer sous l'autorité du pape. Le fait suivant rassurera les esprits timides que de semblables assertions, répétées souvent et avec une assurance qui confond, pourraient avoir effrayés.

Durant les mois d'avril et de mai derniers, toutes les Sociétés religieuses dont le siége est à Londres y ont tenu leurs assemblées générales. Il serait trop long d'entrer dans beaucoup de détails sur ces fêtes qui paraissent toutes avoir été abondamment bénies; mais voici, d'après les rapports, le chiffre des recettes que quelques-unes de ces Sociétés avaient faites pendant l'année. Nous évaluons la livre sterling à 25 fr. 25 cent., mais sans tenir compte des fractions.

Société biblique britannique et étrangère....	2,313,772 f.
— des Traités religieux............	1,277,260
— de la Connaissance chrétienne.....	2,170,298
— des Missions de l'Eglise établie.....	2,632,901
— des Missions wesleyennes	2,820,060
— des Missions de Londres..........	1,579,241
— des Missions baptistes	499,359
— pour l'Evangélisation des juifs	821,007
	14,113,898 f.

Ainsi plus de *quatorze millions* ont été recueillis en Angleterre, pour l'avancement du règne de Dieu, pendant le cours d'une année, et par huit Sociétés seulement. Or, il existe, soit en Angleterre, soit en Ecosse, un grand nombre d'autres institutions du même genre, moins importantes, il est vrai,

mais dont les recettes réunies représenteraient encore un chiffre de plusieurs millions. Que sont auprès de cela les succès si vantés de l'œuvre catholique de *la Propagation de la foi?*

Nos lecteurs remarqueront que, dans ce chiffre de 14,093,898 fr., cinq Sociétés de Missions (y compris celle qui a les juifs pour objet) figurent pour 8,352,568 fr. Ils savent aussi sans doute que la *Société biblique*, celle des *Traités* et celle pour la *Propagation des connaissances chrétiennes*, quoique fondées dans un but plus général, s'occupent aussi de l'œuvre missionnaire, soit en lui fournissant leurs publications, soit en y employant sur plusieurs points du globe un certain nombre d'agents.

Ajoutons enfin, pour compléter ce simple et éloquent renseignement, que, malgré ces énormes ressources, qui se renouvellent tous les ans, plusieurs de ces Sociétés sont en déficit. Celle des Missions wesleyennes a une dette de 273,750 fr., et n'en continue pas moins ses vastes opérations.

Les ennemis du protestantisme ont souvent appelé dédaigneusement nos missionnaires des *marchands de livres*. A un point de vue, cette injure est un éloge; mais quant aux bénéfices de ce trafic, voici comment ils s'établissent : La Société des Connaissances religieuses a, l'année dernière, perdu environ 550,000 francs sur le prix des livres qu'elle a vendus.

Départ de Missionnaires français.

Nous nous empressons d'annoncer aux amis de la Société des Missions évangéliques, que le misionnaire Casalis est sur le point de quitter de nouveau sa patrie. Il doit s'embarquer à Londres, vers le 20 juillet, avec M. et Mme Jousse, qui se rendent au sud de l'Afrique, pour renforcer la station de Motito.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.

Lettre particulière de M. FRÉDOUX *à M. le Directeur des Missions, en date du* 20 *décembre* 1849.

Visite de MM. Freeman et Moffat. — Service. — Satisfaction mutuelle. — Besoin d'un second missionnaire à Motito.

Monsieur et très cher directeur,

Quoique peu de temps se soit écoulé depuis que j'ai eu l'honneur de vous adresser une lettre particulière, vous voudrez bien me permettre de vous en écrire une autre pour vous rendre compte d'une visite que j'ai reçue tout récemment. Le 11 de ce mois, vers huit heures du soir, le rév. J.-J. Freeman, secrétaire de la Société des Missions de Londres, accompagné de M. Moffat, arriva à Motito. Il y avait longtemps que cette station n'avait été honorée de la présence de deux hommes comme ceux que je viens de nommer, et le jour où ils s'y sont trouvés ensemble restera sans doute gravé pendant bien des années dans la mémoire de nos Béchuanas. Je regrettai seulement de ne pas pouvoir leur faire une réception digne d'eux ; mais ils connaissaient ma position, et ne s'attendaient pas à être traités à Motito comme Cicéron et Pompée chez Lucullus, ou comme Louis XIV à Chantilly. J'avais an-

noncé un service pour le soir du jour de leur arrivée, mais comme elle fut un peu tardive, nous ne pûmes convoquer nos gens que le lendemain matin. M. Freeman leur adressa un discours que M. Moffat voulut bien interpréter, et qui ne fut pas écouté sans émotion. Après quelques mots sur le but de sa visite, il appela l'attention de ses auditeurs sur la parabole du figuier stérile (Luc, XIII), et les exhorta, en la développant, à profiter des nombreux priviléges dont Dieu les fait jouir. Lorsqu'il se fut assis, M. Moffat adressa aussi quelques bonnes paroles à mes paroissiens, et termina le service par le baptême d'un enfant. M. Freeman eut ce jour-là un auditoire un peu moins brillant que ceux d'Exeter-Hall, et sa voix se fit entendre dans un édifice un peu différent des *chapels* de la vaste et riche capitale des Anglais. Toutefois il put voir, je crois, que ce n'est pas en vain que vos élèves ont travaillé pendant des années à Motito. Il vous dira lui-même quelle impression fit sur lui la congrégation. Un peu après la réunion, lui et M. Moffat prirent le chemin du nord-est, et je les accompagnai jusqu'au torrent de Latakou, où je me séparai d'eux après avoir reçu tous leurs vœux et leur avoir souhaité un heureux voyage.

Je ne saurais terminer cette courte lettre, monsieur et cher directeur, sans vous supplier instamment, maintenant qu'il a plu à Dieu de relever les finances de notre Société, de vouloir bien vous rappeler, et rappeler au Comité, les appels adressés, soit à vous, soit à lui, en faveur de Motito, et des villes et villages situés dans le voisinage, au nord et à l'est. Ce champ est peu étendu : les travaux de trois ou quatre missionnaires lui suffiront, et, en même temps, combien important ne doit-il pas paraître à notre Société! Il a l'avantage d'être séparé de celui du pays des Bassoutos, où les circonstances politiques rendent l'œuvre de nos frères chaque jour plus difficile; il se trouve aussi heureusement éloigné à la fois des Boers, des Griquas et de la colonie, dont la proximité

n'est nullement désirable pour les Missions; il est à croire ensuite que les Béchuanas, pressés au sud et à l'est par des voisins plus puissants qu'eux, et arrêtés au nord et à l'ouest par l'effroyable désert du Kalagari, ne tarderont pas à y former une population beaucoup plus dense qu'elle ne l'est maintenant; enfin, ce champ se trouve sur le chemin des peuples du nord, les seuls de l'Afrique australe parmi lesquels une porte est ouverte à notre zèle, et qui réclament de la part de nos Eglises de France d'énergiques, de généreux efforts. Là se trouve à faire une œuvre véritablement digne d'elles, et que, j'ose l'espérer, elles ne laisseront pas faire à d'autres. Ah! envoyez-moi seulement deux ou trois collaborateurs, et nous nous efforcerons d'aller en poser les fondements. En s'établissant, il y a près de vingt ans, à Morija, les frères Lemue et Rolland auraient-ils donc, pour ainsi dire, fixé un point qu'il ne nous soit pas permis de dépasser? Ah! ayons un peu du courage et de l'ardeur des conquérants, non pour soumettre des royaumes, mais pour sauver des âmes.

Mais peut-être trouvez-vous, monsieur et cher directeur, que je vous entretiens trop souvent de ce sujet. Le vieux Caton finissait tous ses discours devant le sénat, par *delenda est Carthago* (il faut détruire Carthage); moi de même, je n'écris presque pas une lettre soit à vous, soit au Comité, sans y tracer quelques mots en faveur de la mission du nord; *ah! c'est que ses besoins sont pressants!*

Veuillez agréer, etc.

J. Frédoux.

Nos lecteurs savent déjà, par la courte note insérée dans notre dernière livraison, que les vœux si vivement exprimés et si souvent répétés de M. Frédoux vont recevoir un commencement de réalisation. M. et Mme Jousse partiront dans quelques jours pour aller renforcer la station de Motito. Ils accompagneront M. Casalis qui retourne lui-même au sein de

l'Eglise de Thaba-Bossiou, où le rappellent l'affection de son troupeau et les désirs de son propre cœur. Nous parlerons plus loin de ce double départ, recommandé dès à présent à la sympathie et aux prières des amis de la Mission française au sud de l'Afrique.

STATION DE CARMEL.

Extraits d'une lettre particulière adressée à M. Casalis, par M. LEMUE, *en date du* 11 *janvier* 1850.

Nouvelles des stations.— Baptêmes à Morija. — Les Bassoutos en prière. — Progrès à Motito. —Nouveaux détails sur le lac 'Ngami.—Travaux à Carmel.

Au moment de quitter définitivement la France pour retourner à son poste missionnaire, M. Casalis a reçu de son cher collègue et ami, M. Lemue, la lettre dont on va lire quelques fragments. Les paroles d'affection et les excellentes nouvelles apportées par cette lettre seront pour notre bien aimé missionnaire comme un cordial bien propre à adoucir les moments pénibles d'un nouveau départ et les ennuis inévitables d'un long voyage. Nous regrettons de ne pouvoir en citer que ce qui se rapporte directement à l'état actuel des stations.

Après avoir donné quelques détails sur l'état politique du pays et sur les mesures prises récemment par le Gouvernement anglais pour prévenir autant que possible de nouvelles guerres dans le pays des Bassoutos, M. Lemue continue en ces termes :

« Il semble qu'à mesure que la passion pour la guerre cède le pas à la raison, l'œuvre des Missions promette de redevenir plus prospère. A Morija, notre frère Arbousset a dû baptiser trente-quatre personnes aux fêtes de Noël ; il a aussi béni six mariages et administré la sainte Cène. La foule était immense ; pendant trois jours, on a eu le service en plein air,

par la raison que la chapelle était beaucoup trop petite pour la congrégation. — A Béerséba pareille chose se passait ; le même nombre de candidats était admis aux saints sacrements. — Mekuatling est devenu un refuge et un asile pour des centaines de fugitifs et de victimes de la guerre. De même qu'au sac de Rome par les barbares, les Romains trouvaient un asile inviolable dans les édifices consacrés au culte chrétien, ici les malheureux Bassoutos passaient les nuits dans la chapelle, et à chaque nouvelle alerte, ils couraient empoigner les cornes de l'autel. C'est au milieu de ces scènes émouvantes que les frères montaient dans la chaire évangélique pour leur dire : Sauvez-vous de la colère à venir. De nobles traits d'humanité ont souvent fait honneur aux Koranas et à Sekonyela. Où avaient-ils puisé cette humanité, eux naguère si cruels, si ce n'est à l'école du Christ? — A Béthulie l'œuvre marche et se consolide à petit bruit. — A Carmel notre modique congrégation augmente insensiblement. — Du côté de Motito, notre frère Frédoux, bien que resté seul, n'est nullement découragé; au contraire, il appelle à grands cris un collaborateur. C'est surtout à Jackal-Fontein, parmi les Koranas, que l'Evangile fait des progrès vraiment réjouissants. Les Barolongs, qui l'avaient quitté pour s'établir à Sitlagole, parlent de revenir à Motito. Enfin, pour vous prouver que tout n'est pas perdu, malgré les obstacles ou les barricades qu'on met à travers notre chemin, M. Cameron, missionnaire de la populeuse Tha-'Nchu, vient de demander 300 exemplaires des cinq premiers livres du Nouveau-Testament en sessouto, imprimé à Béerséba, et a prié M. Rolland, dans le cas où il ne pourrait pas disposer de ce chiffre, de lui permettre d'en faire une nouvelle édition à la presse wesleyenne. Une traduction en sechuana du *Voyage du Chrétien*, par Bunyan, vient aussi de sortir de la presse du Kuruman.

« Voici quelques renseignements sur le lac Ngami, qui ne

manqueront pas de vous intéresser ; ils sont empruntés à la lettre de M. Frédoux, datée du 27 novembre 1849.

« Vous désirez que je vous parle des découvertes faites aux environs du lac ; je suis charmé de pouvoir vous satisfaire. J'ai vu MM. Oswell et Murray à leur retour, et M. Livingston a eu la bonté de m'envoyer plus de six pages sur le voyage qu'il vient d'accomplir avec eux. Il faut que je vous dise d'abord un mot des difficultés qu'ils éprouvèrent en traversant les arides régions qui séparent Sichele du lac '*Ngami*. Vous savez qu'ils étaient partis dans la saison sèche pour traverser ce pays où *terrâ cœloque aquarum penuria est, steriles arenæ jacent* (1), comme dans celui que traversa Alexandre en allant visiter le temple d'Ammon. Plusieurs fois ils durent marcher *trois jours* de suite sans eau, et une fois même *quatre jours*. Je ne sais vraiment pas comment leurs bœufs et leurs chevaux purent se passer si longtemps de boire. Après avoir fait environ 300 milles dans la direction du nord, ils rencontrèrent la rivière Zonga, qu'ils remontèrent jusqu'au lac, en faisant encore 300 milles et s'avançant vers l'ouest. Cette rivière est un courant magnifique. Souvent, dit M. Livingston, nous avions sous les yeux plus de 100 *yards* (à peu près 100 mètres) d'eau claire et profonde. A l'endroit où ils la virent pour la première fois, elle a même 3 milles de largeur ; un peu plus haut, elle ne leur parut avoir que 50 yards, et ils la virent s'élargir de nouveau en la remontant. Elle est sujette à des crues annuelles qui ont lieu dans la *saison sèche* ou l'hiver. Je me demande si ce ne serait pas le Zambèze, dont l'origine est inconnue. La latitude du lac, du côté du nord-ouest, est de 20° 20′, sa longitude probablement 24°. Il paraît avoir environ 70 milles de longueur ; on en ignore la largeur. Sur ses bords est située la ville des

---

(1) Où manquent à la fois les eaux du ciel et les eaux de la terre, et où ne se trouvent que des sables arides.

Batauana ou Bataoana. Les Makoba naviguent sur le lac dans des canots faits d'un seul arbre, et se livrent à la pêche avec des filets. Leur langue diffère du sechuana. A 200 milles plus au nord vit le fameux chef Sebetoane. Des arbres d'une grosseur prodigieuse (70 à 76 pieds de circonférence) se trouvent dans ces contrées, ainsi qu'une nouvelle espèce d'antilope. »

« La maison de Carmel va être achevée, le toit y est mis et la plupart des pièces sont crépies; si ce n'était la menuiserie, on pourrait y entrer dans six semaines. Le Comité m'avait autorisé à la finir, et M. Freeman nous avait permis de tirer sur sa Société une certaine somme jusqu'à ce que notre agence fût rétablie. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Travaux de quelques Sociétés de Missions. — Autres efforts. — Le mois de septembre à Canton. — La mi-automne. — Une procession à la campagne. — Le culte des ancêtres. — Fidélité chrétienne. — Les mœurs chinoises. — L'hospice des enfants trouvés. — Les vols d'enfants.

Au mois d'avril dernier, le docteur Gutzlaff, venu à Paris pour quelques heures seulement, y a plaidé avec chaleur la cause du peuple chinois, qu'il regarde comme l'un des plus dignes de fixer l'attention du monde chrétien. Plusieurs de nos journaux religieux ont rendu un compte sommaire de ce que le célèbre missionnaire a dit d'un pays qu'il connaît à fond et dont il s'est fait citoyen pour mieux concourir à l'évangéliser. Ne pouvant reproduire ici ces intéressantes communications, nous y suppléerons par quelques récits empruntés aux rapports et à la correspondance des missionnaires employés à

l'œuvre de Christ dans le *Céleste empire.* L'année dernière, nous avons, il est vrai, puisé déjà longuement à cette source de renseignements ; mais un champ de travail comme celui-ci ne s'épuise pas vite, et les opérations des missionnaires, à peine commencées, ne peuvent manquer d'y devenir de jour en jour plus importantes. C'est assez dire que les amis des Missions qui nous lisent doivent prendre l'habitude de nous suivre souvent vers ces lointains parages.

Voici d'abord quelques faits contenus dans le dernier rapport de la Société des Missions de Londres, qui a fondé en Chine quatre stations et y entretient dix-neuf agens européens, assistés de quelques ouvriers indigènes.

« Tous les renseignements donnés précédemment, dit ce rapport, sur l'immense étendue de ce champ de Mission, sur l'innombrable population qui le couvre, sur la dégradation morale du pays, et, en même temps aussi, sur les remarquables facilités que la Providence y ouvre aux efforts du zèle chrétien, se trouvent confirmés par les communications de nos missionnaires. L'un d'eux, M. Muirhead, nous écrit de Schanghaï :

« La population du district qui nous est confié est fort con-
« sidérable. Elle se compose d'abord de deux cent mille âmes
« fixées à Schanghaï, puis d'une population flottante que les
« indigènes évaluent au moins au double de la population
« fixe, et enfin de celle que renferment les localités avoisi-
« nantes, dans le rayon que les traités nous permettent de
« parcourir. Nous pouvons, en effet, annoncer le message du
« salut dans une multitude de hameaux, de villages et de
« villes, où nous jouissons d'autant de liberté qu'à Schanghaï
« même, mais dire à quel chiffre se monte leur population
« nous serait impossible. Seulement, tout ce que nous en
« voyons suffit pour nous donner à tous cette conviction qu'il
« n'y a rien d'exagéré dans les rapports qui assignent à ce
« vaste empire plus de 360 millions d'habitants.

« Mais, hélas ! ces immenses multitudes gémissent sous l'es-
« clavage de l'dolâtrie et sont adonnées tout entières à l'obser-
« vance des rites superstitieux les plus abrutissants. Je ne sais
« pas au juste combien Schanghaï possède de temples, mais
« mon maître de langues m'assure que le nombre des plus
« grands et des plus vénérés est au moins d'une cinquantaine ;
« qu'il y en a autant d'un ordre inférieur, et que, quant au
« nombre d'idoles et d'autels que renferment les maisons
« particulières, il serait inutile de vouloir s'en faire une idée
« exacte. Au fait, chaque maison a son idole, devant laquelle
« l'encens fume à chaque instant, de sorte que le peuple chi-
« nois se trouve avoir réalisé le précepte de l'adoration perpé-
« tuelle. Rien de plus triste à voir que les scènes dont les
« temples le plus en honneur sont le théâtre, à chaque fois
« que revient l'époque de quelque grande fête. Des flots d'ado-
« rateurs, chargés de toutes les offrandes qui servent d'ex-
« pression à la piété chinoise, chandelles coloriées, bâtons
« d'encens, papiers dorés, etc., se précipitent vers les enceintes
« sacrées sans interruption et le plus souvent pendant plu-
« sieurs jours de suite. Ils n'y apportent cependant ni recueil-
« lement, ni dévotion véritable ; ce n'est pour l'immense ma-
« jorité, qu'une affaire de forme ou d'habitude. Il m'est
« arrivé très souvent de les voir causer et rire ensemble dans
« les moments en apparence les plus solennels et alors même
« qu'ils se livraient avec le plus d'ardeur à leurs interminables
« prosternements.

« Chacun sait la place que tient dans l'ensemble des supers-
« titions chinoises le culte rendu aux ancêtres. En réalité, des
« myriades d'individus n'ont pas d'autre religion que celle-là.
« A certains jours de l'année, les amis et les descendants des
« morts, jusqu'à plusieurs générations, se rendent de toutes
« parts vers les tombes autour desquelles on croit qu'errent
« alors les âmes des ancêtres. On leur adresse des prières,
« toujours prononcées du ton le plus suppliant, et l'on brûle à

« profusion en leur honneur de l'encens et du papier doré, « découpé en figures de toute espèce. Les Chinois pensent « ainsi assurer à leurs aïeux, avec une prolongation d'exis- « tence, un accroissement infini de jouissances et de bonheur.

« Mais de tous les obstacles que rencontre dans ce pays la « prédication de l'Evangile, le plus redoutable peut-être se « trouve dans l'orgueil des disciples de Confucius. A première « vue, on croirait le contraire ; car, si vous parlez à ces sectaires « de la folie et du crime de l'idolâtrie, si vous établissez devant « eux que la seule vraie religion consiste dans l'adoration « spirituelle de la divinité et dans l'accomplissement des « devoirs envers le prochain, ils abondent dans votre sens et « semblent tout prêts à se ranger cordialement de votre côté. « Mais essayez après cela d'exposer les misères spirituelles de « la race humaine et la malice naturelle du cœur, parlez de « la grâce et du besoin d'un Sauveur, exhortez à la repen- « tance, à la foi, à la prière, et aussitôt tout change de face. « Un insolent sourire de pitié se dessine sur les lèvres de vos « auditeurs, qui daignent à peine vous répondre quelques « mots, et bientôt s'éloignent de vous avec toutes les marques « du mépris et souvent de la haine.

« Le même missionnaire nous fait des travaux de la Mission à Schanghaï une description qui peut s'appliquer à toutes les autres stations chrétiennes déjà fondées soit dans les autres cités chinoises, soit dans la colonie de Hong-Kong. C'est partout aussi que l'on remarque le même empressement des Chinois à fréquenter les assemblées chrétiennes et la même attention apportée par eux à la prédication de la Parole sainte.

« Dans la chapelle, écrit M. Muirhead, nous avons chaque « dimanche six services, dont la durée varie d'une demi- « heure à une heure; puis, tous les jours de la semaine, un « service du matin et deux services du soir. En outre, le culte « se célèbre à l'hôpital deux fois par jour ; le matin, pour les

« infirmiers, les imprimeurs et tous les autres employés de « la Mission, et à midi pour les malades. En général, tous « ces services sont bien fréquentés. La chapelle, qui peut con- « tenir environ 400 personnes, est souvent pleine à l'excès; « quelquefois elle ne l'est pas entièrement, mais il est très « rare que le prédicateur y ait devant lui une congrégation « dont l'aspect ne soit pas encourageant. On peut estimer à « 800 ou 1000, le chiffre des personnes qui entendent, chaque « semaine, dans la chapelle même, la prédication de l'Evan- « gile. A l'hôpital, le nombre des auditeurs varie de 70 à 200. « — Mais ce n'est là qu'une partie de nos travaux. Nous « avons fréquemment, dans les quartiers les plus fréquentés « de la ville ou dans le voisinage des temples, des prédications « en plein air qui attirent généralement autour de nous un « grand nombre d'auditeurs. Toutes les fois enfin que le temps « nous le permet, nous nous rendons isolément, ou quelques- « uns ensemble, tantôt dans les villages des environs, tantôt « dans quelque ville plus importante. Là le nombre de nos « auditeurs varie encore beaucoup, mais il est rare qu'après « avoir hautement annoncé le but de notre présence, nous ne « voyions pas se réunir promptement autour de nous une « portion plus ou moins considérable de la population. »

« Nos dévoués missionnaires médecins, continue le rapport, MM. Hobson, Lockhart, H. Kirschberg et Hyslop, pratiquent leur art non seulement avec activité, mais encore de manière à faire d'eux de précieux auxiliaires pour la guérison bien plus importante des misères de l'âme. Leurs soins, évidemment bénis du Seigneur, ont rendu à la santé des milliers d'individus, qui ont de plus été soumis, dans le cours de leur traitement médical, à l'influence d'une instruction chrétienne sanctifiée par de constantes prières. On peut espérer que, dans beaucoup de cas, les résultats de cette influence n'auront pas été vains.

« MM. Medhurst, Stronach et Milne ont, de concert avec

leurs frères d'Amérique, MM. Boone et Bridgman, continué avec une persévérance infatigable la révision de la traduction chinoise du Nouveau-Testament. D'après les dernières nouvelles reçues d'eux, cette œuvre est maintenant achevée. Des caractères fondus à Hong-Kong ont été achetés par la Mission, et déjà une nouvelle édition du Nouveau-Testament, beaucoup plus belle et plus correcte que les précédentes, a pu être mise en circulation. Elle se vend au prix singulièrement peu élevé de 3 à 3 ½ deniers sterling (*de* 6 *à* 7 *sous de France*).

« Si de Schanghaï, nous nous transportons à Hong-Kong l'œuvre ne se présente pas à nous sous un aspect moins encourageant.

« Là, le docteur Legge instruit d'une manière régulière quatre jeunes Chinois qui se destinent au saint ministère, et dont il loue la conduite exemplaire et l'ardeur pour l'étude. On a l'espoir de voir leur nombre s'accroître encore très prochainement. Le même missionnaire a sous sa direction une école de garçons qui renferme 30 élèves, entretenus dans les bâtiments et aux frais de la Mission. C'est pour eux un immense avantage, car ils sont ainsi non seulement surveillés avec une constante sollicitude, mais encore préservés de tout contact avec les superstitions et les vices abrutissants de l'idolâtrie chinoise, sans perdre pour cela le bénéfice de leur nationalité.

« *Tsin-Sheen*, ce jeune Chinois qui fut, il y a environ deux ans, consacré au saint ministère, continue à remplir dignement ses importantes fonctions. Le chiffre des membres de l'Eglise qu'il a sous sa charge est maintenant de plus de 20, tous Chinois convertis et dont la conduite répond à la profession. En outre, la chapelle du bazar, où Tsin-Sheen prêche habituellement, est, à chaque fois qu'elle s'ouvre, remplie d'une congrégation nombreuse et attentive, à laquelle le jeune ministre annonce, avec autant de fidélité que de force, le glorieux

Evangile de ce Sauveur auquel il paraît s'être lui-même si sincèrement consacré.

« L'Esprit vivifiant du Seigneur a continué de souffler sur le cœur d'un grand nombre. Six nouveaux convertis ont été, cette année, ajoutés à l'Eglise indigène. Le plus âgé de ces néophytes, homme encore jeune pourtant, est doué de dons remarquables et très versé dans la littérature de son pays. Tout permet d'espérer qu'il s'est donné à Christ avec une entière abnégation de lui-même et qu'il brillera bientôt comme un lumineux flambeau parmi ses compatriotes. Les autres nouveaux membres du troupeau sont plus jeunes, mais ils ont montré une grande fermeté de caractère et un courage à toute épreuve dans la profession de la foi. Ils se préparent tous, par des études convenables et par la prière, à travailler bientôt à l'avancement du règne de Dieu. Voici comment le docteur Legge rend compte de l'admission dans l'Eglise de trois d'entre eux :

« Dimanche dernier, j'ai administré le saint sacrement du
« baptême à deux de nos élèves et à un autre Chinois qui,
« depuis neuf mois, a été amené à la connaissance, et nous
« croyons pouvoir ajouter, à l'amour de la vérité qui est en
« Christ. Le service a eu lieu dans la chapelle du bazar, en
« présence d'un auditoire immense, presque entièrement
« composé de Chinois. Jamais encore je n'en avais vu un
« si grand nombre réuni pour entendre la Parole. Un vif
« intérêt et beaucoup d'animation régnaient évidemment
« parmi eux. »

A ces intéressants détails, le rapport que nous analysons ajoute quelques observations qui nous semblent trop sages pour ne pas trouver ici leur place. « Dans l'admission des nouveaux membres de l'Eglise, dit-il, nos missionnaires croient avec raison devoir user de beaucoup de prudence et tempérer sans cesse les inspirations de la charité par celles de

la fidélité. Multiplier de beaucoup le nombre des chrétiens de nom leur serait facile; mais les Chinois sont un peuple menteur et peu honnête dont il faut se défier. Qu'on lise ce qu'en disait, en 1838, le docteur Gutzlaff, dans son ouvrage intitulé : *La Chine ouverte.*

« Ce serait une longue et triste histoire à écrire que celle « de l'esprit de ruse et de duplicité qui règne parmi ce peuple. « Nous n'en avons, hélas! que trop souvent fait l'expérience. « Pour les Chinois, s'approprier le bien d'autrui n'est pas un « crime, dès qu'on le peut faire avec impunité; en imposer « par de faux dehors ou par paroles n'est point une honte et « ne porte, en cas de découverte, aucune atteinte à la réputa- « tion du trompeur; dire le mensonge et s'en glorifier est « chose tellement commune qu'elle n'excite pas la moindre « répulsion. Les Chinois prennent plaisir à diffamer leurs « meilleurs amis, et si vous leur dites en face qu'ils sont des « menteurs et des fripons, ils s'en montrent fort médiocre- « ment touchés. Ils sont d'ailleurs prêts à tout entreprendre « pour de l'argent, et très peu scrupuleux sur l'emploi des « moyens propres à les faire parvenir à leurs fins. »

« Ce tableau est triste mais parfaitement véridique. Dernièrement, à Hong-Kong, une commission d'enquête, composée de tous les ministres et missionnaires de l'île, s'est livrée à des recherches d'où est résulté cette découverte que, sous le manteau de leur profession de la foi chrétienne, plusieurs individus avaient commis de détestables actes de fraude et même de violence.

« Aussi sommes-nous heureux de pouvoir assurer que les représentants de notre Société en Chine, comme du reste tous ceux des autres institutions protestantes du même genre, attachent beaucoup plus d'importance à la sincérité des conversions qu'au nombre des convertis, et que c'est avec le soin le plus scrupuleux qu'ils repoussent loin d'eux le bois, la paille et le chaume, pour ne faire entrer dans la construction de l'é-

difice de Christ que des pierres vives, propres à en assurer aux yeux de tous la force et la beauté. »

Tous les amis des missions applaudiront à ce langage. Ils verront avec un égal plaisir d'autres Sociétés que celle de Londres parler aussi des progrès, lents mais continus et solides, que font leurs œuvres missionnaires en Chine.

« Si nous passons en revue l'année qui vient de finir, disent dans le Rapport du *Conseil américain pour les Missions*, les missionnaires établis à Canton, et si nous comparons notre position actuelle à celle des années précédentes, nous y trouvons de nombreux sujets d'encouragement. Les voies s'ouvrent de plus en plus à la prédication de l'Evangile. Nous passons notre vie au milieu des païens sans y être l'objet d'aucune vexation; la haine contre les étrangers, si profonde encore il y a quelques années, s'affaiblit graduellement, et plus le cercle de nos relations avec les indigènes s'étend, plus nous avons de liberté pour annoncer la Parole de notre divin Maître.

Il y a maintenant dans la ville même, en dehors des factoreries, cinq endroits où l'Evangile est prêché chaque dimanche dans la langue du pays. Le nombre des individus qui l'y entendent est de 400 à 500. Un nouveau converti seulement a été cette année admis dans le sein de l'Eglise, mais c'est une acquisition que nous regardons comme précieuse. Une circonstance la rend particulièrement remarquable; c'est que les premières impressions de cet homme sont nées d'un exemple plus encore que de la prédication. Il y a quelques années, dans le temps de la guerre entre l'Angleterre et la Chine, un missionnaire avait été jeté en prison. Le Chinois dont nous parlons, alors employé du gouvernement, eut l'occasion de l'y voir et fut témoin de sa foi, de sa douceur, de son humble résignation à la volonté divine. Il en fut si profondément ému qu'il conçut dès lors le désir d'étudier de plus près la religion qui avait produit tant de vertus, et c'est cette étude, réalisée plus

tard, qui l'a amené, humble lui-même et soumis, aux pieds de la croix du Christ.

D'Amoy, autre station du Conseil américain pour les Missions, les nouvelles ne sont pas moins favorables.

« Nous sommes ici plein d'espoir, écrit l'un des missionnaires de cette ville. Le local provisoire où nous célébrons notre culte se remplit régulièrement d'autant d'auditeurs qu'il en peut contenir. Mais nous espérons avoir bientôt une chapelle plus convenable; elle est déjà en voie de construction, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que le vice-roi de la province a de fort bonne grâce donné sa sanction au marché par lequel nous sommes devenus les propriétaires du terrain. Il y a dans ce fait un indice précieux des vues libérales de ce représentant de l'empereur.

« Deux vieillards et deux autres hommes, le père et le fils, ont reçu le baptême. Une famille entière a de plus renoncé au culte des idoles, et de toutes parts s'insinue peu à peu ce *petit levain* qui un jour finira par faire lever toute la pâte. Nous continuons à être très satisfaits de l'aide indigène qui travaille avec nous. Notre école enfin compte déjà 46 élèves et tend à s'augmenter encore. Il ne nous semble pas impossible d'en fonder plus tard une pareille pour les jeunes filles.

« Arriver jusqu'aux femmes sera longtemps, selon toute apparence, l'une des grandes difficultés de la mission chinoise. Cependant, au moyen d'un vaste paravent placé en travers de notre chapelle, nous leur avons offert une facilité dont quelques-unes ont commencé à profiter. Elles peuvent ainsi entendre la prédication sans manquer aux usages du pays, c'est-à-dire sans être vues d'autres hommes que du prédicateur. Le matin, nous n'en avons ordinairement qu'un petit nombre; mais, pour peu que le temps soit favorable, le service de l'après-midi en réunit généralement de 30 à 40. Elles se montrent toutes des auditeurs très attentifs et animés de ces dispositions sérieuses dont le prédicateur a le sentiment et

qui le soutiennent si efficacement dans l'exercice de ses fonctions. »

Ainsi commencent à briller sur les rivages de la Chine quelques lueurs de la connaissance du vrai Dieu. Mais que de ténèbres y doit dissiper la lumière venue d'en-haut, avant qu'elle n'ait pénétré dans les profondeurs de cette énorme masse de superstitions et de vices, sous laquelle gémissent ou dorment les 360 millions d'âmes que renferme ce pays! Nous avons souvent cité dans cette feuille des descriptions de l'idolâtrie ou de la corruption chinoise. Empruntons-en de nouveau quelques-unes aux rapports que nous avons sous les yeux.

Dans les premiers jours du mois de septembre dernier, une vaste feuille de papier rouge circulait de main en main dans la ville de Canton. C'était un avis donné aux habitants par le gouverneur général. En voici la traduction exacte :

Note officielle concernant les sacrifices d'automne qui auront lieu durant le huitième mois.

Le 2. — Sacrifice à Wanchang (Dieu de la littérature), offert par le commissaire aux grains.
Le 6. — Sacrifice au même, par le trésorier provincial.
Le 7. — Aux dieux du sol et aux dieux des moissons.
Le 7 encore. — Aux dieux de la terre, par le vice-gouverneur.
Le 8. — Aux dieux du vent.
Le 12. — Au dieu de la guerre, Kwanti, par le juge provincial.
Le 15. — Au dragon-roi.
Le 16. — A la déesse Chauchung, par le préfet de Kwangchau.
Le 21. — A Hung-Shing-Wang, dieu du district de Nanhaï, par le trésorier provincial.
Le 22. — A la reine des cieux, par le commissaire aux sels.
Le 24. — Au temple de Yenlaing, par le préfet de Kwangchau.
Le 25. — Aux dieux du feu.

Voilà, certes, un mois religieux bien rempli; mais ce n'est pas tout, dit le missionnaire qui transcrit cette note; septembre est encore chargé des fêtes anniversaires de la naissance de neuf dieux différents, parmi lesquels se trouvent ceux de la lune, du foyer domestique, des lampes allumées, du vin, du

feu, du tonnerre ; le 10 du mois est l'anniversaire de la naissance de l'empereur, grand jour où tout l'empire doit à son chef des honneurs divins ; et enfin c'est, suivant la tradition, du 3 au 27 que les dieux de la constellation de la grande ourse descendent sur la terre pour régler les affaires humaines, dont on leur attribue la direction suprême, parce que la constellation ne disparaît de l'horizon à aucune époque de l'année.

Les sacrifices annoncés dans la *Note* sont des fêtes officielles et se renouvellent chaque année à la même époque. Les fonctionnaires du gouvernement qui y président y attachent une telle importance que, durant ce mois, ils abandonnent toutes les autres affaires de l'administration. Mais quelle que soit la solennité de ces jours, les autres dont il a été question ne sont pas fêtés avec moins d'éclat ; voici ce qui se passe le 12 du mois.

« Ce jour, dit le missionnaire, correspond au 15 du huitième mois des Chinois, et c'est pour eux la *mi-automne*. Il est consacré au culte de la lune. Dès le matin, toutes les boutiques restent fermées ; l'air retentit de l'explosion des armes à feu ou des pétards, et de toutes parts se balancent au souffle du vent une multitude de petits drapeaux de toutes sortes de formes et de couleurs, sur lesquels sont souvent peints des signes astronomiques. Devant la maison voisine de la nôtre s'en trouve un d'une blancheur éclatante, avec des raies rouges et bleues, et portant cette inscription : *Congratulations à la mi-automne.*

« Cette fête présente, non seulement par l'époque où elle se célèbre, mais encore par sa signification, quelque ressemblance avec la fête juive des tabernacles. Elle a pour but de bénir la divinité de toutes les bonnes choses que la terre a produites sous l'influence de la lune. On pétrit des gâteaux d'une forme particulière, très épais, et dont la croûte supérieure est couverte d'inscriptions peintes en rouge et en jaune. Ces gâteaux se nomment les *gâteaux de la lune*, et on

se les envoie d'ami à ami, en guise de présents; les pauvres en ont aussi leur part. Cela n'a-t-il pas un rapport frappant avec ce que dit le prophète Jérémie (Ch. XIV, 44) des femmes juives qui faisaient à la reine des cieux des encensements, des aspersions et lui offraient des gâteaux sur lesquels son image était représentée? Chacun sait que, d'après les interprètes, la reine des cieux n'était autre chose que la lune.

« Mais la cérémonie la plus intéressante de la mi-automne chinoise est celle qui se célèbre la dernière. Dès que la nuit arrive, le toit de chaque maison se couvre, au milieu d'un tonnerre de coups de canon, de gong et de tambour, de longs piquets au haut desquels brillent des lanternes allumées. Ces innombrables lumières, alignées avec un certain goût et agitées par le vent, font, pour qui les voit d'un endroit élevé, un prodigieux effet. On dirait les vagues d'une mer phosphorescente s'étendant aussi loin que la vue peut porter, et présentant une foule d'aspects divers. C'est là le suprême moment de la fête, acte d'adoration accompli à la fois par des millions d'hommes, et qui aurait quelque chose d'imposant, si l'âme qui le contemple ne se rappelait douloureusement que cette gloire, rendue à la créature, ne devrait l'être qu'à Celui qui a créé toutes choses et lancé dans l'espace les astres qui l'illuminent.

Au surplus, l'idolâtrie orientale, mentionnée dans la Bible, n'est pas la seule qui se retrouve parmi les Chinois. Plusieurs des pratiques idolâtres de l'Eglise romaine leur sont aussi familières. On sait que la reine des cieux tient dans leur culte une place qui rappelle celle que les papistes ont si misérablement assignée dans le leur à l'humble et sainte Mère du Sauveur. Ce qui suit n'est pas moins caractéristique.

« Dernièrement, écrit M. Loomis, missionnaire américain à Ningpo, nous fîmes une excursion dans un district où l'on nous dit qu'aucun étranger n'avait encore pénétré. Dans l'un des villages que nous traversâmes le matin, se tenait un mar-

ché qui avait attiré une foule de gens; mais quand nous y repassâmes le soir, la scène avait changé. Il n'était plus question de vente, d'achat ou d'échange, et pourtant la foule y était encore plus grande. Elle attendait l'arrivée d'une grande procession religieuse, dont le nom est *Ta-bing-way*, et qui a pour but d'obtenir la paix et la fertilité du pays. En continuant notre route, nous ne tardâmes pas à la rencontrer nous-mêmes. C'était, à part l'idée qui lui avait donné naissance, un spectacle assez imposant. Une longue file d'hommes et d'enfants, dont un grand nombre couverts de vêtements fantastiques, s'avançaient lentement en portant des bannières, des espèces de dais, des dragons et des lanternes peintes, de toutes les couleurs et de toutes les formes imaginables. L'air retentissait du son des cors, des gongs et du craquement de mille pétards, dont l'explosion égalait presque celle de nos fusils. Des gens de toutes les classes, la plupart venus de fort loin, se trouvaient là réunis. Nous nous retirâmes sur le bord de la route et voulûmes profiter de l'occasion pour distribuer des traités religieux. Cela se fit d'abord avec assez d'ordre; mais bientôt l'envie d'avoir nos livres devint si générale que les rangs de la procession se rompirent, et nous nous vîmes tellement pressés que force nous fut de songer à nous retirer, ce à quoi nous ne parvînmes qu'avec beaucoup de difficultés. Ces sortes de processions se célébrant aussi dans les villes, ne nous étaient pas inconnues, mais elles sont beaucoup plus considérables et plus curieuses à voir dans les campagnes, où elles peuvent déployer leurs interminables files, et faire tout à leur aise une foule d'évolutions qu'on dirait celles d'une armée marchant au combat. La multitude y est toujours immense et s'y montre animée d'un singulier enthousiasme, mais plus bruyant encore que religieux. Cependant l'image du dieu ou de la déesse du lieu ne manque jamais d'y être portée en triomphe, absolument comme l'image du saint patron l'est dans les processions romaines. Un trait propre à ces cérémo-

nies chinoises, c'est que l'on voit souvent des centaines d'individus y figurer avec des chaînes autour du cou. Quand nous avons demandé l'explication de ce fait, on nous a répondu que ces gens avaient été délivrés de quelque maladie ou préservés de quelques dangers, et qu'en signe de reconnaissance ils avaient fait vœu de paraître ainsi enchaînés à la fête du dieu auquel ils attribuaient ces faveurs. On dit du reste, et nous n'avons pas de peine à le croire, que d'immenses sommes d'argent sont souvent dépensées pour donner de l'éclat à ces fêtes annuelles. C'est au moyen de souscriptions volontaires que ces sommes sont ordinairement recueillies. »

Ne croirait-on pas, sauf quelques détails, lire la description d'un jour de Fête-Dieu ou des Rogations dans un pays soumis à l'autorité spirituelle du pape? Le lecteur fera de lui-même la comparaison; continuons à décrire quelques-unes des superstitions chinoises.

L'une des plus naturelles, et nous dirions presque des plus respectables, quant au principe d'où elle émane, est ce culte des ancêtres, dont il a été déjà dit quelques mots plus haut. Il tient une place immense dans la vie du peuple chinois. Outre les honneurs rendus journellement par les familles devant les tablettes dites *ancestrales*, sur lesquelles sont inscrits les noms des ancêtres avec la date de leur mort, il y a dans l'année des fêtes solennelles que la population tout entière consacre à cette dévotion. L'une d'elles se célèbre le 15 d'avril et s'appelle le *cheng-beng*, cè qui veut dire à la lettre : le *nettoyage des tombes*. Ce jour-là tout le monde se porte, en effet, vers les tombeaux et y fait les réparations que le temps ou divers accidents peuvent avoir rendus nécessaires, soin touchant, s'il n'était mélangé de pratiques superstitieuses et trop souvent empreint d'une légèreté frivole. Mais de toutes les cérémonies affectées à ce culte, les plus caractéristiques sont celles qui s'accomplissent au mois d'août. Laissons-les décrire par M. Speer, missionnaire à Canton.

« Les sept ou huit jours consacrés à brûler des objets pour les morts viennent de finir. Ils ont été pour toute la population une époque de grande animation. Tous les soirs, dès que la nuit était arrivée et les rues libres, les habitants de chaque maison, ceux du moins qui ne sont pas assez riches pour avoir les tombeaux de leurs ancêtres dans des temples spéciaux et en dehors de la ville, apportaient devant leur porte des monceaux de papier découpés en formes de vêtements, de meubles, d'argent, etc., et destinés à devenir la proie du feu. Les Chinois pensent que la fumée qui provient de ces papiers monte jusqu'à l'âme errante de leurs ancêtres et remplace parfaitement pour eux les objets qu'ils représentent. Hier a été la dernière et la plus solennelle de ces soirées saintes. La journée avait été très chaude, et l'atmosphère était encore si pesante que l'on pouvait à peine respirer, mais l'agitation de nos gens n'en a pas été moins grande. Les places et les rues étaient illuminées par des chandelles peintes rangées de chaque côté et fort rapprochées les unes des autres. Les tas d'objets en papier peint, préparés pour les morts, étaient les plus énormes que j'eusse encore vus : vêtements, coiffures, chaussures, ustensiles de ménage, pièces de monnaie d'or ou d'argent, rien n'y manquait. De nombreux actes d'adoration, qu'il serait impossible de décrire, ont eu lieu, puis on a mis sur tous les points le feu à ces offrandes de la piété filiale. Une grande quantité de riz cuit, de noix, de thé et d'autres comestibles ou liqueurs a été ensuite offerte et jetée en l'air. J'ai remarqué que ces derniers articles n'avaient pas été offerts si consciencieusement que quelques-uns des adorateurs n'en remportassent une partie dans leurs maisons, et qu'une autre ne devînt la proie des enfants ou des mendiants des rues. Les Chinois pieux prétendent que lorsque ces mets, ainsi offerts, ont satisfait l'appétit des âmes ancestrales, ils ne conservent plus aucune saveur. Mais tout le monde, à ce qu'il paraît, n'est pas du même avis, et j'ai vu plus d'un consommateur les

trouver encore fort bons. La combustion des objets en papier se fait avec plus de scrupule; les plus minces bribes qui s'en échappent sont soigneusement recueillies et rejetées dans le brasier. Il le faut bien, disent les dévots, car autrement les habits et les ustensiles envoyés aux mânes ne seraient pas entiers et leur feraient honte dans le monde des esprits. Du reste, ces offrandes ne consistent pas seulement, du moins de la part des riches, en effets à l'usage personnel des âmes ; on met de la même manière à leur disposition des maisons complétement meublées, des palanquins, des meubles de luxe et jusqu'à des chevaux et des esclaves, toujours, bien entendu, en papier ou en autres matériaux également combustibles. Tout cela, disent encore les Chinois, procure à l'âme de leurs ancêtres des jouissances délicieuses et assure aux adorateurs vivants de riches et nombreuses bénédictions. »

Ajoutons à cette description du missionnaire un fait qui honore d'autant plus le courage chrétien que, comme il a été dit plus haut, le culte des ancêtres est, de toutes ses pratiques religieuses, la plus chère au peuple chinois, et, malgré les puérilités qu'on vient de voir, la seule qu'accomplissent avec un zèle égal toutes les classes de la société. L'attaquer hautement et de face, comme une superstition, pouvait paraître une imprudence et s'exposer à s'aliéner les esprits. Ainsi l'avaient pensé autrefois les missionnaires jésuites qui les premiers pénétrèrent en Chine, et grâce à ce système d'accommodation facile qui est habituel à leur ordre, ils avaient permis à leurs prosélytes de vénérer les tablettes ancestrales, à cette seule condition que ces hommages ne seraient plus envisagés par eux que comme un rite purement civil. Ce misérable subterfuge (blâmé plus tard, il est juste de le dire, par d'autres missionnaires de l'Eglise romaine) ne pouvait se présenter à l'esprit des missionnaires protestants. Après s'en être entendus, ils ont à l'unanimité décidé, non seulement qu'on ne permettrait aux prosélytes aucune espèce d'hommages

rendus aux mânes des ancêtres, ce qui ne pouvait pas être mis en question, mais encore qu'on exigerait d'eux l'abandon complet des tablettes ancestrales, de manière qu'elles ne puissent pas redevenir pour eux, après la conversion, l'occasion du moindre retour aux coutumes du paganisme. Cette juste sévérité éloignera sans doute quelques âmes peu convaincues, mais on en reconnaîtra la sagesse, et elle deviendra pour le monde chrétien un gage de plus de la sincérité des conversions qui lui seront annoncées.

L'idolâtrie ne marche jamais sans la démoralisation. Ce fait, vrai partout, n'est nulle part plus sensible que chez un peuple qui, tout en servant les faux dieux, est parvenu, comme celui-ci, à un degré de civilisation remarquable sous plus d'un rapport. On a vu plus haut ce qu'un des amis les plus dévoués des Chinois dit de leur caractère et de leurs mœurs. Tous les autres missionnaires qui ont eu le temps de les étudier en parlent de la même manière. S'il est, dans les contrées privées de la connaissance du vrai Dieu, des nations plus cruelles que celle-ci, il n'en est point de plus adonnée à la ruse, au mensonge, à l'hypocrisie. Attendre des Chinois, avant de les avoir longtemps éprouvés, de la franchise dans les discours, de la droiture dans les transactions, de l'honnêteté, ou ce que l'on appelle vulgairement *du cœur* dans les rapports d'homme à homme, serait s'exposer immanquablement aux plus douloureuses déceptions. Ils ne sont généralement conduits que par l'intérêt, et malgré l'espèce de poésie enfantine qu'on remarque dans plusieurs de leurs usages, c'est en réalité un peuple essentiellement voué au matérialisme le plus grossier. Que l'on joigne à cela l'abrutissement qu'engendre l'abus de l'opium, le mépris et l'esclavage de la femme, l'abandon ou le meurtre des enfants, et l'on se fera une idée de ce que peut être la société chinoise. Les institutions elles-mêmes, quoique supérieures, à plus d'un égard, à

celles des pays idolâtres, sont profondément viciées par le naturel des individus. Les employés du gouvernement oppriment et dépouillent le peuple ; la justice ne se rend pas ou se vend à deniers comptants, et à chaque instant des faits éclatants révèlent dans les mœurs comme dans les usages une révoltante absence de tout principe moral. Nous n'en citerons qu'un exemple, mais significatif. Dans la plupart des grandes villes, le nombre des enfants abandonnés a fait fonder pour les recueillir des hospices spéciaux. Celui de Canton, bâti depuis 150 ans, est vaste et peut contenir de deux à trois cents enfants. Il est entretenu aux frais du gouvernement qui, dit-on, y affecte environ 25,000 francs par an. A première vue, rien de plus humain qu'une pareille institution, et ce n'est pas sans quelque surprise mêlée de joie qu'on la rencontre à ces extrémités de la terre. Mais cette joie cesse bientôt quand on connaît le sort réservé à un grand nombre de pauvres enfants recueillis dans cet asile. Ce sont presque exclusivement des filles, car les enfants du sexe masculin sont plus rarement abandonnés, ou trouvent presque toujours, s'ils le sont, des familles qui les adoptent. Or, que fait-on de ces jeunes filles? Hélas! elles sont, à un âge plus ou moins avancé, vendues comme esclaves, au profit de l'établissement, et pour peu qu'elles aient de beauté, livrées ainsi en victimes aux brutales passions de leurs acheteurs. Beaucoup de ces malheureuses finissent, après avoir traîné une existence misérable, par y mettre un terme d'une manière violente. Une femme chinoise vint un jour offrir en vente à l'un des missionnaires de Canton, pour en faire, disait-elle, une chrétienne, une pauvre enfant de cinq à six ans qu'elle avait ellemême achetée à l'hospice des enfants trouvés, dans le but d'en faire l'objet d'une odieuse spéculation.

Rien de plus commun, au surplus, dans le Céleste empire, que le vol des enfants. Aussi est-il fort rare d'en voir d'un peu bien vêtus se promener dans les rues. Enlevées dans une pro-

vince, ces pauvres victimes de la cupidité sont ordinairement envoyées et vendues dans une autre. Souvent aussi les voleurs n'ont d'autre but que d'obtenir une riche rançon des parents qui ont de l'aisance. Un des établissements missionnaires de Hong-Kong vit un soir disparaître un des élèves de son école. Il avait été enlevé par des maraudeurs qui firent offrir ensuite de le rendre, moyennant une somme d'environ 500 francs et la promesse de ne pas poursuivre les auteurs du vol. Il y a quelques années, qu'un riche marchand de Canton refusa de donner, pour un enfant qu'on lui avait enlevé, l'énorme rançon exigée par les voleurs, et menaça de recourir à la justice; dès le lendemain le corps de son enfant lui fut renvoyé sans vie et horriblement mutilé. Les lois punissent ces crimes d'un châtiment sévère; mais, comme nous l'avons dit, la justice se vend et il faut être riche pour l'acheter; aussi l'impunité est-elle, dans la plupart des cas, assurée aux coupables

Dans le siècle dernier, les adversaires de l'Evangile citaient souvent, en les vantant, la civilisation et les vertus du peuple chinois, pour les opposer aux résultats de la foi chrétienne et en prendre occasion de dénigrer celle-ci. On peut voir, par ce que nous venons de dire, combien peu les mœurs chinoises, mieux connues, répondent à ces éloges intéressés. Il faut dire cependant, pour être justes, que les Chinois ont aussi leurs qualités; ils sont intelligents, travailleurs et d'une politesse parfaite dans les relations ordinaires de la vie. Tous les missionnaires s'accordent à dire, qu'en général, ils écoutent avec attention, bien que la plupart du temps sans fruit, la prédication de l'Evangile, et témoignent plus de bienveillance que d'hostilité à ceux qui la leur portent. C'est là déjà un précieux avantage; puisse-t-il se résoudre un jour en conversions nombreuses et solides!

Une autre fois, nous suivrons les messagers de la Parole sainte dans quelques-unes de leurs excursions à l'intérieur du

pays. Les récits qu'ils en font renferment des détails aussi curieux que propres à jeter du jour sur l'état de ce pays encore si peu connu.

OCÉANIE.

Travaux de la Société des Missions wesleyennes.

Nouvelle-Zélande. — Un beau témoignage rendu à l'œuvre missionnaire. —Education. — Un dimanche à Waimate.— Iles des Amis.— Erection d'une chapelle.

La Société des missions wesleyennes d'Angleterre a, comme l'on sait, fondé dans les mers du sud trois importantes missions, celle de la Nouvelle-Zélande, celle des îles Tonga ou des Amis et celle des îles Fidji. Le dernier rapport général de la Société donne quelques détails sur chacune de ces œuvres. En voici le résumé que nous ferons suivre de quelques traits recueillis dans la correspondance des missionnaires.

Nouvelle-Zélande. « Le résultat des opérations poursuivies sur ce point par les agents de la Société, durant l'année dernière, ne peut que réjouir les amis de l'Evangile. L'œuvre s'y développe avec une activité et des progrès remarquables. Les écoles, florissantes et généralement bien suivies, renferment environ 7,000 enfants des deux sexes. Deux établissements méritent particulièrement d'être cités : l'un est l'école normale destinée à former des évangélistes et des instituteurs indigènes ; l'autre, tout récemment fondé, a pour objet de donner une éducation convenable aux enfants de tous les missionnaires que la Société emploie dans l'Océanie. Grâce à ces moyens d'action, unis à la prédication directe et aux soins pastoraux, l'influence réjouissante du christianisme se fait de plus en plus sentir dans le cercle des travaux missionnaires. Peu à peu l'intelligence des naturels s'éclaire ; le niveau de leur caractère moral s'élève, et comme conséquence

toute naturelle de ces progrès, une amélioration déjà très sensible s'opère dans leur condition temporelle. Les missionnaires, qu'on pourrait croire plus ou moins prévenus ou intéressés à favorablement parler de ces faits, ne sont pas seuls à les constater. Un témoignage éclatant et digne d'être recueilli a été, sous ce rapport, rendu aux efforts de tous les chrétiens qui travaillent à l'évangélisation de la Nouvelle-Zélande. C'est celui du gouverneur anglais de ces îles, qui, dans une dépêche adressée dernièrement au secrétaire d'Etat pour les colonies et communiquée ensuite aux deux Chambres, s'exprime en ces termes : « Ce rapide coup d'œil sur la situa-« tion actuelle des établissements fondés dans la colonie « satisfera sans doute votre seigneurie. Il me reste à ajouter « que les efforts de notre excellent évêque (anglican) et de « son clergé, en même temps que ceux du corps nombreux « et, j'ose le dire, admirable des missionnaires de toutes les « dénominations qui sont à l'œuvre dans ce pays, lui ont « assuré les bienfaits d'une instruction et d'une surveillance « religieuse supérieures peut-être à tout ce qu'a jamais possédé « un pays encore aussi jeune. Ce fait ne peut manquer de « produire des résultats immenses pour l'avenir de ces popu-« lations ; il procure dès à présent à la Nouvelle-Zélande des « avantages que l'on peut comprendre mieux qu'il n'est « facile de les décrire en détail, parce qu'ils se lient à toutes « les ramifications de la société et pénètrent jusqu'au fond « dans la vie domestique, soit des Européens, soit des naturels. « Cependant il n'est pas douteux que la tranquillité et la « prospérité croissante dont jouit ce pays, de même que les « progrès rapides que fait à tous égards la population indi-« gène, doivent être, en très grande partie, attribués aux « efforts des différents corps religieux de la Nouvelle-Zélande. »

Un missionnaire de l'importante station de Waima, écrivait dernièrement :

« Nos congrégations continuent à être nombreuses et à se

montrer généralement très attentives à la prédication de la Parole. Sans doute, il s'en faut de beaucoup que tous la reçoivent avec cette foi qui la rend profitable, mais il en est un bon nombre qui l'aiment, et elle se manifeste de plus en plus comme l'éternelle sagesse et l'irrésistible puissance du Seigneur..... Je me sens souvent tout ému en retrouvant ici les heureux effets que le christianisme produit partout auprès des lits de maladie ou de mort. Rien de triste comme la position d'un Zélandais païen, malade ou prêt à quitter la terre des vivants. Presque toujours étendu sur le sol, dénué de couvertures, de vêtements, d'aliments et de remèdes, il est abandonné à son triste sort et n'a que bien rarement pour le soutenir la main ou la parole d'un ami. Qu'il soit au contraire chrétien, et il a des frères qui le soignent, une Parole sainte qui l'encourage, des espérances qui le réjouissent. C'est un contraste des plus frappants. Je pourrais à ce propos citer beaucoup de scènes touchantes dont j'ai été témoin et qui m'ont été très utiles pour ma propre consolation..... La génération qui s'élève continue aussi à me donner beaucoup de satisfaction; elle manifeste un grand désir de s'instruire et s'applique à l'étude avec un zèle vraiment encourageant. Grâce à un secours de £ 120 que nous a accordé le Gouvernement, nous avons bâti une maison d'école où trente enfants peuvent être logés et entretenus. Depuis quatre mois qu'elle est ouverte, dix élèves y ont déjà été habillés et nourris à nos frais. Lorsque je suis ici, je passe chaque jour trois ou quatre heures avec eux, et ne puis que me féliciter de leur conduite et de leurs progrès. Tous lisent couramment les Saintes-Ecritures dans leur langue maternelle, connaissent une partie du catéchisme, et enfin écrivent et calculent déjà passablement. Pour les enfants d'un pays où les parents n'exercent aucune surveillance morale sur leurs enfants et les laissent livrés sans contrainte à tous les caprices de leur volonté, ceux-ci m'ont surpris par leur docilité et par l'empressement avec lequel ils

se soumettent aux règles de l'établissement. C'est un indice favorable et qui nous fait espérer que ces chers élèves seront arrachés à l'influence désastreuse des pratiques vicieuses de leur nation, et qu'imprégnés de bonne heure des douces influences de la piété, ils deviendront ensuite parmi leurs compatriotes des instruments de progrès et de bénédiction spirituelle.

Un autre missionnaire, M. Woon, de Waimate, visitait en septembre dernier quelques-unes de ses nombreuses annexes. Attendu à l'une d'elles un samedi au soir, il y trouva réunis dans un champ un grand nombre de naturels convertis, venus de plusieurs localités des environs pour participer à la sainte Cène. « C'était l'heure du repas, dit-il, et je vis bientôt arriver les gens de l'endroit apportant à leurs hôtes chrétiens de quoi satisfaire leur appétit. C'étaient des porcs entiers ou taillés en morceaux, des pommes de terre et des gâteaux de farine très minces et presque aussi durs que la brique. Le soir, nous eûmes service et prédication dans la chapelle. Le lendemain, jour du Seigneur, tout prit, de très bonne heure, l'apparence du mouvement et de la vie. Il y eut d'abord une réunion de prière, puis le repas du matin, puis l'école et la catéchisation qui se fit d'une manière très intéressante. Après cela, la chapelle se remplit d'une foule empressée à laquelle je prêchai sur ces paroles : « Soyez saints, car je suis saint. » Vint ensuite le baptême d'un enfant, et dans l'après-midi, le second service, où j'administrai le saint sacrement. Plusieurs s'en tinrent éloignés, sur l'avis des conducteurs de classes, pour avoir prononcé de mauvais propos, pris part à des querelles ou autres motifs de ce genre. Ces gens ont en général une idée très correcte des obligations imposées au chrétien quant à la Cène, et nous réjouissent par le soin scrupuleux qu'ils mettent à s'abstenir de tout ce qui ressemblerait à une profanation. Durant la cérémonie, le recueillement fut parfait, et quand elle fut achevée, tout le monde se retira d'une manière

très décente. Dans l'intervalle des services, j'avais eu avec quelques-uns des évangélistes présents plusieurs entretiens des plus édifiants. Deux d'entre eux parlèrent entre autres de l'immortalité de l'âme et de la résurrection d'une manière qui me frappa ; les arguments bibliques furent amenés fort à propos, et j'entendis avec plaisir l'un d'eux faire cette comparaison commune parmi nous, mais aussi expressive que nouvelle dans ce pays, de l'âme immortelle avec le papillon, qui, ver d'abord, sort tout-à-coup de son tombeau et prend joyeusement son vol vers le ciel. En somme, cette journée fut pour moi singulièrement bénie. Il n'en faut pas davantage pour dédommager de bien des fatigues et consoler de bien des mécomptes. »

Iles des Amis. Cette mission a été, dans ces derniers temps, éprouvée de plusieurs manières. Quelques-uns des missionnaires ont gravement souffert dans leur santé et se sont vus forcés de quitter momentanément leurs postes pour aller chercher le rétablissement de leurs forces abattues. En outre, des ouragans terribles ont détruit plusieurs des édifices de la Mission, et, entre autres, mis deux fois de suite au niveau du sol les bâtiments affectés à l'école pour l'éducation des ouvriers indigènes : il faut maintenant les reconstruire pour la troisième fois. Ces revers exercent la foi des messagers de la Parole, mais sans les décourager, parce que de riches compensations leur sont en même temps prodiguées par le Seigneur. « Nous sentons, écrivent-ils de Tonga, qu'il est toujours avec nous et que ses promesses ne resteront pas stériles. » En effet, les Eglises déjà formées se soutiennent et s'agrandissent. Quelques districts sont devenus entièrement chrétiens, et, dans les autres, il s'est établi de nouvelles congrégations dont plusieurs inspirent à leurs fondateurs les plus douces espérances. On ne lira pas sans intérêt le développement que l'une de ces Eglises naissantes a pris dans ces dernières années. C'est le missionnaire Wilson, de Mua, qui le raconte.

Le *Mua* est une espèce de village fortifié, situé au milieu d'un district populeux, travaillé depuis quelque temps par des missionnaires catholiques romains. Un ouvrier de la Société wesleyenne s'y était établi, mais sans beaucoup de succès. Il n'avait même pu réussir à y célébrer le culte ailleurs que dans sa propre maison. Aujourd'hui ses successeurs sont plus heureux. « Le *Mua* nous est enfin complétement ouvert, écrit M. Wilson; l'Evangile y a un libre accès partout, dans chaque maison et à l'oreille de chacun de ses habitants. Quand il fut question d'avoir un lieu de culte, nous jetâmes les yeux sur une maison située à quatre milles de là, et demandâmes au chef principal la permission de la transporter au milieu du fort. Quoique encore païen, il y consentit sans trop de peine. Mais une autre difficulté se présenta. Le nombre des chrétiens du Mua était trop peu considérable pour qu'ils pussent à eux seuls transporter et reconstruire l'édifice sur l'emplacement choisi. Pour y suppléer, nous allâmes dans les villages des environs, dans un rayon de vingt milles, exposer notre embarras à tous ceux de nos convertis qui pouvaient nous aider, leur représentant qu'il s'agissait non pas tant de fournir un lieu de culte aux peu nombreux chrétiens du Mua, que de planter hardiment, dans cette forteresse de l'idolâtrie, le drapeau de l'Eglise du Sauveur; glorieuse entreprise, ajoutâmes-nous, à laquelle vous ferez bien de prendre part, si vous avez à cœur de prouver par des faits que vos cœurs sont véritablement pleins de reconnaissance envers Dieu et d'amour pour les âmes de vos frères encore païens! Ce simple mais pressant appel fut entendu, et à un jour convenu, nous les vîmes tous se mettre à l'œuvre et apporter au Mua nos matériaux à force de bras et de fatigues. Le soir, ils restèrent au fort, se préparant à reprendre leur ouvrage le lendemain matin, et comptant bien l'achever en une seule journée. Mais au moment où ils s'y employaient avec le plus d'ardeur, un message survint qui les arrêta. Il était d'un chef

païen, frère du chef principal, et lui-même très influent, et il défendait aux chrétiens de placer leur maison dans l'endroit convenu. Consulté par les chefs chrétiens sur ce qu'il fallait faire en face de cet obstacle inattendu, je crus devoir, pour éviter toute collision entre les deux frères, décider que l'ouvrage serait suspendu, et engageai, par conséquent, nos ouvriers volontaires à s'en retourner chacun chez lui. Quelques jours après, j'allai voir le chef hostile, et lui demandai quelle raison il avait pour s'opposer à l'érection d'un lieu de culte au Mua. Il me répondit que telle n'était pas son intention, mais que l'endroit choisi se trouvait trop rapproché du temple d'un de leurs dieux, et surtout trop près de la route qu'il suivait en allant présenter ses offrandes annuelles aux divinités du pays. « D'ailleurs, continua-t-il, on a entendu dernièrement plusieurs de nos dieux pleurer, sans doute parce que votre chapelle a été apportée ici. — Ainsi, repris-je, le choix de l'emplacement est la seule objection sérieuse que vous ayez à faire? mais alors indiquez-nous vous-mêmes où placer notre chapelle. » Il me nomma un endroit tout aussi convenable pour nous que le premier. « Bien, dis-je, c'est tout ce qu'il nous faut. Mais voyez dans quel embarras votre opposition nous a jetés. Les chefs chrétiens qui, de plusieurs milles à la ronde, étaient venus avec leurs gens nous aider à élever notre édifice, ont repris le chemin de leurs villages, et nos amis du Mua sont trop peu nombreux pour suffire à la tâche. Voudriez-vous bien permettre à vos gens de nous aider? — Laissez ce soin à mon frère et à moi, reprit le chef, nous mettrons votre chapelle en son lieu. » Et, en effet, à un jour désigné par les deux chefs, une troupe nombreuse de païens vint se mettre à notre disposition, et, grâce à leurs efforts, la chapelle ne tarda pas à s'élever triomphalement sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Voilà dix mois que nous y tenons nos réunions, et plus d'un genou païen s'y est pour la première fois courbé devant le seul Dieu vivant et vé-

ritable. Depuis lors cinquante natifs ont embrassé la foi dans le Mua même, et environ une centaine dans les villages avoisinants. Parmi ces convertis se trouvent quatre prêtres des faux dieux et six adultes qui avaient appartenu à l'Eglise romaine. En échange, deux de nos adhérents ont passé au papisme, mais l'un et l'autre sous la pression de leurs familles, qui ont employé jusqu'à la violence pour les détourner de la foi.

« Dans ce district, nous prêchons l'Evangile en treize lieux différents, dont trois entièrement nouveaux, et deux repris après une suspension momentanée, résultat d'une violente persécution. Le nombre total de ceux qui professent le christianisme dans tout le district est de neuf cents. Nous visitons de plus une dizaine de villages encore tout païens. Il nous reste encore beaucoup à faire ici. Le royaume de Satan y a reçu sans doute un grave échec ; plusieurs temples des faux dieux y sont déjà abandonnés, d'autres tombent en ruines sans que personne avance la main pour les réparer ; mais il en reste encore quelques-uns, et ceux-là aussi doivent tomber. Puisse le Seigneur avancer bientôt contre eux sa fidèle et irrésistible main !

(La suite à la prochaine livraison.)

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de MM. Casalis et Jousse.

Depuis l'arrivée de M. Casalis en France, nous avons, autant qu'il nous a été possible de le faire, tenu nos lecteurs au courant de ses voyages et de ses travaux ; il nous reste aujourd'hui à les entretenir de quelques-unes des heures qui ont précédé son nouveau départ pour l'Afrique.

C'est le mercredi 10 juillet, à la chapelle de la rue de Pro-

vence, que les amis des Missions ont eu, pour la dernière fois, le plaisir d'entendre la voix de ce frère bien aimé. Ses adieux, annoncés à l'avance, avaient, comme toutes les séances où il avait précédemment pris la parole, attiré une assemblée nombreuse et pleine de sympathie. On s'attendait de plus à pouvoir prendre aussi, dans cette soirée, congé de M. et Mme Jousse, qui vont, comme l'on sait, grossir les rangs de la petite et fidèle armée des missionnaires français au sud de l'Afrique. Malheureusement M. et Mme Jousse, avertis un peu à la hâte et retenus encore dans leur famille par les préparatifs de leur voyage, n'ont pu arriver à Paris que quelques heures après la réunion. Ce contre-temps a excité les regrets de l'assemblée, mais elle a pensé aux absents, et s'est associée de cœur aux ferventes prières qui les ont recommandés à la protection du Seigneur.

Après le chant d'un cantique et une prière prononcée par M. le pasteur Bridel, M. le pasteur GrandPierre, directeur des Missions, a pris la parole. Il a rappelé que cinq ans auparavant, jour pour jour, avait eu lieu le dernier départ de missionnaires français pour le sud de l'Afrique, circonstance intéressante qui relie le présent au passé et manifeste la continuation de l'activité chrétienne dans le champ de cette œuvre sainte. Aujourd'hui l'un de nos frères, après dix-sept ans de labeurs en Afrique et une visite en France, dont tous les amis des Missions conserveront le souvenir, retourne à son poste, et deux nouveaux ouvriers l'accompagnent pour se dévouer aux mêmes travaux. Ce départ ne s'effectuera pas sans encouragements. Deux lettres tout récemment arrivées d'Afrique en renferment de précieux. L'une, de M. Frédoux, appelle à grands cris un collaborateur, et c'est précisément auprès de M. Frédoux que M. et Mme Jousse sont appelés à se rendre; l'autre, écrite par M. Lemue à M. Casalis, donne sur l'état actuel des stations des détails réjouissants. M. le directeur lit à l'assemblée plusieurs fragments de ces lettres, les mêmes que

nous publions en tête de cette livraison, puis il termine son allocution par d'affectueuses paroles à l'adresse de M. Casalis, des amis qui partent avec lui et de ses chers collaborateurs, qui presque tous ont été ses élèves, qui s'en souviennent, et au cœur desquels son cœur répond comme le cœur d'un père répond au cœur de ses enfants.

Après M. le directeur des Missions, M. Casalis a pris la parole et nous a fait ses adieux avec cette chaleur d'âme et cette simplicité pleine de modestie et d'abnégation que connaissent tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre depuis son retour. Nous regrettons de ne pouvoir que donner en quelques mots une analyse décolorée de son discours. Il s'est félicité de l'accueil qu'il a trouvé partout où il a pu passer, non pas tant encore à cause des jouissances spirituelles que ce fraternel empressement lui a procurées, que parce qu'il y a vu un symptôme éclatant du profond intérêt qu'inspire en tous lieux l'œuvre des Missions. Son voyage aura eu pour effet, il en a les preuves et il en bénit Dieu, de réchauffer le zèle des chrétiens pour l'évangélisation du sud de l'Afrique. Les Eglises de France ne penseront jamais à abandonner ou même à négliger cette œuvre; mais pour s'y adonner avec efficacité, comme pour se maintenir et se fortifier elles-mêmes dans la vie chrétienne, il faut qu'elles gardent la foi, la foi simple et intègre qui embrasse avec amour toutes les grandes doctrines évangéliques. Oui, que les chrétiens de ces Eglises sentent leur misère spirituelle, qu'ils reçoivent Jésus comme seigneur et comme sauveur, qu'ils soient décidés à le glorifier aux yeux du monde, et en se sauvant ainsi ils travailleront au salut du monde. Un missionnaire ne peut pas mieux recommander ses travaux à ses amis qu'en les exhortant à se tenir ainsi attachés de toute leur âme à cet Evangile, qui est la force et le mobile de toute œuvre missionnaire.

Ces exhortations de M. Casalis ont vivement impressionné l'assemblée. Il était touchant de voir un serviteur de Dieu si

éprouvé et qui a tant fait déjà pour la cause à laquelle il s'est dévoué, s'oublier lui-même, de cette manière et à un pareil moment, pour ne songer qu'à plaider les droits de la vérité, et qu'à émettre, dans l'intérêt des âmes, des conseils dictés par la charité la plus ardente. Tous les chrétiens présents l'ont senti, et pensant en eux-mêmes que probablement ils ne reverraient plus ici-bas le visage du bien aimé missionnaire qui les exhortait ainsi, ils auront, on se plaît à le penser, serré profondément dans leurs cœurs des adieux si éminemment évangéliques.

M. J. Delaborde, président du Comité, a ensuite, au nom de l'assemblée et de la Société, exprimé au missionnaire les sentiments dont tous les cœurs étaient animés à son égard. Il l'a fait avec une émotion qui s'est communiquée aux assistants, et quand il a dit à notre frère d'Afrique : « Avant votre retour parmi nous, nous vous aimions déjà, mais depuis que nous vous avons revu, cet attachement a redoublé, et je puis vous dire au nom de tous que nous vous aimons d'une profonde et inaltérable affection, » un frémissement d'adhésion est parti de tous les bancs de l'assemblée. C'est avec la même sympathie que celle-ci s'est associée au message que son président a chargé M. Casalis de porter à ses chers compagnons d'œuvre en Afrique, message d'affection, d'encouragement, de vœux et de prières, qu'ils recevront sans doute avec joie, et qu'ils peuvent en effet recevoir comme la manifestation sincère des sentiments que leur dévouement et leur fidélité ont, sous la bénédiction du Seigneur, inspirés à tous leurs amis de France et d'Europe.

M. le pasteur Vallette a terminé la séance par une chaleureuse prière d'actions de grâces et de supplications.

Trois jours après cette belle réunion, les missionnaires ont quitté Paris pour se rendre en Angleterre, où ils ont dû, le 20, s'embarquer sur le navire qui va les transporter à la ville du Cap. D'après le vœu du Comité, M. le directeur des Missions

les a accompagnés jusqu'à Londres, où il leur fera ses derniers adieux. Au moment où ces lignes seront sous les yeux de nos lecteurs, ces chers amis vogueront donc vers le lointain rivage où ils vont continuer et étendre l'œuvre de salut que la Mission française a si heureusement commencée. Nos vœux les plus sincères les suivront pendant et après cette traversée. Que les prières de nos lecteurs ne leur fassent pas défaut non plus.

Education des enfants des missionnaires français.

On sait que le *Comité de la Société auxiliaire de femmes de Paris* s'est vivement préoccupé de la nécessité de pourvoir à l'éducation des enfants de nos missionnaires d'Afrique, et qu'il a décidé de provoquer dans ce but des souscriptions, dont le produit sera affecté à la création de quatre indemnités de 25 £ (625 fr.) chacune, pour aider à payer la pension, au Cap, de quatre de ces enfants pendant deux ou trois ans. Il avait, en outre, avec l'approbation du Comité des Missions, résolu de se charger, à part, de l'éducation du fils aîné de M. Casalis, que ce missionnaire avait amené avec lui dans l'intention de le laisser en France. Une souscription spéciale devait être ouverte à cet effet, mais elle a cessé d'être nécessaire. Un chrétien de la Suisse, ancien ami de M. Casalis et de l'œuvre des Missions, a offert au missionnaire de se charger complétement de l'éducation de son fils et de le faire élever avec ses propres enfants. Cette offre généreuse a été acceptée, et, avant de partir, M. Casalis a pu remettre avec gratitude et confiance son enfant aux soins de cet ami dévoué. Cette heureuse circonstance, nouvelle faveur accordée à l'œuvre missionnaire, a réjoui le Comité des dames, qu'elle décharge d'une partie de sa responsabilité; mais il va sans dire que, loin de changer en rien ses plans, quant à la création des indemnités destinées à quatre enfants de nos frères

d'Afrique, elle ne fait au contraire que d'en mieux démontrer l'urgence et d'en faciliter la réalisation. Nous recommandons, en conséquence, cet objet spécial à la libéralité chrétienne de tous les amis des Missions, et nous nous plaisons à espérer qu'ils s'empresseront de répondre à un appel si bien justifié.

Vie et mort d'un missionnaire.

Dans son discours à la dernière assemblée générale de la Société des Missions de Paris, M. Casalis, parlant des premiers missionnaires qui avaient exploré le sud de l'Afrique, n'eut garde d'oublier le vénérable Schmelen, ouvrier de la Société de Londres parmi les Namacquas. Ce fidèle et dévoué serviteur de Christ est mort en juillet 1848, à Komaggas, après un ministère de près de trente-huit ans au sein de plusieurs tribus africaines. Il était né en Allemagne, dans les environs de Brême, en 1776, et était entré au service de la Société en 1811. Employé d'abord sur les bords du fleuve Orange, Schmelen y avait mené une vie de fatigues dont il est difficile de se faire l'idée. Il suivit longtemps dans leurs émigrations des tribus nomades dont il lui fallait partager tous les dangers et toutes les privations. Il passa plusieurs années sans goûter de pain et sans avoir d'autre nourriture que le lait et la chair dont usaient les indigènes. Dans ses fréquents et souvent fort longs voyages, il n'avait pour monture que le dos d'un bœuf et pour selle que son kaross (vêtement de peau de brebis), qui lui tenait aussi lieu de couverture durant la nuit; il n'en avait pas moins, dans le cours de ces rudes labeurs, entrepris une traduction des Evangiles en langue namacqua. Fixé enfin parmi les Bastards de Kommagas, il y avait fondé, en 1828, la station qu'il a desservie jusqu'à la fin de ses jours avec autant de zèle que de succès. Deux mois avant sa mort il prêchait encore l'Evangile, et semblait avoir conservé

toute l'activité de son âge mûr. Il s'est éteint sans souffrance et en remettant avec joie son âme entre les mains du Maître qu'il avait servi. « Le Seigneur est près, le Seigneur est près, » tels furent les derniers mots qui sortirent de ses lèvres. Il ne se peut pas, écrit-on, qu'une mort plus calme vienne couronner une vie plus fidèlement et plus laborieusement consacrée à l'avancement du règne de Dieu.

Nouvelles d'Abyssinie.

On se rappelle qu'après bien des efforts infructueux pour fonder une œuvre missionnaire en Abyssinie, MM. Gobat et Krapf avaient été obligés d'abandonner ce pays. Il en arrive aujourd'hui des nouvelles plus réjouissantes. Le nouveau roi de Schoa vient d'écrire à M. Krapf pour l'engager à revenir en Abyssinie. Les chrétiens jetés en prison pour leur foi ont été relâchés, les jésuites chassés, et enfin le métropolitain d'Ambara s'est adressé aux missionnaires du Caire pour leur demander de lui envoyer des instituteurs capables de diriger une école supérieure qu'il se propose de fonder à Gondar. On écrit aussi de Madras que plusieurs jeunes Abyssins, convertis dans cette ville, sont retournés dans leur pays et peuvent y annoncer en toute liberté le salut par la grâce. On peut, d'après tous ces symptômes, espérer que l'Abyssinie ne restera pas toujours fermée à la prédication du pur Evangile.

Un nouveau temple en Chine.

Les dernières nouvelles de Chine annoncent qu'une église anglo-épiscopale vient d'être construite à Schangaï. La dédicace s'en est faite avec beaucoup de solennité et devant un nombreux auditoire composé presque exclusivement de Chinois.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

MISSION PARMI LES YORUBAS.

L'esclavage.— Histoire d'Abbekuta.— Arrivée des Missionnaires. — Premiers succès. — Croyances superstitieuses. — L'idolâtrie et le catholicisme romain. — Persécutions et constance. — Déclin du pouvoir des prêtres païens. — Heureux symptômes. — Baptêmes. — Destruction d'une ville.

Le pays où nous allons conduire nos lecteurs s'appelle la *Côte des Esclaves*. Ce nom sinistre est à lui seul toute une histoire. Il fait apparaître devant la pensée une longue série de scènes déchirantes, d'infâmes trafics et d'abominables cruautés, mais en même temps aussi avec quelle éloquence il plaide la cause des pauvres habitants de ces contrées! La cupidité des chrétiens de nom a fait souffrir à l'Afrique des maux immenses. C'est au vrai christianisme, à la foi vivante et charitable qu'il appartient de réparer ces torts, de panser aussi efficacement que possible ces blessures encore saignantes, et, grâces en soient rendues à Dieu! le christianisme de nos jours a compris ce devoir, qui est aussi un privilége. Ses missionnaires sont à l'œuvre sur la *Côte des Esclaves*, et sur un grand nombre de points où se sont accomplis les mêmes forfaits. Qui ne s'intéresserait à leurs travaux? qui n'en suivrait avec sympathie les développements, avec joie les premiers succès? Partout où l'évangélisation des païens se poursuit, elle

est une œuvre de haute charité; chez les nègres de l'Afrique occidentale elle est quelque chose de plus encore; c'est comme un acte de repentir et de suprême justice.

Nulle part, si ce n'est peut-être à Sierra-Leone, les efforts chrétiens pour le salut des races noires, ne sont plus étroitement unis à l'histoire de l'esclavage que sur la *Côte des Esclaves*. Nous avons déjà raconté sommairement l'origine de ces missions; qu'il nous soit permis d'y revenir avec plus de détails; elles sont bien jeunes encore, mais, selon toutes les apparences, pleines d'avenir et bénies déjà pour le bien d'un grand nombre d'âmes.

Les Yorubas de la *Côte des Esclaves* étaient autrefois le peuple le plus puissant de toute cette partie de l'Afrique, sans en excepter celui de Dahomey, qui tient aujourd'hui le premier rang. Cette prospérité durait, à ce qu'il semble, depuis longtemps, lorsque parurent sur ces rivages les navires occupés à l'odieux commerce de la traite. Dès ce moment tout changea de face pour les Yorubas. Séduits par l'appât du gain et de ces mille colifichets que les étrangers faisaient briller devant leurs yeux, les naïfs Africains se laissèrent emporter au démon de la cupidité, et devinrent les plus actifs pourvoyeurs des marchands négriers. De là, des violences sans nombre, des crimes sans fin. Les tribus s'élevèrent contre les tribus, la guerre et le *vol d'hommes* devinrent l'état habituel du pays; on ne vit plus de toutes parts que villes brûlées, que populations décimées par le fer, que tristes victimes conduites par milliers vers les ports où stationnaient, comme une troupe de vautours affamés au-dessus d'un champ de bataille, les impitoyables agents de la traite. Ce serait une lamentable histoire que celle d'un pays livré pendant des générations à toutes les horreurs d'un tel état de choses; mais les pauvres Nègres n'ont pas eu d'historiens, et leurs cris de douleur n'ont longtemps retenti que sur des plages où nul ne voulait les entendre. Qui sait si, parvenus jusqu'en Europe, ils n'y auraient

pas éveillé plus tôt la compassion dont notre siècle s'est enfin senti touché en faveur de ces races si odieusement opprimées ?

Plusieurs des tribus dont l'agrégation formait la nation des Yorubas disparurent à peu près entièrement dans ces sanglantes guerres. L'une des plus considérables, celle des Egbas, n'échappa qu'avec peine à une destruction complète. Sa ville capitale, nommée *Ake*, avait été prise et brûlée, son roi particulier massacré , et la plupart de ses hommes valides tués sur les champs de bataille ou vendus comme esclaves. Ceux qui parvinrent à se sauver restèrent misérables et proscrits sur le sol de leurs pères. Une vaste caverne , creusée naturellement dans les flancs d'un rocher , finit par leur offrir un asile où ils se réfugièrent en grand nombre. Ils y vivaient de racines et de la chair des animaux sauvages qu'ils pouvaient saisir au passage ; car telle était la terreur qui régnait alors dans le pays, que ces malheureux osaient à peine s'éloigner de quelques pas de leur sombre retraite. Peu à peu cependant le courage leur revint ; puis , leurs rangs s'étant accrus de quelques autres débris de leur tribu, ils se trouvèrent à l'étroit dans la caverne, et commencèrent à se construire des huttes, dont le nombre se multiplia rapidement. Ainsi sortit de terre, à trois journées de marche du rivage, la ville d'Abbekuta, devenue aujourd'hui l'une des plus considérables de ces contrées, puisqu'elle compte plus de 30,000 habitants. Ce nom d'Abbekuta rappelle son origine : il signifie à la lettre : *sous la pierre*, et reste aujourd'hui dans l'histoire des Egbas comme un souvenir vivant de leurs anciens malheurs. A peine les fondements en avaient-ils été jetés, que les ennemis de la tribu voulurent s'opposer à une entreprise qu'ils trouvaient trop hardie, mais les Abbekutiens se défendirent vaillamment et restèrent les plus forts. Rien depuis lors ne s'opposa plus à leur affermissement ; ce fut comme la résurrection d'un peuple que ses oppresseurs croyaient avoir abattu pour jamais.

Les choses en étaient là lorsque, par suite de l'abolition de la traite et des mesures prises par le gouvernement anglais pour transporter à Sierra-Leone les esclaves capturés à bord des négriers, un grand nombre d'Yorubas arrachés à l'esclavage, purent reprendre le chemin de leur pays natal. Plusieurs y revinrent plus riches qu'ils n'étaient en le quittant : ils avaient, durant leur séjour plus ou moins long dans la colonie de Sierra-Leone, appris à connaître l'Evangile, et en avaient embrassé avec joie les doctrines salutaires. Mais cela même diminua pour eux le bonheur de se retrouver en liberté sur le sol de la patrie. D'une part, la grossière ignorance et les superstitions de leurs compatriotes les affligeaient, et de l'autre, ils souffraient d'être, pour leur propre compte, privés des ressources religieuses dont ils avaient contracté la douce habitude. Le seul moyen d'échapper à ce double mal était d'avoir des missionnaires à Abbekuta. Ils manifestèrent ce désir aux chefs de la tribu, qui l'approuvèrent; ils trouvèrent ensuite le moyen d'en instruire les directeurs de la mission anglicane de Sierra-Leone, et le firent à plusieurs reprises, avec tant de vivacité et d'une manière si touchante, qu'après l'envoi d'un délégué sur les lieux, il fut décidé qu'on accorderait à ces pauvres gens l'objet de leur demande. Une station déjà fondée à Badagry, sur la Côte des Esclaves, facilitait la réalisation de ce projet. On s'y employa sans retard, et ce fut ainsi que s'établit, en 1846, la nouvelle mission chez les Egbas d'Abbekuta.

Deux missionnaires, accompagnés de leurs familles, MM. Townsend et Crowther, partirent pour se rendre à ce poste lointain et difficile. Nous avons déjà dit l'origine de ce dernier, Yoruba lui-même et jadis esclave, puis converti à Sierra-Leone, et consacré plus tard au saint ministère; c'est un homme très intelligent et qu'anime un zèle ardent pour l'évangélisation de ses compatriotes. Laissons maintenant M. Townsend raconter lui-même la manière dont les messa-

gers du salut furent accueillis par les indigènes auxquels ils allaient consacrer leur vie.

« Dès que l'on sut que nous allions arriver, dit-il, l'*Olugoye*, c'est-à-dire le crieur public, parcourut les rues en proclamant à haute voix que les chefs avaient résolu de punir des châtiments les plus sévères quiconque oserait insulter les étrangers attendus, ou dérober le moindre objet à eux appartenant.

« Le lundi matin, comme nous n'étions plus qu'à une petite distance de la ville, nous apprîmes que le dimanche entier s'était passé en contestations à notre sujet. Chacun des chefs avait émis le vœu d'être le premier à nous recevoir dans son district particulier; il avait été difficile de concilier ces prétentions rivales, et ce n'avait été que fort tard dans la soirée que le débat s'était terminé en faveur de Sagbua. Ce chef est le dernier représentant des anciens *Alakes*, ou rois de la tribu, et se trouve à ce titre reconnu pour le chef naturel et légitime de la ville, ce qui n'implique pas que son autorité soit toujours bien respectée. Il était résulté de cette longue discussion entre les chefs, qu'on n'avait pas fait, pour nous rendre honneur, les préparatifs usités en pareil cas. Nous fûmes loin d'en être fâchés, car nous n'y perdions que du bruit et d'ennuyeuses cérémonies.

« En arrivant sur la rivière Ogun, nous y trouvâmes huit de nos anciens amis chrétiens de Sierra-Leone, et un peu plus loin, une troupe considérable d'Egbas qui nous souhaitèrent la bien-venue avec tous les dehors de la joie la plus cordiale Quelques autres indigènes, envoyés par divers chefs, nous rejoignirent encore, et ce fut au milieu de ce cortége que nous fîmes notre entrée dans Abbekuta. La pluie tombait par torrents, mais nous n'en fûmes pas moins conduits jusqu'à la *Maison de ville* en grande pompe et à travers de nombreux détours, car on nous fit passer, sans doute afin que toute la population nous vît, par toutes les places et par tous les marchés de la cité; là nous trouvâmes Sagbua et les autres chefs

qui nous témoignèrent le plaisir que notre arrivée leur causait. Quelques moments après, l'on nous mena à la demeure provisoire qui nous avait été préparée dans le voisinage.

« Les jours suivants nous allâmes rendre visite aux chefs de marque qui tous nous reçurent de la manière la plus bienveillante et avec le plus grand respect. Aucun d'eux ne manqua de nous offrir des présents dont les moindres valaient 1,000 cauris (1). Sagbua nous en donna pour sa part 20,000 accompagnés d'une belle brebis.

« Le jeudi, il se tint, sur notre demande et suivant les usages du pays, une assemblée de chefs dont le but était de nous entendre exposer le but de notre arrivée. Tout s'y passa d'une manière très satisfaisante et avec la plus parfaite convenance. Après que M. Crowther eut parlé, les chefs nous exprimèrent leur reconnaissance, promirent que la parole que nous venions prêcher serait écoutée attentivement, que les enfants seraient confiés à nos soins, et que tout Abbekuta se montrerait unanime à nous prêter son concours, soit pour la construction de nos demeures, soit pour tel autre objet en vue duquel nous pourrions le réclamer.

« Le dimanche suivant, nous célébrâmes le service divin dans notre maison, en présence non seulement des anciens chrétiens de Sierra-Leone, mais d'autant d'autres naturels que le local en pouvait contenir. »

Trois ou quatre mois après cette installation des missionnaires, une église était en voie de construction à Abbekuta, et les travaux de la mission se montraient déjà sous le jour le plus favorable. « Tous les dimanches, écrivait à cette époque M. Crowther, nous prêchons l'Evangile, d'abord le matin, dans notre maison, puis l'après-midi dans les rues, ou, si le

(1) Espèce de coquillages qui sert de monnaie sur les côtes occidentales d'Afrique. Mille cauris équivalent à peu près à 3 francs de France.

temps s'y oppose, dans la maison de quelque chef que nous avons soin d'en prévenir à l'avance pour qu'il nous réunisse un auditoire. Non seulement ces gens nous ouvrent librement leurs maisons à cet effet, mais encore ils viennent régulièrement, après la prédication, nous offrir des présents que, comme de raison, nous refusons toujours, nous rappelant et leur déclarant qu'ayant reçu gratuitement l'Evangile, c'est gratuitement aussi que nous devons le donner. Nous ne pouvons trop bénir le Seigneur des excellentes dispositions que plusieurs de ces chefs et une partie considérable de la population témoignent à l'égard de la Parole. Nos cœurs se sentent ainsi pleins d'espoir, et c'est avec un redoublement de confiance que nous assiégeons le trône de grâce en faveur de mes pauvres compatriotes. »

Peu de temps après son établissement à Abbekuta, M. Crowther retrouvait sa vieille mère, vendue jadis en même temps que lui comme esclave, puis délivrée et revenue dans son pays natal. Nous avons dans le temps parlé de cette rencontre touchante et annoncé que, pour rendre complète la joie du missionnaire, Dieu semblait vouloir lui accorder la conversion de celle qui venait de lui être si providentiellement rendue. Cet espoir n'a pas été déçu ; la mère de M. Crowther a figuré parmi les cinq premiers néophytes baptisés à Abbekuta. Depuis lors, cette mission a vu se multiplier le nombre des baptêmes. Ainsi, pour ne parler que des plus récents, le 19 novembre 1848, ce sacrement fut administré à dix hommes, cinq femmes et quatre enfants; le 3 décembre suivant, à dix hommes; le 20 mai, à dix-huit personnes des deux sexes, et le dimanche suivant 27, à sept hommes, à quatre femmes et à trois enfants de l'école. « Dans cette dernière occasion, écrit M. Crowther, le service fut célébré dans la langue du pays, devant une congrégation considérable, où se trouvait un grand nombre de païens. Tout se passa avec beaucoup de solennité. Parmi les femmes baptisées s'en trouvait une

d'environ 60 ans, dont trois enfants, deux petits-enfants et une bru avaient été baptisés quelques mois auparavant. Cela fait maintenant une famille chrétienne de sept personnes appartenant à trois générations. Je voudrais que tous les amis de la Mission eussent pu être témoins de la joie qui régnait ce jour-là au sein de cette famille ; c'était un spectacle doux et rafraîchissant à contempler. Dieu veuille nous donner de le voir se renouveler souvent ! — Une des élèves de l'école, baptisée en même temps est la fille du chef d'Imo, ville voisine, où peu de jours auparavant s'était accompli un sacrifice humain. Depuis notre arrivée dans le pays, ce chef s'est toujours montré l'un de nos amis et s'il n'a pu empêcher encore ses compatriotes de continuer leurs sanguinaires pratiques, nous savons au moins qu'il ne cache pas la répulsion qu'elles lui inspirent. Il n'est pas chrétien, mais il aurait volontiers envoyé tous ses enfants à notre école, sans l'opposition qu'il a rencontrée chez ses femmes. La mère de la petite fille a seule donné son consentement. Quelques jours avant le baptême, elle vint avec le chef me demander de ne pas le refuser à cette enfant qui le désirait. Je leur représentai ce qu'était le baptême et l'obligation qu'ils contractaient eux-mêmes de ne pas s'opposer à ce que leur fille continuât à être élevée comme un enfant chrétien. Ils me promirent l'un et l'autre de n'y apporter aucun empêchement et parurent ensuite prendre le plus vif intérêt à la cérémonie. Qui sait si les grâces accordées à leur enfant ne les amèneront pas eux-mêmes à chercher sérieusement le Seigneur ?

« Aujourd'hui, écrit encore M. Crowther, sous la date du 3 août 1849, aujourd'hui même notre mission d'Abbekuta accomplit la troisième année de son existence. Que de choses Dieu a faites en notre faveur dans le cours de ces trois ans ! Le nombre de nos communiants s'élève à plus de 80, celui de nos candidats au baptême à 200, et il y a dans la ville seulement, environ 500 personnes qui fréquentent avec régula-

rité nos assemblées. Il n'est maintenant aucun quartier de cette grande cité qui n'enten de souventla prédication de l'Evangile, et la foi chrétienne devient pour le peuple un sujet de conversation et de discussion, non seulement dans l'intérieur ou autour de nos chapelles, mais dans les marchés, aux champs et jusqu'au milieu des expéditions guerrières. »

Cependant le règne de l'idolâtrie est encore puissant dans ce pays. On sait ce qu'a produit en Afrique ce sentiment impérissable qui, lorsque l'homme a perdu la connaissance du Créateur, le pousse à diviniser d'abord les grandes puissances de la nature, puis progressivement son semblable, et à la fin à peu près tous les objets que ses sens perçoivent. Les Yorubas sont, comme les autres habitants de ces côtes, tombés dans le fétichisme le plus grossier. Ils adorent, sous le nom général d'*Orisas*, un nombre prodigieux d'êtres réels ou fantastiques que leur imagination multiplie au gré de ses caprices ou suivant le besoin qu'elle en croit avoir. Cependant ils ont aussi des dieux supérieurs auxquels ils réservent leurs hommages et leurs prières les plus solennelles. Les principaux sont *Ifa*, dieu des palmiers, *Schango*, dieu du tonnerre, et les *Egugus*, mânes ou esprits des ancêtres décédés. L'idée d'un être plus puissant encore et véritablement dieu, n'est pas non plus complétement étrangère aux Yorubas, ou du moins aux plus intelligents d'entre eux. Ils l'appellent *Olorun*, et en parlent souvent comme du Créateur et du dispensateur suprême de toutes choses. Voici, à ce propos, une curieuse conversation que rapporte M. Townsend; elle constate une fois de plus les rapports que l'on a si souvent remarqués entre l'idolâtrie des païens et quelques-unes des pratiques superstitieuses du catholicisme romain.

« Ce matin, écrit le missionnaire, je suis allé voir le chef Sagbua, que j'ai trouvé entouré d'un grand nombre de ses gens, et plus disposé que d'ordinaire à s'entretenir de sujets religieux. Après avoir échangé quelques mots, il m'a fait

cette question : « Dans votre pays, vous n'adorez ni Ifa, ni Schango, ni les esprits des ancêtres (et ici il montra du doigt une sorte d'écusson appendu au mur, et qui était le symbole de son respect pour ses aïeux); mais alors, à qui vous adressez-vous pour avoir des enfants, lorsque vous en désirez? — Qui est-ce qui donne la vie aux enfants? répondis-je. — C'est *Olorun* (Dieu), s'écria l'un des assistants. — Oui, repris-je, et vous venez de répondre vous-même à la question de Sagbua; quand nous désirons d'avoir des enfants, nous les demandons à Dieu, et non pas à des créatures; mais puisque vous reconnaissez qu'Olorun est la source de la vie, pourquoi recourez-vous à Ifa, à Schango ou aux Egugus? — Ici le chef reprit la parole, et je traduis littéralement sa réponse : « Nous ne demandons pas aux Orisas de nous donner des enfants, dans la pensée qu'ils en ont le pouvoir, mais nous en faisons des messagers et les chargeons d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Quand j'embrasse les pieds de Schango, d'Ifa ou de mes Egugus, c'est pour qu'ils m'aident à prier Dieu de me donner toutes les choses dont j'ai besoin. » Là-dessus, tous les assistants applaudirent par un sourire d'adhésion, et je me demandai à moi-même ce qu'aurait pu dire de mieux, sauf un simple changement de nom, un prêtre de l'Eglise romaine essayant de justifier le culte qu'il rend aux saints. »

Les prêtres d'Ifa sont les plus nombreux et s'appellent les *Babbalaos*. Ce sont, comme partout où règne le mensonge, de misérables imposteurs qui, sous prétexte de religion, oppriment le peuple et trouvent le moyen de vivre à ses dépens. Mais à mesure que les idées chrétiennes se répandent, cette influence s'amoindrit, et quelques-uns d'entre eux semblent déjà se résigner de bonne grâce à la voir tomber entièrement. « C'est notre faute, disait un vieux babbalao à M. Crowther, qui venait d'entamer avec lui une conversation sur ce sujet. Autrefois les prêtres d'Ifa devaient rester pauvres, ne point posséder d'esclaves et se montrer bienveillants envers tout le

monde; au lieu de cela, ils sont devenus avares, ils ont des esclaves et ils traitent les pauvres avec rudesse : leur temps est passé. Et il faut convenir aussi que depuis votre arrivée dans le pays il s'y est opéré des changements que nous apercevons très bien, nous les vieux d'entre le peuple. La vie et les biens des gens y sont plus en sûreté, les guerres moins violentes et les actes de cruauté moins nombreux. Prêchez donc, prêchez et ne vous mettez pas en peine de ce que quelques-uns en pourront dire. Dieu fera son œuvre avec le temps. »

Ainsi parlait le vieux babbalao; mais tous ceux de sa caste ne se montrent pas si bienveillants pour une œuvre qui menace si fatalement leurs intérêts. Ils lui font au contraire une guerre acharnée et emploient tout ce qui leur reste de pouvoir pour détourner les gens de prêter l'oreille à la prédication de l'Evangile. Tantôt ils les menacent de la colère des orisas, tantôt ils leur disent que les missionnaires n'ont d'autre but que l'asservissement du pays, et qu'en s'attachant à ces étrangers, ils s'exposent à la faim et à la misère. Quelquefois même ils vont plus loin et ont recours à des moyens violents. M. Crowther en cite l'exemple suivant que nous extrayons littéralement de son journal, parce qu'il contient un beau trait de fermeté chrétienne.

« 13 *octobre* 1848.—Cette après-midi, Oguntolla, l'un de mes candidats au baptême, a été, à l'instigation des babbalaos, saisi par ses parents et conduit dans la maison du conseil, où on lui a mis les pieds dans des ceps. Ne jugeant pas utile d'intervenir directement dans cette affaire, je me suis contenté d'envoyer quelques-uns de nos chrétiens auprès du prisonnier pour l'engager à persévérer dans la foi. Il m'a fait assurer par eux qu'il resterait ferme, et que pour rien au monde il ne retournerait aux superstitions dont il s'était détaché.

« 15 *oct.*—Excellentes nouvelles d'Oguntolla. Il résiste à tous les efforts tentés pour l'ébranler. Sa vieille mère s'est effrayée

parce qu'il a refusé les aliments que ses parents lui avaient portés ; elle craignait qu'il ne voulût se laisser mourir de faim, mais le fait est que nos chrétiens avaient eux-mêmes pourvu à ses besoins.

« 16 *oct.*—Les *Ogbonis* (membres du conseil) se sont réunis ce matin, et, après avoir réglé plusieurs affaires, ils se sont occupés du pauvre Oguntolla. Quelques-uns ont demandé s'il était juste de jeter en prison et de maltraiter un homme dont tout le crime était de vouloir faire quelque chose qu'il croyait bon. Cette simple question de bon sens aurait peut-être fait relâcher le captif, mais un fougueux babbalao s'y est opposé, et a prétendu qu'il ne fallait pas souffrir qu'un jeune homme l'emportât ainsi sur sa famille et sur le conseil lui-même. « Faisons-le plutôt mourir où il est, s'est-il écrié ; nous traî-« nerons ensuite son cadavre dans la forêt. » Ces cruelles paroles ont trouvé peu de sympathie ; mais après une visite inutile à Oguntolla, pour l'engager à se désister de ses intentions, le conseil, désappointé, s'est séparé sans rien résoudre.

« 17 *oct.*— Nouvelle réunion du conseil et nouvelle visite à Oguntolla. Les Ogbonis ont fait tout leur possible pour l'effrayer, mais sans y mieux réussir que la veille. Il leur a demandé quel était son crime, et déclaré que, si c'était seulement d'être devenu chrétien, il resterait chrétien, et qu'ils pouvaient faire de lui tout ce qui leur plairait. Le conseil, de plus en plus embarrassé, a fini par prendre le bon parti, et, ce soir, Oguntolla a été mis en liberté. Il est aussitôt venu me trouver et m'a raconté tout ce qu'on lui a fait de menaces ou de promesses pour l'inviter à nous renier. Ses jambes, restées pendant cinq jours dans la planche percée qui sert ici de ceps, étaient enflées et douloureuses, au point qu'il pouvait à peine marcher. Grâces soient rendues à Dieu qui a donné à ce simple enfant de l'Afrique la force de souffrir avec tant de constance pour la vérité ! Au moment où on allait s'emparer

de ce jeune homme, un ami païen lui avait secrètement donné un rasoir, en l'exhortant à s'en servir pour se détruire ou pour tuer ceux qui oseraient mettre la main sur lui ; mais Oguntolla avait repoussé bien loin cette offre. « J'ai deux couteaux sur moi, avait-il répondu, ce serait bien assez pour me défendre, mais j'ai appris un commandement de Dieu qui dit : *Tu ne tueras point*, » et il s'était laissé prendre sans la moindre résistance. Ce fait est d'autant plus remarquable, que ce naturel était autrefois renommé pour son caractère violent et vindicatif. Tous ceux qui le connaissaient ont été surpris de ce changement si radical. Le lion a été véritablement changé en agneau. Cela est d'un excellent effet et ne peut, comme son emprisonnement même, que tourner à la gloire du nom de Christ. »

Quelques mois plus tard, en juin 1849, les babbalaos, toujours pleins de rage contre les succès missionnaires, firent un nouvel essai de persécution, mais qui, plus complétement encore que le premier, a trompé leurs espérances, car il a eu pour résultat de faire proclamer par les chefs d'Abbekuta le principe de la tolérance religieuse. Cette fois l'objet de leur malice était une faible femme, que l'un de ses frères, devenu chrétien, avait amenée à la connaissance de Christ, malgré le reste de sa famille. Elle fut pour cela, toujours d'après le conseil des prêtres, et durant une absence de son frère, mise dans les ceps, menacée du fer et du poison ; puis, après quatre jours de prison, jetée dehors, sans asile et sans appui. Les missionnaires, décidés cette fois à intervenir, dénoncèrent ces violences au chef Sagbua. Celui-ci convoqua le conseil des chefs, fit paraître devant eux les missionnaires, la femme maltraitée et les prêtres qui s'étaient mêlés de l'affaire. Il s'ensuivit un véritable procès conduit en forme, et dans lequel toutes les parties furent successivement entendues. Quand la cause parut suffisamment éclaircie, Sagbua prit la parole, et s'adressant aux chefs avec le plus grand calme, il leur dit :

« Les Egbas ont-ils jamais eu autant de coutumes religieuses qu'il y en a maintenant dans le pays ? — Non, répondit à l'unanimité le conseil. — Schango (le dieu du tonnerre) a-t-il jamais fait du mal aux gens qui ne l'adorent pas ou à ceux qui, dans ces derniers temps, ont cessé de lui offrir des sacrices ? — Non. — N'y a-t-il pas parmi nous des personnes qui adorent les unes Ifa, les autres Obbatala, les autres Orisako et une foule de dieux divers ? et n'avons-nous pas aussi dans le pays des mahométans qui suivent leur religion comme ils l'entendent ? — Oui. — Eh bien ! le peuple n'a jamais montré de mauvais vouloir à l'égard de toutes ces différentes coutumes. Si nous tolérons les unes, nous devons nécessairement tolérer les autres. Mon avis est donc celui-ci : c'est qu'il faut permettre à cette femme d'adorer ce qu'elle voudra et comme elle le voudra, sans que personne y mette obstacle. » Tous les chefs déclarèrent que tel était aussi leur avis, et Sagbua conclut en disant que telle serait à l'avenir la loi du pays. Ainsi se termina l'affaire, à la grande joie des chrétiens et à l'inexprimable confusion des babbalaos, qui se retirèrent furieux. Ils comprennent à ces signes que l'empire des âmes leur échappe et que les chefs eux-mêmes cessent d'être disposés à défendre leur cause.

« On vient, raconte encore M. Crowther, de me rapporter un fait qui montre combien grandit parmi nos Egbas l'influence des vérités que nous leur prêchons. La nuit dernière, une troupe considérable d'hommes s'était rendue dans la forêt pour y célébrer un acte de paganisme. Il s'agissait d'évoquer des régions invisibles et de faire apparaître, sous la forme d'un esprit (qu'on appelle *Oro*) l'âme d'un ami décédé depuis quelque temps. Lorsque tous les préparatifs furent terminés, les assistants se regardèrent les uns les autres, comme pour se demander qui commencerait la cérémonie. Aucun ne bougea, et il fut bientôt évident que personne ne se souciait de prendre l'initiative. Là-dessus un jeune homme s'avança et se mit à

parler d'un discours qu'il avait récemment entendu prononcer dans la chapelle d'Itoku, sur la vanité des dieux du pays et sur leur impuissance de faire du bien à ceux qui les adoraient. Tous les assistants écoutèrent l'orateur avec des marques évidentes de faveur, et le résultat de sa prédication improvisée fut que, vers minuit, ces gens laissèrent là leur sacrifice inachevé et s'en vinrent réveiller John Taylor, l'un de nos convertis, fils du chef de ce district et chrétien très zélé. Ils voulaient lui exposer l'état de leur esprit et le prier d'éclaircir leurs doutes en les entretenant de la religion chrétienne. John Taylor se garda bien de les renvoyer à une heure plus convenable ; il se mit sur-le-champ à les exhorter, et le reste de la nuit s'est tout entier passé dans les entretiens les plus sérieux. Puissent quelques âmes y avoir reçu de salutaires impressions! ».

Un autre missionnaire, venu au secours des premiers, M. Müller, faisant, au commencement de l'année dernière, une tournée dans les nombreux villages qui s'élèvent sur le territoire d'Abbekuta, y a trouvé partout le même travail des esprits, le même sujet d'espérer que bientôt ils se tourneront en grand nombre vers le soleil de justice. Son journal en cite plusieurs preuves. A Ake, le missonnaire arrive au milieu d'un groupe nombreux réuni pour offrir un sacrifice. Il se met à démontrer que le seul sacrifice vraiment efficace est celui de Jésus-Christ mourant pour expier les péchés des hommes. A mesure qu'il parle, quelques-uns des assistants, sentant la honte leur monter au front, baissent la tête et finissent par s'esquiver ; les autres écoutent avec recueillement la vérité qu'on leur prêche, et à la fin, trois d'entre eux demandent à recevoir une instruction régulière. Dans la même localité, mais à une autre réunion, quelques-uns des auditeurs essaient de prendre la défense de leurs orisas ; mais tout à coup un jeune homme, inconnu du missionnaire, élève la voix et s'adressant à l'assemblée : « Si ce que cet étranger vous ap-

porte, dit-il, était quelque nouvelle idole, vous tomberiez à genoux devant elle et vous l'adoreriez ; mais il enseigne la vérité et cela vous offense, parce que la vérité est toujours amère. Laissez-le donc parler et écoutez-le ; vous savez bien comme moi que toutes nos *coutumes du pays* (terme ordinairement employé pour désigner les pratiques idolâtres) ne sont que folie et mensonge. — A Agwa, une scène du même genre se passe, mais l'attention du missionnaire se porte particulièrement sur une jeune femme qui, étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle, semble dévorer avec avidité les paroles qu'elle entend, et qui finit par s'écrier : « Comment faut-il que je prie Dieu? que dois-je faire pour obtenir la paix et le bonheur de mon âme? » — A Irekun, autre village des environs, M. Müller va visiter un homme qu'il a vu quelquefois au culte. Il le trouve occupé à sculpter des idoles et lui adresse des représentations sur cet emploi de son temps. Là-dessus le Yoruba conduit le missionnaire dans sa *hutte aux idoles*, qui se compose de deux grandes pièces carrées ; il lui montre le sol jonché de débris d'idoles et les espèces de niches où elles avaient été jadis élevées complétement détruites ; puis il ajoute : « Voilà ce que j'ai fait de mes anciens dieux, et si vous m'avez trouvé occupé à en faire un nouveau, ne croyez pas que ce soit pour l'adorer ; j'en ai fini avec toutes ces folies. »

Citons un dernier trait. Un jour, M. Crowther vit arriver chez lui un homme qui voulait acheter un Nouveau-Testament yoruba. Le missionnaire le lui donna et reçut en échange quelques *cauris* tout imprégnés d'huile de palmes. Il en fit l'observation ; sur quoi le naturel répondit que c'étaient des cauris fétiches qui étaient longtemps restés exposés en offrande à ses orisas. Convaincu de la folie de l'idolâtrie, il avait détruit les idoles et consacrait l'offrande à se procurer la Parole de Dieu. Il avait, ajouta-t-il, hésité longtemps, mais son parti était enfin pris. Sa femme, qui avait une grande confiance dans Ifa, s'était, autant qu'elle l'avait pu, opposée à son dessein ;

mais il l'avait ce jour-là réveillée de très grand matin, et lui avait démontré avec tant de force la vanité des dieux qu'ils adoraient ensemble depuis si longtemps, qu'elle avait fini par lui donner son consentement. Cet homme est aujourd'hui au nombre des candidats au baptême.

Ainsi marche l'œuvre d'évangélisation parmi les Yorubas d'Abbekuta. Nous avons dit qu'il existe pour ce peuple une autre station établie à Badagry, port de mer important et l'un des points de la côte sur lesquels s'est longtemps fait avec le plus d'acharnement le commerce des esclaves. Là, des succès ont aussi été accordés aux messagers de la Parole; mais, quoique ensemencé depuis plus longtemps que le premier, ce champ de travail n'a pas répondu d'une manière si rapide et si satisfaisante aux efforts des ouvriers qui s'emploient à le défricher. L'Eglise n'y compte encore qu'une vingtaine de membres indigènes, et les écoles y réunissent à peine le double d'enfants. Cependant les missionnaires sont loin de s'y montrer découragés; leurs derniers rapports, en date du mois de septembre 1849, constatent au contraire quelques progrès. Quatre adultes, dont un homme et trois femmes, venaient d'y recevoir le baptême. Interrogé sur l'idée qu'il se faisait de cette cérémonie, le premier a répondu : « Il me semble que c'est un traité fait entre Dieu et moi, et par lequel je m'engage pour toute ma vie à Lui et à son service. » L'une des femmes a fait une réponse non moins remarquable. On lui demandait si elle était bien décidée à se consacrer entièrement à Dieu. « C'est ce que j'ai déjà fait, a-t-elle dit, et je demande au Seigneur de me faire mourir plutôt que de me laisser retourner au péché. » Voilà des paroles qui assurément dénotent autant d'intelligence que de sincérité dans les intentions. Qui oserait dire, en les lisant, que la race nègre est, comme on l'a trop longtemps représentée, indigne d'être appelée aux bénéfices de l'Evangile?

Ajoutons qu'elle a grand besoin d'être tout entière inondée des clartés de cette lumière venue d'en-haut. Le christianisme seul la relèvera de l'abjection où elle est tombée, et fera cesser les violences affreuses qui la déciment encore. Que ceux qui douteraient du devoir d'aller fonder le royaume de Christ dans ces contrées, lisent le récit suivant; il est d'autant plus à sa place ici, que les deux stations missionnaires dont nous venons de parler, courent, à l'heure même qu'il est, le danger de voir fondre sur elles une catastrophe pareille à celle qu'il décrit.

La nation des Dahomiens, la plus puissante de ces côtes, a maintenant pour chef un guerrier sanguinaire, dont l'unique bonheur semble être de porter partout autour de lui la terreur et le carnage. A la fin de 1848, cette espèce d'Attila africain, qui se glorifie d'avoir déjà brûlé un grand nombre de villes et massacré ou vendu des peuplades entières, résolut de faire une expédition contre Okeodan. Cette ville, située à dix lieues de Badagry, était très florissante; sa population dépassait, dit-on, le chiffre de 30,000 âmes.

« Les Dahomiens, raconte un missionnaire, ont suivi dans cette affaire leur méthode habituelle. Sous la conduite de leur roi, ils s'acheminèrent en secret vers Okeodan, ne marchant que la nuit et par des chemins qui les dérobaient à tout regard humain. Arrivés ainsi, toujours de nuit, aux portes de la ville, ils l'entourèrent de tous les côtés, puis, de très grand matin, ils franchirent le mur, et sans rencontrer la moindre résistance, se mirent à piller et à massacrer. Une partie des habitants, si malheureusement surpris, se précipita dans le fleuve qui borne la ville au nord, dans l'espoir de le traverser à la nage, mais presque tous périrent dans cette tentative. Le reste de la population tomba tout entier au pouvoir des assaillants. Huit jours se passèrent ensuite à faire le triage des prisonniers qui pouvaient avec avantage être vendus comme esclaves; la vie de ceux-là fut épargnée, mais tous les autres,

sans distinction ni de sexe ni d'âge, furent impitoyablement mis à mort. Leurs crânes, bouillis pour être plus facilement dépouillés de la peau et de la cervelle, furent ensuite présentés au roi, qui récompensa ses guerriers en proportion du nombre de ces glorieux trophées que chacun d'eux déposait devant lui. Quand l'horrible boucherie fut terminée, les vainqueurs élevèrent aux quatre coins de la ville d'énormes bûchers sur lesquels ils brûlèrent les cadavres; puis ils reprirent le chemin de leurs demeures, mais non sans avoir planté tout autour de l'emplacement d'Okeodan, une rangée de bambous, ce qui veut dire, dans le langage symbolique du pays, qu'il ne sera désormais permis à personne d'habiter dans ce lieu.

« Quelques jours après cet événement, j'eus occasion de voir une femme qui y avait pris une part active, car l'armée du roi de Dahomey a ceci d'extraordinaire qu'elle renferme un corps considérable de femmes, prenant part à toutes les guerres, et employé surtout à l'assaut des villes. Cette femme-soldat me dit que 20,000 combattants, dont la moitié de son sexe, avaient marché sur Okeodan; qu'elle avait, pour son compte, fait quatre prisonniers, et que le chiffre total de ceux que l'on avait emmenés vivants était d'environ 19,600. Elle ajouta que, pendant que cette expédition se faisait, une autre division de l'armée de Dahomey en accomplissait une toute pareille sur un autre point du pays, et que le résultat n'en avait pas été moins fructueux. — On m'a depuis assuré, qu'à la suite de ces exécrables coups de main, le roi de Dahomey avait envoyé aux amis qu'il a dans les ports où se fait la traite, plus de 800 esclaves, — riches présents destinés sans doute à lui faire obtenir de plus en plus les bonnes grâces des traficants de chair humaine auxquels il compte vendre le reste de ses victimes. »

Ces catastrophes ont jeté la consternation au sein de toutes les tribus qui se trouvent dans le voisinage du farouche guerrier. On tremble à Badagry, et Abbekuta, quoique plus éloi-

gnée du danger, n'est pas sans inquiétudes. Néanmoins, les Egbas de cette dernière contrée, se fiant en leur nombre, ont annoncé hautement qu'ils se défendraient avec vigueur, et le roi de Dahomey les a fait assurer qu'ils n'avaient rien à craindre de sa part. Quoi qu'il en soit de la valeur de ces promesses, il faut plaindre des peuples où la rage la plus sanguinaire se porte à de tels excès. Et ne faut-il pas aussi, à la gloire du nom de Christ, admirer une fois de plus le courage de ces messagers du salut qui, au péril de leur vie, restent volontairement avec leurs familles exposés à d'aussi horribles dangers. Tout ce qu'ils demandent, c'est que leurs frères en la foi demandent au Seigneur de les préserver, eux et leurs Eglises naissantes, de tomber entre les mains des méchants. Se trouverait-il parmi nos lecteurs quelqu'un qui pût, après avoir lu ce que viennent de nous raconter ces hommes de Dieu, leur refuser l'appui d'une fraternelle prière?

Travaux de la Société des missions wesleyennes.

(Suite et fin.)

OCÉANIE.

—

Iles Fidji. — Le chef ébranlé. — Un trait d'héroïsme chrétien —

Ici aussi les travaux de la mission ont été, l'année dernière, entravés par la maladie et la mort. Deux des serviteurs de Christ qui s'y étaient consacrés sont allés recevoir dans le sein de leur Dieu la récompense de leur dévouement; plusieurs autres ont vu leur santé s'altérer d'une manière plus ou moins grave; aussi la Mission demande-t-elle à grands cris un renfort, qu'elle va du reste recevoir, ou qu'elle a peut-être déjà reçu, puisque trois nouveaux ouvriers ont dû partir à cet effet de la Nouvelle-Zélande. L'œuvre pourra

ainsi être poussée avec une nouvelle activité. Au surplus, elle n'a pas souffert de ces épreuves répétées autant qu'on l'aurait pu craindre. Une foule de faits réjouissants continuent au contraire à faire espérer le triomphe définitif de la Parole de salut sur cette terre d'ignorance et d'affreux cannibalisme. Dans un des districts, les habitants de la ville où les missionnaires font leur séjour habituel font tous profession de la foi chrétienne ; il en est de même de ceux d'une autre ville située à trois milles de là. Les traités et les portions des Livres saints déjà imprimés dans la langue des îles sont de plus en plus recherchés par les indigènes. « L'autre jour, dit un missionnaire, nous donnâmes un exemplaire du Nouveau-Testament à un jeune homme qui le reçut avec des transports de bonheur, le serra contre son cœur, et ne trouva rien de mieux, pour exprimer sa joie, que de finir par se mettre à danser. » Dans tout le district de Nandy, écrit d'un autre côté M. Williams, le nom de l'Eternel est *redoutable* parmi les païens et *glorieux* parmi les disciples de l'Evangile. Tous les jours, malgré l'opposition des premiers, le message du salut en Christ y fait quelque nouvelle conquête.

M. Calvert, de Vewa, annonce avec bonheur l'ouverture d'un nouveau champ d'évangélisation. « Pendant longtemps, dit-il, Bau, qui est la localité sinon la plus populeuse, du moins la plus importante par la quantité de chefs influents qui l'habitent, nous était resté fermé. Nous y comptions bien quelques chrétiens, convertis ailleurs ou en secret, mais il nous était interdit d'y prêcher. A présent j'y vais souvent et j'y suis chaque fois bien accueilli et bien écouté. Mais ce qui me remplit surtout d'un espoir que Dieu veuille réaliser, c'est que le principal chef du lieu, celui qui prend le titre de roi ou seigneur des îles, et dont l'influence s'étend en effet sur le groupe entier (1), paraît depuis quelque temps avoir reçu

(1) Voir sur ce chef, nommé *Thakombau*, notre 21e année, page 408.

des impressions sérieuses. Je suis allé le voir souvent, et en me rendant mes visites, il est resté plus d'une fois fort longtemps avec nous, s'entretenant volontiers des choses du salut. Dernièrement il a, de son propre mouvement, renvoyé au lundi une fête qui devait avoir lieu le dimanche. Plusieurs fois se trouvant avec des chrétiens, il les a invités à implorer la bénédiction divine sur le repas qu'il allait prendre, et après l'une de ces prières, on l'a entendu prononcer à demi-voix le mot d'*amen*. On ne l'entend plus comme autrefois se railler du christianisme ou des chrétiens ; il a même été un jour jusqu'à dire à quelques chefs qui en parlaient mal, qu'ils avaient tort et que « la religion chrétienne était la seule chose vraie qui existât au monde. » Enfin, il encourage quelques-unes de ses femmes, déjà converties, à persévérer dans leur foi, et prédit aux prêtres des faux dieux qu'ils se verront bientôt complétement abandonnés. Tout cela n'est pas encore la conversion, mais ce pourrait en être les avant-coureurs. Dieu le veuille ! Cet événement aurait une portée immense. *Thakombau* est un homme très intelligent, et dont l'influence est telle que son exemple entraînerait ou déciderait des milliers d'individus encore retenus, par la crainte de leurs compatriotes, dans les liens de l'idolâtrie et du péché. Quoi qu'il en soit, j'espère que le jour arrivera bientôt où nous pourrons ouvrir à Bau une maison missionnaire. »

On se rappelle les horribles détails que nous avons donnés sur le cannibalisme des îles Fidji. Le missionnaire que nous venons de citer ajoute à ce tableau un nouveau récit qui présente, à côté de la plus effroyable cruauté, un trait d'héroïsme chrétien, digne d'être inscrit dans les annales des Missions. Jamais peut-être le contraste qui s'établit entre le cœur naturel de l'homme et ce même cœur régénéré par la grâce, n'a été mis sous un jour plus éclatant. Laissons parler M. Calvert :

« Quoique déjà très bénics et en voie de l'être encore da-

vantage, dit-il, les Fidji sont toujours les Fidji, et nous nous y trouvons à chaque instant mis en contact avec des abominations qui font frémir notre cœur.

« Dernièrement des marins fidjiens, qui avaient longtemps navigué à travers les îles, arrivèrent à Bau, apportant avec eux une grande provision des produits indigènes dont ils font le commerce. Très bien accueillis par les habitants du lieu, ils y sont restés plusieurs semaines, fêtés et nourris de la manière la plus splendide pour le pays. On dit qu'à lui seul un chef a tué pour eux près de 60 cochons. Mais pour des Fidjiens encore païens, il n'y a pas de festin complet sans chair humaine. En revenant un dimanche au soir de Bau, je vis sur le rivage un canot qu'on me dit contenir des corps humains, et, en effet, j'aperçus bientôt celui d'un jeune homme dont la tête avait été coupée ; le sang en découlait encore. Ce malheureux et un autre homme s'étaient embarqués avec des gens de Bau qui leur avaient promis de les transporter dans une île où ils avaient à se rendre ; mais une fois en mer, on les avait massacrés et ramenés à Bau pour y être cuits et mangés. Les deux corps avaient déjà été achetés, au prix d'une dent de baleine, par une famille de Bau qui devait le lendemain donner un repas aux étrangers. Mais cet incident n'est rien auprès de ce qu'il me reste à raconter. L'un des personnages les plus importans de Bau est Nga Vinde, le chef des pêcheurs. Cet homme, qui a eu des rapports avec nous et s'est même montré plus d'une fois plein de bienveillance pour la Mission, n'en est pas moins resté jusqu'à présent un des païens et des cannibales les plus endurcis du pays. C'est lui qui se charge ordinairement de procurer de la chair humaine dans les temps de fêtes ou lorsque l'île reçoit des visiteurs que l'on veut recevoir avec distinction. Quelques jours après le massacre des deux jeunes hommes dont j'avais vu les cadavres, il prit avec lui un prêtre, rassembla ses gens, leur fit mettre à flot plusieurs canots et leur

représenta que la chair d'homme manquant à Bau pour traiter les étrangers, il fallait absolument s'en procurer. Sans cela, dit-il, nous serons déshonorés, on ne nous craindra plus, et personne ne voudra plus nous nourrir. Honte et malheur à nous si nous laissions faire ce travail à d'autres. Les pêcheurs applaudirent à cette harangue; le prêtre consulté promit le succès, et la petite flotte, se dirigeant vers une autre île, alla se cacher sur le rivage à l'ombre de quelques arbres. Là les misérables attendirent longtemps sans qu'aucune proie se présentât; mais enfin ils virent s'avancer vers la mer une troupe de femmes accompagnées d'un seul homme. Fondre sur elles, tuer leur protecteur, et les emporter sur leurs canots fut l'affaire d'un instant.

Le bruit de cet exploit ne tarda pas à se répandre. Il parvint à peu près en même temps à Bau, où il excita d'affreux transports de joie, et aux chrétiens de Vewa qui le reçurent avec des sentiments bien différents. Nous étions, mon collègue et moi, partis la veille pour assister à la conférence du district; nos deux épouses étaient ainsi restées toutes seules à la maison. Qu'on juge de ce qu'elles éprouvèrent quand on vint leur dire que quatorze femmes allaient être tuées et mangées à Bau. Mais ce n'était pas le moment de gémir, il fallait tenter quelque chose pour empêcher cet acte exécrable. Mmes Lyth et Calvert n'hésitent pas un instant. Elles se font préparer un canot, y montent, et toutes tremblantes, mais soutenues cependant par la grâce du Seigneur et par l'énergie même de leur résolution, elles se dirigent à force de rames vers la sanglante cité où doit s'accomplir le forfait. Elles arrivent en même temps que la flottille de Nga Vinde, et entendent de loin les cris de quelques-unes des femmes qu'on égorge au moment de les porter à terre. « Hélas! se disent alors nos pauvres épouses, nous arrivons trop tard ! » Néanmoins elles persistent et rencontrent en débarquant un chef chrétien qui se joint courageusement à elles, et leur dit que quelques victimes ont

en effet déjà été immolées, mais qu'il en reste encore plusieurs en vie. Ainsi encouragées, ces dames précipitent leurs pas et se trouvent bientôt en présence de Tauva, le roi particulier de l'île et farouche cannibale. Avec une dent de baleine dans chaque main, elles prennent la parole et le supplient d'épargner la vie des captives. Que se passa-t-il en ce moment dans le cœur du cruel insulaire ? Dieu seul le sait, mais il prononça ces paroles, reçues par nos suppliantes avec l'émotion qu'on peut se figurer. «Les femmes qui sont mortes sont mortes; mais celles qui vivent encore vivront.» Aussitôt un exprès fut envoyé à Nga Vinde et revint en annonçant que cinq des prisonnières étaient encore vivantes. De la maison du roi, nos dames re rendirent ensuite dans celle du meurtrier. Elles l'y trouvèrent lui-même, fièrement revêtu de son appareil de guerre et la tête ornée, suivant l'usage des Fidjiens, d'une chevelure admirablement arrangée. Un embarras manifeste trahissait cependant qu'en présence des dames de la Mission, il se sentait honteux d'un acte que nul avant elles n'avait eu l'audace de lui reprocher. Elles s'efforcèrent de lui en démontrer le crime et réussirent à lui faire balbutier quelques excuses suivies de l'assurance qu'il était l'un des amis du *lotu* (religion chrétienne). Il faut dire à l'honneur d'une de ses femmes qu'elle avait déjà intercédé auprès de lui et contribué peut-être à retarder la mort de celles des victimes qui purent être sauvées. Quoi qu'il en soit, il est juste d'ajouter que l'intervention courageuse de Mmes Lyth et Calvert a fait une impression profonde sur l'esprit de plus d'un chef et sur un grand nombres de femmes encore païennes. »

« Hélas ! continue le missionnaire, des succès comme celui-là, quelque partiel qu'il soit resté, sont loin de nous être toujours accordés. En me rendant dernièrement dans l'île de Ba, j'appris que quinze jours auparavant, vingt-trois personnes, hommes, femmes et enfants, avaient été surpris dans une plaine et massacrées jusqu'à la dernière par une troupe de ces

féroces anthropophages. Leurs corps, horriblement mutilés, avaient été ensuite portés en présent au roi de l'île, mais non sans que les meurtriers, incapables de réprimer si longtemps leurs appétits sanguinaires, en eussent déjà enlevé quelques lambeaux, cuits et dévorés sur le lieu même du massacre.

« Presque tous les jours, il nous arrive d'entendre quelque récit du même genre. O frères et amis, priez, priez ardemment pour ces îles de ténèbres et de sang. Il est temps que l'Evangile du Seigneur y fasse cesser ces abominations, car, comme l'a dit un prophète : *Le diable y est descendu avec une grande fureur, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps.* Déjà la puissance du Seigneur est à l'œuvre ; que les chrétiens en hâtent avec nous le triomphe par la ferveur de leurs supplications et par l'efficacité soutenue de leur concours.

ASIE.

Nord de l'Inde.

Création d'un poste missionnaire. — Premiers travaux. — Importance de cette entreprise.

Par suite des dernières conquêtes faites au nord de l'Inde par les armes anglaises, un nouveau champ de travail va s'ouvrir devant le zèle des chrétiens occupés à l'évangélisation de ce pays. Le Comité de la Société des Missions épiscopales à décidé, au commencement de cette année, d'envoyer un missionnaire sur les bords du célèbre fleuve Indus qui, après avoir donné son nom au pays entier, l'a perdu lui-même pour prendre celui de Scinde, moins illustre mais encore reconnaissable pourtant sous cette nouvelle forme. Le révérend Charles Schreiber a été désigné pour aller occuper ce poste et ne tardera pas à en prendre le chemin. L'un des journaux de la Société raconte l'histoire de cette création et donne sur

les espérances qu'elle fait concevoir de très intéressants détails. En voici quelques-uns.

« Tout auprès de la ville de Kurrachi, située à quelque distance de l'embouchure du fleuve, s'élève déjà une école due à la libéralité d'un chrétien qu'intéresse le bien-être spirituel des habitants du pays. Ce bâtiment, qui a coûté 4,000 roupies (plus de 8,000 fr.), est une vaste maison, recouverte d'un toit plat et entouré d'un élégant vérandah. Il renferme, outre les salles d'études, assez de logement pour abriter, au moins provisoirement, la famille du missionnaire et l'instituteur qui s'y est déjà installé. Celui-ci est un Brahmine converti qui se nomme Mutusudden-Seal. Il a, depuis quelques années, et avec un zèle digne de tout éloge, donné l'instruction à un très grand nombre d'enfants, et répandu autour de lui une *bonne odeur* d'Evangile qui ne peut manquer de faciliter beaucoup les premiers travaux de la Mission.

« C'est sur la demande de cet instituteur et du généreux fondateur de l'école, que la Société a pris la résolution de créer pour le Scinde une station missionnaire, dont le siége sera Kurrachi.

« Toutes les années on voit, dans la saison froide, arriver dans cette ville de nombreuses caravanes d'hommes à figure étrange et qu'accompagnent le plus souvent des troupes de femmes et d'enfants. Elles viennent de l'intérieur du Beloughistan ou des frontières de la Perse, traversent le Scinde pour aller à Bombay échanger les produits de leur pays contre ceux de l'industrie européenne, puis, leurs affaires terminées, reprennent ensuite le même chemin pour regagner leurs foyers. A ce double passage il est facile de se mettre en communication avec elles, et c'est ce qu'a déjà fait le Brahmine converti qui dirige l'école de Kurrachi. Il est même parvenu, par leur moyen, à ouvrir des rapports avec la Perse, où il a fait pénétrer bon nombre d'exemplaires de la version du Nouveau-Testament en langue perse (faite par l'excellent Henri Martyn), et

un nombre plus considérable encore de traités religieux. Les voyageurs reçoivent ces écrits avec plaisir et les répandent au retour parmi leurs compatriotes.

« Le poste missionnaire du Scinde aura évidemment une très grande importance. Ce ne sera pas une œuvre isolée, car elle occupera une position centrale et forte où viennent aboutir plusieurs grandes lignes de communications commerciales ou autres. Le Perse y arrive de l'intérieur, l'Arabe de Muscat, les Africains de plusieurs points de la côte orientale de leur pays. Ainsi les travaux entrepris dans ce lieu, si favorablement situé, s'étendront bien au-delà de leur sphère immédiate. On pourra de là pousser des reconnaissances de plus d'un côté et préparer les voies à une invasion de l'Evangile dans les provinces encore fermées de Khorassan.

« En 1831, un Anglais, sir A. Burns, remontait le lit de l'Indus. Des Scindiens étaient un jour à regarder avec autant de curiosité que de surprise, sa petite flottille d'exploration, quand tout-à-coup l'un d'eux, s'adressant aux autres avec tristesse, leur dit : « Hélas ! l'empire du Scinde est perdu ; les Anglais connaissent maintenant le fleuve qui seul peut servir de chemin pour en faire la conquête. » Il n'y avait là pourtant que quelques bateaux montés par quelques Anglais, mais ces hommes représentaient une grande nation, et ces bateaux la plus puissante marine du monde. Aujourd'hui l'Angleterre chrétienne envoie sur ces bords un seul missionnaire, mais qui représente aussi un peuple nombreux et une puissance bien autrement irrésistible encore que celle des flottes britanniques. Cette apparition sera le symbole d'une autre conquête que celle dont s'effrayait à l'avance le prévoyant Scindien, de la conquête des âmes, fondée sur les ruines du système de mensonge qui a si longtemps opprimé ces pays. La foi chrétienne va, sur les bords de l'Indus, livrer bataille à la religion du faux prophète de la Mecque. La lutte pourra être longue et difficile, mais l'issue ne saurait en être douteuse. »

VARIÉTÉS.

Vie et mort d'une chrétienne de l'Inde,

Racontées par son mari, John Reid,
catéchiste au service de la Société des Missions de Londres.

« L'humble servante de Christ qui va faire l'objet de cette notice, était née à Cuddelore et se nommait Visouvanson. Son père était un fidèle catéchiste de la Société des Missions épiscopales, sa mère une chrétienne non moins pieuse et dévouée. Celle-ci étant morte de bonne heure, sa fille, encore enfant, fut placée par son père dans la maison d'orphelins que Mme Drew dirigeait à Madras. Elle y apprit la langue tamul, l'anglais et plusieurs des arts usuels qui entrent dans l'éducation des femmes. Elle y resta jusqu'à l'âge de 15 ans, époque où je fis sa connaissance. Nous fûmes mariés, en 1839, par le révérend R. Caldmell.

« Visouvanson était alors trop jeune pour apporter beaucoup d'expérience dans la direction des affaires de notre petit ménage, mais sa piété et sa soumission à la volonté de Dieu m'inspiraient la satisfaction la plus vive et lui gagnèrent l'amitié de tous ceux qui la connaissaient. En 1844, je fus, par la bonne Providence du Seigneur, appelé au séminaire de Bangalore pour y étudier dans le but de devenir catéchiste. Dans ce lieu, de jeunes femmes se réunissaient régulièrement pour lire les Ecritures, recevoir des instructions religieuses et s'entretenir ensemble des choses qu'elles avaient apprises. Ma femme suivit ces réunions, qui lui firent beaucoup de bien. Sa jeune intelligence y devint plus apte à s'occuper avec fruit des choses qui regardent le salut, et depuis lors elle ne cessa de croître dans la grâce et dans la connaissance de Dieu.

« Peu de temps après, une douloureuse épreuve vint la frapper ; ses facultés mentales s'altérèrent et m'inspirèrent de vives alarmes ; mais il plut au Seigneur de bénir les soins médicaux que nous lui prodiguâmes. Sa guérison fut complète, et j'eus le bonheur de la retrouver, après cette éclipse momentanée, plus dévouée à Christ et plus zélée pour l'avancement de son règne qu'elle ne l'avait jamais été auparavant.

« En 1848, les directeurs de la Société me désignèrent pour occuper un poste de catéchiste à Bellary. Avant de partir, nous allâmes, ma femme et moi, prendre congé des missionnaires et de leurs épouses. Ils nous reçurent très affectueusement et nous recommandèrent avec soin de tenir, au milieu des païens vers lesquels on nous envoyait, une conduite irréprochable et qui fît honneur à notre profession de chrétiens. Bien des fois depuis et jusqu'à la fin de sa vie. ma chère femme m'a rappelé ces exhortations, en ajoutant qu'elle les avait prises principalement pour elle, et que le souvenir lui en était très utile pour l'aider à remplir ses devoirs.

« Comme catéchiste, ma vocation me force souvent à m'absenter pour aller annoncer le message de la paix dans les villages des environs. A mon retour de ces excursions, elle me saluait toujours avec une vive affection et ne manquait jamais de remercier le Seigneur de m'avoir ramené auprès d'elle en bonne santé. Elle écoutait ensuite avec le plus vif intérêt ce que je pouvais avoir à lui raconter de mes travaux ; se réjouissait des succès par lesquels Dieu m'encourrageait, et se montrait toujours prête à se transporter elle-même partout où je lui signalais le besoin de quelques consolations. Jamais, dans ces occasions, je ne l'ai entendue me rapporter d'elle-même ce qui avait pu, durant mes absences, se dire ou se faire de mal dans notre voisinage. Elle aimait mieux me raconter les faveurs qu'elle ou ses enfants avaient pu recevoir de la bonté de notre Dieu.

« Chaque dimanche, après le service, elle se réunissait

à quelques-unes de ses amies, pieuses comme elle, pour passer quelques moments à lire la Bible, à prier et à chanter les louanges de Dieu. C'était pour elle une source de vives jouissances, et que je fusse au logis ou non, elle avait soin de s'arranger de manière à pouvoir se les procurer. Ces exercices, où l'éducation qu'elle avait reçue la rendait très utile aux autres, ne lui avaient pas été moins avantageux à elle-même; elle avait appris à mieux comprendre les Ecritures en s'efforçant de les expliquer à ses compagnes.

« Ainsi se passait notre vie quand, le 15 mars 1849, ma chère femme donna le jour à une fille. A la suite de cette délivrance, elle fut saisie d'une fièvre violente qui alla toujours en croissant. J'eus recours à plusieurs médecins, mais ce fut en vain; le Seigneur avait résolu de rappeler à lui sa servante, et tous nos efforts pour la retenir auprès de nous devaient rester stériles. Cependant elle lisait l'Evangile et employait son temps à se mettre par la prière en communion avec son Sauveur. Trois jours avant sa mort, elle me dit : « Je n'aime pas à demeurer oisive ; donnez-moi quelque chose à faire. » Je lui répondis qu'elle n'avait pas assez de force pour travailler et qu'il fallait qu'elle se tranquillisât jusqu'au rétablissement de sa santé. Mais depuis ce moment, hélas! le mal s'aggrava de jour en jour, et bientôt il me devint impossible de conserver le moindre espoir; il me fut clairement démontré que cette maladie allait à la mort.

« Alors, voyant la malade conserver le libre usage de ses facultés, je crus devoir lui adresser quelques questions sur l'état de son âme.

« Ma chère femme, lui dis-je, croyez-vous de tout votre cœur en Jésus-Christ?

— Oui, me répondit-elle avec fermeté.

— Mais, dans ce moment où il plaît au Seigneur de vous affliger si péniblement, regardez-vous toujours vers lui comme vers le Dieu d'amour et des plus tendres compassions?

— Oh! oui, sa pensée n'a pas cessé d'être ce que j'ai de plus cher. »

« Heureux de ces déclarations, je l'exhortai à mettre de plus en plus sa confiance en Dieu et lui rappelai que Jésus est le même hier, aujourd'hui et à toujours.

« Le jour qui précéda sa mort, mon collègue, le catéchiste Enoch, était venu la voir. Après lui avoir lu quelques passages de la Parole sainte et fait avec elle une prière, il lui demanda si elle ressentait de vives souffrances. « Non, lui répondit-elle; je suis seulement très altérée, mais mon cœur est en paix; il s'est invariablement fixé sur Jésus, l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. »

« Le même jour, je lus encore à la pauvre malade un chapitre de la Bible, que je fis suivre de quelques questions.

« Regardez-vous toujours à Jésus? demandai-je.

— Oui, c'est lui qui est pour moi *tout en tout.*

— Trouvez-vous qu'en ce temps de détresse il vous fasse encore éprouver sa faveur?

— Certainement, car il me donne la force dont j'ai besoin en ce moment même.

— Vous continuez donc à être bien persuadée que le Seigneur est votre ami?

— Sans aucun doute, car je le sens près de moi pour me soutenir.

— Eh bien! ma chère femme, que son saint nom soit béni! Oui, il se tient près de ceux qui le craignent au jour de leur affliction. Cela est sûr, car il a dit : « Je ne te laisserai ni ne t'abandonnerai jamais. »

« La nuit suivante, vers les trois heures du matin, au moment où je me réveillais pour relever la femme qui avait passé la nuit auprès de son lit, j'entendis la mourante élever à demi la voix et dire : « O Seigneur, je n'ai d'espoir qu'en toi! Rachète-moi de toutes mes iniquités et sanctifie-moi parfaitement, Amen! » Je demandai à la garde si, durant la

nuit, elle l'avait entendue prononcer d'autres paroles. « Oui, me répondit cette femme, elle m'a chargé de vous dire qu'elle s'en allait vers Christ et qu'elle vous recommandait de bien prendre soin de ses enfants, mais en ajoutant aussitôt qu'elle était bien sûre que vous les consoleriez et les éléveriez dans la crainte du Seigneur. »

« La journée suivante, qui devait être la dernière, se passa péniblement. Vers le soir, le catéchiste Enoch revint, et, après quelques paroles de sympathie, demanda de nouveau à ma femme ce qu'elle pensait de son sort dans l'éternité.

— Toute ma confiance est en Dieu, répondit-elle; qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira.

— N'avez-vous point quelques inquiétudes sur le sort de votre époux et de vos chers enfants?

— Je les ai tous confiés à la garde du Seigneur. Il prendra soin d'eux et les dirigera selon son bon plaisir.

— N'avez-vous aucun désir que nous puissons satisfaire?

— J'aurais beaucoup aimé à voir mon frère ; mais puisque cela est impossible, écrivez-lui pour l'assurer de mon affection, et dites-lui que je meurs en me réjouissant en Jésus-Christ. »

« Une demi-heure après cet entretien, elle devint si faible qu'elle s'évanouit. Nous la crûmes morte, et tous nos amis, réunis autour de son lit, éclatèrent en sanglots; mais elle revint à elle, et nous regardant avec calme : « Ne pleurez pas ainsi, dit-elle; tout va bien pour moi; n'effrayez pas les enfants et ne troublez pas le repos de mes derniers instants. Cependant ma vue est obscurcie et je ne vous distingue pas très bien; tous nos amis sont-ils ici? » Je lui répondis que oui. « Eh bien! mes chers amis, reprit-elle, abandonnez de plus en plus les chemins du mal et priez Dieu de vous accorder abondamment sa grâce; c'est ma dernière prière, la prière d'une mourante. » Elle demanda ensuite à voir ses enfants, que nous avions éloignés de cette douloureuse scène.

Je les fis venir. Elle les embrassa tendrement et leur dit : « Mes chers enfants, craignez le Seigneur, obéissez à votre cher père, efforcez-vous d'acquérir la sagesse qui vient d'en-haut, allez régulièrement à l'école et apprenez-y surtout ce qui vous rendra heureux pour l'éternité. » Puis se tournant vers moi ; « Je n'ai, me dit-elle, plus rien de particulier à vous dire. Puisse le Seigneur être avec vous et vous consoler efficacement ! » Elle prit ma main, et la serrant tendrement : « Mes yeux s'obscurcissent de plus en plus, » ajouta-t-elle. — Ne vous laissez pas troubler, lui dis-je ; c'est à ce moment que Christ éprouve votre foi, confiez-vous entièrement en lui. » Elle me répondit en prononçant le mot de *oui*, et elle expira. Tous les assistants étaient profondément édifiés, et disaient à travers leurs larmes : Voyez au sein de quelle paix est morte cette servante du Seigneur. Jamais encore nous n'avions vu une pareille résignation à la volonté de Dieu.

« Ainsi s'est endormie, dans la pleine espérance d'une joyeuse résurrection, la bien aimée compagne de mon pèlerinage terrestre. Elle n'était âgée que de vingt-cinq ans. Ma perte est grande, mais elle a fait, elle, un gain qui surpasse toute intelligence. Heureux sont les morts qui, comme elle, sont morts dans le Seigneur. *Oui, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent.*

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de M. Casalis et de ses compagnons de voyage.

Le samedi 20 juillet, à 4 heures de l'après-midi, *l'Azincourt*, grand et beau bâtiment de la Compagnie des Indes, a levé l'ancre et mis à la voile dans la rade de Spithead, vis-à-vis

Portsmouth. Il avait à son bord, M. le missionnaire Eugène Casalis, qui, après une année et demie d'absence, retourne à Thaba-Bossiou, dans le pays des Bassoutos, pour y reprendre la direction de sa station, et M. et Mme Jousse qui se rendent à Motito, à cent cinquante lieues plus au nord, pour seconder M. Frédoux dans les travaux de son ministère.

M. le directeur GrandPierre a eu la satisfaction de les accompagner dans leur voyage de Paris en Angleterre; il les a quittés à bord du bâtiment qui devait les emporter vers les rives africaines, au moment où le capitaine du navire a donné le signal du départ. Nous ne chercherons pas à décrire ce que ces adieux ont eu de solennel et de touchant. Deux missionnaires, dont l'un entré il y a vingt ans dans la maison des Missions évangéliques de Paris, et ayant déjà dix-sept années de service dans l'œuvre du Seigneur, et dont l'autre, jeune encore, avait quitté cette institution il y a deux ans, à l'époque de sa suspension, se séparaient tous deux de leur directeur, de leur ami, de leur père, seul représentant à cette heure suprême de tous les parents, frères et amis, qu'ils avaient laissés sur la terre de France !.... Leurs derniers entretiens sur cet Océan, qui allait bientôt mettre entre eux une barrière immense et infranchissable, ont été ceux de chrétiens qui se donnent rendez-vous dans la maison de leur Père céleste ; leurs prières, baignées de larmes, ont été prononcées comme sur le seuil de l'éternité ; leurs adieux, tendres et douloureux à la fois, faits en présence de Dieu, d'une sublime vocation et de grands devoirs, étaient les adieux de voyageurs qui cherchent ensemble une meilleure patrie. La tristesse était au fond de leurs cœurs, mais la foi et l'espérance les soutenaient et leur donnaient de tourner avec confiance leurs regards vers le ciel.....

Au moment où les voiles ont été déployées, une brise favorable a commencé à souffler et a fait glisser majestueusement le navire sur la surface de l'Océan. On s'est salué du plus loin qu'on a pu ; et quand on n'a plus pu se voir, on priait encore

les uns pour les autres. Pour des cœurs qui s'aiment en Dieu par Christ, il n'y a pas de séparation possible...

Quelques heures avant que *l'Azincourt* mît à la voile, une frégate de vingt canons était venue jeter l'ancre à peu de distance de lui; elle avait pour cargaison un million et demi en espèces, venant d'Amérique et destiné à des négociants de Londres. On pouvait se demander lequel de ces deux bâtiments était le plus précieusement, le plus richement chargé : la frégate, avec son or, instrument de tant de péchés et objet de tant de convoitises, ou *l'Azincourt* avec ses deux messagers de paix, qui s'en allaient porter la vie éternelle aux peuples plongés dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

Au moment où les adieux dont nous avons parlé plus haut venaient de se faire, et où le directeur de la maison des Missions quittait *l'Azincourt*, l'amiral anglais, commandant le port de Portsmouth, se rendait à bord de la frégate nouvellement arrivée, pour en inspecter l'équipage, fort de 300 hommes. Quand il apparut en vue de la frégate, celle-ci lâcha plusieurs bordées de ses redoutables canons, en l'honneur de son supérieur militaire. Quel contraste avec ce qui venait de se passer sur *l'Azincourt*, où deux missionnaires évangéliques, l'épouse de l'un d'eux et leur ami commun, agenouillés dans une étroite et basse cabine, s'étaient recommandés les uns et les autres à la grâce du puissant Maître des cieux et de la terre, du Père de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ!!

Les amis de la Société des Missions évangéliques de Paris approuveront sans doute le Comité, dans les deux résolutions qu'il a prises avant le départ de nos frères : l'une de remettre à M. Casalis un témoignage de son affection personnelle et un souvenir pour les éminents services qu'il a rendus à la cause des Missions, en visitant les amis de la Société, en France, en Suisse, en Belgique et en Hollande; l'autre, d'offrir à Moshesh un présent d'amitié, pour la protection qu'il a accordée jusqu'à ce jour aux missionnaires français, et la continuation des

bonnes relations qui existent entre ceux-ci et le chef principal des Bassoutos.

Le souvenir donné à M. Casalis consiste en un plat en argent et six couverts de même métal, avec cette inscription :

A M. Eugène Casalis,
La Société des Missions évangéliques de Paris. — 1850.

Le présent qui doit être offert à Moshesh est une coupe en argent qui porte ces mots gravés en langue sessouto :

Tumeliso ea Bontate ea Barouti go Moshesh.—1850.

C'est-à-dire : Souvenir d'amitié offert à Moshesh par le Comité de la Société des Missions évangéliques. — 1850. Littéralement : Salutation des pères des missionnaires à Moshesh.

Ce dernier présent est accompagné de la lettre suivante, que M. Casalis devra remettre au roi des Bassoutos, en même temps que la coupe.

« Moshesh,

« Les pères des missionnaires français établis au sud de l'Afrique ont eu la joie de revoir parmi eux le cher missionnaire M. Casalis, et de s'entretenir avec lui de tout ce qui se passe dans les diverses stations. Ils vous connaissent depuis longtemps, et c'est en leur nom que j'ai aujourd'hui le plaisir de vous adresser ces lignes, que M. Casalis se charge de vous remettre.

« Nous savons quelle est la protection que vous avez accordée à nos chers missionnaires, et nous vous en remercions cordialement. Nous vous prions de la leur continuer ; elle leur sera précieuse et ils s'en montreront toujours dignes.

« Nos chers missionnaires sont des hommes de paix et de

bien. Ce que nous voulons et ce qu'ils veulent, c'est le salut des hommes par la foi en Jésus-Christ, le Sauveur.

« Depuis plusieurs années, vous voyez nos missionnaires à l'œuvre, et vous pouvez juger des résultats bénis qu'ont produits leurs travaux. Des âmes se sont réveillées de leur sommeil de mort ; le glorieux Evangile de Christ les a fait naître en nouveauté de vie; elles ont appris à connaître et à suivre le chemin qui conduit de la terre au ciel.

« Nous sommes vos amis , Moshesh, et nous tenons à vous exprimer franchement devant Dieu le souhait de nos cœurs. Eh bien! ce souhait, c'est que vous vous consacriez sans réserve au service du Dieu trois fois saint, Père, Fils, Saint-Esprit.

« Vous honorez, nous le savons, les prédicateurs de l'Evangile, vous leur accordez votre confiance , vous jouissez des fruits de paix et de civilisation que porte leur ministère, et nous nous en félicitons avec vous. Heureux déjà sous ce rapport , vous le seriez encore bien davantage si vous possédiez pleinement dans votre cœur les trésors merveilleux que la foi chrétienne seule produit !

« Que Dieu vous accorde cette grande grâce, et nous l'en bénirons. Demandez-la lui, cette grâce, qui n'est pas moins nécessaire aux chefs des nations qu'aux plus chétives créatures ; demandez-la lui comme la lui demandait le roi David, et certainement elle vous sera accordée, car Dieu exauce toujours les prières qui lui sont sincèrement adressées au nom de Jésus-Christ, son fils bien aimé. De notre côté, nous prierons Dieu pour vous.

« M. Casalis, qui vous est très attaché, nous a beaucoup parlé de vous, et ce qu'il nous a dit à votre sujet nous a vivement intéressés. Nous sommes très sensibles à la protection et aux égards dont vous l'entourez. Nous le recommandons tout particulièrement à votre sollicitude.

« Nous chargeons notre ami, M. Casalis, de vous remettre un

témoignage de notre souvenir. Nous serions charmés que cet objet contribuât à reporter quelquefois vos pensées vers nous, qui vous aimons.

« Veuillez recevoir, Moshesh, la sincère expression des sentiments d'estime et d'affectueuse gratitude que vous ont voués les pères des missionnaires français.

« JULES DELABORDE. »

Mesures paternelles adoptées par le comité en faveur des enfants des missionnaires français.

Nous n'avons peut-être pas assez insisté dans notre dernière livraison sur la question importante qui fait le sujet de cet article. Nous aurions pu aussi l'exposer plus au long, et surtout la rattacher à ses antécédents.

On sait que la question de l'éducation des enfants des missionnaires a occupé presque tous les directeurs des diverses Sociétés de missions. Tous ne l'ont pas résolue de la même façon : les uns se sont chargés directement de cette éducation ; les autres l'ont confiée aux amis de l'œuvre. Quand, pour la première fois, le comité de la société des Missions évangéliques de Paris fut saisi, par les missionnaires eux-mêmes, de cet important objet, il crut voir que l'exécution d'un projet quelconque à cet égard entraînerait de telles difficultés, que le mieux était de laisser aux missionnaires eux-mêmes la responsabilité de faire élever leurs enfants, en portant leurs honoraires à un chiffre qui leur permît de subvenir aux charges de cette éducation. C'est ce qui a eu lieu il y a cinq ou six ans ; le traitement des missionnaires a été augmenté, dans ce but, d'un cinquième environ. Mais l'éducation des enfants des missionnaires ne peut avoir lieu qu'à la ville du Cap, c'est-à-dire à deux cents, et même pour quelques-uns, à trois cents lieues des stations, et le prix des pensions dans le chef-lieu de la colonie étant excessivement élevé, le comité s'est con-

vaincu que ce qu'il avait d'abord alloué aux missionnaires ne pouvait guère suffire qu'à payer les frais de voyage et de retour de leurs enfants, et à pourvoir aux dépenses de livres et d'habillement à la ville du Cap. En conséquence, il a décidé de revenir sur son premier arrêté, non pour le changer, mais pour le compléter. Sous l'impulsion évangélique et toute charitable de la société auxiliaire de femmes de Paris, qui a eu l'honorable initiative dans cette affaire, il a décidé, avant le départ de M. Casalis, qui sera porteur de cette bonne nouvelle auprès de ses collègues :

1° De créer quatre indemnités ou demi-bourses de £ 25 chacune (625 fr.) destinées à faciliter aux missionnaires français le placement en pension de quatre de leurs enfants à la ville du Cap pendant deux ou trois ans.

2° De provoquer au Cap un comité de surveillance, chargé tout à la fois de servir de protecteurs à ces chers enfants, et de recueillir ce qui devra servir à solder le prix de la pension, dont £ 25 ne représentent guère que la moitié ;

3° D'inviter le comité auxiliaire de femmes de Paris à faire des collectes *spéciales* pour trouver annuellement la somme de £ 100 soit 2,500 francs, dans le but de payer les quatre indemnités ci-dessus.

C'est pour obtenir ce résultat que le comité auxiliaire de femmes de Paris s'est adressé, par le moyen de son dernier compte-rendu, aux comités de femmes de départements ; il espère, avec leur concours, pouvoir recueillir facilement cette somme, sans porter préjudice aux collectes ordinaires faites par ces associations, et qui doivent servir, comme par le passé, à couvrir les frais généraux de la Société. Il s'agit d'une collecte *spéciale* pour un objet *spécial.*

Nous déposons avec confiance cette œuvre sur le cœur et entre les mains de nos sœurs en la foi, avec la certitude que le Seigneur l'y fera prospérer.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nos lecteurs ont pu s'apercevoir que, depuis un an environ, les communications des missionnaires français au sud de l'Afrique, sont devenues plus rares. C'est probablement que ces chers amis, comptant sur la présence et les rapports de leur bien aimé collègue M. Casalis, supposent que les amis de la Société des Missions évangéliques de Paris ont moins besoin de lettres envoyées des stations, quand ils jouissent des récits d'un témoin oculaire. A défaut de lettres officielles, nous sommes donc réduits à faire part à nos abonnés d'extraits de lettres particulières. Voici quelques passages d'une lettre de M. Frédoux, adressée à la femme du directeur; nous en retranchons tout ce qui n'a pas rapport à l'œuvre même des Missions.

STATION DE MOTITO.

Réception de quelques objets. — Joie et reconnaissance. — Préparatifs de voyage.

Motito, le 1er *avril* 1850.

« Chère Madame,

« Au moment d'entreprendre un voyage missionnaire, plus considérable qu'aucun de ceux que j'ai accomplis jusqu'à ce jour depuis mon arrivée à Motito, je viens de recevoir quelques objets qui m'ont causé bien du plaisir. Ce sont d'abord

des livres dont j'avais fait la demande, il y a déjà longtemps, et qui auraient pu difficilement arriver plus à propos; quelques-uns d'entre eux seront pour moi d'agréables compagnons de voyage. Ce sont ensuite des habillements de femmes et d'enfants, que vous avez eu la bonté de m'envoyer en réponse à une lettre que j'eus l'honneur de vous écrire en janvier 1848. J'en ai déjà distribué la plus grande partie, et je vous envoie ici les remercîments de mes paroissiens. *Réa ituméla, ré bua danké: Nous nous réjouissons*, *nous disons : Merci!* disaient-ils en recevant ces objets. Les habitants de Motito sont généralement pauvres, et ce sont certainement des secours bien employés que ceux qui servent à les couvrir. C'était quelque chose de bien doux pour moi que de voir hier, jour de Pâques, plusieurs des enfants de ce lieu mieux vêtus qu'ils n'avaient coutume de l'être. J'ose espérer, chère Madame, que vous continuerez à venir ainsi, de temps en temps, à leur aide. Des dons de ce genre, tout en répondant à des besoins qui ne sont que trop réels, sont extrêmement propres à faire sentir aux Béchuanas l'amour que leur portent les chrétiens qui nous ont envoyés parmi eux et qui nous y soutiennent....

« J'attends demain un forgeron qui doit raccourcir les bandes des roues de ma voiture. Dès que ce travail sera achevé, je désire me mettre en route. La première semaine me conduira, s'il plaît à Dieu, à Sitlagolé; la suivante, à Mosiga; la troisième et la quatrième, peut-être chez Mankopané, chef mochuana, qui doit être assez voisin de la côte de Sofala. De là, je ne puis savoir encore où je porterai mes pas. Mon entreprise m'exposera peut-être à de grands dangers : Dieu veuille me servir de guide et de protecteur !

« Veuillez, chère Madame, présenter à M. GrandPierre l'expression de ma respectueuse affection, et recevoir vous-même l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« J. Frédoux. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

EMPIRE TURC.

Travaux d'évangélisation parmi les Arméniens et les Grecs.

Progrès du protestantisme. — Un édit du sultan. — Aspect général de l'œuvre. — Eglise de Constantinople. — Incrédulité et foi. — Souffrances et fermeté d'un néophyte. — Eglise d'Aintab. — Accroissement rapide. — Les réunions de culte. — Quelques âmes éveillées. — Recherches et discussions. — Zèle pour la propagation de l'Evangile. — Résultats divers.

Quelques journaux religieux ont, dans ces derniers temps, parlé des progrès que le protestantisme fait dans l'empire turc. Ce remarquable mouvement, dû aux efforts de plusieurs Sociétés de missions, et surtout à ceux du *Conseil américain pour les Missions étrangères*, a déjà été plusieurs fois mentionné dans cette feuille. Nous devons à nos lecteurs de leur en faire suivre l'extension.

Il faut commencer par rappeler un fait de la plus haute importance : c'est que, sur les réclamations persévérantes des missionnaires, vivement appuyées par lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre, les protestants ont obtenu, à la fin de 1847, un décret du sultan qui les reconnaît comme formant une communauté religieuse, séparée et indépendante. Ce document, qui a ouvert à la Mission protestante une ère toute nouvelle, n'a pas encore, que nous sachions du moins, été publié en français; il importe de le connaître pour bien comprendre la marche de l'œuvre. Le voici tout entier :

« *A Son Excellence le Pacha, contrôleur des revenus de la cité.*

« Attendu que les sujets chrétiens de l'Etat ottoman qui professent le protestantisme, ont éprouvé des difficultés et des embarras provenant de

ce qu'ils n'ont pas jusqu'ici vécu sous une juridiction spéciale et distincte, et que naturellement les patriarches et les chefs des sectes dont ils se sont séparés ne sont pas aptes à diriger leurs affaires;

« Attendu qu'il est contraire à la volonté souveraine de Sa Majesté impériale, notre gracieux seigneur et bienfaiteur (dont Dieu veuille accroître les années et le pouvoir!) animé comme il est des sentiments d'une profonde clémence envers tous ses sujets, qu'aucun d'eux reste exposé à d'injustes vexations;

« Et attendu enfin que lesdits protestants sont réellement, quant à la croyance qu'ils professent, une communauté séparée;

« La volonté suprême et le commandement de Sa Majesté impériale sont que, pour faciliter les affaires et assurer la sécurité desdits protestants, l'administration de tout ce qui les concerne soit confiée aux soins de Votre Excellence, en même temps que la fixation des taxes auxquelles ils sont obligés d'après la loi. Vous aurez à tenir un registre distinct de leurs naissances et de leurs morts, comme cela se pratique pour les sujets de la religion latine; vous leur délivrerez des passe-port et des permissions de mariage, et enfin vous établirez comme leur agent auprès de la Porte, pour y poursuivre l'arrangement de leurs affaires courantes, un homme d'une réputation bien établie, de bonne conduite, et qu'ils auront eux-mêmes choisi.

« Tels sont les ordres impériaux auxquels vous devez obéir à la lettre.

« Ce qui concerne les passe-port et la répartition des taxes est soumis à des règlements qui ne peuvent être enfreints; mais quant au reste, vous veillerez — à ce que, suivant les désirs de Sa Majesté, aucune taxe ne soit exigée des protestants pour frais d'enregistrement ou de permissions de mariage; — à ce que toute facilité et toute assistance leur soient assurées dans leurs affaires; — à ce qu'il ne soit permis à aucun patriarche, moine ou prêtre, d'intervenir d'aucune manière dans ce qui les concerne, soit au temporel, soit au spirituel; — à ce qu'ils puissent ainsi professer leur croyance en toute sécurité, et qu'enfin ils ne soient jamais molestés en rien, ni sous ce rapport, ni sous aucun autre quelconque. »

(*Signé*) RESCHID, *grand-vizir.*

Ce décret, si remarquable à plusieurs égards, et que plus d'un gouvernement chrétien ferait bien de prendre pour modèle, porte la date du 15 novembre 1847. Les prêtres arméniens ou grecs, dont il réprimait les violences, essayèrent d'abord d'en restreindre les effets à la seule ville de Constantinople; mais le Gouvernement, mis en demeure de se prononcer sur ces prétentions, déclara qu'il devait être observé sur tous les points de l'empire. Il a ainsi définitivement fixé la

position du protestantisme en Turquie. On verra bientôt quel immense profit en retire la cause de l'Evangile dans ce pays.

Au mois de janvier dernier, le *Missionary Herald*, journal du conseil américain, a donné en ces termes un résumé succinct de l'œuvre entière :

« L'année dernière (1849) a été pour la Mission, si nous la comparons aux précédentes, une année d'affermissement et de paix. Grâce aux mesures adoptées par le Gouvernement turc, ceux des Arméniens qui ont embrassé le pur Evangile jouissent d'une liberté qui ne pourra plus être troublée qu'accidentellement et sur quelques points isolés. Sous ce nouveau régime, sept communautés ont déjà pu se constituer en Eglises ; ce sont celles de Constantinople, de Nicomédie, d'Adabazar, de Trébisonde, d'Erzerum, d'Aintab et de Boursa. Plusieurs d'entre elles ont des annexes importantes. Il y a quelques mois, le chiffre des membres reconnus et vivants de ces Eglises était de 215. Depuis lors, 14 nouveaux convertis ont été reçus dans l'Eglise de Constantinople seulement, et un nombre au moins égal dans les autres. Le personnel de la Mission s'est accru d'un nouveau pasteur sorti de l'Eglise arménienne, ce qui porte à cinq le nombre de nos ouvriers indigènes. Le chiffre de tous les agents que la Mission emploie dans son champ de travail est de 61, dont 19 missionnaires étrangers, 20 femmes, 5 pasteurs indigènes et 17 autres ouvriers, évangélistes, instituteurs ou colporteurs, également indigènes. Le séminaire établi à Bebek, pour former des évangélistes et des maîtres d'école, contient à l'heure qu'il est 23 élèves. Presque tous ces jeunes gens, reçus dans l'établissement depuis plusieurs années, furent, en 1848, les objets d'une remarquable visitation de l'esprit de Dieu et en ont été profondément impressionnés. Quelques-uns ont depuis lors donné des preuves d'une véritable et solide consécration au service du Seigneur. Nous croyons pouvoir dès à présent faire reposer sur eux quelques-unes de nos plus douces espérances.

« Outre le soin des Eglises et la prédication dans les localités où des troupeaux existent déjà, de nombreuses tournées d'évangélisation ont rempli le temps des missionnaires. La presse a également fonctionné avec la plus grande activité. Il en sortira bientôt un ouvrage de théologie spécialement destiné à l'usage des Arméniens évangéliques. Nous avons en outre publié une quantité considérable de traités religieux et une partie de l'*Histoire de la Réformation du XVIe siècle*, par M. Merle d'Aubigné.

« Deux de nos sept Eglises, celles de Nicomédie et d'Adabazar n'ont, pour les diriger, que des pasteurs sortis du sein de l'Eglise arménienne et n'en sont pas moins en pleine voie de prospérité. On espère que celle de Boursa pourra bientôt aussi être confiée aux soins d'un indigène. Le missionnaire qui la dessert actuellement pourra ainsi porter ailleurs les efforts de son zèle, ce qui est fort désirable, puisque de toutes parts on nous signale de nouveaux postes d'évangélisation qu'il faudrait se hâter d'aller occuper. On peut assurer, en général, que, dans toutes les villes de l'empire où il se trouve un nombre plus ou moins considérable d'Arméniens, il se fait vers nos doctrines un mouvement des esprits très encourageant. C'est ce qui se remarque, entre autres, à Diarbekir, à Oorfa, à Killis, à Tarsus, à Arakbir, à Kaisareah, etc. »

Tel est l'aspect général de la Mission. Celui des Eglises particulières n'est pas moins réjouissant. On en jugera par quelques extraits de la correspondance des missionnaires de Constantinople et d'Aintab, les deux points sur lesquels l'œuvre semble marcher avec le plus de succès et de rapidité.

« En nous reportant à ce que nous étions il y a un an, écrit de Constantinople, le 14 mai dernier, le missionnaire Wood, nous n'avons à constater aucune de ces manifestations éclatantes de la grâce d'en-haut qui ont fait tressaillir de joie quelques autres missions, mais nous n'avons pour cela manqué ni d'encouragements ni de sujets de vive et profonde reconnaissance.

Notre Eglise a décidément fait un pas en avant. Ce n'est pas peu de chose à nos yeux que l'admission dans son sein de quatorze nouveaux membres et que l'acquisition d'un excellent pasteur sorti du sein même des populations que nous avons à cœur d'évangéliser. Chaque jour l'Evangile est prêché à un plus grand nombre d'auditeurs. Nous avons ouvert, dans la ville même, un nouveau lieu de culte que fréquente une congrégation toujours croissante. Au faubourg de Péra, notre petit troupeau grandit aussi dans la même proportion. Nous avons tout dernièrement vu s'adjoindre à lui une dizaine d'individus qui, longtemps avant de se mettre en rapport avec nous, avaient pris l'habitude de se réunir entre eux pour s'adonner à la lecture des Livres saints. Très prochainement enfin, nous espérons pouvoir commencer à prêcher tous les dimanches dans le quartier de Psamétique, au sein d'une population presque toute composée d'Arméniens et de Grecs, et où quelques personnes nous témoignent déjà les plus encourageantes dispositions. Il est évident qu'un esprit de recherche se répand de plus en plus parmi ce peuple. Partout nous trouvons des gens qui se plaisent à nouer des relations avec les protestants, à leur montrer de l'affection, et, ce qui vaut mieux encore, à étudier sérieusement les principes de leur foi. Il ne se passe pas de jour où nous n'entendions parler de quelques discussions religieuses plus ou moins vives, mais qui aboutissent presque constamment à cette conclusion, que les questions de ce genre ne peuvent être décidées que par l'autorité de la Parole de Dieu.

« Nous ne nous faisons à cet égard aucune illusion. Nous savons parfaitement qu'au fond ce qui règne le plus généralement au sein de ces populations, et surtout parmi les classes les plus intelligentes et les plus aisées, c'est un matérialisme léger et frivole, évidemment dérivé des idées françaises du dix-huitième siècle. Cependant il n'y a, même chez ceux qui ont sucé ces déplorables principes, aucune haine, aucun *parti*

pris contre les doctrines de l'Evangile. Ils ont découvert les erreurs ajoutées au christianisme par leurs prêtres, ont subi l'influence des idées étrangères qui minait leur foi, et ne trouvant pas ailleurs de quoi satisfaire leurs besoins religieux, ils sont restés dans l'incrédulité : c'est l'histoire du plus grand nombre. Mais beaucoup d'esprits sérieux commencent à comprendre où cette absence de principes peut les conduire, et s'en effrayant à bon droit, ils se tournent vers les doctrines qui peuvent y remédier. C'est ainsi que dernièrement une somme de 125 dollars (plus de 650 francs) a été mise à notre disposition par quelques membres influents de l'Eglise arménienne, pour être affectée à la publication d'un traité spécial contre l'impiété, et que, plus récemment encore, un *Arachnort* ou évêque de l'un des quartiers les plus importants de la cité, est venu visiter notre imprimerie, nous a félicités de nos travaux et a retenu à l'avance quelques exemplaires du traité de théologie que nous sommes sur le point de faire paraître. Le trait suivant montre mieux encore quel changement s'est opéré en notre faveur depuis qnelque temps. L'un des hommes qui s'étaient montrés les plus hostiles à l'Evangile, et qui avaient pris la part la plus active aux cruelles persécutions que nous eûmes à souffrir en 1842, a dernièrement lu à haute voix, devant plusieurs personnes, une de nos récentes publications, et a accompagné cette lecture de commentaires, dont le sens général était que nos livres renferment la vérité et se distinguent des autres par nne logique aussi juste que vigoureuse. »

A la fin de 1849, l'Eglise de Constantinople contenait 105 communiants, dont 67 hommes et 38 femmes. Tous ou à peu près sont sortis des ténèbres spirituelles où dort si profondément l'ancienne secte des Arméniens. Quelques-uns seulement appartenaient par leur naissance à la communion grecque. Les récits missionnaires citent des faits qui témoignent hautement de la sincérité et de dévouement du ces nouveaux chrétiens ; nous n'en reproduirons qu'un ; on le trouvera peut-être

d'autant plus digne d'être connu qu'il fait parfaitement ressortir les avantages assurés aux protestants de Turquie par la publication de l'édit protecteur que nous avons cité plus haut. C'est M. Homes, missionnaire à Constantinople, qui le raconte dans une lettre du 28 janvier dernier.

« Vous savez, écrit-il, que, ne trouvant pas la population grecque assez accessible, nous avions pris la résolution de consacrer toutes nos forces à un champ de travail plus fertile et de nous borner, quant aux Grecs, à répandre parmi eux les Saintes-Ecritures et quelques-uns de nos traités; mais les voies de Dieu sont mieux réglées que nos voies, et ses pensées plus charitables que nos pensées. Le moment où nous délaissions l'œuvre, est celui qu'il a choisi pour la commencer, et, sous l'unique influence de sa grâce, plusieurs de ces âmes qui nous semblaient si bien fermées, ont tout-à-coup été ouvertes à la lumière qui vient de Christ.

« *Yanko*, l'un des objets de cette miséricordieuse dispensation des faveurs célestes, est un marchand qui, depuis plus d'un an, s'était, sans que nous en sussions rien d'abord, mis en rapport avec quelques-uns de nos Arméniens convertis. C'est un homme d'environ 50 ans, marié et père de plusieurs enfants. Son premier soin, dès qu'il eut accepté le salut en Christ, fut d'en parler à ses voisins, qu'il réunit à cet effet plusieurs fois dans sa propre maison. Les prêtres grecs, alarmés de ce mouvement, firent à Yanko des représentations fréquentes, suivies bientôt après de menaces, puis enfin d'une excommunication formelle, lancée contre lui par le patriarche. Cet acte interdisait à ses coreligionnaires toute espèce de relation ou de commerce avec lui, et devait avoir pour effet de lui ôter ses moyens d'existence ; on espérait ainsi le subjuguer par la crainte ou par la faim, mais le fidèle marchand n'était pas si facile à dompter; il ne tint aucun compte du décret et fit au contraire des démarches pour obtenir d'être enregistré parmi les membres de la communauté protestante.

« Cette formalité était remplie depuis environ cinq mois, quand tout-à-coup, le 17 de ce mois (janvier 1850) deux bedeaux du patriarche se présentèrent dans la boutique où il étalait ses marchandises, et le sommèrent de les suivre auprès de leur maître, qui, disaient-ils, voulait absolument lui parler. Yanko répondit qu'étant protestant, ils n'avait plus aucun ordre à recevoir du patriarche. Sur cette réponse, les deux émissaires se jetèrent sur lui, et, se prévalant de sa faiblesse physique, l'entraînèrent de force dans la rue en l'accablant d'injures et de coups. Ses plaintes et ses cris ne firent d'abord qu'exciter la compassion de quelques passants, mais enfin trouvant sur son passage un poste d'agents de la police, il réclama vivement leur protection, en faisant valoir sa qualité de protestant. Le chef du poste l'enleva alors des mains des deux bedeaux, mais il les envoya tous trois au bureau central de la police. Là des informations furent prises, et le résultat ayant été complétement favorable à Yanko, la liberté lui fut rendue, tandis que ses deux agresseurs restèrent en prison.

« Une fois délivré, Yanko, après avoir consulté ses amis chrétiens, crut devoir, dans l'intérêt du protestantisme, déposer une plainte contre les violences dont il avait été l'objet. Devant le conseil de police où on les fit comparaître, les bedeaux, interrogés, cherchèrent à se disculper en alléguant les ordres qu'ils avaient reçus du patriarche; mais le magistrat ne se paya pas de cette excuse. « Un pacha à trois queues, « dit-il, ne pourrait pas lui-même frapper un protestant sans « s'exposer à une juste punition; » les deux coupables furent condamnés à quelques jours de prison et à payer à leur victime des dommages-intérêts. Ce résultat était tout ce que l'on pouvait désirer de plus heureux. Malheureusement pour Yanko, il se laissa emporter un peu trop à sa juste indignation, et dit hautement à l'agent du patriarche qu'on avait appelé au procès, que l'Eglise grecque était un temple de mensonge et ses adhérents de pauvres idolâtres. Cette idée,

développée avec une certaine éloquence, frappa les membres du conseil au point qu'ils en oublièrent la gravité de leurs fonctions, et se mirent à rire ouvertement aux dépens des Grecs et de leur patriarche.

« Cette insulte, jointe au résultat du jugement, ne pouvait qu'exciter la colère du patriarche. Dès qu'il en fut informé, il fit, sans perdre un instant, monter à cheval son grand-vicaire, et l'envoya porter ses plaintes au ministre des affaires étrangères. Yanko n'était, selon ce message, qu'un misérable contre lequel le patriarche avait obtenu, un mois auparavant, un firman qui l'exilait au Mont-Sinaï, *à cause de sa mauvaise conduite*. Depuis lors, on l'avait inutilement cherché dans la ville, mais enfin on l'avait trouvé, et il était juste que l'ordre d'exil reçût son exécution. C'était, ajoutait le patriarche, malicieusement et frauduleusement que ce Grec s'était soustrait au châtiment, en se réclamant du titre de protestant.

« Ce firman, surpris à la bonne foi du Gouvernement par l'astuce cléricale, était un fait réel quoique ignoré d'Yanko lui-même. Le premier secrétaire du ministre avait aidé le patriarche à l'obtenir. Il prit en conséquence l'affaire à cœur, et présenta au pacha un rapport conçu en termes tels, que sur-le-champ ordre fut donné de s'emparer du Grec fugitif et de le réinstaller en prison. L'exécution de cet ordre eut lieu *à la turque*. Le soir même, une escouade d'agents de police, suivis d'une troupe de mauvais sujets appartenant à la populace grecque, cernèrent la maison d'Yanko, y pénétrèrent, insultèrent sa femme, et après s'être emparés du fils aîné qui voulait le défendre, ils l'emmenèrent lui-même sans qu'il eût opposé la moindre résistance à leurs violences. Minuit n'avait pas encore sonné que les portes de la prison civile s'étaient de nouveau refermées sur lui.

« Mais ce n'était pas là précisément ce qu'avait voulu le patriarche. Dès le lendemain matin, son agent vint demander

au geôlier de lui livrer son captif, et appuya cette réclamation de l'exhibition du firman impérial en vertu duquel la peine de l'exil était prononcée contre lui. Le geôlier, trompé par cette pièce, ne fit aucune difficulté et alla même plus loin, car il rendit en même temps la liberté aux deux bedeaux que le jugement du tribunal civil avait remis entre ses mains.

« Informés de bonne heure de ce qui se passait, nous crûmes que le moment était venu d'intervenir en faveur de notre frère persécuté. Il était évident que le patriarche, l'ayant entièrement à sa disposition, ne tarderait pas à le faire embarquer pour le Mont-Sinaï : c'est ce qu'il fallait empêcher à tout prix. Nous nous hâtâmes de rédiger une pétition, qu'un domestique favori se chargea de présenter au ministre, bien que ce fût le vendredi, jour du repos mahométan, où toutes les affaires sont suspendues. Le ministre prit connaissance de nos réclamations, et comme dans ses rapports avec les protestants, il les avait toujours trouvés pleins de droiture, il lui vint à l'esprit des soupçons sur la bonne foi du patriarche et de son propre secrétaire. Un de ses commissaires, homme prudent et habile, fut en conséquence appelé sur-le-champ, et reçut pour instructions de veiller à ce que Yanko fût le plus promptement possible extrait des prisons du patriarchat et ramené dans celles de la police.

« La journée entière s'était écoulée pendant ces démarches. Yanko, de son côté, ne l'avait pas passée sans tourments. Conduit le matin devant le grand-vicaire, cet ecclésiastique avait fait tout son possible pour lui arracher quelques paroles de rétractation, ou du moins que l'on pût représenter comme telles. Mais, à toutes ses sollicitations, le pieux marchand n'avait fait qu'une seule et même réponse : « Je suis Grec et chré-
« tien, répétait-il, mais chrétien *diamarturoumenos*, c'est-à-
« dire qui proteste contre toutes les adjonctions erronées que
« votre Eglise a faites à la Parole de Dieu et au Symbole des
« apôtres. » Pendant ces pourparlers, les préparatifs de son

départ se faisaient avec rapidité; on l'en prévint, et, vers le soir, un religieux, envoyé dans sa prison par le patriarche, le pressa encore de se rétracter et de se confesser à lui. Mais, à ce moment même, le commissaire du ministre vint le réclamer au nom du Gouvernement. Il fallut obéir, et ce fut ainsi que, pour la troisième fois, en moins de trente-six heures, notre chrétien confesseur se vit renfermé dans les prisons de la police.

« Le samedi, la femme et les enfants d'Yanko se placèrent sur le passage du ministre et lui présentèrent une pétition en sa faveur. Le pacha la prit; puis, continuant sa route, ordonna qu'on mandât en sa présence l'agent officiel des protestants. Celui-ci arrivé : « Jusques à quand, s'écria le ministre « d'un ton qui voulait paraître plus courroucé qu'il ne l'était « en réalité, jusques à quand vos protestants sèmeront-ils « parmi nous le trouble et les embarras? Vous achetez vos « prosélytes à prix d'argent pour épouser ensuite leurs misé- « rables querelles. — Dieu nous en préserve! répondit « l'agent; et assurément si telle était notre habitude, la cause « de ce pauvre homme ne serait pas la seule que nous eussions « à défendre maintenant. » Cette réponse suffit pour calmer le pacha; il dit à l'agent de revenir le mardi suivant, mais d'éloigner de sa présence « cette femme et ces enfants dont « l'affection pouvait être fort louable, mais dont la vue l'im- « portunait. »

« Cependant le patriarche n'avait pas encore perdu tout espoir de parvenir à ses fins. Le lundi matin, son agent officiel pénétra dans la prison d'Yanko et mit en œuvre toutes sortes de moyens pour obtenir de lui, qu'avant de comparaître devant le pacha, il reprît son nom de Grec, lui promettant qu'à cette condition tout irait bien pour lui, et qu'il ne serait plus question du firman d'exil. Il alla, pour l'ébranler, jusqu'à lui offrir une forte somme d'argent; mais la constance d'Yanko resta inébranlable. « Je suis Grec, continua-t-il à dire, mais Grec

« protestant. On me couperait en morceaux, que je mourrais « en proclamant que, dans ma conviction, il n'y a de salut « qu'en Christ et que dans les enseignements de sa Parole. » Il fallut que l'envoyé du patriarche se retirât avec cette réponse.

« Le mardi, notre agent fut exact à l'assignation que lui avait donnée le pacha. Durant l'intervalle, ce ministre avait fait consulter avec soin les registres de la communauté protestante, et prendre sur tout ce qui s'était passé les renseignements les plus minutieux. Il en était résulté dans son esprit la conviction qu'Yanko avait été victime d'un odieux guet-apens. En conséquence, le prisonnier fut amené, et le pacha lui annonça qu'il allait lui rendre la liberté, mais à condition qu'il ne prêcherait plus ses nouvelles croyances, et donnerait à cet égard des cautions qui répondissent de sa discrétion. Là-dessus notre agent se hâta de dire que cette condition était impossible, parce que le devoir de chaque chrétien est de prêcher ce qu'il regarde comme la vérité. Yanko s'exprima dans le même sens, et à la suite de quelques observations, le pacha finit par réduire ses prétentions à ce que le Grec mît plus de modération qu'il n'avait fait auparavant dans les termes dont il userait en parlant de l'Église qu'il avait abandonnée. L'agent et un Arménien de notre troupeau, qui se trouvait là, se portèrent garants de sa déférence pour cette recommandation, et le ministre le déclara définitivement rendu à la liberté.

« Depuis ce moment, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de revoir ce frère, et nous avons tout lieu de croire que cette épreuve tournera encore à l'affermissement de sa foi. Il glorifie hautement Dieu non seulement d'avoir trouvé la force de résister aux promesses comme aux menaces, mais encore d'avoir pu mettre à profit sa captivité pour annoncer aux employés de la prison la Parole sainte de son Maître. Un autre sujet de reconnaissance est que, depuis cet événement, sa famille, qui le laissait suivre seul la voie du salut, paraît disposée à

s'y engager désormais avec lui. Sa femme a déjà déclaré que les mauvais traitements infligés à son mari lui avaient ouvert les yeux sur le vrai caractère de son ancienne Eglise, et que dès à présent elle ne reconnaissait plus la suprématie du patriarche. Puisse le Seigneur la prendre par la main pour la conduire lui-même plus loin dans ce nouveau chemin!

« Je dois ajouter en terminant que, dans cette circonstance, tous nos Arméniens protestants se sont conduits de la manière la plus réjouissante. Ils ont témoigné à leur frère les sympathies les plus cordiales, et l'ont chaleureusement recommandé à la protection du Maître pour lequel il a eu le bonheur de souffrir. N'y a-t-il pas dans ce fait une nouvelle et touchante confirmation de cette parole de l'apôtre, que, dans le corps spirituel du Seigneur, *il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni Barbare, ni Scythe, mais que Christ y est tout en tous?* »

Oui, certes, et c'est une Eglise vivante et bénie que celle qui se rend ainsi témoignage à elle-même par la constance et la charité de ses enfants. Une œuvre si bien commencée ne peut manquer de grandir et de répandre salutairement autour d'elle la bonne odeur de l'Evangile. Mais laissons là ces réflexions, que le lecteur complétera de lui-même pour l'édification de sa foi, et continuons notre revue en nous transportant à Aintab, petite ville de l'Asie Mineure.

L'Eglise d'Aintab, beaucoup plus jeune que celle de Constantinople, n'était encore, il y a deux ans, qu'une annexe, où les missionnaires se rendaient de loin en loin, et d'où il leur arrivait quelquefois d'être chassés par les intrigues ou les violences du clergé arménien. Aujourd'hui elle est devenue une station importante, et voit rapidement augmenter le chiffre de ses adhérents. Voici le tableau qu'en a tracé à la fin de l'année dernière l'un des missionnaires qui la desservent, le rév[d] M. Schneider. Nous ne ferons qu'abréger un peu ses récits.

« Il y a, dit-il, un progrès frappant sur toute la ligne de nos

opérations. Nos congrégations qui, au commencement de l'année, s'élevaient tout au plus à une centaine d'individus, dépassent souvent le chiffre de deux cents, et tombent rarement au-dessous de cent cinquante. Aussi, quoique notre lieu de culte ait déjà été agrandi deux fois, il est encore trop petit, et il faut absolument, ou que nous l'élargissions de nouveau, ou que nous en construisions un autre. Beaucoup de gens n'assistent pas aux services, uniquement parce qu'ils redoutent pour leur santé l'entassement de nos assemblées.

« L'école qui n'avait, il y a six mois, que cinquante élèves, en compte aujourd'hui plus de cent. Le nombre des évangélistes que nous employons s'est élevé dans la même proportion, de deux à cinq. Enfin l'organisation de l'Eglise est complète, et quant à notre position officielle, le Gouvernement nous a reconnus comme formant une communauté distincte. Cela nous met à l'abri des persécutions ouvertes et violentes que nous aurions inévitablement eu à souffrir autrefois, mais n'empêche pas pourtant que ceux qui se rangent du côté de la vérité n'aient souvent à montrer leur foi par leur patience. Ainsi dernièrement, une pauvre jeune fille aveugle a été cruellement battue par quelqu'un de ses parents pour avoir été surprise à prier dans sa chambre en langue vulgaire, au lieu de continuer à se servir de l'ancien arménien dont elle n'entend pas un mot. Un autre de nos néophytes, jeune homme plein de foi, a vu, à l'instigation des prêtres, sa femme s'éloigner de lui et refuser de le rejoindre pendant plus d'un an. Un troisième a dû lutter longtemps contre sa famille et supporter les injures et les mauvais traitements les plus rigoureux. De plus, des insinuations perfides ou d'odieuses calomnies sont continuellement lancées contre nous, soit du haut des chaires, soit dans les conversations. Mais, grâces en soient rendues à Dieu, ces obstacles, loin d'entraver notre marche, semblent au contraire lui donner chaque jour une nouvelle vigueur. Nos convertis se sont, à fort peu d'exceptions près,

montrés pleins de constance, et le bruit qui se fait autour de ceux que l'on persécute, attirant de plus en plus l'attention publique sur notre œuvre, tourne en définitive à la gloire de l'Evangile du Seigneur.

« Nos réunions offrent généralement l'aspect le plus réjouissant pour le cœur d'un chrétien. Il ne se passe pas de dimanche que nous n'y voyions paraître quelque figure nouvelle. Hier encore il y en avait trois ou quatre, parmi lesquelles celle d'un des Arméniens les plus considérés de la ville. Cet homme avait été depuis quelque temps amené à reconnaître les erreurs de son Eglise, uniquement, à ce qu'il paraît, par la lecture des Livres sacrés, et il avait depuis lors proclamé courageusement ses nouvelles croyances devant tout le monde et dans les endroits les plus publics. Comme c'est un homme riche et très influent, ce changement avait fait une vive sensation, et nos ennemis avaient tenté tous les moyens possibles pour le dissuader de s'unir à nous. Mais tout a été inutile, et le pas décisif qu'il vient de faire nous donne lieu d'espérer qu'il est définitivement acquis à la cause du salut en Jésus-Christ.

« Nos auditeurs se montrent non seulement très attentifs, mais encore visiblement touchés des vérités que nous leur prêchons. A cette même réunion d'hier, une émotion vive et profonde semblait courir de rang en rang. Beaucoup d'yeux étaient remplis de larmes; j'en ai vu couler entre autres sur le visage d'un jeune homme qui depuis longtemps fréquente les assemblées, sans avoir encore décidément renoncé à l'erreur et au péché. Il y a dans ces signes évidents de componction quelque chose de singulièrement encourageant. C'est alors le cœur plein d'une joie délicieuse que l'on raconte les compassions du Seigneur. Après la réunion, quatre ou cinq des auditeurs entrèrent dans la maison de l'un de nos frères, où je m'étais moi-même arrêté. La conversation ne pouvait être que sérieuse, et elle le devint tellement que les larmes recom-

mencèrent à couler, et que le père de l'un de nos convertis, qui se trouvait là, bien qu'il n'ait pas encore fait profession de la foi, demanda qu'une prière fût faite, demande qui, cela va sans dire, lui fut aussitôt accordée.

« Outre un bon nombre de conversions réelles et éprouvées, nous voyons avec bonheur autour de nous des âmes réveillées, qui ont soif de justice et de paix. Dernièrement, une femme qui suivait depuis quelque temps le culte, mais dont le caractère nous avait paru léger, vint voir ma femme et lui exposa avec beaucoup de franchise et de simplicité l'état de son cœur. Elle se reconnaissait une grande pécheresse, et demandait en pleurant s'il y avait dans les compassions de Christ de quoi couvrir la masse de ses iniquités. — Un autre de nos auditeurs, maçon de son état, nous donne aussi beaucoup d'espoir. C'était naguère encore un homme fort gai, de joyeuse compagnie, et que ces qualités rendaient cher à ses camarades. Mais un des membres de l'Eglise ayant eu récemment occasion de l'employer, a remarqué dans ses manières et dans son langage un changement qui l'a surpris. Il lui en a demandé la cause, et cet homme lui a répondu : « J'étais léger et frivole, « parce qu'il me semblait n'avoir rien à redouter des juge- « ments de Dieu. Alors je m'étonnais de vous voir si sérieux « vous-même; il me semblait que, comme chrétien, vous « deviez être sûr de votre salut. Mais à présent je pense bien « différemment. Je sens que je suis pécheur, et mes pensées « habituelles sont celles-ci : Quel sera mon sort? que dois-je « faire pour être sauvé? »

« Ainsi tout se réunit pour nous inspirer la douce assurance que la grâce d'en-haut a commencé parmi ce peuple une œuvre solide et destinée à s'accroître. Un esprit de recherche et de discussion sérieuse se répand de plus en plus. On parle de l'Evangile, de nous et de nos doctrines partout, dans les maisons, sur les places publiques et jusque dans les marchés, au milieu du mouvement des affaires. La scène suivante, qui

m'a été racontée par un homme digne de foi, montrera à quel point les esprits graves sont préoccupés de ce sujet. Il y a quelques semaines que vingt à vingt-cinq Arméniens, tous membres respectables de l'ancienne Eglise, étaient réunis dans la maison de l'un d'eux. La conversation s'engagea bientôt sur le mouvement protestant, sur ce qu'il pouvait devenir et sur sa valeur réelle. Les opinions étaient diverses, mais on s'accorda sur ce point que c'était d'après la Bible seule qu'il fallait juger la question, et, en conséquence, le Livre sacré fut ouvert. Or, au nombre des assistants se trouvait un de nos amis secrets, vénérable vieillard, à la vue trop affaiblie pour pouvoir consulter lui-même les textes, mais qui, à l'aide d'une merveilleuse mémoire, les indiquait avec autant de facilité que d'exactitude. A chaque point de controverse que l'entretien soulevait, on l'entendait dire : Voyez tel livre, tel chapitre, tel verset; et comme on le peut bien penser, chaque passage examiné donnait raison à l'enseignement protestant. Ce travail dura une grande partie de la nuit, et quand on se sépara, il était manifeste que les défenseurs de l'Eglise arménienne se trouvaient en complet désarroi. Espérons que l'effet de cette conférence aura été salutaire pour quelques-uns.—Le fait suivant, raconté par un de nos évangélistes, n'est pas moins significatif. Dans une localité des environs, où il avait prêché la Parole et distribué la Bible, une trentaine d'individus s'étaient rassemblés, dans l'église même, pour étudier les Saintes-Ecritures. Ils y avaient passé quelques heures, quand un prêtre vint à entrer. On lui demanda si ces volumes sacrés, sortis de la presse protestante, étaient une reproduction exacte de la Bible. « Oui, répondit « le prêtre; je les ai comparés aux nôtres et les ai trouvés « tout-à-fait pareils. — Mais alors, reprirent les assistants, les « protestants ont raison dans ce qu'ils disent des moyens d'ar- « river au salut ?— Oui, mais le chemin qu'ils suivent est rude « et nous ne sommes pas capables d'y marcher. » A ce mot, plusieurs individus se levèrent, et d'un ton de reproche sévère:

« Que nous dites-vous là ? s'écria l'un deux ; est-ce parce qu'un « chemin paraît rude qu'il faut s'abstenir d'y entrer, s'il est la « vraie route du salut ? Non, nous voulons le prendre, et Dieu « nous aidera à triompher des difficultés. » Et sur-le-champ, en effet, cinq d'entre eux allèrent rompre le jeûne arménien, ce qui, en raison de l'importance qu'a cette institution comme signe d'adhérence à l'Eglise, voulait dire qu'ils rompaient entièrement avec les erreurs et les pratiques de leur communion.

« Telle est la disposition des esprits et la grande porte que le Seigneur ouvre devant nous. Malheureusement nos forces ne répondent pas à l'importance des besoins. Cependant les membres de notre petite Eglise font tout ce qu'ils peuvent. Voici ce qu'ils ont organisé à cet effet. Trente individus, des plus capables se sont partagés les divers quartiers de la ville, et vont, trois par trois, tous les soirs où il n'y a pas de réunion publique, visiter ceux de leurs amis ou de leurs voisins qui veulent bien les recevoir ; là, ils parlent de la nécessité de penser au salut, exposent les vérités évangéliques, lisent les Ecritures, et, pour peu que les gens y soient disposés, présentent avec eux des prières au trône de la grâce. Cet arrangement, nouveau encore, a déjà produit beaucoup de bien, et contribue non seulement à nous amener des gens du dehors, mais encore à entretenir la vie spirituelle de l'Eglise ; il est, de plus, édifiant par le zèle même que ces pieux visiteurs apportent à la poursuite de leur entreprise.

« Au dehors et dans toute la province, nos cinq agents indigènes et occasionnellement ceux des membres de l'Eglise à qui leurs circonstances le permettent, font de fréquentes tournées d'évangélisation. Quelquefois ils y rencontrent beaucoup d'opposition, mais en général on les reçoit avec bienveillance et leurs prédications sont souvent bénies. On ne lira pas sans plaisir quelques-uns des faits qu'ils racontent.

« A Killis, notre agent a noué des relations avec plus de 200 personnes, et compte qu'il y en a douze à quinze à qui l'Esprit

du Seigneur a révélé leur état de péché et le besoin qu'elles ont de s'attacher à Christ seul pour avoir la vie éternelle. L'un de nos frères est sur le point d'aller se fixer dans cette localité pour y travailler avec plus de suite à l'édification du corps de Christ.

« A Kissab, ville située dans les environs d'Antioche, et où se trouvent environ 300 familles arméniennes, quinze personnes sont très favorablement disposées. Elles ont acheté un grand nombre de nos publications et semblent n'attendre, pour se prononcer en faveur de l'Evangile, que l'instant où nous serons en mesure de pourvoir d'une manière plus permanente à leurs besoins spirituels.

« Diarbeckir renferme six protestants, qui ont rompu toute relation avec leur ancienne Eglise et travaillent avec ardeur à répandre autour d'eux les nouvelles lumières qu'ils ont reçues. L'un deux a supporté avec courage une pénible épreuve que lui a suscitée sa foi. Sa femme et ses enfants, qu'il chérissait tendrement, lui ont été enlevés par sa famille. Il s'en console en disant que le Seigneur lui tiendra lieu de tout.

A Oorfa, les questions religieuses préoccupent beaucoup tous les esprits. Lorsque nos évangélistes y arrivent, on se presse autour d'eux, on les interroge, et l'un d'eux, qui s'y trouvait un dimanche, raconte que telle était l'affluence des visiteurs et la vivacité de leurs désirs d'instruction, qu'il eut beaucoup de peine à trouver le moment de prendre un repas. Les prêtres du lieu, effrayés de ces signes, ont défendu à leurs gens d'avoir le moindre rapport avec tous ceux qui montrent quelque prédilection pour les doctrines protestantes; mais jusqu'à présent leurs menaces n'ont porté aucun préjudice au mouvement.

« A Kaisareah enfin, une trentaine d'individus ont embrassé la réforme, quoique tous n'en fassent pas encore hautement profession. Dans les environs de cette ville se trouve un monastère que dernièrement l'un de nous est allé visiter. Il s'y

est longtemps entretenu avec un vartabed (ecclésiastique ayant le titre d'évêque, mais sans toutefois en exercer les fonctions). C'était un homme éclairé, et qui prenait un vif intérêt aux choses spirituelles. Après une conversation qui s'était prolongée jusqu'après minuit, et dans le courant de laquelle la Bible avait été souvent consultée, notre frère termina par une prière. Le vartabed était ému jusqu'aux larmes, et disait : « J'ai commis beaucoup d'iniquités ; que dois-je faire pour « être sauvé ? Aidez-moi de vos conseils et de vos prières. » Suivant lui, deux autres moines d'un monastère voisin partageraient les mêmes sentiments et seraient, ainsi que lui, disposés à faire hautement acte d'adhésion à l'Evangile ; mais il faudrait pour cela qu'un missionnaire vînt s'établir à Kaisareah. Tel est aussi l'avis de l'évangéliste indigène qui visite ordinairement cette contrée. Mais où trouver ce missionnaire ? qui voudra passer vers ce peuple pour le nourrir de la Parole de vie ?... Oh ! que tous les vrais disciples du Seigneur le prient d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ! Elle blanchit dans un grand nombre de lieux, mais nulle part peut-être plus vite et plus évidemment que dans ce pays-ci.

OCÉANIE.

—

NOUVELLES-HÉBRIDES.

Historique de la Mission. — Voyage à travers les îles. — Anatom. — Tanna. — Nina. — Erromanga. — Fate. — Mare. — Besoin d'ouvriers.

Ce groupe d'îles est, comme celui des Fidji, renommé pour la férocité de ses habitants. Cela n'a point empêché les messagers du salut d'y aller planter leurs tentes. Dès 1842, c'est-à-dire trois ans après la mort du pieux martyr Williams,

massacré, comme l'on sait, par les insulaires d'Erromanga, deux missionnaires de la Société de Londres s'établirent dans l'île de Tanna, et y commencèrent une œuvre qu'ils furent, à la vérité, forcés d'abandonner au bout de quelques mois, mais que vinrent bientôt reprendre avec plus de succès quelques-uns de ces humbles et admirables évangélistes indigènes auxquels l'évangélisation de la Polynésie doit plusieurs de ses plus remarquables résultats. De Tanna, ces dévoués serviteurs de Christ se répandirent dans les autres îles, et parvinrent à y prendre assez pied pour qu'en 1848, trois nouveaux missionnaires, MM. Geddie, Archibald et Powel, pussent venir les rejoindre et diriger leurs travaux. Fixés cette fois à Anatom, qui est comme la clef du groupe entier, ils ont fait de cette île le centre de leurs opérations, et obtiennent déjà sur quelques points des résultats assez encourageants pour faire espérer que si l'œuvre n'avance pas rapidement, elle est cependant en progrès et ne sera plus arrêtée. Au mois de septembre de l'année dernière, le *John-Williams*, navire de la Société de Londres, a visité ces stations naissantes et en a rapporté des nouvelles encourageantes. On ne lira pas sans intérêt quelques extraits du journal des révérends MM. Murray et Hardie, chargés de rendre compte de ce qu'ils avaient vu dans ce voyage.

Anatom.

« En abordant cette île, disent ces messieurs, nous eûmes la joie de trouver nos amis, MM. Geddie et Powel, en bonne santé, et continuant leurs travaux dans des circonstances décidément favorables. Avant même de toucher terre, des signes de progrès avaient frappé nos regards. Un petit groupe de trois ou quatre maisons, y compris une petite chapelle consacrée au service du vrai Dieu, n'était pas, sur cette terre sombre et désolée, un objet que nous pussions contempler avec indifférence. C'est l'œuvre de nos amis, aidés des évangélistes venus de Samoa, et de leurs femmes. Tout cela est très hum-

ble, très petit, mais propre et convenable. Nous apprîmes, en débarquant, que l'œuvre missionnaire proprement dite correspondait à ce progrès matériel. En quelques mois, nos frères ont appris la langue du pays, assez bien pour se faire comprendre des naturels. Ils ont, de concert avec les évangélistes de Samoa et de Rarotonga, établi des services en six endroits différents, et trouvent fréquemment l'occasion de s'entretenir avec les païens sur les grandes et salutaires vérités du christianisme.

« Les réunions de culte ne sont encore fréquentées ni par de grandes foules, ni d'une manière bien suivie. Cependant chaque dimanche une partie de la population s'approche des missionnaires et paraît écouter la Parole avec des dispositions sérieuses Cinq ou six jeunes gens donnent même déjà lieu d'espérer qu'ils l'ont non seulement comprise, mais reçue avec amour dans leur cœur. Trois d'entre eux se sont attachés aux évangélistes, et après avoir résolument abandonné le culte de leurs faux dieux, servent celui de l'Evangile avec autant de fidélité que le comportent leurs connaissances encore faibles. Trois ou quatre autres personnes commencent aussi à se montrer convaincues de la nécessité de renoncer au mensonge pour s'adonner à la vérité.

« Ces humbles résultats sont pour nos frères comme le premier rayon de l'aurore au bord d'un ciel encore bien sombre; car, hélas ! la grande masse de ce peuple continue à vivre dans les ténèbres et à pratiquer les abominables rites qui en sont l'accompagnement ordinaire. Dans le court espace d'une année, il n'a pas été étranglé, à la connaissance des missionnaires, moins de dix pauvres veuves, victimes d'une atroce superstition, qui veut que, le mari mort, sa femme ne lui survive pas. Et encore faut-il remarquer que probablement toutes les actions de ce genre n'ont pas été sues de nos frères ; car, pour les commettre, les naturels commencent à se cacher d'eux ; soin cruel sans doute, mais qui montre pourtant que la

prédication de l'Evangile tend déjà à redresser leur jugement (1).

« Les étrangers établis dans l'île et les voyagenrs qui la visitent continuent à exercer une influence très défavorable, surtout dans le voisinage de la station principale, qu'ils fréquentent le plus habituellement. Leur conduite est généralement si mauvaise qu'elle contrebalancerait et détruirait tout-à-fait l'effet des travaux missionnaires, si les naturels n'étaient pas assez intelligents pour distinguer ces hommes de leurs véritables amis. Un grand nombre d'entre eux ont appris à leurs dépens à se tenir éloignés des étrangers et à se rapprocher plutôt des messagers de l'Evangile. Les femmes surtout n'ont que trop souvent été entraînées au mal par ces détestables influences, et beaucoup de naturels s'en plaignent avec amertume.

« Nous avons trouvé tous les évangélistes indigènes en bonne santé, à l'exception de deux, qu'il a fallu renvoyer à Rarotonga, leur patrie. Nous les avons remplacés par deux autres, originaires de la même île. Cinq de ces utiles ouvriers, dont trois Samoëns, restent ainsi sous la direction de M. Geddie.

« Le papisme est établi ici, mais il ne paraît pas y avoir fait de progrès. C'est du reste le seul point du groupe sur lequel il ait pris pied. Des douze ou quatorze prêtres, y compris un évêque, qui y étaient descendus, il n'en reste plus que deux ; les autres se sont rembarqués pour la Nouvelle-Calédonie, où ils vont reprendre des opérations suspendues.

Tanna.

« D'Anatom nous avons mis à la voile pour Tanna, où M. Powel a bien voulu nous accompagner. Nous y avons trouvé les évangélistes bien portants, et avons été reçus de la

(1) Nous reproduisons plus loin, d'après une lettre de M. Powel, le récit d'un de ces actes d'affreuse barbarie.

manière la plus cordiale par les naturels. On nous avait parlé à Anatom de leurs excellentes dispositions et du vif désir qu'ils témoignent de posséder un missionnaire spécial pour leur île, et tout ce que nous avons vu a parfaitement confirmé ces renseignements.

« A la suite de la dernière visite faite ici par le *John-Williams*, il s'était manifesté parmi les insulaires un vif intérêt pour les services religieux et pour les écoles. Soixante personnes au moins suivaient le culte à Ensefa, où demeurent les évangélistes, et seize enfants fréquentant l'école y avaient déjà fait des progrès réjouissants. Une malheureuse querelle survenue entre deux partis rivaux, qui se trouvent dans ce lieu, a refroidi un peu ce zèle et diminué le nombre des auditeurs, mais on espère que cet alanguissement accidentel n'aura pas de durée. Des services se font régulièrement sur trois autres points de l'île, et réunissent, deux d'entre eux une dizaine d'auditeurs seulement, mais le troisième de soixante à quatre-vingts.

« Les *faiseurs de maladies* excitent toujours une grande terreur parmi ces insulaires. Beaucoup d'entre ceux-ci croient que nos évangélistes ont aussi le même prétendu pouvoir, mais qu'ils en usent avec moins de cruauté, et que, quand le mal vient d'eux, on en guérit, tandis que s'il est l'œuvre des *hommes sacrés*, on en meurt inévitablement. Cette distinction montre que l'on s'attend à plus de miséricorde de la part des chrétiens, mais n'en est pas moins fâcheuse : s'il arrivait dans l'île quelque maladie épidémique, il est difficile de prévoir quelle en serait la conséquence pour l'œuvre. — Le terrain acheté, en 1842, par MM. Turner et Nisbet est encore regardé comme sacré. Les vieux chefs Viavia et Kuanuan, qui s'étaient dès le commencement montrés nos amis, continuent à l'être, et se disent très désireux de voir des missionnaires se fixer dans l'île. Ces deux hommes sont fort intéressants ; Kuanuan surtout paraît beaucoup plus avancé que le reste de ses com-

patriotes. Il a établi un culte de famille, et réunit autour de lui, chaque dimanche, autant de ses gens qu'il peut pour leur faire prendre part aux exercices religieux. Lorsqu'une personne meurt, l'usage du pays veut que ses parents se noircissent, en signe de deuil, tout le corps et principalement le visage. Parlant un jour de cette coutume en présence de Kuanuan, il se hâta de dire que depuis longtemps il l'avait abandonnée, et que lorsqu'un des siens mourait, il prenait plutôt son livre et se mettait à prier.

« Nous parcourûmes tout le rivage sans y éprouver le moindre sujet d'appréhension. Aussi nous décidâmes-nous à faire pour l'île tout ce que semblaient réclamer de nous des dispositions si favorables. Deux nouveaux évangélistes, placés spécialement sous la protection de Viavia et de Kuanuan, vont réoccuper l'endroit où s'étaient autrefois fixés MM. Turner et Nisbet. Nous promîmes de plus aux naturels de faire tous nos efforts pour leur procurer des missionnaires. Ils en parurent fort joyenx, et nous donnèrent avec force l'assurance qu'ils fréquenteraient leurs instructions, les aideraient à se bâtir une maison, et leur fourniraient tout ce qui serait nécessaire pour leur entretien. En somme, nous ne pouvons envisager cette île que comme un lieu désormais ouvert à l'Evangile, et qui peut offrir aux travaux missionnaire un champ aussi fertile qu'il avait paru d'abord ingrat ou même impossible à défricher.

NINA.

« Arrivés en vue de cette île par un très mauvais temps, il nous fut impossible d'y aborder. Tout ce que nous pûmes faire fut d'envoyer à terre, dans un léger canot, deux natifs chargés d'un présent et d'un message amical pour le chef Jagota. Ce chef en parut flatté et nous fit répondre qu'il regrettait que nous n'eussions pas d'évangélistes à lui laisser, mais qu'il nous promettait d'attendre que nous pussions lui en envoyer. On nous a rapporté depuis qu'il avait déclaré que, si un étran-

ger consentait à s'établir dans l'île pour y enseigner la religion, il lui bâtirait une maison et lui ferait don de douze porcs. Un marin a dit à M. Geddie qu'il avait envie d'accepter cette offre !

Erromanga.

« En arrivant devant Erromanga, le 16 septembre, nous jetâmes l'ancre en face même de l'endroit où était tombé le vénérable père des Missions de la Polynésie, l'illustre et à jamais regretté Williams. Dès qu'ils nous aperçurent du rivage, les naturels se précipitèrent en foule vers nous, les uns en canots, les autres à la nage. Mais leur air n'avait rien de menaçant, et nous fûmes frappés de cette circonstance si différente de ce que le voyageur voyait jadis sur ces bords inhospitaliers.

« On nous avait parlé d'un jeune homme natif de cette île et nommé Joe, qui avait été à Sidney, et connaissait un peu d'anglais. Nous ne tardâmes pas à le trouver et nous nous servîmes de lui pour faire connaître à ses compatriotes, non sans quelque succès, à ce qu'il nous parut, le but et la nature de notre voyage. Les naturels semblèrent joyeux de nous entendre, et, sur leurs protestations de bon vouloir, nous aurions volontiers laissé parmi eux un évangéliste, si nous en avions eu de disponibles. N'ayant pas réussi à nous procurer une entrevue avec le chef principal, nous nous contentâmes de faire un petit présent à tous ceux qui étaient venus nous visiter, et d'engager quatre d'entre eux à nous accompagner à Samoa, ce à quoi ils consentirent. Si Dieu bénit cette mesure et si la vie de ces jeunes gens est épargnée, ils pourront revenir dans leur pays et y rendre d'immenses services. Tout ce que nous avons pu voir de ces gens nous permet d'espérer qu'Erromanga aussi sera bientôt ouvert aux messagers de la Parole. Le jeune Joe est au nombre de quatre indigènes qui se sont embarqués avec nous.

Fate (1).

Depuis notre dernière visite à Fate, nous n'en avions reçu aucune nouvelle. Aussi étions-nous pleins d'inquiétudes, et à juste titre, comme on va le voir. Devant Pago, l'une des premières localités qu'aient occupées nos gens, nous restâmes longtemps sans voir personne se diriger vers nous. A la fin, Tupou, l'un des évangélistes, arriva, mais pâle, amaigri et n'ayant à nous raconter que des désastres. Depuis notre dernière visite, la mission n'avait pas eu à déplorer moins de six décès, et tout ce qui en restait vivant avait souffert d'une manière plus ou moins grave. Les naturels avaient, en outre, à peu près complétement abandonné le culte, et ils se faisaient les uns aux autres une guerre acharnée. La veille même de notre arrivée, quatre hommes de Pago avaient été massacrés par les habitants d'un district voisin.

« Ces nouvelles étaient désolantes, et malheureusement tout ce que nous apprîmes ensuite vint les confirmer. Il était évident que cette station, qui nous avait autrefois donné tant d'espérance, n'en offrait plus aucune. Qu'y pouvait faire encore un évangéliste resté seul et malade, comme l'était le pauvre Tupou? C'était comme une indication de la Providence, et nous crûmes devoir, quoique avec douleur, prendre la résolution d'abandonner ce poste jusqu'à de meilleurs jours.

Nous avions jeté l'ancre au milieu de la vaste baie qui fait face à Pago. Un grand nombre d'insulaires vint nous y trouver. Ils étaient hardis, insolents, et nous eûmes beaucoup de peine à les empêcher d'encombrer outre mesure le pont du bâtiment. Cependant la nuit se passa tranquillement; mais le lendemain de grand matin, Tupou, qui avait couché à terre

---

(1) Nous conservons l'orthographe anglaise de cette île et de la suivante. Pour mieux représenter la prononciation, il faudrait écrire *Fète* et *Mère*. L'île de Fate est plus connue sous le nom d'île *Sandwich* qu'elle a longtemps porté.

vint nous prévenir qu'un complot s'était tramé contre nous. Les naturels de Pago devaient nous apporter en présent quelques porcs et nous demander en retour de décharger nos canons sur leurs ennemis. Dans le cas, assez probable, d'un refus de notre part, ils seraient venus en grand nombre à notre bord, sous prétexte de faire des échanges, mais en réalité pour nous tuer et s'emparer du bâtiment. Que ce projet si hardi fût sérieux ou possible, c'est ce que nous ne sûmes pas, mais à tout événement il nous parut que le meilleur parti à prendre était celui de la retraite. Nous levâmes en conséquence nos ancres, et, en quelques heures, nous nous trouvâmes devant Sema, ou le grand port.

Là nous trouvâmes trois évangélistes, tous douloureusement affligés ou malades. Le lendemain de notre arrivée, nous les réunîmes à bord avec leurs femmes et leurs enfants, et rarement il nous était arrivé de voir un spectacle plus propre à exciter la pitié. Les rapports qu'ils eurent à nous faire n'étaient pas moins tristes. Trois de leurs collègues étaient morts, ils avaient perdu plusieurs enfants, avaient presque continuellement été malades et n'avaient trouvé enfin dans leurs rapports avec les naturels qu'une aggravation de leurs souffrances.

« Les habitants de Sema, quoiqu'à notre arrivée nous les trouvâmes plus paisibles que ceux de Pago, n'avaient donné que fort peu d'attention à la prédication de l'Evangile. Durant les deux ou trois premiers mois, les évangélistes avaient réuni à leurs services de 100 à 150 auditeurs, mais bientôt ce nombre avait diminué, puis il s'était réduit à 5 ou 6, et enfin, le dimanche même qui avait précédé notre arrivée, il ne s'en était présenté aucun.

« Ce triste déclin tenait à différentes causes. Peu de temps après l'établissement des évangélistes, on avait voulu qu'ils prissent part à une guerre, et l'on s'était vivement irrité de ce que non seulement ils s'y étaient refusé, mais encore de ce qu'ils

avaient fait tout leur possible pour empêcher les massacres, et entre autres pour sauver la vie d'un malheureux prisonnier qui devait être dévoré. Plus tard, une épidémie s'était déclarée, d'abord parmi les animaux domestiques de l'île, puis ensuite parmi les insulaires eux-mêmes, et on n'avait pas manqué de l'imputer aux chrétiens, dont, sous ce prétexte, on ne voulut plus écouter le message.

« Plusieurs fois même, soit en raison de ces prétendus torts, soit dans le but de s'emparer de leurs chétives propriétés, leurs vies avaient été menacées. Une fois, 30 hommes du district de Melé avaient à l'improviste fondu sur eux; mais quoique les humbles serviteurs de Christ restassent sous la main de leurs ennemis comme des agneaux au milieu des loups, se livrant sans défense à leur fureur, un bras invisible semblait les avoir protégés, et les cruels assaillants, étonnés de ce calme même, s'en étaient retournés sans accomplir leur dessein. Ils ne savaient pourquoi, avaient-ils naïvement avoué plus tard, mais ils n'avaient pas pu tuer ces hommes; il fallait que le *lotu* (la religion chrétienne) fût une grande chose, car quand ils avaient levé leurs armes pour frapper, leurs mains avaient tremblé, leurs bras s'étaient appesantis et leurs haches étaient retombées d'elles-mêmes. Quelque temps après cette attaque, des hommes de Fila, petite île située près de la côte, et où un des évangélistes avait séjourné quelque temps, annoncèrent qu'ils seraient plus courageux que ceux de Melé, et que les étrangers ne leur échapperaient pas. Ils mirent trois canots à la mer, y montèrent au nombre d'au moins 60, et avaient déjà fait les deux tiers du chemin, quand tout-à-coup un ouragan furieux les surprit, brisa leurs embarcations et les força à regagner comme ils purent, non sans meurtrissures, le lieu d'où ils étaient partis. L'insuccès de ces deux tentatives avait fait penser que la vie des évangélistes était garantie contre toute violence, et depuis lors on n'avait plus médité leur mort, sans pour cela leur montrer des dispositions plus bienveillantes.

« Telle est l'affligeante histoire qu'eurent à nous raconter les évangélistes de Fate. Dans toute l'île il n'y a qu'un point sur lequel l'œuvre se présente sous un aspect moins triste ; c'est Olokolo, l'une des premières stations occupées par nos frères indigènes. Là, ils ont eu des encouragements positifs ; on les voit d'un bon œil, on les écoute, et leurs efforts paraissent avoir jeté dans quelques âmes des semences que l'esprit du Seigneur pourra faire germer. Aussi est-ce le seul poste, qu'après y avoir bien réfléchi devant Dieu, nous ayons cru devoir conserver sur toute l'île ; nous y laissâmes en partant un nouvel évangéliste venu avec nous de Samoa, et notre vieil et excellent ami Sualo. Le chef de ce district, nommé *Talie*, est un ami déclaré des évangélistes et nous a promis qu'aussi longtemps que lui et sa famille seraient vivants, il n'arriverait aucun mal aux *hommes du lotu*.

« En somme, et malgré ce qu'on vient de voir, tout espoir d'un établissement fixe et général à Fate est loin de nous sembler perdu. Avant de quitter le grand port, nous réunîmes les chefs et leur annonçâmes que nous allions emmener leurs évangélistes. Ils en parurent affligés et nous demandèrent de leur en envoyer d'autres, en nous promettant de garder soigneusement pour eux les maisons de ceux qui partaient. Le chef principal alla même jusqu'à s'en rendre personnellement responsable, et telle était sa confiance en nous, qu'il permit à deux membres de sa famille, dont l'un tient de très près à sa personne, de s'embarquer avec nous pour Samoa. Ces deux individus et un troisième, qui s'est enfui de Pago pour nous rejoindre, sont maintenant avec nous, et pourront un jour, s'il plaît à Dieu de toucher leur cœur, revenir travailler au bien spirituel de leur terre natale.

Mare.

Le 25 septembre, nous arrivâmes en vue de Mare. De joyeuses nouvelles nous y attendaient. A peine étions-nous à

portée du rivage que deux des évangélistes, accompagnés de plusieurs naturels vinrent à bord, et réjouirent par leurs rapports nos cœurs encore abattus des tristes souvenirs de Fate. Ici tous les évangélistes étaient vivants, bien reçus et activement employés à leur œuvre. L'ancien chef Teiui, qui, tout en les traitant avec bonté, ne se montrait cependant rien moins que favorable à l'Evangile, est mort, et son autorité, qui s'étendait sur à peu près la moitié de l'île, a passé tout entière aux mains de ses deux fils qui, non seulement protègent nos gens, mais encore aiment le *lotu* et usent de toute leur influence pour en favoriser l'extension. Grâce à ce puissant appui, l'œuvre marche d'une manière très satisfaisante. Les autres chefs sont les premiers à fréquenter les services, et y entraînent avec eux leurs sujets. Les évangélistes, qui sont au nombre de six, se sont autant que possible répartis sur la surface de l'île, et y sont partout parfaitement bien traités. Sur quelques points les naturels vont jusqu'à leur fournir tout ce qu'il leur faut pour vivre. Ils ont établi le culte dans neuf localités, et ont dans chacune d'elles de cent à cent cinquante auditeurs aussi assidus qu'attentifs.

« Sous cette action de la Parole sainte, quelques-unes des anciennes superstitions et des pratiques les plus grossières du paganisme commencent à tomber en désuétude. Plusieurs espèces de poissons ou d'oiseaux, qu'on regardait autrefois comme sacrées, sont aujourd'hui mangées sans scrupule. Le cannibalisme a complétement disparu de toute la partie de l'île qu'occupent les évangélistes ; depuis la mort du vieux chef, il n'y a eu qu'une seule guerre promptement terminée, et rien ne semble annoncer qu'il doive s'en élever de nouvelles. Enfin beaucoup de naturels désirent de se procurer des vêtements, et tous ceux qui en possèdent déjà sont fiers de les porter, surtout quand ils assistent au service divin. »

« Voilà, disent en terminant MM. Murray et Hardie, ce que

nous avons vu dans le groupe des Nouvelles-Hébrides. Nous plaidons la cause de ces îles devant le Seigneur et devant nos frères en la foi. Leurs populations sont tombées dans un profond abîme de misère et de dégradation, mais elles n'en sont pas moins intéressantes et dignes qu'on s'occupe d'elles. Beaucoup d'entre elles demandent des évangélistes, et la moisson est grande; mais, hélas! il y a peu d'ouvriers à y envoyer. De ceux que le Seigneur y a déjà placés, les uns ont succombé sous le poids accumulé du travail, des privations et des épreuves de toute espèce, d'autres sont près de défaillir, sans que des successeurs se préparent, en assez grand nombre du moins, pour venir les remplacer. Oh! que Dieu ait pitié de ce pauvre peuple, et qu'il bénisse abondamment les efforts tentés pour l'arracher à l'empire des ténèbres! »

Le récit suivant, extrait d'une lettre de M. Powel, missionnaire d'Anatom, est comme le complément de l'article qu'on vient de lire. C'est celui que nous avons annoncé plus haut. Il fait ressortir d'une manière frappante l'obligation de porter l'Evangile aux peuples barbares chez qui de pareilles scènes se passent encore, et met en même temps dans le jour le plus éclatant l'intrépide abnégation avec laquelle les missionnaires savent, en face des fureurs les plus brutales, revendiquer les droits sacrés de l'humanité. Nous allons, suivant notre habitude, laisser parler M. Powel.

« Toutes les anciennes coutumes païennes, dit-il, sont encore pratiquées sous nos yeux. Depuis que nous sommes ici, huit femmes (1), à notre connaissance, ont été étranglées, et, selon toute apparence, il y en a eu bien d'autres. J'ai fait tous

(1) Le rapport de MM. Murray et Hardie parle d'une dizaine; mais la différence des chiffres s'explique par celle des dates. Ce rapport est de plus d'un mois postérieur à la lettre de M. Powel.

mes efforts pour sauver la vie de l'une d'entre elles, il n'y a pas plus de quinze jours. Appelé à visiter un naturel malade, je le trouvai, presque réduit à l'état de squelette, assis en dehors de sa hutte, à côté d'un grand feu. Près de lui se tenait sa femme, toute jeune encore et d'une figure très intéressante. J'administrai au malade quelques remèdes, mais uniquement dans le but d'adoucir ses souffrances, car évidemment les sources de la vie étaient taries en lui. Prévoyant ensuite ce qui arriverait à sa mort, j'allai trouver Jota, le chef du lieu, et le suppliai d'empêcher que la pauvre femme fût étranglée après la mort de son mari. Il me le promit de la manière la plus formelle; mais on va voir quel fond il fallait faire sur sa parole. Quelques jours après cette visite, nous entendîmes, vers midi, retentir les *lamentations de la mort*. Comprenant tout de suite de quoi il s'agissait, j'accourus, et trouvai sur le rivage le corps du défunt étendu en plein air et entouré d'un certain nombre de femmes, qui le frottaient doucement avec des feuilles d'arbres réduites en poussière. Elles avaient le visage baigné de larmes, s'arrachaient les cheveux, et de temps en temps poussaient avec tant de force leurs lugubres clameurs, que j'étais alors forcé de m'éloigner d'elles. Je remarquai qu'à mesure que d'autres femmes arrivaient, elles commençaient par s'asseoir en silence à côté des premières, mais que bientôt, s'excitant de l'émotion vraie ou feinte de celles-ci, elles finissaient par se joindre à elles pour pleurer.

« Ne voyant pas la pauvre veuve au milieu du groupe, je me rendis, mais en vain, dans une maison où l'on m'avait dit que je la trouverais. En revenant, je la vis assise près du cadavre. Il y était arrivé aussi, pendant mon absence, une troupe d'hommes. Je m'approchai et dis avec force : « Cette femme « ne doit pas être étranglée. » Là-dessus quelques-unes des pleureuses prirent la parole et répondirent : « Non, ne la lais« sez pas étrangler. » Je pris la main de la veuve et voulus l'emmener, mais aussitôt quelques jeunes gens, ses parents, la

saisirent pour l'entraîner dans une autre direction. Les mêmes femmes prirent mon parti, et il s'ensuivit une lutte telle qu'une hutte, contre laquelle nous heurtâmes, en fut renversée. Mais à ce moment tous les hommes saisirent leurs massues; un parent de la jeune femme me poussa violemment de côté et leva son arme sur moi, tandis qu'un autre, jeune homme d'une force prodigieuse, nommé Maukavi, prit la victime par le collier qu'elle avait au cou et se mit à la serrer avec vigueur. Je m'élançai pour tâcher encore de l'arracher de ses mains; mais, sans lâcher prise, il me repoussa violemment d'un coup de pied, et, en un instant, je me vis entouré d'hommes armés qui me rendirent tout nouvel effort impossible: l'un d'eux tenait au-dessus de ma tête sa massue levée pour m'en frapper au moindre mouvement. J'appelai le chef, mais en vain. Ce que je vis alors déployer de cruauté sur le corps de la malheureuse créature destinée à périr, est trop horrible pour que je le raconte. Les femmes même, qui avaient semblé d'abord vouloir appuyer mon intervention, prirent part à cet exécrable forfait. Je les vis tenir les membres de la victime pendant qu'elle se débattait et pousser ensuite sur elle leurs gémissements de mort. Oh! si nos chrétiens d'Europe avaient été, comme moi, témoins de cette scène, que leurs prières et leurs efforts seraient alors plus énergiques pour travailler à la conversion de ce misérable peuple!

« Après que le meurtrier eut serré le cou de sa victime assez longtemps pour que la vie fût éteinte, le chef, que j'avais si vainement appelé, fit son apparition. Il s'avança au milieu du groupe, et jetant sur moi un regard de côté pour voir si je l'écoutais, se mit à faire une harangue où il défendait d'étrangler la veuve. Mais le jeune exécuteur jugea si bien cet acte de pure et palpable hypocrisie, que, loin de lâcher sa proie, il demanda une corde pour l'achever. N'en trouvant pas sous la main, on lui passa une longue bande d'écorce qu'il serra autour du cadavre; après quoi il le laissa là et se retira

parfaitement calme et évidemment très satisfait de ce qu'il venait de faire. Ce sang-froid après un tel acte redoubla mon indignation, et je ne voulus pas laisser échapper cette occasion de faire un sérieux appel à la conscience du jeune homme. Je lui adressai en conséquence des reproches sévères. Il essaya d'abord de s'excuser, en disant que, dans les mœurs du pays, ce qu'il avait fait n'était pas un crime ; mais ensuite, comme j'insistais sur les châtiments dus à ces cruautés, il s'emporta, leva sa massue et s'avança sur moi comme pour me tuer. Je fis bonne contenance et lui dis que je ne craignais rien; mais qu'il aurait, lui, à répondre un jour de l'acte abominable que je venais de voir. Cette fermeté lui imposa, et, abaissant son arme, il s'éloigna rapidement de nous. Oh! puisse-t-il, ainsi que tous les autres acteurs de cette scène, non moins barbares que lui, sentir un jour le besoin de faire sa paix avec Dieu et ne trouver de repos qu'en recourant au sang de *l'agneau qui ôte les péchés du monde!* »

NOUVELLES RÉCENTES.

Les missionnaires français et leurs amis en Afrique et dans l'Inde.

On n'a point oublié l'assistance fraternelle et généreuse que, dans de cruels mois de détresse, en 1848 et 1849, les missionnaires français ont trouvée parmi les chrétiens de la colonie du Cap et de l'Inde. Ils n'ont pu qu'être profondément touchés par les témoignages d'amitié et de sympathie qu'ils ont reçus dans ces circonstances douloureuses. Voici, à ce sujet, la traduction de deux lettres qui se trouvent dans le journal anglais, *the South African commercial Advertiser*, du 18 mai 1850, que nous venons de recevoir :

« *A M. John Syme, à la ville du Cap.*

« Bérée, 29 avril 1850.

« Mon cher Monsieur,

« La conférence des missionnaires français m'a chargé de vous transmettre la circulaire ci-incluse, adressée « Aux amis « de la Société des Missions évangéliques de Paris, au sud de « l'Afrique, » et de vous prier respectueusement de lui donner la publicité que vous jugerez la plus convenable, pour qu'elle parvienne ainsi à la connaissance de nos amis dans l'Inde.

« J'ai l'honneur d'être, mon cher Monsieur, etc.

« S. ROLLAND, président. »

« *Aux amis de la Société des Missions évangéliques de Paris, au sud de l'Afrique.*

« Amis chrétiens,

« Réunis en conférence, nous désirons vous exprimer d'un commun accord notre vive reconnaissance pour l'amour fraternel et la sympathie que vous nous avez témoignés, et la précieuse assistance que nous avons reçue de vous pendant la durée de la dernière crise financière par laquelle notre Société a été appelée à passer. Eloignés de notre patrie, privés des ressources au moyen desquelles nous avions pu, jusqu'à ce jour, pourvoir à notre entretien et à celui de notre œuvre, nous étions dans la détresse; mais vous vous êtes empressés de venir à notre aide; vous nous avez exhortés à reprendre courage, et tant que l'heure de l'épreuve a duré, vous n'avez cessé de nous secourir. Grâce à votre concours, nous avons pu demeurer à nos postes et continuer à répandre la connaissance de notre adorable Rédempteur. Notre Société est de nouveau en état de nous faire les remises nécessaires ; nous avons en conséquence l'espoir que nous aurons longtemps encore le privilége de travailler dans ce pays, couvert encore en grande partie d'obscurité et de ténèbres. Tout en rendant

gloire à Dieu, nous désirons garder toujours dans nos cœurs le souvenir de votre amour et de votre empressement en notre faveur. Recevez donc l'expression de notre plus cordiale gratitude, amis du Cap et des différentes villes de la Colonie, amis chrétiens de toutes dénominations, qui vous êtes hâtés de nous porter secours. Amis de notre Mission, qui résidez aux Indes, nous vous remercions aussi sincèrement, et pour vous tous nous prions notre Seigneur et Maître de vous rendre avec abondance ce que vous avez fait pour nous, en vous accordant une mesure pressée et qui déborde de ses bénédictions les plus excellentes.

« Au nom de la Conférence des missionnaires français,

« S. ROLLAND, président. »

Il y a quelques mois déjà que le comité de Paris a adressé une lettre pareille, et dans le même but, aux chrétiens de la colonie du Cap et de l'Inde, pour les remercier de leur généreuse et efficace coopération dans des jours difficiles.

Iles Sandwich.

On écrit de Lahaina (île d'Hauaii) que l'Eglise de ce lieu continue à s'affermir et à s'étendre. Sept nouveaux chrétiens viennent d'être admis dans son sein, et un plus grand nombre de candidats sollicitent avec ardeur la même grâce. Les écoles y sont très florissantes, et enfin les membres de l'Eglise contribuent avec une remarquable générosité pour l'entretien de leur pasteur, pour l'achèvement de leur temple et pour divers autres objets religieux ou d'un intérêt général.

A ces détails, le missionnaire qui les donne ajoute le passage suivant, qui, mieux que tout le reste peut-être, met en évidence l'empire que l'Evangile exerce sur les âmes de ces nouveaux chrétiens.

« L'année dernière, quinze membres de notre Eglise sont allés en Californie à la recherche de l'or. Presque tous ont, à leur retour, fait au Seigneur une part dans ce qu'ils avaient rapporté. L'un d'eux, se voyant un gain net de 400 dollars, en a donné cinquante au Conseil américain pour les Missions. C'est moi-même qui ai transmis cette somme au trésorier, en demandant que le nom du donateur fût inscrit parmi les membres à vie de la Société. Un fait non moins réjouissant, c'est que pas un de ces hommes n'a déshonoré par sa conduite sa profession de l'Evangile. Tous, au contraire, se sont soigneusement abstenus de jouer, de boire, de profaner les sabbats et de se livrer à aucun des nombreux désordres qui règnent partout en Californie. Des témoignages venus de divers côtés ont été unanimes sur ce point. Nous en avons été d'autant plus réjouis, que ce séjour de nos chrétiens hors de leur pays était comme une première expérience de ce qu'ils pourraient être loin de nous et de notre influence. »

Heureux le pasteur qui peut tenir un pareil langage en parlant de ses paroissiens!

Afrique centrale.

Le révérend M. Krapf, fixé, comme nos lecteurs le savent, parmi les Wonicas de la côte de Zanguebar, vient d'arriver à Londres. Cet éminent serviteur de Dieu, qui a fait, ainsi que son collègue, M. Rebmann, plusieurs voyages d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique, pense qu'il serait possible d'établir, à travers ce vaste continent et sous l'équateur même, une longue chaîne de stations missionnaires qui relieraient l'est à l'ouest et feraient pénétrer ainsi la lumière de l'Evangile au centre même de ces régions inconnues. L'un des principaux buts de son voyage paraît être de recommander ce projet à l'attention du comité de la Société des Missions épiscopales.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Conférence annuelle des Missionnaires français.

Discours de M. Rolland. — Rapports des divers missionnaires. — Station de Carmel. — Station de Béthulie. — Station de Béerséba. — Station de Béthesda. — Station de Morija.

Nous disions l'autre jour comment pouvait, selon nous, s'expliquer la rareté comparative des communications reçues dans ces derniers temps de notre Mission du sud de l'Afrique. Le document que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les dédommagera de cette absence momentanée de nouvelles directes et détaillées. En 1849, nos missionnaires, retenus dans leurs stations respectives par la difficulté des circonstances, n'avaient pu avoir leur conférence annuelle; plus heureux cette année, ils ont repris ce doux et salutaire usage, et c'est le rapport de cette conférence que nous avons aujourd'hui à reproduire. On le lira avec d'autant plus d'intérêt qu'il expose avec clarté la nouvelle position faite à notre Mission par les changements politiques survenus dans le pays, et que, d'un autre côté, les épreuves par où il a plu au Seigneur de faire passer la Mission, n'ont point empêché de voir toujours sa main miséricordieuse manifestement étendue sur l'œuvre et sur les fidèles serviteurs auxquels il l'a confiée. Ces chers amis nous disent leurs inquiétudes et leurs mécomptes aussi bien que leurs joies et leurs espérances; qui

ne se sentirait incité à les aimer encore davantage pour cette franchise unie à tant de foi et à un dévouement si ferme? Il y a là de quoi édifier et encourager puissamment tous ceux qui s'intéressent à leurs travaux. Aussi nous gardons-nous bien de rien retrancher aux tableaux qu'ils nous en tracent eux-mêmes.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques, à Paris.

Carmel, 27 mai 1850.

Messieurs et très honorés frères,

La Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique s'est réunie à Bérée, le 22 avril 1850.

Etaient présents : MM. Pellissier, de Béthulie; Lemue, de Carmel; Rolland et Keck, de Béerséba; Arbousset, de Morija; Dyke, de Thaba-Bossiou, et Maitin, de Bérée. Les frères Schrumpf et Cochet (1) étaient absents, ainsi que MM. Daumas et Lautré, que des circonstances de famille retenaient impérieusement à Mékuatling. La Conférence a vivement regretté de se voir privée de la coopération et des lumières de ces chers collègues.

L'un des frères ayant été invité à implorer la bénédiction de Celui sans l'assistance duquel nos projets deviennent vains et inutiles, on fit lecture des Instructions; puis notre frère Rolland prononça l'allocution toute fraternelle que nous reproduisons ici.

« Combien notre réunion finale dans le royaume de notre Père céleste, où il n'y aura plus ni deuil, ni cris, ni travail, mais une joie inénarrable, une paix constante et une félicité sans fin, combien cette réunion ne sera-t-elle pas déli-

---

(1) Notre frère Cochet, que des obstacles de voyage avaient d'abord empêché d'assister à nos réunions fraternelles, y a pris part vers la fin.

cieuse, puisque, dès ici-bas déjà, nous éprouvons un bonheur si doux à nous retrouver ensemble, et à mettre en commun nos épreuves et nos succès, nos difficultés et nos encouragements ! Dix-huit mois se sont écoulés depuis que notre dernière Conférence a eu lieu. Puisque le Seigneur daigne encore nous réunir aujourd'hui pour nous occuper de l'œuvre sainte qu'il a bien voulu nous confier, il ne peut que nous être utile et avantageux de jeter un coup d'œil sur le passé.

« Lors de notre dernière réunion, qui a eu lieu en septembre 1848, nous avions de sérieuses appréhensions sur l'avenir de notre Société ; les événements nous faisaient alors un devoir de ralentir la marche de nos travaux au lieu de l'accélérer. Mais l'expérience nous a appris, ainsi que l'apprendra toujours quiconque voudra étudier attentivement les voies de la divine Providence à l'égard de ses serviteurs, que ces mêmes difficultés, qui paraissent d'abord si pénibles à supporter, ont toujours pour résultat notre plus grand bien. En effet, quels fruits précieux la gêne excessive de notre situation n'a-t-elle pas portés, et pour nous-mêmes et pour ceux dont les cœurs se sont émus de sympathie envers nous? Leurs mains se sont promptement ouvertes pour secourir une œuvre aussi philanthropique que chrétienne, dès qu'ils l'ont vue prête à tomber en ruines, faute de ressources pécuniaires. Quant à nous, l'embarras où s'est trouvé momentanément notre Société, nous a appris à croire, à prier et à attendre patiemment la délivrance du Seigneur. Cet embarras a été aussi le moyen dont Dieu s'est servi pour faire naître un intérêt plus général et plus profond en faveur de notre Mission. Au moment même où nous étions réduits à délibérer sur les moyens d'obtenir de l'assistance dans la colonie, des chrétiens distingués de la ville du Cap avaient déjà formé ce comité de secours, dont le zèle et l'activité nous ont causé une si agréable surprise. C'est bien ici que nous avons pu nous appliquer ces paroles d'Esaïe, LXV, 24 : *Avant qu'ils crient, je les aurai exaucés, et lors-*

qu'ils parleront encore, je les aurai entendus. Des secours nous sont parvenus de toutes les principales villes de la colonie et des chrétiens de toutes les dénominations. Les subventions qui nous sont, à plusieurs reprises, arrivées des Indes, sont autant de preuves vivantes que l'œuvre à laquelle nous nous sommes voués est aussi chère aux chrétiens pieux qui cultivent cette portion de la vigne du Seigneur, qu'elle est agréable à Dieu. Aussi l'ont-ils prise vivement à cœur, et en ont-ils fait l'objet de leurs prières et de leur libéralité. Les fidèles de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Allemagne, de la Suisse, de la Hollande et d'autres parties de l'Europe, n'ont pas été non plus indifférents aux besoins urgents de notre Mission, de sorte que nous avons contracté une dette de gratitude vis-à-vis de l'Eglise de Christ tout entière. Les prières qui ont accompagné leurs offrandes ont été exaucées; que notre dévouement soit plus entier dans une cause qui a été l'objet de tant de sympathie. Après de telles marques d'approbation de la part du Seigneur et de la part de nos frères de toutes les communions et de tous les pays, ne trouvez-vous pas l'œuvre à laquelle nous avons consacré nos vies, plus sérieuse, plus grande, plus belle, et demandant de nous de nouveaux efforts pour la développer et l'étendre? Une telle manifestation n'est-elle pas bien propre à fortifier nos mains, à entretenir notre foi, dans le moment présent, où de nouvelles difficultés surgissent et où des obstacles inattendus viennent se jeter en travers de notre chemin dans l'œuvre de l'évangélisation des païens?

« Notre frère Casalis vient aussi de nous informer qu'il a reçu de la part de plusieurs Eglises de France, les assurances les plus solennelles qu'elles ne nous abandonneront point; et j'ai la joie de vous annoncer, de la part du vénérable Comité de notre Société, l'agréable nouvelle que ceux de nos frères qui avaient été forcés de quitter leurs postes respectifs, lors de notre dernière Conférence, peuvent les réoccuper aujourd'hui

avec la pleine certitude d'y être soutenus dans leurs travaux futurs. Je vous en félicite, chers collègues de Cana, d'Hébron et d'Hermon, et je forme en même temps les vœux les plus sincères pour qu'une abondante bénédiction d'en-haut vous y accompagne.

« Nous avons été appelés à sympathiser à la rude épreuve de l'un de ces trois frères, qui a, dans le courant de l'année dernière, perdu la compagne de sa vie et de ses travaux. La mort qui pendant de longues années avait épargné les membres adultes de notre famille missionnaire, y a enfin fait une brêche en enlevant une sœur qui venait à peine d'entrer dans sa sphère d'activité. Mais la grande patience avec laquelle elle a supporté ses longues épreuves, sa résignation à la volonté du Seigneur, nous ont prouvé qu'elle était mûre pour le Ciel. Nos prières l'ont accompagnée lorsqu'elle a pris son essor vers le royaume de la gloire; elle n'est pas perdue, elle nous a devancés. Cher frère, puisse le Seigneur compenser lui-même cette perte douloureuse, et combler le vide que ne manquera pas de vous causer son absence dans la station de Cana! Puisse-t-il vous y tenir lieu d'épouse, d'ami et de père! puisse aussi un avertissement si solennel servir à nous rendre plus vigilants, afin que nous travaillions avec zèle à l'œuvre du Seigneur, tandis qu'il est jour et avant que la nuit vienne, dans laquelle personne ne pourra plus rien faire! »

CARMEL.

A la suite de ce discours, les frères ayant été invités à faire la lecture de leurs rapports pour constater l'état de l'œuvre sur nos différentes stations, le directeur de l'établissement projeté de Carmel s'est exprimé comme suit :

« Lorsque les premiers missionnaires protestants français pénétrèrent au nord du fleuve Orange, il y a vingt ans, on n'y comptait que sept établissements européens; ils appartenaient à la Société des Missions de Londres et à celle des Wes-

leyens; aucun fermier n'y possédait un pouce de terre. Les plaines qu'arrosent l'Orange, le Vaal et leurs tributaires, étaient occupées par les races cafre et hottentote. Celle-ci se composait des Griqois, des Koranas et des Bushmen; celle-là des Béchuanas, des Bassoutos et des Zoulas avec leurs nombreuses subdivisions. A cette époque, un fermier obtenait des indigènes la permission de faire paître ses troupeaux au-delà du fleuve, mais il le repassait avant la saison pluvieuse, et laissait ses voisins en pleine possession de leurs droits.

« Ce fut en 1835 que commença l'émigration des colons hollandais. Mécontents des mesures du gouvernement anglais, qui venait d'abolir l'esclavage dans la colonie du Cap, et peu rassurés au sujet des Amakosas, beaucoup de fermiers vendirent leurs propriétés foncières pour aller fonder une république batave indépendante, au nord de la colonie. Leur marche fut marquée par d'affreux massacres (1) et par de sanglantes représailles. Les Zoulas, nation guerrière et barbare, tentèrent seuls de s'opposer à leurs progrès. Dingaan perdit dans cette lutte son pouvoir et la vie. Moussilékatsi, après de vains efforts pour les repousser, se vit contraint de céder et de s'enfuir. Force fut bien aux autres peuplades moins aguerries de recevoir des hôtes qu'on ne pouvait pas congédier.

« Les flots de l'émigration n'ont pas cessé depuis lors de s'avancer vers le centre de l'Afrique. A l'heure qu'il est, l'avant-garde de ces fermiers intrépides est parvenue aux rives de la rivière Limpopo. Le bassin de la Marikoe, où vivait naguère la tribu des Baharutsis, Mosiga, station missionnaire fondée en 1832, et le pays situé à l'est sont couverts d'établissements européens. Ainsi, dans l'espace de quinze années, la race blanche s'est emparée d'une étendue de pays presque aussi vaste que la France, et est arrivée jusqu'aux dernières limites connues

(1) Retief et plus de 60 fermiers furent égorgés par Dingaan; d'autres eurent le même sort chez Mouselekatsé.

du sud de l'Afrique, si l'on en excepte la découverte récente du lac intérieur. Toutes les sources dont on peut tirer parti pour l'agriculture, tous les pâturages de quelque valeur sont au pouvoir du peuple civilisé. On a bien laissé aux indigènes qui se trouvent encore dans ce grand cadre, quelques coins de terre, mais on les rogne encore fréquemment, et il semble que l'on est convenu de les refouler dans les déserts du Kalagari ou dans les montagnes inaccessibles des Maloutis.

« En 1843, le gouvernement britannique s'empara de Natal dans un intérêt politique plutôt qu'en vue de venir en aide aux naturels et de prévenir leur esclavage. Cinq années plus tard (1848), il prit possession du plateau situé entre l'Orange et le Vaal, en fit une province dépendante de la colonie, et le divisa en quatre grands districts. C'est en février de la même année que parut la proclamation qui annonçait cette nouvelle mesure. Tout européen qui s'était mis en possession d'une ou de plusieurs fermes, les recevait en pur don de la générosité du gouvernement britannique, quelles que fussent les conditions auxquelles il les tenait des chefs du pays. Le même privilége était accordé aux indigènes qui se trouvaient compris dans les limites de la nouvelle province, mais les autorités constituées surent presque partout éluder cette dernière restriction. Il s'est trouvé qu'il y avait bien peu d'hommes de couleur qui eussent des droits dans la nouvelle province, et ceux qui en avaient d'incontestables ont reçu l'ordre de vendre, dans un délai donné, la source et le pâturage où ils avaient trouvé jusqu'ici leur subsistance. D'ailleurs, ce qui rend le droit de possession des indigènes à peu près illusoire, c'est que l'on a forcé leurs chefs à accepter des limites; ces limites les resserrent dans des espaces si étroits, que telle population de quatre à cinq mille âmes n'a pas plus d'espace que sept à huit fermiers.

« Est-il étonnant que des populations accoutumées à l'indépendance, et d'ailleurs bien loin d'avoir atteint à la perfection,

aient laissé échapper un cri de surprise, et que la mission ait vu dans ces derniers temps des hommes qu'elle croyait sincèrement gagnés au christianisme hésiter un moment, reculer et même faire naufrage quant à la foi? Ils s'étaient naïvement imaginé que la masse des blancs était chrétienne; mais, n'ayant pu se rendre compte de ces empiétements, de cette soif ardente de propriété, incompatibles avec les priucipes de la morale évangéliqne, ils ont tenu pour suspect tout ce qui leur venait de ce côté, et même la religion. De là la tiédeur, les murmures de la multitude, et la défection que l'on a remarquée dans nos troupeaux.

« Il nous est pénible, après tant d'années de travaux, et après un acheminement lent, mais constant dans les voies de l'amélioration, d'avoir à signaler la perte de la nationalité des indigènes et un moment de souffrance et de suspension morale qui se fait sentir plus ou moins dans toute la population. Cependant nous avons lieu de croire que la marche ordinaire des événements se rétablira. Nous devons reconnaître en tout ceci le doigt de Dieu qui châtie les peuples pour les instruire, et qui permet certains maux pour en prévenir de plus grands. Dans tous les cas, il nous reste encore une œuvre à accomplir, ou plutôt rien n'est changé pour nous. Sauver les âmes en leur apprenant à connaître le seul vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé, paître les troupeaux que le Seigneur a fait naître à la foi, travailler en vue du ciel et non de la terre, prier sans cesse, tel est le but que nous nous sommes proposé d'abord et que nous poursuivrons par la grâce de Dieu et le secours du Saint-Esprit.

« Dans les nouveaux arrangements qu'ont arrêtés les autorités anglaises, Carmel a perdu ses deux annexes. Un ordre du premier magistrat de la province a obligé les natifs à vendre les quelques fermes qui leur restaient dans les limites britanniques. Lepui, y trouvant son profit, s'empressa d'obtempérer et vendit Kettle-Fontein à l'instant même où cette nouvelle

lui parvint et avant que cet ordre inattendu fût connu des missionnaires. En vain nous essayâmes de réclamer, la vente fut reconnue valable et confirmée. L'annexe de Groenfley, que M. Rolland avait consenti à rattacher à l'institution de Carmel, et que j'ai évangélisée dans le courant de l'année dernière, vient également d'être cédée à un Européen; les habitants l'ont évacuée.

« Carmel est donc réduit à ses propres ressources ou à peu près. Dix familles sont venues se joindre à nous dans le courant de l'hiver dernier, et les habitants de Kettle-Fontein, laissés sans asile, doivent s'y rendre après la moisson.

« Si nous avons éprouvé des désagréments depuis notre dernière réunion, nous avons aussi recueilli des consolations dans l'exercice de notre ministère. Tous les habitants de la station ont assisté au culte avec assiduité. Ce qui me porte à espérer que ce n'a pas été sans profit, c'est que ceux qui sont encore hors de l'Eglise recherchent les croyants pour s'entretenir avec eux des vérités qu'ils entendent dans l'Eglise. Parmi ceux que nous considérons comme en voie de conversion, se trouvent une femme qui nous a suivis de Motito, et deux autres individus qui ne résident sur la station que depuis peu.

« En novembre 1848, nous avons admis au sacrement du baptême cinq candidats. Depuis lors nous avons dû interdire la table du Seigneur à deux communiants, l'un coupable du péché dominant de la nation, la polygamie ; l'autre pour une faute beaucoup moins grave, mais pourtant de même nature, *les passions charnelles qui font la guerre à l'âme*, selon l'énergique expression d'un écrivain sacré. L'un et l'autre ont confessé leur faute et promis de renoncer au péché.

« Le nombre de nos écoliers journaliers est de vingt; nous espérons qu'il sera beaucoup augmenté par l'accession des habitants de Kettle-Fontein. Plusieurs adultes sont en voie de progrès, au moyen de l'école du dimanche à laquelle tous assistent.

« La bâtisse du séminaire, qui avait dû être suspendue par manque de fonds, a été reprise par autorisation de nos Directeurs. Vous apprendrez avec plaisir que ce bâtiment vient d'être terminé, à l'exception des fenêtres et des portes intérieures. Sans cette dernière circonstance, il aurait pu être habité depuis quelques semaines. »

Résumé général.

Communiants	35
Id. suspendus	2
Catéchumènes	3
Enfants baptisés	8
Mariages	5
Ecoliers	20
Congrégation	100

Souscription en faveur de la Société (1850). 7 £ 5 sh 3 d.

BÉTHULIE.

Après la lecture de ce rapport, notre cher collègue de Béthulie a pris la parole ; il a raconté les alternatives de découragement et d'espérance, d'épreuve et de succès par lesquelles il a été appelé à passer dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, et a dit :

« Il y a beaucoup de gens qui, comme Balaam, désirent mourir de la mort des justes, mais qui se soucient peu de vivre de la vie des justes. Cependant le Seigneur s'est réservé au milieu de nos pauvres Béchuanas un petit nombre de personnes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. Il faut bien le reconnaître, la politique adoptée par le gouvernement britannique a beaucoup nui aux progrès de l'Evangile. Les indigènes s'occupent plus des difficultés présentes que des biens à venir, des nouvelles du jour que des vérités révélées. Ils ne peuvent pas être indifférents aux changements apportés dans le pays, changements qui les privent d'une portion considérable de leurs terres. Cependant, à tout prendre, les habitants de Bé-

thulie n'ont peut-être pas autant souffert que ceux de plusieurs autres stations qui ont été resserrées dans des limites plus étroites.

« Dans le courant du mois dernier j'ai eu la joie d'administrer le sacrement du baptême à seize personnes et de les admettre à la table du Seigneur. Cette réception a été à la fois édifiante et encourageante. L'assemblée était plus nombreuse que de coutume. Les néophytes ont pris le sérieux et solennel engagement de servir Dieu, en présence d'un auditoire qui accueillait leurs paroles avec une profonde attention.

« Les membres de l'Eglise, devenant de jour en jour plus nombreux, réclament aussi plus de soins et plus de surveillance que par le passé. Le premier feu de la conversion une fois passé, il faut veiller à ce qu'ils ne tombent pas dans le formalisme ou dans la langueur; le zèle venant à diminuer chez les uns, il faut le stimuler; l'amour du Seigneur devenant moins vif chez les autres, il faut le ranimer; lorsque la foi commence à faiblir, il faut l'alimenter; enfin, les séductions du monde devenant toujours plus nombreuses, il faut fournir aux fidèles des armes pour les combattre.

« Quoique la majorité de nos communiants n'aient rien de bien saillant dans leurs progrès, il est cependant juste de leur rendre le témoignage que leur conduite est irréprochable. Nous aimerions voir en eux plus de vie, plus d'amour et plus d'activité dans l'œuvre du Seigneur; mais ils paraissent sentir le besoin de profiter des moyens de grâce qui leur sont offerts, et même ils s'intéressent aux progrès du règne de Dieu. Une collecte, qui a été ouverte au commencement de l'année en faveur des Missions, a réalisé la somme de 40 £ 1 sh 6 d. Je connais parmi les souscripteurs plusieurs individus qui se trouvaient dans la plus grande pénurie à cause d'une grande sécheresse survenue dans le pays.

« En dépit de tous les moyens de prudence auxquels j'ai eu recours pour n'admettre au nombre des communiants

que des âmes sincèrement converties, j'ai cependant eu la douleur d'en voir tomber quelques-unes dans des fautes graves. Ainsi, dans le courant de l'an passé, quatre personnes ont été exclues de l'Eglise; deux nous ont quittés après s'être laissés aller au péché, et deux sont sous la discipline pour un temps indéterminé, à cause d'adultère.

« Quant à la population païenne proprement dite, je vois avec plaisir que, nonobstant la crise politique par laquelle nous avons passé, une portion considérable a toujours bien fréquenté nos services du dimanche. Une sécheresse de plusieurs mois, qui oblige toujours les indigènes à donner à leurs troupeaux des soins particuliers, ne les a pourtant pas empêchés d'assister à la prédication de l'Evangile. Il nous est doux de pouvoir aussi signaler une amélioration sensible dans leurs mœurs. La connaissance de l'Evangile semble produire dans leur condition sociale d'heureux changements. Leurs mariages, qui étaient autrefois contractés clandestinement, selon les coutumes païennes, sont maintenant pour la plupart bénis dans l'église. Bien des gens, qui ne font pas encore profession d'être chrétiens, se conduisent honnêtement selon le monde. A l'église leur attention est soutenue, et, à fort peu d'exceptions près, tous les auditeurs sont décemment vêtus; on croirait se trouver au milieu d'une congrégation européenne. Enfin nos indigènes observent assez bien le saint jour du dimanche, malgré le mauvais exemple que les fermiers leur donnent souvent sous ce rapport.

« L'école, à laquelle nous avons toujours attaché une grande importance, laisse beaucoup à désirer. Les écoliers ne sont plus ni aussi nombreux, ni aussi réguliers que par le passé. A mesure que les indigènes apprennent à apprécier l'industrie, ils sont tentés d'attacher trop d'importance au travail de leurs enfants et pas assez à leur éducation.

« La civilisation fait parmi nous de rapides progrès. Plusieurs possèdent de bonnes voitures. Les hommes, qui autre-

fois se déchargeaient sur leurs compagnes des soins de l'agriculture, commencent à s'en occuper et à y prendre goût ; ils ont déjà une vingtaine de charrues qu'ils utilisent partout où il y a des fontaines, car l'on sait qu'en Afrique le froment ne croît guère qu'au moyen de l'irrigation. »

Résumé de l'année.

Adultes baptisés...........	16
Enfants *id*.............	31
Mariages.................	22
Congrégation.............	400 à 500
Ecoliers...................	80 à 140
Population, environ........	3,200
Souscription en faveur de la Société...	40 £ 1 sh 6 d

Résumé général.

Communiants..................	200
Id. émigrés...........	8
Enfants baptisés..................	214
Mariages......................	131
Catéchumènes..................	6

BÉERSÉBA.

Cette station, naguère si florissante, a eu à lutter cette année contre des difficultés très graves. Cependant des bénédictions sensibles ont encore été accordées aux travaux de nos frères. Nous ne préjugerons pas les faits et nous laisserons parler notre frère Rolland.

« *Le royaume des cieux*, dit le Sauveur, *est semblable à un filet qui étant jeté dans la mer*, *ramasse toutes sortes de choses. Quand il est rempli*, *les pécheurs le tirent sur le rivage*, *et*, *s'étant assis*, *ils mettent ce qu'il y a de bon à part dans leurs vaisseaux et ils jettent ce qui ne vaut rien*. La séparation des bons d'avec les méchants n'aura pas lieu à la fin du monde seulement, mais elle a déjà commencé ici-bas,

dès la naissance de l'Eglise militante. Les serviteurs de Dieu ont souvent eu la pénible tâche de devancer l'œuvre assignée aux anges au dernier jour, de retrancher de l'Eglise de Christ les scandales et les vices. C'est ainsi qu'après avoir jeté le filet de l'Evangile et l'avoir pour ainsi dire rempli, nous avons dû nous asseoir et rejeter ceux qui, par leurs œuvres, se sont montrés indignes du royaume de Dieu. Nous n'en serons pas étonnés si nous réfléchissons aux obstacles formidables qui s'opposent dans le cœur de l'homme pécheur aux progrès des vérités divines. Or, cette remarque, applicable à tous les hommes, l'est bien davantage à ces tribus qui sortent à peine d'un paganisme grossier. Si nous faisons aussi la part du caractère des indigènes, naturellement légers, inconstants, indécis, et des habitudes qu'ils ont contractées dans le paganisme, y aura-t-il lieu de nous étonner que nous ayons à signaler des mécomptes qui, aux yeux de l'homme naturel, peuvent paraître un pas rétrograde ? Quoi qu'il en soit, nous trouvons des exemples analogues à celui-ci dans le passé et même jusque dans l'Eglise primitive, à l'époque où Jésus jetait les fondements de l'antique édifice de la foi. Est-il donc si surprenant que le mouvement extraordinaire qui a remué la nation des Bassoutos, à l'époque où le christianisme s'est introduit chez eux, soit maintenant suivi de quelques oscillations? Sans doute, la défection de plusieurs de nos Bassoutos est un fait pénible à constater ; nous espérions d'eux de meilleures choses, mais il faut nous résoudre à dire avec l'apôtre saint Jean : *Ils sont sortis d'entre nous, mais ils n'étaient pas des nôtres*. Que le récit de nos mécomptes fasse naître en nous un profond sentiment d'humilité, mais ne nous laissons pas aller à un découragement coupable qui pourrait paralyser nos efforts et compromettre notre œuvre : nous sommes certains que la victoire finale appartient à l'Evangile.

« A notre dernière conférence annuelle, qui a eu lieu à Béthesda, le nombre des membres de l'Eglise de Béerséba

s'élevait à 463. Depuis lors, 48 personnes, baptisées en septembre dernier, ont porté le nombre des communiants à 511. Aujourd'hui il n'est plus que de 430. La différence entre ces deux chiffres indique donc un déficit de 81 membres.

« En vous signalant dans ce rapport les causes principales de cette diminution, je dois mettre en première ligne les changements politiques qui viennent d'avoir lieu. Les naturels étaient libres, ils possédaient un vaste territoire très favorable à l'accroissement des troupeaux, ils y vivaient en paix depuis que l'Evangile leur avait été apporté, et ils se gouvernaient à leur gré. Tout-à-coup ce pays a passé sous la puissance d'un gouvernement étranger et a été érigé en souveraineté anglaise, sous prétexte de lui assurer une protection durable. Des limites ont été faites contre le gré de la nation, sans trop consulter les chefs, et Béerséba, comme vous le savez, se trouve compris dans cette portion du territoire qui a été allouée aux Européens. De cette manière la station a été pour ainsi dire retranchée du Lessouto proprement dit. Mais les limites qu'on nous a imposées sont beaucoup trop resserrées pour la population des alentours de Béerséba, et les troupeaux se trouvent refoulés sur un terrain qui ne suffit pas pour les nourrir. Beaucoup de gens se voyant dépossédés de leur partage par un gouvernement qui professe la religion chrétienne, se sont hautement récriés contre ces nouvelles mesures. De là les émigrations nombreuses qui ont déjà eu lieu, et qui auront probablement encore lieu, à mesure qu'on distribuera leur pays et leurs sources d'eau au fermiers européens. Malheureusement, dans ces tristes frottements des blancs avec les noirs, ceux-ci n'ont pas toujours su faire la part de la politique et celle de la religion ; ils ont au contraire confondu souvent ces deux choses. De cette manière notre ministère a été rendu suspect aux yeux d'un grand nombre, par la seule raison que nous sommes aussi Européens. Ces préjugés ont nui à notre influence et ont été une pierre d'achoppement pour plusieurs.

« Les limites imposées par le gouvernement aux chefs indigènes ont aussi fait naître parmi eux des rixes fâcheuses, qui ont finalement abouti à la guerre ; ce qui a causé la ruine de plusieurs âmes. Moshesh s'étant engagé dans une guerre qui lui attirait un grand nombre d'ennemis, tenait à concentrer ses sujets autour de lui, et dans ce but, il a favorisé secrètement l'émigration des habitants de Béerséba. Mais la majorité de notre population est restée attachée à ses missionnaires, ce qui a porté le chef Moshesh à nous offrir un emplacement de notre choix dans le Lessouto.

« Une autre cause que je dois aussi mentionner comme ayant contribué aux défections des membres de notre Eglise, ce sont les mauvais exemples que donnent les blancs aux indigènes, tels que la profanation du jour du Seigneur et l'immoralité connue de quelques-uns des plus influents.

« Enfin, nous trouvons une autre cause de refroidissement parmi nos chrétiens dans la chute de quelques individus qui appartiennent aux principales familles de la tribu, et notamment à celle de Moshesh. Autrefois nos jeunes gens prenaient ses fils pour modèles dans la voie du bien, aujourd'hui ceux-ci sont devenus les promoteurs des anciennes coutumes.

« Toutes ces causes réunies, et d'autres que nous pourrions alléguer, ont agi simultanément sur des chrétiens encore peu affermis. Nous ne sommes donc pas surpris de ces désertions que nous déplorons sincèrement. Ce qui nous étonne davantage c'est d'avoir pu conserver tant de monde. Nous ne sommes pas non plus sans espérance de voir bientôt rentrer dans le bercail beaucoup de personnes éloignées de la table sainte, et qui déjà nous paraissent sur la voie de la repentance.

« Avant de terminer ce rapport, je me sens pressé de bénir le Seigneur pour les encouragements qu'il a bien voulu nous accorder. Nous avons eu le privilége, en septembre dernier, de baptiser 48 adultes et 25 enfants, indépendamment de 40 autres qui ont aussi reçu le sceau du baptême à diverses

époques de l'année. Ces 48 adultes ont persévéré dans la bonne voie, à l'exception de 4 jeunes gens qui se sont laissés entraîner au rite de la circoncision.

« Notre frère, que vous m'aviez adjoint provisoirement, a bien voulu se charger de l'instruction religieuse de la classe des candidats au baptême. Notre intention était de les admettre à la dernière fête de Pâques, mais comme il y a eu des chutes chez quelques personnes, nous avons cru devoir différer leur admission. Ils sont encore au nombre de 31.

« Dans ces temps de refroidissement général, ce n'a pas été pour nous une petite satisfaction de voir 13 personnes, élevées dans nos écoles, se réveiller du sommeil de la mort, et chercher le salut en Celui qui est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification. Elles ont été agrégées à la classe des catéchumènes, qui a aussi subi une diminution considérable, occasionnée par des émigrations. Elle compte cependant encore 75 personnes, parmi lesquelles un certain nombre désirent vivement le baptême.

« Nous avons aussi à mentionner la célébration de 24 mariages faits d'après le rite chrétien ; 17 de nos jeunes gens se sont bâti des maisons pour y recevoir leurs compagnes ; ils n'attendent que notre retour de la conférence pour recevoir la bénédiction nuptiale et célébrer la fête des noces.

« Le retour dans l'Eglise de ceux qui avaient pris part à la guerre nous a consolés : leurs discours, qui respiraient la componction, ainsi que les exhortations qui leur furent adressées par les croyants restés fidèles, nous ont édifiés.

« Notre congrégation du dimanche a subi peu de variations sous le rapport du nombre, de la régularité et de l'attention. Le lieu destiné au culte est encore trop petit pour les contenir tous, surtout dans les jours de communion.

« Les écoles sont au contraire moins fréquentées que par le passé ; le goût pour la lecture est moins général ; cependant nos indigènes se livrent à la lecture dans leurs maisons, et

n'ont pas encore perdu la bonne habitude de faire le culte domestique matin et soir. On y chante ordinairement des cantiques et on y lit une portion des Saintes-Ecritures.

« La nouvelle église est en construction. Déjà la moitié des portes et des fenêtres sont à la hauteur des arches; dès que l'autre moitié sera terminée, il ne restera plus que 4 pieds de mur pour arriver à la hauteur du toit. Ce bâtiment a été entrepris aux frais des membres du troupeau, dont une partie est encore occupée à faire des briques. Il nous faudra cependant avoir recours à une seconde collecte afin d'être en état de l'achever. Une petite maison, destinée à notre frère Keck, a été bâtie à peu de frais, grâce à l'assistance que nous ont donnée les frères Gosselin et Lauga.

« Enfin les travaux de l'imprimerie n'ont pas été tout-à-fait négligés : la dernière feuille du livre des Actes vient d'être tirée. Un millier d'exemplaires des Evangiles et des Actes sont brochés; 300 exemplaires de cet ouvrage ont été remis à nos frères, les missionnaires wesleyens, au prix d'une demi-couronne, ou environ 3 fr. l'exemplaire. »

Résumé de l'année.

Adultes baptisés................	48
Enfants *id*....................	65
Mariages.......................	24
Candidats......................	31
Personnes réveillées.............	13

Résumé général.

Communiants.................	391
Id. suspendus...........	39
Id. passés dans d'autres Eglises...........	22
Id. retranchés..........	54
Id. morts...............	5
Auditeurs.....................	600
Catéchumènes..................	106

Ecoliers..........................	80
Enfants baptisés................	617
Adultes *id.* (environ)........	409

BETHESDA.

Notre frère de Béthesda n'ayant pas assisté à nos séances, nous a envoyé le rapport de ses travaux, dont lecture a été faite. Il est bien remarquable que notre collègue débute exactement de la même manière que notre cher frère Rolland. Lui aussi compare le royaume des cieux à un filet jeté dans la mer, et nous montre les serviteurs de Dieu occupés, dès ici-bas, à rejeter, autant qu'il est en eux, toutes les choses immondes que le filet a ramassées, en attendant que les anges opèrent la séparation finale des bons et des méchants. Cette coïncidence de vues, cette analogie de pensées, n'a cependant rien d'extraordinaire. Placés dans les mêmes circonstances, occupés à la même œuvre, faisant les mêmes expériences, et également éclairés par la lumière des Saintes-Ecritures, les serviteurs de Dieu se rencontrent souvent et se comprennent. Mais nous laisserons parler notre frère.

« Parfois, dit-il, dans l'économie actuelle, les méchants mêlés aux enfants de Dieu pour un temps, fatigués de marcher avec eux, se séparent eux-mêmes pour vivre selon les convoitises de leurs cœurs. C'est ainsi que nous avons vu deux hommes et trois femmes renoncer à *la communion des saints*, pour se livrer aux suggestions du malin. *Ce qu'on dit par un proverbe véritable leur est arrivé, le chien est retourné à ce qu'il avait vomi.* (II Pierre II, 22.) Nous avons craint un moment que le frêle arbrisseau de notre mission, après avoir perdu plusieurs de ses branches par la violence de la tempête, ne fût entièrement déraciné. Mais, grâce au Seigneur, il n'a pas été permis à l'ennemi d'accomplir son œuvre de destruction. Une discipline ferme, exercée au nom du Seigneur et selon sa Parole, a arrêté les progrès du mal et préservé de la

contagion le reste de l'Eglise. Nos chrétiens ont été saisis d'une frayeur salutaire à la vue de ces chutes, et plusieurs, nous aimons à le croire, en ont pris occasion de se rapprocher plus intimement du Seigneur. L'un d'eux, Rantake, m'apporta ces jours passés deux épis de millet qu'il avait cueillis dans un champ. « Avez-vous jamais bien examiné ces deux espèces de « blé? me dit-il; l'une est bonne, l'autre est mauvaise, et pour- « tant elles se ressemblent. Bien des gens s'y trompent à la vue « et pensent qu'elles sont également bonnes. Mais à l'époque « de la maturité, les grains de cet épi, qui ressemblent au « bon grain, tombent tous à terre et ne nourrissent point. « J'en ai vu des champs entiers s'égrener de la sorte. Ainsi, « ajouta-t-il, nous devons avoir soin de ne pas nous abuser « sur l'état de nos âmes; le faux ressemble souvent au vrai. » Le même homme qui me parla ainsi, et qui n'est pas riche en biens de ce monde, avait refusé quelques jours auparavant le bétail provenant de la vente d'une fille, que ses parents l'engageaient fortement à recevoir. « Je n'ai jamais possédé « beaucoup de bétail, dit-il, et pourtant j'ai mangé mon pain « en paix. Les bœufs et les vaches sont les idoles de mes com- « patriotes. »

« Un autre membre de notre petite communauté, Jérémie, ayant été exposé aux séductions des renégats, leur a fermement résisté. Viens avec nous, lui avaient-ils dit, nous sommes aujourd'hui des seigneurs, nous avons un pays et nous aurons une ville; tu seras notre premier conseiller, tu mangeras avec nous et tu deviendras riche. « Dieu m'en préserve, leur a- « t-il répondu, l'âme vaut mieux que le corps. Tous ceux qui « font comme vous s'exposent à perdre leurs âmes. »

« Notre petite Eglise a eu la joie, à la fête de Pâques, d'admettre dans son sein trois autres néophytes femmes, qui ont joui des instructions religieuses et ont été mises à l'épreuve durant près de trois ans. Leurs maris païens sont venus honorer la fête de leur réception, par leur présence et même par un repas

qu'ils ont offert aux assistants. Les païens des alentours n'ont pas montré moins d'empressement que par le passé, à assister à la sainte cérémonie du baptême. Ce fut une belle journée, dans laquelle nous pûmes rendre témoignage au nom de Jésus ressuscité et glorifié, et annoncer la Parole de Dieu à un grand nombre de pécheurs.

« Le Seigneur nous donne en outre quelque espoir de renouveler ces fêtes chrétiennes qui font toujours du bien à la mission. Nous avions craint l'année passée de voir nos bancs de catéchumènes se vider, mais voici qu'il nous a été donné de commencer un nouveau cours d'instruction religieuse avec huit personnes, et probablement deux autres ne tarderont pas à se joindre à elles. Parmi ces catéchumènes, nous comptons le fils aîné de l'un des renégats. Puis, nous avons gagné à la bonne cause un jeune homme de dix-neuf ans, qui a été réveillé dans le temps même où cinq membres donnaient au monde le scandale de leur désertion. Enfin, nous mentionnerons une jeune fille de Morosi, qui s'est rangée avec empressement parmi les aspirants au baptême. Ainsi la divine semence continue à germer ici et là ; elle prend également racine dans de jeunes cœurs et chez des vieillards qui ont vécu de longues années dans l'habitude du péché, et cela dans le temps où de grands mécomptes affligeaient nos cœurs, et lorsque les ennemis de l'Evangile s'étaient levés et avaient dit : « Cette œuvre ne subsistera point. » Il est donc vrai que quand le danger est le plus pressant, le secours de Dieu est le plus près. Oui, par la grâce du Seigneur nous verrons bientôt un temps de rafraîchissement succéder à ces temps d'épreuve.

« Pour ce qui concerne les travaux matériels, nous avons continué la construction du mur d'enceinte qui doit protéger le champ de la mission. Frère Gosselin a coupé et charrié du bois pour des échafaudages, brûlé et préparé la chaux destinée au plâtrage de notre maison d'habitation, et il vient de

commencer ce dernier travail. Notre frère s'occupe en outre avec moi de l'œuvre de l'évangélisation.

« Espérons, chers frères, qu'après que nos Eglises auront été purifiées par le feu de la tribulation, les vrais membres du corps de Jésus-Christ croîtront et se développeront plus librement dans la vie spirituelle, et feront de concert avec nous, une œuvre sainte à la gloire du Seigneur Jésus. »

Résumé général.

Communiants	23
id. retranchés	5
Enfants baptisés	19
Catéchumènes	8
Auditeurs	40 à 50

MORIJA.

« En vous soumettant un nouveau rapport sur la station de Morija, a dit notre cher collègue, M. Arbousset, je vous dirai d'abord qu'elle déplore singulièrement les troubles politiques qui ont désolé la contrée depuis notre dernière réunion à Béerséba. Les événements qui viennent d'avoir lieu ont réveillé parmi les membres de notre troupeau bien des haines assoupies, bien des passions hostiles, et sont devenus par là une occasion de chute pour plusieurs. Chacun s'accorde à reconnaître les effets démoralisants des guerres. Celle des Cafres contre les Anglais n'a-t-elle pas été aussi pour les Eglises d'Albanie et de Cafrerie, la cause d'une grande défection, et n'a-t-elle pas donné de grands soucis à leurs pasteurs ? C'est ce dont bien des rapports témoignent avec une extrême douleur. Pour nous, les dernières guerres, jointes à d'autres causes, nous ont enlevé plus d'un néophyte, et amené maints cas de discipline auxquels nous nous étions à peine attendus. La régularité aux services s'est considérablement ressentie de la préoccupation générale des esprits, et des excursions fré-

quentes des membres du troupeau. Nous avons dû censurer publiquement ces désordres, et il nous a paru qu'il en est résulté une amélioration sensible. Cependant le mal n'est pas entièrement réparé.

« L'évangélisation du district de la station a aussi souffert de ce triste état de choses. Néanmoins elle s'est toujours poursuivie, et se continue à présent avec une nouvelle vigueur. Il a été divisé en vingt-huit quartiers, composés en tout de deux cent soixante-dix-huit villages. Tous nos convertis se rendent dans ces quartiers, y répandant chacun à sa manière la connaissance et la bonne odeur de Jésus-Christ. Il est bien beau sans doute et bien encourageant de voir ainsi réunies tant d'énergies diverses, sous la direction immédiate de deux frères européens, qui ont à cœur le bien spirituel et temporel du pays. L'Eglise est encore unie, luttant contre les mœurs dissolues du monde, confiante dans la direction de ses missionnaires, formant des plans pour une plus grande extension du règne béni de Dieu.

« L'un de ses membres ayant eu la tentation de prendre une concubine, deux des frères lui ont été députés, et après avoir voyagé toute une nuit à travers champs, sont arrivés le matin chez lui, et l'ont arrêté dans son projet au moment où il allait l'exécuter : cet homme n'a pu résister aux exhortations de ses amis et à celles de sa famille convertie. Un nouveau cas de ce genre s'est présenté dernièrement, mais, hélas ! nous craignons bien que tous nos efforts ne soient moins efficaces ; cependant nous tâchons de ramener cette brebis égarée dans le bercail. L'un des fidèles, qui exhortait le coupable, lui parlait ainsi : « Mon frère, ne perds pas ton âme pour l'amour d'une concubine. Tu dis que ta femme légitime n'a point d'enfant, et que cette épreuve est pour toi bien douloureuse. Je le crois, mais la perte de ton âme est plus douloureuse encore, les tourments de l'enfer sont plus douloureux aussi. Le père des croyants n'espéra-t-il pas en Dieu, quoiqu'il fut longtemps privé d'enfant ? Zacharie, le sacrificateur, renonça-t-il à sa foi en voyant

qu'Elisabeth était stérile, et le Seigneur ne bénit-il pas à l'heure marquée ces deux sincères croyants? Ton épreuve n'égale pas celle du pieux Job; regarde en-haut comme lui. Le Seigneur a su le secourir, il te secourra aussi. Ton désir déréglé est comme un ulcère malin; crie à Dieu et il te guérira. »

« A Noël dernier, deux membres, depuis longtemps suspendus de la Cène, ont renouvelé leur alliance avec le Sauveur et ont été réadmis à la communion de l'Eglise. Leur repentir a été apparemment bien sincère et leurs confessions bien touchantes. Cependant, nous ne nous faisons pas illusion, nous rappelant, comme quelqu'un l'a dit: « qu'une vertu formée de repentirs et de rechutes, ne ressemble que trop souvent à ces couches de terreau, composées de débris végétaux, qui fléchissent sous les pas et ne portent que des herbes stériles.

« Quatorze hommes et vingt femmes ont cette année-ci été ajoutés à l'Eglise. De ce nombre était la mère d'Elie Mapike, remarquable par ses malheurs qu'elle racontait ainsi lors de son admission: « Quand nous fûmes assiégés à Boutabouta par les Bakonis, je me défendis comme un homme. On me conseilla de passer à Chakara, mais je répondis que non, craignant d'y être dévorée par les anthropophages qui s'y trouvaient en grand nombre. J'aimai mieux chercher un asile chez Nkeyam, auprès duquel je me rendis furtivement, et où trois lunes plus tard, je fus rejointe par mon mari. Mais, hélas! je ne tardai pas à le perdre dans un combat, et je cherchai de nouveau un refuge dans les montagnes bleues. Nous étions plusieurs fugitifs; les cannibales se jetèrent sur nous et en prirent un bon nombre. Je me sauvai de leurs mains, et tombai entre celles d'autres gens presque aussi cruels, qui me dépouillèrent de tous mes habits. J'en fis alors d'herbe verte et cherchai à me réchauffer la nuit au moyen d'un feu de broussailles, ou de bouze sèche. Arrivée chez Rahkomo, on me procura un tablier et un assez bon kross. Ici on m'exhorta à

m'évader, disant que les gens de l'endroit étaient très cruels, et que n'ayant pas de mari pour me protéger, je m'y verrais exposée à être mise comme appât dans un des nombreux piéges tendus pour les hyènes. Hélas ! répondis-je, ces bêtes féroces ont beaucoup multiplié dans les montagnes; si je veux aller me cacher sous quelque roche, elles viendront tout de même m'y dévorer. Je restai donc là. Un jour quelques hommes du village se réunirent autour de moi, dans le dessein de me passer une corde au cou. Mon ami me protégea. « Cette veuve, dit-il, est fille et femme de chef; je défie qui que ce soit de la traiter de la sorte. » Le lendemain comme j'allais remplir ma cruche à la fontaine, le chef de l'endroit me cria : « Ecoute, il faut que tu me cherches quelque misérable créature, dont le mari ne soit plus, pour que je la mette au piége. » Cette voix du Moréna me saisit d'effroi, je m'évadai et vécus depuis tantôt ici, tantôt là, transie de froid, en proie à la faim, tremblant devant un brin d'herbe... Des messagers de Jésus arrivèrent, et je commençai à être moins malheureuse. Le Dieu qu'ils annoncent a seul pu me préserver en vie, au mauvais temps. Il m'a vue tremblante de froid, quand je n'avais qu'un peu d'herbe pour toute nourriture; il m'a délivrée de la dent des hyènes, des piéges du cannibale, des mains des hommes cruels et sanguinaires; Jésus a été mon bouclier. Sa main m'a couverte et protégée. Il a essuyé mes larmes. J'admire son amour. Je le loue pour sa mort expiatoire, pour l'envoi des messagers du salut. Je veux n'appartenir qu'à lui. Je rejette au loin le monde, comme un vieux manteau, et je demande à être couverte de la robe blanche des justes. »

« Nommons encore l'un des nouveaux baptisés appelé Azariel; c'est le fils aîné de Paul Matété, un des conseillers de la tribu. Doux, intelligent, zélé, assez bon chantre pour le pays, bon lecteur, telles sont les principales qualités de ce jeune homme auquel j'ai donné depuis trois ans une éducation particulière. Il s'exprimait comme suit, lors de son admission dans l'Eglise :

« Il convient que je rende compte publiquement de mes sentiments. J'étais encore enfant quand les vérités du Seigneur ont pénétré dans le pays. Je n'ai pas tardé à reconnaître que le salut vient de l'Eternel, mais mon cœur n'a commencé à sentir la puissance de ces vérités que depuis quelques années. C'était à Rakuiti, où je paissais les troupeaux de mon père; Monoah, mon ami, vint m'y trouver et me parla de la sorte : « Mon camarade, je suis bien lié d'amitié avec toi, mais si tu ne reçois le Seigneur, notre union devra se dissoudre un jour; car l'amitié selon les hommes s'affaiblit, et souvent cesse quand l'un se convertit tandis que l'autre suit toujours le train du monde. » Cette parole me saisit; je demeurai confondu. Je me dis : Tu as cependant eu l'avantage de lire tous les livres sessoutos. Ce verset de cantique me revint à la mémoire et me causa un grand effroi : « Allez au feu de la géhenne, c'est « vous qui l'avez voulu. » Cet autre verset me fortifia : « Imi« tez le fils de Timée, vous serez consolés. » Je versai quelques larmes, seul, à l'écart, et éprouvai un premier soulagement. Quant au péché, je n'y suis que trop enclin, car j'ai été conçu dans le péché et enfanté dans l'iniquité. L'odeur du péché a passé sur moi, c'est une flamme qui m'a touché; de mes mains, de mes yeux, j'ai commis le mal. Cependant j'éprouve aussi la vérité de ce verset de cantique : « Non, non, l'éclat du « monde ne saurait me tenter. » Enfants du Père (s'adressant aux autres catéchumènes), nous sommes venus confesser ici nos fautes. Ce qui me frappe, c'est que nous ne sommes pas meilleurs que ceux qui nous ont précédés et qui ont aussi solennellement déclaré qu'ils renonçaient au monde, à la chair et à ses convoitises. Cependant plusieurs d'entre eux sont déjà retournés au monde et à la chair. Et nous, qu'avons-nous apporté ici au Seigneur? De vaines promesses? D'autres ont parlé comme nous parlons, et le nom du Seigneur est pourtant blasphémé à cause d'eux. Voilà ce qui m'étonne et ce qui afflige mon cœur. Je me prends à gémir et je dis : Seigneur,

quoique tu aies livré ton Fils à la mort, je n'ai point de force pour persévérer. Quand je porterai mon pied ici et là, suis-moi de l'œil. Ramène-moi, conduis-moi toi-même jusqu'au bout dans le sentier de la vie. Si tu m'accordes des jours, fais que le malheur de retourner au péché ne m'advienne pas. Nous nous moquons du Seigneur en promettant de persévérer. Les gens à persévérance que je connais, ce sont les Abraham, les Job; car ils ont persévéré à travers des épreuves en apparence insurmontables. Les Moïse, les Elie, les Daniel, tous les prophètes et les apôtres qui ont scellé de leur sang la vérité, voilà les gens à persévérance. Ils sont sortis triomphants de la fosse aux lions et de la fournaise ardente ; ils avaient cru, ils ont parlé, agi et persévéré ; ils sont arrivés là où ils tendaient Et si nous faisons de même, nous y parviendrons aussi ; car la force qui les a soutenus n'est pas affaiblie. Si quelqu'un ne persévère pas, qu'il ne trouve pas le Seigneur en faute, mais lui-même. Si son père ou quelque autre le faisait mourir pour le nom de Christ, il ne faudrait pas pour cela qu'il reniât Christ, car c'est Christ lui-même qui nous dit : « Craignez seulement Celui qui a la puissance, après qu'il a tué le corps, d'envoyer dans la géhenne. » Pour moi, je désire de vivre comme le poussin qui reste après que l'oiseau a enlevé la couvée. Il est soigné par sa mère. Que ma mère, à savoir Jésus, me garde de même. Seulement il ne faut pas que le poussin s'éloigne de l'aile qui le protége. Ou bien, je dirai que mon désir est de me réfugier sous la roche aussitôt que la grêle tombe ou que la tempête éclate. Je renonce au vol, au meurtre, à l'adultère, aux mœurs païennes. Pour ce qui tient aux mœurs des chrétiens, mon désir est celui-ci, qu'il me soit donné, après avoir servi le Seigneur, de pouvoir déloger avec les paroles de Siméon sur mes lèvres : « Seigneur, tu laisses maintenant ton serviteur aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut. » Mais, pour atteindre un tel délogement, j'ai besoin de demander à Christ jour par jour : Seigneur, aujourd'hui que dois-je

faire? » Tel fut, à peu près mot à mot, le discours de ce jeune homme. D'autres catéchumènes firent aussi le leur, mais le temps manque pour les rapporter.

« Permettez-moi d'ajouter encore un mot sur les enfants baptisés, les agneaux du troupeau. Leur nombre s'élève déjà à 277. Au mois de mai de l'année dernière, les dix-neuf plus âgés ont été mis à part comme catéchumènes, et ma femme, aidée de deux chrétiennes indigènes, leur a donné une leçon biblique et de lecture tous les dimanches au soir. J'ai aussi fréquemment tenu cette classe ; mais je regrette de trouver que ces pauvres enfants sont encore bien arriérés quant aux sentiments et aux bonnes manières. Leur mémoire est excellente, de sorte qu'ils ont pu apprendre beaucoup de cantiques et diverses portions des Ecritures ou du catéchisme. Ce qui les retarde, c'est qu'on les occupe beaucoup à la maison et aux champs, et que leurs parents les négligent. Chez les peuples non civilisés, le soin que les parents prennent des enfants consiste à ne pas les laisser mourir de faim. Sous ce rapport, nos chrétiens indigènes ont beaucoup à apprendre encore. Aux fêtes de Pâques, j'ai prêché un sermon spécial pour les enfants de la station, et ma femme leur a donné une petite fête où n'ont manqué ni la nourriture, ni les chants de cantiques, ni l'intérêt. Combien il est à regretter que cette jeunesse soit si négligée! Les mœurs du pays nous sont si contraires que nous n'avons pas pu avoir d'école journalière de toute l'année.

« Au matériel, les divers bâtiments de la station ont été très bien entretenus par M. Maeder. Sa maison d'entrepôt a été refaite, avec addition d'une petite forge. Il a aussi fait les murs d'une basse-cour, une petite écurie, un atelier en pierre de 33 pieds et demi de long sur 16 de large, élevé jusqu'à hauteur des poutres. C'est là que, dans quelques semaines, doit être préparée, par un bon ouvrier, la charpente et la menuiserie du nouveau temple. Mon collègue, ayant reçu du Comité une précieuse caisse d'outils, va seconder M. Webber, le me-

nuisier, dans le but de hâter ce travail, tout en en diminuant les dépenses. Il désire aussi se perfectionner dans un art des plus utiles et pour lequel il a un goût prononcé. Après cela on achèvera la bâtisse proprement dite du temple. En attendant, des matériaux se ramassent, ce qui n'est jamais la partie la moins difficile dans ce pays. »

Résumé général.

Communiants	326
Id. retranchés	11
Catéchumènes	46
Personnes bien disposées	160
Enfants baptisés pendant l'année	19
Id. depuis le commenc[t].	277
Mariages	147
Auditoire	350

(La fin à la prochaine livraison.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

MANGAIA.

Statistique de l'Eglise. — Coup d'œil rétrospectif. — Davida, le père de la Mission. — Ses derniers moments. — Dédicace d'un nouveau temple.

Les îles de Rarotonga et d'Aitutaki sont connues par les éclatants triomphes qu'y a remportés la prédication de l'Evangile. Celle de Mangaia, qui fait partie du même groupe (îles Hervey), n'a pas été moins privilégiée. Sur une population qui ne dépasse pas le chiffre de 3,600 âmes, 518 personnes

étaient, à la fin de 1848, devenues membres de l'Eglise de Christ; 30 catéchumènes se préparaient à recevoir le baptême, et près de 500 autres individus, plus ou moins sérieusement disposés, y suivaient les exercices du culte. Ainsi, le tiers environ de la population se trouve placé sous l'influence de la Mission. Il y a enfin dans les diverses écoles plus de 1,000 élèves, adultes ou enfants; et, si l'on veut encore une autre preuve de la vie qui se développe dans ce champ de travail, on la trouvera dans ce fait, que dans le courant de cette même année 1848, l'Eglise de Mangaia a contribué aux œuvres religieuses pour une somme de £ 120 (plus de 3,000 fr.), résultat très remarquable, dit le rapport de la Société de Londres, et qui, si on le rapproche de la grande pauvreté des habitants, n'a peut-être pas encore eu son équivalent dans l'histoire des Missions.

Ce fut en 1824, et grâce au zèle actif du vénérable apôtre de l'Océanie, le célèbre et malheureux Williams, que l'Evangile fut apporté à Mangaia pour la première fois. Dans un de ses voyages d'évangélisation à travers la Polynésie, le missionnaire avait déposé dans cette île deux évangélistes indigènes, natifs de Rarotonga. Quelque temps après, il eut occasion de les revoir et d'entendre de leur bouche le récit des scènes dont ils avaient eu à souffrir. On ne lira pas sans intérêt ce qu'il en raconte dans son livre intitulé : *Entreprises missionnaires dans la Polynésie*. Ces détails sur les mœurs d'autrefois forment un contraste frappant avec le tableau qu'on peut faire aujourd'hui de Mangaia.

« Les évangélistes de cette île, dit-il, nous ont attristés en nous parlant de leurs souffrances. Pendant longtemps les païens sont venus se livrer à des danses païennes et à d'exécrables orgies, près de l'endroit même où ils se réunissaient pour le culte avec le petit nombre de ceux qui les avaient accueillis. A chaque instant, on les menaçait de brûler leurs maisons, de les tuer et de se servir de leurs crânes en guise de

coupes... C'étaient ensuite des guerres perpétuelles et affreuses, dont le contre-coup arrivait forcément jusqu'à eux. Les Mangaiens ne font pas, comme les autres insulaires de ces parages, une guerre d'embuscades et de surprises ; ils choisissent au contraire pour leurs combats une plaine découverte. Là, les deux armées se placent sur quatre rangs, dont le premier a pour armes de longues sagaies, le second des massues, et le troisième, composé de jeunes gens, des frondes qui leur servent à lancer des pierres soigneusement choisies et même préparées à cet effet. Au quatrième rang enfin se trouvent des femmes, qui non seulement portent des paniers remplis d'armes ou de pierres pour en approvisionner les guerriers, mais encore prennent elles-mêmes une part active au combat et y déploient, disent nos évangélistes, une férocité extraordinaire. Un jeune chef, qui avait figuré dans une de ces batailles, raconte qu'il eut beaucoup à souffrir des attaques de l'une de ces furies qui le voyait attaquer son mari. « Femme, lui criait-il, laisse-moi tranquille, je ne suis pas venu ici pour combattre des femmes. — Oui, lui répondait-elle, mais si tu tues mon mari, que deviendrai-je ? » et, redoublant de fureur, elle lui avait lancé à la tête une pierre qui l'avait étourdi et fait tomber par terre, d'où il ne s'était relevé qu'avec le secours de ses amis. »

Les deux évangélistes laissés au milieu de ces hordes sauvages, se nommaient Tière et Davida. Le premier mourut deux ans après, mais le second a vécu jusqu'en 1849, et a pu jouir ainsi du fruit de son travail. Voici le témoignage que M. Gill, le missionnaire actuel de Mangaia, rend à cet humble, mais vénérable serviteur de Christ. Il est aussi juste qu'édifiant de conserver la mémoire d'une vie si bien remplie et, comme on va le voir, d'une mort si riche en consolations.

« Notre cher Davida, écrit ce missionnaire en date du 26 mars 1849, vient d'entrer dans son repos. C'était véritablement un homme de Dieu et le fondateur terrestre de notre Mission. Lorsqu'après la mort de son collègue, en 1826, il resta

seul à l'œuvre, il n'en continua pas moins ses rudes labeurs avec autant de détermination que de simplicité ; et son travail ne fut pas vain. Peu à peu les naturels se détachèrent de leurs coutumes païennes et apportèrent moins d'ardeur aux cérémonies qu'ils pratiquaient autour de leurs *maraes* (espèces de temples ou d'enclos remplis d'idoles). Alors Davida redoubla d'énergie. On le vit aller hardiment devant les idoles, les renverser de ses propres mains, et, sur leurs autels brisés, prêcher à la foule, stupéfaite de tant d'audace, le Dieu qu'il était chargé de faire connaître. Ce fut ainsi qu'il défricha, sous la puissante protection du chef suprême de l'Église, le champ que nous sommes venus cultiver après lui. Dix évangélistes indigènes l'ont, à diverses époques, aidé dans ses travaux.

« Vieilli par les fatigues plus encore que par les années, Davida avait depuis quatre ou cinq ans cessé d'exercer les fonctions d'évangéliste, mais il se rendait encore utile et assistait au culte aussi souvent que sa santé le lui permettait. Sa dernière maladie a été longue, et je l'ai souvent visité. L'une de ses plus grandes joies était alors de comparer l'état actuel de l'île avec ce qu'elle était autrefois, mais jamais pour s'enorgueillir en rien de ce changement. « Je puis bien, me « disait-il un jour, m'approprier cette parole de Paul : *J'ai « combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course ;* car, quand « je vins ici, continua-t-il, nos gens étaient de véritables « bêtes féroces ; mais *l'épée de l'Esprit* les a domptés et apprivoisés. Ce n'est pas Tière, ce n'est pas moi qui avons fait « ces choses, c'est l'Eternel seul ; qu'à lui soient toute louange « et toute gloire ! » Une autre fois il s'étendait sur cette pensée du même apôtre : *de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même rejeté,* mais pour ajouter tout aussitôt avec calme que son espoir était en Christ, son sauveur, et qu'il ne serait point déçu.

« En février dernier, l'une de ses filles, qu'il aimait beaucoup, mourut d'une épidémie régnant dans l'île. Cette perte

l'affecta vivement et le fit avancer avec rapidité vers sa dernière fin. Le 21, j'allai le voir et le trouvai occupé à donner quelques directions relatives à sa femme et à ses enfants. « Je « laisse, me dit-il, ma famille entre les mains de Celui qui « prend soin des orphelins et qui s'appelle lui-même leur père. — Croyez-vous véritablement, repris-je, que la main de la « mort soit sur vous? — Oui, je le crois; le messager arrive, « je ne tarderai pas à le suivre. » Il saisit ma main, et je lui demandai : « Mais où pensez-vous aller? — Oh ! reprit-il avec « feu, j'irai vers Dieu, vers Christ! Oh! quelle vie! quelles « joies ! » Quelques instants après, je lui adressai de nouveau la parole pour lui dire que, moi aussi, je le croyais près de son départ, et que quelques heures tout au plus lui étaient encore réservées sur la terre. Il n'eut pas la force de me répondre, mais il souleva sa main pour saisir encore la mienne, et fit de la tête et des yeux un signe qui voulait évidemment dire que la mort était ce qu'il désirait le plus ardemment. Là-dessus je le quittai, et à peine étais-je rentré chez moi qu'on vint m'avertir qu'il s'était endormi en Christ. Telle a été la fin du père de la Mission de Mangaia. Son âme était en paix et se repose maintenant de ses travaux. Puissions-nous vivre comme lui et attendre avec la même confianee la révélation de la gloire éternelle!—Le lendemain, toutes les Eglises de l'île se réunirent pour lui rendre les devoirs de la sépulture. Plusieurs de ses amis ou de ses anciens disciples voulurent porter son corps à sa dernière demeure terrestre, et on peut dire avec vérité que tous ont mené grand deuil sur lui. Peu d'instants après sa mort, un autre de ses enfants, emporté aussi par l'épidémie, était allé le rejoindre. Nous les avons déposés ensemble dans la même tombe, d'où les éveillera la voix du même Sauveur. »

Les lecteurs de cette feuille se rappelleront peut-être qu'en 1846, un ouragan terrible avait dévasté le groupe des îles

Hervey, et en particulier celle de Mangaia. Les huttes des indigènes avaient été détruites, et, ce qui les avait plus péniblement affectés, la seule maison du Seigneur qui existât sur l'île avait été mise au niveau du sol. Les huttes, faciles à reconstruire, ont bientôt été debout ; mais pour relever le temple de ses ruines, il n'a pas fallu moins de trois années, parce que les matériaux et les ouvriers habiles manquaient. Les membres de l'Eglise n'ont pu y suppléer qu'à force de bon vouloir et de persévérance, mais leurs efforts, auxquels le missionnaire rend le témoignage le plus honorable, ont fini par surmonter les obstacles. Le nouveau temple, bâti dans le village d'Oneroa, a pu être consacré au service du Seigneur les 26 et 28 octobre 1849. « Ces journées, destinées l'une aux adultes et l'autre plus particulièrement aux enfants, ont été, écrit le missionnaire, des fêtes véritablement bénies, et dont l'Eglise de Mongaia conservera longtemps le souvenir.

« De grand matin, le premier jour, les fidèles des autres villages s'étaient rendus sur la limite d'Oneroa. Là, les habitants de ce village qui avaient, dès le matin aussi, fait de grands préparatifs pour recevoir convenablement leurs hôtes, allèrent les trouver, et tous ensemble, se formant en une longue procession, se dirigèrent vers le nouvel édifice ; ils y entrèrent et se rangèrent, les membres reçus de l'Eglise au centre, et les autres sur les côtés. Quel beau spectacle pour nous que ce millier d'adorateurs, tous vêtus, portant sur leur visage l'empreinte de la joie, et réunis dans une même pensée pour dédier au Dieu vivant l'ouvrage de leurs mains !

« Katuke, l'un de nos évangélistes indigènes, prit le premier la parole. Il fit une courte mais excellente méditation sur ce texte : *Voici, je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple.* Après lui, plusieurs membres de l'Eglise adressèrent à l'assemblée des exhortations, parfois très touchantes, où ils rappelaient les désastres de 1846, et exprimaient avec chaleur la joie qu'ils avaient éprouvée en entrant dans cette

maison nouvelle, image de celle qui n'a point été faite de la main des hommes.

« Je montai ensuite en chaire et, après mon discours, procédai à l'administration de la sainte Cène, qui fut reçue avec une émotion générale et profonde. Oh ! que ce moment fut doux pour mon cœur ! Il me fit oublier toutes les souffrances et toutes les fatigues du passé, dans le sentiment intime de la présence du Seigneur, et dans cette pensée si merveilleusement consolante, que plusieurs de ces âmes, admises avec moi à la communion de Christ, avaient réellement été arrachées à la puissance de Satan, pour être reçues au nombre des élus qui ont obtenu le pardon et la paix !

« Les services achevés, un repas immense, mais simple, fut offert aux assistants dans les terrains dépendant de la nouvelle chapelle. Les habitants d'Oneroa n'avaient rien négligé pour pouvoir offrir cette fête à leurs frères des autres villages. J'avais moi-même fait tuer un jeune bœuf. C'était la première fois que la chair de cet animal était goûtée dans l'île, et on ne manqua pas de la trouver excellente. J'ajouterai que, n'en ayant pas mangé nous-mêmes depuis cinq ans, ce ne fut pas sans un certain plaisir que nous renouvelâmes connaissance avec cet aliment de notre vie d'autrefois.

« Deux jours après, le 28, arriva la fête des jeunes gens et des enfants de l'île entière. Ils se réunirent tous dans un champ voisin, et après avoir fait le tour du village en procession, chaque instituteur marchant en tête de sa classe, ils vinrent en bon ordre et avec beaucoup de bienséance, prendre place dans l'église ; en un instant l'enceinte se trouva tellement remplie, qu'un grand nombre de parents ne purent y trouver place. Sadaraka, l'évangéliste indigène qui dirige l'annexe de Tamarua, fit un discours, après lequel je procédai à un examen des élèves de toutes les écoles ; le résultat en fut très satisfaisant, car je trouvai que la plupart avaient compris et retenu, aussi bien que le peuvent faire des enfants, les

doctrines élémentaires et fondamentales du salut. Oh! Dieu veuille que cette sainte semence, reçue dans une bonne terre, y porte avec abondance des fruits de justice et de paix !

« Ainsi s'est passée notre fête de dédicace. Ce jour a vu se réaliser l'un de nos désirs les plus vifs : il nous a été donné de relever la maison de l'Eternel ! Que nos amis unissent maintenant leurs prières aux nôtres, pour demander qu'elle se remplisse d'adorateurs sincères et dévoués ! »

VARIÉTÉS.

Les bords du Zonga et du lac Ngami.

Voici quelques nouveaux détails sur le voyage d'exploration que M. Livingston a si heureusement accompli dans l'intérieur de l'Afrique. Nous les empruntons à une lettre adressée par ce missionnaire à l'un de ses frères, qui habite les Etats-Unis d'Amérique. Nos lecteurs comprendront assez l'importance des découvertes de M. Livingston pour ne pas s'étonner de nous voir revenir sur ce sujet. Nous n'extrairons d'ailleurs de sa lettre que ce qui ajoute quelque chose aux communications déjà reproduites dans cette feuille.

Après avoir parlé des difficultés que ses compagnons de voyage et lui eurent à surmonter, et surtout des privations que leur causa le manque d'eau, M. Livingston ajoute :

« A deux reprises différentes, nos bœufs restèrent trois jours sans boire. Quelquefois cependant nous avions une ressource. Les Bakalagaris (habitants du désert) établissent çà et là, dans leurs vastes solitudes, ce que j'appellerai des *pompes aspirantes*. C'est tout simplement un roseau creux, enfoncé profondément dans le sol, et revêtu à l'extrémité d'un petit pa-

quet d'herbe sèche qui sert de filtre. Du sable, replacé soigneusement à l'entour, ne laisse paraître que l'extrémité supérieure. Les naturels y appliquent leurs lèvres, et à grands efforts de poumons, parviennent à faire monter l'eau, qu'ils rejettent ensuite dans leurs vases à eau, qui ne sont généralement autre chose que des coques d'œufs d'autruche.

« Le désert est par lui-même quelque chose de très intéressant. Ce n'est pas, comme vous pourriez vous le figurer, une immense plaine complétement dépouillée d'arbres et de plantes; la végétation y est au contraire très active. Il a aussi ses habitants; l'homme et les animaux le parcourent en tout sens; seulement la rareté de l'eau fait sentir son influence sur la race humaine. Elle y est d'une infériorité physique manifeste. Les Bakalagaris de ces contrées ont les bras et les jambes fort menus, le ventre très proéminent et un visage qui porte péniblement l'empreinte de la rude vie qu'ils mènent. C'est vous dire assez que leur aspect n'est rien moins qu'attrayant. Continuellement exposés aux vexations des Béchuanas, qui pénètrent jusqu'à eux pour leur acheter et souvent leur extorquer des peaux de bêtes fauves, ils sont de plus presque toujours en dispute les uns avec les autres. Cela les a rendus craintifs. Nous surprîmes un soir une pauvre vieille femme occupée à tendre des piéges à de petits animaux. Elle nous indiqua une fontaine, mais se montra tellement effrayée que, pour s'éloigner de nous, elle aurait fait volontiers sept ou huit milles au milieu de la nuit. Nous ne parvînmes à la faire rester auprès de nous jusqu'au matin que par l'appât de quelques petits présents.

« Un grand nombre de Bushmen se sont allés établir sur les bords du Zonga. Ils y trouvent en abondance du poisson, du gibier, des racines nourrissantes et surtout de l'eau; aussi paraissent-ils à l'extérieur bien supérieurs aux habitants de la plaine, quoiqu'ils soient évidemment de la même race....

« Du reste, j'ai remarqué plus d'une fois, non sans une

vive admiration, la bienfaisante sagesse avec laquelle la Providence a pourvu aux besoins du désert. C'est ainsi qu'une plante, grosse à peu près comme une plume de corbeau et haute de quatre à cinq pouces, conduit la main qui la suit à une espèce de gros navet, d'une substance spongieuse et toujours rempli d'une eau parfaitement pure et fraîche. Ce fruit se trouve ordinairement à plus d'un pied de profondeur. Je laisse à d'autres le soin d'expliquer comment une substance si molle peut s'enfoncer et se faire sa place dans un sol si dur, et j'ajoute seulement que, pour en rendre la multiplication plus facile, le Créateur a revêtu la semence de cette plante d'ailes au moyen desquelles le vent la transporte au loin dans tous les sens. Et ce fruit n'est pas le seul qui offre cette ressource aux habitants du désert. Il en existe, entre autres, un dont la racine, aqueuse aussi, mais plus ferme et plus volumineuse, s'enfonce encore plus profondément loin des rayons du soleil. Celui-ci donne de plus à la surface une sorte de noix très recherchée des naturels.

« Un autre fait non moins remarquable, c'est que les animaux du désert, à qui manque la ressource de ces fruits, vivent fort bien sans cela. Au dire unanime des naturels, plusieurs espèces restent des mois entiers sans avaler une goutte d'eau, ce qui n'empêche pas l'élan, par exemple, de devenir extrêmement gras, comme nous avons pu nous en assurer nous-mêmes durant notre voyage, sa chair ayant presque continuellement défrayé nos repas. C'est, pour le dire en passant, un mets excellent et très facile à se procurer, car un cavalier atteint aisément ces animaux, et nous en avons souvent rencontré des troupeaux dont quelques-uns se composaient de quatre à cinq cents têtes. Plusieurs espèces d'antilopes peuvent également bien se passer de boire, et cependant, quand on les tue, leur estomac ne paraît jamais desséché. C'est un fait attesté par tous les indigènes, qui évidemment ne peuvent, en pareille matière, avoir aucun intérêt à tromper le voyageur.

« Sur la rive septentrionale du Zonga, j'ai remarqué plusieurs arbres dont l'espèce m'était tout-à-fait inconnue. L'un d'eux portait un fruit magnifique, long de 14 pouces sur 3 de diamètre, mais qui malheureusement n'était pas mûr à l'époque de notre voyage. Les fruits d'un second avaient beaucoup de ressemblance avec nos petites prunes. Un troisième étalait un superbe feuillage assez pareil à celui de l'oranger, mais il ne portait aucun fruit ; peut-être n'en était-ce pas la saison.

« Nous vîmes aussi des arbres, de la famille des baobab, auxquels un tronc énorme et durci par le climat ou les années donnaient l'apparence d'un rocher plutôt que d'un végétal. Les forêts sont belles, mais obstruées d'une énorme quantité de ronces et autres buissons épineux qui en font un fourré presque impénétrable. Il faudrait, pour y entrer en sûreté, le cuir d'un pachyderme ou tout au moins un vêtement de peau qui couvrît le corps des pieds à la tête. Il s'y trouve cependant un grand nombre d'éléphants et de buffles. Ces animaux viennent, la nuit, se désaltérer dans les eaux de la rivière. Les naturels profitent de cette circonstance pour leur tendre des piéges. Ils creusent sur les rives des fosses qu'ils recouvrent habilement d'une légère couche de terre et qui sont trop profondes pour que l'animal une fois tombé parvienne à s'échapper. Il nous est arrivé plus d'une fois à nous-mêmes de nous sentir engloutis tout-à-coup par l'un de ces piéges, et nous y avons perdu, en une seule nuit, deux bœufs et un cheval.»

On apprendra sans surprise que les découvertes de M. Livingston ont causé une grande sensation dans le monde savant. La Société royale de géographie, de Londres, s'en est, entre autres, vivement émue, et elle a, dans sa séance anniversaire du 27 mai dernier, décerné à ce missionnaire la moitié restante d'un prix royal déposé annuellement entre ses mains pour encourager de pareilles entreprises. Une députa-

tion de la Société des Missions de Londres, au service de laquelle est M. Livingston, a publiquement reçu pour lui ce don honorable qu'accompagne une lettre de félicitations et de remerciements au nom de la science. Dans un remarquable discours prononcé à cette occasion, le président de la Société de géographie a rendu un témoignage éclatant au zèle intrépide de ces messagers de la Parole sainte, qu'on voit sur tous les points du globe explorer les régions les plus inconnues et les plus sauvages, pour y porter, avec la connaissance du salut en Christ, les avantages de la civilisation. Il a de plus cité, quant au fait spécial dont il s'agit, quelques particularités curieuses. Nous n'en citerons qu'une. C'est que les premiers Portugais qui s'étaient établis au sud de l'Afrique, ayant appris de la bouche des indigènes l'existence d'un grand lac pareil à celui qui vient d'être découvert, en avaient eux-mêmes fait mention dans leurs descriptions du pays. On le trouve même indiqué, d'une manière approximative assez exacte, dans une carte qui porte la date de 1508. Depuis lors toutes les cartes l'avaient reproduit, toujours sur la foi des indigènes, jusqu'à celle du célèbre d'Anville qui l'omit, sans doute parce que l'existence, ou du moins l'emplacement du lac ne lui avait pas paru suffisamment constaté. Cette omission, suivie par tous les successeurs de d'Anville, avait en quelque sorte fait disparaître ces premières données du domaine de la science géographique, quand la nouvelle du voyage de M. Livingston est venue dissiper tous les doutes. Ces faits ne diminuent du reste en rien le mérite du missionnaire. Il n'en conserve pas moins l'honneur insigne d'avoir le premier, sinon conçu, au moins mené à terme une entreprise hérissée de difficultés et résolu un problême longtemps douteux.

Deux savants voyageurs anglais, MM. Galton et Anderson, sont, depuis quelques mois déjà, partis pour aller explorer les contrées parcourues par M. Livingston.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Conférence annuelle des Missionnaires français.

(*Suite et fin.*)

Station de Bérée. — Station de Thaba-Bossiou. — Station de Mékuatling.

BÉRÉE.

Après la lecture de l'intéressant rapport qui précède, et qui nous prouve que, malgré les déplorables événements qui avaient pendant quelque temps répandu sur la Mission une teinte de tristesse, le Seigneur a encore une œuvre à faire chez les Bassoutos, et en particulier à Morija, notre cher collègue de Bérée nous a fait un récit animé des épreuves par lesquelles il a été appelé à passer, et qui en général ont caractérisé l'année dernière. Voici comment il s'exprime :

« C'est avec gratitude que j'ai vu arriver ces jours pendant lesquels le Seigneur me permet de jouir de votre société. Sensible au privilége de voir mes chers collaborateurs réunis sur cette station, je demande à Dieu de bénir, pour nous tous et pour l'œuvre qui nous est chère, les moments que nous passons ensemble. Dans toutes les circonstances, il est vrai de dire que c'est une chose bonne et agréable que les frères s'entretiennent ensemble. Mais il me paraît que c'est surtout dans des temps d'épreuves et de difficultés graves, qu'il est bon, utile, je dirai presque nécessaire que les servi-

teurs de Dieu retrempent leur foi et leur zèle dans la communion fraternelle. Depuis notre dernière conférence, bien des sujets affligeants se sont présentés à nos regards. Ce peuple que nous sommes venus instruire et que nous croyions à moitié gagné à l'Evangile, s'est tout à coup précipité dans les voies du mal. La guerre, accompagnée d'un cortége effrayant de pratiques païennes, l'indifférence d'un grand nombre de Bassoutos changée en hostilité, le refroidissement et le refus d'avoir recours aux moyens de grâce chez plusieurs de ceux qui paraissaient être sous l'influence de la vérité; enfin des faiblesses, des chutes et des scandales chez un certain nombre de ceux qui auraient dû être la lumière de leurs concitoyens, voilà la triste expérience qui plus d'une fois a navré nos cœurs.

« La mission de Bérée, faible œuvre et commençant à peine à exercer une salutaire influence sur les nombreux villages des alentours, a beaucoup souffert des événements qui ont plus ou moins entravé la marche de l'œuvre sur presque toutes nos stations. Cependant je dois le remarquer, c'est moins la guerre en soi, que des circonstances accessoires qui ont exercé une fâcheuse influence sur les habitants de Bérée. Après les premières guerres des Bassoutos avec les Mantatis, le nombre de mes auditeurs n'avait pas diminué; l'opposition des païens n'était pas plus prononcée, l'esprit et les sentiments des membres de mon petit troupeau, à l'exception d'un seul, étaient excellents; enfin plusieurs personnes qui assistaient aux services religieux du dimanche et aux instructions de la semaine, et dont la conduite témoignait de la puissance de la vérité sur elles, persévéraient à profiter des moyens de grâce. Ce n'est que depuis sept ou huit mois que j'ai à déplorer des pertes sensibles. C'est depuis lors surtout que les païens se sont cramponnés avec une nouvelle vigueur aux mœurs anciennes et ont cherché à se soustraire à toute influence de l'Evangile. Ce changement n'a au reste rien de bien surprenant, quand

on se rappelle tout ce qui s'est passé. Après l'attaque des Mantatis et des Koranas sur les Bataongs et les Bassoutos, ces derniers ont pris la fuite, traversé le Calédon et cherché un refuge autour de Bérée. Dans leur nombre se trouvaient au moins 40 personnes qui avaient été baptisées, et toutes étaient plus ou moins connues des habitants de Bérée. Qelle bénédiction pour nos quartiers, si ces personnes qui portent le beau nom de chrétien avaient été fidèles ! Mais, hélas ! elles ont été une odeur de mort pour plusieurs. Ne les voyant pas s'approcher de la maison de prière, je les fis appeler, mais inutilement. Je me rendis alors auprès d'elles, les suppliant de penser à leurs âmes et de venir écouter la parole de leur Dieu. Toutes parurent bien recevoir mes paroles et me promirent d'assister aux services religieux; mais il n'y en eut que deux ou trois qui tinrent parole. Bientôt j'apprends que Mopéri fait des danses auxquelles prennent part, non seulement les païens, mais aussi beaucoup de ces chrétiens qui s'étaient enfuis avec lui. Les habillements sont jetés de côté, des sacrifices, des purifications sont faites, et des discours malveillants sont prononcés, par ces prétendus chrétiens, contre les missionnaires. Pendant des mois, ces scènes affligeantes se sont répétées, sans que je m'aperçoive d'abord de tout le mal qui devait en résulter. Mais le scandale était donné, et il ne pouvait avoir que de mauvais effets. Si l'on ajoute à cela que les fils de Moshesh, qui sont retournés au monde, ont fait tous leurs efforts pour induire les quelques jeunes gens bien disposés de ma station, à prendre part aux danses et aux autres pratiques païennes, l'on comprendra que l'ennemi des âmes n'a pas manqué d'armes, au moyen desquelles il pouvait porter des coups funestes à l'œuvre de Bérée. A la suite de tout cela, nous avons perdu l'un après l'autre plusieurs de nos auditeurs qui avaient depuis longtemps renoncé au paganisme, et qui se conduisaient de manière à nous faire espérer que bientôt nous pourrions les compter au nombre des fidèles. J'a-

vais trois personnes que je préparais au baptême ; elles me réjouissaient par leurs progrès dans la bonne voie. Témoins de l'apostasie des personnes dont j'ai parlé, et obsédées par leurs parents, deux se sont découragées et sont retournées au monde. Oh! combien mon cœur a été affligé lorsque j'ai entendu quelques Bassoutos, auxquels j'avais adressé quelques paroles sérieuses, me dire : Myn Heer, ne vous fatiguez pas à nous parler de l'Evangile, les Bassoutos ne peuvent pas être chrétiens. Voyez tel et tel : s'ils n'ont pas pu garder la loi de Dieu, nous ne le pourrions pas non plus. Que faut-il conclure de ces faits? Que nos travaux ont été inutiles à Bérée, ou peut-être qu'ils le seront à l'avenir. A Dieu ne plaise qu'un tel sentiment trouve accès dans mon cœur. Je n'en jugerai pas comme ces pauvres païens, qui, à la vue de quelques-uns de leurs compatriotes fourvoyés, disent : Les Bassoutes ne peuvent pas être chrétiens; le joug de Jésus-Christ est trop pesant pour eux. Je sais que toutes les œuvres de foi sont ordinairement marquées du sceau de l'épreuve, et que c'est souvent quand les instruments que Dieu emploie pour les accomplir se défient d'eux-mêmes et regardent en haut, qu'il leur est alors donné de surmonter à la gloire de Dieu toutes les difficultés. Le Sauveur avait dit aux incrédules habitants de Jérusalem : *Combien de fois n'ai-je pas voulu vous rassembler comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !* Ils ne l'avaient pas voulu ! et cependant notre divin maître ne juge pas qu'il n'y ait plus rien à faire parmi eux. Avant de remonter dans la gloire, il ordonne encore à ses disciples de prêcher l'Evangile à Jérusalem. Ils obéissent, et des multitudes se convertissent. Quelle leçon pour nous dans ce fait !

« N'oublions pas non plus que nos Bassoutos se sont trouvés dans des circonstances bien difficiles, qui ont puissament contribué à détourner leurs pensées des vérités que nous leur prêchons. La tribu a passé par un état de crise et notre œuvre

aussi. Lorsque nous jugeons des progrès ou des revers de l'œuvre des Missions, nous avons l'habitude de compter les personnes converties, celles qui cherchent le Seigneur, et surtout nous regardons aux auditeurs plus ou moins nombreux qui écoutent les enseignements de la parole de Dieu. Si, en général, cette manière de juger peut être bonne, elle peut dans bien des circonstances induire en erreur. Et pour ne parler que de Bérée, j'ai l'intime conviction que plusieurs personnes qui ne fréquentent plus la maison de prière, conservent dans leurs cœurs des impressions de la vérité, qui tôt ou tard peuvent les rapprocher de l'Evangile. Les combats qu'elles ont éprouvés au moment où elles se laissèrent entraîner au mal, le malaise et les troubles qui les agitent encore, me confirment dans ma conviction. Vous la partagerez peut-être, si je vous cite un ou deux des faits qui l'ont fait naître en moi. Un jeune homme suivait depuis deux ou trois ans mes instructions religieuses. Dans les temps difficiles où plusieurs des membres de nos Eglises n'avaient pas su garder leur caractère chrétien, sa conduite avait toujours été irréprochable. Les membres de mon troupeau, et je partageais leur sentiment, le considéraient comme un homme converti, mais qui ne se pressait pas de demander l'entrée dans l'Eglise. Il y a environ trois mois, l'un des fils de Moshesh l'appelle à Thaba-Bossiou ; il s'y rend. Là il trouve la jeunesse livrée à des danses païennes ; on le presse, on le sollicite d'y prendre part ; il résiste, mais à la fin il est vaincu. Les danses terminées, il revient à Bérée, et ayant accosté l'un des membres de mon Eglise, il lui raconte, les larmes aux yeux, ce qui vient de se passer. « Oh ! combien j'ai souffert, lui dit-il, quand j'ai commencé à ôter mes habillements pour me joindre aux danseurs ! Il me semblait qu'un châtiment allait fondre sur moi. J'aurais voulu fuir, mais la honte me retenait. Et cette nuit, crois-tu que j'aie pu dormir ? Oh ! non, mon ami, j'ai été malheureux. Il y avait au-dedans de moi quelque chose qui me tourmentait, que je

ne puis exprimer : c'était un combat. Je désirais avec ardeur retourner à toutes nos coutumes, mais la pensée de Dieu, du jugement et de l'enfer, venaient m'effrayer. Que ferai-je ? Il me semble que je n'ai plus de goût pour les choses de Dieu, et cependant je crains de me perdre. » Ai-je besoin d'ajouter qu'Esaïe exhorta et encouragea ce jeune homme ? Il continua à venir au service comme par le passé ; mais bientôt se présenta une nouvelle tentation à laquelle il succomba comme à la première, et sa chute fut suivie des mêmes angoisses morales. Enfin, dernièrement une danse a eu lieu dans son village ; il y a pris part, et depuis lors il fuit les chrétiens et n'assiste plus à la prière.

« Une jeune femme qui avait été membre de mon Eglise pendant plusieurs années, s'est laissée séduire par ses parents qui vivent de l'autre côté du Calédon. Après avoir quitté la station, elle n'a pas tardé d'être enlacée dans les filets de l'ennemi. Je ne cessais de m'informer d'elle ; mais tout ce que j'apprenais à son sujet était de nature à m'attrister, et à me faire croire que sa conscience était tout-à-fait endormie. Quelques détails qui m'ont été communiqués il n'y a que peu de jours, me permettent cependant de penser qu'elle n'a pas pu étouffer la voix de sa conscience, et que Dieu a encore des vues de miséricorde à son égard. Cette femme, qui naturellement n'est pas timide, vit, à ce qu'on m'assure, dans un état de frayeur continuelle. Il y a à peu près un mois, elle passait la nuit avec quelques jeunes filles ; des coups de tonnerre éclatent et la réveillent. Saisie d'effroi, elle appelle ses jeunes compagnes et les supplie de venir se coucher sur elle pour la préserver du danger qui la menace ; elle leur déclare qu'elle est une grande pécheresse, qu'elle a abandonné Dieu et qu'il veut sans doute exercer sur elle ses jugements. Les jeunes filles la tournent en dérision, et tout hors d'elle-même, elle court chercher un refuge dans la maison de sa mère. On dit que depuis ce moment elle vit retirée et fréquente le dimanche la chapelle de Plaat-

Berg. Ces faits, et je pourrais en citer d'autres semblables, prouvent, ce me semble, que l'Evangile avait réellement agi sur les cœurs.

« J'ai peu de choses à dire sur l'évangélisation aux environs de Bérée. L'opposition des inconvertis a été si grande et les danses si fréquentes, que je n'ai guère vu la possibilité de leur faire du bien en les visitant. J'ai cru remarquer aussi que dans l'excitation où ils se sont trouvés, vouloir les presser de se réunir, c'était les indisposer davantage. Cependant dans le courant de l'année j'ai eu occasion d'annoncer l'Evangile à beaucoup de monde en dehors de la station. J'ai quelquefois été frappé de trouver de si bons sentiments chez des individus qui ne veulent pas venir à la chapelle. N'en doutons pas, la vérité est plus ou moins connue, et elle trouverait accès chez plusieurs si le petit troupeau de Jésus-Christ n'était pas si méprisé du monde. Pendant quelques années les succès de la mission française parmi les Bassoutes, ont été rapides. Le laboureur n'avait, pour ainsi dire, pas l'occasion de verser des larmes en portant sa semence en terre, parce qu'en même temps qu'il semait, il recueillait de précieuses gerbes qui réjouissaient son cœur. Le sol s'est tout à coup durci, et la semence que nous répandons semble rester ensevelie dans la poussière, mais nous espérons néanmoins qu'une pluie bienfaisante viendra féconder le champ ensemencé au nom du Seigneur.

« L'Eglise de Bérée a perdu trois de ses membres pendant l'année dernière. Le Seigneur n'a cependant point permis que notre petit troupeau s'affaiblît trop. Deux personnes du village de Mopéri, réfugiées à Bérée pendant la guerre, ont été par la grâce de Dieu ramenées dans la bonne voie. Elles avaient été baptisées à Thaba-Bossiou ; mais, comme elles le confessent, leur piété était presque éteinte lorsque le Seigneur les a forcées par la guerre à se rapprocher du foyer de l'Evangile. Rien de plus touchant que de les entendre parler des expériences qu'elles ont faites depuis le temps où elles ont

quitté Thaba-Bossiou, jusqu'au jour où Dieu les a délivrées de l'épreuve. Elles ont demandé à rentrer dans le bercail du Sauveur, et c'est avec joie que je les compte aujourd'hui parmi les membres les plus vivants du troupeau. Une troisième personne, qui pendant plus de deux ans avait donné des marques non équivoques de sa foi et de sa piété, a aussi été reçue par le baptême au nombre des membres de l'Eglise. La vue de ces quelques chrétiens qui, au milieu des tentations et des moqueries, persévèrent à aimer le Sauveur et à le servir, m'encourage dans mes travaux. Dieu, qui a su les garder et les préserver du mal, a la puissance d'augmenter leur nombre. En lui, et en lui seul, nous plaçons toute notre confiance. »

Résumé général.

Communiants	23
Id. émigrés	3
Id. retranchés	3
Enfants baptisés	6
Mariages	5
Auditeurs	40

THABA-BOSSIOU.

Nos lecteurs se rappelleront que notre cher collaborateur M. Dyke, remplace M. Casalis dans le poste important et difficile que celui-ci a occupé avec tant de succès pendant plusieurs années. On ne s'étonnera donc pas des nombreuses difficultés qui ont entravé son œuvre pendant la guerre, placé qu'il était au centre de la tribu, et ayant à s'opposer à l'influence pernicieuse des fils de Moshesh, qui sont malheureusement devenus les victimes de cet esprit de vertige qui s'est emparé pour un temps de la nation.

« En portant mes regards sur l'année dernière, dit notre frère, je remarque plusieurs circonstances dans lesquelles la bonté et la miséricorde de Dieu se sont manifestées à mon

égard. Mais, d'un autre côté, si je me demande quels ont été les succès que nous avons obtenus, je suis affligé de ne pouvoir pas en constater de bien sensibles. Et si, pour employer une image de l'Ecriture, le sanglier de la forêt n'a pas pu rentrer dans la vigne du Seigneur, pour détruire et ravager comme il l'a fait l'année dernière, il a cependant encore été rôdant autour d'elle, et malheureusement quelques plantes dont nous attendions des fruits ont été foulées sous ses pieds. Pendant longtemps, les rapports qui vous ont été présentés sur la station de Thaba-Bossiou étaient de nature à encourager et à réjouir. Ils ne contenaient pas, comme celui d'aujourd'hui, ce cri de lamentation : « Qui a cru à notre prédication et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? » Ils renfermaient plutôt les accents joyeux du pasteur qui après avoir cherché la brebis égarée, la met sur ses épaules, la ramène au bercail et s'écrie : « Réjouissez-vous avec moi. »

« Pendant quelques mois, nous avons cherché avec anxiété à découvrir quelques païens venant s'enquérir du chemin de Sion ; mais aucun visage nouveau ne s'est présenté pour entendre la Parole de la réconciliation ; aucune voix n'a été entendue poussant le cri d'une conscience réveillée : « Frères, que ferons-nous pour être sauvés ? » A part les membres de l'Eglise et les quelques personnes qui suivent la classe des candidats, nous n'apercevons partout que des os secs dans lesquels il n'y a ni respiration, ni vie, ni mouvement. Le Dieu de ce siècle a mis tout en œuvre pour recouvrer sa puissance. Ses émissaires ont parcouru le pays, et plus d'un cri de victoire a été poussé par eux, lorsque, l'une après l'autre, la plupart des coutumes païennes ont été remises en vigueur là même où l'on avait cru qu'elles étaient abolies pour toujours. Cependant, grâces en soient rendues au Seigneur, l'Eglise de Thaba-Bossiou est encore une lumière, un témoin de la vérité, et un monument de l'amour de Dieu. C'est sur cette Eglise que je désire un instant attirer votre attention.

« Pendant plusieurs mois, il a été difficile d'avoir une réunion composée de tous les membres du troupeau. Jour après jour, le cri de guerre était entendu ; de petits détachements étaient constamment dirigés vers les frontières, et enlevaient toujours à l'Eglise quelques-uns de ses membres. On peut se représenter à quelles tentations la position de ces gens les exposait. Comme plusieurs l'ont confessé, la piété vivante commença bientôt à languir, et l'heureuse influence de la foi ne se faisait plus qu'à peine sentir dans leurs âmes. La grâce seule du Seigneur a pu les préserver de renoncer à tout sentiment religieux, et même plusieurs n'ont pas échappé à cette désastreuse influence. Mais, d'un autre côté, ces difficultés, ces épreuves et ces dangers auxquels ils ont été exposés, en ont conduit quelques-uns à admirer les voies miséricordieuses du Seigneur, en ce qu'il les a sauvés lorsque toute sagesse et toute force humaine les avaient abandonnés.

« La tranquillité dont nous avons plus ou moins joui pendant les cinq ou six derniers mois nous a été très favorable. Notre Père céleste nous a accordé, dans son amour, de passer des moments bénis dans lesquels nos âmes ont été fortifiées et consolées. Nous avons particulièrement senti sa présence lorsque nous nous sommes réunis pour épancher nos cœurs devant lui, le supplier de ranimer son œuvre au milieu de nous, et de ramener dans le chemin de la paix ceux qui s'étaient laissé entraîner par la séduction du péché. A la suite de ces réunions de prière, nous avons eu plus d'une preuve que ce n'est jamais en vain qu'on implore les compassions du Seigneur en faveur de pécheurs égarés. De temps en temps j'ai eu des entretiens particuliers avec les membres de l'Eglise, pour m'assurer de leurs dispositions. Ces entretiens m'ont généralement prouvé que l'Esprit de Dieu agit encore en eux avec efficace. On pourrait peut-être désirer de trouver en eux plus d'amour et plus de zèle pour la cause de l'Evangile. On pourrait même remarquer chez quelques-uns des signes d'un

affaiblissement spirituel et une préoccupation trop grande pour les biens de ce monde, ce qui ne peut que retarder leur avancement dans la piété. Cependant ils ne sont pas sourds à la voix de leur conscience, et ils trembleraient à la pensée de déserter l'étendard de la croix.

« Vous avez souvent eu l'occasion d'entendre les récits et les réflexions des indigènes, et sans doute vous aurez été frappés comme moi de la naïveté avec laquelle ils font leurs observations. Permettez-moi de citer un de ces faits qui sont simples en eux-mêmes, mais qui ne laissent pas de faire sur les Bassoutos convertis de profondes impressions. Une femme pieuse est venue, après une grave maladie, m'exprimer combien était grande sa reconnaissance envers Dieu de ce qu'il l'avait délivrée des liens de la mort. Voici ce qu'elle me disait à cette occasion : « On m'avait conseillé un changement d'air comme moyen de rétablir ma santé. J'eus assez de force pour me rendre de Thaba-Bossiou jusqu'à Mapeaneng. Un séjour de deux ou trois semaines dans ce village m'avait fait beaucoup de bien ; mais, lorsque je me félicitais de sentir mes forces revenir, Dieu permit que ma maladie prît un caractère plus alarmant que jamais. Je me trouvai réduite à l'extrémité; tous ceux qui m'entouraient avaient perdu l'espérance de mon rétablissement. Pendant quelques jours, je fus privée de l'usage de l'ouïe. Le dimanche arriva. Souffrante et sans force, j'étais couchée dans la chaumière de l'un de mes amis. Mon espoir était en Jésus, mes pensées étaient occupées de l'éternité , et cependant je m'étonnais que le Seigneur m'affligeât tant. Des doutes commençaient même à s'élever dans mon cœur, quand tout-à-coup je crus entendre des sons harmonieux. Est-ce le chant des anges dans la gloire? me disais-je à moi-même. J'avais peine à me persuader que j'entendais des voix humaines, car, pendant les jours précédents, mes oreilles avaient été sourdes à tout ce qu'on avait pu me dire. Comme je cherchais à découvrir d'où partaient ces sons, je reconnus

les paroles d'un cantique : *Morimo ha o ipata*, etc. (c'est-à-dire :

Souvent Dieu cache sa face,
Souvent il retient sa grâce ;
Mais son secours différé
N'en est pas moins assuré).

« A la vérité, je n'avais pas entendu la voix des anges, puisque c'était celle de mes amis, qui se trouvaient alors réunis dans le village pour prier et louer Dieu ; mais mes oreilles avaient été débouchées, c'était pour moi la voix de Dieu pour me consoler et m'assurer que ma prière avait été entendue. Le Seigneur, sans doute, avait voulu que mes amis choisissent dans ce moment ce cantique qui devait faire tant de bien à mon âme. Je commençai bientôt à recouvrer assez de force pour pouvoir retourner à la maison. Quoique je ne sois pas encore guérie, j'attends avec patience la volonté de mon Père céleste, qui m'encourage par ces paroles : *Morimo ha o ipata*, etc.

« Pendant l'année qui vient de s'écouler, deux adultes seulement, un homme et une femme, ont été baptisés dans l'église de Thaba-Bossiou. J'espère que je pourrai bientôt en admettre d'autres qui, depuis plusieurs mois, suivent des instructions préparatoires au baptême. Les personnes qui ont été dernièrement reçues dans l'Eglise avaient été plus de deux ans candidats, et, pendant cette époque, les membres du troupeau ont toujours été édifiés par la piété de ces deux néophytes. A son baptême, Taoana, qui s'est choisi le nom d'Esaïe, exprima publiquement ses sentiments et rendit compte de sa foi d'une manière touchante et solennelle. Je me fais un plaisir de citer quelques-unes des paroles qu'il prononça à son examen. « J'ai bien tardé, dit-il, à me déclarer chrétien, et cependant que de bienfaits n'ai-je pas reçus des mains de mon Dieu? Lorsque j'étais jeune encore, et avant que j'eusse entendu proclamer son nom, c'est lui qui m'a, pour ainsi dire, retiré du tombeau.

Un jour, poursuivi par quelques Cafres qui en voulaient à ma vie, je fus précipité sur les bords de la Putiatsane ; on me jeta de la terre dessus, et l'ennemi, en se retirant, me laissa pour mort. Cependant je vivais, et n'était-ce pas Dieu qui veillait sur mes jours? Pendant plusieurs années j'ai eu l'habitude de me rendre régulièrement à la maison de Dieu ; j'ai appris à lire sa Parole, mais j'ai été tardif à croire, hésitant toujours entre le monde et l'Evangile. »

« Au moment de son baptême, il s'exprima comme suit, en présence de l'assemblée :

« Mes maîtres et mes frères, je me tiens devant vous aujourd'hui, non pas sans confusion de face ; car il y a longtemps que j'ai été appelé, et longtemps j'ai refusé de me rendre à l'appel du Seigneur. Je suis l'élan du désert, je me trouve solitaire et je m'étonne. Me demanderez-vous pourquoi je me trouve ainsi seul devant vous? C'est parce que mes compagnons ont entendu la voix du chasseur et ont pris la fuite, comme je l'ai souvent fait moi-même. Mais aujourd'hui je me trouve ici et je ne puis plus abandonner la place (1). Semblable à un oiseau rusé, j'ai souvent enlevé les grains de blé mis par l'oiseleur comme amorce, pensant échapper au filet tendu pour me prendre ; à la fin, je me trouve enlacé par l'amour de Dieu, et j'adore Celui dont la grâce m'a été révélée, moi qui ai refusé si longtemps de me rendre à ses appels. »

« Dans mon rapport de 1848-49, je faisais mention de dix personnes suspendues de la sainte Cène, pour un temps plus ou moins long. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que sept ont été réadmises après avoir donné des marques de repentance. Les trois autres, au lieu de s'humilier devant Dieu, s'en-

---

(1) Esaïe fait ici allusion à un fait souvent remarqué par les chasseurs. Lorsqu'une horde d'élans (A. oreas. Pallas) est alarmée par l'approche de l'homme, tous prennent la fuite, à l'exception d'un seul. Celui-ci reste en arrière, pour surveiller les mouvements de l'ennemi ; souvent même il s'arrête tout court, comme s'il était fasciné, et devient ainsi une proie facile.

foncent de plus en plus dans le péché et endurcissent leurs cœurs contre les appels de l'Evangile. Les fils de Moshesh, je suis peiné de le dire, continuent à se montrer partisans des coutumes païennes, et ce n'est que fort rarement qu'on les voit dans la maison de prière. Une femme, membre de l'Eglise, a été suspendue de la sainte Cène pour cause d'inconduite. Une autre, ayant consenti à épouser un païen, a, je le crains, jeté loin d'elle le joug de Jésus-Christ. Deux autres ont déclaré que l'Evangile n'a plus d'attrait pour eux, et ont cessé d'assister au service divin. Après avoir cité ces faits affligeants, il m'est doux de pouvoir ajouter que deux anciens membres de l'Eglise de Thaba-Bossiou, qui avaient émigré avec Mopéri, sont revenus sur notre station, où ils ont été réadmis à la communion des fidèles. Le nombre de nos auditeurs n'a pas augmenté depuis l'année dernière. Le chef Moshesh continue à assister assez régulièrement aux services du dimanche.

« Pendant plusieurs mois de l'année, notre école a été dans un état peu florissant. Par moments même, c'est à peine si l'on aurait pu signaler son existence. Malgré ce contre-temps, le maître d'école, Salomon, s'est montré digne d'éloge dans les efforts qu'il a faits pour obtenir des écoliers. Si aujourd'hui elle n'est pas mieux fréquentée, on pourrait peut-être en trouver la cause dans les soins que réclament les jardins des natifs. On sait que dès qu'un enfant est capable de hausser la voix, il est envoyé aux jardins pour en chasser les oiseaux. Le maître d'école vient d'épouser la fille d'Abraham, l'un des premiers convertis de notre Eglise. Ce changement dans la position de Salomon ne le rendra pas, j'ai lieu de le croire, moins zélé dans l'œuvre pénible à laquelle il s'est jusqu'ici voué avec une louable persévérance. »

Résumé général.

Communiants.		114
Id.	retranchés. ..	4
Id.	suspendus. ..	3

Catéchumènes.	9
Auditeurs.	200 à 250
Enfants baptisés durant l'année	11
Mariages *Id.*	5

MÉKUATLING.

Nous terminerons ce coup d'œil sur la Mission par le rapport que notre cher frère Daumas nous a envoyé de Mékuatling. Aucun autre établissement n'a tant souffert l'année dernière, mais il n'y en a aucun autre non plus où le bras du Seigneur se soit déployé si visiblement pour protéger les familles missionnaires et pour sauver des centaines d'indigènes qui ont trouvé un refuge à Mékuatling. Nous espérons que la même Providence qui a tiré le bien du mal d'une manière si frappante, et qui a béni nos frères, les préservera jusqu'à la fin des maux qui semblent les menacer encore, et qu'elle leur accordera de déployer le même zèle, le même courage, la même foi et la même constance que par le passé.

« Le district de Mékuatling, dit M. Daumas, naguère si florissant, a été dévasté, durant l'année passée, par le fléau de la guerre. Le chef Molitsane s'est, contre nos avis, attiré tous les malheurs qui ont fondu sur lui et qui ont failli causer la ruine totale de sa tribu. Plusieurs fois nous avons eu la douleur de voir l'ennemi envahir l'établissement missionnaire, et les gens de Molitsane dispersés dans toutes les directions. Le premier combat fut funeste aux habitants de la station. Parmi ceux qui succombèrent ce jour-là, plusieurs étaient des chrétiens renégats qui avaient reçu le baptême dans quatre Eglises différentes. Ils avaient voulu tuer par l'épée, ils ont péri par l'épée.

« Bientôt après le commencement des hostilités, les indigènes évacuèrent nos quartiers pour se réfugier sur les deux rives du Calédon, redoutant quelques nouvelles attaques de la part des Mantatis et des Koranas réunis. Malgré les dangers

auxquels nous nous voyions journellement exposés, à cause des vols que les Bataongs et les Bassoutos commettaient presque toutes les nuits sur l'ennemi, nous crûmes devoir rester à notre poste. En conséquence, la station est devenue un lieu de refuge pour les enfants, les femmes, les vieillards et les blessés, et, dans la suite, un point de ralliement pour la tribu. Les indigènes, en proie à de continuelles alarmes, ne se fiaient guère à notre protection ; ils se tenaient à l'écart, pensant, ou que nous serions obligés de fuir, ou que nous serions massacrés. De faux bruits étaient souvent répandus dans la station et y créaient une terreur panique qui mettait en fuite bien des gens, même de ceux qui avaient montré quelque confiance dans la protection divine. Après la seconde attaque, les chefs ennemis nous ayant donné leur parole qu'aucun mal ne nous serait fait, non plus qu'à ceux qui se tiendraient en repos sur la station, nous exhortâmes les indigènes à éviter de se montrer armés. Les païens, voyant que nous avions été respectés, ainsi que les troupeaux, vinrent à leur tour se mettre sous notre sauvegarde, avec tout ce qui leur appartenait. C'est ainsi que, pendant des mois, ils sont restés sous nos soins, étant logés dans l'église, la maison d'école, la remise, les cuisines, et jusque dans la salle à manger ; il n'y eut pas jusqu'à la moindre grotte dans la montagne qui ne servît d'asile à quelqu'un. Les païens ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : « Il y a véritablement un Dieu ; c'est lui qui nous a protégés « sur cet endroit. »

« Le fléau de la guerre fut suivi d'un hiver rigoureux. Une neige extraordinaire pour le pays survint trois jours après que la ville de Molitsane avait été réduite en cendres, et causa la mort à beaucoup de fuyards. Des centaines d'indigènes se félicitaient, malgré tous les malheurs qu'ils avaient essuyés, et notamment la perte de leur provision de blé qui avait été détruite lors de l'incendie, ils se félicitaient, dis-je, d'avoir trouvé un asile dans les bâtiments de la station pendant ce froid ri-

goureux. La vieille aveugle, Eva, comparait Mekuatling à la caverne d'Hadullam, et disait : « L'ennemi a passé à côté de « nous et ne nous a pas vus. » Les membres de l'Eglise qui nous sont restés fidèles se félicitaient aussi d'avoir suivi nos conseils, et se sentaient pressés d'exalter la puissance du Seigneur, en voyant qu'au milieu d'une ruine générale, ils avaient non seulement été respectés par un ennemi portant le fer et le feu dans tous les environs, mais que leurs propriétés mêmes avaient été respectées. Ces disciples du Seigneur se tinrent à nos côtés, se confiant en Celui qui est invisible et qui a dit qu'aucun de nos cheveux ne peut tomber en terre sans la permission de notre Père céleste.

C'étaient eux qui portaient les messages aux tribus hostiles, ne craignant pas d'exposer leur vie pour le bien de leurs compatriotes ; c'étaient eux qui accompagnaient leurs missionnaires pour recueillir les vieillards, les aveugles et les blessés, que les natifs, selon leur coutume, avaient abandonnés en fuyant, mais que nous rassemblâmes autour de nous, afin de leur fournir les secours dont ils avaient tant besoin. Toutes ces circonstances ont fait du bien en montrant aux païens que, même sous le rapport temporel, il leur est avantageux d'accueillir les missionnaires. Lorsque le danger nous parut à peu près passé, nous fîmes appeler Molitsane qui s'était, lui aussi, réfugié sur le Calédon depuis l'incendie de son village. Quand il revit les centaines de ses gens que nous avions protégés pendant sa fuite, il s'écria : *Cet endroit-ci a sauvé ma tribu.*

Cette foule de natifs qui se sont fixés sur la station sont plus ou moins sous l'influence bienfaisante de l'Evangile. Quoique nous n'ayons pas encore recueilli parmi eux de fruits sensibles, nous nous réjouissons, mon collègue et moi, de pouvoir annoncer régulièrement, le dimanche et sur semaine, la bonne nouvelle du salut à des âmes qui avaient été privées jusqu'ici de toute instruction religieuse. Nous nous sommes souvenus que «Paul plante et qu'Apollos arrose, mais

que Dieu donne l'accroissement.» Après la guerre, nous avons établi un service du matin ; depuis lors nous l'avons toujours eu, et il est suivi par un bon nombre de gens. Dans ce service, nous lisons une portion de la Parole de Dieu, nous chantons un cantique et nous terminons par la prière. C'est un culte domestique qui a lieu dans le temple.

La funeste réaction qui a eu lieu parmi les indigènes du Lessouto ne s'est fait, hélas! que trop sentir dans nos quartiers. La guerre a exercé une influence désastreuse sur l'état moral et religieux des habitants de la station. Sans parler des membres de l'Eglise qui, au nombre de onze, se sont compromis dans la guerre, et à la tête desquels est Agosi, qui naguère m'avait étési utile dans l'école et qui, bien loin de se repentir, continue à nous faire un mal incalculable par son endurcissement, il y a de plus un grand nombre de catéchumènes qui ont prouvé par leur conduite qu'ils avaient reçu la bonne semence dans des lieux pierreux et qui sont retournés au monde ; de sorte que de 120 qui se trouvaient autrefois dans les classes, il n'en reste pas plus de 50 aujourd'hui ; et encore parmi ceux-ci y en a-t-il quelques-uns en qui nous n'avons pas grande confiance.

A Pâques, il ne s'est présenté à la sainte Cène que 73 membres, c'est-à-dire 21 de moins que lors de notre dernière conférence ; 11 sont retranchés ou suspendus et 10 ont été dispersés par la guerre : néanmoins nous avons quelque espoir que ces derniers rentreront dans le bercail du bon Berger. Des 11 mentionnés ci-dessus, 4 ont manifesté des signes de repentance.

Je suis peiné de dire, avant de terminer ce rapport, que notre avenir paraît encore fort sombre. Depuis que les fils de Molitsane ont attaqué les Fingous de Merumetsou et qu'ils se sont emparés de leurs troupeaux, les esprits paraissent fort exaspérés. Il est vrai qu'ils en ont remis environ 500 têtes, par l'ordre de l'agent britannique ; mais des vols continuent à se commettre de part et d'autre, de sorte que nous craignons fort une

répétition des scènes affligeantes dont nous avons été les témoins l'année dernière.

Pour ce qui tient au matériel, le local où nous avions l'école étant tombé en ruine, nous avons dû en construire un autre; et afin que ce travail coûtât moins à la Société, nous avons eu recours à l'assistance des natifs. Ce bâtiment a quarante-trois pieds de long sur seize de large, et quoique d'une construction simple, il répondra très bien au but auquel il est destiné. Au moment où nous étions sur le point de le finir, la guerre a éclaté; dès lors il a presque toujours servi de refuge aux indigènes. Nous espérons rouvrir l'école après la moisson.

Quelques arrangements ont aussi été faits pour préparer deux appartements que M. Cochet occupe à l'heure qu'il est. Une cuisine, de dix-huit pieds sur onze, a été construite pour son usage. Nous trouvant nous-mêmes fort à l'étroit dans notre habitation et ne voyant pas la possibilité de bâtir une maison neuve en moins de deux ou trois ans, nous avons fait quelques réparations à la nôtre avec l'addition d'une chambre. C'est notre frère Cochet et moi qui avons en grande partie exécuté ces travaux.

Résumé général.

Communiants	73
Catéchumènes	50
Auditeurs	300 à 350
Enfants baptisés	105
Mariages	66

Agréez, Messieurs et très honorés frères, l'assurance de notre constante et chrétienne affection, ainsi que les vœux que nous formons pour la paix et l'édification de tous nos frères bien aimés, qui nous tendent une main secourable pour amener les païens à l'obéissance de la foi.

Pour la conférence,

Vos tout dévoués serviteurs en Christ,

S. Rolland, président, P. Lemue, secrétaire.

UN DEUIL A MORIJA.

Morija, 28 mai 1850.

L'Eglise que Christ s'est acquise dans ce lieu vient de faire une perte considérable dans la personne de Théophile Rapogo, un de ses membres les plus respectables. Ce bon et fidèle serviteur est entré, je l'espère fermement, dans la joie de son Seigneur. Il appartenait par sa naissance à l'une des premières familles du pays, et se voyait allié, en outre, à celle du chef Moshesh par son mariage avec Joanna, tante de ce dernier.

En embrassant l'Evangile, Rapogo avait solennellement renoncé au monde et à sa pompe, à la chair et à ses convoitises ; et depuis lors il a été tellement soutenu par la grâce divine, que nous ne lui avons vu commettre aucune faute grave, ni faire un seul pas rétrograde. Nkoko, sa concubine, a été convenablement renvoyée, et s'est mariée à un autre homme. Son premier mari s'est uniquement attaché à Joanna et aux trois enfants qu'il avait eus d'elle. Cette femme est bonne et très pieuse, mais continuellement souffrante. Il l'a soignée jusqu'à la fin avec une tendresse exemplaire, sans se plaindre, ni se relâcher un seul instant, bien que leur croix fût de tous les jours et une des plus pesantes.

La voyant incapable de se mouvoir et apparemment aux portes de la mort, il vint, le 14 du courant, emprunter notre waggon pour aller chercher et ramener en un jour le fruit de leur champ de citrouilles. Les longues veilles qu'il avait dernièrement passées auprès du lit de Joanna l'avaient beaucoup affaibli; mais comme ce n'était pas lui qui menait la voiture, nous ne pensâmes pas que ce travail en plein air pût lui faire du mal. Quant à l'état de son âme, il était évidemment très heureux. L'épreuve rapproche du Seigneur, et c'est, il paraît, à lui que pensait Théophile dans une espèce de ravissement, quand, arrivé à l'entrée de la station, au retour des champs, il tomba, on ne sait comment, sous les roues du waggon. Celle

de devant lui passa sur les reins, l'autre sur les épaules. Aussitôt on le transporta dans la maison de Paulus Matété, son intime ami. Il dit à sa fille, en la consolant : « Mon enfant, tu pleures ton père : il est bien souffrant, mais bien heureux ; ne nous mettons en peine de rien, tout a été sagement réglé par le Seigneur. » Bientôt après, j'arrivai à mon tour pour lui prodiguer mes soins et mes consolations, comme à un frère bien aimé. Le lendemain, M. Lautré accourut à son secours de Bossiou. Une forte saignée fut pratiquée, des médecines administrées intérieurement... Mais l'heure suprême était là. Paulus dit à son ami : « Mon frère, je vois que ton mal empire ; à quoi en es-tu pour tes sentiments ? » Théophile lui répondit : « Tu connais Celui qui a dit : « Quiconque croit en moi ne mourra « point pour toujours. » Il a dit encore : « Celui qui persévé-« rera jusqu'à la fin sera sauvé. » Je regarde à lui ; je suis avec lui ; oui, Jésus est mon chemin et ma vie... L'Eternel est mon berger. Quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi ; ton bâton et ta houlette sont ceux qui me soutiennent. — Assez, c'est assez, reprit Paulus ; je n'en demandais pas davantage. » L'agonisant poursuivit : « Jésus va venir me prendre et m'emmener auprès de son Père, dans la compagnie des anges... Je ne regrette rien ici-bas. Pour moi, tout n'est plus que balayures sur la terre. Jésus seul est mon trésor. » Paulus l'exhorta de nouveau à ne pas s'épuiser entièrement par de longs discours ; mais, n'y réussissant pas, il quitta son ami. Alors celui-ci dit à Nicodème, son frère aîné : « Je vais vous quitter, mon frère. — Oh ! pourquoi me quittes-tu, mon frère ? reste. — Non, Jésus est déjà là ; il est ma porte, mon sentier, mon guide. Jésus va me prendre et m'emmener auprès du Père, parmi ses saints anges. » J'arrivai en ce moment avec notre ami Lautré. « Bonjour, Théophile, paix te soit au nom du Sauveur! » lui dis-je. Il leva des yeux mourants et fit un signe de tête. Nous chantâmes trois versets de son cantique favori; je

fis une courte prière, prononçai quelques paroles de circonstance, et notre pauvre mourant rendit ensuite l'esprit. C'était le 16 du courant, entre six et sept heures du soir (1).

Un messager à cheval partit aussitôt pour Bossiou, d'autres pour les environs. Les gens du village se rassemblèrent en foule autour de la hutte, poussant des lamentations. Ils disaient : « Ah ! ah ! Théophile, Théophile ! notre ami, notre père ! Où reverrons-nous Théophile?... Sa voix nous consolait dans nos peines. Il nous exhortait à craindre Dieu. Il prenait la défense des opprimés dans la cour des princes. Il caressait nos petits enfants dans nos demeures. Pourquoi nous as-tu quittés, Théophile ! Théophile ! »

Sans perdre de temps, Paulus, frère Lautré et moi-même, nous nous rendîmes chez Joanna, pour lui annoncer son malheur. Dès qu'elle nous vit paraître, elle se mit sur son séant, au fond de sa cabane, sa tête tournée vers la paroi, et les deux mains sur les yeux; un homme était derrière elle pour la soutenir.

Paulus lui demanda d'abord : « Mère de Machopo, m'entends-tu ? — Oui, je vous entends. — Tu souffres toujours beaucoup, mon maître, mais Dieu est ta force et ta consolation. C'est lui seul, ma sœur, qui peut nous soutenir dans nos peines... Je suis ici avec notre missionnaire. Nous sympathisons tous à tes douleurs. Tu es trop faible pour pouvoir vaquer à tes affaires, c'est pourquoi Théophile en a pris soin. Avant-hier, il alla avec la voiture chercher tes citrouilles. Un grave malheur lui arriva. Tu sais comment il fut apporté dans ma maison, se plaignant beaucoup des reins, et cette blessure, ma mère, nous l'avons tous vue avec effroi. Aucun soin n'a manqué, mais elle était, comme tu sais, bien sérieuse; le Seigneur sera ton appui, mon maître; il ne nous révèle pas tous ses desseins; mais ils sont tous sages, et sa volonté sainte

(1) Théophile était dans la fleur de l'âge.

et parfaite, il nous la faut aussi recevoir, quand même nous ne la comprenons pas toujours. Oui, ma sœur, mon amie, prie-le avec nous de t'être en aide, de te consoler, puisque l'âme de ton mari, il l'a prise à lui ; il vient d'envoyer ses anges pour la recueillir au ciel, cette âme que tu aimais comme ton âme; non, ton mari n'est plus au milieu de nous; il est, nous l'espérons, auprès du Père des esprits devenus parfaits. Ici commencèrent les lamentations : « Ah ! qui me fera voir un mari tel que mon mari? Ah! mes pauvres enfants, qui vous tiendra lieu de père ? Ah ! pourquoi, moi, faible et souffrante, n'ai-je pas été retirée de ce monde, et lui épargné? Ah ! pourquoi m'a-t-on empêché d'aller voir mon cher Théophile? J'aurais pu me traîner jusqu'auprès de sa couche de souffrances et mourir avec lui ! Oh ! que ma douleur est grande !... Oh ! que le Seigneur Jésus me vienne en aide ! » Paulus alors me dit : Ajoutez quelques paroles. Une voix connue est rassurante dans le malheur. Je dis quelques mots, fis une courte prière, serrai la main à la veuve désolée, et me retirai.

Le surlendemain matin, ceux qui avaient des habits de deuil les mirent. Les païens ôtèrent leurs ornements. La chaire aussi fut couverte d'un drap mortuaire, vu que le défunt était un diacre de l'Eglise, et l'un des plus estimés. Les gens de l'endroit se rendirent tous au temple, et delà au cimetière, où eut lieu le service funèbre. Après ce service, une foule d'amis voulurent dire un dernier adieu aux restes inanimés du bienheureux Théophile. Les cris, les lamentations n'avaient jamais été plus grands ni peut-être mieux sentis. L'un des orateurs ne put prononcer que ces deux paroles : « Adieu Théophile... Mes amis ! ce tombeau est pour moi la plus forte des sagaies ; elle m'est entrée dans l'âme, » et il se coucha par terre presque suffoqué par la douleur.

Bientôt après arriva de Bossiou Josué Makoniane. Il mêla ses pleurs aux nôtres. Moshesh, nous dit-il, était désolé, le cours des affaires suspendu ; personne ne parlait plus dans la capitale que de Théophile.

De son vivant, il s'était montré un sujet loyal et fidèle au-delà de tout éloge. Les chefs n'avaient pas de meilleur messager, ni de plus fidèle conseiller que lui. Sa prédication était journalière, sa conduite exemplaire. Dans la station, il tenait tous les soirs un service pour ses voisins. Dans les huttes, il exhortait les grands comme les petits, en temps et hors de temps, suivant l'expression d'un apôtre. Aux environs et au loin, il était partout connu, estimé et aimé. Il faisait beaucoup de bien. Quant à son caractère, il était éminemment débonnaire et intègre. J'aimais ce pauvre Théophile autant et plus peut-être qu'un frère de sang. Le Seigneur nous a beaucoup affligés en nous l'enlevant, mais ce qu'il a fait est bien fait. Quelqu'un me disait avec sentiment : « Le bon grain une fois dans le grenier est en sûreté ; plus de danger pour lui, plus d'anxiété pour celui qui sème. Que ce soit là votre consolation, oh ! messager du grand Dieu ! »

Les païens, parmi lesquels cette mort n'a pas manqué de produire une profonde impression, ont remarqué avec étonnement que Théophile était parfaitement résigné, qu'il n'accusait personne (contre l'habitude ordinaire), de son malheur, qu'il parlait uniquement de son délogement prochain. Ils ont aussi été bien frappés de voir que les amis du défunt pouvaient et se lamenter et *se réjouir* à son sujet. Nous autres, disaient-ils naïvement, nous ne savons ni mourir, ni mener deuil de la sorte : il y a donc pour le chrétien un autre bonheur que celui du monde.

Et pour ma part, que dirai-je en terminant cette esquisse? Je dirai qu'un si beau triomphe m'encourage plus qu'un long discours, que d'aussi glorieux décès que celui-là (que les Missions seules peuvent préparer) valent, certes, bien des sacrifices. Je m'écrierai aussi avec prière : « Seigneur, qu'il me soit donné de mourir de la mort du juste et que ma fin soit semblable à la leur ! »

T. Arbousset.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

PERSE.

Travaux parmi les Nestoriens. — Un nouveau réveil. — Les deux séminaires. — Larmes et prières. — La mère et la fille. — Progrès à l'extérieur. —Seir. —Oroumiah, etc. —Le diacre Jean. —Le diacre Guergis. — Un moine converti.

Les travaux des missionnaires américains parmi les Nestoriens qui habitent les bords du lac Oroumiah, sont déjà connus de nos lecteurs. Cette œuvre diffère à plusieurs égards de celle qui a pour objet les Arméniens et les Grecs de l'empire turc. Pour ces derniers, en effet, il a fallu, en raison de la profonde corruption de leurs Eglises, qu'il était impossible de songer à réformer, arborer hautement l'étendard du protestantisme et fonder ces congrégations distinctes et séparées dont nous avons dernièrement raconté les réjouissants progrès. L'Eglise nestorienne, au contraire, quoique envahie par l'ignorance et la tiédeur, est restée, plus que toutes les autres communions chrétiennes de l'Orient, fidèle aux doctrines et à l'esprit de l'Evangile. La Bible y est lue; son culte est demeuré simple; elle n'adore pas les images et ne connaît enfin, ni le célibat des prêtres, ni la confession auriculaire, ni la monstrueuse doctrine du purgatoire. Il s'agissait, en conséquence, moins de rectifier sa foi que de réchauffer son zèle, moins de combattre ses erreurs dogmatiques que de provoquer en elle un renouvellement de cette vie spirituelle, sans laquelle une Eglise, fût-elle parfaitement orthodoxe, n'est, comme la foi sans les œuvres, qu'un cadavre sans valeur. Et telle est aussi la tâche que se sont proposée les pieux serviteurs de Christ que l'amour des âmes a poussés dans ce champ de travail. En prêchant la grâce aux Nestoriens, ils ne leur crient point : Sortez de votre Eglise déchue; ils leur disent seulement : Réveillez-vous, et après

avoir reçu vous-mêmes une nouvelle mesure de foi et d'amour, travaillez avec nous à redonner à votre Eglise cette vie qui lui manque, cette énergie de piété et d'œuvres saintes qu'elle a possédée autrefois, mais qu'elle a si misérablement laissé perdre. Et, grâce à Dieu, ce langage a été compris d'un grand nombre. Il s'est formé, par suite de plusieurs réveils successifs, un noyau déjà considérable de chrétiens vivants, qui travaillent avec ardeur à la régénération de leur Eglise et répandent autour d'eux la bonne odeur de l'Evangile.

Au commencement de l'année dernière, un de ces réveils extraordinaires avait réjoui le cœur de tous les chrétiens qui s'intéressent à cette œuvre. Il vient de s'en manifester un nouveau, non moins intéressant que le précédent. C'est au sein des deux séminaires fondés par la Mission qu'il a pris naissance. On se rappelle peut-être que l'un de ces séminaires, destiné aux jeunes Nestoriens, est situé au village de Seir ; il contient quarante-quatre élèves, dont plusieurs, déjà âgés, se veulent dévouer aux fonctions ecclésiastiques ; le second, situé à Oroumiah même, reçoit un nombre à peu près égal de jeunes filles.

Laissons maintenant parler M. Cochran, directeur du séminaire de Seir. Le 25 janvier dernier, il écrivait à ses amis d'Amérique :

« Vous vous réjouirez d'apprendre qu'il a de nouveau plu au Seigneur de répandre sur nous l'influence vivifiante de son Saint-Esprit. Nous sommes témoins ici, depuis une dizaine de jours, d'un réveil qui sera, nous l'espérons, un moyen de salut pour plusieurs et qui nous rappelle, de la manière la plus frappante, les mémorables scènes de l'hiver dernier. Le séminaire presque tout entier en a ressenti l'effet. Chacun y examine, avec une sollicitude pleine de sérieux et d'anxiété, les fondements de sa foi, et plusieurs, remués profondément, implorent le pardon de leurs péchés avec une ardeur de repentir qui ne peut manquer d'être acceptable devant Dieu.

« Cette œuvre de miséricorde a commencé sans bruit et sans autre mobile apparent que les moyens de grâce ordinaires. Le second dimanche de janvier, un recueillement plus qu'habituel s'était fait remarquer dans nos réunions. Au service du soir, le diacre Tamo prêcha sur l'incertitude de la vie et sur la nécessité de se préparer à la mort. Son discours, qui renfermait des allusions à la perte de deux de nos élèves morts dans le courant de l'année, fit une profonde impression. Quelques moments après le service, l'un de nos maîtres vint me dire que presque tous nos jeunes gens étaient en larmes et exprimaient le désir que l'on se réunît encore une fois pour prier. Je me rendis aussitôt au milieu d'eux et les trouvai tous la tête inclinée, tandis que plusieurs exprimaient hautement leurs émotions par des soupirs et des exclamations pieuses. Je leur adressai quelques remarques et présentai moi-même des supplications au trône de la grâce. Mais bientôt les sanglots éclatèrent de toutes parts, au point que, craignant les excès d'une surexcitation par trop vive, j'invitai les élèves les plus émus à se retirer dans leurs chambres et à s'y calmer dans de pieux exercices. Ils obéirent aussitôt et la nuit ne se passa pas, j'en suis sûr, sans que le sacrifice de plus d'un cœur contrit et brisé ne fût présenté sincèrement à Celui qui reçoit avec amour ce genre d'offrandes.

« Le lendemain, à la prière du matin, l'émotion recommença et nous eûmes de nouveau des indices non équivoques de la présence du Seigneur au milieu de nous. Depuis ce moment l'œuvre de grâce acquit, en quelques jours, un degré de profondeur, d'intensité et d'efficacité que nous n'aurions jamais osé espérer. Nous eûmes, le vendredi, une confession publique des péchés, toute volontaire assurément, mais attendrissante au-delà de tout ce que peut exprimer le langage humain. C'était comme l'ouverture d'une terre en friche, au sein de laquelle, Dieu aura, nous en avons la ferme espérance, déposé bien des germes féconds et bénis. »

Ainsi écrivait M. Cochran, le 25 janvier. Près de deux mois plus tard, le 18 mars, son collègue, M. Perkins, reprenait l'histoire du réveil dans le séminaire de Seir. Il y avait eu dans cet intervalle, comme on le comprendra par les extraits que nous allons reproduire, un temps de vacance employé par les élèves à visiter leurs familles et leurs amis.

« Presque tous nos jeunes gens, écrit M. Perkins, ont été profondément réveillés, et plusieurs de ceux qui s'étaient jusqu'à présent montrés les moins pieux, n'ont pu échapper à cette puissante opération de l'Esprit. Aussi ces dernières semaines ont-elles été pour nous remplies d'un intérêt extraordinaire.

« Quoique ce nouveau mouvement de la grâce ait plusieurs points de ressemblance avec celui de l'année dernière, il en diffère pourtant assez pour que, tout en reconnaissant en eux l'unité de l'esprit, nous y remarquions la diversité de ses opérations. Un des élèves caractérisait lui-même très bien la principale de ces différences en disant : « L'année dernière, j'éprouvais plus de terreur, mais cette année je ressens plus de tristesse. » Ce fait, que nous avons tous remarqué, peut s'expliquer, en grande partie du moins, par les progrès qu'ont fait en connaissance les individus qu'ont affectés les deux réveils. La première fois, l'Esprit saint, révélant tout à coup à leur conscience un état de péché qni leur avait été jusqu'alors caché, les avait naturellement effrayés ; tandis que cette fois la découverte du péché n'étant plus chose si nouvelle, l'effet de la grâce devait être plutôt d'inspirer un profond regret de n'avoir pas complétement rompu avec l'iniquité.

« Il y a eu aussi cette année, chez ceux qui avaient déjà pris part au premier réveil, un développement bien frappant de l'esprit de prière, du désir de se sanctifier et en particulier de travailler au salut des autres. A mesure que le moment de se séparer pour les vacances approchait, ce zèle pour l'avancement du règne de Christ redoublait d'intensité. « Puissions-« nous, se disaient nos jeunes gens les uns aux autres, puis-

« sions-nous ne pas reporter dans nos familles le poison de « la seconde mort, mais leur communiquer avec abondance les « germes de la vie éternelle, » et tel était l'objet continuel de leurs supplications. Ils nous assuraient aussi, dans nos entretiens avec eux, qu'ils feraient, sous la bénédiction du Seigneur, tous leurs efforts pour venir en aide à tant de leurs pauvres compatriotes qui périssent dans l'ignorance. Jamais encore nous n'avions vu nos élèves s'éloigner momentanément de nous avec une résolution si bien arrêtée de persévérer dans la foi et de faire du bien aux autres. Nous en avons été d'autant plus réjouis que bon nombre d'entre eux sont assez avancés pour faire honneur à leur profession, et que nous sentions l'existence dans leur cœur de ce premier et grand instrument de toute évangélisation efficace, un cœur brûlant d'amour pour Christ et soupirant ardemment pour le salut des âmes.

« A leur retour, qui a eu lieu la semaine dernière, nous avons appris qu'en effet la plupart s'étaient employés dans leurs villages respectifs de la manière la plus active. Leurs rapports ont été pleins d'intérêt et de vie. Souvent ils avaient trouvé autour d'eux des gens adonnés à la superstition, et recevant avec stupidité, comme vérités religieuses, les traditions les plus absurdes et des fables bonnes à amuser des enfants; mais quelquefois aussi ils avaient rencontré des âmes désireuses de rompre tous ces liens de mensonges et avides de trouver leur refuge en Christ, seul Sauveur et seul Maître. Dans quelques cas, leurs efforts pour annoncer la Parole de vie avaient été rudement repoussés et on ne leur avait épargné ni les injures, ni les menaces; mais dans d'autres, ils avaient été reçus avec la plus grande cordialité. En somme, ce dernier accueil avait prévalu, et il est évident, d'après leurs récits, qu'il s'opère dans les villages qu'ils ont visités, un progrès très remarquable non seulement en connaissance, mais surtout en intérêt pris aux choses du salut.

« Cette première réunion dans le séminaire, après le re-

tour de nos jeunes gens, a été singulièrement douce et bénie. Les prières qu'ils y ont prononcées semblaient sortir de cœurs prêts à se rompre sous le poids des émotions inspirées par l'affection qu'ils ressentaient pour leurs parents et pour leurs amis. Aussi répétions-nous en nous-mêmes, comme nous l'avons, à la vérité, fait bien des fois depuis le commencement de ce réveil ; *C'est ici la maison de Dieu ; c'est ici la porte des cieux !* »

Voilà des détails bien réjouissants, en effet ; ceux qu'on va lire ne le sont pas moins. Pendant que ces scènes émouvantes se passaient dans le séminaire de Seir, l'institution fondée pour les jeunes filles, à Oroumiah, subissait exactement la même influence. Là aussi, dans les premiers jours de janvier, le directeur trouva, un dimanche au soir, les élèves absorbées dans l'exercice d'une fervente prière, et donnant cours, par des soupirs et des larmes, aux sentiments dont leurs cœurs étaient pleins.

« La semaine suivante, dit-il, fut abondante en recueillement et en sainte solennité ; jamais les devoirs domestiques ou de l'école n'avaient été si fidèlement accomplis ; mais, dès qu'elles s'en étaient acquittées, nos jeunes filles couraient dans leurs chambres et s'y mettaient en prières. C'était quelquefois avec peine que nous parvenions à les faire se coucher. « Dormir ! nous répondit une fois l'une d'entre elles ; ah ! j'ai « dormi assez longtemps, ne faisant rien pour Dieu et ruinant mon âme dans l'indifférence et l'inaction ; je ne devrais penser à dormir que lorsque j'aurai obtenu du Seigneur le pardon de mes péchés. »

« Il y a maintenant deux mois, continue le missionnaire, que cette excellente manifestation de la grâce est venue réjouir nos âmes, et chaque jour écoulé depuis lors nous a démontré que les supplications de nos jeunes filles ont attiré sur nous une main pleine de bénédictions. Eh ! comment n'en aurait-il pas été ainsi ? Toutes les heures où nous nous réunissons pour

prier en commun sont pleines d'émotions et d'attendrissements qu'il serait impossible de décrire. Il nous est arrivé souvent d'y oublier que nous appartenions encore à l'humanité, tant tout y est fait pour arracher l'âme à toutes les sensations et à tous les soucis terrestres. Ce sont tantôt les accents de la componction la plus profonde, tantôt les transports de l'espérance la plus joyeuse, et toujours, surtout, les inspirations de cette tendre charité qui pense au salut des âmes et se répand en ardentes sollicitations pour l'obtenir de Celui qui tient les cœurs en sa main. Ce dernier trait est peut-être le plus caractéristique de notre réveil. Nos élèves prient, non seulement les unes pour les autres, mais pour leurs parents, pour leurs frères ou sœurs, pour leurs amis, pour toutes les personnes avec lesquelles elles sont en rapport ; et, ce qui est plus significatif encore, les actions répondent en tout aux paroles. C'est plaisir que de voir les plus avancées veiller sur les plus jeunes et leur adresser d'affectueuses exhortations. Nous avons eu même des réunions où avaient été admises des femmes étrangères à l'établissement, et où nos chères élèves leur ont fait entendre avec respect les paroles les plus énergiques, mais d'une force mêlée de douceur qui a fait couler des larmes de bien des yeux.

« Il y avait parmi ces chers enfants une jeune fille dont le cœur avait jusqu'à ces derniers temps paru fermé à tous les appels de la grâce. Le réveil actuel durait même depuis trois ou quatre semaines, qu'elle semblait encore parfaitement indifférente. Mais enfin sa conscience s'est soudainement émue, et, après avoir passé par toutes les angoisses d'une âme qui s'ouvre au sentiment du péché, elle a fini par trouver la paix. Elle en jouit aujourd'hui avec plénitude, et nous l'avons maintes fois entendu répéter ces mots : « Je n'avais jusqu'à présent pas compris ce que c'est que d'aimer le Sauveur, mais « maintenant je le sais et j'ai besoin de l'aimer toujours davantage. » Une circonstance particulière jette encore de l'in-

térêt sur cette conversion, c'est que cette jeune fille a pour mère une femme de Geog-Tapa, qui s'est elle-même donnée au Seigneur, et qui a souffert beaucoup pour la cause de la vérité. Plusieurs fois, en revenant le soir de nos réunions de prière, elle a trouvé la porte de sa maison fermée par son mari, et a dû rester plusieurs heures exposée à toutes les intempéries de la saison ; souvent même elle a été cruellement frappée ; mais rien n'a pu lui faire renier le Sauveur qui l'a rachetée. Aussi les fidèles, qui voient aujourd'hui sa fille amenée, comme elle, aux pieds de la croix, disent-ils avec attendrissement : « Vous voyez que le Seigneur n'oublie pas les siens ; « cette mère reçoit maintenant la récompense de ses longues « années de supplications et de persévérance. »

« J'ai déjà dit que l'accomplissement des devoirs habituels de la maison était devenu plus satisfaisant depuis le réveil. Il est de fait que jamais l'influence pratique de la piété sur le cœur et sur la vie ne s'est mieux rendu témoignage à elle-même. La joyeuse docilité des élèves, l'empressement qu'elles mettent à s'acquitter de toutes leurs obligations, et l'esprit parfaitement calme dans lequel tout se fait, soit dans les classes, soit ailleurs, nous rendent notre tâche aussi facile que douce. Ces heureux fruits se répandent même au dehors, et sont en édification à tous ceux qui ont occasion de les observer dans la ville même ou dans les villages auxquels appartiennent les élèves. Jamais, on le peut dire, l'influence exercée par le séminaire sur les femmes nestoriennes n'avait encore été si sensible. »

Mais il est temps de sortir des deux séminaires. Aussi bien les opérations de la grâce ne s'y sont-elles pas concentrées On peut au contraire en suivre, comme à l'œil, les progrès dans un grand nombre de localités des environs.

« A Seir, dit M. Perkins, la population entière semble frappée

des impressions les plus sérieuses, et met autant de constance que d'empressement à entendre la prédication de la Parole. Il s'y trouve de plus un nombre déjà considérable de chrétiens des deux sexes, très avancés, et dont la conduite est exemplaire sous tous les rapports. Les mœurs générales s'en ressentent et s'améliorent évidemment. Ainsi, à un mariage qui s'est célébré la semaine dernière, non seulement il n'y a eu ni vin, ni musique, ni danses, comme c'était autrefois l'usage, mais encore les divertissements ont été remplacés, sur la demande toute spontanée des villageois, par un sermon qu'une assemblée très nombreuse et très recueillie vint entendre.

« Oroumiah fournit également à la Parole des auditoires aussi considérables que le comportent les locaux affectés à cet usage. Nos aides tiennent de plus, tous les soirs, dans le quartier le plus populeux de la ville, des réunions très fréquentées. Beaucoup de gens veulent entendre l'Evangile ; peu s'opposent à ce qu'il soit prêché, et ce sol, si longtemps endurci, nous fait dès à présent entrevoir la perspective d'une abondante moisson.

« L'œuvre marche aussi d'une manière très satisfaisante à Geog-Tapa. Un infatigable ouvrier, que nous avons envoyé dans ce populeux village, se plaint de ne pouvoir suffire seul à l'immense tâche que lui imposent les besoins renaissants du troupeau. Beaucoup de personnes, dont après le réveil de l'année dernière, la piété s'était relâchée, sont maintenant pleines d'angoisses et versent des larmes de repentir sur leur inconstance passée. Les congrégations sont remarquablement attentives et tellement nombreuses, que les églises, bien que vastes, sont très souvent trop petites pour les contenir. J'ai vu moi-même, un dimanche après midi, plus de cent personnes forcées de rester en dehors, où un diacre pieux se hâta d'aller les évangéliser, pendant que nous faisions nous-mêmes le service à l'intérieur. Il y a d'ailleurs dans ce mouvement quelque chose de grave et de solennel qui en garantit la soli-

dité. Il est évident que la vérité opère avec force, dans cette localité, sur le cœur d'un grand nombre.

« Le diacre Joseph, notre traducteur, nous donne aussi d'excellentes nouvelles de Degala, son village natal, où il va prêcher tous les dimanches et même quelquefois dans la semaine. Depuis moins de trois mois, le nombre de ses auditeurs a doublé, et il y a là un bon nombre de chrétiens humbles, mais vivants, animés d'un ardent esprit de prière, et qui se distinguent honorablement par leur conduite du reste de la population.

« Ardishaï, gros village qui contient plus de mille habitants, est en ce moment évangélisé par le prêtre Abraham, l'un de nos plus fidèles et plus dévoués collaborateurs. Sa fille Sarah, jeune chrétienne très dévouée et très capable, que nous employons dans notre séminaire de filles, est momentanément avec son père et le seconde avec zèle. Mon collègue, M. Stocking, ayant eu dernièrement occasion de passer un dimanche à Ardishaï, a vu avec une douce surprise le nombre immense des auditeurs qui se pressaient autour de la chaire de vérité. Après le second service, près de trois cents femmes restèrent dans l'église pour adresser des questions à la fille du prêtre Abraham et à l'une de nos institutrices qui avait accompagné M. Stocking. Le soir, beaucoup de personnes vinrent les trouver dans la maison où ils étaient descendus, et y restèrent très tard, tant ils étaient avides d'entendre la bonne nouvelle. Il fallut même, pour les décider à se retirer, leur promettre une nouvelle réunion pour le lendemain matin. Voilà certes des signes réjouissants et qui montrent que l'œuvre du Seigneur s'accomplit avec vigueur sur ce point. Je pourrais en recueillir bien d'autres du même genre dans les rapports que nous recevons de tous les points du champ où s'étendent nos travaux. »

Vous les connaîtrez à leurs fruits, dit le Sauveur en parlant des faux docteurs. Cette parole peut, en sens inverse,

s'appliquer aussi aux docteurs fidèles; et à ce point de vue, les détails qu'on vient de lire peuvent déjà donner une idée de la foi et du zèle des ouvriers qui secondent les missionnaires d'Oroumiah. Ce sont, comme on l'a déjà vu, des ecclésiastiques nestoriens, prêtres ou diacres, qui soupirent après la régénération de leur Eglise, et y consacrent tout ce qu'ils ont de talent et de force. Quelques traits racontés par les missionnaires peindront encore mieux leur dévouement.

Le diacre Jean, prédicateur distingué, a entrepris de visiter successivement tous les lieux où se trouvent des nestoriens, et il a déjà parcouru ainsi plus de cent villages. Reçu tantôt bien, tantôt mal, il a prêché partout où il s'est trouvé des auditeurs disposés à l'entendre. C'est un homme plein d'abnégation et d'un courage indomptable. Une fois qu'il voyageait à pied, comme il fait toujours, il se trouva surpris par la nuit à une grande distance de tout village nestorien. Il fallait ou s'arrêter dans un village musulman, ou marcher toute la nuit. Le diacre Jean prit ce dernier parti, mais bientôt il arriva sur les bords d'un vaste étang. C'était en hiver, la surface de l'eau était gelée, mais pas assez pourtant pour que la glace pût supporter le poids de son corps. Que fit alors le courageux missionnaire? Il ôta ses souliers de peur de les perdre dans la vase, et se mit hardiment à l'eau en brisant la glace avec son pied nu. C'était une rude tâche. « Je souffrais horriblement, racontait-il plus tard; mes pieds et mes jambes étaient en sang, et il y eut un moment où il me sembla que ma vie était sur le point de m'abandonner; mes forces étaient à bout, mais je pensai aux pauvres gens que j'allais évangéliser, et je me dis: qui leur prêchera l'Evangile si je succombe ici? et cette pensée me ranima. Dieu s'en servit pour soutenir mon courage jusqu'au terme du voyage. »

Nous avons raconté dans cette feuille la conversion du diacre Guergis (*Livraison du* 15 *mars* 1848) et cité déjà quelque chose de sa correspondance. Ce vaillant soldat de la

croix, continue à parcourir ses montagnes natales avec une activité que rien ne lasse. Voici une de ses lettres aux missionnaires de Seir :

« Mes chers amis, MM. Perkins et Cochran, après avoir quitté Oroumiah, j'ai passé la soirée à Anhart, où nous avons tenu une réunion dans la maison du diacre Joseph. En partant de là, j'ai rencontré sur la route quatorze personnes avec lesquelles j'ai parlé du Seigneur ; l'une d'elles a d'abord voulu faire de l'opposition, mais elle a fini par se calmer. Arrivé chez moi, j'y suis resté deux jours, après quoi je suis parti pour parcourir les contrées voisines ; j'ai visité d'abord cinq villages où l'on a reçu la Parole et où je suis retourné deux fois. De là je suis allé à Berdarash, puis revenu chez moi, et le lendemain retourné à Berdarash. Les gens de Marbeschou et de Bezaktu se sont aussi réunis et m'ont écouté avec joie. En revenant de ce dernier endroit, j'ai rencontré un Turc qui a mis la main sur moi, en me disant : « Tu es un Kurde. » Ne sachant pas sa langue, je ne pouvais lui répondre, mais je lui ai montré mon Nouveau-Testament, et il m'a laissé aller. Si j'avais été armé d'une épée, je serais certainement resté son prisonnier. Ainsi, c'est à l'*épée de l'esprit* que j'ai dû ma délivrance. J'aurais beaucoup d'autres choses à vous écrire, mais le temps me manque. Priez le Seigneur de m'aider dans mes travaux. »

Parmi les personnes qui ont le plus efficacement ressenti l'influence sanctifiante du dernier réveil, se trouve un diacre du nom de Jérémie. Cet homme avait dans sa jeunesse embrassé le catholicisme romain, et était, il y a quelques années, moine dans un couvent de Mossoul. Mais une étude approfondie des Ecritures l'a convaincu des erreurs de son Eglise d'adoption, et il est venu chercher auprès des missionnaires américains de nouvelles connaissances, et surtout cette vie spirituelle qu'il avait inutilement cherchée ailleurs. Témoin des merveilles que la grâce a produites parmi les élèves du séminaire, il en a

été ému au point que, dans une réunion publique, il a spontanément raconté, en termes on ne peut plus touchants, toutes les expériences chrétiennes par où il a passé, et s'est solennellement consacré au service du pur Evangile. C'est, disent les missionnaires, un homme dont le caractère et les dispositions nous inspirent les plus belles espérances. Il est humble et simple comme un enfant; il prie beaucoup, et semble animé d'un ardent désir de travailler au salut de ses compatriotes. De plus, ses anciens rapports avec l'Eglise romaine le rendront très apte à la combattre sur les points du pays où elle compte le plus d'adhérents. A Oroumiah même, Jérémie a déjà eu une discussion publique avec un lazariste français qui l'avait provoqué, et il a, dans cette rencontre, défendu les droits de la vérité avec une supériorité d'arguments et de paroles qui a fait beaucoup de sensation. Son vœu le plus ardent est de pouvoir aller rendre témoignage à Christ à Mossoul même, auprès de sa famille et de ses anciens amis, et il y a lieu d'espérer que ce vœu pourra se réaliser bientôt.

Les missionnaires eux-mêmes ont fait, l'année dernière, à Mossoul et dans les montagnes du Kurdistan, une excursion très intéressante et qui leur a donné l'espoir de pouvoir étendre prochainement leurs travaux dans ces contrées, où il y a beaucoup de Nestoriens. Mais ce sera une œuvre difficile, parce qu'il règne parmi ces populations autant d'ignorance que de fanatisme, et parce que le patriarche nestorien, dont le siége est à Mossoul, s'est hautement déclaré l'adversaire de toute espèce de réforme. Mais cette opposition n'arrêtera pas le zèle des serviteurs de Christ, qui, du reste, comptent déjà parmi leurs collaborateurs les plus dévoués l'un des propres frères du patriarche.

OCÉANIE.

Un baptême à la Nouvelle-Zélande.

On lit dans une lettre récemment écrite par l'évêque anglican de la Nouvelle-Zélande, à l'un de ses amis d'Angleterre.

« Grâces en soient rendues au Seigneur, beaucoup de bien a déjà été accompli dans ce pays ! Il y a dix ans à peine, que, dans le district même que j'habite (celui de Tauranna), soixante corps humains furent tués et dévorés en une seule nuit. L'histoire de ce repas de cannibales est révoltante, mais parfaitement authentique. Aujourd'hui, non seulement de pareils faits ne se renouvellent plus, mais il n'existe peut-être pas dans toute l'île, même parmi les païens, un seul homme devant lequel on puisse en rappeler le souvenir sans qu'il en éprouve de la honte. Tous les missionnaires sont persuadés, de leur côté, qu'en cas de guerre, les corps des combattants tués dans la mêlée seront respectés, et, au fait, c'est ce qui est arrivé déjà dans la dernière guerre qui a désolé Waikata.

« L'archidiacre de mon diocèse vient de me donner quelques détails très intéressants sur le district de Rua-Tahuna, contrée très reculée, où il se rend au moins une fois tous les ans. Il reçoit toujours, des rudes et simples néophytes que l'Eglise y compte, un accueil plein de chaleur et de cordialité. L'une des congrégations qu'il y évangélise se compose de deux ou trois cents naturels, dont pas un ne porte le moindre vêtement européen, mais dont, en revanche, les têtes sont abondamment chargées de plumes blanches arrachées aux ailes des oiseaux de la mer. Ils n'en sont pas moins des anditeurs très attentifs et qui gardent pendant les services religieux les règles les plus strictes de la bienséance chrétienne. Ils chantent de plus avec beaucoup de ferveur des hymnes sacrées, qu'ils ont adaptées à leurs airs indigènes, ou plutôt à leur air, car ils n'en ont qu'un, sorte de mélodie monotone, presque lugubre, mais qui

pourtant, si elle était chantée à plusieurs voix, ne serait pas dépourvue de tout charme?

« Au dernier voyage que l'archidiacre fit dans cette contrée, on lui parla d'une vieille femme, trop infirme pour avoir pu se rendre dans l'endroit où il venait d'administrer le baptême, mais qui éprouvait un vif désir d'être marquée de ce sceau du chrétien. Elle demeurait dans les montagnes, à une grande journée de marche; mais sur ce qu'on lui dit de la sincérité de cette femme, l'archidiacre crut qu'il était de son devoir d'aller la trouver, et le lendemain au soir, en effet, il arriva dans l'endroit qu'elle habitait. C'était, dit-il, une contrée aride, sauvage, et où ne se voyaient que quelques misérables huttes jetées çà et là, bien plus semblables à des retraites d'animaux qu'à des habitations humaines. Ce fut de l'un de ces repaires qu'il vit bientôt sortir en rampant, ou à peu près, un être informe, dont les cheveux étaient en désordre, et que couvrait pour tout vêtement une méchante natte en écorce d'arbre. C'était la néophyte. L'archidiacre l'invita à s'asseoir et voulut se mettre à l'interroger; mais la pauvre vieille se trouva d'abord tellement intimidée, qu'elle resta longtemps incapable de prononcer une parole. Peu à peu cependant elle se rassura et finit par s'exprimer avec assez de liberté. Alors ce fut le tour de l'archidiacre d'être surpris, car il trouva dans cette pauvre créature, si repoussante au premier aspect, une chrétienne très intelligente, et qui avait, non seulement compris, mais reçu avec amour dans son cœur, les grandes et salutaires doctrines de notre sainte foi. Elle lui dit, dans le cours de l'entretien, qu'ayant appris l'année dernière que l'évêque devait venir baptiser quelques-uns de ses compatriotes à Taupo, elle était partie pour s'y rendre, dans une espèce de petite litière, portée par quelques-uns de ses amis, mais qu'à moitié chemin elle avait été, à son grand chagrin, obligée de s'arrêter et de revenir sur ses pas, le voyage s'étant trouvé trop fatigant pour son faible corps. Cette femme, si avancée sous le rapport spi-

rituel, n'avait pourtant jamais vu d'autres missionnaires que quelques-uns de ses pauvres compatriotes. Le lendemain, l'archidiacre lui donna le baptême sous le nom de Maori.

On lit également dans la correspondance d'un missionnaire fixé depuis longtemps dans le district de l'est :

« Il y a neuf ans que la population de ce district, qui comprend de 6 à 7,000 âmes, était encore entièrement païenne. Je doute qu'à cette époque il s'y trouvât, y compris les instituteurs, vingt personnes qui sussent lire. Maintenant le district entier fait profession de christianisme, et au moins un tiers de la population sait lire et écrire. Plus de vingt Eglises, bâties par les indigènes, reçoivent environ 4,000 auditeurs, dont 1,900 ont reçu le baptême et 800 participent à la sainte Cène.

« Sous le rapport de la civilisation, les progrès ne sont pas moins frappants. Il y a neuf ans qu'il ne croissait pas, que je sache du moins, un seul épi de froment dans tout le district; maintenant on n'évalue pas à moins de 3,000 arpents l'étendue de terrain que les naturels cultivent. A la même époque, ils ne savaient ce que c'était qu'un moulin à bras; aujourd'hui ils en possèdent certainement plus de deux cents. Alors ils n'avaient que de misérables pirogues, aujourd'hui ils mettent à l'eau plus de 30 navires, de 10 à 30 tonneaux, et qui ensemble n'ont pas dû coûter moins de £ 8,000 (200,000 fr.). — Il y a neuf ans enfin qu'ils n'avaient ni chevaux ni vaches, tandis qu'aujourd'hui ils en ont acquis beaucoup et en font un grand usage. Et tout cela est le produit, non pas de la guerre ou du pillage, mais du travail et d'une industrie naissante. »

N'y a-t-il pas dans ces faits un beau témoignage de plus rendu à la puissance de l'Evangile pour élever les nations en même temps que pour arracher les âmes à l'empire du péché?

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING.

Extraits de deux lettres de M. DAUMAS, *en date des* 26 *septembre* 1849 *et* 1er *juin* 1850.

La guerre à Mékuatling. — Chute de plusieurs. — Commencement des hostilités. — Les réfugiés. — Un combat. — Alarmes. — Mort d'un Engaka. — Soins aux blessés. — Visite dans une caverne.

On a pu voir, par le rapport de la Conférence des missionnaires (*dernière livraison, page* 375), que, de tous nos établissements du sud de l'Afrique, la station de Mékuatling est celle qui a eu le plus à souffrir des malheureuses guerres qui ont dernièrement troublé le Lessouto. Deux lettres de M. Daumas renferment sur ces fâcheux événements des détails qui, bien qu'antérieurs au rapport, sont dignes d'être connus. Ils montreront une fois de plus au lecteur les dangers que courent nos missionnaires, le dévouement dont ils sont animés et le respect que, malgré leur endurcissement ou leur légèreté, les indigènes ressentent pour des hommes employés à une œuvre si sainte. La main du Seigneur, étendue sur ces chers frères et les gardant de la fureur des adversaires, ne s'y manifeste pas d'une manière moins frappante. Nous abrégeons quelques parties du récit de M. Daumas.

Sa première lettre, écrite le 26 septembre 1849, raconte l'origine de la guerre. On connaît déjà le mécontentement

qu'ont jeté parmi les indigènes les dernières mesures prises par le Gouvernement anglais, et quelques-uns des tristes effets qui en ont été la conséquence : des querelles intestines, le retour d'un grand nombre aux coutumes idolâtres, et une sorte de discrédit ou de défiance rejaillissant jusque sur l'œuvre des missionnaires. Le frère de Moshesh, Paul Mopéri, devenu infidèle à l'Evangile, cherchait à se faire un parti à Mékuatling, et avait réussi à séduire quelques membres de l'Eglise, entre autres Marc Mokhabi, qui jusque-là s'était distingué par son bon sens et sa piété vivante. L'esprit de la guerre et la soif du pillage soufflaient sur la station, et, malgré tous leurs efforts pour maintenir la paix, les missionnaires sentaient qu'il suffirait d'une étincelle pour déterminer une explosion ; c'est ce qui, en effet, ne tarda pas à se produire.

« Quelques Bataoungs des environs de Kalossoane, dit M. Daumas, ayant volé des chevaux à Sekonyella, ce chef écrivit à Molitsané (le chef des Bataoungs) pour l'inviter à les lui faire restituer. Malheureusement sa lettre fut retenue quelques semaines en route, et durant l'intervalle, quelques Mantaetis, allant à la recherche des chevaux enlevés, les trouvèrent dans le kraal de Kalossoane. Là-dessus, ils se jetèrent sur les habitants, en tuèrent sept, et s'emparèrent de tout le bétail. Après cette fâcheuse affaire, Molitsané m'ayant demandé conseil, je lui donnai celui de faire savoir ce qui venait de se passer aux principaux chefs et aux autorités anglaises, qui ne manqueraient pas de lui indiquer la meilleure marche à suivre pour obtenir justice. Peu de jours après, au moment où l'Eglise se réunissait pour la célébration d'un mariage, Paul Mopéri appela Molitsané sur la montagne contre laquelle est adossée la station. Ils s'y concertèrent ensemble pour concentrer leurs forces et tomber sur la tribu des Mantaetis. Voyant moi-même que Molitsané ne faisait rien savoir aux autorités anglaises, je me doutai qu'on méditait une attaque. Bientôt le chef fit annoncer qu'il se proposait de tenir

un grand conseil à quelques lieues d'ici. Douze membres de l'Eglise et un bon nombre de catéchumènes se disposèrent à s'y rendre, et vinrent l'un après l'autre m'en prévenir. Je leur parlai fortement contre la guerre, leur rappelant leurs devoirs comme chrétiens, leur montrant les conséquences funestes qu'une attaque contre les Mantaetis aurait pour la station et la tribu, et ajoutant que les gens qui avaient été dépouillés s'y étaient eux-mêmes exposés, lorsqu'ils s'étaient éloignés de leur chef pour aller vivre dans un quartier que la guerre désolait depuis plusieurs mois. Ce fut surtout à Marc Mokhabi, qui partit l'un des derniers, que j'adressai ces représentations. Je lui parlai avec d'autant plus de franchise, que je savais qu'une jonction allait s'opérer avec le parti de Paul Mopéri. Nous restâmes ensemble plus de deux heures sur le perron de l'église, à nous entretenir de la paix et de ses heureuses conséquences, de la guerre et de ses suites désastreuses. Mais lorsque j'eus épuisé tous les arguments qui me paraissaient propres à produire quelque impression sur son esprit, il me répondit : « Si nous étions « tous des missionnaires, nous pourrions arranger nos affaires « de la manière que vous proposez (par un arbitrage) ; mais « nous sommes des Bassoutos : il faut que nos affaires s'ar« rangent avec la sagaie. » Je lui représentai le nombre d'ennemis qu'ils allaient attirer sur eux, je lui rappelai l'issue de leurs anciennes guerres, qui avaient laissé le pays désert et enfanté le cannibalisme ; mais rien ne put le détourner de son projet. Le conseil eut lieu. Il y fut décidé qu'on tomberait sur les Mantaetis et qu'on leur enlèverait leur bétail. C'est ce qui eut lieu durant l'absence de Sekonyéla, que le magistrat de Wimbourg avait appelé auprès de lui. Selon la coutume, on marcha toute la nuit, et au point du jour les Bataoungs et les Bassoutos, se plaçant en embuscade, attendirent que le bétail des Mantaetis fût descendu par l'étroite issue de la célèbre montagne de Marabeng. Dès qu'il fut dispersé dans la plaine, un parti des gens de Molitsané alla barrer le chemin, pour ôter

aux bergers tout moyen de s'enfuir avec leurs troupeaux, puis, sur-le-champ, le reste de la troupe, monté à cheval et armé de fusils, s'empara aisément du bétail, après avoir tué quatre des bergers. Aux cris que ceux-ci avaient poussés avant de succomber, les Mantaetis descendirent précipitamment de la montagne ; mais voyant leurs ennemis supérieurs en nombre, ils se bornèrent à tirer quelques coups de fusil, et se replièrent sur les versants escarpés de Marabeng, d'où ils purent contempler avec douleur leurs immenses troupeaux que Molitsané et Mopéri emmenaient et allaient se partager.

« Nous n'éprouvâmes pas une moins vive douleur en voyant la plus grande partie de ce bétail amenée en triomphe sur la station, où les ravisseurs ne craignirent pas d'annoncer leur retour par de bruyantes décharges d'armes à feu. Il serait difficile de dépeindre ce qu'éprouvaient nos cœurs en voyant se conduire ainsi des hommes que nous avions eus sous nos soins durant de si longues années. Dans ce moment d'épreuve, un certain nombre de gens resta cependant, pour notre consolation, fidèle aux principes pacifiques de l'Evangile. Je citerai en particulier un petit chef, membre de l'Eglise et fort influent dans la tribu, qui, après s'être opposé à la guerre, ne voulut pas permettre qu'une seule tête du bétail volé entrât dans son kraal. Mais cela ne nous empêcha pas de nous affliger profondément à cause de ceux qui, le sachant et le voulant, avaient déjà succombé à la tentation, et de ceux qui allaient tomber encore en recevant et en mangeant de l'interdit ; car nous savions que c'est dans des circonstances de ce genre que les indigènes se montrent généreux envers leurs parents et leurs amis. Il faudrait s'être trouvé à notre place pour comprendre à quel point nous redoutions les conséquences de ces événements, soit pour notre œuvre spirituelle, soit pour la tribu en général. La suite nous a appris que ces craintes n'étaient que trop bien fondées.

« Je ne puis indiquer que d'une manière succincte les déplo-

rables résultats de ce triomphe. Outre les douze membres de l'Eglise déjà mentionnés, et parmi lesquels se trouvait Agosi, qui m'avait été si utile dans l'école, et outre un bon nombre de catéchumènes qui avaient pris part à la guerre, beaucoup d'indigènes bien disposés, et que nous regardions comme fort près du royaume des cieux, retombèrent dans le paganisme le plus grossier. Les danses, accompagnées de cris sauvages, que l'on avait auparavant abandonnées, furent reprises avec une nouvelle ardeur. La cérémonie de la circoncision et plusieurs autres coutumes barbares, tombées en désuétude, furent également remises en vigueur, et l'exemple du chef, qui fit circoncire plusieurs de ses enfants, fut suivi par des gens qui avaient fait profession de vouloir embrasser l'Evangile, ou du moins s'étaient montrés dociles à ses enseignements. D'autres, qui avaient consenti à marier leurs filles selon le rite chrétien, trouvèrent ensuite que ce mariage n'était point assez lucratif, et se firent, suivant l'ancien usage, payer, pour prix de leurs filles, un certain nombre de têtes de bétail. Il y a eu même des jeunes filles, bien disposées ou membres de la classe des catéchumènes, qui, après avoir été persécutées et même flagellées pour avoir refusé de s'unir à des polygames, ou voulu se marier suivant le rite chrétien, ont fini par faire naufrage et par abdiquer la foi.

« Du reste, le parti de la guerre tout entier s'est indignement conduit à l'égard du petit nombre de gens restés fidèles aux enseignements du Sauveur. Molitsané s'étant prononcé contre eux, il n'est sorte d'avanies qu'ils n'aient eu à subir. On n'avait plus de respect pour les propriétés. Presque toutes les nuits, les jardins étaient envahis par les chevaux ou le bétail, lâchés à dessein. Si les chrétiens se plaignaient, on les couvrait d'insultes et on se moquait d'eux. D'un autre côté, la grande quantité de bétail amené dans la station épuisait les pâturages et faisait redouter pour l'hiver, qui approchait, la famine et la mortalité. Craignant de perdre la récolte, on préféra faire la

moisson avant que les blés ne fussent entièrement mûrs. En un mot, depuis le moment où le bétail volé arriva dans la station, la position du parti paisible ne fut plus tenable ; car il faut ajouter que, s'attendant chaque jour à de terribles représailles de la part des Mantaetis, chacun tremblait pour ce qu'il possédait, et se voyait réduit à garder ses biens à vue. Les Mantaetis, en effet, avaient été complétement dévalisés. Les habitants de la station d'Emparani avaient seuls échappé au désastre, mais peu de temps après, Jérémie Molapo, fils puîné de Moshesh, peu content de la part qui lui avait été faite dans le butin, fondit sur eux et leur enleva un millier de têtes de bétail. Il était donc impossible de s'attendre à ce que les choses en restassent là. »

Après ces détails sur le commencement de la guerre, M. Daumas raconte les tentatives des autorités anglaises pour amener une réconciliation entre les parties belligérantes. A la suite d'une entrevue de Moshesh et de Sekonyéla, en présence de l'agent britannique, le major Warden, il fut convenu que le bétail volé de part et d'autre serait restitué dans trois semaines. Moshesh exécuta, de son côté, cette convention avec fidélité, mais il n'en fut pas de même de Molitsané, qui, après avoir eu pour sa part quelques milliers de têtes de bétail, n'en rendit qu'un peu plus de quatre cents. Sur cela, Sékonyéla, mécontent, résolut de recommencer les hostilités à l'aide d'un fort parti de Korannas, venus à son secours des bords de la rivière Fal. On va voir, par quelques extraits du journal de M. Daumas, renfermés dans sa seconde lettre, quelles tristes conséquences en recueillirent les Bataongs de Mékuatling.

« 25 *juillet* 1849. Comme j'étais à me promener dans le jardin de la Mission, un Mossouto, envoyé ici par Paul Mopéri, est venu me saluer. Nous nous sommes assis sur un banc, et, à la manière du pays, je lui ai demandé quelles nouvelles il nous apportait. Il m'a répondu qu'il n'en savait pas

d'autres que celles qu'il tenait de la bouche de Molitsané. Ce chef venait d'apprendre, lui avait-il dit, que les Koranas de Merumetsu et les Mantaetis méditaient une attaque contre notre station. Ce rapport m'ayant paru douteux, vu que Molitsané ne m'avait rien fait savoir, le Mossouto m'a assuré que ce chef lui avait donné la nouvelle comme certaine et comme lui ayant été apportée par un Koranna de ses amis. Malgré cette assurance, ne voyant aucun préparatif de défense sur la station et n'entendant rien dire des membres de l'Eglise, je n'ai attaché aucune importance à ce récit, que j'ai pris pour un de ces *on dit* sans portée que nous entendons tous les jours.

« 27 *juillet*. Hier, tout avait été tranquille sur la station; mais, ce matin, de bonne heure, un jeune homme est accouru annoncer que les Korannas et les Mantaetis avaient attaqué les villages de Rampore et de Rankaré, où ils s'étaient emparés du bétail et des chevaux et avaient tué plusieurs individus. Ce messager de mauvaises nouvelles était si effrayé lui-même, qu'il grossissait le danger et multipliait le nombre des ennemis. Aussitôt toute la station a été dans une agitation inexprimable. Molitsané a fait sonner l'alarme et envoyé réclamer l'assistance de Paul Mopéri. En un instant on a vu courir dans toutes les directions des natifs se disposant à la résistance. Chacun était sur le qui-vive. Les femmes fuyaient avec leurs enfants, emportant sur leur tête des ballots de ce qu'elles avaient de plus précieux. On se rappelait évidemment les carnages d'autrefois et ces guerres acharnées où ni l'âge ni le sexe n'étaient épargnés, et de toutes parts on se précipitait vers les retraites les plus inaccessibles des montagnes. Voyant cet affreux désordre, et ayant cette confiance que, quoiqu'il arrivât, les bâtiments de la Mission et les missionnaires seraient respectés, nous avons offert un asile à la troupe des fuyards. Un grand nombre d'entre eux s'est dirigé vers l'église qui a été bientôt encombrée de gens et d'effets, de même que nos voitures et tous les bâtiments dont nous

avons pu disposer. Cependant, Molitsané, ayant réuni sa petite troupe de guerriers, s'était avancé dans la plaine. Il y avait à peine fait quelques pas, que l'ennemi a paru au pied du pic qui se trouve en face de la station. A cette vue, une vingtaine d'hommes, conduits par Mocletsi, le fils du chef, se précipite en avant, malgré l'opposition de Molitsané, qui jugeait mieux de la supériorité des Mantaetis. Sekonyéla, voyant ces assaillants fondre sur lui, ordonne à ses gens de les attendre de pied ferme, et de ne leur courir sus qu'après leur avoir laissé décharger leurs fusils; les Mantaetis suivent cet ordre à la lettre, et bientôt la faible troupe de Mocletsi se voit entourée et écrasée; plusieurs sont tués sur place, d'autres trouvent la mort en fuyant; le reste n'est sauvé que grâce à l'intervention de Molitsané qui s'avance et dirige sur l'ennemi un feu bien nourri, mais qui ne lui fait pas grand mal à cause de la distance. Un troupeau de bétail qu'on conduisait dans la station, devient ensuite le point de mire des combattants; il est pris et repris plusieurs fois, et Molitsané n'en sauve une partie qu'en abandonnant le reste. Enfin, ce chef, se trouvant trop faible, se retire avec ses gens sur une petite éminence, puis, ne voyant personne venir à son secours, bat en retraite, et rentre sur la station.

« Telle est la scène que nous avons contemplée du haut de notre balcon, en proie à une inquiétude qu'on se figurera facilement. A la retraite de Molitsané, tout a semblé perdu, mais peu après nous avons, à notre grande surprise, vu l'ennemi se retirer à son tour; ce qui a été une délivrance signalée, car si les Mantaetis avaient à ce moment pénétré sur la station, ils y auraient facilement taillé en pièces les gens de Molitsané que leurs pertes avaient déjà affaiblis et découragés. Ainsi le Seigneur nous a manifestement protégés, et nous l'en avons béni avec actions de grâces, malgré les alarmes que nous avons ressenties.

« Dans la matinée, l'un des membres de l'Eglise, Siméon,

entraîné par le mouvement général, s'était trouvé au milieu de la mêlée, où un Mantaeti lui avait porté un coup de sagaie dans la poitrine. Un autre coup, probablement mortel, allait suivre celui-là, quand tout à coup un des compagnons du Mantaeti s'est écrié : « Arrête, ne le tue pas ; c'est un des nôtres ; c'est Komatsané, » et ce mot lui a sauvé la vie ; Siméon a pu reprendre le chemin de la maison, tout courbé sur sa monture et couvert de sang. C'est lui qui nous a appris le premier les noms de ceux qui avaient succombé. Sa blessure n'est heureusement pas mortelle.

« 28 *juillet*. Durant toute la matinée, la station n'a pas été moins agitée qu'hier. D'un instant à l'autre on s'y attendait à une nouvelle attaque. Cependant, après une fausse alerte, nos gens sont partis en armes pour aller confier à la terre les restes des malheureux qui ont péri dans le combat. La plupart avaient été des membres de l'Eglise, baptisés ici ou ailleurs, et quelques-uns nous avaient, pendant un temps, donné bien de la joie. Leur mort nous a affligés, mais nous n'avons pu nous empêcher d'y reconnaître un terrible avertissement pour ceux, en trop grand nombre, hélas ! qui, après avoir goûté combien le Seigneur est bon, se laissent entraîner à suivre de nouveau les penchants naturels de leur cœur.

« Nous avons appris que, dans la journée d'hier, bon nombre de gens ont été tués dans les environs. On cite entre autres Liyé, frère de Molitsané, qui commandait un kraal voisin. Cet homme me racontait, il y a quelque temps, que lors des guerres entre les Barolongs et les Bataoungs, Sifonéla, père de Moroka, chef de Thaba-Ounchou, l'avait fait appeler pour *faire de la pluie*. Pendant qu'il était occupé à ses vaines pratiques, le bruit vient à courir que Molitsané, le chef des Bataoungs, avait mis à mort trois messagers de Sifonéla. Sur cela les Barolongs, transportés de rage, parlèrent de tomber sur Liyé et de tirer vengeance de la mort de leurs amis. Mais le missionnaire du lieu (je crois que c'était M. Hogd-

son, de la Société Wesleyenne), ayant appris leur projet, accourut auprès de Sifonéla, et lui remontra avec force qu'il serait souverainement injuste de faire ainsi périr le frère d'un chef, appelé amicalement auprès de lui, et cela sur un simple ouï-dire et sans s'assurer auparavant si le fait rapporté était vrai. Sifonéla reconnut la sagesse de ce conseil, et, en effet, quelques jours s'étaient à peine écoulés, que les messagers qu'on avait dit morts arrivèrent sains et saufs, ne tarissant pas d'éloges sur le jeune chef Motaoung, et sur la manière bienveillante dont ils avaient été traités. — J'avais bien des fois visité le kraal de Liyé dans mes courses d'évangélisation, mais dans les derniers temps je l'avais trouvé moins bien disposé qu'auparavant. C'était un Engaka (sorcier), et par conséquent un pilier du paganisme. Jamais il ne marchait sans une foule d'osselets et de vessies attachés à ses cheveux, sans griffes d'oiseaux suspendus à son cou, et sans une multitude de petites cornes remplies de médicaments de sa façon, le tout destiné à lui servir de préservatifs contre les sortiléges ou d'amulettes prétendues divinatoires. Il voyait avec peine que les missionnaires fussent venus détruire les coutumes qu'il trouvait si belles, et surtout ruiner l'influence qu'en sa qualité d'Engaka, il tirait de son art mensonger.

« *Dimanche* 29. Molitsané et Paul Mopéri, qui est arrivé après le combat avec quelques-uns de ses gens, sont venus me trouver de bonne heure pour avoir un entretien avec moi. Tout en sympathisant à la douleur où ses pertes, et surtout la mort de son fils ont plongé notre chef, je n'ai pu m'empêcher de lui remontrer, ainsi qu'à Mopéri, que tous ces malheurs venaient de la faute qu'ils avaient commise en attaquant les Mantaetis. Ils paraissaient tous deux fort abattus et pleins d'inquiétude sur ce qui pouvait arriver encore. Ils m'ont prié d'envoyer un message à Moshesh pour l'informer de notre situation, lui demander un renfort pour protéger la station, et le prier d'envoyer sans délai un exprès à l'agent britannique afin de lui faire connaître l'état des choses.

« Nos services n'ont été suivis que par un très petit nombre d'hommes; tous les guerriers étaient réunis en armes autour du chef. Nous avons, mon cher collégue et moi, pris occasion des graves événements de la semaine pour insister avec force sur la nécessité de se donner au Seigneur, nul de nous ne sachant le jour ou l'heure à laquelle viendra le Fils de l'Homme.

« 30. A deux heures du matin, Molitsané, accompagné d'un seul individu, est venu nous réveiller en frappant à notre croisée. C'était pour nous annoncer, d'une voix tremblante que les Mantaetis et les Bassoutos étaient à Umpoukani, et que leur projet était d'envoyer le lendemain un de leurs partis se porter en face de la station pour tenir en respect les habitants, tandis que Sekonyéla se porterait sur l'endroit où le bétail a été rassemblé. Molitsané allait en conséquence partir lui-même pour défendre ce poste. Cette nouvelle nous a tenus éveillés jusqu'au matin, et dès le soleil levant, toute la station a de nouveau été dans les plus vives anxiétés, s'attendant à voir d'un moment à l'autre les ennemis faire leur apparition. On nous a apporté un blessé, nommé Moshava, qui avait la tête fendue. Je lui ai administré quelques médicaments, mais sans grand espoir de le voir se guérir. La vieille Ma-Motluane, mère des frères Molitsané, nous a aussi été amenée par l'un de ses petits-fils. Elle est aveugle et avait été abandonnée dans les champs, le jour de l'attaque, par deux jeunes femmes qui fuyaient avec elle. Elle nous a dit, en nous serrant la main, que n'ayant aucune couverture, elle avait durant la nuit souffert si cruellement du froid, qu'elle avait désiré plusieurs fois que l'ennemi vînt mettre fin à son existence.

« 31. MM. Giddy et Daniel, missionnaires de la Société Wesleyenne, sont arrivés ici. Leur présence et leur sympathie chrétienne nous ont grandement soutenus dans ce moment d'épreuve. Nous avons aussi reçu une bonne lettre de notre cher frère Arbousset, qui nous témoigne une profonde

sympathie et nous annonce que Moshesh se montre disposé à envoyer un puissant renfort pour nous protéger. Cette nouvelle a relevé un peu le courage de nos gens, qui sont bien abattus. — Le soir, on est venu nous annoncer qu'un homme, gravement blessé, avait été transporté dans une caverne où on l'avait laissé seul. Quelques Bastaoungs avaient plus tard voulu aller le chercher pour l'amener ici, mais avaient rebroussé chemin à la vue d'un parti de cavaliers ennemis. Nous avons résolu d'aller demain le chercher nous-mêmes, en nous faisant accompagner par quelques indigènes.

« 1er *août*. Dès le matin, nous nous sommes mis en route, MM. Giddy, Daniel, Cochet et moi, pour nous rendre à la caverne. Deux indigènes, qui devaient nous accompagner, nous ont rejoints à quelque distance, portant leurs fusils sur l'épaule. Nous leur avons dit que, s'ils regardaient à nous comme à leurs protecteurs, ils ne devaient pas prendre ces armes, qui attireraient sur nous les ennemis et mettraient leurs vies et les nôtres en danger. Ils ont compris nos raisons et ont sans difficulté remis leurs fusils à des gens qui se rendaient dans la station. — En arrivant dans le kraal, nous avons été saisis de tristesse à la vue des tristes conséquences de la guerre. Les natifs avaient abandonné leurs demeures et tous ceux de leurs effets qu'il leur avait été impossible d'emporter dans leur fuite. De fortes provisions de blé gisaient çà et là, à la merci des passants; la volaille courait de côté et d'autre, comme une troupe d'oiseaux des champs, et des chiens nombreux, les seuls êtres dont la voix eût signalé notre approche, restaient tristement couchés à la porte de leurs maîtres, résignés en apparence à s'y laisser mourir de faim. Après un regard donné à cette scène de désolation, nous avons gravi la montagne, craignant fort de trouver le pauvre Choboko (c'est le nom du blessé) mort d'inanition ou des suites de sa blessure; mais, à notre grande satisfaction, nous l'avons trouvé

dans sa grotte, non seulement vivant, mais en assez bon état, quoique fort défait de visage. De l'endroit qui l'avait abrité, il dominait une vaste étendue de pays entrecoupée de vallées, et avait pu, sans être aperçu, voir tout ce qui s'était passé dans la plaine. Nous lui avons demandé ce qu'il avait mangé depuis le jour où on l'avait déposé dans sa caverne ; mais cette question a fort étonné nos indigènes : ils trouvaient tout naturel que leur compatriote n'eût eu pour se soulager qu'un peu d'eau qu'il était allé puiser en se traînant à l'une des extrémités de la caverne. En général, les blessés, les aveugles et les vieillards sont fort à plaindre dans ces tribus, et l'on nous trouve très singuliers quand on nous entend exprimer quelque compassion envers ces êtres infortunés. Sur notre invitation, l'un des natifs a pris Choboko sur ses épaules et l'a porté au pied de la montagne, où nos chevaux nous attendaient. Là, il nous a montré l'endroit où deux de ses amis avaient été tués, et où lui-même avait failli perdre la vie. Après cela, nous l'avons placé sur la plus douce de nos montures et avons repris au petit pas le chemin de la station ; mais que notre cœur était serré en voyant la désolation régner partout, et ce pays, naguère si plein de vie, maintenant tout à fait désert ! Nous n'y avons plus aperçu au loin que quelques natifs fuyant comme des ombres à travers les rochers les plus escarpés, où ils tâchaient sans doute de cacher à la hâte quelques-uns de leurs effets. — Après notre retour, nos amis, MM. Giddy et Daniel, sont partis pour Merumetsu, où se trouvent réunis les Mantaetis et les Koranas. Un de leurs frères est avec ces gens. Nous espérons qu'ils auront assez d'influence pour arrêter l'effusion du sang. Que Dieu le fasse ! »

Ici s'arrêtent les extraits du journal de M. Daumas. On a vu par son rapport à la Conférence, qui est d'une date plus récente, que la guerre s'était encore prolongée, que le village de Molitsané avait été incendié, et que ce chef avait été obligé

de se réfugier quelque temps sur les bords du Calédon. Si nous recevons d'autres détails sur ces événements, pendant lesquels Dieu a si merveilleusement protégé nos frères de Mékuatling, nous nous empresserons de les communiquer à nos lecteurs.

ARCHIPEL INDIEN.

Extraits d'une lettre de M. Schuh, *écrite de Surabaja, sous la date du* 6 *juillet* 1850.

Nos lecteurs savent que tous les missionnaires formés par la Société des Missions de Paris ne sont pas au sud de l'Afrique. Plusieurs de ses élèves, passés au service d'autres Sociétés, sont aujourd'hui à l'œuvre dans des champs de travail, qui, pour n'être pas les nôtres, n'en sont pas moins ceux du Seigneur. Ainsi séparés de nous à l'extérieur, mais toujours unis par les liens de l'affection et par la communauté des vues, ces chers frères ont droit à toute notre sympathie, et quelques-uns d'entre eux n'ont pas cessé d'entretenir avec nous des relations qui nous sont chères. Nous avons plus d'une fois, à ce titre, cité des lettres de M. Lebrun qui évangélise à l'île Maurice. Aujourd'hui M. le directeur a reçu de M. Schuh une lettre dont quelques extraits ne manqueront pas d'intéresser les amis des Missions. On se rappellera que M. Schuh, l'un des derniers élèves de la Maison des Missions, et qui s'y trouvait encore au moment de la suspension, a été depuis envoyé, par la Société des Missions des Pays-Bas, dans l'Archipel Indien, à la destination spéciale de Timor, l'une des Moluques. Une première lettre, en date du 23 novembre, nous annonçait l'heureuse arrivée de ce frère à Batavia. Nous pouvions après cela nous attendre à recevoir la seconde de Timor, mais cet espoir ne s'est pas réalisé. Après un séjour de huit mois, M. Schuh était encore, le 6 juillet 1850, à Surabaja,

dans l'île de Java, et c'est de là qu'il nous écrit. C'est à des difficultés soulevées par le Gouvernement hollandais que ces retards sont dus. Malgré tous ses efforts, M. Schuh n'a obtenu l'autorisation de se rendre à Timor qu'à la fin du mois de mars, c'est-à-dire qu'après la cessation du *Mousson*, ou vent d'ouest, nécessaire pour faire la traversée de Java à Timor. Force lui a ainsi été d'attendre la reprise de ce vent qui ne commencera de nouveau à souffler qu'au mois de décembre. Ces contre-temps ont profondément affligé M. Schuh, mais sa foi le soutient.

« Que la volonté de Dieu se fasse ! dit-il. Quand je repasse ma vie et principalement mes dernières années, je reconnais partout sa main puissante et ne puis que le bénir, tant pour les épreuves qu'il lui a plu de m'envoyer, que pour les nombreuses bénédictions dont j'ai été l'objet. D'un côté, l'épreuve m'a exercé à la patience, et, de l'autre, l'expérience des gratuités du Seigneur m'a rempli de confiance, de sorte que j'attends avec une pleine et entière soumission tout ce qu'il plaira à notre bon Père céleste de nous dispenser. Christ est le souverain maître de la moisson, et il sait mieux que nous la saison la plus favorable pour les semailles à Timor. Mais nous avons grand besoin que les prières des chrétiens montent en notre faveur vers le trône de la grâce, « car nous n'avons pas seulement à combattre contre le sang et la chair, mais aussi contre les principautés, contre les puissances, contre les princes des ténèbres de ce siècle et contre les esprits malins qui sont dans les airs ». Satan semble avoir son siége et les remparts de ses forteresses dans l'Archipel Indien. Si je considère d'un côté les chrétiens nombreux qui s'y trouvent, que sont-ils ? Jusqu'à présent, je n'en ai rencontré qu'un très petit nombre de sérieux. La plupart des Européens sont incrédules, panthéistes ou déistes ; quelques-uns même admettent la métempsycose. Aussi vivent-ils en général comme des brutes, mangeant, buvant et livrant leurs corps aux convoitises. Les

enfants nés de ces commerces illicites sont à la vérité baptisés, mais restent profondément ignorants sous le rapport religieux, ce qui ne les empêche pas d'avoir beaucoup d'orgueil ; ils semblent en réalité avoir hérité des vices des deux races dont le mélange leur a donné naissance. Un grand nombre de chrétiens indigènes (je ne parle pas de la commune javannaise établie près de Surabaja, qui fait une honorable exception) sont enflés de ce principe que les chrétiens n'ont pas besoin de travailler comme les Hollandais, leurs maîtres, qui sont négociants, ou employés du Gouvernement ; ils veulent vivre dans l'opulence et dans l'oisiveté, car ils ne sont pas capables de comprendre que le travail de la plume est aussi un travail. Placés au milieu d'une riche nature, ils pourvoient facilement à leurs besoins, et l'on sait que l'oisiveté est la mère de bien des vices. Mais le plus grand obstacle à la prédication du missionnaire n'est pas encore là, il est surtout dans le scandale que donnent les Européens. Il est tel, que souvent celui qui exhorte un Mahométan ou un Chinois à se convertir, obtient d'eux pour réponse, qu'en devenant chrétiens ils deviendraient probablement pires qu'ils ne sont, et, en vérité, à ne juger que d'après la vie de ces chrétiens de nom qui nous entourent, ils paraissent n'avoir que trop de raisons pour parler ainsi. Oh ! que le Seigneur ait pitié de ce pauvre pays et de ces pauvres âmes !

« De son côté le Gouvernement est peu favorable au christianisme. Non seulement il ne fait rien pour favoriser la prédication de l'Evangile, mais encore il met des obstacles dans le chemin des missionnaires. Une loi défend à toute Société des Missions non hollandaise de travailler dans l'Archipel. Bornéo seul fait exception, mais il faut que les missionnaires étrangers qui s'y rendent, passent une année entière à Batavia, *sous les yeux de la police*. Nos frères de Barmen travaillent là avec succès, parmi les cannibales des Dayaks. Si je vous racontais toutes les chicanes qu'ils ont eu a subir,

vous en frémiriez ; mais ils ont tenu ferme, et maintenant ils vivent plus tranquillement ; le Seigneur, qui est aussi leur force et leur haute retraite, a été plus fort que les adversaires, et nous avons l'espoir que ce peuple sauvage deviendra bientôt un des peuples du Prince de la Paix. Les chrétiens de Banjermassing ont voulu avoir un temple où le missionnaire du lieu pût faire le service. On avait dans ce but collecté 12,000 florins ; le résident avait déjà acheté le terrain, mais quand il a demandé au Gouvernement la permission d'élever l'édifice, il lui a été répondu qu'il y avait beaucoup d'endroits plus importants que Banjermassing qui n'avaient pas de temple, et que par conséquent la requête ne pouvait être accordée.

« Les Dajaks habitent la côte méridionale de Bornéo. Nous avons eu, ces jours derniers, le plaisir de voir ici le frère Hardeland et son épouse, qui ont déjà passé quelques années parmi eux. Forcés par l'état de leur santé de se rendre dans la ville du Cap, ce frère a pu y faire imprimer le Nouveau-Testament qu'il a traduit dans la langue de cette peuplade cannibale. Ces amis ont, durant leur séjour au sud de l'Afrique, rencontré successivement notre frère Arbousset et plus tard M. Casalis. Ils ont de plus visité la station de Wellington, et ont été vivement intéressés par le zèle et les travaux bénis de nos frères français. Rappelés ensuite en Allemagne pour y réveiller le zèle en faveur de la Société de Barmen, M. Hardeland ni sa femme n'ont pu se plaire en Europe, et le Seigneur les ramène dans leur ancien champ de travail ; M. Hardeland est cette fois employé par la Société biblique Néerlandaise, pour traduire l'Ancien-Testament dans la langue des Dajaks. Qu'il plaise à Dieu de conserver longtemps sa santé dans ce pays si mortel pour les Européens, et de lui donner les forces nécessaires pour mener à terme une œuvre si difficile ! ...

« Quant à nous, nous avons passé cinq mois à Dépaok, dont je vous parlais dans ma lettre précédente. Nous avons pu nous

y exercer dans la langue malaise, et apprendre à mieux connaître les mœurs des indigènes, en même temps que nous acclimater au pays, toutes choses très importantes pour un nouveau venu dans les Indes. J'aurais aimé pouvoir faire davantage et y trouver l'occasion d'évangéliser, mais toute œuvre missionnaire étant sévèrement interdite à Java, nous avons dû jusqu'à présent nous contenter de prêcher aux indigènes plus par le bon exemple de la conduite que par la parole. Aussi soupirons-nous après le lieu de notre destination avec d'autant plus d'ardeur que là nous espérons d'avoir les mains plus libres parmi les païens proprement dits, qu'ici parmi les mahométans. Ce qui nous attend là, nous ne le savons ; mais si nous sommes résolus à faire le sacrifice de tout ce qui est humain, nous ne le sommes pas moins à tenter et à supporter tout pour le nom du Seigneur...

« Souvent quand les hommes négligent l'œuvre de Dieu, Dieu la fait lui-même, car le temps est venu où les gentils doivent entrer dans le bercail du bon Berger. Nous en avons ici même une preuve frappante. C'est sur la côte orientale de Java que les messagers du faux prophète de la Mecque ont fait jadis leurs premiers disciples, et de là que l'islamisme s'est ensuite répandu dans l'île entière. Eh bien ! tandis que dans d'autres parties du monde, en Egypte, en Turquie, en Perse et ailleurs, les missionnaires obtiennent très peu de succès parmi les mahométans, ici, à Java, où leur religion est protégée par les lois et où l'évangélisation est interdite, le christianisme fait, grâces en soient rendues à Dieu, des progrès parmi les indigènes de la partie orientale de l'île. On ne sait, pour ainsi dire, d'où cela est venu, mais l'œuvre du Seigneur s'accomplit sans bruit, en silence, sans exciter l'attention des autorités, et il est évident que c'est de ce point que l'Evangile se répandra dans l'île entière ; car déjà maintenant, chose inouïe ! on rencontre des chrétiens à cent lieues dans l'intérieur. Voici ce que je sais sur l'origine de cette mission. On

peut la faire remonter jusqu'au temps où les Anglais avaient envahi Java, car ce fut alors qu'arrivèrent plusieurs missionnaires. Le frère Brukner fut placé à Samarang, où il vit maintenant dans la retraite, mais ni lui ni les autres n'ont recueilli directement le fruit de leurs travaux. M. Brukner avait traduit le Nouveau-Testament et écrit plusieurs traités en langue javanaise. Un vieil horloger allemand, fixé à Surabaja, et qui connaissait dès lors le Seigneur qu'il sert encore aujourd'hui, déposa en cachette quelques-uns de ces livres dans les arbres saints des Javanais. Ceux-ci les lurent, et quelques-uns parvinrent ainsi à connaître que Jésus est le Fils de Dieu et le Sauveur des pécheurs. Introduits ensuite par le saint baptême dans l'Eglise de Christ, ils devinrent des prédicateurs de la repentance et de la foi parmi leurs compatriotes. Il y a maintenant, à cinq lieues d'ici, une communauté de cent trente communiants, dont un grand nombre demeurent dans les villages environnants. Quatre évangélistes travaillent parmi eux, et les pasteurs de Surabaja vont administrer les sacrements dans leur église. En ce moment, on parle de cent personnes qui veulent recevoir le baptême ; elles sont toutes convaincues de la vérité de l'Evangile et connaissent bien la Bible. On vend le Nouveau-Testament en quantité parmi ces gens, car presque tous savent lire quoiqu'ils n'aient jamais été à aucune école ; c'est en s'instruisant les uns les autres qu'ils ont fait ces progrès. Malheureusement, le missionnaire Sellerma, destiné à travailler parmi les Javanais, a dû, par ordre du Gouvernement, fixer son domicile dans la ville même ; cette circonstance a été mal vue des fondateurs de la communauté, de sorte que ce missionnaire n'y fait pas le service. Cela est d'autant plus fâcheux qu'il possède assez bien la langue javanaise. Il est maintenant réduit à se contenter d'écrire des livres en attendant que Java soit ouvert tout entier à la prédication. Le propriétaire de la campagne où cette communauté se trouve m'a offert d'y aller demeurer en attendant mon dé-

part, et si je suis obligé de rester encore ici cinq mois, je crois qu'il sera de mon devoir d'accepter cette proposition. Une soixantaine de membres du troupeau comprennent le malais; je les évangéliserai dans cette langue et mes exhortations pourront être traduites oralement en javanais pour les autres. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et si le Seigneur m'y appelle, j'irai, mais sans demander de permission aux autorités.

« Comme vous le voyez, Monsieur et cher directeur, l'Evangile est pourtant annoncé à Java et cela en dépit de tous les obstacles. Les autorités ont retenu sous clef la traduction du Nouveau-Testament par Brukner, mais nous en avons reçu une autre faite par Guerike et qui est plus exacte que la première. Imprimé en Hollande, ce précieux trésor est introduit dans le pays comme marchandise de librairie, et se vend aux indigènes publiquement et à bon marché. Un autre frère, M. Hoezoo, étudie aussi la langue à Samarang pour être prêt au moment où l'évangélisation deviendra libre. Ainsi le nom du Seigneur sera loué en toute langue et les genoux de toutes les nations se fléchiront devant lui pour l'invoquer. A Surabaja, il y a un peu plus de vie religieuse qu'à Batavia; les pasteurs y ont plus de zèle et concourent à notre œuvre avec une réunion de chrétiens. J'y parle parfois en hollandais. Vous pouvez, d'après tout cela, vous faire une idée de ma position. Vous voyez que votre élève est entouré de nombreuses difficultés; priez donc beaucoup pour nous et pour notre œuvre, afin que le Seigneur, qui nous a placés lui-même dans ces circonstances, nous accorde la grâce de lui être fidèles dans la vie et dans la mort.

« Ma chère épouse et moi jouissons jusqu'à présent d'une bonne santé. Je me porte moi-même mieux qu'en Europe. Une grande grâce m'a été accordée en ce que ma femme est pieuse et zélée; nulle part on ne peut mieux apprécier ce bienfait qu'en mission, parce que nulle part on n'en sent mieux la nécessité.....

« C'est avec douleur que j'ai appris, il y a deux mois, la mort de notre cher frère Liaudet. Que les voies du Seigneur sont élevées au-dessus de nos voies ! Jadis, ce frère et moi, pensions être un jour compagnons d'œuvre au sud de l'Afrique ; nous parlions du pays des Béchuanas comme s'il était notre patrie terrestre, et maintenant me voilà dans les Indes et lui face à face avec ce Sauveur qu'il a tant aimé et dont il me parlait si souvent avec tant d'onction et d'abondance de cœur. J'ai perdu en lui un ami bien sincère et la Mission un bon ouvrier, mais il jouit dès à présent de la félicité que le Sauveur est allé préparer à ses rachetés. Tout en le pleurant, inclinons donc la tête devant les plans de l'amour divin que nous ne pouvons sonder. Notre ami est parti avant nous, mais bientôt nous le suivrons dans ces demeures de la paix où il n'y aura plus ni séparation, ni deuil, ni larmes.

« D'un autre côté, j'ai appris avec un grand plaisir que notre frère Casalis est revenu en France, qu'il y élève la voix en faveur de l'œuvre et, de plus, qu'il le fait avec succès. Oh ! que les chrétiens de France ne négligent pas l'œuvre des Missions ! Que la Maison des Missions soit rouverte, et si de nouveaux frères sont reconnus aptes à remplir les saintes fonctions du ministère évangélique parmi les païens, n'oubliez pas le sud de l'Afrique ! Cette mission est l'une des plus belles, des plus abondantes en fruits. D'autres portes seront ensuite ouvertes, et je ne doute pas que, si les chrétiens d'Europe prient avec ferveur, leurs prières n'ouvrent les portes de Java et de l'Archipel entier, comme s'ouvrirent autrefois les portes du geôlier. »

En terminant sa lettre, M. Schuh annonce que, comme il l'avait craint, aucun navire ne pourra le transporter à Timor avant le mois de décembre, et qu'il a, en conséquence, accepté l'offre d'aller s'établir, pour cinq mois, à Soudakari, nom de la commune où se fait l'œuvre dont il a parlé plus haut. Nous recommandons ce cher frère et son œuvre à la sympathie chrétienne de nos lecteurs.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES ORIENTALES.

Progrès des idées chrétiennes. — Mépris pour les idoles. — Quelques conversions. — La mère et ses enfants. — Le fils et le père. — Deux jeunes époux. — Un gourou. — Les disciples inconnus. — Les tisserands de Neyoor. — Deux événements heureux. — Les opprobres pour le nom de Christ.

Il serait impossible de suivre avec quelque intérêt la marche du règne de Dieu dans le monde païen sans être souvent ramené vers les rivages de l'Inde. La vaste étendue de ce pays, ses relations étroites avec l'Angleterre, ses cent cinquante millions d'habitants, le grand nombre d'établissements missionnaires qui le couvrent déjà, tout se réunit pour en faire une des portions les plus importantes du champ où se sème la Parole de vie. Le miséricordieux auteur de cette Parole ne manque pas d'ailleurs de s'y rendre à lui-même, par les opérations de sa grâce, de nombreux et magnifiques témoignages. Que faudrait-il de plus pour assurer à l'Inde les sympathies de quiconque désire voir la croix du Sauveur devenir l'étendard et le salut des nations?

Les conversions que l'Esprit saint opère dans l'Inde sont fréquentes. On évalue à plus de cent mille le nombre d'Indous qui, des bords du Sutledge au cap Comorin, font aujourd'hui profession d'appartenir à l'Eglise de Christ. Ce chiffre, considérable en lui-même, le devient beaucoup moins sans doute, si on le compare à celui de la population et à l'immensité des travaux missionnaires. Mais ce serait, dit le dernier rapport de la Société des Missions de Londres, mal juger le résultat de ces travaux que de prendre uniquement pour base d'appréciation le nombre d'Indous qui trouvent dans leur foi nouvelle la force de braver les conséquences, souvent si terribles au point de vue humain, d'une renonciation formelle

aux erreurs de l'idolâtrie. Ce qu'il faut surtout considérer, ce sont, partout où l'action de la Parole sainte se fait sentir, les multitudes se convaincant chaque jour davantage de la folie de leurs antiques croyances, et ne craignant pas d'exprimer hautement leur mépris naissant pour leurs idoles, leurs prêtres et les superstitieuses pratiques de leurs ancêtres. Un mouvement, encore caché, mais qu'un jour verra certainement se produire à la lumière, s'accomplit ainsi sans bruit dans les esprits qui s'éclairent et dans le niveau de la moralité qui s'élève. Les rapports des missionnaires sont pleins de faits qui attestent la réalité de ce travail. On en jugera par le suivant, que raconte le révérend Shrieves, de Bellary.

Ce missionnaire, accompagné de deux catéchistes indigènes, s'était rendu à la fête païenne de Hempi, l'une des plus célèbres et les plus fréquentées de l'Inde méridionale. Des milliers d'indigènes y étaient rassemblés. M. Shrieves s'en prévalut pour leur annoncer l'Evangile avec cette hardiesse des enfants de Dieu, qui est à la fois un gage et un moyen de succès.

« Le jour de la fête, dit-il, et au moment même où les chars sacrés devaient se mettre en marche pour faire leur promenade habituelle, j'allai me poster tout auprès d'eux, et vis bientôt se former autour de moi une nombreuse congrégation que j'entretins des miséricordes du Sauveur. Or, quoique ce soit, aux yeux de tout Indou croyant, un acte d'adoration, et par conséquent un devoir sacré que de battre des mains quand les chars commencent à se mouvoir, non seulement aucun de mes auditeurs ne le fit, mais encore beaucoup d'entre eux ne se retournèrent même pas pour les voir passer ou pour leur rendre le moindre hommage. Cette indifférence qui contrastait si fort avec la présence de ces gens à une fête de cette nature, me frappa, et lorsque j'eus terminé mon discours, j'en demandai la raison à quelques-uns. Tous me répondirent la même chose : qu'ils savaient parfaitement que les idoles n'é-

taient que des pierres, et que, s'ils étaient venus à la fête, ce n'était pas pour les adorer, mais pour y traiter quelques affaires d'intérêt, ou dans l'espoir d'y rencontrer quelques-uns de leurs parents.

« Une autre fois, dit encore M. Shrieves, comme j'étais à prêcher, un jungum, ou mendiant de la secte Siva, vint s'asseoir à ma droite, tandis que deux jeunes gens, de la caste Chuttra, qui l'accompagnaient, se prosternèrent à mes pieds. Après les avoir invités à se relever et à ne pas rendre à un pauvre pécheur comme moi des hommages auxquels Dieu seul a des droits, je leur demandai qui ils étaient. « Ce sont, se hâta de me répondre le jungum, deux de vos disciples qui désirent que vous leur confériez le baptême. » Surpris agréablement par cette réponse, je ne pus néanmoins m'empêcher de faire observer aux jeunes gens que leur présence à une fête païenne semblait s'accorder assez mal avec les intentions manifestées en leur nom ; mais aussitôt l'un d'eux me répondit que leur seul but, en venant à la fête, avait été de s'y mettre en rapport avec moi. On leur avait dit que quelques-uns des *gourous* chrétiens de Bellary ne manquaient jamais de s'y rendre, et ils se réjouissaient fort de n'avoir pas été trompés dans leur espoir d'en trouver un. Questionnés de plus près, ils m'apprirent ensuite, qu'instruits par la lecture de quelques traités répandus dans leur village, ils avaient, depuis plusieurs années, renoncé à toute pratique idolâtre, qu'ils lisaient la Bible aux membres de leur famille et observaient scrupuleusement le dimanche. Ils avaient déjà, par suite de ces démonstrations, eu à subir quelques persécutions, mais sans que leur constance en eût été ébranlée. Comme il est facile de le penser, ces renseignements me comblèrent de joie. Ils ne font, du reste, qu'affermir en moi une conviction déjà formée : c'est qu'il y a parmi les Indous un grand nombre d'individus attirés ainsi vers le christianisme sans notre intervention directe et sans même que nous en ayons connaissance. »

Nous avons dit que les conversions étaient nombreuses dans l'Inde. La piété chrétienne ne se lasse pas d'enregistrer ce genre de faits, où brille toujours, sous des aspects si variés, la bonté du Dieu qui est amour. En voici quelques-uns que nous choisissons parmi les plus récents :

« Nous venons d'avoir un jour de fête, écrivait au commencement de l'année dernière, le révérend M. Leupolt, missionnaire de la Société épiscopale à Bénarès. La mère de deux membres de notre Eglise a elle-même été admise par le baptême au nombre des enfants de Dieu. Cette femme nous était connue depuis bien des années pour avoir envoyé sa fille à notre école. L'enfant avait montré d'excellentes dispositions et fait déjà beaucoup de progrès, quand tout à coup, à l'âge de douze ans à peine, sa mère la retira pour la marier à un musulman. Mais, le jour même du mariage, cet homme abandonna sa jeune femme et ne reparut qu'au bout de deux ans. L'épouse, justement indignée de cette conduite, refusa de retourner avec lui, et moyennant, une petite somme, obtint facilement de lui une lettre de divorce. Elle s'en réjouit d'autant plus que, durant l'absence du fugitif, la grâce avait touché son cœur, ainsi que celui d'un frère un peu plus âgé qu'elle. La mère demeurait alors avec eux, mais nous l'occupions à notre asile d'orphelines. Cependant son caractère et sa conduite étaient alors peu satisfaisants ; ses enfants avaient beaucoup à souffrir de ses violences, et sans leurs prières, nous l'aurions plus d'une fois remerciée de ses services. Mais que ne peut l'amour chrétien qui croit et qui prie ! Le frère et la sœur, pleins d'anxiété sur l'état spirituel de leur mère, avaient entrepris de l'amener dans le chemin du salut. Ils lui lisaient la Bible, la lui expliquaient aussi bien qu'ils le pouvaient, priaient souvent avec elle, et ils ont fini par recueillir le prix de leurs efforts. Peu à peu il se fit dans la conduite de cette femme un changement dont je m'aperçus moi-même, bien que j'eusse rarement l'occasion de m'entretenir avec elle. Enfin, au mois

de septembre dernier, ses enfants vinrent me prier de la baptiser, en m'assurant qu'elle n'était plus la même femme et que la Parole du Seigneur lui avait véritablement donné un cœur nouveau. Sur cela je la fis venir, craignant encore, je l'avoue, de ne pas la trouver bien avancée dans la foi ; mais elle répondit avec netteté aux questions que je lui adressai sur les doctrines fondamentales, et manifesta des sentiments tels que je me sentis bientôt complétement rassuré. Nous l'avons cependant encore soumise à une épreuve de quelques mois, mais ce délai n'a fait qu'affermir notre confiance en elle, et nous venons enfin de la baptiser, à la grande joie de ses enfants et, je puis l'ajouter, de l'Eglise tout entière qui prend beaucoup d'intérêt à ces jeunes gens. »

Le 6 avril 1849, la même congrégation se recrutait encore de six nouveaux membres, dont deux étaient mahométans. Le baptême de l'un de ces derniers a été signalé par une circonstance intéressante. C'est un jeune homme instruit, capable et qui promet beaucoup. Quelques jours avant son baptême, son père, qui habite Allahabad, et qui avait appris sa conversion, accourut en toute hâte à Bénarès pour tâcher de s'y opposer. Il fit dans ce but tous ses efforts, mais le jeune homme resta ferme. « Mon père, disait-il, vous ne connaissez pas le christianisme ; venez voir ce que c'est, et après cela vous en pourrez juger. » Cette parole frappa le vieillard, qui en effet alla trouver les missionnaires et resta toute une semaine à recevoir leurs enseignements. Et le résultat de cette enquête a été non seulement que le baptême du fils a eu lieu sans opposition de la part du père, mais encore que celui-ci est reparti avec l'intention, hautement déclarée, de vendre les biens qu'il possède à Allahabad et de revenir, avec sa femme, se fixer à Bénarès pour s'y réunir à l'Eglise de Christ. Ce qui a surtout fait impression sur le cœur de cet homme, c'est ce qu'on lui a appris de la nature et du pouvoir de la prière. « Comment ! disait-il, les chrétiens s'entretiennent avec Dieu !

— Oui certainement, répondait le missionnaire. — Oh ! que cela est beau et différent de toutes nos pratiques indoues ! Puissé-je bientôt jouir d'un tel privilége ! »

Ainsi, les enfants deviennent, sous la direction du Seigneur, des instruments de salut pour les auteurs de leurs jours. Le trait qu'on va lire montre deux jeunes époux quittant ensemble la vallée obscure du paganisme pour venir s'asseoir joyeusement à la grande lumière de l'Evangile.

Les missionnaires de la Société de Londres qui dirigent la station de Belgaum, écrivent qu'au mois de juin dernier, ils ont eu la joie d'administrer le baptême à un couple intéressant, qu'ils croient s'être sincèrement consacré au Seigneur, et qui a, à la lettre, abandonné la maison paternelle pour le suivre. Le jeune homme, qui se nomme Soubhapulti, a fait à son baptême une profession de foi très nette et très ferme, à laquelle sa jeune femme, Aumani, s'est publiquement associée. Celle-ci a de plus écrit à une chrétienne de ses amies, une lettre dont voici la traduction :

« Par la grâce de Dieu, j'avais, depuis l'âge de 13 ans, lu la « Parole sainte et acquis ainsi la conviction que j'étais une « pauvre pécheresse. Mais je ne savais comment trouver le « repos de mon âme, car je ne voyais dans l'indouisme au- « cun Sauveur qui pût me pardonner mes péchés. Aussi, quand « j'appris, en lisant l'Evangile de saint Matthieu, qu'un Sau- « veur avait été donné au monde, et que la propitiation de « nos fautes avait été accomplie par sa mort, cette nouvelle « remplit mon cœur de joie. Cependant l'heure du Seigneur « n'était pas encore arrivée; je trouvais bien des difficultés à « rompre avec le paganisme, et mon cœur en redoutait les « conséquences, de sorte que je continuai à rester dans la mai- « son de mon père. Celui-ci voulut ensuite me marier, et fit « dans ce but venir de Madras Soubhapulti, auquel je fus en « effet unie. Après cela, nous demeurâmes encore deux mois « avec mon père, mais sentant ensemble que nous ne goûtions

« aucune paix en restant païens, et persuadés que Christ nous « accorderait son pardon si nous nous soumettions à sa vo- « lonté, nous sommes joyeusement venus trouver ici M. Tay- « lor, qui, après nous avoir instruits, nous a donné le bap- « tême, conformément à la Parole sainte, au nom du Père, du « Fils et du Saint-Esprit. C'est parce que nous faisons mainte- « nant partie du corps de Christ que je vous écris cette lettre, « à laquelle je serais bien joyeuse de recevoir une réponse. »

La jeune chrétienne qui raconte en termes si simples mais si bien sentis, l'œuvre que Dieu a faite en elle, n'est âgée que d'environ quinze ans. Elle est maintenant, ainsi que son mari, fixée à Madras, où ils se sont mis en rapport avec la Mission de l'Eglise libre d'Ecosse.

On sait que tous les missionnaires de l'Inde, à quelque Société qu'ils appartiennent, emploient, à titre de catéchistes, de lecteurs ou de simples colporteurs, des indigènes qui ont reçu, dans les séminaires fondés pour eux, des instructions spéciales et dont la piété donne assez de garanties. Ces utiles ouvriers, dont on n'évalue pas le chiffre à moins d'un millier pour l'Inde entière, prêchent souvent la Parole avec un succès remarquable. Beaucoup d'Indous ne connaissent aujourd'hui le Christ que pour avoir rencontré sur leur passage quelqu'un de ces humbles messagers de sa Parole. Ecoutons le révérend M. Porter, de Cuddapah.

« Il y a quelque temps, dit-il, qu'un de nos lecteurs prêchait l'Evangile à Kamalapore. Un *gourou* (prêtre ou plutôt docteur en religion) l'entendit, et fut frappé de la supériorité de la doctrine chrétienne, comparée à celle qu'il enseignait lui-même. Il prit en conséquence la résolution de suivre notre lecteur, et, malgré tous les efforts de ses gens pour le retenir, il mit sur-le-champ son dessein a exécution. Au bout d'un mois de séjour à Cuddapah, dans la maison même du lecteur, il avait fait des progrès extraordinaires en connaissances, et prouvé déjà par sa conduite que ce qu'il avait éprouvé était

bien la puissance de la vérité pour transformer le cœur. Je lui demandai un jour quelle preuve il avait de la divinité de la religion chrétienne. « Les instructions de Christ, me répondit-il avec vivacité, pénètrent jusqu'au plus profond de mon âme. Elles y sont comme une source d'eau vive et pure qui le nettoie de ses souillures; rien ne me semble maintenant plus abominable que mes anciennes pratiques païennes. » — Mais, repris-je, quelle est, dans la nouvelle voie où vous êtes entré, la croyance qui donne le plus de consolations à votre cœur? — Oh! celle-ci, dit-il en appuyant sur ces mots avec une sorte d'emphase, celle-ci, que le Sauveur, fils du Dieu vivant, est mort sur la croix pour expier nos péchés. — Depuis la conversion de cet homme, plusieurs de ses anciens disciples ont eu occasion de le revoir et ont dit à notre lecteur: « Ce gourou n'est plus ce qu'il était quand nous avons été ses disciples. Alors il était plein d'orgueil, violent et animé d'un esprit de domination très absolu; aujourd'hui nous le retrouvons doux, patient, modeste, et n'ayant plus que des paroles de conciliation et de paix. Que s'est-il donc passé en lui? C'est pour nous le sujet d'un profond étonnement. »

« En passant à Rayalacheroo, écrit M. Wardlaw, de Bellary, nous avons eu le plaisir de voir Moïse et Marie, deux convertis de ce village. Ils nous ont raconté qu'après leur baptême, les gens du pays leur ont donné les marques d'une haine profonde et les ont souvent traités d'une manière ignominieuse. Déclarés souillés et hors de caste, on leur a refusé non seulement l'entrée des maisons, mais jusqu'à la permission de puiser l'eau des puits. « Cependant, ont-ils ajouté, nous nous confions au Sauveur Jésus, et sommes assurés que, si nous persévérons jusqu'à la fin, tout ceci concourra en définitive à notre bien. Si ces gens continuent à nous persécuter ainsi, nous irons demeurer dans un autre village, mais en aucun cas nous n'abandonnerons Jésus-Christ. » Ainsi ces deux jeunes gens brillent comme des lumières placées dans un lieu

obscur ; tous les témoignages qu'on leur rend les représentent comme aussi fidèles en pratique qu'en paroles. Malgré la haine des adversaires, ils disent courageusement autour d'eux que les idoles sont une vanité et qu'il n'y a d'autre Sauveur que Christ. J'ai remarqué aussi avec une profonde joie qu'il n'y a dans leur cœur aucun sentiment d'animosité contre ceux qui les injurient ou les persécutent.

« Dernièrement, continue le même missionnaire, deux de nos catéchistes, faisant une tournée d'évangélisation, arrivèrent à Chikkatair. Aussitôt une nombreuse multitude se réunit autour d'eux et une conversation très intéressante s'engagea. Elle se prolongeait depuis quelque temps quand un homme, nommé Siddha, survint, et s'asseyant au milieu du cercle, se prononça très nettement pour la religion chrétienne, dont il éleva les livres sacrés bien au-dessus des *schasters* indous, si pleins, disait-il, d'extravagances, d'inepties et de mensonges. Après que la foule se fut retirée, cet interlocuteur et un autre Indou qui paraissait son ami, restèrent auprès des catéchistes et leur firent beaucoup de questions. « Nous croyons en Jésus-Christ, leur dirent-ils ensuite, et sommes sûrs que sa doctrine est la seule vraie. Aussi notre intention est-elle de nous rendre bientôt à Bellary pour nous y joindre à l'Eglise qui le proclame Sauveur. Nous n'attendons pour cela que la fin de la moisson. Nos femmes ne sont pas aussi avancées que nous, mais nous cherchons à les instruire et avons l'espoir de les voir se ranger aussi à notre opinion. » Ces deux hommes prièrent ensuite les évangélistes de les accompagner à un petit temple situé hors de ville. C'est là qu'ils avaient l'habitude de se réunir ensemble pour prier le Dieu des chrétiens. Nos frères se rendirent à cette invitation et furent vivement touchés de tout ce qu'ils entendirent sortir de la bouche de ces disciples encore ignorés. Ils les exhortèrent à persévérer et les quittèrent ensuite avec la ferme conviction qu'il y avait là deux cœurs où la grâce avait fait son œuvre de régénération et de vie.

A Neyoor, les missionnaires de la Société de Londres ont vu, l'année dernière, cent soixante païens, de la caste des tisserands, abandonner hautement les temples des idoles. Tous les dimanches ils se réunissent dans la maison de l'un d'eux et ont fait ainsi de remarquables progrès dans la science du salut. Dernièrement, leur ancien gourou est venu les visiter pour leur administrer les cendres sacrées que les Indous reçoivent sur le front. L'usage, est dans ces occasions, de faire des présents au prêtre ; les nouveaux chrétiens ont dit à celui-ci : « Nous vous donnerons bien, si vous êtes pauvre, quelques *chuckrams* (petite pièce d'argent), mais nous sommes à présent disciples de Jésus et n'avons plus que faire de vos cérémonies et de vos cendres païennes. » Cette réponse a confondu le pauvre prêtre qui s'en est retourné tout triste. Un magistrat païen, grand fanatique, a demandé un autre fois à ces gens pourquoi ils n'avaient pas illuminé le temple du démon. « Parce que, ont-ils répondu avec fermeté, le temple n'en a pas besoin, que nous ne croyons plus aux faux dieux et que rien ne pourra désormais nous forcer à leur rendre des hommages que notre conscience réprouverait. »

Il nous serait facile de multiplier ces récits. Ils abondent dans la correspondance de tous les missionnaires employés par les sept ou huit Sociétés qui se sont donné pour tâche d'amener l'Inde entière au pied de la Croix. Mais l'espace nous manque et nous craignons que l'uniformité de ces détails n'en diminue l'intérêt. Disons seulement qu'il n'est peut-être aucune des cent trente stations principales, établies dans le pays, qui n'ait eu, l'année dernière, à donner aux amis de l'œuvre quelques nouvelles plus ou moins encourageantes. Ce sont de toutes parts ou des conversions comme celles que nous venons de raconter, ou des écoles qui prospèrent, ou des populations qui s'imprègnent peu à peu des doctrines prêchées au milieu d'elles, ou des Eglises qui s'affermissent dans l'exercice

de la piété, ou enfin, sur divers points, des villages chrétiens qui se forment sous l'influence vivifiante de l'Evangile.

Cependant l'ennemi des âmes, attaqué ainsi dans l'une de ses plus antiques forteresses, s'y défend avec vigueur, et suscite aux messagers de la Parole, et surtout à ceux que leur parole touche, des obstacles ou des persécutions. Mais si ces efforts ralentissent la marche de l'œuvre, ils ne l'empêchent pas d'avancer. L'impulsion est donnée ; le mouvement se propage et s'accélère de jour en jour. « Les dernières vingt années, dit un missionnaire, ont vu, sous ce rapport, s'accomplir des choses que la sagesse humaine aurait déclarées impossibles. On peut être certain que, si le Seigneur continue à l'œuvre les grâces qu'il lui a déjà faites, vingt autres années ne s'écouleront pas sans produire des choses bien autrement grandes encore que celles dont nous avons déjà eu à le bénir. »

Quoi qu'il en soit de ces prévisions, l'année 1850 marquera dans l'histoire des Missions de l'Inde par deux événements auxquels ont vivement applaudi tous les cœurs chrétiens. On se rappelle que le paganisme indou trouvait un appui et une excuse dans l'espèce de sanction donnée par le Gouvernement anglais au culte de Jaggernath, dont il faisait une partie des frais. Nous avons dernièrement reproduit dans cette feuille ce que disait à cet égard le missionnaire Lacroix, de Calcutta. On annonce aujourd'hui que cet abus si criant, contre lequel se sont élevées, en Inde et en Angleterre, un grand nombre de réclamations, est sur le point de cesser. Les directeurs de la Compagnie des Indiens ont déjà pris, pour arriver à ce but, des mesures préliminaires qui ne peuvent laisser aucun doute sur leurs intentions.

Le second fait que nous avons annoncé est encore plus important. D'après une loi locale, presque toujours exécutée avec rigueur, tout Indou qui renonçait à sa caste pour embrasser l'Evangile, était par cela seul dépouillé de tout ce qu'il possédait, et se voyait ainsi plongé dans une misère qui contrastait

quelquefois de la manière la plus pénible avec les avantages de sa première condition. C'est ainsi que l'on a vu, il y a quelques années, un natif perdre, par sa conversion, un revenu annuel d'environ 15,000 francs, et vivre, jusqu'à sa mort, du mince salaire que la Société des Missions de Londres lui allouait à titre de catéchiste. Cet homme, dévoué sans réserve au Sauveur, avait trouvé dans la vivacité de sa foi la force de faire ce sacrifice, et il l'avait fait avec joie jusqu'au bout; mais ces grandes abnégations sont rares, et trop d'exemples ont prouvé que plus d'une âme, sérieusement disposée, avait reculé devant une perspective si effrayante. Il y avait là un grand obstacle aux conquêtes de la prédication chrétienne, mais il vient aussi d'être levé. Le 11 avril dernier, un décret du gouvernement indo-britannique a décidé qu'à l'avenir aucun Indou ne perdra ses propriétés ou ses droits pour le seul fait d'avoir renoncé à telle ou telle religion ou d'en avoir été exclus. Cette mesure, quoique parfaitement conforme aux règles de la tolérance la plus ordinaire, a été un coup de foudre pour les Indous encore attachés au culte des faux dieux. Ils ont attaqué avec violence la nouvelle loi, et ont même en plusieurs endroits fait signer de nombreuses pétitions pour en demander le retrait; mais, comme l'a dit lui-même un journal indou de Calcutta, tout dévoué aux intérêts païens, le dé est maintenant jeté, et il ne faut pas s'attendre à ce que le Gouvernement puisse penser à revenir sur une mesure si simple et que réclamait depuis si longtemps l'opinion de tous les gens éclairés.

Ce changement dans la législation enlève à la persécution l'une de ses armes les plus redoutables, mais il lui en reste encore assez pour faire porter leur croix aux Indous qui veulent suivre le crucifié. Ils pourront être, et ils seront certainement encore déshérités par leurs parents, rejetés par leur caste au nombre des parias, séquestrés par leurs familles, abandonnés par leurs femmes, privés de leurs enfants, couverts d'opprobres, et mis

de mille manières différentes au ban de cette société païenne qui longtemps encore formera l'immense majorité de la nation. Ces moyens violents, qu'une administration plus bienveillante que celle du gouvernement de l'Inde, ne parviendrait pas à empêcher, sont chaque jour employés contre les rachetés du Seigneur. Quelques-uns des faits racontés plus haut en portent déjà l'empreinte. Nous en pourrions citer d'autres plus frappants encore. Un missionnaire de Calcutta a raconté, l'année dernière, l'histoire effroyable d'un jeune Brahmine qui, pour avoir manifesté des convictions chrétiennes, fut séquestré par ceux de sa caste, et auquel on administra, pour calmer, disait-on, son esprit troublé, des remèdes tellement violents, que le malheureux en perdit réellement la raison et périt ensuite dans d'affreuses tortures. La femme d'un missionnaire, dont le nom a été cité plus haut, madame Porter, de Cuddapah, parle, dans l'une de ses lettres, d'une veuve qui souffre aussi beaucoup pour le nom du Christ. Madame Porter était allée la voir chez ses fils, avec qui elle demeure et qui ne lui permettent pas de fréquenter les exercices du culte. Dès qu'elle la vit, cette pauvre femme lui prit les mains et s'écria, les yeux baignés de larmes : « Oh! ma mère, que je suis heureuse de vous voir! Il y a bien longtemps que je le désire; mais, hélas! que puis-je faire? » Et elle continuait sur ce ton, quand tout-à-coup ses fils survinrent, accompagnés d'une troupe de femmes qu'ils avaient réunies dans le voisinage. Alors ce fut un déluge d'injures et de menaces. « Allez, disaient ces enfants dénaturés à leur mère, allez avec vos chrétiens, allez vite, devenez une paria, mais alors ne reparaissez plus ici, et que nous n'entendions plus parler de vous. » Puis, avec des paroles plus violentes encore, ils la forcèrent de rentrer dans la maison. Tout ce qu'elle put faire fut de dire à madame Porter, en levant les yeux et les mains au ciel, dans l'attitude d'une parfaite résignation : « Vous le voyez, madame, j'ai beaucoup de sujets d'affliction, mais je suis une

grande pécheresse, et quoi qu'il en soit, je suis heureuse de ne plus servir les idoles. Je dis tout au Sauveur qui m'entend et me soutient. Il a lui-même souffert bien davantage pour moi. Oh! priez, madame, afin que je puisse rester ferme. » Depuis ce moment, madame Porter a fait d'inutiles efforts pour revoir cette chrétienne affligée : ses fils lui ont impitoyablement refusé l'entrée de la maison. La pauvre femme a cependant trouvé le moyen de faire dire aux missionnaires qu'elle persévère dans la foi, et que son plus ardent désir est de pouvoir se réunir un jour à l'Eglise du Sauveur qu'elle aime.

A ce genre d'opposition il faut ajouter celui qui prend sa source dans des sentiments plus humains. Les liens de la famille existent parmi les Indous, et ce n'est pas sans de cruels déchirements de cœur que le nouveau chrétien les rompt pour obéir à la voix de sa conscience. On en citait dernièrement à Londres, dans une réunion missionnaire, un exemple bien touchant. Un rajah (prince ou seigneur), homme fort distingué et qui ne s'était détaché des systèmes indous qu'après les avoir étudiés à fond, avait enfin pris son parti. Il se disposait à faire profession de la foi chrétienne; mais il s'agissait d'annoncer cette résolution à une mère qu'il aimait tendrement. La pauvre femme, qui avait déjà surveillé avec anxiété le travail de son esprit et tenté de le retenir dans la *voie des ancêtres*, fut d'abord attérée. « Elle se jeta ensuite à mon cou, racontait plus tard le rajah, en poussant des cris d'angoisse, et je sentais son cœur battre sur le mien comme s'il eût été prêt à se rompre. Je résistai cependant, mais alors elle se précipita à mes genoux, et avec toute l'éloquence d'une mère en détresse, elle me supplia de renoncer à mon projet, disant que le jour où je deviendrais chrétien serait le jour de sa mort, et me conjurant d'attendre au moins pour cela qu'elle fût descendue dans sa tombe. Oh ! ces supplications et ces larmes me brisaient l'âme. Ce fut un moment terrible; mais le Seigneur me donna de demeurer ferme. »

On le voit, les nouveaux confesseurs que le Seigneur s'acquiert sur les bords indous, ne manquent ni d'épreuves, ni de courage pour les supporter. La puissance de l'Evangile est la même partout et dans tous les âges. Elle donne toujours aux âmes que Jésus aime la force de le suivre et de vaincre le monde comme lui-même l'a vaincu. Que les chrétiens qui espèrent en lui se souviennent dans leurs prières de ceux qui ont à souffrir pour la gloire de son nom sacré!

VARIÉTÉS.

Les Arawaques de l'Amérique du Sud.

Deux Sociétés anglaises, celle des Missions épiscopales et la Société pour la propagation de l'Evangile, travaillent depuis quelques années à l'instruction des tribus indiennes qui vivent dans les forêts et le long des fleuves de la Guyane anglaise. Un missionnaire employé à cette œuvre, le révérend M. Brett, donne sur l'une de ces tribus, tristes débris des anciens maîtres du Nouveau-Monde, quelques détails pleins d'intérêt.

Suivant lui, les Indiens Arawaques sont, de toutes les nations indigènes qui se trouvent dans la Guyane anglaise, la plus nombreuse et la moins barbare. On estime qu'elle se compose, dans les possessions britanniques, d'environ deux mille individus seulement, mais qu'il en existe un beaucoup plus grand nombre sur la colonie hollandaise de Surinam et dans le pays de Vénézuela. C'est du sein de cette tribu que sont sortis presque tous les néophytes dont l'Eglise de Christ s'est enrichie dans ces contrées. La moitié de ses membres reçoivent, à l'heure qu'il est, dans les trois stations fondées pour eux, un enseignement chrétien qui n'est pas resté sans fruits. Deux ou trois cents personnes ont déjà été baptisées, et ce chiffre serait beaucoup plus élevé, si l'on n'usait, dans

l'administration de ce sacrement, d'une grande circonspection, et si l'on ne soumettait à de longues épreuves la sincérité de ceux qui le réclament. Il y a du reste, pour le missionnaire, beaucoup de plaisir à poursuivre ses travaux auprès de ces indigènes. Ils sont pleins de douceur et de docilité, très affectueux pour ceux qui ont une fois gagné leur confiance, et en général assez intelligents, surtout quand on s'occupe d'eux dès leur enfance.

Il n'existe, parmi les Arawaques, ni loi régulière, ni aucune forme de gouvernement ou de justice ; mais ils sont peut-être le peuple de la terre qui peut le plus facilement s'en passer. Ils ont, en général, un respect profond pour la propriété, et il est fort rare de les voir se quereller entre eux, à moins qu'ils ne soient sous l'influence des liqueurs spiritueuses, dont les Européens leur ont malheureusement appris l'usage.

Un goût effréné pour ces pernicieuses boissons, une indolence naturelle, favorisée par la chaleur du climat, la richesse du sol et l'absence de besoins factices, et enfin la polygamie, source de désordre pour les hommes et de dur esclavage pour les femmes, tels sont les côtés sombres qu'offre la physionomie de ce peuple intéressant. Pour eux, comme pour toutes les races idolâtres, ces tristes causes de ruine ont produit leurs effets. C'est en grande partie à elles qu'il faut attribuer la diminution sans cesse croissante du chiffre de la population et l'affaiblissement bien sensible des générations actuelles. Il y a dans ce fait, constaté partout où les mêmes causes subsistent, une démonstration puissante du besoin que les païens ont partout d'être régénérés par la puissance de l'Evangile.

La religion naturelle que ces indigènes ont reçue de leurs ancêtres, est des plus simples. Ils croient qu'un Etre suprême, appelé par eux *notre Père* et *notre Créateur*, habite dans le ciel, et qu'il est invisible et immortel. Ils reconnaissent sa toute puissance, mais pensent qu'il est trop élevé au-dessus de ses créatures pour s'occuper d'elles ou entendre leurs

prières; c'est pourquoi ils n'adressent leurs invocations qu'à des esprits d'un ordre inférieur, qu'ils regardent comme les auteurs ou les agents de tout le mal qui arrive sur la terre. C'est à eux surtout qu'ils attribuent la maladie et la mort; c'est dire assez qu'ils les redoutent beaucoup plus qu'ils ne les aiment ou les révèrent. Aussi se trouve-t-il parmi les Arawaques, comme chez tous les peuples idolâtres, des imposteurs qui exploitent à leur profit ces superstitions populaires. Leurs sorciers prétendent exercer un pouvoir surnaturel sur les esprits, et font métier de les apaiser ou de les chasser par leurs exorcismes. Ils se servent, à cet effet, d'invocations magiques, durant lesquelles ils secouent, avec force gestes frénétiques, un instrument spécialement affecté à cet usage. C'est une espèce de gourde remplie de petites pierres, et à laquelle est attachée une anse ornée de plumes de perroquet. Les artisans de ces fraudes grossières inspirent pour le moins autant de terreur que les esprits malfaisants dont ils se disent les maîtres. Aussi en retirent-ils de grands bénéfices, et se montrent-ils, par une conséquence toute naturelle, les adversaires les plus acharnés de la religion nouvelle. Quelques-uns d'entre eux n'ont cependant pas pu résister pour eux-mêmes à son influence, et les missionnaires ont aujourd'hui en leur possession plusieurs *marakkas*, ou gourdes magiques, remises entre leurs mains, comme gages d'une conversion sincère, par des hommes qui s'en étaient longtemps fait une source de revenu. Cet usage n'est du reste pas spécial aux Arawaques. Il se retrouve chez toutes les tribus indiennes des mêmes contrées. On l'appelle le *semici*, et si l'on en croit l'un de ses plus vieux adeptes, devenu récemment chrétien, il aurait été apporté des Antilles. La tradition lui assigne pour fondateur un personnage nommé Arawalini, qui paraît avoir été longtemps l'objet d'une profonde vénération religieuse.

La nation entière est divisée en une trentaine de familles ou sections, dont chacune porte un nom différent. Mais ce qu'il

y a d'insolite dans cette organisation, commune d'ailleurs à la plupart des autres tribus indiennes, c'est que chez les Arawaques, il n'est pas permis aux membres d'une de ces familles de se marier entre eux et que tous les enfants sont invariablement classés dans la section de la mère. Il en résulte ce fait bizarre qu'un homme peut se voir interdit de prendre une femme à laquelle aucun lien de parenté ne l'unit, tandis qu'il pourra fort bien épouser l'une de ses sœurs, fille d'une autre mère et appartenant par cela seul à une autre famille.

L'histoire des Arawaques est enveloppée de cette obscurité qui couvre l'origine des peuples auxquels l'art d'écrire a manqué pour fixer et transmettre les traditions. Quelques particularités donnent cependant lieu de croire qu'ils n'ont pas toujours habité la Guyane. La manière dont ils sont répandus le long des côtes, l'absence de toute affinité de langage avec les indigènes de la terre ferme, et diverses autres circonstances semblent indiquer qu'ils appartiennent à l'une de ces races que Colomb trouva aux grandes Antilles et que ses successeurs massacrèrent ou chassèrent de ces îles. Ce qui vient confirmer encore cette opinion, c'est qu'ils témoignent une grande aversion pour les Espagnols qu'ils accusent d'avoir fait la chasse à leurs ancêtres avec des chiens. Ils éprouvent également une profonde horreur pour les Caraïbes, dont quelques centaines errent encore dans les forêts de la Guyane, et avec la férocité desquels la douceur de leur caractère forme le plus parfait contraste. L'émigration de cette tribu sur la terre ferme paraît, du reste, remonter à une date très ancienne, car un ancien voyageur anglais dit l'avoir déjà rencontrée en 1595 sur les bords de l'Orénoque.

Les Sociétés anglaises qui s'occupent de l'évangélisation des Arawaques viennent de faire imprimer pour eux les Evangiles de saint Matthieu et de saint Jean. C'est une langue de plus qu'il faut ajouter à la longue liste de celles qui reproduisent aujourd'hui la Parole sainte, soit entière, soit en partie.

Mort d'un Missionnaire.

La cause des Missions vient de perdre en Orient l'un de ses plus anciens et de ses plus dévoués serviteurs. Le nom du docteur Judson était bien connu de nos lecteurs et de tous ceux qui ont lu la *Vie* de madame Judson, la première et courageuse compagne de ses travaux apostoliques. Ce fidèle messager de la Parole sainte est mort, le 12 avril dernier, à bord d'un navire français, qui le transportait à l'île Maurice, où les médecins l'envoyaient essayer de rétablir une santé délabrée par les fatigues et les souffrances, plus encore que par les années.

Le docteur Judson n'était en effet âgé que de 62 ans. Il en avait passé trente-huit dans les rudes labeurs d'un ministère souvent persécuté. Fils d'un pasteur des Etats-Unis, il s'était embarqué pour l'Inde en 1812, et s'était, la même année, mis au service de la Société des Missions baptistes d'Amérique, avec laquelle il a été en rapport jusqu'à la fin de ses jours. Ce fut lui qui eut la gloire de planter pour la première fois l'étendard de la croix dans l'empire birman, d'y baptiser le premier indigène converti, et d'y fonder des églises, dont le remarquable développement a plus d'une fois été retracé dans cette feuille. On lui doit aussi la traduction de la Bible en birman, et plusieurs autres écrits religieux. Le dernier de ses ouvrages a été un Dictionnaire birman-anglais.

La mort du pieux missionnaire a été telle que pouvait le faire pressentir sa vie, pleine de calme et de résignation. Des souffrances aiguës et continuelles lui laissaient peu la liberté d'exprimer ses pensées, mais chacune de ses rares paroles était un acte de confiance et une manifestation d'espérance en Christ. Suivant les usages de la mer, son corps a eu pour tombeau les profondeurs de l'Océan, — sépulture à la fois triste et grandiose, qui laissera peut-être quelque regret au cœur de ses amis, mais qui n'est pas malséante au terme d'une vie missionnaire, consacrée tout entière à tant d'entreprises périlleuses et à tant d'obscures abnégations!

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre de M. Freeman, *secrétaire de la Société des Missions de Londres, à M. le Directeur des Missions, à Paris.*

Visite de M. Freeman aux stations missionnaires françaises. — Détails sur chacune d'elles. — Observations générales.

On se rappelle que le révérend M. Freeman, délégué au sud de l'Afrique par la Société des Missions de Londres, avait, avant son départ, promis au Comité de Paris de visiter nos stations missionnaires, en même temps que celles de sa Société. Ce digne frère s'est souvenu de cette promesse. Nous venons de recevoir de lui une lettre pleine de nombreux détails, que nous regrettons de ne pouvoir communiquer intégralement aux amis de notre Mission. Mais quelques-uns sont des réponses à des questions posées à M. Freeman par le Comité, dans un but purement administratif; d'autres, relatifs à des faits déjà connus de nos lecteurs, surchargeraient notre feuille de répétitions inutiles. Nous ne ferons en conséquence que quelques citations textuelles, et nous nous bornerons, pour le reste, à une analyse des communications de M. Freeman. Sa lettre, en date du 13 août dernier, nous est parvenue de l'île Maurice, où le missionnaire attendait une occasion favorable pour revenir en Angleterre.

Après avoir exposé les raisons qui l'ont empêché d'écrire plus tôt au Comité, M. Freeman trace un exposé rapide de ses

excursions dans toutes les contrées du sud de l'Afrique où se trouvent les stations qu'il était chargé de visiter. Il rappelle ensuite les efforts des chrétiens du Cap et de l'Inde, pour venir en aide à la Mission française dans les jours de sa détresse, rend de nouveau témoignage au caractère de M. Casalis, au sujet duquel, comme nos lecteurs le savent, il avait déjà écrit une fois au Comité de Paris, et félicite la Société sur les heureux résultats du voyage de ce missionnaire en France. Tous ces faits, pense M. Freeman, concourront d'une manière permanente au bien de la Mission parmi les Bassoutos, et ne pourront qu'avancer encore en France la grande cause des Missions évangéliques.

I. La première de nos stations que M. Freeman ait visitée, est celle de M. Pellissier, à *Béthulie*. Il s'y rendit de Philippolis, en une seule journée de marche, dans un waggon, traîné, a-t-il soin de faire remarquer, par des chevaux et non par des bœufs, ce qui annonce les progrès de la civilisation. Malheureusement M. Pellissier, n'ayant pu être averti à l'avance de cette visite, ne se trouvait pas chez lui, non plus que sa famille. Il en résulta que M. Freeman ne put voir, en quelque sorte, que l'extérieur de l'œuvre. Les seules maisons qui existent à Béthulie sont celles de la Mission et celles qui appartiennent au chef Lepuy et à ses fils. Les naturels continuent à vivre dans des huttes. La situation de Béthulie paraît très convenable pour une station. Il y a de l'eau en quantité suffisante; le jardin de la Mission est excellent, entouré de clôtures et bien cultivé. La chapelle et l'école sont en très bon état.

Reparti le lendemain pour Carmel, M. Freeman rencontra en chemin M. Pellissier, qu'un exprès était allé prévenir. Ce missionnaire put alors compléter en partie les observations faites par M. Freeman. Il lui dit que le village était peu considérable, vu que les gens de Lepuy vivent dispersés dans les environs. La chapelle, assez vaste, est passablement fréquentée le dimanche. Mais les circonstances politiques et sociales

du pays ont, dans ces derniers temps, retardé un peu le développement spirituel et moral des habitants.

II. A *Carmel*, visité le 30 octobre 1849, M. Freeman trouva M. Lemue, M. Lauga et leurs familles, tous en bonne santé. La construction du bâtiment destiné au séminaire pour l'éducation des jeunes natifs, a été momentanément suspendue, par suite des embarras pécuniaires de la Mission. M. Freeman le regrette beaucoup, et souhaite vivement que l'œuvre soit reprise. Quant aux qualifications de M. Lemue pour être le directeur de cette institution, il ne peut pas y avoir deux opinions. La seule objection à l'achèvement de Carmel vient de la nouvelle position que font à cette localité les derniers arrangements pris par le gouvernement du Cap. Carmel va se trouver ainsi détaché du pays des Bassoutos, et fera partie des pays soumis à la domination anglaise, au nord du fleuve Orange, ce qui est au fond un premier pas pour l'incorporer définitivement à la colonie du Cap. Il est à craindre, en conséquence, qu'il n'y reste qu'un petit nombre d'indigènes, et que cela ne mette obstacle à la prospérité du séminaire. Cependant il faut, dans l'opinion de M. Freeman, tenter l'expérience. Si elle réussit, la Mission en recevra la récompense; si elle échoue, et que les élèves n'arrivent pas en nombre suffisant, l'institution pourra être transférée ailleurs, au centre même du pays des Bassoutos, à Morija, à Thaba-Bossiou ou ailleurs. Du reste, la question est grave, et ne pourrait être, tranchée en toute connaissance de cause, peut-être que dans deux ou trois ans d'ici, lorsque la grande question des limites de la colonie aura été elle-même résolue (1).

III. *Béerséba* se trouve aussi soumis dès à présent à la do-

(1) Le Comité, dans sa dernière séance, a décidé que l'établissement de Carmel servirait à sa première destination. Il a été écrit, en conséquence, à la Conférence des missionnaires français, pour les autoriser à tenter un essai, en recevant un certain nombre d'élèves dans ce séminaire.

(*Rédacteurs.*)

mination anglaise. M. Freeman y passa quelques heures, auprès de M. Rolland et de sa famille, et de M. Keck. La nouvelle maison de la Mission n'est pas encore terminée, mais la nouvelle chapelle s'avance, et promet d'être un édifice très convenable et très solide. C'est un habile architecte européen qui en a dirigé les travaux; mais les natifs y ont contribué d'une manière très utile par leurs travaux manuels. Deux mille personnes sont en relation avec la Mission, et quatre cent cinquante environ ont été admises dans l'Eglise. Les réunions de prières de chaque matin sont dirigées par les natifs eux-mêmes, et sont bien fréquentées. Mais ici encore, il y a lieu de craindre que les nouveaux arrangements politiques n'aient une influence fâcheuse sur le sort de la Mission. Beaucoup de natifs prendront probablement le parti de se retirer dans la partie du pays qui leur sera assignée. « Mais, quoi qu'il en soit, dit « M. Freeman, il a été fait ici une grande œuvre pour l'amé« lioration morale et spirituelle du peuple ; ses fruits sont ma« nifestes, et si elle se trouvait arrêtée, quelle qu'en fût la « cause, on ne pourrait y voir qu'un événement profondément « regrettable. »

IV. *Motito* reçut la visite de M. Freeman, en décembre 1849. Cette station lui parut, sous plusieurs rapports, moins florissante que les autres. Le chiffre des indigènes qui l'habitent est peu considérable, et le missionnaire y trouve peu d'encouragements. Ce n'est pas, dit M. Freeman, que M. Frédoux soit mal qualifié pour son œuvre; c'est au contraire un homme intelligent, sérieux et dévoué; mais les circonstances lui sont peu favorables. Sa situation est isolée, et il n'a, pour l'appuyer, ni famille, ni collaborateur. Cependant il instruit quelques enfants et prêche l'Evangile à une petite congrégation (1).

---

(1) Nos lecteurs savent déjà que quelques-uns des inconvénients signalés ici par M. Freeman sont sur le point de cesser, par le départ pour Motito

V. Revenu vers le sud, M. Freeman arriva, le 10 février, à *Thaba-Bossiou*, la station de M. Casalis, occupée momentanément par M. Dyke. Il y trouva, avec ce missionnaire, un artisan anglais, M. Webber, qui, très attaché à la Mission française, se rend très utile, et jouit de toute la confiance des missionnaires. Les services du matin et du soir attirent, le dimanche, un bon nombre d'auditeurs. M. Moffat, qui accompagnait M. Freeman, prêcha le matin en langue séchuana, qui paraît ne différer que peu du sessouto. Le soir, M. Freemau prêcha lui-même en anglais, avec M. Dyke pour interprète. Moshesh passa une grande partie de la journée avec les visiteurs. « Ce chef, dit M. Freeman, paraît avoir environ « soixante ans. Il ne fait pas profession de christianisme, mais « il l'admire beaucoup et hautement comme système. Il vou- « drait, dit-il, pouvoir devenir chrétien, au moyen de quelque « procédé mécanique peu difficile; mais il ne se sent pas en- « core décidé à renoncer à la polygamie. »

M. Freeman remarqua qu'à Thaba-Bossiou, les indigènes cherchaient moins souvent dans leurs Bibles les passages indiqués par le prédicateur, qu'il ne l'avait vu faire ailleurs. Il faut, pense-t-il, attribuer cette espèce de négligence à ce que les exemplaires des Livres saints que ces gens possèdent, ne sont pas complets. Raison importante pour prouver la nécessité de donner plus d'activité aux travaux de la presse (1).

Quant à l'état spirituel de la station, il a eu aussi à subir la triste influence des agitations politiques du pays; elles ont ab-

---

de M. et Mme Jousse. La présence de ce collaborateur sera pour M. Frédoux, qui en réclamait un depuis longtemps, un puissant appui, et produira, le Comité l'espère, un changement dans l'aspect de cette station.

(*Rédacteurs.*)

(1) Nos lecteurs savent que le Comité a vainement cherché un imprimeur chrétien, pour remplacer M. Ludorf, qui a quitté la Société. M. Casalis aurait été heureux de l'emmener avec lui en Afrique.

(*Rédacteurs.*)

sorbé l'attention des indigènes, et, dans plus d'un cas, paralysé les bonnes dispositions de quelques âmes qui semblaient prêtes à recevoir la vérité. Il y a lieu d'espérer que le retour de M. Casalis pourra, sous ce rapport, produire de bons résultats.

VI. *Morija* fut la sixième des stations que visita M. Freeman. La chapelle qu'on est en train d'y construire sera très convenable. Elle reviendra à 600 £., que M. Arbousset a recueillies, sans avoir besoin de recourir à la Société. Un trait caractéristique de cette station, ce sont les remarquables efforts qu'elle fait pour l'évangélisation des environs. Près de trois cents villages sont visités par des membres de l'Eglise, qui se sont divisés, pour suivre cette œuvre, en vingt-deux bandes ou brigades, composées chacune de six individus. La plupart de ces villages sont encore païens, mais cinquante-trois d'entre eux possèdent déjà quelques membres de l'Eglise. Le chiffre total de la population, visitée par suite de ces arrangements, peut être évalué à douze mille âmes. Cela suffit pour faire apprécier la somme considérable d'influence morale qu'exerce la station. Morija s'étant trouvée plus éloignée que les autres postes missionnaires du théâtre de la guerre, en a naturellement moins ressenti les inconvénients moraux.

M. Schrumpf, de Béthesda, se trouvait à Morija au moment de l'arrivée de M. Freeman, ce qui rendait moins utile la visite de ce dernier à Béthesda. M. Dyke l'avait aussi accompagné chez M. Arbousset. Il résulta de cette réunion une conférence fraternelle, où tous ceux qui purent y prendre part trouvèrent autant de plaisir que d'édification.

En quittant Morija, M. Freeman repassa par Thaba-Bossiou. Reçu par Moshesh, dans son propre village, situé au haut de la montagne, il eut une longue conversation avec ce chef, qui l'entretint très librement et très longuement de ses affaires. « Je le quittai, dit M. Freeman, en emportant de lui « une impression favorable aussi vive qu'indélébile, et en for-

« mant la résolution de faire, s'il m'est donné de revoir l'An-
« gleterre, tous mes efforts auprès du Gouvernement anglais,
« pour que justice soit rendue à ce chef et à son peuple. »

VII. De Thaba-Bossiou, M. Freeman se rendit chez M. Daumas, à *Mékuatling*, où se trouve aussi temporairement M. Cochet. M. Arbousset y avait accompagné le voyageur anglais, et M. Lauga y arriva inopinément. Ce fut donc encore une réunion missionnaire dont M. Freeman dit avoir vivement senti la douceur.

Les habitants de Mékuatling avaient eu à souffrir beaucoup des récentes attaques de Taybosch et de ses Korannas. Le village voisin avait été incendié. On y voyait encore les murs en pierres des kraals et l'emplacement des maisons, mais pas le moindre vestige des maisons elles-mêmes. Ce maraudeur s'est depuis lors retiré dans une autre partie du pays, et l'on peut espérer que la paix sera maintenue. Le dévoué missionnaire de Mékuatling a, dit M. Freeman, rendu d'immenses services à la population, et il y a tout lieu de croire que ses services sont appréciés par un grand nombre. Tout en attaquant le village, les gens de Taybosch ont respecté la chapelle et les propriétés de la Mission. Ils n'en ont pas même approché, de sorte que les natifs qui s'étaient réfugiés sous l'aile des missionnaires ont eu la vie sauve. Le chef Molitsané s'était lui-même abrité quelque temps dans la maison missionnaire. Mme Daumas a été occupée, pendant toute la durée de l'attaque, à dissiper les frayeurs et à calmer la douleur de tous ces natifs réfugiés sous son toit, et dont la plupart avaient perdu tout ce qu'ils possédaient.

Les membres de l'Eglise de Mékuatling sont au nombre d'une centaine. La chapelle peut contenir environ quatre cents personnes. « M. Cochet aurait pu trouver amplement de quoi se rendre utile dans cette station ; mais il va sans doute être envoyé dans une des stations que le Comité a décidé de re-

prendre. La Société possède en M. Cochet un missionnaire dévoué et excellent sous tous les rapports. »

Après ces détails, que nous avons reproduits aussi textuellement que nous le permettait l'obligation d'abréger, M. Freeman fait quelques observations générales :

« J'ai vu, dit-il, tous vos missionnaires du sud de l'Afrique,
« à l'exception de MM. Maitin, Gosselin et Lautré, et c'est avec
« autant de joie que de reconnaissance que je me sens libre
« de vous dire ce que j'en pense : c'est qu'ils forment un
« groupe d'hommes, dont toute Société chrétienne, quelle
« qu'elle soit, pourrait être fière ; — en qui les Eglises de
« France peuvent avoir la plus entière confiance, — qui
« ont droit à toute espèce de sympathie et d'affection, —
« et dont les travaux dévoués ont puissamment contribué à
« avancer l'établissement du règne de Christ dans ces con-
« trées. »

On ne saurait raisonnablement, à ce que pense M. Freeman, s'attendre à ce que, dans les circonstances actuelles surtout, les Bassoutos puissent contribuer bien largement à l'entretien des Eglises de leur pays. Il faut que les Eglises de France se préparent à y pourvoir à peu près intégralement pendant longtemps encore. Cela est d'autant plus nécessaire, que moins les missionnaires seront embarrassés de soins temporels, même directement relatifs à l'œuvre, plus ils auront la confiance des natifs, et plus ils verront leur influence religieuse gagner, soit en étendue, soit en profondeur.

La Société de Paris a, les résultats en sont la preuve, adopté une excellente marche, en concentrant tous ses efforts sur un seul point ; des cas extraordinaires pourraient sans doute réclamer ailleurs l'emploi de son activité, mais jusque-là, elle fera bien de s'en tenir à l'exécution de son premier plan.

M. Freeman ajoute qu'il importe d'envoyer, le plus promptement possible, un imprimeur qui puisse raviver les

travaux de la presse (1). Il promet de nouveau de faire en Angleterre des démarches actives pour amener à bonne fin la fixation des limites assignées au territoire de Moshesh, et finit la liste de ses avis fraternels en exprimant le vœu que, dans quelques années, une députation de la Société puisse partir de France, pour aller visiter les stations françaises.

Nous citons textuellement les conclusions de sa lettre :

« Et maintenant, cher frère, je vous prie d'offrir à votre « Comité, mes bien cordiales félicitations pour tout ce qu'il « m'a été donné de voir dans vos stations. Les signes de la « bénédiction du Seigneur reposant sur les travaux de votre « Mission sont abondants. Puissent ces heureux fruits être « multipliés au centuple, et que la petite poignée de semence « jetée sur le sommet des montagnes, y germe, pour croître « et pour fleurir comme le Liban !

« Recevez, etc. J.-J. FREEMAN.

Arrivée de MM. Casalis et Jousse au Cap de Bonne-Espérance.

Les deux lettres suivantes, adressées, l'une à M. le directeur des Missions, l'autre au Comité de Paris, nous apprennent l'heureuse arrivée au Cap des deux missionnaires qui nous avaient quittés au mois de juillet. Cette nouvelle réjouira tous leurs amis comme elle nous a réjouis nous-mêmes. A l'heure qu'il est, ces deux frères bien aimés se dirigent sans doute, à travers le désert, vers le pays des Bassoutos, d'où M. et Mme Jousse repartiront ensuite pour continuer leur marche vers le nord. Nous les recommandons encore aux prières

---

(1) Nous faisons en conséquence un nouvel appel, pour engager les jeunes chrétiens, qui se sentiraient disposés à se rendre en Afrique, en qualité d'imprimeur, à se présenter au Comité. (*Rédacteurs.*)

chrétiennes qui les ont accompagnés depuis le commencement de leur long voyage.

Lettre de M. Casalis.

Ville-du-Cap, 25 septembre 1850.

« Bien aimé directeur,

« Vos prières sont exaucées. Deux mois, jour pour jour, après le moment où nous reçûmes vos adieux, *l'Azincourt* est entré dans la rade du Cap. Une voiture m'attendait sur le quai, pour me conduire auprès de ma femme, qui réside encore à la campagne, et bientôt je me suis trouvé au sein de ma petite famille. Quelle heure d'ineffable bonheur! Je ne savais où arrêter mes regards; ils erraient tour à tour de la mère aux enfants, des enfants à la mère. J'aurais voulu les serrer tous à la fois dans mes bras. A peine si je puis encore, après quatre jours, me persuader que je suis réellement auprès d'eux. Mon cœur déborde de joie, et d'une joie sans mélange, car j'ai trouvé toute ma petite troupe jouissant d'une santé parfaite. Que le Seigneur est bon, et avec quelle ardeur mon âme désire l'aimer, le bénir, si ce n'est dans la mesure de ses bienfaits, du moins autant qu'un pauvre pécheur peut le faire, lorsque l'Esprit de Dieu habite pleinement en lui! Joignez-vous à moi pour louer ce bon Père. Vous avez intercédé pour moi pendant la durée du voyage; priez encore, priez toujours pour votre frère, et demandez que ces joies soient sanctifiées pour mon âme d'une manière permanente, et m'apprennent qu'on n'a jamais à se repentir d'avoir sacrifié quelque chose pour le Seigneur... Ma bonne compagne! voilà donc son épreuve terminée!... Son cœur se rouvre au bonheur; son esprit, si longtemps tendu par l'anxiété la plus vive, peut jouir d'un repos parfait. Tout le monde prend part à sa joie. Il n'y a pas jusqu'aux nègres, chargés de cultiver les terres de la maison de campagne qu'elle habite, qui n'accou-

rent pour la féliciter et pour me dire combien *Mistress* paraissait triste, lorsqu'elle se promenait sous les arbres avec ses enfants.

« Frère Jousse écrit au Comité, et lui fera part des incidents de la traversée. Nous avons eu des moments de grande anxiété, mais le Seigneur nous a retirés du danger. L'accident survenu à notre beaupré, si près de la proue, aurait pu avoir des suites graves, si le temps n'eût pas permis de prendre des mesures de sûreté. Il est bien remarquable qu'au moment où cette avarie a eu lieu, le vent, qui soufflait avec violence depuis deux ou trois jours, s'est presque subitement calmé. — La conduite du capitaine à notre égard a été on ne peut plus louable. Il m'a facilité les moyens de faire quelque chose pour le Seigneur, et j'ai eu le bonheur de prêcher presque chaque dimanche. La société de M. et Mme Jousse m'a été fort précieuse. Nous aurons en eux d'excellents collaborateurs. Ils se sont appliqués à l'étude de l'anglais, et j'ai tâché de les initier un peu aux spécialités de la vie missionnaire.

« Nous venons de recevoir d'assez fâcheuses nouvelles de l'intérieur. Il paraît que M. Frédoux, s'étant mis en route pour visiter le lac Ngami, a été arrêté par des Boers, qui lui ont péremptoirement ordonné de retourner chez lui, et force a été de se soumettre. Ce fait a produit beaucoup de sensation à la Ville-du-Cap. Trois voyageurs qui étaient avec nous sur *l'Azincourt*, et dont le seul but, en venant en Afrique, était d'explorer les environs du lac, se voient obligés de renoncer à passer par Motito, et vont fréter un petit navire pour les transporter sur la côte, d'où ils se dirigeront vers l'Est, en passant par le pays des Damaras. On dit que le gouverneur se propose d'écrire au ministère, pour demander quelle conduite il doit tenir. — Les querelles des Mantaetis avec les Bassoutos ont de nouveau produit des rixes sanglantes. Nous n'avons cependant encore rien de positif là-dessus.

« Excusez si, pour cette fois, je suis un peu court; j'ai beau-

coup à faire. Nos effets sont encore à la douane; la poste du district de l'Orange part demain, et je dois écrire aux frères. Adieu donc pour le présent. Mon cœur est toujours près de vous et de Mme GrandPierre. Je voudrais avoir su vous témoigner mon affection mieux que je ne l'ai fait; mais cette affection est bien sincère, bien profonde, et ne cessera jamais.

« Adieu, chers frère et sœur en Jésus; paix et joie vous soient de la part de Celui qui a dit que « sa grâce nous suffit. »

« Votre tout affectionné,

« E. CASALIS. »

LETTRE DE M. JOUSSE.

Ville du Cap, 25 septembre 1850.

A MM. les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques chez les peuples non chrétiens.

« Messieurs et très honorés frères en J.-C.,

« C'est le cœur plein de joie et d'une bien vive reconnaissance envers le Seigneur, que je viens vous annoncer notre arrivée à la ville du Cap, après une traversée de deux mois jour pour jour, heure pour heure. — *Mon âme bénis l'Eternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits*! Tel est le sentiment qui remplit nos cœurs au souvenir de ce voyage si heureux, si riche en bénédictions de tous genres; tel sera aussi je m'assure, le sentiment qui remplira les vôtres, à la lecture des choses que l'Eternel a faites en notre faveur.

« Après avoir dit un dernier adieu à notre cher directeur, à la terre d'Europe, et versé quelques larmes de bon souvenir sur ceux que nous y laissions, nous fûmes heureusement dirigés vers le sud, jusqu'à la hauteur du Sénégal. Là, un vent du sud-ouest nous prit et nous poussa sur la côte d'Afrique; et en quelques jours, nous n'étions plus qu'à une faible distance de la meurtrière Sierra-Leone, le tombeau des mission-

naires anglais. Un vent favorable ne tarda cependant pas à nous faire reprendre notre route; et malgré quelques jours de calme, nous franchîmes la ligne de l'équateur le 22 du mois d'août, à trois heures et demie. Le temps était magnifique. La voûte du ciel, qui paraît plus élevée qu'en Europe et qui est d'un bleu d'azur très prononcé, récréait admirablement la vue. Mais si, dans ces régions inhabitées, le jour a ses beautés, la nuit y a ses magnificences; et pendant que *l'Azincourt* glissait silencieusement sur l'onde presque immobile du pacifique Océan, nous contemplâmes plusieurs fois l'astre des nuits sortant du sein de l'onde! grand, majestueux, comme au jour où l'Eternel Dieu le suspendit dans l'immensité. Quand, au contraire, la nuit était sombre, seulement éclairée par les étoiles étincelantes de l'équateur, *l'Azincourt* ressemblait, dans cette obscurité, à un fantôme se mouvant dans l'immensité.

« Mais après ces jours d'heureuse et paisible navigation, nous eûmes à souffrir de la pluie et de vents d'une extrême violence qui ne durèrent pas moins de quatre jours, c'est-à-dire, du 10 au 14 août. La mer était tellement forte, le navire tellement couché sur le côté, qu'il était presque impossible de marcher sans être appuyé sur quelque chose. Un malheureux domestique est tombé sur le côté et s'est cassé la clavicule. A table, on avait presque assez à faire de se préserver de chute; et il n'était pas rare de voir l'un ou l'autre des passagers glisser avec sa chaise et tomber sur son plus proche voisin qu'il menaçait d'entraîner avec lui. Je n'oublierai jamais l'un de ces moments solennels qui se multiplient à l'infini pendant une tempête. Nous n'avions que nos basses-voiles et nos huniers; il s'agissait de faire une manœuvre qui réclamait le concours de tout l'équipage : les marins entonnent un chant et c'est au milieu de ces mâles accents qui se confondent avec le bruit des vagues et le sifflement du vent dans les cordages, que ces hommes de mer accomplissent leur manœuvre. J'étais sur la dunette, et je ne pouvais me lasser de voir et

d'ouïr ces éléments combinés contre lesquels de pauvres mortels s'efforçaient de combattre. Il nous était doux d'attendre la délivrance de celui qui a dit : *Invoque-moi au jour de ta détresse et je t'en délivrerai.* Ce tendre père, fidèle à ses promesses, nous visita pendant ces jours mauvais ; et nous pûmes, tout en admirant sa puissance qui soufflait la tempête et soulevait les flots, le louer et le glorifier comme notre sauveur et notre ami.

« A la violence du vent succéda un calme qu'on rencontre rarement dans les régions sud de l'équateur ; mais il fut de courte durée ; et le 30 du mois d'août, la mer était d'une agitation extraordinaire. Tantôt élevé sur le sommet de hautes montagnes mouvantes, tantôt plongé dans l'abîme, *l'Azincourt* poursuivait sa course périlleuse, disputant son passage aux vagues en tourmente. Cet ouragan, qui dura quatre jours, qui nous parurent quatre mois, et pendant lesquels nous lûmes avec fruit le magnifique Psaume 107, faillit nous devenir funeste. Telle était la violence de la mer, que notre mât de beaupré (chose inouïe par sa rareté) se cassa presque au tronçon. Toutes les mesures nécessaires furent prises pour éviter des avaries ; mais n'eût été la bonté du Seigneur qui *arrêta la tempête, la changeant en calme*, nous eussions vu nos trois autres mâts se casser à leur tour où tout au moins tomber les uns sur les autres, car de la solidité du premier dépend la solidité des trois derniers. L'éternel veilla sur nous. A lui soient honneur, louange et gloire à jamais !

Arrivés à cent milles, nous fûmes encore mollement balancés sur la vague arrondie que soulevait à peine un vent léger ; notre marche était presque nulle : elle se continua ainsi pendant plusieurs jours. Dans la soirée du 19, la brise s'étant levée, nous eûmes l'espoir d'arriver bientôt au port tant désiré. Notre attente ne fut pas vaine, et le lendemain matin, à quatre heures, je pus, à l'aide d'un instrument d'optique, contempler dans l'obscurité, les montagnes qui bordent l'entrée

de la baie de la Table, et qui semblent s'élever au-dessus de l'onde comme un monument gigantesque de la puissance divine, destiné à servir de limites aux flots.

« Il me serait difficile, Messieurs et honorés frères, de vous dépeindre la nature des sentiments si divers qui remplirent mon cœur à la vue de cette terre qui est devenue notre seconde patrie, et dont le premier aspect semble promettre des sueurs au voyageur qui vient lui demander l'hospitalité. La voilà donc, me disais-je, cette terre sur laquelle l'Eternel Dieu m'envoie proclamer son grand amour, *le mystère de piété, Christ manifesté en chair*, en salut à tout croyant! Puissé-je y proclamer hautement et abondamment ce grand nom de Jésus, *le seul qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés*; et mon âme, calme et heureuse, inondée de joie et d'amour, avait déjà pris son essor vers la demeure toujours accessible de l'ami des pécheurs, et dans son sein, versant de douces larmes de reconnaissance, je reçus comme de nouveau la sanction de ma vocation missionnaire.

« Quant à nos travaux à bord de *l'Azincourt*, ils ne furent ni très variés, ni très compliqués. Sur l'avis de notre cher frère M. Casalis, dont la douce société a tant allégé les rigueurs d'un voyage si long et quelquefois si pénible, nous avons consacré, Mme Jousse et moi, une partie de notre temps à l'étude de l'anglais. Mais, vous le savez, Messieurs et honorés frères, l'étude d'une langue étrangère, toujours difficile en temps ordinaire, l'est davantage encore à bord d'un navire où l'on ne conserve pas toujours sa libre volonté de pensée et d'action. Néanmoins, notre temps n'a pas été perdu; et si nous ne pouvons encore nous exprimer en anglais, nous avons acquis une certaine habitude de cette langue, qui nous permettra, je l'espère, de le pouvoir faire bientôt.

« En arrivant au Cap, nous avons été reçus à la maison des Missions dirigée par le révérend Tompson : l'accueil de ce frère a été des plus bienveillants. Nous sommes maintenant établis chez

M. Casalis dans une maison de campagne, située à six milles de la ville du Cap. Nous éprouvons ici toutes les douceurs d'une hospitalité chrétienne et fraternelle. Nous attendons M. Bisseux, et il est probable que, pendant les préparatifs de M. Casalis, nous irons passer quelques jours à Wellington.

« En attendant les scènes du désert, nous éprouvons, ai-je dit plus haut, toutes les douceurs d'une hospitalité chrétienne et fraternelle. Les amis de France qui connaissent M. Casalis, et qui apprendront que nous sommes sous son toit, en seront pleinement convaincus. Mais ce dont ils ne pourront se faire une idée, c'est de la vie et du charme que répandent dans leur heureux séjour quatre jolis enfants d'âges différents, depuis deux ans jusqu'à dix. Leur éducation et leur tenue ne le cèdent en rien à l'éducation et à la tenue des enfants français de leur âge ; ce qui fait l'éloge des parents auxquels le Seigneur les a confiés. Celui-là seul qui sait tout ce qu'il y a de bonheur domestique dans cette famille, peut comprendre ce qu'il a dû en coûter à notre frère pour s'en éloigner pendant si longtemps. L'amour de l'œuvre et la conscience du devoir ont pu, seuls, le décider à s'éloigner de ce petit foyer de bonheur terrestre que le souffle de la grâce entretient et épure. Heureux d'avoir trouvé tous les siens en bonne santé, M. Casalis se sentit pressé d'en rendre grâce au Seigneur, et dimanche dernier, dans notre petit ermitage, nous eûmes la joie de faire la commémoration de la mort de notre Sauveur.

« Ma santé, qui avait été l'objet de votre sollicitude avant mon départ, ne laisse rien à désirer en ce moment, non plus que celle de Mme Jousse.

« Veuillez agréer, Messieurs et très honorés frères, l'assurance de mon dévouement en J.-C.

« Th. Jousse. »

STATION DE BÉTHESDA.

Extraits d'une lettre de M. GOSSELIN, *sous la date du* 12 *juillet* 1850.

« Messieurs et chers frères en Jésus-Christ,

« Je vous ai, dans mon journal de décembre 1849, entretenus de notre position critique à Béthesda et des nuages qui couvraient alors notre horizon. Nous demandions à Dieu de nous montrer le chemin dans lequel nous devions marcher. Aujourd'hui les choses sont encore à peu près dans le même état, mais pourtant le Seigneur n'a pas laissé de nous accorder quelques-unes de ces faveurs dont nous avions besoin pour relever notre courage abattu. A la dernière fête de Pâques, trois femmes adultes ont été ajoutées à l'Eglise par le sceau du saint baptême. Ce jour-là nos auditeurs étaient au nombre d'environ cent cinquante. Sept personnes ont de plus été admises comme candidats au baptême. Ce sont là, de la part du Seigneur, de précieux encouragements à poursuivre son œuvre à Béthesda en attendant qu'il nous fasse voir de plus grandes choses. »

(Ici M. Gosselin entre, sur les travaux matériels qui remplissent son temps, dans de nombreux détails, qui intéressent le Comité, mais ont moins de prix pour nos lecteurs ; puis il ajoute.)

« L'agriculture nous prend aussi beaucoup de temps. Mais nos champs, bien cultivés et bien entretenus, sont une autre sorte de prédication pour nos natifs, naturellement si paresseux et si insouciants. Ils leur montrent que celui qui travaille la terre en reçoit sa subsistance ; que le vol et la rapine n'amènent ni le pain ni la paix, mais bien la guerre et la famine. Plusieurs, commençant à comprendre, s'adonnent à la culture du froment.....

« Tout en nous occupant des travaux de la station, nous

n'avons pas négligé l'évangélisation des villages qui nous environnent. L'opposition à la parole y est toujours très grande; mais, avec la grâce du Seigneur, nous n'en continuerons pas moins à y aller. Que les habitants veuillent nous écouter ou non, nous leur annoncerons tout le conseil de Dieu et sèmerons la bonne semence partout où il nous sera donné de le faire, en recommandant notre travail à celui qui fait croître toutes choses.....

« Une grande bénédiction nous a été accordée par le Seigneur dans ces derniers temps : c'est une bonne santé. Nous l'en bénissons et lui demandons de nous continuer ce don pour sa gloire et pour l'avancement de son règne. Puisse-t-il faire aussi que nos âmes soient toujours en prospérité !...

« Recevez, etc.

« C. GOSSELIN, aide-missionnaire. »

STATION DE MOTITO.

On se rappelle peut-être que, dans la dernière lettre de M. Frédoux, ce frère nous annonçait qu'il se disposait à faire un long voyage d'exploration. Une nouvelle lettre, en date du mois de juillet, nous apprend que le missionnaire, arrêté par le mauvais vouloir des Boers, a été forcé de revenir sur ses pas et de rentrer à Motito, sans avoir pu accomplir son projet. M. Frédoux nous promet, pour une époque prochaine, une relation plus étendue de cette tentative de voyage; nous en ferons part à nos lecteurs.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ILE MAURICE.

Lettre de M. J.-J. Lebrun. — Progrès de l'œuvre. — Deux décès. — Arrivée de M. Freeman. — Les réfugiés madécasses.

En publiant dernièrement une lettre de M. Schuh, nous avons rappelé le nom d'un autre ancien élève de la Maison des Missions de Paris, M. J.-J. Lebrun, missionnaire à l'île Maurice, au service de la Société de Londres. Quelques lettres de ce cher frère, adressées à M. le Directeur, ont autrefois paru dans notre feuille. Celle qu'on va lire a été écrite aux pasteurs d'une Eglise d'Angleterre et publiée dans un journal missionnaire anglais; mais elle est trop intéressante, et se recommande trop, par le nom même de son auteur, à notre sympathie fraternelle, pour ne pas trouver ici sa place.

On se rappelle peut-être que le ministère de M. Lebrun s'exerce principalement auprès des nègres affranchis et d'une population catholique romaine plongée dans la plus grossière ignorance. Il remplit aussi les fonctions de pasteur auprès des chrétiens de Madagascar que la persécution a forcés de venir chercher un refuge à l'île Maurice. C'est de Mocha, ville habitée surtout par ces derniers, et du 1er avril dernier qu'est datée la lettre de M. Lebrun.

« Je suis, dit-il, heureux de pouvoir vous annoncer que l'œuvre du Seigneur continue à progresser parmi nous. Beaucoup de personnes, de tout âge et de l'un et de l'autre sexe, viennent à nous, demandant avec anxiété ce qu'elles ont à faire pour être sauvées. Nous avons eu, dans le courant de l'année, le privilége d'admettre à la communion de l'Eglise huit individus, deux hommes et six femmes, dont nous pouvions croire, à des signes suffisants, qu'ils étaient vraiment

« nés de l'Esprit. » Ils ont tous depuis prouvé la sincérité de leur cœur par une conduite loyalement chrétienne et en maintenant avec fermeté la profession de leur foi.

« Au nombre de nos catéchumènes se trouvent un jeune homme et deux jeunes filles de quinze à vingt ans, anciens élèves de notre école, qui l'avaient quittée depuis quelques années. Ils nous ont déclaré tous les trois, avec les expressions d'une vive reconnaissance, que les instructions religieuses reçues par eux dans cet établissement ont été la source des impressions salutaires qui les ont depuis comme forcés de se donner sans réserve au Seigneur. Ainsi l'école attachée à cette station devient véritablement la pépinière de l'Eglise. Puissent ces jeunes amis être trouvés fermes jusqu'à la fin, et puissent ceux de nos chers élèves qui n'ont pas encore ouvert leur âme aux douces influences de la grâce d'en-haut, céder enfin aux appels pressants et si souvent répétés dont ils sont les objets!

« Quelques décès ont aussi marqué dans nos rangs le passage de l'année dernière. J'en citerai deux comme exemple des puissantes consolations que nos gens trouvent, à cette heure suprême, dans leur foi en Jésus-Christ.

« Le plus ancien de nos auditeurs, celui qui avait le premier senti ses péchés et avait en conséquence été admis dans l'Eglise très peu de temps après sa fondation, a aussi été le premier à aller recevoir dans le ciel la couronne de vie réservée aux élus du Seigneur. Sa fin a été paisible. Il s'est, jusqu'au dernier moment, tenu fermement attaché à son Sauveur. On lui demanda un jour, durant sa maladie, s'il était effrayé de la mort. « Effrayé de la mort! répondit-il, et pourquoi les enfants de Dieu éprouveraient-ils une pareille crainte; pourquoi serions-nous alarmés à l'approche du Messager qui vient nous chercher pour nous introduire dans la maison de notre Père? » Puis, après un moment de recueillement, il cita ce passage de saint Paul: *Soit que nous vi-*

vions nous vivons au Seigneur, *ou soit que nous mourions nous mourons au Seigneur ; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions*, *nous sommes au Seigneur* (Romains, XIV, 8), et il ajouta que ces paroles étaient pour lui une source abondante de paix et de joie. Il les répéta ensuite plusieurs fois d'un accent pénétré, comme l'expression de la ferme assurance avec laquelle il contemplait l'instant de sa prochaine dissolution.

« Les funérailles de cet homme de bien ont fait quelque bruit. A mesure que le cortége funèbre s'avançait vers le cimetière, il s'était insensiblement grossi, de sorte qu'au moment où nous déposâmes le corps de notre ami dans sa dernière demeure terrestre, des centaines de spectateurs se trouvaient autour de nous. Mais c'étaient pour la plupart des papistes assez mal disposés, de sorte que ce que je dis du bonheur de ceux qui croient sincèrement en Jésus-Christ et n'attendent que de lui *seul* le pardon de leurs péchés, les irrita plus qu'il ne les convainquit. La cérémonie ne fut cependant pas troublée un seul instant; mais dès qu'elle fut terminée, plusieurs allèrent dénoncer au prêtre ce que le ministre protestant avait osé dire dans l'enceinte même de leur cimetière. Le prêtre en fit l'objet d'un rapport à l'évêque et celui-ci en écrivit au Gouvernement qui m'invita à donner des explications sur ce qui s'était passé. Je me hâtai de satisfaire à cette demande, mais en protestant contre toute intervention du Gouvernement dans ce qui concernait l'exercice de mon ministère et en déclarant que, quelles qu'en puissent être les conséquences, je continuerais à agir comme je l'avais toujours fait dans des cas de ce genre. A cela on n'a fait aucune réponse et toute l'affaire en est restée là.

« Le second décès dont j'ai à parler est aussi celui d'un homme. La maladie qui le détermina était d'une nature très rebutante, mais le malade m'avait appelé et j'avais à faire l'œuvre du Seigneur; il faut que sa volonté soit accomplie. Me

confiant donc entièrement à sa protection, j'allai m'asseoir à côté du lit du patient, lequel ne m'eut pas plutôt aperçu qu'il s'écria : « Oh ! Monsieur, que mes péchés sont grands ! » Là-dessus, je lui représentai les tristes conséquences qu'il avait attirées sur lui en se livrant au mal. Il en convint, répéta qu'il était un grand pécheur et confessa que si Dieu l'avait envoyé en enfer sans lui donner le temps de se repentir, cette sentence aurait été parfaitement juste. Il s'écria ensuite à plusieurs reprises : « Oh ! Dieu, aie pitié de moi ! Oh ! Jésus, sauve-moi ! Je viens à toi ; sauve-moi ! » Je fis à ce moment paraître devant son esprit les grandes et précieuses promesses que l'Evangile renferme pour ceux que la repentance et la foi amènent aux pieds du Sauveur. Il les reçut avec avidité et me dit ensuite, dans le cours de notre entretien : « Quel bonheur ç'aurait été pour moi que de connaître et d'aimer Jésus durant les jours de ma jeunesse ! Et même à présent, si quelques années de vie m'étaient encore accordées, avec quelle ardeur je ferais tout mon possible pour persuader aux pécheurs de venir à Jésus, pour être sauvés par lui ! »

« A une visite subséquente, la dernière que je lui aie faite, je lui parlais des joyeuses occupations qui rempliront dans le ciel la vie des rachetés du Christ. Cette perspective le frappa. « En effet, dit-il, ici-bas, mes efforts les plus soutenus resteraient toujours imparfaits. Oui, il vaut mieux que je m'en aille dès à présent auprès de ce maître qui m'appelle. Là, je pourrai le louer et le glorifier, sans plus jamais pécher contre lui. Oh ! quelle heureuse occupation que celle-là : servir le Seigneur dans son ciel et pendant toute l'éternité ! »

« Quelques amis, membres de l'Eglise, soignèrent cet homme, pendant tout le temps que dura sa maladie, avec la sollicitude la plus touchante. Ceux qui assistèrent à ses derniers moments m'ont rapporté qu'il s'était endormi paisiblement et en bénissant Dieu de l'avoir appelé au salut par la connaissance de Jésus-Christ. Nous avons déposé ses restes dans la

tombe avec cette pleine assurance qu'il en ressuscitera pour la vie éternelle.

« Dans notre annexe, l'œuvre marche bien. Les gens y sont très attentifs et mettent beaucoup de régularité dans l'emploi des moyens de grâce qui leur sont offerts. Mais nous ne sommes encore qu'à la saison des semailles. Priez avec nous, chers frères, pour que le Seigneur bénisse la sainte semence dans le cœur d'un grand nombre, et qu'il en naisse des fruits au centuple pour la gloire de son saint nom. »

M. Lebrun termine sa lettre en disant que l'on attendait M. Freeman pour poser la première pierre d'une nouvelle maison de prière. Nos lecteurs ont pu voir, par la date de la lettre de ce dernier, reproduite plus haut, qu'il était en effet arrivé à Maurice. Une autre lettre, adressée par lui au Comité de la Société de Londres, renferme des détails intéressants sur une mort trop récente pour avoir été ajoutée par M. Lebrun à celles dont on vient de lire le récit. C'est celle de l'un de ces courageux confesseurs de Christ qui ont fui Madagascar plutôt que de renoncer à la foi. Il était mort deux jours seulement avant l'arrivée de M. Freeman, qui le connaissait personnellement et s'était fait une fête de le revoir. « Sa fin, dit ce missionnaire, a été pleine de calme, de placidité et d'espérance. Trop souffrant et trop affaibli pour parler beaucoup, il a cependant assuré que, s'il était malade de corps, il ne l'était pas dans son âme. Laissant après lui un enfant âgé d'un an à peine, il a éprouvé quelques moments d'inquiétude à son sujet, mais il s'est ensuite raffermi en disant que, puisque Dieu avait toujours été pour lui un bon Père, il serait certainement aussi le père de son enfant. C'est en courbant ainsi la tête devant la volonté du Seigneur et sans regretter la vie, que ce frère a passé de ce monde de souffrances dans la patrie céleste où il n'y aura plus ni douleurs ni travail. »

Ainsi, partout où le nom de Christ est invoqué et béni, il

soutient, aux heures les plus difficiles, toutes les âmes qui l'invoquent. Nous saisissons cette occasion de dire que la foi persévérante des réfugiés de Madagascar est un des beaux spectacles qu'offre en ce moment l'histoire des Missions évangéliques. Plusieurs d'entre eux se rendent très utiles pour l'évangélisation de Maurice.

Leur sera-t-il donné de pouvoir bientôt aller reporter au milieu de leurs compatriotes les lumières nouvelles qu'ils acquièrent et le fruit de cette expérience chrétienne qu'ils ont acquise au prix de tant de souffrances ! C'est ce qu'il est encore humainement impossible de dire. L'année dernière, nous avions, sur la foi d'un journal de l'île Maurice, annoncé la mort de la persécutrice des chrétiens à Madagascar, la sanguinaire Ranavolo, et l'accession au pouvoir souverain de son fils Rakoton-drama, que, comme l'on sait, les fureurs de sa mère n'ont pas empêché de se déclarer pour la cause de l'Evangile. Mais ces nouvelles ne se sont pas confirmées. Tout ce que l'on en répète aujourd'hui c'est que, livrée sans retenue à des habitudes vicieuses de plus d'un genre, Ranavolo marche à grands pas vers la ruine de sa constitution physique. Puissent se rouvrir bientôt, d'une manière ou de l'autre, les portes de cette île magnifique où quatre millions d'âmes gémissent encore sous le joug de l'ignorance et du péché !

CHINE.

Les hôpitaux chrétiens. — Baptême de deux Chinois. — Voyage à Changchow. — Facilités pour répandre la Bible et les Traités religieux — Les lecteurs chinois.

LES HOPITAUX CHRÉTIENS.

On sait que les messagers de la bonne nouvelle ont attaqué la Chine avec toutes les armes qui leur sont habituelles, la prédication directe ou indirecte de la Parole, les écoles et la

distribution des livres chrétiens. Ils y ont ajouté, comme nos lecteurs le savent aussi sans doute, un autre moyen qui avait été à la vérité employé accidentellement ailleurs, mais qui est ici généralisé et mis en première ligne. Partout où des chapelles se sont élevées, il a été ouvert à côté d'elles, des hôpitaux chrétiens et le médecin-missionnaire est devenu l'un des agens les plus actifs de l'évangélisation. Chacun des ports dont l'accès est permis aux Européens, possède maintenant un ou plusieurs de ces établissements, et l'expérience a déjà pleinement justifié l'emploi de cet instrument d'influence. Voici ce qu'écrit à ce sujet le docteur Hirschberg, directeur de l'hôpital fondé à Hong-Kong par la Société des Missions de Londres.

« Notre hôpital est, grâces en soient rendues à Dieu, dans la condition la plus prospère. Il est ouvert quatre fois la semaine. Ces jours-là, à 10 heures précises, le gong résonne; nous chantons une hymne, nous faisons une explication de la Bible et nous terminons par la prière. Je fais ensuite la visite des malades, pendant qu'un de nos distributeurs de traités s'entretient avec ceux qui attendent leur tour, et leur parle des choses spirituelles tout en leur donnant ou leur faisant lire ses petits livres. Les mardi et vendredi au soir, nous avons de plus une prédication que je fais ordinairement en chinois. Le chiffre des malades qui reçoivent mes soins journaliers est, en moyenne, de cinquante à soixante. Mais beaucoup de passants, voyant notre établissement ouvert, y entrent par curiosité, de sorte qu'on peut évaluer à une centaine au moins le nombre de ceux qui, quatre fois par semaine, entendent ici la prédication de la Parole..... Il règne en général dans ces réunions un excellent esprit, et, comme les Chinois ont le goût et l'habitude de la lecture à haute voix, on y entend presque continuellement, depuis le matin jusqu'à une heure assez avancée du soir, quelques voix faisant retentir aux oreilles des assistants les saints et salutaires enseignements du Rédempteur. C'est un spectacle qui réjouit mon cœur et dont je me sens à chaque instant pressé de louer Dieu.

« Il y a, dans l'hôpital, sept salles, renfermant ensemble vingt-huit lits ; mais comme je n'admets à titre de malades internes que ceux qui peuvent pourvoir à leurs besoins et amener avec eux une personne pour les servir, plusieurs de ces lits sont vacants. Il est résulté de là que nous avons pu y admettre deux hommes, qui, quoique bien portants, ont demandé à vivre dans l'hôpital dans l'unique but de pouvoir mieux profiter des moyens de grâce qui s'y dispensent. L'un d'eux, dont la famille habite dans le voisinage, a été sincèrement converti et a reçu le baptême dimanche dernier, en même temps que deux autres hommes et deux enfants, nés de parents chinois déjà chrétiens. Ce néophyte avait été jadis un *fung-schui*, c'est-à-dire un chiromancien ou un diseur de bonne aventure, prétendant avoir toute puissance sur les vents et sur les eaux. Mais il avait complétement rompu avec ce métier dès l'instant où on lui avait dit qu'il était incompatible avec les doctrines et la profession de la foi chrétienne. Ce n'est du reste qu'après l'avoir longuement mis à l'épreuve que nous lui avons ouvert l'entrée de l'Eglise. Il nous avait pendant bien des mois supplié de lui conférer le saint baptême, dans la crainte, disait-il, qu'il ne vînt à mourir avant d'avoir pu hautement proclamer Jésus son Seigneur et son maître.

« Son compagnon, entré plus tard que lui à l'hôpital, est un cordonnier, très occupé dans la ville et qui fait bien ses affaires. Il demande aussi le baptême et je le crois sincère ; mais nous prendrons le temps de nous en assurer encore mieux.

« Le soir, je fais un service de prières en chinois pour les employés de la maison. Les deux hommes dont je viens de parler y prennent part. Dernièrement, le premier d'entre eux est venu, au nom de trois femmes (la sienne propre et deux autres), me demander pour elles la permission d'y assister également, ce à quoi j'ai consenti de grand cœur. Enfin, une vieille femme, employée dans l'hôpital, et que je connais pres-

que depuis le jour de mon arrivée à Hong-Kong, fait partie de mes auditeurs et m'a aussi demandé le baptême. Quand je l'ai interrogée sur les motifs de cette démarche, elle m'a répondu : « Je désire d'être baptisée, parce que je suis une grande pécheresse. J'ai tout le temps de ma vie désobéi aux commandements du Seigneur. Mais maintenant Jésus est pour moi le Fils unique de Dieu. Il nous a tant aimés qu'il est descendu de son trône céleste afin de venir sur la terre et d'y mourir pour que nous puissions obtenir le pardon de nos péchés. Voilà pourquoi je veux le confesser devant les hommes. » Puissent ces dispositions être sincères et durables, et que le cœur de cette femme soit sanctifié par l'Esprit ! Nous l'avons reçue au nombre des candidats au baptême et placée, à ce titre, sous une surveillance particulière.

« Ne sont-ce pas là des faits encourageants. Pour ma part, je n'en saurais assez profondément bénir le Seigneur, et tous les chrétiens se joindront à moi, je l'espère, pour lui demander de continuer à se montrer propice aux travaux de ses serviteurs dans cette portion de son héritage. »

Ce tableau de l'hôpital missionnnaire de Hong-Kong suffit pour donner une idée de l'esprit dans lequel sont dirigés ces établissements et des services qu'ils rendent à la cause de l'Evangile. Tous les autres médecins, adonnés aux mêmes travaux à Canton, à Amoy, à Ningpo et à Schangaï sont unanimes à se montrer reconnaissants des bénédictions accordées à leur œuvre. Le docteur Lockhart, de Schangaï, se félicite, entre autres, de ce qui lui est donné de faire en faveur des fumeurs d'opium. Ces malheureuses victimes d'une funeste passion viennent de toutes parts se confier à ses soins, et il a déjà eu le bonheur d'en guérir quelques-uns des maux qu'ils s'étaient attirés et d'en déterminer beaucoup à rompre avec cette détestable habitude. Ajoutons à ces traits, que l'influence des médecins missionnaires et de leurs hôpitaux, soit pour gagner la confiance des Chinois, soit pour les préparer à recevoir la

prédication des vérités chrétiennes, n'est pas limitée dans l'enceinte des villes qui possèdent ces établissements. Beaucoup de Chinois de l'intérieur, amenés dans les ports par leurs affaires, ont recours à la science des médecins, visitent l'hôpital, y reçoivent des instructions en même temps que des remèdes, et s'en retournent ensuite dans leurs provinces, en emportant avec eux des idées nouvelles et des livres chrétiens, qui, chez un peuple ami de la lecture, ne manquent pas de passer rapidement entre beaucoup de mains. C'est comme un travail préparatoire du terrain, et on peut espérer que, lorsque le moment de pénétrer dans l'intérieur de l'empire sera venu, il aura déjà singulièrement aplani la voie des messagers de la Parole.

Baptême de deux Chinois.

« Nous sommes heureux, écrivent, en date du 12 juin dernier, les missionnaires de la Société de Londres à Amoy, de pouvoir vous annoncer que la bonté du Seigneur envers nous vient de se manifester encore par la conversion de deux Chinois, qui viennent d'être reçus dans l'Eglise de Christ, après avoir l'un et l'autre passé par des examens sérieux et des épreuves prolongées.

« Le nom du premier est Sok-hoeg. Il est âgé de vingt-neuf ans et frère de Fantaï, le soldat chinois que connaissent si bien les amis de notre œuvre (1). En l'examinant avec toute la maturité que nous apportons en cette matière, nous avons reconnu en lui un amour si ardent pour la vérité, une foi si ferme à toutes les doctrines de l'Evangile, que nous n'avons pas pu douter qu'il n'eût été véritablement enseigné de Dieu. Il attribue à l'influence de son frère Tantaï autant qu'à ses propres prières, les premières impressions sérieuses qui l'ont amené à chercher le salut de son âme et à fréquenter

(1) Nous avons nous-même, l'année dernière, raconté la conversion de cet homme, auquel les missionnaires continuent à rendre le plus excellent témoignage. (*Voir XXIVe année, page* 285.)

nos saintes assemblées. La prédication a achevé de porter la conviction dans son esprit et c'est de tout son cœur qu'il fait aujourd'hui reposer toute ses espérances en Christ. Ses réponses à nos questions ont été aussi fermes que claires.

« — Après l'avoir interrogé sur Dieu, sur la Trinité et sur la nature de Christ, nous lui avons demandé ce qu'il pensait du culte des idoles. — Je crois, a-t-il répondu, que ce culte et toute espèce de sacrifices offerts aux morts, sont également des œuvres de péché. C'est le diable qui a conduit les hommes à ces vaines pratiques, afin de pouvoir mieux détruire leurs âmes.

« — Mais qui vous assure que les doctrines prêchées par nous soient vraies et que celles du Boudhisme et du Taouisme soient mensongères?

« — La doctrine chrétienne est une *lumière* et brille dans le cœur, tandis que l'enseignement des prêtres païens n'a rien qui fasse du bien à l'âme.

« — Pourquoi désirez-vous d'être admis au baptême? Penseriez-vous que le baptême purifie le cœur et nous nettoie de tout péché ?

« — Non, le baptême n'est qu'un acte extérieur. Le cœur n'est régénéré que par le Saint-Esprit et c'est le sang de Jésus-Christ seul qui nous purifie de tout péché. Mais le baptême est le sceau de ces grâces, et je désire, en le recevant, professer ma foi en Christ, mon Rédempteur.

« — Mais, si votre nouvel empereur émettait un décret portant commandement de décapiter tout Chinois devenu chrétien, que feriez vous ?

« — Je souffrirais avec joie la mort pour le nom de Jésus.

« — Prenez garde et souvenez-vous de ce qui arriva à l'apôtre Pierre, qui renia trois fois son maître après lui avoir fait les plus chaleureuses protestations!

« — Oui, je sais cela ; Pierre s'était trop confié en lui-même ; mais je sens que ma confiance est en Dieu seul, et mon

envie est de marcher devant lui en toute humilité et en prenant garde à mes voies.

« — Priez-vous en particulier ?

« — Oui, le matin, le soir et à chaque fois que je sens avoir besoin du secours de Dieu.

« — Dites-nous enfin s'il s'est passé en vous quelque chose depuis que vous avez entendu parler de Jésus ?

« — Oui, je sens mon cœur complétement différent de ce qu'il était auparavant.

« Le second de nos néophytes, Wan Bwan, est le fils de Go-to, ce fidèle ami dont nous avons, l'année dernière, pleuré la mort, et le frère, par conséquent, de Peng-an, qui est aussi des nôtres. Il ne s'est pas tiré d'une manière moins satisfaisante que son condisciple de l'interrogatoire que nous lui avons fait subir. Toutes ses réponses ont été marquées au coin d'une fervente conviction et exprimées dans un langage scripturaire, plein de fidélité et d'humble simplicité. C'était un bonheur que de l'entendre déclarer sa ferme espérance que Christ lui servirait de guide, le garderait de tout mal, le rendrait capable de rester jusqu'à la fin son humble et dévoué disciple, et l'introduirait enfin en sa présence bénie pour s'y réunir au père chéri et vénéré qui l'a devancé dans la possession du salut.

« Le jour de leur baptême, qui a eu lieu dimanche dernier, 9 juin, les deux nouveaux chrétiens ont été invités à répéter, à haute voix devant toute l'Eglise, les assurances qu'ils nous avaient déjà données de leur foi au Sauveur et de leur volonté bien arrêtée de se consacrer à son service. Après l'avoir fait avec autant de netteté que de force, l'eau sainte a coulé sur leurs fronts et ils ont été recommandés à Dieu par la prière. Nous avons ensuite participé tous ensemble à la Cène du Seigneur. Puissent ces frères, nouveau-venus, recevoir d'en-haut la force dont ils auront besoin pour combattre jusqu'au bout le combat de Christ et faire éclater aux yeux de leurs compa-

triotes, dans toute sa pureté et sa sainteté, la grâce salutaire qui leur a été manifestée ! »

Excursion a Chang-chow.

Chacun sait aujourd'hui que cinq des ports de la Chine sont ouverts aux étrangers, tandis que le reste du pays leur reste encore officiellement fermé. Malgré cette interdiction, plusieurs missionnaires ont risqué, dans l'intérieur, des excursions qui jusqu'à présent ne paraissent pas avoir éveillé l'attention des autorités chinoises. On ne lira pas sans intérêt la relation suivante, que fait, de l'une de ces reconnaissances chrétiennes, le révérend Gilfillan, d'Amoy. Elle prouve un fait remarqué déjà par d'autres missionnaires et qui est très réjouissant, c'est que les Chinois de l'intérieur reçoivent en général les hérauts de la parole sainte avec beaucoup plus d'affabilité et de bienveillance que ceux des côtes, et qu'aucun obstacle sérieux ne semble devoir s'opposer à la prédication évangélique dès qu'elle pourra se faire entendre partout. Voici ce qu'écrivait, il y a quelques mois, M. Gilfillan :

« Dans le courant de cet été, nous avons, l'un de mes collègues et moi, pu faire deux excursions à *Chang-chow*, grande ville située à cinquante milles environ d'Amoy, et qui est la capitale de la province de Fuh-Kien.

« Une petite jonque, louée à dessein, nous eut bientôt portés dans le lit de la rivière que nous avions à remonter jusqu'au terme de notre voyage. L'aspect du pays, qui d'abord n'offrait à l'œil que des rochers et une côte à peu près stérile, ne tarda pas à changer. Nous entrâmes dans une vallée superbe, richement cultivée, et à travers laquelle le vaste fleuve promenait, de la manière la plus agréable, ses ondes aux reflets brillants. Plus nous avancions, plus le paysage devenait pittoresque. C'étaient de toutes parts des fermes à demi-cachés sous l'ombrage des bananiers, des villages et des villes jetés gracieusement au pied des coteaux, d'immenses rivières ou des champs

de cannes à sucre qui annonçaient à la fois le travail de l'industrie et l'espoir d'une abondante récolte, et enfin à l'horizon une vaste ceinture de collines aux couleurs et aux contours variés. Tout cet ensemble formait un tableau bien propre à jeter dans l'âme les plus douces émotions. Mais, hélas! une seule pensée suffisait pour en détruire le charme. Cette magnifique plaine, avec tous ses habitants et toutes ses richesses, n'est après tout que la « vallée de la mort ». Les œuvres du Créateur y racontent sa gloire, mais la bouche de l'homme ne célèbre point cette gloire, n'y connaît même pas son nom. Oh ! quand viendront les temps où ce nom trois fois saint sera vénéré dans les demeures de ce peuple!

« En approchant de Chang-chow, les villages devenaient toujours plus nombreux et moins agrestes. Nous arrivâmes bientôt en vue d'un pont formé d'immenses blocs de pierres, s'élançant hardiment de piles en piles. Chacune de ces piles soutenait une ou plusieurs maisons. C'était le pont inférieur de Chang-chow et l'endroit où nous devions quitter notre jonque.

« Je m'attendais à ce que la présence de deux étrangers produirait une certaine émotion parmi les Chinois du lieu ; mais il n'en fut rien; à peine quelques curieux, tous très discrets et très polis, s'arrêtèrent-ils pour nous voir passer. Nous pûmes ainsi traverser les faubourgs, qui sont très étendus, sans avoir éprouvé le moindre inconvénient, pas même celui d'une curiosité importune. Arrivés au mur de la ville, nous le franchîmes par dessous et en bateau, à travers une voûte où passe un canal. Notre guide nous conduisit ensuite dans une auberge. Nous y trouvâmes une vingtaine de voyageurs auxquels nous donnâmes sur-le-champ quelques-uns de nos traités. Ils les reçurent avec empressement et n'auront pas manqué de les faire circuler plus tard dans les endroits reculés d'où ils étaient venus.

« Après notre souper, de nombreux visiteurs nous arrivè-

rent. Le bruit s'étant rapidement répandu que deux docteurs étrangers étaient logés dans l'auberge, on venait nous saluer et nous demander des livres. L'occasion aurait été excellente pour annoncer l'Evangile du Sauveur; mais malheureusement ni mon collègue ni moi ne connaissions assez le dialecte de la province pour entrer dans de longs discours. Il nous fallut nous borner à une distribution de traités, ce qui ne nous empêcha pas, après le départ du dernier de nos visiteurs, de remercier Dieu des facilités qu'il nous accordait dans notre entreprise.

« Le lendemain matin, nous prîmes avec nous une bonne provision de livres et sortîmes pour voir la ville et faire, s'il était possible, quelque bien à ses habitants. Notre première promenade eut lieu sur le sommet du mur d'enceinte, où règne un sentier large et bordé d'un beau gazon. De là, nous pûmes examiner tout à notre aise la situation et l'aspect de la ville. Le mur d'enceinte paraît avoir environ trois milles (une lieue) de tour, mais les faubourgs sont plus étendus et renferment une population plus considérable que l'intérieur de la cité, où se trouvent même beaucoup de jardins et de places affectés à des jeux où à des exercices militaires. Les rues sont passablement larges pour des rues chinoises, mais elles paraissent moins animées que celles de Canton ou d'Amoy. Il serait difficile d'évaluer le chiffre de la population. On le porte à 500,000 ; je le croirais plutôt d'environ 300,000. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut l'air de prospérité et d'aisance qui règne dans la ville. Au fait, Chang-chow paraît être, pour toute la province de Fuh-Kien, le centre le plus actif de la population, de la richesse et de la littérature.

« Descendus du mur d'enceinte, nous parcourûmes quelques rues en distribuant nos livres aux passants; mais les demandes abondèrent tellement que notre provision tira bientôt à sa fin et que nous fûmes, à notre grand regret, forcés de nous en montrer avares. Nous eûmes aussi beaucoup d'occa-

sions de nous entretenir avec quelques-uns des groupes qui se formaient autour de nous; mais, comme la veille, nous ressentîmes péniblement la barrière que nous opposait le dialecte particulier de la localité, et nous dûmes renoncer à l'espoir de faire ainsi beaucoup de bien. En conséquence, aussitôt que nous eûmes donné notre dernier traité, nous reprîmes le chemin de la rivière, et, remontant dans notre jonque, nous nous dirigeâmes de nouveau vers Amoy, où nous arrivâmes le lendemain, après avoir essuyé un violent orage.

« Dans ma seconde visite, j'ai passé une semaine tout entière dans l'auberge où j'étais descendu la première fois, sortant chaque jour et distribuant force livres, soit dans les rues, soit dans quelques maisons que j'ai visitées, soit dans mon propre logement. Grâce à l'évangéliste indigène que j'avais emmené avec moi et qui m'a servi d'interprète, j'ai pu aussi avoir des conversations un peu plus suivies. La population s'est montrée constamment pleine de bienveillance et curieuse d'entendre parler de la *nouvelle doctrine*. Quelques-uns de mes interlocuteurs m'ont même exprimé le désir de voir un docteur étranger venir se fixer à Chang-Chow. Peut-être n'y avait-il là qu'une intention de politesse; mais il est certain que, lorsque j'ai parlé de prendre une maison à bail, cette ouverture a paru ne choquer personne et qu'on m'en indiqua même plusieurs, que j'aurais pu avoir à des prix modérés. Cependant le moment de se fixer dans cette grande cité n'est peut-être pas encore venu. Il faut auparavant décider la grande question de savoir si nos missions de Chine devront rester encore longtemps placées exclusivement à l'ombre de l'étendard britannique. Quoi qu'il en soit, voici toujours un fait encourageant qui nous est acquis, c'est qu'un missionnaire peut demeurer et travailler plusieurs jours de suite dans une ville de l'intérieur en toute sécurité et sans y rencontrer d'opposition sérieuse. Décidément la grande muraille qui fermait la Chine est percée à jour et s'écroule. Les jours approchent, on peut

le croire, où toutes ses provinces s'ouvriront devant la Parole et voudront l'entendre retentir. »

LES TRAITÉS RELIGIEUX ET LES LECTEURS CHINOIS.

Le récit qu'on vient de lire montre que si la langue *parlée* des Chinois est quelquefois pour les missionnaires un obstacle très grave, il n'en est pas de même de la langue écrite. Quelques détails donnés par un autre missionnaire, le révérend M. Farebrother, compléteront cette observation, en même temps qu'elles feront ressortir la haute importance des distributions de livres chrétiens parmi les Chinois.

« S'il y a, dit-il, un grand nombre de dialectes différents les uns des autres, la langue écrite est absolument la même pour tout l'empire. La manière de prononcer seule varie, mais assez, il est vrai, pour que l'habitant d'une province ne comprenne pas celui d'une province voisine. C'est à ce point que, si on réunissait un natif de chacune des dix-sept provinces dans lesquelles la Chine est divisée, et qu'on leur présentât le même mot, tous en comprendraient le sens, mais que si chacun d'eux le lisait à haute voix, aucun des seize autres ne le reconnaîtrait. On peut, sous ce rapport, comparer la langue chinoise aux figures d'arithmétique, qui ont la même valeur pour toutes les nations civilisées, mais auxquelles chaque langue donne un nom qui sonne différemment. Cette multiplicité de dialectes est un obstacle sans doute, mais l'unité de la langue parlée est un avantage immense.

Les faits suivants ne sont pas moins dignes de remarque.

« Suivant le docteur Morrisson, les trois quarts, ou tout au moins les deux tiers de la population chinoise mâle, sauraient lire. En prenant pour base cette évaluation, qui ne paraît pas exagérée, on arrive ainsi pour l'empire entier à un chiffre d'environ cent vingt millions de lecteurs. D'un autre côté, la main d'œuvre est dans ce pays tellement à bon marché, qu'on peut y donner, sans perte, le Nouveau-Testament tout

entier, pour le prix de 2 1/2 pences (environ 5 sous de France), et que toutes les productions littéraires s'y vendent dans la même proportion. Et, enfin, ce n'est pas seulement l'art, mais encore le goût de la lecture qui est un des traits caractéristiques du peuple chinois. En traversant le soir les rues des grandes villes, on voit la population mâle rassemblée dans les boutiques à thé (les cafés du pays), pour y passer la soirée. Quelques-uns de ces établissements sont montés avec beaucoup de luxe. Des tables splendidement ornées reçoivent chacune quatre consommateurs réunis au hasard ou par des rapports d'amitié. Mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que très souvent il se tient à l'un des bouts de la salle un homme qui, d'une voix haute et très distincte, lit aux assistants quelque roman chinois. Quand il arrive au moment où le nœud de l'histoire se serre, et où le livre devient en conséquence le plus intéressant, il le ferme, et le mettant sous son bras, déclare à ses auditeurs qu'il va s'en aller si on ne le paie pas de sa peine. Là-dessus une collecte se fait, et si le lecteur la trouve suffisante, il recommence à lire, sinon il demande qu'on en fasse une seconde. Un soir, à Schangaï, dit M. Farebrother, nous aperçûmes ainsi occupé l'un de nos Chinois convertis. Persuadés que le livre qu'il lisait ne pouvait pas être un roman, nous écoutâmes, et qu'entendîmes-nous?... Le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, que cet homme entremêlait d'explications et de remarques fort judicieuses. L'idée nous parut excellente, et nous résolûmes de la mettre à profit. Depuis lors, ce même disciple s'en va tous les soirs dans les boutiques à thé, y lit quelqu'un de nos traités religieux, et la lecture achevée, en distribue quelques exemplaires à ceux des auditeurs qui ont paru l'écouter avec le plus d'intérêt.

« Un jour, dit M. Farebrother en terminant ses communications, nous aperçûmes un jeune homme qui se promenait en ong et en large sur le devant de notre maison. Pensant que

peut-être il avait entendu une prédication et désirait qu'on lui expliquât quelque point resté obscur pour lui, nous l'invitâmes à entrer et lui offrîmes, suivant l'usage, de prendre une tasse de thé avec nous. Il accepta et nous dit ensuite : « Je suis d'une grande ville de l'intérieur ; j'y ai trouvé un petit livre qui contient des enseignements plus sublimes que tout ce que j'avais lu auparavant. On m'a dit qu'il avait été imprimé à Schangaï. Là-dessus je suis venu ici et ai pu, après bien des difficultés, découvrir l'endroit où vous demeurez. Est-ce vous qui avez imprimé ce livre ? » Et il nous montrait l'un de nos traités religieux. Nous lui répondîmes affirmativement, et nous mîmes, sans délai, à lui exposer plus en détail ces doctrines chrétiennes qu'il paraissait goûter si fort. Les jours suivants, et pendant plusieurs semaines, il revint chaque soir, les travaux de la journée terminés, s'instruire auprès de nous. C'était un jeune homme très intelligent, d'un esprit bien cultivé, et que nous vîmes avec bonheur saisir ardemment, l'une après l'autre, toutes les doctrines vitales de l'Evangile. Il est, depuis, reparti pour sa ville natale, mais en emportant avec lui un bon nombre de traités et plusieurs exemplaires des saintes Ecritures. Nous avons pleine confiance dans la piété de ce jeune homme et ne doutons pas qu'il ne proclame le nom du Seigneur au milieu de ses compatriotes. »

VARIÉTÉS.

Une Société de Missions.

La plus importante des Sociétés de Missions que possèdent les Etats-Unis, *le Conseil américain pour les Missions étrangères,* dont le siége est à Boston, a tenu son assemblée générale annuelle au mois de septembre dernier.

Les recettes de l'année s'étaient élevées à 251,862 dollars et les dépenses à 254,329; la dette actuelle est de 34,071 dollars. (On sait que le dollar vaut un peu plus de 5 fr. de France).

Dans le courant de l'année, treize missionnaires nouveaux étaient entrés dans le champ des opérations de la Société.

La statistique suivante suffit pour donner une idée de l'extension qu'ont prises ces opérations.

Missions fondées et entretenues par la Société	24
Stations principales	134
Missionnaires consacrés	157
Chiffres des missionnaires envoyés depuis la fondation de l'œuvre	395
Personnes attachées aux missions à divers titres....	517
Eglises régulièrement établies..................	85
Membres reçus	25,875
Membres nouveaux, reçus dans le courant de l'année	1,967
Imprimeries..................................	12
Séminaires et pensionnats......................	29
Elèves qui fréquentent les écoles de tout genre....	21,730

Le principal objet sur lequel ont roulé les discussions de l'assemblée était un plan conçu pour donner aux travaux de la Société une extension telle qu'il faudrait, pour y pourvoir, une somme annuelle de 500,000 dollars (plusde 2,500,009 fr.). Il a été résolu qu'on n'épargnerait aucun effort pour arriver à ce résultat. Un membre de la réunion, M. Phelps, de New-York, a dit qu'il était bien convaincu qu'on y parviendrait, et promis que, si les hommes requis pour une pareille entreprise se trouvaient, il suppléerait de ses propres fonds à l'insuffisance des dons que les efforts des collecteurs réussiraient à recueillir.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

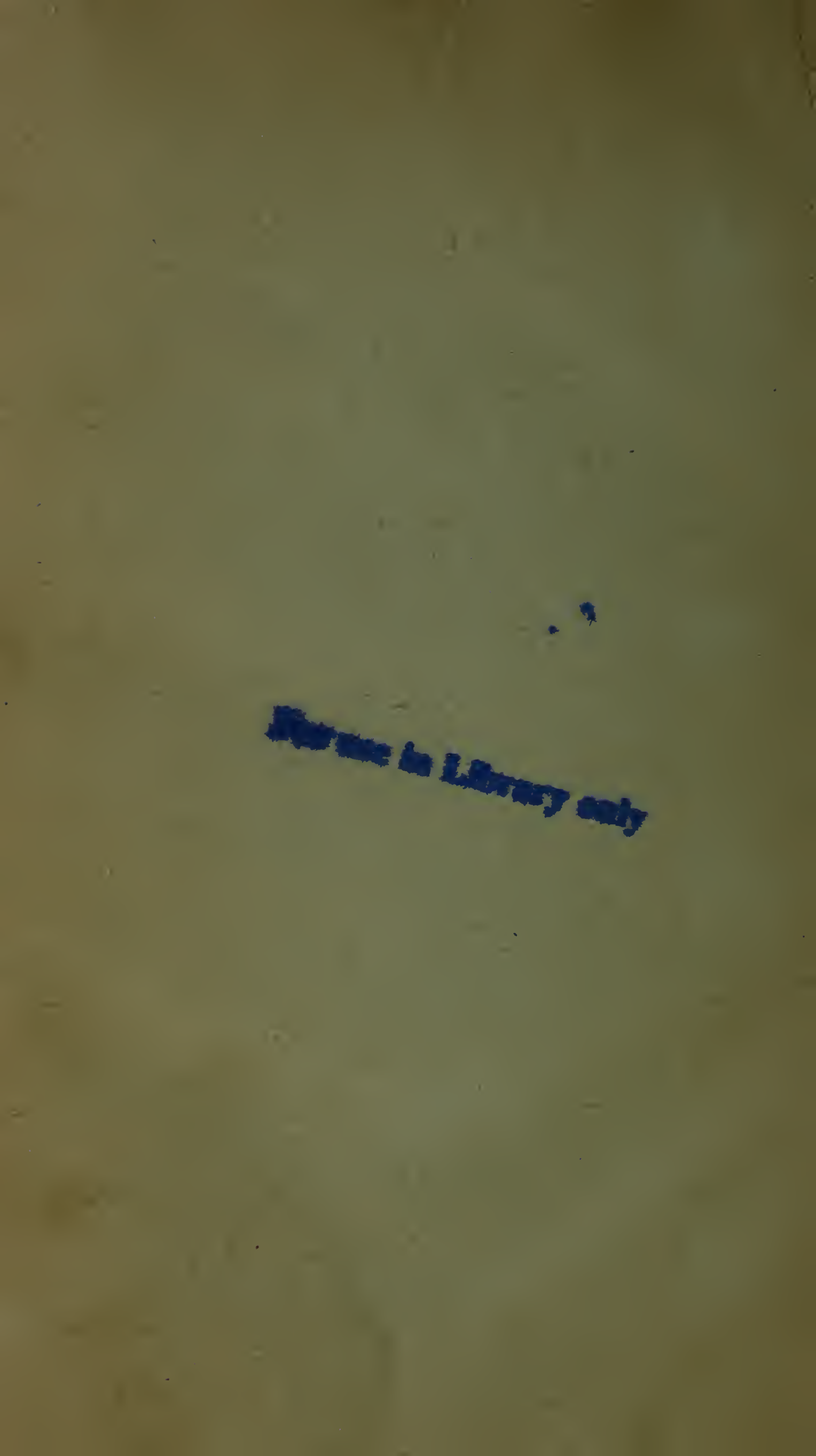
Pages

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

FIN.


in Library only

